
THEATRE
DE
T: CORNEILLE.

LE

THEATRE

DE

T. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTÉE & MERKUS*,
MDCCLIV.

Pièces contenuës dans le

TOME SECOND.

LES ILLUSTRES ENNEMIS, *Comédie.*

TIMOCRATE, *Tragédie.*

BERENICE, *Tragédie.*

LA MORT DE L'EMPEREUR COMMODE, *Tragédie.*

DARIUS, *Tragédie.*

STILICON, *Tragédie.*

LE GALAND DOUBLE', *Comédie.*

CAMMA REINE DE GALATIE, *Tragédie.*





LES ILLUSTRES ENNEMIS.

LES ILLUSTRES ENNEMIS,

COMEDIE.

ACTEURS.

D. LOPE de Guzman, Amant de Jacinte.

ENRIQUE, Frere de D. Lope.

ALONSE de Roxas, Ami de D. Lope & d'Enrique.

D. SANCHE, Pere de D. Alvar & de Jacinte.

D. ALVAR, Amant de Caſſandre.

D. RAMIRE, Ami de D. Sanche.

D. LOUIS, Prevôt.

CASSANDRE, Sœur de D. Lope.

JACINTE, Fille de D. Sanche.

BLANCHE, Suivante de Jacinte.

FLORE, Suivante de Caſſandre.

La Scene eſt à Madrid.

LES ILLUSTRES ENNEMIS, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ALONSE, ENRIQUE.

ALONSE.

QUOI! ſans aucun reſpect, pour un leger outrage
Accabler d'infamie un homme de ſon âge
Et dementant par là le ſang dont vous ſortez,
L'avoir fait maltraiter par des gens apoſtez!
Quel fruit eſperez-vous de cette violence?

ENRIQUE.

Quoi! j'aurois plus long-tems ſouffert ſon inſolence,
Et qu'au ſang des Guzmans on osât reprocher
Qu'un murmure honteux n'auroit pû les toucher!
Il publie en tous lieux, ce Vieillard temeraire,
Que l'artifice ſeul nous acquiert un Beau-frere,
Que l'hymen de Fernand eſt un hymen contraint,
Qu'il n'épouſe ma Sœur que parce qu'il nous craint,
Et qu'avec tant de bien il eſt hors d'apparence
Qu'un tel choix eût enfin borné ſon eſperance.

Le Ciel ne souffre point de nœuds mal assortis,
Et s'il pouvoit prétendre aux plus riches partis,
Au moins de notre sang la gloire est peu commune,
Et vaut bien aujourd'hui la plus haute fortune.

ALONSE.

Si la chose est ainsi, j'avoüerai qu'il eut tort,
Mais on vous aura fait peut-être un faux rapport,
Et de vos sens fougueux croire le fier tumulte....

ENRIQUE.

Dans ces occasions le lâche seul consulte;
Reculer sa vangeance est trahir son honneur,
Et le plus prompt remede est toûjours le meilleur.

ALONSE.

Mais souvent à leur gré les violens courages,
Pour se croire un peu trop, se forment des outrages.
En vain la Raison parle, ils ne l'écoutent plus,
Et vangent des affronts qu'ils n'ont jamais reçûs.
Enfin d'un vain discours dont votre honneur s'offence,
Au moins D. Lope eût dû partager la vangeance,
Mais à l'insçû d'un Frere...

ENRIQUE.

Ah! ne me blâmez point.
Je sais que son honneur à mon honneur est joint;
Mais quel que soit l'affront qu'en reçoit sa famille,
Pour se vanger du Pere, il aime trop la Fille,
Et quand de cet amour j'aurois lieu de douter,
Quoi qu'il me plaise faire, ai-je à l'en consulter?

ALONSE.

Vous emporter ainsi dans ce qui l'interesse,
C'est avec trop d'empire user du droit d'ainesse.
Jacinte est Fille unique, & l'eclat de ses biens
Pour arrêter un cœur a de puissans liens.
Deviez-vous ruiner sa plus douce esperance?

ENRIQUE.

Elle est basse, elle est vaine, & c'est dont je m'offense.

ALONSE.

Si le nom de Guzman marque un illustre sang,
D. Sanche est estimé, D. Sanche a quelque rang,
Et sans se faire tort, sans trahir sa famille,
D. Lope aux yeux de tous peut épouser sa Fille.

EN-

ENRIQUE.

Quoi! les Lares deja, les Mendoces confus,
De ce Vieill·rd avare ont souffert des refus,
Et D. Lope cedant a l'ardeur qui le dompte,
Osera s'exposer à cette même honte?
Non, j'imagine encor un moyen plus certain
D'empécher un amour aussi lâche que vain.
Un de ceux dont l'audace a servi ma colere
L'ira dire a D Sanche emploie par mon Frere,
Afin que par lui seul se croyant affronté,
Il detruise un espoir trop long-tems ecouté.

ALONSE.

Mais il aime sa Fille?

ENRIQUE.

Oui, je sai qu'il l'adore,
Mais je l'ai déja dit, & vous le dis encore,
A quoi que cet Amour pût enfin l'obliger,
Ce sera le servir que de l'en degager
Un refus en seroit l'indigne recompense.

ALONSE.

Pesez mieux un dessein d'une telle importance,
Car comment s'assûrer sur ces lâches esprits
Qui mettent & leur vie & leur honneur à prix?
Leur commerce honteux, quoi que vous puissiez croire,
Deja d'un noir reproche a souillé votre gloire,
Et vos emportemens qu'on leur voit approuver,
Me font craindre pour vous ce qui peut arriver.

ENRIQUE.

Et moi, quoi qu'on murmure & quoi qu'il en puisse
Seul de mes actions je veux être le maître, (être,
Mais puisque leur appui vous semble hazardeux,
Faites ici pour moi ce que j'obtiendrois d'eux
D. Sanche vous estime, il vous croit, & j'espere...

ALONSE.

Que me proposez-vous? moi, trahir votre Frere?

ENRIQUE.

Ce murmure insolent, au mepris des Guzmans.
De ce Vieillard pour lui fait voir les sentimens,
Et quoi que son amour ait dû lui faire croire,
Le rendre sans espoir, c'est assûrer sa gloire.
Enfin vous le pouvez, c'est par vous que j'attens

L'infaillible ſuccès de ce que je pretens,
Et ſi votre amitie s'obſtine à s'en defendre,
D'autres que vous peut-être oſeront l'entreprendre.

ALONSE.

Non, j'ai pû balancer, mais puiſque je connoi
Qu'à D. Lope par là je ſignale ma foi,
Pour abuſer D. Sanche employer l'artifice,
N'eſt pas, à mon avis, une grande injuſtice.
C'eſt ici qu'il demeure, & je vai de ce pas
Lui tendre un piege adroit qu'il n'evitera pas.
Adieu, laiſſez moi ſeul, je voi ſa porte ouverte.

ENRIQUE.

Allez, ne perdons point l'occaſion offerte.
Rendez ſuſpect mon Frere, & s'il en eſt beſoin,
Faites-moi de l'outrage & complice, & temoin.

ALONSE *ſeul.*

Oui, lâche & faux Ami, j'accuſerai ton Frere,
Mais plus pour le ſervir, que pour te ſatisfaire,
Et tu verras bien-tôt par quel heureux detour
Sur tes propres conſeils j'appuyrai ſon amour.
Feignant de t'applaudir, j'empêcherai peut-être...
Mais je voi Blanche.

SCENE II.

ALONSE, BLANCHE.

ALONSE.

Eh bien, Blanche, que fait ton Maitre?

BLANCHE

Vous l'euſſiez rencontre quelques momens plûtôt.
Tout à l'heure...

ALONSE.

Il ſuffit, je le verrai tantôt.

SCENE III.

JACINTE, BLANCHE

JACINTE.

Qui parloit avec vous, Blanche?

BLANCHE.

Pour quelque affaire

Alonſe

Alonſe de Roxas demandoit votre Pere.

JACINTE

Je ne m'étonne point qu'en cette occaſion
Ses Amis prennent part à ſa confuſion.
Alonſe, dont chacun eſtime le courage,
Venoit s'offrir ſans doute à vanger ſon outrage.
Et contre un Ennemi dont le cœur eſt ſi bas...

BLANCHE.

Madame, vous pleurez?

JACINTE.

Qui ne pleureroit pas?
Souffre à mon déplaiſir dans d'inutiles larmes
La funeſte douceur de chercher quelques charmes,
Et qu'au defaut du ſang qu'exigent nos malheurs,
A mes triſtes ennuis mes yeux donnent des pleurs.
Mais ſi je pleure, helas! c'eſt le desavantage
Que reçoit en naiſſant notre ſexe en partage.
Il ſemble qu'en effet la Nature en courroux,
Mere par tout ailleurs, eſt marâtre pour nous.
Les plus riches preſens que nous obtenions d'elle
Sont de foibles appuis ſur qui l'honneur chancelle,
On flatte nos beautés, nous croyons ce qu'on dit,
Et notre front alors n'eſt pas ſeul qui rougit.
Nous en voyons la preuve, & tous les jours infame
Un Pere par ſa Fille, un Mari par ſa Femme.
Defaut honteux pour nous, pour eux injurieux!
L'honneur de tous les biens eſt le plus precieux,
Et par un vieil abus difficile à comprendre,
Nous le pouvons ôter, & ne ſaurions le rendre.

BLANCHE.

Tout le monde vous plaint, & blâme hautement
D'un Ennemi caché le vil reſſentiment,
On en parle par tout; mais je voi qu'on ignore
Par ces gens apoſtes quel bras vous deshonore.
On en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.

JACINTE.

Et c'eſt moi même a quoi je ne fais que rêver,
Mais quoi que ſur ce point mon eſprit ſe figure,
Il dement auſſi-tôt ſa propre conjecture.
Non qu'il ne ſoit trop vrai que mon Pere en ces lieux,
S'il n'a des ennemis, a beaucoup d'envieux.

Ce grand amas de biens ; qui regarde ſa Fille
Dont un Oncle en mourant enrichit ſa famille...
Helas! ce ſouvenir reveille mes douleurs,
Au ſort de D. Alvar donnons ici des pleurs.
Aux Indes vers cet Oncle allant faire voyage,
Ce Frere infortuné perit par un naufrage,
Et ces riches treſors à lui ſeul deſtinés
Soudain à mon eſpoir furent abandonnés.
Incommodes faveurs d'une fortune ingrate,
Qui me nuit dans le tems que plus elle me flate,
Et m'elevant trop haut s'oppoſe au plus beau feu
Dont la vertu jamais autoriſa l'aveu!
Tu ſais, Blanche, tu ſais ſi D. Lope en fut digne.

BLANCHE.

Ainſi que ſon amour ſon reſpect eſt inſigne,
Madame, & vous devez d'autant plus l'eſtimer,
Qu'avant tant de fortune on le vit vous aimer,
Que votre vertu ſeule eſt ce qui ſut lui plaire.

JACINTE.

Helas! cette raiſon l'eſt-elle pour un Pere,
Qui de ces nouveaux biens goûtant l'indigne appas,
Ne voit presque pour moi que des partis trop bas?
Ainſi d'un noble ſang quel que ſoit l'avantage,
Lui propoſant D. Lope on lui feroit outrage,
D'un amour ſi ſecret ne t'etonne donc plus;
Il tâche à s'epargner la honte d'un refus,
Et ſon feu que ſoûtient un rayon d'eſperance,
Attendant tout du temps, ſe contraint au ſilence.
Mais ceſſons d'y penſer ; auſſi bien aujourd'hui
Mon cœur, ce triſte cœur, n'eſt plus digne de lui;
Pour m'aimer dans la honte il aime trop la gloire
Et l'affront... mais que vois-je? ô Dieux! le puis-je croire?

SCENE IV.

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Quoi, D. Lope, eſt-ce vous dont l'abord indiſcret
D'un amour ſi caché vient rompre le ſecret?
Entrer ainſi chez moi ſans crainte de mon Pere!
Sont-ce là ces ſermens d'aimer & de vous taire?
Sont-ce là ces reſpects? eſt-ce là cette foi?

En-

Enfin, D. Lope, enfin eſt-ce vous que je voi?

D. LOPE

Oui, Madame, & chez vous, ſi j'oſe ainſi paroître,
Ne me ſoupçonnez point d'être parjure, ou traître;
Toûjours ce grand merite eſt l'objet de mes feux,
Toûjours mêmes reſpects accompagnent mes vœux;
Et s'il m'etoit permis lorsque j'ai tout à craindre...

JACINTE

Parlez, parlez, D. Lope, & ſans plus vous contraindre
Auſſi bien ces reſpects ſont pour moi ſuperflus,
Et qui n'a plus d'honneur ne les merite plus.

D. LOPE

Je vous entens, Madame, & le Sort qui m'accable
Cherche dans vos malheurs à me rendre coupable.
Un vif reſſentiment vous fait deja penſer
Que qui ſait votre honte auroit dû l'effacer,
Et ce n'eſt pas pour plaire à votre ame affligée
Que m'offrir à vos yeux ſans vous avoir vangée;
Mais ſur un bruit confus qui m'apprend vos ennuis,
Jugez ce que j'ai pû, jugez ce que je puis.
Si ce bruit répandu, ſi ce confus murmure
M'eût appris l'Ennemi comme il a fait l'injure,
Son trepas ou le mien vous eût deja fait voir
Que D. Lope vous aime, & qu'il fait ſon devoir;
Mais ne pouvant d'ailleurs en tirer de lumiere,
C'eſt, Madame, de vous que j'attens grace entiere.
En acceptant mon bras pour finir vos malheurs,
Apprenez-moi quel ſang doit eſſuyer vos pleurs.

JACINTE.

Et ne voyez-vous pas qu'en une telle offenſe
Vous feriez peu pour nous d'en prendre la vangeance,
Et qu'oſer s'y ſervir d'un ſecours étranger,
C'eſt en punir l'auteur, & non pas ſe vanger.
Ce ſang de l'Offenſeur qu'un tel affront demande,
Il faut que l'offenſé lui-même le répande;
Que le ſien tout émû d'un ſpectacle ſi doux
En le voyant couler bouillonne de courroux,
Et qu'un tel mouvement dans ſa ſource agitée,
Purge l'indignité qu'il aura contractée.

D. LOPE.

Mais quand l'âge s'oppoſe...

JACINTE.

Ah, cessez d'y songer.
Pour vanger une injure il faut la partager,
Et l'on voit rarement qu'un Vieillard qu'on affronte
Sur un autre qu'un Fils puisse epandre sa honte.

D LOPE

Comme un Fils la partage, un Fils peut l'effacer.

JACINTE.

Sans doute qu'il le peut, mais que sert d'y penser?
D. Alvar n'etant plus...

D. LOPE.

Ah! permettez de grace
Que de ce Frere mort j'aille tenir la place,
Et que m'offrant pour Fils à D. Sanche outragé,
Je tache à rendre ainsi son malheur partagé
Il demande du sang, & brûlant d'en repandre
J'en acquerrai le droit si je deviens son Gendre,
Et le mien par l'hymen dans le sien confondu
Devra celui d'un lâche à son honneur perdu.
Voilà ce que pour vous l'amour me porte à faire,
Et si jusques ici ma flame a dû se taire,
Je crains peu qu'un refus fasse rougir mon front,
Quand je lui veux pour dot demander son affront.

JACINTE.

Si de ces sentimens votre ame est prévenuë,
Apprenez qu'en m'aimant vous m'avez mal connuë,
Et que je porte un cœur assez fier, assez haut,
Pour se derober même à l'ombre d'un defaut.
Je vous aime, il est vrai, mais l'auriez-vous pû croire,
Sans croire en même temps que j'aime votre gloire,
Et que de son éclat je suis jalouse au point
De vivre sans bonheur pour n'en triompher point?
Ne vous flattez donc plus d'une vaine esperance,
Qui blesse votre honneur, dont ma vertu s'offence.
Si j'eusse hier estimé le bonheur, d'être à vous,
Je vous dois aujourd'hui refuser pour Epoux,
Et ne pas m'exposer à ce reproche infame,
Que le manque d'honneur me rende votre Femme.
Non, aucun n'aura droit de publier un jour
Que D. Lope à ce prix achetа mon amour;
Que bien qu'elle fût dûe à son merite insigne,

Je

Je ne pus être à lui que quand j'en fus indigne,
Et qu'enfin il fallut, pour meriter sa foi,
Qu'il trouvât quelque chose à suppléer en moi.

D. LOPE.

Quoi, vous refuseriez un cœur qui vous adore?

JACINTE.

Quoi, je pourrois souffrir ce qui me deshonore?

D. LOPE.

J'assûre votre honneur, & c'est là vous aimer.

JACINTE.

Je conserve le vôtre, & c'est vous estimer.

D. LOPE

Helas! que cette estime est contraire à ma flame!

JACINTE.

Accusez-en le Ciel, sans m'en donner le blâme.

D. LOPE.

Que vous secondez bien sa funeste rigueur.

JACINTE.

Assez mal, & sans doute aux dépens de mon cœur.
Mais ma Raison s'egare, & ce cœur trop sincere ..

BLANCHE.

Madame.

JACINTE.

Qu'est ce? Blanche.

BLANCHE.

Alonse & votre Pere...

JACINTE.

Entrons ici de grace, & surtout gardez bien
Que de cette entrevûë on ne soupçonne rien.

SCENE V.

D. SANCHE, ALONSE.

D. SANCHE.

Quel funeste conseil vous voulez que j'embrasse!
Consentir qu'il me voie, & qu'il me satisfasse!

ALONSE.

Mais enfin, cent raisons vous y doivent porter.
Que serviroit encor de vous les repeter?
Outre que son pouvoir egale sa noblesse...

D. SANCHE.

Endurer qu'il triomphe ainsi de ma foiblesse!

ALONSE.

Je vous l'ai déja dit, il est au desespoir
Que par de faux rapports on l'ait pû decevoir.
D'une indigne vangeance il dût prevoir l'issuë,
Il dût moins s'emporter, mais l'offence est reçûë.

D. SANCHE.

Et de grace, son nom?

ALONSE.

Quand vous m'aurez promis
D'accepter un accord qui vous doit rendre Amis.

D. SANCHE.

Quoi? mon lâche Ennemi, lors même qu'il s'accuse,
En seroit quitte ainsi pour quelque vaine excuse,
Et tant que je vivrai, l'on verroit sur mon front
Les traits mal effacez d'un si sanglant affront?

ALONSE.

Donc s'il pouvoit s'offrir une voie assez prompte
Par où de votre injure il partageât la honte,
Et qu'attirant sur lui l'affront qu'il vous a fait
De cette violence il démentit l'effet?

D. SANCHE.

Comment le démentir, si loin de s'en défendre..

ALONSE.

Ne le pourroit-il pas se faisant votre Gendre?
Votre honneur dans le sien alors interessé
Confondant l'Offenseur avecque l'Offensé,
L'hymen aiant uni son sang avec le vôtre,
La pureté de l'un rendroit l'eclat à l'autre,
Puisqu'on ne vit jamais dans un même sujet
Subsister d'un affront, & l'auteur, & l'objet.

D. SANCHE.

Ah! si par cette voie un sang impur se change,
Il vaut bien mieux choisir un Gendre qui me vange.

ALONSE.

Ne pouvant le choisir que sous de rudes loix,
A moins que de descendre, êtes-vous sûr du choix,
D'ailleurs, cet Ennemi que vous voulez connoître,
Est d'un rang qu'on respecte & qu'on craindra peut-être.
Et ce rang dans la Cour lui donne un tel appui.

Que

Que peu voudront pour vous s'engager contre lui.

D. SANCHE.

Quoi donc, c'est seulement en lui donnant ma Fille,
Que je puis rétablir l'honneur de ma famille ?

ALONSE.

Y croyez-vous trouver un remede plus doux ?

D. SANCHE.

Il est mon Ennemi, j'en ferois son Epoux !
Ce remede est pour moi pire que le mal même.

ALONSE.

Il le faut violent quand le mal est extrême.
Mais enfin resolvez ; si je n'obtiens ce point,
Son nom est un secret que vous ne saurez point.

D. SANCHE.

A quelle indignité me voulez-vous contraindre ?

ALONSE.

Je sai ce que je fais. cessez de vous en plaindre.
Mais ne m'en croyez pas, & d'un esprit remis
Allez sur cet accord consulter vos Amis.

D. SANCHE.

Je veux que leur aveu reponde à votre attente ;
Mais qui m'assûrera que ma Fille y consente,
Que son esprit soûmis cede sans resister ?

SCENE VI.

D. SANCHE, ALONSE, JACINTE.

JACINTE.

MOI-même, puisqu'enfin vous en pouvez douter.
Si du Ciel en naissant je reçus quelque outrage,
Au dessus de mon sexe il m'enfla le courage,
Et ce doit être un charme à mes tristes ennuis
De vous vanger du moins autant que je le puis.

D. SANCHE.

Quoi, sans connoître à qui cet hymen te destine...

JACINTE.

Ah! jugez mieux d'une ame ou la vertu domine.
M'informer de son nom ce seroit balancer
Sur ce grand sacrifice ou je dois me forcer,
Ce seroit a mon cœur par cette connoissance
Mandier lâchement un peu de complaisance,

Et souffrir qu'on doutât si m'aimant plus que vous
Je satisfais un Pere, ou choisis un Epoux,
Non, non, & quel qu'il soit, je n'en suis point en peine,
Je ne puis voir en lui que l'objet de ma haine,
Et de tous les tourmens le plus affreux pour moi,
C'est sans doute celui de recevoir sa foi;
Mais vous devant le jour & le sang qui m'anime,
Je dois à votre honneur une grande victime,
Et croi ne pouvoir mieux en retablir le cours,
Qu'en lui sacrifiant le bonheur de mes jours.

D. SANCHE.

C'est trop, & je m'oppose à ce devoir severe
Qui n'arrête tes yeux que sur l'affront d'un Pere,
Voi ce gouffre de maux, ou tu veux t'exposer;
Soûpire en le voyant, & crains de trop oser.

JACINTE.

Je voi tout ce que j'ose, & ma vertu se fâche
Qu'en moi vous soupçonniez rien de bas ni de lâche.
L'ardeur de vous vanger remplit trop mes desirs;
Pour abaisser mon ame a de honteux soûpirs.
Si mon sexe aujourd'hui m'avoit permis les armes,
Vous auriez vû du sang ou vous craignez des larmes,
Mais je ferai du moins tout ce qu'il peut souffrir,
Et ne pouvant tuer, je saurai bien mourir.

D. SANCHE.

Ta vertu me ravit, viens, viens, que je t'embrasse.

JACINTE.

Croyez-vous que par la notre honte s'efface?
Ne perdez point de temps

D. SANCHE.

Allons voir nos Amis,
Et sachons quel accord me peut être permis.

SCENE VII.

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

PRenez ce tems, D Lope & de peur qu'on me blâme,
Si son retour trop prompt.

D. LOPE.

Je le prendrai, Madame,
Adieu,

Adieu, mais prenez garde au serment que je fais,
Je vous quitte aujourd'hui pour ne vous voir jamais.
Vous engager ailleurs la foi qui m'est promise,
On conspire ma mort, votre aveu l'autorise,
Je viens d'ouir l'arrêt, & n'ai point eclaté,
Non qu'un reste d'amour m'en ait sollicité,
Non que de mon respect je garde la memoire,
Mais parce que j'ai dû cet effort à ma gloire,
Et que j'eusse rougi qu'un mouvement jaloux
Eût convaincu mon cœur d'avoir brûlé pour vous.

JACINTE.

Ah! ne vous plaignez point ou je suis seule à plaindre,
L'effort est grand sans doute ou j'ai su me contraindre,
Mais je n'ai pas jugé qu'un plus bas sentiment
Meritât d'avoir eu D. Lope pour amant,
Et comme vos vertus par leur eclat sublime,
Pour gagner mon amour, s'acquirent mon estime,
C'est par là seulement que j'espere à mon tour
M'acquerir votre estime, en perdant votre amour.

D. LOPE.

Vous l'acquerez, Madame, & vous le devez croire,
Si l'infidelité merite quelque gloire.

JACINTE.

Si mes feux aujourd'hui vous semblent inconstans,
Suspendez votre plainte, & laissez faire au temps.

D. LOPE

Le temps n'adoucit point des malheurs de la sorte.

JACINTE.

Le temps vous fera voir que votre amour s'emporte,
Et qu'enfin, quel que soit le dessein qu'on ait fait,
Pour en blâmer la cause, il en faut voir l'effet.

D LOPE.

Helas! & quel effet dois-je attendre du vôtre,
Quand de ce qui m'est du l'on enrichit un autre?
Oui, mon Rival triomphe, & mon espoir est vain.
N'avez-vous pas promis de lui donner la main?

JACINTE.

Je le ferai sans doute.

D. LOPE.

Et vous serez sa Femme!

JACINTE.

Moi! cette lâcheté pourroit m'entrer dans l'ame?

D. LOPE.

Que m'avez-vous donc dit, ou qu'est ce que j'apprens?
Et comment accorder deux points si differens?

JACINTE.

Si pour les accorder vous manquez de lumiere,
Connoissez aujourd'hui mon ame toute entiere,
Et de l'heur d'un Rival cessant d'être jaloux,
Confessez que mon cœur etoit digne de vous.
L'espoir de mon hymen n'est qu'une attente vaine,
Sous ce trompeur aveu je le livre à ma haine,
Et lui donnant la main, je seme un faux appas,
Qui sans aucun soupçon l'attire dans mes bras,
Ou ma main dans son sang, au gré de mon envie,
Vange avec mon honneur le repos de ma vie.
Etes-vous satisfait?

D. LOPE.

Helas, si je le suis!
Vous-même jugez-en, jugez si je le puis.
Par lui seul votre honneur à l'outrage est en bute,
Et quoi que contre lui votre haine execute,
Après le noir effet de son lâche dessein
Il mourra glorieux, s'il meurt de votre main.
Non, il faut que par moi sa mort vous satisfasse,
Qu'elle soit un supplice, & non pas une grace.
Le plus rude trepas lui deviendroit trop doux
S'il avoit pû se dire un moment votre Epoux.
Au nom de cet amour ferme, pure, sincere...

JACINTE.

Brisons-là, je crains trop le retour de mon Pere,
Eloignez-vous, de grace, & recevez ma foi
Que je me souviendrai de ce que je vous doi.

D. LOPE.

Ah, Madame, ajoûtez...

JACINTE.

Je n'ai plus rien à dire.

D. LOPE.

Que mon Rival...

JACINTE.

Sortez, ou bien je me retire.

D. LO-

D. LOPE.
Rigoureuſe vertu que l'on doit admirer!
Helas! à quels tourmens me viens-tu preparer!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE

C'Etoit peu que toûjours ſon devoir trop fidelle
Contre ma paſſion eût combattu pour elle,
Quand pour la meriter je croi voir quelque jour,
Un fier motif d'honneur s'oppoſe à mon amour,
Et quoi qu'à mes ſoûpirs ſon cœur ſoit favorable,
Cet honneur, ce devoir, tout eſt inexorable.
Dures extremites! qui le croiroit, ma Sœur,
Que le Ciel me traitât avec tant de rigueur,
Que pouvant eſperer d'avoir pour moi le Pere,
La vertu de la Fille à mes vœux fût contraire,
Et ſeule mît obſtacle au plus charmant eſpoir
Que jamais un Amant eût droit de concevoir?
Je la perds, mais helas! perdant tout avec elle,
La façon de la perdre eſt pour moi ſi cruelle,
Que toute ma conſtance & fremit & s'abat,
Aux menaces d'un coup dont elle craint l'eclat.
Ce n'eſt point un Rival dont l'amour preferée
Me derobe une foi ſi ſaintement jurée,
Ce n'eſt point un Vieillard dont l'ordre imperieux
Arrache à mon eſpoir un bien ſi précieux.
Sans qu'un Rival l'y porte, ou qu'un Pere l'ordonne,
Elle-même s'engage, elle-même ſe donne,
Et par ce ſacrifice à ſon honneur offert,
Veut être digne au moins de l'Amant qu'elle perd.
Rigoureuſe faveur! tyrannique maxime!

CASSANDRE.

Sa résolution merite qu'on l'estime.
Et son cœur par l'amour vainement combatu
M'oblige en vous plaignant d'admirer sa vertu.

D. LOPE.

Vous devez davantage au trouble de mon ame.
Votre amitie, ma Sœur, a fait naître ma flame,
Et je n'ai pû la voir si souvent avec vous,
Sans voir, sans decouvrir cet eclat vif & doux,
Cette vertu modeste, & ce rare merite
Dont le charme à l'amour secretement invite,
Et de tant de beautés voyant l'illustre appas,
Puisque j'avois un cœur, pouvois-je n'aimer pas?
Ainsi quelques ennuis où cet amour m'expose,
M'ayant laissé la voir, vous en êtes la cause,
Et pour moi vos bontes agiroient lâchement,
De plaindre en moi le Frere, & negliger l'Amant.
Voyez-là donc, ma Sœur, cette Fille adorable;
Montrez-lui ce respect toûjours inébranlable,
Ce feu tenu secret avecque tant de soin,
Qu'il n'a souffert que vous jusqu'ici de témoin.
Mais c'est ce qui me perd; sans ce fâcheux silence
Alonse en eût reçû l'entiere confidence
Et ne m'eût pas reduit par ces cruels avis
A mourir de douleur si je les voi suivis.
C'est lui, ma Sœur, c'est lui qui propose à D. Sanche
Cet odieux hymen où l'un & l'autre panche;
Mais si mon desespoir doit enfin eclater,
Pour mon Rival peut-être il est à redouter.

CASSANDRE.

Quoi que de ses avis vous ayez à vous plaindre.
Voyez-le cet Alonse, avant que d'en rien craindre.
Il vous cherche par tout avec empressement.

D. LOPE.

C'est à votre priere? avoüez franchement.

CASSANDRE.

Vous pourrez de lui même apprendre le contraire.

D. LOPE.

Votre hymen près de lui me rend injuste Frere,
Et les biens de Fernand n'ayant pû vous charmer,
C'est moi qui vous contrains, c'est moi qu'il faut blâmer?

CAS-

CASSANDRE.

S'il vous peint mon malheur comme un malheur ex-(trême
C'est sur ce que Fernand en dit tout haut lui-même,
Qui tenant & l'amour & l'hymen a mepris,
N'eût jamais rien conclu s'il n'eût été surpris.
Encor tout de nouveau j'apprens qu'il s'ose plaindre
Qu'Enrique a cet hymen lui seul l'a su contraindre,
Et que sa violence & son emportement
L'ont forcé par surprise a cet engagement.
Il le fait bien paroitre; on a pris la journee
Qui doit hâter ma mort par ce triste hymenée,
Dans deux jours mon malheur sous ses loix me reduit,
Et bien loin de me voir, il semble qu'il me fuit.
Si pour une Maîtresse il porte un cœur sans flame,
Quel amour esperer quand je serai sa Femme?
N'importe, c'en est fait; ayant reçû sa foi
Un lâche repentir est indigne de moi,
Et de tous les malheurs, un cœur qui se possede,
Dans sa propre vertu voit toûjours le remede.

D. LOPE.

Ce sentiment, ma Sœur, est bien digne de vous,
Je sai que de tout temps vous fuyez un Epoux,
Et votre aversion nous a trop fait paroître
Que vous craignez en lui de ne trouver qu'un Maître.
J'ai parlé pour Fernand, mais sachez aujourd'hui
Que votre interêt seul m'a fait parler pour lui.
Enrique est violent, & voyant qu'il vous traite,
Malgré tous mes avis, moins en Sœur qu'en Sujette,
Appuyant un hymen qu'on l'a vû rechercher,
Au pouvoir d'un tyran j'ai crû vous arracher,
Et qu'enfin dans le choix d'un sort toûjours contraire,
Vous souffririez plûtôt d'un Epoux que d'un Frere.
Je vous ai donc pressée, & je vois a regret
Que j'ai lieu de m'en faire un reproche secret.
La froideur de Fernand me surprend & m'afflige,
Mais a quoi que pour vous la Nature m'oblige,
Lui faire proposer de rompre cet accord,
Seroit porter Enrique a conspirer sa mort.
Mais Dieux! vois-je Jacinte, ou si mon œil s'abuse?

CASSANDRE.

Les differens sont deux qui font naitre une excuse

SCENE II.

D. LOPE, CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

D. LOPE.

MAdame, quel deſſein en ce lieu vous conduit ?
Venez-vous voir l'état où vous m'avez reduit,
Et de mon deſeſpoir jouiſſant ſans obſtacle,
Saouler votre vertu d'un ſi triſte ſpectacle ?

CASSANDRE *à Jacinte.*

Vous voyez les tranſports d'un cœur vraiment atteint
Il n'eſpére qu'en trouble, & croit tout ce qu'il craint.

JACINTE.

J'avois fait un deſſein dont ſans doute il ſoûpire,
Mais il étoit injuſte, & je viens m'en dédire.

D. LOPE.

Quoi! ſe pourroit-il bien qu'après tant de rigueur,
Un reſte de tendreſſe eût ému votre cœur,
Que vous euſſiez connu qu'une injuſtice extrême
Vous portoit à me perdre en vous perdant vous-même,
Et que l'amour enfin vous eût fait ſouvenir,
Qu'il faut vanger un Pere, & non pas vous punir ?

JACINTE.

Je ſai ce que je dois aux interêts d'un Pere,
Pour l'oublier jamais ma gloire m'eſt trop chere;
Mais au nom de l'Epoux qu'il m'avoit deſtiné,
Contre moi tout à coup mon cœur s'eſt mutiné,
Et ſoudain condamnant ma premiere entrepriſe,
A ſa rebellion ma Raiſon s'eſt ſoûmiſe.

D. LOPE.

Elle a dû s'y ſoumettre, & ſon aveuglement
Avec trop d'injuſtice immoloit votre Amant.
Le Ciel qui l'a connuë y daigne mettre obſtacle,
Et mon amour confus attendoit ce miracle.
Mais puis-je demander quel etoit cet Epoux ?

JACINTE.

Le voulez-vous ſavoir ? Vous, D. Lope.

D. LOPE.

Moi?

JACINTE.

Vous.

D. LOPE.

Helas! à ce discours que faut il que je pense?

JACINTE.

Que mon Pere vous croit l'auteur de son offense.

D. LOPE.

Que le perfide Alonse ait osé m'accuser
Du crime le plus noir qu'on me pût imposer!

JACINTE

Sur vous d'un coup si lâche il fait tomber le blâme,
Et par votre ordre seul...

D. LOPE.

Le croyez-vous, Madame?

JACINTE.

Vous voir, & vous parler sans faire agir mon bras,
C'est vous montrer assez que je ne le croi pas,
Dequoi que vous accuse un indigne murmure,
L'amour que j'ai pour vous m'en fait voir l'imposture,
Et repond hautement à mon cœur abatu,
Et de votre innocence, & de votre vertu.
Cet amour dans son choix ne s'est point emportée,
Ayant pû l'acquerir, vous l'avez meritée,
Et l'ayant meritée, il est à presumer
Qu'une vertu sublime en vous me sût charmer,
Que la mienne jamais ne peut m'avoir trahie,
Que de fausses clartes ne m'ont point eblouïe,
Et qu'enfin j'ai dû voir dans un esprit constant
Tout ce qu'un vrai merite a de plus éclatant.
Voilà sur quels appuis mon amour osa naître,
Et si vous n'etiez pas ce que je vous crois être,
Si de bas sentimens vous tenoient partagé,
Je me voudrois punir d'en avoir mal jugé.

D. LOPE.

Pour bien juger de moi, jugez-en par vous-même,
Ou pour dire encor plus, par ce cœur qui vous aime,
Puisqu'on ne vit jamais les belles passions
Sur des courages bas former d'impressions.
Mais si votre vertu, sachant mon innocence,
Contre la calomnie entreprend ma deffence,
Daignez ne pas laisser votre ouvrage imparfait,

Et de l'erreur d'un Pere accordez moi l'effet.
Voyez de votre hymen ce qu'on lui fait pretendre ;
Pour effacer sa honte il vous demande un Gendre,
Et puisque son honneur vous doit seul engager,
Faites tomber sur moi le droit de le vanger.
Prenez l'occasion que le Ciel vous presente
De remplir les devoirs & de Fille & d'Amante,
Et ne me perdez pas quand il vous donne jour
A satisfaire ensemble & l'honneur & l'amour.

JACINTE

D. Lope, qu'est-ceci? Vous oubliez sans doute
Que c'est vous qui parlez, & moi qui vous ecoute,
Que voulant que j'embrasse un projet si honteux,
La gloire vous deplaît pour objet de nos feux,
Ainsi donc ma vertu doublement infidelle
Repondra lâchement a ce qu'on attend d'elle,
Et je pourrai souffrir qu'on me reproche un jour
Que l'honneur me servit de pretexte à l'amour;
Qu'abusant de l'erreur qui put surprendre un Pere,
Je ne le satisfis que pour me satisfaire,
Et que ma passion couvrit sa lâcheté
D'un vain & faux eclat de generosité?

D. LOPE

Comme toûjours ma flame a demeuré secrete,
La peur d'un tel reproche en vain vous inquiete;
On ne soupçonne rien de cette noble ardeur
Qui m'acquit votre estime en vous donnant mon cœur,
Et chacun vous croyant dans cet hymen surprise,
Personne ne saura que l'amour l'autorise,
Qu'a des motifs d'honneur il mêle ses appas.

JACINTE

Et moi, D. Lope, & moi ne le saurai-je pas?
Quoi! dans ce haut dessein où la vertu m'engage,
Estimez-vous si peu mon propre temoignage,
Et ne suffit-il pas pour m'en faire une loi,
Que mon cœur en secret depose contre moi?
Quoi qu'on cherche l'estime avec des soins extrêmes,
Des belles actions le prix est en nous-mêmes,
Ce charme interieur qui nous fait emouvoir,
Est le plus doux encens qu'on puisse recevoir.
Sans que nous dependions de ce qu'on ose croire.

C'est

C'est par nous que s'acheve, ou détruit notre gloire,
Et l'eclat du dehors a peine à l'aggrandir,
Quand pour nous le dedans refuse d'applaudir.
Un cœur qui d'un grand cœur aspire a l'avantage,
Doit s'oser dire tel par son propre suffrage,
S'en repondre à soi-même, & sur un tel appui
S'abandonner sans crainte à ce qu'on croit de lui.

D. LOPE.

Où me vas-tu reduire, ô vertu trop austere!

JACINTE.

Mais vous êtes encor l'Ennemi de mon Pere,
On vous accuse enfin, convainquez l'imposteur;
Et de notre disgrace allez chercher l'auteur.
Montrez-vous innocent en le faisant connoître.

D. LOPE.

Quoi, c'est aussi par moi que son bonheur doit naître,
Par moi, qui decouvrant son crime aux yeux de tous,
Lui cede mon espoir, & le fais votre Epoux?
Et vous m'osez charger de cet emploi funeste?

JACINTE.

Faisons notre devoir, le Ciel fera le reste.

D. LOPE.

Il faut vous obeïr, mais souvenez vous bien
Que ce lâche connu, je ne connois plus rien,
Et qu'a quoi que pour vous le respect me convie,
Son bonheur est mal sûr s'il me laisse la vie.
Adieu.

SCENE III.

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

CASSANDRE.

C'est de vous servir avec trop de rigueur
Du pouvoir que l'amour vous donne sur son cœur.

JACINTE.

C'est montrer que l'amour n'est vertueux ou lâche,
Que selon les objets où sa flame s'attache,
Et que si rarement un courage abatu
De cette passion se fait une vertu,
Jamais une grande ame où la gloire préside,
N'en prend dans ses desseins l'aveuglement pour guide.

CAS-

CASSANDRE.

Ainſi ce grand pouvoir que vous gardez ſur vous,
Des plus rudes malheurs vous fait braver les coups.
Que vous êtes heureuſe, & que je ſuis à plaindre!

JACINTE.

Pouvant tout eſperer vous n'avez rien à craindre,
Mais ſi votre malheur étoit égal au mien,
Vous auriez tout à craindre, & n'eſpereriez rien.

CASSANDRE.

En l'état où je ſuis, que faut-il que j'eſpere?
L'hymen rend dans deux jours mon amour neceſſaire,
Je le dois à Fernand, & preſque au deſeſpoir,
Tout mon cœur ſe refuſe à ce triſte devoir.

JACINTE.

Au moins ce grand malheur qui cauſe votre plainte,
Peut être ſurmonté par un peu de contrainte,
Et quelque averſion qu'on ait pour un Epoux,
C'eſt n'en haïr aucun, que de les haïr tous;
Mais d'un revers ſi dur ma diſgrace eſt ſuivie,
Qu'écoutant le projet où l'honneur me convie,
Il me faut étouffer les plus beaux ſentimens
Que la gloire jamais permit aux vrais Amans.
C'eſt en vain avec vous que je le voudrois taire,
D. Lope a des vertus dont l'éclat m'a ſû plaire,
Et je ne puis ſonger ſans trouble & ſans ennui,
Que qui n'oſe le perdre, eſt indigne de lui.

CASSANDRE.

Après un tel aveu vous oſerai-je dire. .
Mais que ne dit-on point lorſque le cœur ſoûpire,
Et que dans ſes ſoûpirs, interdit & confus,
Il parle, il s'embaraſſe, & ne ſe comprend plus?

JACINTE

Il n'eſt pas mal-aiſé d'entendre ce langage,
Je voi contre l'hymen quel motif vous engage.
Qu'on n'éteint pas ſans peine un feu bien allumé
Et que vous aimeriez, ſi vous n'aviez aimé.

CASSANDRE.

Je l'avouë, & jamais une plus belle flame
Pour un plus digne objet ne regna dans une ame.
Mais las, que la Fortune, au moins juſqu'à ce jour,
Reſpecte rarement un vertueux amour!

Fiere

Flore & Blanche rentrent.

A Madrid, où j'etois alors chez une Tante,
Je menois en repos une vie innocente,
Et mes Freres en Flandre, en de nobles emplois,
Me laissoient pour aimer la liberté du choix,
Lors qu'un jeune Inconnu dans un peril extrême,
Osa m'en degager en s'y jettant lui-même,
Et par ce grand service engagea ma Raison
A souffrir de mon cœur l'aimable trahison.
Il me vit, je le vis, & trop reconnoissante,
Pensant n'être rien plus, je me sentis amante.
Je ne vous dirai point par quels soins, par quels vœux,
Il disposa mon ame à repondre à ses feux,
Ni quel rapport d'humeur l'un à l'autre assorties,
Forma de nos esprits les douces simpathies.
Ce seroit dans le mien porter un souvenir
Que ma triste Raison s'efforce d'en bannir.
Vous saurez seulement que quoi que je supprime,
Rien de honteux pour moi ne m'acquit son estime,
Et que l'ayant connu genereux & discret,
Je ne pûs refuser de le voir en secret.
Mais quoi qu'il me jurât entiere obeissance,
Il sût avec tant d'art me cacher sa naissance,
Que m'opposant toûjours quelque obligeant refus,
M'ayant appris son nom, il ne dit rien de plus,
Si ce n'est que pour vaincre un destin trop contraire,
Un voyage d'un an se trouvoit necessaire,
Et qu'alors plus heureux & plus digne de moi
Il se feroit connoitre aussi bien que sa foi.
Que vous dirai je enfin? Sans savoir davantage,
Il falut consentir à ce triste voyage,
Et sur un element, le plus traître de tous,
Abandonner aux vents mon espoir le plus doux.
Il partit, & le Ciel pour comble de miseres
Fit suivre son depart du retour de mes Freres.
Ah!

JACINTE.

Si par ce recit...

CASSANDRE.

Achevons, ce n'est rien.
Jugez par ce retour quel malheur fut le mien.
A me tyranniser leur amitie consiste;

Un parti ſe preſente, ils preſſent, je reſiſte;
Ils parlent pour un autre, & par trop de rigueur
Leur gloire s'intereſſe à garder une Sœur.
Je recule toûjours, un peu de tems ſe paſſe;
Déja mon triſte cœur fremit de ſa diſgrace,
Et dans le ſort douteux d'un Amant qu'il attend,
Met ſon moindre ſupplice à le croire inconſtant,
Quand ſur moi la Fortune achevant ſon ouvrage,
D'un Parent & de lui l'on m'aprend le naufrage.
Ils s'étoient embarqués dans le même Vaiſſeau,
Et la mer de tous deux fut l'injuſte tombeau.
Ah Dieux!

JACINTE.

Votre douleur ſemble toûjours s'accroître.

CASSANDRE.

Helas! à tous momens je croi le voir paroître.
Je l'entens qui ſe plaint d'avoir été trahi,
Que quoi qu'après deux ans j'ai trop tôt obeï,
Que Fernand... juſte Ciel! pardonnez ma foibleſſe.
A ce funeſte nom ma conſtance me laiſſe
Approchez-moi d'un ſiege, & ſouffrez qu'aux abois
Ma flame...

JACINTE

La douleur lui ſuffoque la voix,
Flore vient de ſortir. Quel conſeil dois je prendre?

SCENE IV.

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

JACINTE.

Flore, & vîte.

CASSANDRE *comme en pâmoiſon.*

Ah! pardon, chere Ombre.

JACINTE.

Voi, Caſſandre...

FLORE.

Ah! Madame.

JACINTE.

Qu'as-tu?

FLORE.

Son Amant..

JACINTE.

Qui? Fernand?

FLORE.

Non, mais par un destin tout à fait surprenant,
Celui qu'elle croit mort...

JACINTE.

Eh bien?

FLORE.

Est là, qui presse...

JACINTE.

Que dis-tu?

FLORE.

Qu'il demande à revoir sa Maitresse.
Mais le voici lui-même, il entre.

JACINTE.

Ah, justes Dieux!
C'est mon Frere.

SCENE V.

D. ALVAR, JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

D. ALVAR.

AH, ma Sœur, qui vous met en ces lieux?
Vous trouver à Madrid, & vous croire à Tolede!

JACINTE.

Donc après avoir crû nos malheurs sans remede...

D. ALVAR.

Je cherche ici Cassandre, excusez mon transport.
Mais fuit-elle ma vûë, ou si c'est qu'elle dort?
Madame, c'est donc là cette innocente joie,
Qu'au retour d'un Amant une Amante deploie?
Faut-il qu'après deux ans, & d'absence & de maux..,

CASSANDRE *comme en pâmoison.*

Laisse-moi, D. Alvar, un moment en repos.

D. ALVAR.

Helas! de cet accueil que faut-il que j'augure?

JACINTE.

C'est un leger accès, ne craignez pas qu'il dure,
Il va donner relâche à ses sens assoupis.

D. ALVAR.

Ouvrez les yeux, Madame, & voyez que je vis.

CASSANDRE *en pâmoison*

Songes-tu que deux ans m'ont trop justifiée,
Et que veuve de toi je me suis mariée?

D. ALVAR.

Que dit-elle, ma Sœur?

JACINTE.

Elle revient à soi.

CASSANDRE.

Jacinte, helas! où suis-je, & qu'est ce que je voi?

JACINTE.

Reprenez vos esprits.

CASSANDRE.

Et les puis-je reprendre
Si je voi ce qu'enfin je ne saurois comprendre?
D. Alvar vivroit-il?

D. ALVAR.

Apprenez-moi son sort,
Vous le savez vous seule; est-il vivant ou mort?
Je sai que sur un banc échapé du naufrage,
Echapé des rigueurs d'un etroit esclavage,
Le Ciel qui l'en sauva le renvoyoit au jour,
Mais vivroit-il encor s'il n'a plus votre amour?
Parlez, Madame.

CASSANDRE.

Helas!

D. ALVAR.

Soûpirer & se taire?
Ah! ma Sœur!

CASSANDRE.

Que dit-il? D. Alvar votre Frere?

JACINTE.

Oui, vous voyez ce Frere..

D. ALVAR.

Ah! c'est trop me gener,
Dites-moi ce qu'enfin je n'ose deviner.
J'eus tort de vous quitter, vous setiez-vous vangée?
Un autre est-il heureux? êtes-vous engagée?

CASSANDRE.

Vous vivant, dites-moi comment je l'avouërai?

Mais

Mais le puis-je nier s'il n'eſt rien de plus vrai?

D. ALVAR.

Quoi, plus d'eſpoir pour moi?

CASSANDRE.

La parole eſt donnée,
Et ma main dans deux jours acheve l'hymenée.

D. ALVAR.

Ce terme peut encor retablir mon bonheur.

CASSANDRE.

Ce terme eſt peu de choſe à qui cherit l'honneur.

D. ALVAR.

Et vous m'avez aimé?

CASSANDRE.

Mon heur ſeroit extrême
D'oſer dire, j'aimai, ſans pouvoir dire, j'aime.

D. ALVAR.

Ah! s'il vous reſte encor...

CASSANDRE.

Ne me demandez rien,
Je ſai ce que ſe doit un cœur comme le mien.
Tant que votre rétour flata mon eſperance,
En vain l'on eſſaya d'ébranler ma conſtance,
Le bruit de votre mort a degagé ma foi,
Il vous perd, il me perd, plaignez-vous, plaignez-moi,
Ou plûtôt, pour ſauver l'éclat de votre gloire,
Achetez par l'abſence une illuſtre victoire.
D'un feu jadis ſi beau perdez le ſouvenir,
Et fuyez un objet qui peut l'entretenir.
Adieu, vous me perdez ſi mes Freres ſurviennent.

D. ALVAR.

Que ne rompez-vous donc les nœuds qui me retien-
(nent?

CASSANDRE.

Je les croi toûjours voir, tirez-moi de ſouci.

D. ALVAR.

Eh bien, ſi vous craignez de me parler ici,
Au moins faites qu'ailleurs je puiſſe vous apprendre..

CASSANDRE.

Ne pouvant rien pour vous, je ne dois rien entendre,
Je ne vous verrai plus.

D. ALVAR.

Comment donc vous quitter?

CASSANDRE.

Le peril croît toûjours, c'eſt trop vous écouter,
Je me retire.

D. ALVAR.

Helas! ma Sœur, quelle injuſtice!
C'eſt donc ainſi qu'au port il faut que je periſſe?
Ah, que ne ſuis-je mort, ou pourquoi l'a t'on crû?

JACINTE.

Ce faux bruit en deux ans ne s'eſt que trop accrû.
Auſſi me deſtinant le grand bien qu'il poſſede,
Mon Pere ſur ce bruit voulut quitter Tolede,
Eſperant qu'à Madrid...

D. ALVAR.

Ah, puiſqu'il me croit mort,
Promettez moi, ma Sœur, de lui cacher mon ſort;
Auſſi-bien ſi le Ciel s'obſtine à me pourſuivre.
Mon eſpoir étant mort, je ne veux point revivre.
Adieu, vous ſeule ici me pouvez ſecourir,
Touchez pour moi Caſſandre, ou me laiſſez mourir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE, D. RAMIRE.

D. RAMIRE.

Enfin inſtruit d'un nom que vous brûliez d'appren-(dre,
D'un Ennemi ſecret vous allez faire un Gendre?

D. SANCHE.

Au moins ſuis-je ravi que contre mon eſpoir
Vos fidelles conſeils m'en donnent le pouvoir.

D. RAMIRE.

Le conſeil eſt fâcheux, & j'ai vû l'Aſſemblée,
Sans pouvoir que reſoudre, egalement troublée;
Mais quoi qu'avec des yeux de Juges rigoureux,
Ne regardant en vous qu'un Vieillard malheureux,
Que la ſuite de l'âge a mis dans l'impuiſſance
D'effacer par le ſang la honte d'une offence,

Voyant

Voyant d'ailleurs Alonſe à ſe taire obſtiné,
A moins qu'à cet accord on vous eût condamné,
Et vous-même ſur tout témoigner de vous rendre...

D. SANCHE.

Je n'en uſois ainſi que pour mieux le ſurprendre,
Sachant qu'à ne me voir ébranlé qu'à demi,
Il m'eût toûjours caché quel eſt mon Ennemi.
Il me l'a donc nommé devant ma Fille même.
Et pour mieux deguiſer encor le ſtratagême,
J'ai vou u devant lui ne lui donner qu'un jour
A diſpoſer ſon ame à ce funeſte amour.
Lui-même il l'en a vûë & ſurpriſe & confuſe,
Mais il eſt juſte enfin que je la deſabuſe,
Et qu'elle ſache au moins que mon juſte courroux
Dans mon lâche Ennemi ne peut voir ſon Epoux.

D. RAMIRE.

Quoi, votre procedé n'étoit qu'un artifice?

D. SANCHE.

J'ai fait ce que ſans doute il falloit que je fiſſe.

D. RAMIRE.

Si toûjours la vangeance occupe vos eſprits,
Le Ciel plus à propos n'eût pû vous rendre un Fils.
D. Alvar eſt vivant.

D. SANCHE

Quoi, mon Fils, D. Ramire,
Mon Fils ſeroit vivant?

D. RAMIRE.

Oui, D. Alvar reſpire;
A deux cens pas d'ici je viens de le quitter,

D. SANCHE.

Un plus foible rapport m'en laiſſeroit douter.
Mais qui l'empêche donc à mes yeux de paroître?
Eſt ce qu'en ma diſgrace il me veut méconnoître,
Que mon honneur bleſſé touche peu ſon eſprit,
Ou qu'il ignore encor mon ſejour à Madrid?

D. RAMIRE.

Il l'ignore ſans doute, & j'allois l'en inſtruire,
Quand ſurpris tout à coup au nom de D. Ramire,
Sans me laiſſer parler ſe tirant de mes bras;
Ah, ſi l'on me croit mort, on ne s'abuſe pas,
M'a-t'il dit, & *la mer ne m'a laiſſé la vie,*

Qu'afin que par l'amour elle me fût ravie;
Il a donné l'arrêt, il faut l'exécuter.
A ces mots s'échapant, sans vouloir m'écouter,
Son pas précipité, le detour d'une ruë,
L'ont sû presque aussi tôt derober à ma vûë.

D. SANCHE.

Quoi, le croyant revoir, il m'est encore ravi?

D. RAMIRE.

Ne vous alarmez point, un des miens l'a suivi,
Mais l'ayant retrouvé, que lui pourrai-je apprendre?

D. SANCHE.

Ce malheur dont le bruit a pû si-tôt s'épandre.

D. RAMIRE.

Mais ignorant l'Auteur...

D. SANCHE.

Il l'apprendra de moi
Quand sur un tel secret j'aurai reçû sa foi,
Puis qu'enfin pour punir une action si noire,
Si j'employois un Fils, je trahirois sa gloire.
Mon mal veut un remede & violent & prompt,
Et je dois mesurer la vangeance à l'affront.

D. RAMIRE.

Ne pouvant avec lui m'expliquer davantage,
Il vaut mieux par vous seul qu'il apprenne l'outrage,
Ainsi par un billet que je ferai tenir,
Sur un affront reçû, pressez-le de venir.

D. SANCHE.

Eh bien, sans perdre temps, allons chez moi l'écrire.
Ce billet...

SCENE II.

D. SANCHE, D. RAMIRE, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

AH! ma Fille, à la fin je respire,
Et dans l'heureux succès qui flate mes desirs,
Tu peux donner relâche à tes tristes soûpirs.
Ta vertu s'est montrée entiere, pure, pleine;
Joüis de son éclat sans en craindre la peine,

En-

Enfin ne ſonge plus à l'hymen propoſé,
Je le preſſois moi-même, on m'avoit abuſé.
J'avois prêté les yeux à de fauſſes lumieres,
A des illuſions ſans doute trop groſſieres;
Mais ſans qu'il ſoit beſoin de trahir ton bonheur,
Le Ciel m'offre un moyen d'aſſûrer mon honneur;
Il m'eſt plus glorieux, & pour toi moins funeſte.
Adieu; le temps ſaura te découvrir le reſte.

SCENE III.

JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Que veut-il dire, Blanche, & que m'imaginer
De ce confus avis qu'il vient de me donner?

BLANCHE.

S'il vous paroît confus, au moins j'en conjecture
Qu'il ne croit plus D. Lope auteur de ſon injure,
Il doit connoître au vrai quel eſt ſon Ennemi.

JACINTE.

Mais par où ſon honneur peut-il être affermi?
Quel ſera ce moyen que le temps doit m'apprendre?

BLANCHE.

C'eſt ce qui comme à vous me fait peine à comprendre.
Si ce n'eſt qu'à la Cour ſon malheur étant ſû;
On y doive étouffer l'affront qu'il a reçû
Et par ſon Ennemi le faiſant ſatisfaire,
Forcer & ſa vangeance & l'envie à ſe taire.

JACINTE.

Quelque eſpoir que mon cœur me preſſe d'en former,
Une obſcure frayeur vient toûjours m'alarmer.
Du ſort de D. Alvar ayant eu connoiſſance,
Peut-être il ſe tient ſûr par lui de ſa vangeance,
Et que contre D. Lope animant ſa fureur:...

BLANCHE.

Pourquoi contre D. Lope? il eſt ſorti d'erreur;
Par ce qu'il vous a dit, il vous l'a fait connoître.

JACINTE.

Que n'eſt-ce un faux ſoupçon que l'amour faſſe naître?
Mais Caſſandre paroît, & s'avance vers nous.

SCENE IV.

CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

JACINTE.

EH bien, qu'a ſu D. Lope, & que m'apprendrez-
Pourra t-il obliger Alonſe à ſe dédire? (vous?

CASSANDRE.

Ne l'ayant pû trouver, il ſe plaint, il ſoûpire,
Et croit que de lui-même il peut ſe defier,
Si ſon meilleur Ami l'oſe calomnier.
Cependant pour lui plaire il faut que je vous voye.
Il m'eſt aiſe, dit-il, de rétablir ſa joie,
Et de vous détourner de cet hymen fatal
Qui tous deux vous immole au bonheur d'un Rival.

JACINTE.

Si de ce ſeul malheur la crainte l'inquiete,
Qu'il ſe mette en repos, il a ce qu'il ſouhaite.

CASSANDRE.

D. Sanche à cet hymen n'a donc pû conſentir?

JACINTE.

Tout à l'heure en paſſant il m'en vient d'avertir,
Et ſi j'ai bien compris ce qu'il m'a fait entendre,
Il ſait que pour D. Lope on l'a voulu ſurprendre.

CASSANDRE.

J'admire en ſa fortune un ſi prompt changement.

JACINTE.

J'ai ſu cette nouvelle aſſez confuſément.
Avec lui D. Ramire étant en conference,
Lui qui de ſes ſecrets reçoit la confidence,
J'ai dû me contenter de ce qu'il m'en a dit;
Mais je ſai comme il faut ménager ſon eſprit.
Et mettant le détour & l'adreſſe en pratique,
Je n'aurai pas de peine à faire qu'il s'explique.

CASSANDRE.

Allez donc, les effets nous ont ſouvent fait voir
Qu'un ſecret ſçu trop tard ruïne un bel eſpoir.

SCE-

SCENE V.

CASSANDRE, FLORE.

CASSANDRE.
Ainsi tout se prepare au bonheur de mon Frere.
FLORE.
Ainsi, si vous cessiez de vous être contraire,
Vous n'auriez pas à craindre...
CASSANDRE.
Ah Flore, que dis-tu?
FLORE.
Que tout votre heur depend d'un peu moins de vertu.
Des mepris de Fernand la preuve est trop certaine,
Si proche de l'hymen il ne vous voit qu'à peine,
Et vous faites encor un scrupule si grand
De reprendre une foi que sa froideur vous rend?
CASSANDRE.
Quand de ce changement j'aurois été capable,
Sachant ce que je sai, seroit-il excusable?
Il l'eût été peut-être, & du moins bien plus beau
Avant que D Alvar fût sorti du tombeau;
Mais aujourd'hui qu'il vit, donner lieu qu'on soupçonne
Qu'aux depens de ma foi mon lâche cœur se donne,
Que je romps...
FLORE.
Le voici, souffrez lui quelque espoir.
CASSANDRE.
Non, Flore, eloignons-nous, je ne veux point le voir.

SCENE VI.

D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

D. ALVAR.
Me fuyez-vous, Madame & portez-vous envie
A ce foible bonheur, le dernier de ma vie?
Dans ce qu'il fait pour moi n'ayant aucune part,
Pourquoi vous opposer aux faveurs du hazard?
Est-ce qu'en votre cœur l'excès de ma disgrace,
Fait succeder la haine à l'amour qu'elle en chasse,
Ou que ce même cœur pour moi trop rigoureux,

Croit que s'il n'est cruel il n'est point généreux?

CASSANDRE.

Mon cœur n'est point cruel, & ce n'est pas sans peine
Qu'il vous entend parler & d'amour & de haine.
Quelques maux que jamais il puisse ressentir,
L'une n'y peut entrer, mais l'autre en doit sortir.

D. ALVAR.

C'est donc ce qu'à mes feux, après deux ans d'absence,
Vous reserviez pour prix de ma perseverance?
Encor, si votre cœur moins sensible à ces feux,
Par quelque aversion échapoit à mes vœux,
Si la haine m'ôtoit ce qu'il faut que je quitte,
Je n'en accuserois que mon peu de merite,
Et sur mes seuls defauts jettant un œil jaloux,
Je me plaindrois du Ciel sans me plaindre de vous:
Mais par une rigueur qu'on aura peine à croire,
M'arracher de ce cœur fait toute votre gloire,
Et ces traits que l'amour lui-même y sût tracer,
C'est en les dechirant qu'il les faut effacer.

CASSANDRE.

Dans le triste revers dont je souffre l'atteinte,
Si ma juste conduite attire votre plainte,
Songez qu'il est bien dur de la voir condamner
A qui ne peut avoir d'excuse à vous donner.

D. ALVAR.

Quoi, votre fier devoir jusque là vous abuse,
Que vous me refusiez la douceur d'une excuse?

CASSANDRE.

C'est ce que votre amour ne doit point exiger.
Qu'auroit-elle aussi bien qui le pût soulager,
Qui pût donner relâche au trouble qui l'agite,
Puisque je n'en ai qu'une, & que je vous l'ai dite?

D. ALVAR.

Ah, si cette raison vous l'a fait supprimer,
Que vous connoissez peu ce que c'est que d'aimer!
Jamais, jamais l'amour n'eut d'excuse frivole,
Il fait charmer cent fois par la même parole,
On a beau la redire & beau la repeter,
De nouvelles douceurs s'y font toûjours goûter;
L'appas en est secret & le pouvoir extrême,
Et si pour qui la dit elle est toûjours la même,

Bien

Bien qu'elle semble l'être, il est certain pourtant
Qu'elle n'est pas la même à celui qui l'entend.
Dites-la donc encor cette excuse charmante,
Qui soulage mes maux quand elle les augmente,
Et mêlant vos regrets à mes vives douleurs,
Presse mon desespoir de finir mes malheurs.

CASSANDRE.

Et vous pourriez souffrir qu'aux depens de ma gloire
J'écoutasse un amour que je ne dois plus croire :
Quand d'abord votre vûë a troublé mes esprits,
L'ame toute en desordre & les sens interdits,
J'ai pû m'abandonner, dans ma surprise extrême,
A ce que pense un cœur quand il perd ce qu'il aime,
Et que prêt de subir un redoutable sort,
Il regrette vivant ce qu'il a pleuré mort.
Mais enfin à present qu'un peu mieux éclairée,
Ma Raison sert de guide à mon ame égarée,
Et que mon cœur honteux de se voir abatu
Avec plus de vigueur rappelle sa vertu.
Loin de suivre l'erreur qui m'avoit abusée,
Si je dois m'excuser, c'est de m'être excusée,
Et d'avoir fait paroître avec quel desespoir
L'amour que j'eus pour vous s'immole à mon devoir.

D. ALVAR.

Ainsi vous détrompant du bruit de mon naufrage,
Confessez qu'à mes feux j'ôte un grand avantage,
Et qu'il vaudroit bien mieux qu'ainsi qu'auparavant,
Vous m'estimassiez mort que de me voir vivant.

CASSANDRE.

Au moins pourrois-je encor me dispenser sans honte
A pousser des soûpirs pour une mort trop prompte,
Et sans examiner si dans de tels malheurs
L'amour ou la pitié feroit couler mes pleurs,
Pour flater mon ennui je trouverois des charmes
A me croire permis de repandre des larmes;
Mais lors que vous vivez, des sentimens si doux
Sont trop pour mon devoir s'ils sont trop peu pour vous.
C'est à les étouffer qu'il faut que je m'applique,
Et comme votre vûë en est l'obstacle unique,
Je suis un Ennemi qu'en mon ennui secret

Je combats avec peine, & ne vaincs qu'à regret.

D. ALVAR.

Vous me quittez, Madame?

CASSANDRE.

Il y va de ma gloire.

D. ALVAR.

Et d'un amour si pur vous perdez la memoire?

CASSANDRE.

J'y ferai mon pouvoir...

D. ALVAR.

Oyez donc jusqu'au bout,
A quel point...

CASSANDRE.

Non, c'est trop.

D. ALVAR.

Je vous suivrai par tout,
Et si vous me quittez, il n'est respect ni crainte,
Qui m'empêche chez vous d'aller porter ma plainte.

CASSANDRE.

Si je dois l'écouter, sachez auparavant
Ce que s'en doit promettre un esprit decevant.
Quand celui d'être à vous autorisa ma flame
Je ne vous cachai point les secrets de mon ame,
Et vos feux n'ayant rien qui blessât mon devoir,
Je vous aimai sans doute, & vous le pûtes voir.
Par un funeste bruit ma fortune est changee,
Ayant crû votre mort je me suis engagée,
Ce bruit m'a fait ailleurs disposer de ma foi,
Vous savez qui je suis & ce que je me doi,
Que l'honneur a ses loix que l'on ne peut enfraindre;
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

D. ALVAR.

Oui, je l'ose, Madame, & si vous n'esperez...
Mais que puis-je vous dire, helas! quand vous pleurez?

CASSANDRE.

Si mes yeux par des pleurs attentent sur ma gloire,
Ce sont des imposteurs que l'on ne doit point croire.

D. ALVAR.

Quoi donc, vos passions sont tellement à vous
Qu'un moment peut changer la tendresse en courroux?
Qui pourroit le penser, qu'avec si peu de peine

Vous

Vous reduisiez l'amour aux effets de la haine.
Et qu'exposée aux coups des plus rudes combats
Vous puissiez soûpirer & ne soûpirer pas?
Ah, si jamais pour vous ma flame eut quelques char-
(mes,
Enseignez-moi comment vous vous servez des larmes,
De ces larmes toûjours si prêtes d'obeir,
Qui prennent loi de vous, qui n'osent vous trahir,
Et que par un pouvoir que je ne puis comprendre
Je vous vois essuyer aussi-tôt que repandre.

CASSANDRE.

Quand de ce que je fus j'ose me souvenir,
Mon cœur comme en tribut s'apprête à m'en fournir.
Quand par ce que je suis il connoit qu'il s'abuse;
Mon cœur, ce même cœur soûdain me les refuse,
Et par ces sentimens l'un à l'autre opposés,
Deux partis se formant dans mes sens divisés,
Sans permettre aucun calme à mon ame inquiete,
La douleur les attire, & l'honneur les rejette,
Ne pouvant consentir qu'en un sort si nouveau
Le plus bas sentiment triomphe du plus beau.

D. ALVAR.

Enfin c'est à regret qu'entre les bras d'un autre...

CASSANDRE.

Si l'aveu de mon mal peut adoucir le vôtre,
Oui, je souffre à vous perdre, & mon cœur alarmé
Ne se souvient que trop de vous avoir aimé.
En vain pour l'oublier il se fait violence.

D. ALVAR.

Donc je puis...

CASSANDRE.

N'en tirez aucune conséquence.

D. ALVAR.

Esperer que peut-être...

CASSANDRE.

Injuste & vain espoir?

D. ALVAR.

Mon amour...

CASSANDRE.

Ne pourra corrompre mon devoir,
Et plûtôt que...

FLO-

FLORE *montrant Enrique qui paroît.*
Madame.

CASSANDRE.

O disgrace imprévûë!
Empêchez qu'on me suive, ou bien je suis perduë.

SCENE VII.

ENRIQUE, D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

ENRIQUE.

NE vois-je pas ma Sœur? Elle me fuit en vain
Si...

D. ALVAR *coupant chemin à Enrique qu'il voit, se prépare à suivre Cassandre.*

Vous m'obligerez de changer de dessein,
Cette Dame me touche.

ENRIQUE.

Et plus que vous peut-être
Moi-même elle me touche, & je la veux connoître.

D. ALVAR.

J'y pourrai mettre obstacle.

ENRIQUE *mettant l'épée à la main.*

Ah Dieu, me menacer!
Voici par où l'obstacle est facile à forcer.

D. ALVAR.

Vous reculez pourtant.

CASSANDRE *paroissant après que D. Alvar a fait reculer Enrique hors du Theatre.*

Helas! que dois-je faire?
Quel funeste combat d'un Amant & d'un Frere!

FLORE.

On les separera, ne craignez rien pour eux.

CASSANDRE.

Ce quartier est desert, D. Alvar malheureux,
Et la nuit qui survient...

FLORE.

Retirons-nous, Madame.

CASSANDRE.

Que de troubles divers s'élevent dans mon ame!
Encor si nous pouvions trouver quelque secours.

FLORE.

Nous ne les voyons plus, ils s'éloignent toûjours,
Mais D. Lope...

SCENE VIII.

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

AH, ma Sœur, la funeste nouvelle!

CASSANDRE.

Qu'est-ce, mon Frere?

D. LOPE.

Alonse est un Ami fidelle,
Et cette trahison dont j'osois murmurer,
M'assûroit le seul bien que je puis esperer;
Mais jugez quel espoir me doit rester encore
Quand Enrique me perd, quand il me deshonore,
Et qu'Auteur d'un affront que je croyois vanger,
Malgre moi dans son crime il a sû m'engager.
Mais qui vous trouble ainsi : vous semblez toute émuë.

CASSANDRE.

Un bruit d'armes ouï dans la prochaine ruë,
D'un effroi si subit vient de saisir mon cœur...

D. LOPE.

Je l'entens en effet, éloignez-vous, ma Sœur.
Je verrai ce que c'est.

SCENE IX.

D. LOPE, D. ALVAR, Trois BRAVES *le poursuivant*.

I. BRAVE.

TA mort suivra la mienne.

D. ALVAR.

Que ne l'empêchiez-vous, comme je fais la mienne,
Lâches?

D. LOPE.

Quoi, trois contre un! Donnons, je suis à vous,
Mon Cavalier, courage.

2. BRA-

2. BRAVE.

O Dieu, les rudes coups!

3. BRAVE.

Ah! D. Lope...

D. LOPE.

Mon nom dans la bouche d'un lâche?

3. BRAVE.

Sachez...

D. LOPE.

J'ai deja sû ce qu'il faut que je sache.

2. BRAVE.

Craignant quelque disgrace, évitons sa fureur.

D. ALVAR.

Vous fuyez, Assassins, ce secours vous fait peur.

D. LOPE.

Laissons-les s'échaper; quoiqu'indignes de vivre,
Ils ne meritent pas qu'on daigne les poursuivre.

D. ALVAR.

Cependant je dois tout à ce bras genereux.
Sans vous, ma resistance etoit vaine contre eux,
Vous seul par un secours...

D. LOPE.

Epargnez moi, de grace,
J'ai fait ce que vous-même eussiez fait en ma place.

D. ALVAR.

Au moins j'aurois montré que je fais mon devoir.
Mais enfin ou vous puis-je entretenir ce soir?
Il faut que je vous quitte, & ma disgrace est telle
Qu'ayant tué d'abord l'auteur de la querelle,
Quoique sa mort soit juste après sa lâcheté,
Je serois criminel si j'etois arrêté.

D. LOPE.

Je ne laisserai pas mon secours inutile,
Ne craignez rien, chez moi je vous offre un azile.
Allons, & soyez sûr qu'au besoin contre tous
Je saurai vous défendre, ou perir avec vous.
Mais sans doute on vous cherche.

D. ALVAR.

O malheur redoutable!

SCE-

SCENE X.

D. LOPE, D. ALVAR, D. LOUIS.
Suite d'Archers

D. LOUIS.

VOyez nos soins, D. Lope, à trouver un coupable.
Enrique, helas!

D. LOPE.

Eh bien?

D. LOUIS.

Vient d'être assassiné.

D. LOPE.

Enrique!

D. LOUIS.

Et l'assassin par ici detourné,
Tâchant de garantir sa tête par la fuite,
Attire sur ses pas notre juste poursuite,
On l'a vû recuier les armes à la main.

D. LOPE.

Par votre diligence empêchez son dessein,
Je vai pourvoir au reste.

SCENE XI.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

ET vous devant la vie,
Ce n'étoit pas assez...

D. LOPE.

Brisons là, je vous prie.
Savez-vous qui je suis?

D. ALVAR.

C'etoit pour le savoir,
Que je vous demandois à vous parler ce soir.

D. LOPE.

Savez vous contre qui je viens de vous defendre?

D. ALVAR.

Non.

D. LO-

D. LOPE.

Savez-vous quel ſang vous avez ſu répandre?

D. ALVAR.

Auſſi peu; ſeulement vous repondrai-je bien
Que mon cœur ſur ce point ne ſe reproche rien;
Mais ne me cachez plus un ſecret qui m'importe.

D. LOPE.

D. Lope de Guzman eſt le nom que je porte.

D. ALVAR.

Je connois ce grand nom, & le malheur m'eſt doux
Par qui je tiens le jour d'un homme tel que vous.

D. LOPE.

Gardez bien-tôt de prendre un ſentiment contraire.

D. ALVAR.

Pourquoi?

D. LOPE.

Si je vous dis que le Mort eſt mon Frere?

D. ALVAR.

Votre Frere!

D. LOPE.

Oui, mon Frere, & vous pouvez juger
Si je puis vous defendre, ayant à le vanger.

D. ALVAR.

Mais vous m'avez promis...

D. LOPE.

La promeſſe eſt frivole,
Jamais contre ſoi-même on ne donne parole.

D. ALVAR.

Que prétendez vous donc?

D. LOPE.

Montrer par votre mort
Que le devoir du ſang eſt toûjours le plus fort.

D. ALVAR.

Eh bien, me voici prêt à vous rendre une vie...

D. LOPE.

Non, je ſai mieux à quoi la gloire me convie.
J'aurois tort contre vous d'oſer avec eclat,
Quand je voi qu'on vous cherche, entreprendre un combat:
De peur qu'on vous arrête, allez en diligence
Mettre dans ce peril vos jours en aſſûrance.
J'ai ſoin de votre vie, & l'oſe conſerver,

Mais-

Mais ſachez qu'en effet c'eſt me la reſerver,
Et qu'il n'eſt point de lieu, quoi que vous puiſſiez faire,
Ou ſur vous mon devoir n'aille vanger un Frere.

D. ALVAR.

Croyez vous que ſon ſang qu'a repandu ma main
Soit l'effet criminel d'un injuſte deſſein?

D. LOPE.

Par ſoi-même un grand cœur juge toûjours d'un autre,
Mais c'eſt le ſang d'un Frere, & je lui dois le vôtre.

D. ALVAR.

Me ſoupçonneriez-vous le courage aſſez bas
Pour n'oſer en tous lieux affronter le trépas?

D. LOPE.

Je vous ai vû combattre, & j'avoüerai ſans feindre
Que je ne puis avoir d'Ennemi plus à craindre.

D. ALVAR.

Donc ſans plus balancer c'eſt ici que je doi
Me montrer tel pour vous que vous êtes pour moi.

D. LOPE.

Que penſez-vous reſoudre, & quelle eſt votre envie?

D ALVAR.

De fuir un Ennemi qui m'a ſauve la vie,
Et faire voir qu'au moins, ſi le Ciel l'eût permis,
Je pouvois meriter que nous fuſſions amis.

D. LOPE.

C'eſt ce qui ne ſe peut aprés la mort d'un Frere.

D. ALVAR.

Auſſi l'éloignement eſt pour moi neceſſaire.

D. LOPE.

Quoi, vous pourriez me fuir?

D. ALVAR.

Je fuis avec éclat,
Quand j'évite en fuyant le peril d'être ingrat.

D. LOPE.

Vous me verrez pouſſer ma vangeance à l'extrême,
Je vous ſuivrai par tout.

D. ALVAR.

Je vous fuirai de même.

D. LOPE.

Je ſaurai vous chercher.

D. AL-

D. ALVAR.

Et moi vous éviter.

D. LOPE.

Quoi, je ne tâche ici que de vous irriter.
Et je ne puis enfin forcer votre colere
D'accepter un combat qui me doit satisfaire ?

D. ALVAR.

C'est que songeant à fuir si vous me poursuivez,
Je fais ce que je doi, vous, ce que vous devez.

D. LOPE

Contentez ce devoir qui presse ma vangeance.

D. ALVAR.

Il vous porte à combattre, & le mien m'en dispense.

D. LOPE.

Vous m'avez offense, je dois vous en punir.

D. ALVAR.

Vous m'avez obligé, je dois m'en souvenir.

D. LOPE.

Nous nous verrons pourtant.

D. ALVAR.

Jamais.

D. LOPE.

Et ma poursuite ?

D. ALVAR.

Ne m'en mettrai-je pas à couvert par la fuite ?

D. LOPE

Peut être, mais enfin si nous nous rencontrons,
Comment ne pas combattre ?

D. ALVAR.

Eh bien, nous combattrons.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALONSE, D. LOPE.

ALONSE.

JE l'avois bien prévû, que tant de violence
Pourroit enfin du Ciel lasser la patience,
Et qu'à suivre toûjours son seul emportement,
Enrique par ses mains creusoit son monument.
Toutefois il respire, & son reste de vie
Rend de quelque douceur sa disgrace suivie,
Puisqu'il nous laisse lieu d'esperer qu'au besoin
Lui-même contre lui servira de temoin.

D. LOPE.

Ah, sans me déguiser ce qu'on ne me peut taire,
Dites qu'on doit rougir d'avouër un tel Frere,
Et que sa lâchete dans ce dernier combat
N'a fait aux yeux de tous qu'un trop honteux éclat.

ALONSE.

Il est vrai qu'on le blâme, & qu'un noble courage
Du nombre contre un seul dedaigne l'avantage;
Cependant chacun sait, pour menager ses jours
Qu'il a pû s'abaisser à souffrir du secours.
C'est au milieu de trois qui lui pretoient main forte
Que ce jeune Inconnu l'a blessé de la sorte,
Il est tombe mourant, & de sa fausse mort
Tout le peuple amassé me faisoit le rapport,
Quand lui voyant encor quelque signe de vie,
A ne le point quitter l'amitie me convie;
On arrête son sang; & revenant à soi,
Comme il etoit tout proche, on le porte chez moi,
Ou vous-même avez vû, dans l'ennui qui l'accable,
Que de tout son malheur il se tient seul coupable.

D. LOPE.

Helas! & plût au Ciel qu'en deplorant le sien
Je n'eusse pas sujet de l'accuser du mien!
Après la triste loi que la Fille m'impose,

La promeſſe d'un Pere eſt pour moi peu de choſe,
Et je n'ai plus ſans doute à ſonger qu'à mourir.,
Puisque votre amitie n'a pû me ſecourir.

ALONSE.

J'avois crû juſqu'ici qu'il étoit impoſſible
Qu'avec tant de vertu l'amour fût compatible,
Et vous ſachant aimé, j'apprehendois fort peu
Que Jacinte nous pût refuſer ſon aveu;
Mais s'il faut que ma crainte avec vous s'éclairciſſe,
D. Sanche m'eſt ſuſpect lui-même d'artifice.
Je l'ai revû tantôt, & connu malgré lui
Que l'accord accepté redouble ſon ennui,
Lui parlant de vous voir, il n'a pû ſi bien faire
Qu'un mouvement d'aigreur n'ait trahi ſa colere,
Elle a paru couverte, & m'a trop fait juger
Que rien n'eteint en lui l'ardeur de ſe vanger.

D. LOPE.

Qu'il ſe vange; auſſi bien, quoi que j'oſe entreprendre,
Après ce que je ſai je n'ai rien à pretendre,
Pour paroître innocent mon effort ſeroit vain;
Si c'eſt le même ſang, qu'importe quelle main?
C'eſt le malheur du ſang dont je ſuis reſponſable,
Qui me rendra toûjours egalement coupable,
Puisqu'ayant à combattre un deſtin rigoureux,
C'eſt être criminel que d'être malheureux.

ALONSE.

La vertu de la Fille à nos deſſeins contraire
Semble avoir commence la vangeance du Pere,
Et ce trouble confus qu'il m'a fait remarquer,
Me fait craindre pour vous à l'oſer expliquer.
Mais le meilleur remede en ce malheur extrême,
C'eſt de porter Enrique à s'accuſer lui même,
A demander D. Sarche, & ne lui point cacher
Ce que je ſai déja qu'il s'oſe reprocher.
Pour peu qu'on ſoit ſenſible, il n'eſt rien qu'on refuſe
Au triſte repentir d'un Mourant qui s'accuſe,
Et quoi qu'ait reſolu ce Vieillard outragé,
Par le malheur d'Enrique il ſe tiendra vangé,
Il croira que le Ciel à ſes vœux favorable
Aura pris ſoin pour lui de punir un coupable,
Et j'oſe m'aſſûrer du ſuccès de vos feux,

Quand

Quand cet hymen pour lui n'aura rien de honteux.

D. LOPE.

Qu'Enrique obtînt sur lui cette haute victoire?

ALONSE.

Il l'obtiendra sans doute, & j'ai lieu de le croire,
(Puisqu'au nom de Fernand par hazard prononcé,
Si Cassandre se plaint de son hymen forcé,
M'a-t-il dit d'une voix & languide & mourante,)
Je ne l'oblige à rien, qu'elle vive contente.

D. LOPE

Ah, si son repentir s'étendoit jusqu'à moi!

ALONSE.

Vous en verrez l'effet tel que je le prévoi.
Adieu, pour vous servir je vai mettre en usage
Tout ce qui peut abatre un orgueilleux courage.

D. LOPE.

Cependant dans l'espoir de quelque mot d'avis
Je vai rêver une heure autour de ce logis.
Si je suis apperçû, Blanche pourra paroître.

ALONSE.

Et si quelqu'autre aussi vous alloit reconnoître,
Et que la force en main le Vieillard averti,
Malgre tout notre accord, vous fit mauvais parti?

D. LOPE.

Vous parlez d'un peril que mon amour méprise.

ALONSE.

Ce n'est pas sans sujet que j'en crains la surprise.
Voyez, la Lune brille avec tant de clarté,
Que la nuit n'eut jamais si peu d'obscurité.
Ne vous exposez point si vous m'en voulez croire.

D. LOPE.

J'aurai soin de ma vie, ayez soin de ma gloire,
Et puis qu'un fier destin s'oppose à mon bonheur,
Par l'aveu du coupable assûrez mon honneur.

seul.

Enfin, fortune, enfin quoi que ta rage ordonne,
Mon cœur à ton caprice aujourd'hui s'abandonne,
Et de son desespoir il tire au moins ce bien,
Qu'il se trouve en état de ne craindre plus rien.
Mais si dans sa clarté la Lune m'est fidelle,

Je voi cet Inconnu contre qui j'ai querelle.
C'est lui-même, parlons, puisqu'il s'ose approcher.

SCENE II.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.
Me reconnoissez-vous?

D. ALVAR.
Je vous allois chercher.
Et quelque rigoureux que mon destin se montre,
Je lui suis obligé d'une telle rencontre.

D. LOPE.
Quoi, croyez-vous ainsi pouvoir impunément
Braver, & ma colere, & mon ressentiment?
Il ne vous souvient plus que l'honneur vous convie
De fuir un Ennemi dont vous tenez la vie?

D. ALVAR.
Cette obligation est dans mon souvenir,
J'en ai donné parole, & saurai la tenir.

D. LOPE.
Me chercher n'en est pas une preuve trop forte.

D. ALVAR.
C'est pour mieux l'observer que j'agis de la sorte.

D. LOPE.
Mais vous n'ignorez pas qu'un devoir assez fort
M'oblige sans reserve à vouloir votre mort?

D. ALVAR.
Je connoi ce devoir, mais qu'ai-je lieu d'en craindre
Quand je viens le suspendre, & non pas le contraindre,
Et qu'à votre courroux j'épargne en ce projet
La honte d'éclater contre un indigne objet?

D. LOPE.
Ce discours est obscur.

D. ALVAR.
Pour vous le faire entendre
Oyez par un billet ce que je viens d'apprendre.
Un injuste Ennemi par un noir attentat,
Envieux de ma gloire, en a terni l'eclat;
L'outrage par le sang ne s'efface qu'à peine,
On m'en donne l'avis, voilà ce qui m'amene.

D.

D. LOPE.

Et que penſez-vous faire?

D. ALVAR.

En pouvez vous douter?
Et dans de tels malheurs a-t-on à conſulter?
Je ne balance point; quelle que ſoit l'offenſe,
Tout mon ſang indigne m'en demande vengeance,
Mais ce bien, le plus grand qu'on puiſſe concevoir,
D. Lope, c'eſt à vous que je le veux devoir.
Quoi que mon Ennemi, j'ai peu de peine à croire
Que l'appui de mes jours le ſera de ma gloire,
Et le moyen auſſi de juger d'un grand cœur
Qu'il fît tout pour ma vie, & rien pour mon honneur?
J'oſe donc vous revoir ſans qu'un reſpect frivole
Me faſſe apprehender de manquer de parole;
Puiſque loin de braver votre juſte courroux,
J'en recule l'effet moins pour moi que pour vous.
J'ai promis de vous fuir, mais je veux que ma fuite
D'un ſi grand Ennemi mérite la pourſuite;
Et n'auriez-vous pas lieu, ſi je fuiois ainſi,
De dedaigner un ſang par un autre noirci?
On m'a fait un affront, j'ai tué votre Frere,
La vangeance a tous deux aujourd'hui nous eſt chere,
Mais quoi qu'en ce rencontre elle ait pour vous d'appas.
Si vous la differez, vous ne la perdez pas.
Devenons donc Amis, tant que le ſang d'un lâche
De ma gloire obſcurcie ait efface la tâche,
Et que par ſon trepas mon honneur affermi,
Je puiſſe meriter d'être votre Ennemi.
Je dois avoir pour vous une trop pure eſtime
Pour vouloir abuſer d'un cœur ſi magnanime.
Ma vangeance eſt la vôtre, & je n'en ſuis jaloux
Que pour rendre mon ſang moins indigne de vous.

D. LOPE.

Je ne ſai que répondre, & c'eſt par mon ſilence
Que vous laiſſant juger de tout ce que je penſe,
Je croi mieux expliquer dans mon ſort rigoureux
Ce que peut la vertu ſur un cœur genéreux.
Mais où cette vertu me va-t-elle reduire?
Vous ſavez m'obliger quand je cherche à vous nuire,
Et preſſé d'un devoir que je n'oſe trahir,

Je voi que vous m'ôtez le droit de vous haïr.
Ce devoir toutefois que presse la Nature
Se trahiroit soi-même à souffrir votre injure,
Il y prend interêt, & dans votre Ennemi
Par un dessein bizarre il vous donne un Ami.
Je le suis, j'en fais gloire, & d'un aveugle zele
En tous lieux, contre tous, je prens votre querelle.
A vanger votre affront servez-vous de mon bras,
Un Ami tel que moi ne vous manquera pas;
Mais cet affront vangé, mon cœur, quoi qu'avec peine,
Dépouille l'amitié pour reprendre la haine,
Et l'interêt d'un Frere est un respect trop fort,
Pour oser voir en vous que l'auteur de sa mort.

D. ALVAR.

Au moins dans cet instant que l'amitié reçûë
Tient pour moi dans ce cœur la haine suspenduë,
Souffrez qu'impatient de m'acquitter vers vous,
D'un Ami si parfait j'embrasse les genoux.
Rendrois-je un moindre hommage à qui je dois la vie ?
Mais on veut vous parler, ou bien l'on nous epie.

SCENE III.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Ah! Blanche.

BLANCHE.

Qu'à propos je vous ai reconnu!
L'on m'envoyoit chez vous

D. LOPE.

Quoi, qu'est-il survenu?

BLANCHE.

Venez, on vous attend.

D. LOPE.

Moi, Blanche?

BLANCHE.

Oui, ma Maîtresse
Veut resoudre avec vous une affaire qui presse.

D. LOPE.

Que je crains...

BLANCHE.

Craignez tout d'un courroux déguiſé.

D LOPE.

Sans doute le Vieillard n'eſt point desabuſé ;
C'eſt ce qu'on veut m'apprendre?

BLANCHE.

Il eſt vrai qu'il s'emporte.

D. LOPE.

C'eſt aſſez, je te ſuis, va m'attendre à la porte.

SCENE IV.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Voyez que l'amitié ſe croit beaucoup permis.

D. ALVAR.

Souffre-t-on la contrainte entre les vrais Amis?
Vous m'avez obligé, mais quel eſt ce meſſage?
D'autre que d'une Fille il m'auroit fait ombrage.
Vous êtes tout reveur.

D. LOPE.

Peut-être en ai-je lieu;
Mais enfin il eſt tems que je vous diſe adieu.

D. ALVAR.

Quoi, ſans me découvrir ce qui vous inquiete?
D. Lope, c'eſt donc là cette amitié parfaite?
Je me decouvre à vous, vous vous cachez de moi!

D. LOPE.

Avec peu de raiſon vous ſoupçonnez ma foi,
Et s'il faut eclaircir le ſujet de ma peine,
J'ai reçû rendez vous, & c'eſt ce qui me gêne.

D. ALVAR.

La faveur vous déplaît.

D. LOPE

J'aime & je ſuis aimé,
Mais un Pere fâcheux tient mon cœur alarmé,
Et contre mon eſpoir cette faveur offerte
Eſt moins faveur pour moi que l'arrêt de ma perte;
Il me hait, & la Fille attendant ſon aveu
D'une vertu ſi fiere accompagne ſon feu,
Que je n'en dois prevoir qu'une atteinte mortelle,

Puisqu'elle se dispense à m'appeller chez elle.
Ainsi de ce Vieillard redoutant le courroux,
J'accepte avec chagrin un pareil rendez-vous,
Non parce qu'au malheur dont ma flame est suivie,
Si je suis decouvert, il y va de ma vie,
Mais parce que surpris dans un tel entretien,
Tout mon sang exposé n'assûre pas le sien.
Mais je vous quitte enfin, c'est trop la faire attendre.

D. ALVAR.

Je vous escorterai.

D. LOPE.

Vous!

D. ALVAR.

Quoi, vous en deffendre?
Craignez-vous que ce bras ne vous manque au besoin?

D. LOPE.

Un amour si secret fuit un nouveau témoin,
Et je dois ce respect à l'Objet de ma flame,
De...

D. ALVAR.

Vous abandonner c'est me couvrir de blâme,
Et mon cœur est pour vous injuste au dernier point,
S'il vous souffre un peril qu'il ne partage point.
Non, non, je vous suivrai.

D. LOPE.

Vous ne prenez pas garde
A ce qu'en ce projet votre amitie hazarde,
Et que dans ma disgrace oser vous engager,
C'est vous mettre en état de ne vous point vanger;
Que devient cette ardeur d'effacer votre injure?

D. ALVAR.

Sur l'occasion seule un grand cœur se mesure.
Allons, nous perdons tems.

D. LOPE.

Mais...

D. ALVAR.

C'est trop contester,
Sachant ce que je sai je ne puis vous quitter.
Sur tout, je suis discret.

D. LOPE.

Je n'ai plus rien à dire;
Mais

Mais je vous devrai trop, & mon cœur en ſoûpire,
Puiſqu'après cet accord que l'honneur rend permis,
Ce même honneur nous force à ceſſer d'être Amis.

D. ALVAR.

Ne ſongeons maintenant qu'à ce qui vous importe.

D. LOPE.

Nous n'irons pas bien loin, voyez d'ici la porte,
J'y dois être attendu.

SCENE V.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Blanche.

BLANCHE.

Entrez & ſans bruit,
De peur que... mais que vois-je?

D. LOPE.

Un Ami qui me ſuit.
Ne crains rien; ſa vertu dans mon ſort l'intereſſe.

BLANCHE.

Vous me perdez, Monſieur. Que dira ma Maîtreſſe?

D. LOPE.

Va, je t'excuſerai, n'en ſois point en ſouci.
Ami, j'en uſe mal de vous laiſſer ici,
Seul, de nuit, ſans clarte, mais....

D. ALVAR.

Cette excuſe eſt vaine;
Un deſir curieux n'eſt pas ce qui m'amene.
Je vous attens, allez, & ne m'oubliez pas
Si vous avez beſoin du ſecours de mon bras.

BLANCHE *à D. Lope.*

La chambre où je vous mene ayant double ſortie,
Contre toute ſurpriſe aſſûre la partie.
D'ailleurs l'appartement eſt aſſez reculé.

SCENE VI.

D. ALVAR.

DE quel sort plus étrange a-t-on jamais parlé ?
Quand un Pere offense dont j'ignore l'outrage,
Au soûtien de sa gloire appelle mon courage,
Pour ne me pas montrer genereux à demi.
Il faut que je m'engage avec mon Ennemi,
Et dans cet Ennemi que mon malheur me laisse,
Je trouve à respecter le sang d'une Maîtresse.
O haine, amour, vangeance, ô doux & puissans nœuds,
Qui dechirez mon ame & confondez mes vœux,
Finissez un combat qui me rend trop à plaindre,
Ou cachez-moi les maux que vous me faites craindre.
Mais j'ois marcher quelqu'un; ne sachant ou je suis,
Songer à la defense est tout ce que je puis,
Ne nous découvrons point si l'on ne nous découvre.
Mais Dieux! n'entens-je pas une porte qui s'ouvre?
La lumiere paroît, enfin tout est perdu.
Que ferai-je?

SCENE VII.

D. SANCHE, D. ALVAR.

D. SANCHE.

UN bruit sourd vers la porte entendu,
Dans l'attente d'un Fils à mes souhaits si chere...
Mais ne le vois-je pas? Ah, mon Fils!

D. ALVAR.

Ah, mon Pere!

D. SANCHE.

Je puis donc te revoir?

D. ALVAR.

C'est donc vous que je voi?

D. SANCHE

Ah, qu'avec raison tu doutes si c'est moi!
Dans l'affront que je pleure & qui me desespere,
Tu peux, tu peux, mon Fils, méconnoître ton Pere.

La

La rougeur de mon front t'empêche d'y trouver
Ces traits que la Nature y sût jadis graver;
Tu les cherches en vain, mais sûr de ma vangeance,
Si je dois aujourd'hui t'expliquer mon offence,
J'ai l'avantage au moins qu'en ton ressentiment
Tu n'auras de ma honte a rougir qu'un moment.

D. ALVAR.

Ce moment est trop long, hâtez vous de m'apprendre
Quel sang pour l'effacer il faut aller repandre.

D. SANCHE.

Te dirai-je, mon Fils, que l'affront est si bas,
Qu'il seroit trop vangé, s'il l'etoit par ton bras?
Pour un lâche Ennemi, capable de surprise,
La generosite n'est pas même permise.
Ne t'inquiete point de mon honneur perdu,
S'il lui faut une vie, on m'en a repondu.
Il perira, le traître.

D. ALVAR.

Ah, que voulez-vous faire?

D. SANCHE.

Te mettre en tel etat de m'avouer pour Pere.

D. ALVAR.

Me reserveriez vous à cette lâcheté,
De souffrir...

D. SANCHE.

Il aura ce qu'il a merité.
Où l'offense est indigne, & basse, & lâche, & noire,
Tout ce qui la repare est toûjours plein de gloire,
Fer, poison, tout est beau quand il n'est point douteux,
Et pourvû qu'on se vange il n'est rien de honteux.

D. ALVAR.

Expliquez-vous enfin, & sachons cette offense.

D. SANCHE.

Elle est... Ah, tout mon sang en fremit quand j'y pense,
Il se trouble, il s'indigne au nom de l'offenseur,
Si tu le veux savoir, apprens-le de ta Sœur.

D. ALVAR.

Où courez-vous, mon Pere?

D. SANCHE.

Il faut que je l'appelle.

D. ALVAR.

Pensez-vous...

D. SANCHE.

Oui, mon Fils, tu sauras mieux tout d'elle.

D. ALVAR.

Peut-être...

D. SANCHE.

Je l'amene ici dans un moment.

D. ALVAR *seul.*

Puis-je encor me connoitre en cet évenement?
D. Lope aime ma Sœur, & moi-même à ma honte
J'assûre un rendez vous au feu qui le surmonte.
Ah, suivons... Mais helas! ne precipitons rien.
S'il offense mon sang, j'ai répandu le sien,
Et lors qu'avecque lui ma parole m'engage,
Consentir à sa perte est manquer de courage,
Et puis, si ce point seul nous rendoit Ennemis
Que lui puis-je imputer que je n'ai point commis?
Il brûle pour Jacinte, & j'adore Cassandre.
Mais qu'il tarde à venir! l'auroit on pû surprendre?
Si j'ai bien entendu, d'un & d'autre côté
Un passage au besoin le met en sûrete.
Puisque pour s'echaper une porte secrette...

SCENE VIII.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

AMi, notre Vieillard m'oblige à la retraite.
Sortons, & vous saurez...

D. ALVAR.

Ami, je le connois,
Je viens de lui parler; ne craignez rien pour moi.

D. LOPE.

Vous?

D. ALVAR.

M'en voyant surpris j'ai feint sur quelque affaire
Qu'une lettre de lui m'étoit fort necessaire,
Il est allé l'écrire, & dans cet embarras
Je me rendrois suspect à ne l'attendre pas.

D. Lo-

D. LOPE.

Mais...

BLANCHE.

Je l'entens déja. Le rendez-vous funeste?
Sortez vîte.

D. ALVAR.

Demain je vous dirai le reste.

SCENE IX.

D. SANCHE, D. ALVAR, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Quoi, sans savoir pourquoi je dois tant me hâter?

D. SANCHE.

En croiras tu tes yeux? tu les peux consulter.
Reconnois-tu ce Fils que le Ciel me renvoye?

JACINTE.

Juste Ciel! se peut-il qu'enfin je le revoye?
Ah, mon Frere, est-ce vous?

D. ALVAR.

Mon deplaisir, ma Sœur,
Me laisse de ce nom mal goûter la douceur.
Quand un Pere offense... *Blanche revient.*

D. SANCHE.

Di-lui, di-lui, ma Fille,
Cet affront si honteux à toute ma famille,
Et si dans mes ennuis tu veux me soulager,
Nomme lui l'Ennemi dont je dois me vanger.
Quand l'outrage est mortel, qu'il va jusqu'à l'extrême;
C'est s'en faire un nouveau que l'expliquer soi-même.
Par ces tristes soûpirs l'un par l'autre pressez,
Epargne cette honte à qui rougit assez.
Tu te tais; oui, ma Fille, à conter mon injure
Ton sang pourroit du mien contracter la souillure;
Il est encor sans tache, & ton Pere affronté
N'en corrompt pas si-tôt toute la pureté.
Defens-toi, j'y consens, d'un recit qui t'outrage.
Si ton refus me gêne, il montre ton courage.
Tu ne peux t'abaisser à parler d'un affront,
Dont par moi l'infamie éclate sur ton front;
Mais s'il faut que moi-même enfin je le declare,

Mon Fils, souffre un moment que mon cœur s'y pré
BLANCHE. (pare
Son Fils, Madame?
JACINTE.
Oui, Blanche.
BLANCHE.
O Dieux! que ferons-nous?
Il escortoit D. Lope, il fait le rendez-vous.
JACINTE.
Que dis-tu? c'étoit lui qui lui servoit d'escorte?
BLANCHE.
Lui-même.
D. ALVAR.
Enfin je cede au soupçon qui m'emporte,
Parlez, ou je croirai...
D. SANCHE.
Croi tout ce que tu peux,
L'affront dont je rougis est encor plus honteux.
Connois-tu les Guzmans?
D. ALVAR.
Oui, ce nom est illustre.
D. SANCHE.
L'un d'eux par mon offense en a terni le lustre,
D. Lope... enfin c'est fait, j'ai nommé l'Offenseur.
D. ALVAR.
Quoi, D. Lope...
D. SANCHE.
Ah! mon Fils, daigne épargner ta Sœur.
Voi comme trop sensible à l'outrage d'un Pere,
Le nom d'un Ennemi l'enflame de colere.
Voi de quels mouvemens son cœur est combatu,
Et plaignant ma disgrace, admire sa vertu.
D. ALVAR.
J'en suis surpris sans doute encor plus que vous n'êtes.
D. Lope...
D. SANCHE.
Voi son trouble au nom que tu repetes,
Et juge, à ces effets de haine & de courroux,
Si j'ai dû consentir d'en faire son Epoux.
On me l'a fait promettre, & j'ai feint...

JA-

JACINTE.

Ah! mon Pere,

D. SANCHE.

Non, quand ce ſeul moyen me pourroit ſatisfaire,
Ne croi pas, quelque eclat que mon malheur ait eu,
Que j'abuſe jamais de ton trop de vertu.
Je ſai que tu le hais, je ſai que la vengeance
T'ayant mis dans le cœur toute ſa violence,
Tu ſouffrirois bien plus a lui donner la main,
Qu'à lui plonger toi-même un poignard dans le ſein,
A ces grands mouvemens abandonne ton ame,
Donne-toi toute entiere à l'ardeur qui t'enflame,
Et s'il faut...

D. ALVAR.

Cet avis ne nous rend pas l'honneur,
Mon Pere, & vous gênez la vertu de ma Sœur.

D. SANCHE.

Ah! ſi tu connoiſſois quel noble ſacrifice...

D. ALVAR.

Elle ſait de nous deux qui lui rend mieux juſtice.

JACINTE.

L'apparence, mon Frere, eſt trop à ſoupçonner.

D. ALVAR.

Il n'eſt pas temps, ma Sœur, de rien examiner.

D. SANCHE.

Oui, c'eſt trop en effet lui derober la joye
Que lui permet le Ciel au bonheur qu'il m'envoye.
Etouffe ce chagrin où ton cœur s'eſt plongé,
Encor un peu, ma Fille, & ton Pere eſt vangé.

JACINTE.

Vous, mon Pere, & de qui?

D. SANCHE.

De cet Ennemi même
Dont pour toi le ſeul nom eſt un ſupplice extrême;
Croi-le déja ſans vie, & par un doux tranſport
Tâche de t'avancer le plaiſir de ſa mort,
Peins le toi tout ſanglant, bleſſure ſur bleſſure,
Par ſon dernier ſoûpir expiant notre injure.
Repais de cette image...

D. ALVAR.

Elle a beaucoup d'appas,

Mais il perit en vain s'il ne vous vange pas.

D. SANCHE.

S'il ne me vange pas? apprens, apprens l'offence,
Et ſache que lui-même a reglé ma vangeance,
Si je ne la veux perdre, il le faut imiter.
Par des gens apoſtez il m'a fait affronter,
Et lorſque pour ma gloire il doit ceſſer de vivre,
Son exemple eſt pour moi le ſeul exemple à ſuivre.
J'ai preparé le piege, & c'eſt dans cette nuit
Que des Braves...

D. ALVAR.

O Ciel, où me vois-je reduit;
Et je m'arrête encor, c'eſt trop.

D. SANCHE.

Que vas-tu faire?

D. ALVAR.

Défendre un Ennemi pour mieux vanger mon Pere.

D. SANCHE.

Quoi? tu peux condamner...

D. ALVAR.

Vous m'arrêtez en vain,
Son ſang eſt mal verſé, ſi ce n'eſt par ma main.

Il ſort.

D. SANCHE.

O l'indigne ſcrupule ou ſon cœur s'abandonne!

JACINTE.

Helas!

D. SANCHE.

Ainſi que moi ſa foibleſſe t'étonne;
Mais quoi qu'il oſe enfin, ceſſe d'en ſoûpirer,
La partie eſt bien faite, & tu peux eſperer..,

JACINTE.

Dans un pareil malheur que veut-on que j'eſpere?

D. SANCHE.

Que peut-être deja l'on a vangé ton Pere.
Viens, ſui-moi; quelques maux que je puiſſe prévoir,
Mon plus grand deplaiſir s'affoiblit à te voir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CASSANDRE.

D. LOPE.

C'Etoit pour m'en donner la funeste nouvelle
Que Jacinte hier au soir m'osa mander chez elle,
Il n'en faut point douter; son trouble à mon abord,
Ce discours prepare des caprices du sort,
Ces sermens exiges d'obeir sans murmure,
Etoient de ma disgrace une marque trop sûre,
Et quoi que du Vieillard presque aussi tôt surpris,
J'eusse dû la quitter sans avoir rien appris,
Au desordre confus qu'elle me fit paroitre
Devinant aisement ce qui le faisoit naitre,
J'eusse pû me soustraire à ce noir attentat
Si pour prevoir l'orage on en fuyoit l'eclat.
Mais de tant d'Assassins la troupe decouverte,
Prêt de rentrer chez moi, marquoit deja ma perte,
Et je ne combattois, assûre de perir,
Que pour vanger ma mort avant que de mourir,
Quand une voix de loin, à ce bruit de nos armes,
Me remplissant d'espoir & nos traitres d'alarmes,
Prens courage, D. Lope, à moi, lâches, à moi,
Nous dit-on, & ces mots redoublent leur effroi.
Me voyant secondé, la victoire en balance,
Ces braves attaquans demeurent sans deffence,
Et leur suite aussi-tôt dans ce manque de cœur
Me laisse rendre grace à mon Liberateur.

CASSANDRE.

Certes, je tremble encor à vous ouir redire
Avec quelle fureur contre vous on conspire:
Croyant vous avancer, Alonse vous a nui,
Et sa feinte à vos feux prête un mauvais appui.

D. LOPE.

C'est ainsi que le Sort par un dernier outrage,
Dans un calme apparent me fait faire naufrage;

Et trompant d'un Ami le zele officieux
N'éleve mon espoir que pour l'abatre mieux.

CASSANDRE.

C'est le dernier des biens dont sa rigueur nous prive.

D. LOPE

Vous en jugez, ma Sœur, par ce qui vous arrive,
Et d'un fâcheux hymen qui faisoit votre mort,
Enrique avec Fernand ayant rompu l'accord,
D'un si prompt changement le revers favorable
Vous en fait pour ma flame esperer un semblable,
Mais qu'en vain jusque là je voudrois me flater!
D. Sanche veut ma mort, je ne puis l'eviter,
Et quoi qu'on fasse enfin, je n'ai point à pretendre
Qu'après l'avoir juree il m'accepte pour Gendre.

CASSANDRE.

Mais il vous croit coupable.

D. LOPE.

Il le croira toûjours.

CASSANDRE.

La verité connuë est un puissant secours,
Vous n'êtes criminel que pour la vouloir taire.

D. LOPE.

Chercher mon innocence en accusant un Frere,
Un Frere, dont l'etat trop digne de pitie,
Me feroit soupçonner d'un secours mandie!
D'un si lâche dessein je me sens incapable,
E, puisque son aveu ne le rend point coupable,
Qu'a s'accuser soi-même il n'a pû consentir,
Je ne publierai point ce qu'il peut dementir.

CASSANDRE.

Esperez tout d'Alonte, il l'observe sans cesse,
Et dans la juste ardeur qui pour vous l'interesse,
Sans doute il tentera cent moyens superflus,
Ou trouvera celui de vaincre ses refus.
S'il a pu l'obliger touchant mon hymenée
A reprendre pour moi la parole donnee...

D. LOPE.

Ah, le foible motif pour pretendre à mon tour,
Qu'avec même succès il serve mon amour!
Que dans vos interêts Enrique ait pû le croire,
Cet effet ne va point jusqu'à trahir sa gloire,

De-

Degageant une Sœur il oblige un Ami,
Mais s'avouër coupable à ſon propre Ennemi,
S'expoſer à rougir du plus honteux reproche
Que...

CASSANDRE.

Vous ne voyez pas Jacinte qui s'approche.

SCENE II.

D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

D. LOPE

APrès le dur revers qui detruit mon eſpoir,
Pouvois-je encor pretendre au bonheur de vous voir,
Madame? vos bontés par un effort inſigne
Semblent croître pour moi, plus on m'en croit indigne,
Et j'aimerai le ſort le plus injurieux,
Puisqu'il peut m'acquerir un bien ſi précieux.

JACINTE.

Je hazarde beaucoup, mais je n'ai pû moins faire
Pour me juſtifier du procede d'un Pere,
Qui ſe conſultant ſeul, ſéduit par ſon erreur,
N'ecoute contre vous qu'une aveugle fureur;
Mais le Ciel qui toûjours veille pour l'innocence,
Pour la faire avorter prit hier votre defenſe,
Et montre ſa juſtice a qui ſait par quel bras
Il ſût vous garantir d'un attentat ſi bas.

D. LOPE.

Je ſai qu'aucun jamais ne lui fut redevable
D'un ſecours ni plus prompt ni plus conſiderable;
Mais ſi j'en tiens le jour qu'on me vouloit ravir,
J'ignore de quel bras il daigna s'y ſervir.
Ce vaillant Inconnu, quelque effort que je fiſſe,
Me refuſa ſon nom après ce grand ſervice,
Et ce n'eſt qu'aujourd'hui que je le dois ſavoir.

JACINTE.

Pouvez-vous l'ignorer ſi vous le putes voir?
La nuit n'etoit pas ſombre.

D. LOPE.

Elle étoit aſſez claire
Pour voir ce même Ami qui trompa votre Pere,
Qui m'eſcortant chez vous, n'en ſortit qu'après moi;

Mais

Mais ſon viſage ſeul eſt ce que j'en connoi.

JACINTE.

Eh bien quel qu'il puiſſe être, obtiendrai-je une grace ?

D. LOPE.

Madame...

JACINTE.

A l'expliquer mon eſprit s'embarraſſe ;
Mais c'eſt ce qui m'amene, & ce fut hier au ſoir
Ce qui me fit encor ſouhaiter de vous voir.

D. LOPE.

Parlez, & puiſqu'enfin il s'agit de vous plaire,
Fal ût-il me ſoûmettre à la fureur d'un Pere,
Et perdre...

JACINTE.

Ah, jugez mieux d'un cœur qui tout à vous
Deteſte les effets d'un injuſte courroux.
Vous voir reconnoiſſant eſt toute mon envie.
Un Inconnu pour vous a prodigué ſa vie,
Et ce qu'a votre amour je demande aujourd'hui,
C'eſt que jamais ce bras ne s'arme contre lui.
Me le promettez vous ?

D. LOPE.

Je puis vous le promettre,
Puiſque l'honneur enfin ſemble me le permettre,
Et que ſans lâcheté je ne puis à mon tour
Combattre un Ennemi par qui je vois le jour.
Mais qui vous peut ſi-tôt avoir dit la nouvelle
D'une ſi ſurprenante & ſecrette querelle,
Et qu'un Frere mourant, pour vanger ſon trépas,
Contre cet Inconnu ſollicite mon bras ?

JACINTE.

C'eſt ce que j'ignorois dans le malheur d'Enrique.

D. LOPE.

Pourquoi donc cette alarme & vaine & chimerique,
Et par quel mouvement vous croyez-vous permis
De craindre quelque jour de nous voir Ennemis ?

JACINTE.

Comme l'honneur peut tout & ſur l'un & ſur l'autre,
Si vous n'êtes le ſien, il peut être le vôtre,
Et par ce que j'ai ſû je prévois à regret...
Mais je le voi qui vient vous dire ſon ſecret.

Me

Me tiendrez-vous parole, & puis-je le prétendre?

D. LOPE.

Doutez-vous de mon cœur?

JACINTE.

Laiſſons-les ſeuls, Caſſandre,
Et quoi qu'ici pour nous tout ſoit à redouter,
Sachons leurs ſentimens avant que d'eclater.

SCENE III.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

JE me rendrai ſuſpect ſans doute de foibleſſe,
D'avouër qu'à regret je vous tiens ma promeſſe,
Et que s'il ſe pouvoit il me ſeroit plus doux
De me faire connoître à tout autre qu'à vous.

D. LOPE.

Il en eſt peu pourtant qu'avec plus d'aſſûrance
Vous puſſiez honorer de cette confidence,
Avant que j'en abuſe on me verra perir.

D. ALVAR.

Enfin ſommes nous ſeuls, puis-je me découvrir?
Je crains d'être écouté.

D. LOPE.

Parlez ſans vous contraindre,
Quel que ſoit ce ſecret, vous n'avez rien à craindre.

D. ALVAR.

Après les differens ſurvenus entre nous,
En quelle qualité me conſiderez-vous?

D. LOPE.

D'Ami; pour un grand cœur ce doute eſt un peu rude.
Si mon devoir m'eſt cher, je hai l'ingratitude,
Je l'avouerai par-tout, ſans vous j'étois perdu.

D. ALVAR.

Ce que je vous devois, vous l'ai-je aſſez rendu?

D. LOPE.

Le Ciel vous eſt propice autant qu'il m'eſt contraire.
Je meditois ſur vous la vangeance d'un Frere,
Et de ſon ſang verſe je voi qu'il vous abſout.

D. ALVAR.

Suis-je quitte envers vous?

D. LO-

D. LOPE.

C'eſt moi qui vous dois tout.
Mais de ce procedé mon amitie s'offenſe.
Eſt-ce que vous doutez de ma reconnoiſſance?

D. ALVAR.

Non, mais aucun malheur n'approcheroit du mien,
Si vous ne m'avoüiez que je ne vous dois rien.

D. LOPE.

Qu'a cet aveu de propre à flater votre envie?

D. ALVAR.

Tout, puiſqu'il faut qu'enfin j'attaque votre vie,
Et qu'un cœur genereux doit être au deſeſpoir,
Quand le moindre ſcrupule etonne ſon devoir.

D. LOPE.

Tout mon ſang malgré moi ſe trouble à vous entendre.
Qui le defendit hier veut aujourd'hui l'epandre,
Et m'enviant des jours par lui ſeul conſervez. . .

D. ALVAR.

Vous ſavez encor peu ce que vous me devez,
Et comme un tel ſecret n'a plus rien qui m'importe,
Chez qui croyez-vous hier que je vous fis eſcorte?

D. LOPE.

Je n'ai pas oublié ſi tôt qu'avec le jour
Je dois à vos bontés l'appui de mon amour.
Je craignois pour Jacinte, & votre grand courage
Voulut, ou diſſiper, ou partager l'orage.

D. ALVAR.

Vous trouvant attaqué quand vous fûtes ſorti,
Savez-vous contre qui je pris votre parti?

D. LOPE.

Contre des Aſſaſſins employez par ſon Pere.

D. ALVAR.

C'eſt ce que je voudrois qu'ils euſſent pû vous taire,
Puiſque n'ayant plus lieu de vous déguiſer rien,
Je dois vous avouër que ſon Pere eſt le mien.

D. LOPE.

Quoi, Jacinte...

D. ALVAR.

Eſt ma Sœur, & c'eſt aſſez vous dire
Quel devoir veut par moi que notre trêve expire.

D. LO-

D. LOPE.

Oui, c'est me dire assez qu'un injuste rigueur
Fait un crime pour moi de l'amour d'une Sœur,
Mais j'atteste le Ciel, ennemi du parjure,
Que je brûle d'un feu dont l'ardeur est si pure,
Que si ..

D. ALVAR.

Vous jugez mal de mon ressentiment
D'en croire cet amour l'unique fondement.
Je ne condamne point une ardeur legitime,
Et comme je connoi qu'on peut aimer sans crime,
Jacinte etant ma Sœur, j'ai lieu de presumer
Que sans blesser sa gloire elle a pû vous aimer,
Que cet amour n'a rien dont sa vertu rougisse.

D LOPE.

C'est m'obliger ensemble & lui rendre justice;
Mais si ma passion n'arme point votre bras,
Quelle offense inconnuë expieroit mon trepas?

D. ALVAR.

Ce long déguisement redouble ma colere
Ne vous ai-je pas dit que D. Sanche est mon Pere,
Et par ce seul aveu n'avez vous pas appris
Que je dois le vanger puisque je suis son Fils?

D. LOPE

Son malheur est de ceux dont la surprise accable.

D ALVAR.

Quoi, ne savez-vous pas qu'il vous en croit coupable?

D. LOPE.

Oui, je sai qu'il le croit, mais aussi je sai bien,
Quoi qu'il vous en ait dit, que vous n'en croyez rien.
Votre sang cette nuit exposé pour ma vie
M'a trop justifié de cette calomnie,
Et sachant son affront, loin de me secourir,
Qui m'en eût crû l'auteur m'auroit laissé périr.

D. ALVAR.

Je l'eusse fait sans doute, & j'aurois dû le faire,
Puisqu'enfin je souscris aux sentimens d'un Pere.
Apporter quelque obstacle à ce qu'il a tenté,
C'est l'accuser d'erreur, & non de lâcheté.
Il faut, quoi que d'abord un grand cœur s'en offense,
Pour le dernier affront la derniere vangeance,

L'assassi-

L'assassinat est juste où l'outrage est sanglant,
Et le meilleur remede est le plus violent.

D. LOPE.

Puisque votre suffrage en ma faveur s'explique,
Quel crime est donc le mien?

D. ALVAR.

L'opinion publique,
C'est peu pour negliger un devoir si pressant
Que mon cœur en secret vous déclare innocent,
A l'erreur du Public c'est peu qu'il se retire,
Vous êtes criminel tant que l'on vous accuse,
Et mon honneur blessé sait trop ce qu'il se doit
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.

D. LOPE.

Quoi, sur un bruit si faux....

D. ALVAR.

Vous m'en devez répondre.
Avant que vous revoir j'ai voulu le confondre,
Mais en vain en tous lieux je me suis informé,
On ne nomme personne, ou vous êtes nommé.
J'affoiblis ma vangeance à la voir differée.
Sortons.

D. LOPE.

Et l'amitié que vous m'aviez jurée?

D. ALVAR.

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi,
Lorsqu'un Ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour soi,
Et dans ses interêts toûjours inéxorable,
Veut le sang le plus cher au défaut du coupable.

D. LOPE.

S'il faut donner le mien, changez au moins l'arrêt;
Qu'aimer soit tout mon crime, & le voici tout prêt.
Oui, punissez en moi ce respect temeraire
Qui poussé par l'amour ose paroître & plaire,
Et donnant sans regret ce qu'il faut m'arracher...

D. ALVAR.

Ah, que je punirois un crime qui m'est cher!
Vous l'avouërai-je enfin! j'aime, helas! & nos ames
Avec même secret brûlent des mêmes flames.
Même objet asservit & l'un & l'autre cœur,
Si vous aimez ma Sœur, j'adore votre Sœur....

SCE-

SCENE IV.

D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

CASSANDRE.

EH bien, cruel Amant, decouvre mes foiblesses,
Je viens les avouër puisque tu les confesses,
Mais je demande aussi que de justes effets
Montrent ton cœur d'accord de l'aveu que tu fais.
Ce beau feu, dont l'ardeur dût être si certaine,
Ne s'explique pas bien par des marques de haine,
Et poursuivre le Frere avec tant de rigueur
C'est prouver assez mal ton amour pour la Sœur.
Respecte en lui mon sang si j'ai droit d'y pretendre,
Ou di que tu me hais si tu le veux repandre.
Et dans tes sentimens un peu mieux affermi,
Sois Amant tout à fait, ou bien tout Ennemi.

D. ALVAR.

D. Lope, c'est ainsi qu'avec toute assûrance
J'ai pû de mon secret vous faire confidence?

D. LOPE.

Ne me reprochez rien quand mon cœur abatu
Soûpire du long temps que vous me l'avez tû.

CASSANDRE.

Quoi, ta haine est pour lui déja si violente
Qu'elle a peine à souffrir l'obstacle d'une Amante,
Et quand elle s'aprête à lui ravir le jour,
Pour la faire trembler c'est trop peu que l'amour?

D. ALVAR.

Helas! & plût au Ciel qu'une si belle flame,
Vous eclairât assez pour lire dans mon ame.
Vous m'y verriez encor preferer hautement
Au titre d'Ennemi la qualité d'Amant,
Detester autant l'un que je respecte l'autre,
Mais enfin ma vertu se regle sur la vôtre.
Malgré tout mon amour, son ordre imperieux
Sur mon affreux destin vous fait fermer les yeux,
Et cette ombre de gloire a pour vous tant de charmes
Que ma mort vous arrache à peine quelques larmes.
Je n'en murmure point, & pour votre interêt
Sans rien tenter pour moi j'en accepte l'arrêt.

Con-

Contre vous pour le mien faites la même chose,
Et sans vous opposer à ce qu'il faut que j'ose,
Souffrez à mes desirs le pitoyable espoir
D'expirer sans remords sous l'horreur du devoir.

CASSANDRE.

Cruel, & si le mien t'a paru trop severe,
Devrois-tu te vanger de la Sœur sur le Frere,
Et prendre avidement une fausse couleur
Pour le faire garand de ton propre malheur!
Je ne connois que trop quelle offense t'anime,
C'est ma seule vertu qui fait ici son crime.
Tu te le peins coupable afin d'armer ton bras,
Mais si j'avois pû l'être, il ne le seroit pas.

D. ALVAR.

Ah, si vous pouviez voir avec quelle contrainte,
De mon honneur blessé j'ose écouter la plainte,
Vous n'en trouveriez pas le tourment si leger,
Qu'il vous dût être encor permis de m'outrager.
Non, je ne poursuis point D. Lope en temeraire,
Je me regarde Amant pour le voir votre Frere,
Et m'accusant pour lui de sentimens ingrats,
Je lui prête mon cœur pour desarmer mon bras.
Mais helas! c'est en vain que je le justifie
Quand je viens à revoir toute notre infamie.
Contraint à cet objet de me desabuser,
Je voi que c'est lui seul que j'entens accuser,
Et qu'en l'obscurité d'un sort si déplorable,
Il me doit, ou son sang, ou le nom du coupable.

D. LOPE.

Que je le sache ou non, je connoi mon devoir,
Et si par moi quelqu'un avoit dû le savoir...
Mais, ô Dieux, c'est ici que l'espoir & la crainte...

SCENE V.

D. SANCHE, D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

D. SANCHE.

AH! mon Fils.

D. ALVAR.

Suspendez de grace votre plainte,

Vous

Vous venez condamner ce cœur trop partagé,
Mais je mourrai, mon Pere, ou vous ſerez vangé.
Nous pourrons nous revoir, adieu D. Lope.

D. SANCHE.

Arrête,
Un heureux calme enfin doit ſuivre la tempête.
D. Lope eſt innocent.

D. ALVAR,

Pour en avoir douté
Le procedé d'un traître a trop de lâcheté.
Mais enfin avec vous ayant part à l'outrage,
Si je n'en ſai l'auteur...

D. SANCHE.

Tu ſauras davantage,
Puiſque le Ciel propice à mon reſſentiment,
Au crime qui le cauſe a joint le châtiment.
On m'a deja vangé.

D. ALVAR.

Quel bras l'auroit pû faire?
Jamais autre qu'un Fils ne vange bien un Pere.

D. LOPE.

Non, mais quand vous ſaurez qui l'avoit outragé,
Peut-être avouerez vous qu'il eſt aſſez vangé.]

D. SANCHE.

Oui, mon cœur de vangeance aſſez inſatiable
La trouve toute entiere au remords du coupable,
Qui bleſſé par rencontre; & craignant de mourir,
Chez Alonſe à moi-même a pû ſe decouvrir.
Qui l'auroit jamais crû, que cette ame ſi fiere
Eût pû juſqu'au pardon abaiſſer ſa priere,
Que l'orgueilleux Enrique...

D. LOPE.

Après l'avoir nommé,
Quelque juſte ſujet qui vous tienne animé,
Songez qu'il eſt mon Frere, & m'epargnez la honte...

D. ALVAR.

Quoi, votre Frere! ô Ciel, que ta juſtice eſt prompte!

D. SANCHE.

Il nous le montre en lui,

D. ALVAR.

Mais vous ne ſavez pas

Que le voulant punir il l'a fait par mon bras.
Sans savoir votre affront j'en ai tiré vangeance.

D. SANCHE.

Quoi, mon Fils auroit pû reparer mon offense?

D. ALVAR.

D. Lope en est témoin, lui dont l'heureux secours
S'employa pour ma gloire, & conserva mes jours.
Ah, si vous connoissiez sa vertu toute entiere!

D. LOPE.

Elle offre à votre estime une foible matiere.

D. SANCHE.

De ce qui s'est passé j'ai sû tout le secret,
Et de cette vertu pleinement satisfait,
Ravi qu'à ma vangeance un Fils ait mis obstacle,
Confus de mon erreur, surpris de ce miracle,
Je venois l'assûrer qu'un regret éternel...

D. LOPE.

Pourquoi tant d'indulgence envers un criminel?
Puisque vous savez tout, il n'est plus tems de taire,
Et que j'aime Jacinte, & que j'ai sû lui plaire.
Et quoi que la vertu soûtienne un si beau feu,
Il est à condamner n'ayant pas votre aveu.
Ce m'est beaucoup pourtant que vous puissiez connoître
Que sur cet appui seul la Raison le fit naître,
Et que mon cœur s'offrant à de si doux liens,
N'y fût point engagé par l'éclat de vos biens.
C'est à quoi rarement un grand courage cede;
Le Ciel vous rend un Fils, que ce Fils les possede.
Aussi charmé que vous de son heureux retour,
Un cœur me suffira pour payer mon amour.
Si je demande trop, punissez mon audace,
La mort sans un tel prix me tiendra lieu de grace,
Et purgé d'un soupçon qui m'eût pû diffamer,
Je mourrai satisfait si je meurs pour aimer.

D. ALVAR.

C'est trop peur couronner une flame si pure.
Mon Pere, attendez-vous qu'un Fils vous en conjure?

D. SANCHE.

Non, de ce feu secret si j'ai blâmé l'ardeur,
Alonse en a déja justifié ta Sœur.
Surprise & par mon ordre & par son stratagême,

Je sai ce qu'elle a fait contre D. Lope même,
Et pour ce grand effort le moins que je lui dois,
C'est d'oublier sa faute, & d'approuver son choix.

SCENE VI.

D. SANCHE, D. ALVAR, D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

JACINTE.

Puisque par le succès cette faute s'efface,
J'en viens benir le Ciel, & recevoir ma grace.

D. SANCHE.

Quoi, voir ici ma Fille!

JACINTE.

Avant que m'accuser,
Songez à quoi pour vous j'ai pû me disposer.
Ainsi ne soupçonnez ni crime ni foiblesse,
Dans une passion dont je suis la Maîtresse.
C'est votre interêt seul qui plus fort que le mien..

D. SANCHE.

Va, je te ferois tort si j'examinois rien,
Ta vertu me repond de l'amour qui t'engage.

D. LOPE.

Dieux, que le calme est doux qui succede à l'orage!

D. ALVAR.

Il est bien doux, helas! à qui peut esperer.

D. SANCHE.

Quoi, chacun est content, & tu peux soûpirer?

D. ALVAR.

Ah, soûpirs indiscrets d'avoir osé paroître!

D. LOPE.

Puisque j'ai su par vous que ma Sœur les fait naitre,
Pour les faire cesser, voulez-vous bien par moi
Recevoir tout ensemble & son cœur & sa foi?

D. ALVAR.

Une foi qu'à Fernand vous-même avez promise?

D. LOPE.

Je ne m'engage à rien que Fernand n'autorise.

D. ALVAR.

O Dieux! se pourroit-il..

D. SANCHE.

Tu l'aimes donc, mon Fils?

D. ALVAR.

Dans mon raviſſement je doute ſi je vis.
Mon Pere...

D. SANCHE.

Je t'entens, obtiens-la d'elle-même.

D. ALVAR *à Caſſandre*

Conſentez-vous, Madame, à mon bonheur extrême?

CASSANDRE.

Voir vos vœux tout à coup par un Frere exaucez,
Et n'y reſiſter point, c'eſt m'expliquer aſſez.

D. ALVAR.

O favorable arrêt!

D. SANCHE.

C'eſt le Ciel qui le donne.
L'ordre de ſes decrets n'eſt connu de perſonne,
Et ſouvent de ſes ſoins l'infaillible reſſort
Se plaît par le naufrage à nous conduire au port.

Fin du cinquième & dernier Acte.



TIMOCRATE.

TIMOCRATE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TIMOCRATE, Roi de Crete, déguisé sous le nom de Cléomene.

LA REINE d'Argos.

CRESPHONTE, } Rois voisins
LEONTIDAS, }

ERIPHILE, Fille de la Reine.

NICANDRE, Prince sujet de la Reine d'Argos.

TRASILE, Prince sujet du Roi de Crete.

DORIDE, } Confidentes d'Eriphile.
CLEONE, }

ARCAS, Confident de Nicandre.

La Scene est dans Argos.

TIMOCRATE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

MAIS es-tu bien certain que ce soit Cléomene?
Tes yeux t'ont pû trahir.

ARCAS.

Il est avec la Reine,
Seigneur, & son retour qu'exprès l'on fait savoir?
Dans le peuple alarmé jette un nouvel espoir.
Avec joie à l'envi deja chacun publie
Ce qu'il a fait pour nous contre la Messenie,
Et portant jusqu'au Ciel le nom de ce Heros,
Semble mettre en lui seul la defense d'Argos.

NICANDRE.

Jamais une si haute & vaste renommée
Par de nobles Exploits ne fut mieux confirmée,
Et dans toute la Grece il est fort peu d'Etats
Qui pour mieux s'affermir n'ayent employé son bras.
Par tout son grand courage a contraint la victoire
De suivre ses desirs & respecter sa gloire,
Et bien plus souhaité qu'il n'étoit attendu
Ce vaillant Cleomene enfin nous est rendu.
La justice des Dieux par son retour éclate,
Ils s'en veulent servir pour perdre Timocrate.
Ce lâche Roi de Crete, attaquant cet Etat,

Veut d'un Pere perfide achever l'attentat.
Déja devant Argos ſa flote oſe paroitre,
Mais l'orgueilleux Tyran n'en eſt pas encor maître,
Et nous lui ferons voir peut-être dès ce jour
Ce que peut un grand cœur animé par l'amour.

ARCAS.

Seigneur, dans le deſſein de plaire à la Princeſſe
Il ſemble qu'avec vous le Deſtin s'intereſſe,
Puiſque par cette guerre il offre à votre bras
Tout ce qu'un bel eſpoir a de plus doux appas.
Combattez, & forçant l'ora.e qui s'apprête,
De ſon cœur à v s feux aſſûrez la conquête,
Et de l'eclat d'un Sceptre avec raiſon jaloux,
Le conſervant pour elle, acquerez le pour vous.

NICANDRE.

Helas! c'eſt cette guerre à moi ſeul trop contraire
Qui détruit mon eſpoir quand tu veux que j'eſpere,
Pour vaincre la rigueur de nos premiers deſtins
La Reine a fait armer deux Princes ſes voiſins,
Tous deux ſont accourus au beſoin qui la preſſe.
Cependant, cher Arcas, ils ont vû la Princeſſe,
Et comme il eſt trop vrai que la voir c'eſt l'aimer,
Tous deux également s'en ſont laiſſe charmer.
Ainſi dans ſes deſirs ma flame opiniâtre
Trouve avec mon reſpect deux Rivaux à combattre,
Et ſi ce ſeul reſpect tient mes ſens étonnés,
Juge ce que feront deux Rivaux couronnés.

ARCAS.

Quoi que ces deux Rivaux vous donnent lieu de (craindre,
Si vous n'en aviez qu'un vous ſeriez plus à plaindre.
Je ſai bien que la Reine, au beſoin qu'elle a d'eux
Dans l'amour qu'ils ont pris écoutera leurs vœux;
Mais comme choiſir l'un ſeroit irriter l'autre,
Leur bonheur ſuſpendu fera naître le vôtre,
Et chacun d'eux enfin, l'un par l'autre détruit,
De ſes pretentions vous laiſſera le fruit.

NICANDRE.

Mais s'il faut t'expliquer ma crainte toute entiere,
Sais-tu que la Princeſſe eſt orgueilleuſe & fiere?

ARCAS.

Quel que ſoit ſon orgueil, il manque en vous d'objet.

N'ê-

N'êtes-vous pas né Prince?

NICANDRE.

Oui Prince, mais Sujet.

ARCAS.

Mais Sujet dont les ſoins toûjours infatigables
Aux Peuples nos voiſins nous rendent redoutables.
Depuis plus de ſix ans, c'eſt d'eux que cet Etat,
Sous une auguſte Reine emprunte ſon éclat;
Et vous avez fait voir par d'aſſez nobles marques
Ce qu'en vous peut le ſang de nos premiers Monarques.
Avec ce privilege oſerez vous douter,
Que ſon cœur...

NICANDRE.

Ceſſe, Arcas, ceſſe de me flater.
Mes Rivaux ont ſur moi du moins cet avantage,
Qu'ils eurent en naiſſant un Sceptre pour partage,
Et que ſans ſon hymen dans le Trône placés,
Mes vœux auprès des leurs ſemblent intereſſés.
Oui, ce rang inégal où le Ciel m'a fait naître,
Sans être ambitieux me force à le paroître,
Puiſqu'enfin mon amour, qu'en vain je veux borner,
Demande une Couronne, & n'en ſauroit donner.

ARCAS.

Vous vous alarmez trop.

NICANDRE.

Pour ſortir de ce doute,
Employons auprès d'elle un Ami qu'elle ecoute.
Cleomene...

SCENE II.

NICANDRE, CLEOMENE, ARCAS.

CLEOMENE.

Seigneur, il m'eſt bien glorieux
Qu'on ſe ſouvienne encor de mon nom en ces lieux,
Et qu'en le prononçant un grand Prince m'aſſûre
Qu'il ſait avec bonté pardonner une injure.
Etre parti ſans ordre, & quittant cette Cour...

NICANDRE.

Ce crime eſt effacé par votre heureux retour,
Ou s'il eſt ordonné que l'on vous en puniſſe,

Embrasser Cléomene en fera le supplice.

CLEOMENE.

Ah! Seigneur.

NICANDRE.

Mais au moins dans l'heur de vous revoir
Ne me refusez pas ce que je dois savoir.
Si votre éloignement nous parut un peu rude
Je n'en pûs accuser que notre ingratitude,
Puisque par vous deux fois cet Etat defendu,
Ayant reçû beaucoup, vous avoit peu rendu.
Parlez donc, Cleomene, & si dans cet Empire
Il est quelques honneurs où votre cœur aspire
Pour reparer l'outrage...

CLEOMENE.

Ah! de grace, Seigneur,
Arrêtez un discours qui blesse mon honneur.
Si l'on croit dans Argos que j'ai l'ame si basse
Qu'un interêt honteux m'y retienne ou m'en chasse.
Peut être y montrerai-je avant un jour ou doux
Qu'une mort éclatante est le prix que j'y veux.

NICANDRE.

Quoi, de nos Ennemis souhaiter l'avantage
Quand à nous secourir la gloire vous engage?
Vous-même avecque vous c'est n'être pas d'accord.

CLEOMENE.

Tel est l'injuste effet des caprices du Sort.
Son ordre aveuglement contre nous se deploye.
Il me chassa d'Argos, c'est lui qui m'y renvoye;
Forcé par ses décrets je reviens en ces lieux.
Ne me demandez point que je m'explique mieux,
Seigneur, un tel secret m'est de telle importance
Que la Reine elle-même excuse mon silence.

NICANDRE.

J'aurois tort d'aspirer à plus qu'elle n'a su.

CLEOMENE.

J'oubliois cependant l'ordre que j'ai reçû.
Avec vous en ce lieu j'ai charge de l'attendre;
Les Princes d'autre part sont mandez pour s'y rendre,
Je vous en donne avis.

NICANDRE.

Quel malheur survenu
Veut

Veut que sur l'heure ainsi le Conseil soit tenu ?

CLEOMENE.

Quoi, vous ignorez donc l'audience secrette
Que lui fait demander l'Ambassadeur de Crete ?

NICANDRE.

L'Ambassadeur de Crete ? Ah, vous me surprenez.

CLEOMENE.

Pour sa reception les ordres sont donnez,
On l'alloit faire entrer quand j'ai quitté la Reine.

NICANDRE.

Quel qu'en soit le dessein, l'Ambassade me gêne,
Et d'un vieil Ennemi tout doit être suspect.

CLEOMENE.

Puis-je être curieux sans perdre le respect, (dre
Seigneur ? tout me surprend, & j'ai peine à compren-
Ce qu'un bruit fort confus m'a voulu faire entendre.
Quand je partis d'Argos, sur le commun rapport,
Du Prince Timocrate on y croyoit la mort.
Déja depuis quatre ans l'ame aux soûpirs ouverte,
Demochare son Pere en regrettoit la perte,
Et ce vieux Roi de Crete accablé de douleur,
Paisible en ses Etats, deploroit son malheur.
Cependant aujourd'hui par un sort tout contraire
Je voi ce Fils crû mort au Trône de son Pere,
Et d'autres sentimens appuyant ses projets,
Je rencontre la guerre où j'ai laissé la paix.

NICANDRE.

Si de ces nouveautes votre esprit est en peine,
Faites reflexion sur cette vieille haine,
Qui cent fois de nos mers a fait rougir les eaux
Par le sang le plus pur & de Crete & d'Argos,
Tant qu'enfin le feu Roi combattant Démochare,
Fait par lui prisonnier, perit chez ce barbare.
La Reine hors d'etat de vanger son Epoux,
Sur l'offre de la paix deguise son courroux,
Et d'un tel attentat dissimulant l'offense,
Pour mieux l'executer, recule sa vangeance.
Elle arme toutefois, mais les Messeniens
Osant renouveler des debats anciens (dre,
Nous font changer bientôt, pour vouloir trop preten-
Le dessein d'attaquer au soin de nous defendre.

Je ne parlerai point des differens combats
Qu'enfin après deux ans termina votre bras,
Quand l'issuë en etant pour nous trop incertaine,
Le Ciel nous envoya l'illustre Cléomene,
Par qui jusqu'en ses ports l'Ennemi repoussé
A ses pretentions eut bien-tôt renoncé.
Nous voyant affranchis d'une guerre si rude,
La Reine que pressoit sa vive inquietude,
Voulut, pour appaiser les Manes d'un grand Roi,
De ses armes en Crete aller porter l'effroi.
Vous sûtes ce dessein, & quoi que votre absence
D'une prompte victoire affoiblit l'esperance,
Chacun ambitieux du nom de bon Sujet,
Embrasse avidement ce glorieux projet.
Democrate surpris, & saisi d'epouvante,
D'un foible & vain effort trouble notre descente,
Tout fait jour, tout nous cede, il se retire, il fuit.
Enflés de ce succès nous en cherchons le fruit,
Et maîtres en dix jours de la moitié de l'Isle,
Nous l'allions assieger dans sa derniere Ville,
Si cherchant à perir du moins avec eclat
Il ne fût pas venu nous offrir le combat.
Il se donne sanglant, & deja pleins de gloire
Nous cherchions par sa prise une entiere victoire,
Quand nous voyons de loin, pour en rompre le cours,
Des escadrons épais voler à son secours.
Soudain à cet aspect son camp de joye éclate;
Ensuite l'on entend le nom de Timocrate,
Dont l'imprevû retour nous surprend à tel point,
Qu'il jette le desordre où nous n'en craignions point.

CLEOMENE.

Quoi, ce fut lui, Seigneur...

NICANDRE.

Oui, le pourrez-vous croire?
Lui seul nous sût des mains arracher la victoire,
Et pour vous decouvrir notre honte en deux mots,
Il nous fallut de nuit regagner nos vaisseaux.
Jugez si Democrate, après cette retraite,
Differa contre nous d'armer toute la Crete,
Mais quand de sa vangeance il croit être témoin,
Sa mort à Timocrate en laisse tout le soin.

Alors

Alors ce nouveau Roi se declare sans peine,
Ainsi que de son Sceptre, heritier de sa haine,
Et sa flotte en nos bords nous defend desormais
D'adoucir nos malheurs par l'espoir de la paix.
Mais la Reine paroît.

SCENE III.

LA REINE, CRESPHONTE, LEONTIDAS, NICANDRE, CLEOMENE.

LA REINE *à Cresphonte.*

J'Estime votre zele,
Prince, mais ce dessein me rendroit criminelle,
Et je dois redouter la colere des Dieux.

CRESPHONTE.

Seront-ils contre vous pour un ambitieux?

LA REINE.

Quels que soient ses projets, s'ils meritent leur foudre,
Leur Justice sans nous en saura bien resoudre.
Quand vous aurez parlé, nous verrons quels avis
Dans cette occasion doivent être suivis.

La Reine se sied, & fait seoir les Princes & Cléomene.

Nobles & chefs appuis d'une illustre Couronne,
Dont la gloire à vos soins aujourd'hui s'abandonne;
Vous qui contre la Crete en portez la splendeur,
Repondez par ma bouche à son Ambassadeur.
Si je veux par la paix eloigner la tempête,
Ma Fille d'un Tyran doit être la conquête,
Et par son hymen seul, dont je fremis d'horreur,
Je puis de Timocrate appaiser la fureur.
Pour soûtenir d'Argos la gloire toute entiere,
Ici de vos conseils j'attens quelques lumieres.
Parlez donc, & sans fard resolvez avec moi
Ce que de bons Sujets doivent au sang d'un Roi.

CRESPHONTE.

C'est par ce sentiment que je m'obstine à dire
Que quoi que la vangeance à votre cœur inspire,
C'est au Tyran de Crete en montrer peu d'ardeur
Que de le respecter dans son Ambassadeur.
Rendez donc hautement menace pour menace;

Que sa mort soit le prix d'une insolente audace,
Et par son châtiment faites connoître à tous
Quel sang vous destinez aux Manes d'un Epoux.

LEONTIDAS.

Je n'examine point quelle est cette maxime
Qui permet de punir un crime par un crime,
Mais ce vieux droit des Gens, par tout si reveré,
Pour le vouloir enfreindre, est un droit trop sacré,
Non qu'on doive excuser, dans l'orgueil qui le flate,
L'indigne procedé du Prince Timocrate.
En tête d'une armée expliquer son dessein,
C'est agir en Amant bien moins qu'en Souverain.
Cette honteuse paix dont l'offre nous étonne,
Est un ordre absolu que sa fierté nous donne,
Et si quelque rebelle osoit s'en dispenser,
Il tient la foudre en main toute prête à lancer.
Certes, il faudroit être ennemi de la gloire
Pour céder sans combat le prix de la victoire,
Et ce Trône où sans peine il aspire à monter,
A son ambition veut bien le disputer.
Ainsi pour faire voir qu'on craint peu quoi qu'il ose,
Je ne repondrois rien sur l'hymen qu'il propose,
Et son Ambassadeur retourneroit confus
Deviner avec lui d'où viendroient mes refus.

NICANDRE.

Un tel avis sans doute est glorieux à suivre.
D'un reproche eternel je sai qu'il nous delivre,
Et qu'il part d'un grand cœur qui voit que sur l'Etat
L'hymen du Roi de Crete est un noir attentat;
Mais ce n'est pas assez d'en rejetter la honte
Dans un plus haut orgueil ne souffrons pas qu'il monte,
Et pour lui mieux apprendre à ne pas s'élever,
Bravons cet Ennemi qui pense nous braver.
Quelque fausses couleurs qui deguisent sa haine,
Cet hymen proposé n'est pas ce qui l'amene,
Et dequoi qu'il l'appuye, il n'arriva jamais
Qu'un appareil de guerre ait annoncé la paix.
Non, non, il avoit crû que l'effroi de ses armes
Nous reduiroit d'abord aux dernieres alarmes,
Et que chassant d'Argos ses legitimes Rois,
Chaque Ville en tremblant iroit prendre ses loix:

Il

Il s'étoit figuré que pour s'en rendre maître,
Avec toute sa flotte il n'avoit qu'à paroître,
Et contre son espoir ayant trouvé nos Ports
En état de braver ses plus rudes efforts,
Sous l'offre d'une paix qu'il fait avec contrainte,
Il cache le desordre où le jette sa crainte.
Profitons-en, Madame, & pour sauver l'Etat,
Lorsqu'il offre la paix, offrons lui le combat.
Par-là dès aujourd'hui prevenant sa menace,
Etonnons sa fierté par une belle audace,
Et faisons eprouver à cet ambitieux
Que jamais les Tyrans ne sont Amis des Dieux.
C'est là mon sentiment, & le Ciel me l'inspire
Pour votre propre gloire & le bien de l'Empire.

LA REINE.

Et Cléomene enfin?

CLEOMENE.

Je me tais par respect,
Aussi bien mon avis pourroit être suspect,
Et voyant pour l'Etat que trois grands Princes veillent,
C'est à moi de souscrire à tout ce qu'ils conseillent.

LA REINE.

Non, non, ce que déja vous avez fait pour nous
Ne permet à l'envie aucun pouvoir sur vous,
Votre cœur m'est connu, parlez en assûrance.

CLEOMENE.

Puisque vous m'ordonnez de rompre le silence,
Je dirai qu'un bon Roi doit n'oublier jamais
Qu'il est comptable aux Dieux du sang de ses Sujets,
Et qu'il n'est point de guerre, encor que legitime,
Qui par trop de longueur ne panche vers le crime.
Songez depuis un siecle à quel excès d'horreur
De vos dissensions a monté la fureur,
Et ce que peut encor dans ses vives poursuites
Cette même fureur si l'on n'en rompt les suites.
Vous le pouvez, Madame, & revoir votre Etat
Par la paix qu'on vous offre en son premier éclat.
On vous en sollicite, & vous aurez la gloire
Qui dans tout l'avenir suivra votre memoire,
D'avoir, malgré l'orgueil qui regloit leurs projets,
Reduit vos Ennemis à demander la paix.

CRES-

CRESPHONTE.

Ainſi notre vertu lâchement endormie
De cette indigne paix ſouffriroit l'infamie,
Et la Reine, étouffant un trop juſte courroux,
Vendroit pour l'acheter le ſang de ſon Epoux?
De la mort du feu Roi Démocrate coupable
En rend toute la Crete aujourd'hui reſponſable,
Et nous juſtifierions nous-mêmes cette mort,
Si de ſes Meurtriers nous recevions l'accord.

CLEOMENE.

Seigneur, de ce ſoupçon qui ſouille ſa memoire
La honte réjaillit ſur votre propre gloire,
Et vous ne ſongez pas qu'il expoſe au mépris
Ce rare privilege où vous êtes compris
Ceux que dans votre rang, comme Dieux de la terre,
Le Ciel qui les forma n'a ſoûmis qu'au tonnerre;
Par un ordre éternel ſont en quelque façon,
Comme indignes du crime, au deſſus du ſoupçon,
Et ternir leur vertu par un ſombre nuage
C'eſt offenſer les Dieux dans leur plus noble image.
Si j'oſe toutefois, pour decider ce point,
Donner à Demochare un Juge qu'il n'a point,
Pour lever à la paix l'obſtacle qui s'oppoſe,
Voyons de cette mort s'il put être la cauſe.
Le feu Roi votre Epoux attaquant ſon Etat,
Bleſſé mortellement, fut pris dans un combat,
Et quoi qu'en ait oſé publier l'impoſture,
S'il mourut priſonnier, ce fut d'une bleſſure.
Le calme en vos Etats auſſi-tôt affermi
Du ſoupçon de ſa mort purgea ſon Ennemi.
Ce malheur rempliſſant tous vos Sujets d'alarmes,
Laiſſoit Argos en proye à l'effort de ſes armes,
Et les Meſſeniens en guerre contre vous,
S'il eût voulu vous perdre, animoient ſon courroux.
Cependant qu'a-t-il fait digne de cette haine,
Qui d'un ſi noir ſoupçon le condamne à la peine.
Et qui, pour ſoûtenir d'ambitieux deſſeins,
L'accuſe au ſang d'un Roi d'avoir trempé ſes mains?

CRESPHONTE.

Vous palliez en vain avec un peu d'adreſſe
Un crime qu'avec nous a ſu toute la Grece.

Pour

Pour s'en justifier s'il proposa la paix,
La fausse mort d'un Fils produisit ces effets.
Privé de Timocrate, à qui de sa victoire
Ce coupable Vieillard devoit toute la gloire,
Il borna des desirs dont la trop vaste ardeur
Manquoit pour les remplir d'un bras deja vainqueur.
Mais c'est trop balancer une belle entreprise,
Eprouvons quel parti le Destin favorise,
Et si ce Timocrate est tant à redouter,
Qui de nous le craindra n'aura qu'a l'eviter.

CLEOMENE.

Le succès reglera qui de nous le doit craindre.
Tel brave qui souvent devient le plus a plaindre,
Et peut-être...

LA REINE *se levant.*

Il suffit, je voi dans vos conseils
Pour moi, pour mon Etat des sentimens pareils,
Un même zele en vous en fait la difference;
Mais pour vous expliquer enfin ce que je pense,
La Crete, quoi qu'on dise, est coupable vers moi
Du secret attentat qui fit perir un Roi.
Depuis ce coup fatal j'aspire à la detruire,
Et quand par vos avis je cherche à me conduire,
Dequoi que Timocrate ose flater ses vœux,
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.
Demochare sans lui tomboit en ma puissance,
Son bras seul l'a soustrait à ma juste vangeance,
Et ce seroit trahir les manes d'un Epoux
Que d'écouter pour lui des sentimens plus doux.
A ses Manes sacrés je le dois pour victime.
Qui sauve un criminel se charge de son crime,
Et j'atteste aujourd'hui les Dieux nos Souverains,
Qu'il payera de son sang s'il tombe entre mes mains.
Oui, tant que dans ces lieux j'aurai le nom de Reine,
Si d'autres interêts affoiblissent ma haine,
Puissent ces Dieux vangeurs, pour le dernier des maux,
Sous les loix de la Crete assujettir Argos.
Cependant si ma Fille a pour vous quelques charmes,
Princes, pour l'acquerir il faut prendre les armes,
Et livrant Timocrate à mon juste courroux,

Regler enfin mon choix qui balance entre vous.
Outre qu'à cet effort la gloire vous convie,
Sa main sera le prix de qui m'aura servie,
Et de mon Ennemi couronnant le Vainqueur,
Par mon ordre aussi-tôt fera suivre le cœur.

LEONTIDAS.

Madame, permettez à l'amour qui m'en presse
D'aller sur cet espoir consulter la Princesse.

LA REINE.

Allez, & l'assûrez que le bien de l'Etat
Va porter ma réponse à l'offre du combat.

Elle donne la main à Cresphonte.

SCENE IV.

NICANDRE, CLEOMENE.

NICANDRE.

De vous même à vous-même enfin puis-je me plaindre?
A souffrir votre avis j'ai voulu me contraindre,
Et quoi qu'il ruinât mon espoir le plus deux,
Je n'ai pû me resoudre à parler contre vous.
Jugez de cet effort par l'aveu de la flame
Que la belle Princesse a fait naître en mon ame,
Et si pour un Amant il est supplice égal
A voir par un Ami préferer un Rival.

CLEOMENE.

Seigneur, je vous dois tout; mais c'est une foiblesse
D'avoir de faux respects où l'Etat s'interesse,
Et je ne croirois pas qu'un zele moins parfait
Répondît à l'honneur que la Reine m'a fait.

NICANDRE.

Je n'en murmure point, mais comme enfin la Reine
Fait dependre aujourd'hui notre amour de sa haine,
Si jamais l'amitié signala votre foi,
Faites-le moi paroître en combattant pour moi.
Après ce haut serment où son courroux éclate,
Il ne faut plus songer qu'à vaincre Timocrate,
Et celui qui de nous le met en son pouvoir,
Seul d'un illustre hymen peut conserver l'espoir.
Contre mes deux Rivaux assûrez m'en la gloire;

Si vous êtes pour moi, j'ai déja la victoire,
Et je puis, secondé d'un bras toûjours vainqueur...
Mais quoi, vous soûpirez?

CLEOMENE.

J'en ai bien lieu, Seigneur.
Mais pourquoi plus long-temps suspendre votre estime?
Privez en un coupable en apprenant son crime;
Car quoi qu'à l'avouër je consente à regret,
Il vous en faut enfin confier le secret.
J'aime, helas! de mon sort connoissant la bassesse,
Ne dois-je pas trembler à nommer la Princesse;

NICANDRE.

Quoi, c'est-elle...

CLEOMENE.

Oui, Seigneur; ses regards trop puissans
Ont contre ma Raison fait revolter mes sens.
Dans la gene secrete où cet amour m'expose,
De mon éloignement ne cherchez plus la cause.
Par une prompte fuite opposée à ces feux,
J'ai crû me dérober à l'orgueil de mes vœux,
Mais en vain, dans l'espoir de guerir par l'absence,
Je m'en suis imposé l'affreuse violence,
Cet effort dans mon mal n'a pû me secourir,
La mort seule le peut, & je reviens mourir.

NICANDRE.

Certes, si vous aimez, l'exemple est assez rare
Qu'en faveur d'un Rival un Amant se declare,
Et ce feu si secret s'est un peu dementi,
Lors que de Timocrate il a pris le parti.
Comme toûjours l'amour pour soi seul s'interesse,
Conseiller son hymen est-ce aimer la Princesse?
Vous l'aimez, dites-vous & la pouvez donner!

CLEOMENE.

Cessez, cessez, Seigneur, de vous en étonner.
L'amour qu'au desespoir la Raison abandonne,
S'attache à ce qu'il ôte, & non à ce qu'il donne.
C'etoit toûjours beaucoup pour flater ma douleur,
Que faire à trois Rivaux partager mon malheur.
Par ce fatal hymen dont votre amour s'offense,
Les deux Princes, & vous, perdiez toute esperance.

Et

Et de cette douceur mon eſprit abuſé
Ne voyoit plus un mal qu'il s'etoit deguiſé.
La Princeſſe, diſois je en ma triſte penſée,
Acceptant Timocrate obeïra forcée
Et ſuivant de ſon ſort le decret inhumain,
Reſervera le cœur en lui donnant la main.
Sa contrainte à mes maux me la peindra ſenſible,
Et puis qu'enfin pour moi ſa perte eſt infaillible,
J'aime mieux qu'à ma flame elle échape en ce jour
En victime d'Etat qu'en victime d'Amour.
Voila ſurquoi mon ame au deſeſpoir ouverte
Tâchoit d'enveloper mes Rivaux dans ſa perte,
Et dans ces ſentimens, de leur bonheur jaloux,
Jugez, Seigneur, jugez ce que je puis pour vous.

NICANDRE.

Mais à ſuivre l'erreur dont votre ame eſt charmée,
Qu'eſperez-vous enfin?

CLEOMENE.

Me perdre dans l'Armée
Et ſans être connu, ſautant de bord en bord,
Vaincre cet Ennemi dont Argos veut la mort.

NICANDRE.

Et vous ne doutez pas que l'Etat, que la Reine
N'accordent tout alors aux vœux de Cleomene,
Et n'enfreignent ces loix qui dans le Sang Royal
Defendirent toûjours un hymen inegal?

CLEOMENE.

Quelque temerité qu'il faſſe ici paroitre,
Cléomene, Seigneur, ſait encor ſe connoître,
Et n'oubliera jamais que de ſa paſſion
Un eternel ſilence eſt la punition.
Mais s'il vainc Timocrate, il a quelque eſperance
De voir de ſes Rivaux le bonheur en balance,
Et que le ſang d'un Roi par lui ſeul ſatisfait,
D'un ſi funeſte choix reculera l'effet.
Mais après un aveu ſi vain, ſi temeraire,
Armez contre un ingrat, armez votre colere,
Et puiſque ſon malheur vous porte à le haïr,
Empêchez par ſa mort qu'il n'oſe vous trahir.

NICANDRE.

Non, non, ne craignez point: mon amour, quoi qu'extrême,

Ne pretend rien de vous qui ſoit contre vous-même,
Abandonnez votre ame à ces doux ſentimens,
Qui d'un feu ſans eſpoir amuſent les tourmens,
J'y conſens, & je puis y conſentir ſans peine,
Lors que mon cœur pour vous incapable de haine,
Admirant de vos feux l'aveuglement fatal,
Plaint en vous un Ami, ſans y craindre un Rival.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONE.

CLEONE.

SI c'eſt-là contre lui tout ce qui vous anime,
Madame, ſon malheur eſt plus grand que ſon crime,
Et vous jugez ſans doute avec trop de rigueur
Du zele qui pour vous fait agir ſon grand cœur.
Ce genereux conſeil dont votre eſprit s'etonne,
Vous aſſûroit l'eclat d'une double Couronne,
Et par le doux accord d'un hymen glorieux,
Remettoit pour jamais le calme dans ces lieux.

ERIPHILE

Si pour moi cet hymen n'avoit eu rien de lâche.
Rien qui pût ſur ma gloire imprimer quelque tâche,
Les Princes qu'animoit un zele au ſien pareil,
Auroient de leur avis appuyé ſon conſeil.

CLEONE.

Ils ont tous rejetté l'hymen de Timocrate,
Mais leur amour par-là plus que leur zele éclate,
Et cette paſſion qu'expliquent leurs reſpects,
Parlant contre un Rival, les rend un peu ſuſpects.
C'eſt en quoi je croirois avec que moins de peine
Qu'il falloit préferer l'avis de Cléomene,
Puiſque tout à l'Etat, ſans interêt pour lui...

ERIPHILE.

Ah, c'eſt là ce qui fait mon plus cruel ennui.
Pourquoi rappelles-tu dans ma triſte memoire
Ce que tout vrai qu'il eſt je cherche à ne pas croire,
Que propoſant ma mort, ſans y prendre interêt,
Ce lâche Cléomene en a donné l'Arrêt?

CLEONE.

Ce diſcours me ſurprend.

ERIPHILE.

Apprens d'une Princeſſe,
Apprens la criminelle & honteuſe foibleſſe.
Et ſachant ce qu'encore tu n'oſes deviner;
Il ſera juſte alors, commence à t'étonner.
Si les Princes n'ont pû dans l'eſpoir qui les flate
Souffrir aucun accord avecque Timocrate,
Ce rare & grand conſeil qui lui donnoit ma foi,
Le croiras-tu parti d'un cœur qui fut à moi?
Je l'aimai, cet ingrat; oui, j'aimai Cléomene.
Mais qu'inutilement j'oſe flater ma peine,
Si malgré mon courroux par ſon crime enflamé,
Je ſens que j'aime encor, quand je dis que j'aimai!
Helas! lors qu'à mes pieds avec de fauſſes larmes
Le traitre à mon orgueil faiſoit rendre les armes,
Ce ſpecieux dehors d'un immuable amour,
Cachoit la trahiſon qu'il vient de mettre au jour.

CLEONE.

Elle n'a point d'égale, & pour moi, je veux croire,
Pour amoindrir ſon crime & ſauver votre gloire,
Que ſes feux dans l'abord peut être mal reçûs
Perdirent tout eſpoir de vaincre vos refus.

ERIPHILE.

Encor qu'une Princeſſe ait cela d'elle-même,
De ne pas s'abaiſſer juſqu'à dire qu'elle aime,
Et que ce rang illuſtre au milieu de ſes feux,
Defende ſa vertu d'un terme ſi honteux,
Quelque empire qu'elle ait ſur ſon ame enflammée,
N'eſt ce pas l'avouër que ſouffrir d'être aimée?
Je l'ai ſouffert, Cleone, & tu tâches en vain,
Lors que je ſens le coup, de me cacher la main.
Il me vient d'un ingrat, il me vient d'un parjure,
Et j'ai bien merité le tourment que j'endure.

CLE-

CLEONE.

Quoi, c'eût été donc peu pour cet audacieux
D'avoir jusque sur vous osé lever les yeux...

ERIPHILE.

Ah, qu'il lui fut aisé d'être assez téméraire
Pour porter ses desirs au dessein de me plaire,
Puisque mon cœur se fit par trop de lâcheté
Le complice secret de sa temerité!
Contrainte à l'avoüer, je l'avouë avec honte,
Je rendis son audace & plus forte & plus prompte;
Et le rang que je tiens la pouvant arrêter,
J'en descendis exprès pour l'y faire monter.
Son feu qu'il s'efforçoit de contraindre au silence,
Dans mes confus regards en trouvoit la défense;
Et cet ordre secret se découvrant par eux;
Mon cœur sembloit courir au devant de ses vœux.
Je voyois à regret que sa flame timide
Osât encor trembler sur la foi d'un tel guide.
Ainsi ma complaisance animant ses desirs,
J'empêchois son respect d'étouffer ses soûpirs,
Et permettant aux miens de flater son martyre
Je me disois pour lui ce qu'il n'osoit me dire.
Il m'en a bien punie, & ma facilité
Reçoit enfin le prix qu'elle avoit merité.
Je vis sa trahison d'abord dans sa retraite,
Mais demeurant douteuse, elle étoit imparfaite,
Et pour mieux me confondre, & pour mieux me braver,
Par ce dernier outrage il revient l'achever...

CLEONE.

Un tel mépris sans doute est un rude supplice,
Mais voyez que par là les Dieux vous font justice,
Et que dans votre cœur ils veulent étouffer
Un feu dont la Raison avoit dû triompher;
Car Cléomene enfin, quoi qu'on en veuille croire,
Doit toute son estime à l'éclat de sa gloire,
Et quand sa perfidie arme votre courroux,
Que voyez-vous en lui qui soit digne de vous?
C'est un Grec inconnu qu'un peu de renommée
A peint illustre & grand à votre ame charmée,
Et qui n'etant point Prince, aspireroit en vain
A meriter l'honneur de vous donner la main.

ERI-

ERIPHILE.

Helas! quand par l'amour la Raiſon eſt ſeduite,
Elle abandonne un cœur à ſa propre conduite,
Et libre en ſes deſirs, on doit peu s'étonner
S'il cherche à ne rien voir qui le puiſſe géner.
D'abord que Cleomene eut ſurpris mon eſtime,
L'audace de ſes feux me parut legitime,
Et prenant ſes reſpects pour garands de ſa foi,
Puiſqu'il oſe m'aimer il eſt digne de moi,
Diſois-je, *& de ſes vœux le temeraire hommage.*
D'un cœur qui ſe connoit eſt un clair temoignage.
C'eſt ainſi qu'avec lui mon courage abatu
Etoit d'intelligence à trahir ma vertu.
Ainſi mon lâche cœur s'en deguiſant l'injure
Avoüoit de mes ſens la ſecrete impoſture.
Alors ma paſſion pour me ſeduire mieux,
M'offrant dans Cléomene un Heros glorieux,
Sans voir ce qu'il etoit, ſans le vouloir connoitre,
Je voyois ſeulement ce qu'il meritoit d'être.

CLEONE.

Madame, ſi tantôt blâmant votre courroux
J'ai pû dire...

ERIPHILE.

Tai-toi, Nicandre vient à nous.

SCENE II.

ERIPHILE, NICANDRE, CLEONE.

NICANDRE.

MAdame, enfin le Ciel par une haine ouverte
Semble de Timocrate avoir juré la perte,
Puis qu'après les ſermens que la Reine en a faits
Sa mort ſeule pour nous eſt le ſeau de la paix.
Ce combat ou déja chaque parti s'apprête,
Ne ſe donne aujourd'hui qu'au peril de ſa tête,
Elle en eſt le ſeul but, & quoi que des cœurs bas
L'eſperance du prix ſoit l'ordinaire appas.
Celui qu'on nous propoſe... Helas! que vai-je faire!
Je tremble à m'expliquer, & je ne puis me taire,
Et dans mes ſentimens interdit & confus,
J'en découvre le trouble, & n'oſe rien de plus.

ERI-

ERIPHILE.

Non, non, Nicandre, non, cessez de vous contraindre.
Je connoi quel sujet vous avez de vous plaindre,
Et vous craignez en vain que je prenne interêt
Au juste desaveu d'un prix qui vous deplait.
Quelque pressant devoir qui hâte sa vangeance,
A trop d'emportement la Reine se dispense,
Quand pour vous animer à servir son courroux,
Elle prend hors de vous ce qui doit être en vous.
Un cœur qui s'abandonne au desir de la gloire,
N'a jamais que soi-même à consulter & croire,
Et quoi qu'il fît de grand, il auroit à rougir
Si sa propre vertu ne le faisoit agir.
Ainsi dans ce combat où l'honneur vous engage,
L'espoir de mon hymen n'est qu'un pompeux outrage.
Et loin que son refus irrite ma fierté,
Je me plains avec vous de son indignité.
C'est aux courages bas, c'est aux ames vulgaires
A goûter lâchement ces amorces grossieres;
Et qui peut en montrer un cœur moins abatu,
Lors même qu'il l'augmente, affoiblit sa vertu.
Craignez donc un hymen contraire à votre estime,
Faites-en eclater un mepris legitime,
Et montrez qu'un grand cœur embrasse un grand exploit.
Moins par l'espoir du prix que par ce qu'il se doit.

NICANDRE.

Moi, des mépris pour vous? Ah, bien plutôt, Madame,
Souffrez que je renonce à cette grandeur d'ame,
Dont le charme pour moi n'a rien que d'odieux,
S'il lui faut immoler un espoir glorieux.
Non que j'ose en pretendre un plus haut avantage
Que d'en faire à vos pieds un juste & plein hommage,
Mais s'il me laisse encor à craindre également,
Du moins il m'autorise à me montrer Amant.
C'est ici qu'un regard plus ou moins favorable
Me peut faire ajoûter, heureux, ou miserable.

ERIPHILE.

Quel charme en ce bonheur penseriez-vous trouver,
Qu'un regard peut detruire aussi-tôt qu'achever?
Par sa fragilité connoissez sa foiblesse,
Et sans vous éblouir d'une vaine promesse,

Soûmettez hautement à la gloire, à l'honneur,
Les appas decevans d'un si foible bonheur.
Defendez jusqu'au bout l'éclat de votre vie
Des traits empoisonnés que décoche l'envie,
C'est au Trône d'Argos qu'on en veut aujourd'hui;
Et le devoir du sang vous en faisant l'appui,
Ne lui donnez pas lieu de dire que Nicandre
Le voulut partager avant que le défendre,
Et qu'au moins il fallut que l'espoir de ma main,
Pour être bon Sujet, le rendit Souverain.

NICANDRE.

Et quoi, Madame, & quoi, ma conduite passée
Vous peut-elle souffrir cette injuste pensée,
Et quand vos interêts ont exposé mon sang,
M'a-t-on vû dementir la gloire de mon rang?
Par quel complot secret ai-je pû faire naître
Cet outrageant soupçon que vous faites paroitre,
Et qui de ma Princesse éblouissant les yeux
Ne lui fait voir en moi qu'un Prince ambitieux?
Ah! si ce pur amour qui régne dans mon ame,
Prend de sombres couleurs pour vous peindre ma flame...

ERIPHILE.

Nicandre, c'en est trop; enfin vous me forcez
D'opposer ma colere à des feux insensez.
J'en voulois étouffer les chaleurs indiscretes;
Mais puisque je vous vois oublier qui vous êtes,
Pour punir votre orgueil, c'est le moins que je puis
Que de vous faire ici souvenir qui je suis.
Certes, si sur l'espoir dont vous flatte la Reine
Vous tenez de mon cœur la conquête certaine,
Ce cœur né pour le Trône est d'un rang bien abjet,
S'il n'est qu'un prix sortable aux devoirs d'un Sujet.
C'est le nom que je donne à ces exploits celebres
Qui dérobent le vôtre à l'horreur des tenebres,
Et qui sont trop payez lors que le souvenir
S'en transmet par la gloire aux Siecles à venir,
Outre qu'un bon Sujet qui n'agit & ne pense
Qu'à remplir ces devoirs où soûmet la naissance,
Eut-il seul empêché la chute de l'Etat,
Si-tôt qu'il s'en souvient, n'est qu'un Sujet ingrat,
Et qu'il seroit honteux d'attendre aucun salaire

Quand

Quand on ſait qu'on n'a fait que ce qu'on a du faire.

NICANDRE.

Je vous entens, Madame, & je voi clairement
Qu'il faut être né Roi pour être votre Amant.
Au moins ſi mon eſpoir eſt ſi peu legitime,
Ma mort ſaura bien tôt en effacer le crime,
Et laiſſer par reſpect à l'un de mes Rivaux
Le prix qu'acquiert un Sceptre à ſes heureux travaux.

ERIPHILE.

Dans un Sceptre pour moi vous croyez trop de charmes,
Et ſi ces deux Rivaux vous cauſent tant d'alarmes,
Pour vous deſabuſer, apprenez que mes vœux
Seront dans le combat plus pour vous que pour eux.

NICANDRE.

Se pourroit-il...

ERIPHILE.

Allez, cela vous doit ſuffire.
Suivez les ſentimens que l'honneur vous inſpire,
Et ſachez qu'un grand cœur, s'il veut toucher le mien,
Doit meriter beaucoup, & ne demander rien.

SCENE III.

ERIPHILE, CLEONE.

CLEONE.

Son eſprit étoit mort, vous l'avez fait revivre.

ERIPHILE.

De deux Princes Amans par là je me delivre,
Et s'il vainc Timocrate, au moins quitte vers eux,
Mes ordres d'un Sujet ſauront borner les vœux.
Ce n'eſt pas qu'après tout je me trouve obligée
A me faire le prix d'une Reine vangée;
Mais nos vieux démêlés ſont aſſez importans
Pour ne pas faire encor de nouveaux mécontens,
Car je n'oſe eſperer que l'ingrat Cléomene...

CLEONE.

Madame, le voici.

ERIPHILE.

Cleone, quelle peine!
N'importe, éloigne-toi; tout parjure qu'il eſt,
S'il daigne s'excuſer, ſa préſence me plait.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLEOMENE.

ERIPHILE.

QUe voulez-de moi? venez-vous pour me plaindre
Du refus d'un hymen qui me rend tout à craindre,
Ou si le Roi de Crete assuré de vos soins
A peu vous ordonner de me voir sans témoins?

CLEOMENE.

Ah! Madame.

ERIPHILE.

Parlez; si c'est ce qui vous mene,
Je vous dois audience aussi bien que la Reine.

CLEOMENE.

Pour me faire jouïr de toute sa douceur,
Daignez me la promettre avec que moins d'aigreur.
Ma Princesse.....

ERIPHILE.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Qui veut trahir Argos me nomme sa Princesse,
Et lors que de ses vœux notre honte est l'objet,
Me nommant sa Princesse, il se dit mon Sujet!
Si l'indignation d'un conseil bas & lâche
Me fait vous témoigner quelque aigreur qui vous fache,
Jugez contre un Sujet quel seroit mon courroux
Par le peu d'interêt que je dois prendre en vous.

CLEOMENE.

Et j'ai pu m'attirer un traitement semblable
Par le plus bel effort dont l'amour soit capable?
Car j'atteste les Dieux...

ERIPHILE.

Non, non, c'est perdre temps,
Une excuse de vous n'est pas ce que j'attens,
Et quand mon cœur pourroit s'en pardonner l'injure,
Quelle foi donnerois-je aux sermens d'un parjure?

CLEOMENE.

Moi, parjure, Madame & d'un soupçon si bas
Vos propres sentimens ne me defendent pas?
Ah! si de mes respects desavoüant l'hommage
Ma foi d'un tel reproche a merité l'outrage...

ERIPHILE.

En effet, c'est fort bien signaler votre foi

Que

Que servir Timocrate aujourd'hui contre moi,
Son hymen conseille d'injustice m'accuse?
Ingrat, voilà ton crime, apprête ton excuse,
Car quoique de ta part il me dût peu toucher,
J'ai la foiblesse encor de te le reprocher.
Cette fierte qu'en moi la naissance autorise,
A ta fausse vertu ne s'étoit donc soûmise,
Qu'afin de te voir faire un lâche desaveu
D'un triomphe si beau qui t'a coûté si peu?

CLEOMENE.

Ah, daignez mieux juger du zele qui m'anime,
D'un bel excès d'amour ne faites pas un crime;
Et dans ce même avis suspect de lâcheté
Voyez jusqu'où pour vous cet amour m'a porté.
Il m'a fait renoncer à tous ces avantages
Qu'un glorieux espoir permet aux grands courages;
Afin de mieux aimer j'ai voulu me haïr,
Et je me suis trahi de peur de vous trahir.

ERIPHILE.

Quoi! toi seul applaudir aux vœux de Timocrate,
N'est pas montrer une ame aussi lâche qu'ingrate,
Et quand ta trahison par-là se met au jour,
J'en dois prendre l'effet pour des marques d'amour?

CLEOMENE.

Quoi! vous pourriez souffrir avecque moins de peine,
Qu'un servile interêt fît agir Cléomene,
Et que lors que le Ciel s'offre à vous courronner,
Il vous ravit un bien qu'il ne peut vous donner?
Non, non, ma passion est assez noble & pure
Pour savoir de mon cœur étouffer le murmure,
Quand cette belle ardeur, dont l'appas m'est si doux,
Sans me considerer s'attache toute à vous.
Ainsi lors que j'ai vû par la paix qu'il souhaite
Timocrate à vos pieds mettre toute la Crete,
Que son hymen offert s'en faisant le soûtien
Assuroit votre Trône en vous plaçant au sien,
Vous devant un conseil & grand & magnanime,
Ma flame à balancer auroit cru faire un crime,
Et contre vos soupçons les Dieux me sont témoins
Que j'eusse été perfide à le paroître moins.

ERIPHILE.

Je croyois que l'amour qu'un tel revers accable,
Lorsqu'il perd tout espoir, n'étoit pas si traitable,
Et qu'il desavoüoit comme autant d'attentats
Ces generosités qui lui font des ingrats.

CLEOMENE.

Aussi de mes conseils si l'effet devoit suivre,
Je sai d'un tel malheur par où l'on se delivre,
Et ma vie immolée à mon cruel devoir
Sauroit bien m'épargner la douleur de le voir.
Oui, du même moment que la Fortune ingrate
Eût semblé se resoudre à flatter Timocrate,
Comme victime duë à ce fameux accord,
Cléomene sans doute eut achevé son sort;
Trop heureux si mourant pour vous avoir servie,
On eût vû dans sa mort la gloire de sa vie,
Et si de cette mort le secret averé,
Pour vous placer au Trône, eût servi de degré.
Appellez ce dessein, foiblesse, ingratitude,
Donnez-lui, s'il se peut, encor un nom plus rude,
C'est par-là seulement que ce cœur amoureux
A crû justifier l'audace de ses feux.
Renoncer pour l'amour au soin de sa fortune,
N'est que le foible effet d'une vertu commune;
On a vû mille Amans, dans ses moindres douceurs,
Trouver la pente aisée au mépris des grandeurs,
Et pour l'Objet aimé, sans que rien les étonne,
Quitter Parens, Amis, Sceptre, Trône, Couronne;
Mais il est inouï peut-être avant ce jour
Qu'aucun ait immolé l'Amour même à l'Amour.
Pour consacrer mon nom au Temple de memoire
C'est à moi que le Ciel en reservoit la gloire.
Il la devoit sans doute à ma fidelité,
Et j'ose jusque là flatter ma vanité,
Que d'un effort si grand, si beau, si peu croyable,
S'il vous fit seule digne, il m'a fait seul capable.

ERIPHILE.

Au moins, si tu me crois le courage si bas,
Que des seules grandeurs je goûte les appas,
Ces Princes, dont l'amour vient servir notre haine,
Pouvoient par leur hymen me faire deux fois Reine;

Et

Et preferer au leur celui d'un Ennemi,
Ce n'eſt que te montrer genereux à demi.

CLEOMENE.

Helas! vous plaignez-vous de cette preference
Quand ils n'ont rien en eux par de-là la naiſſance,
Rien dont un grand courage ait lieu d'être jaloux,
Hors l'illuſtre projet de ſoûpirer pour vous?
Ayant à ſuccomber ſous un reve s inſigne,
Ma flame a cru devoir ne ceder qu'au plus digne,
Et je laiſſe, Madame, à juger qui des trois
A fait parler pour lui de plus nobles exploits.

ERIPHILE.

Souvent la Renommée eſt mal inſtruite, ou flate,
Et quoi qu'elle ait oſe nous vanter Timocrate,
La vertu qui produit les exploits les plus grands,
Eſt celle quelquefois qu'on punit aux Tyrans,
Et c'eſt avec raiſon ce qu'en lui je ſoupçonne,
Si je veux m'arrêter aux marques qu'il en donne.

CLEOMENE.

Auſſi ne croyez pas que mon juſte courroux
Ait vû ſans s'indigner qu'il armât contre vous,
Pour ſavoir ſes deſſeins, en prevenir la ſuite,
D'un zele impatient je choiſis la conduite,
Et quoiqu'un ordre exprès, connu dans chaque Port,
De Crete aux Etrangers eût défendu l'abord,
Je paſſai dans ſa Cour, plein de cette vangeance,
Que de ma paſſion preſſoit la violence.
Mais helas! ceus-je lieu de la precipiter,
Quand j'appris qu'il n'armoit que pour vous meriter,
Et qu'une ardeur ſi belle échauffant ſon courage,
Je devois dans ſon cœur reſpecter votre Image?
J'avouerai plus encor, duſſai-je me trahir,
Tout mon Rival qu'il eſt, j'ai peine à le haïr,
Et de ſoi le merite étant par tout aimable,
Si quelque choſe en moi vous paroît eſtimable,
Si ce zele en mon cœur par la gloire produit
De quelque grandeur d'ame a merité le bruit,
Il la poſſede toute, avec cet avantage
Qu'élevé ſur un Trône où brille ſon courage,
De ce premier éclat ſes exploits revêtus
Donnent un double prix à ſes moindres vertus.

ERIPHILE.

Eh bien sans respecter ton amour ni ta gloire,
J'ai pour ce cher Rival ce qu'on n'eût osé croire,
Et puisqu'en ta loüange il trouve un foible appui.
Contre toi, contre moi, va combattre pour lui,
Tu me verras constante & fidelle en ma haine
Avouër hautement les sermens de la Reine,
Encourager moi-même à mériter ma foi
Ceux que jusques ici j'ai dedaignez pour toi,
Et par un noble orgueil que la gloire autorise,
De ma main à tes yeux recompenser sa prise.
Quel triomphe de voir son sort précipité,
Confondant son orgueil, punir ta lâcheté,
Et dresser, par l'eclat d'une seule victoire,
De ton ingratitude un trophée à ma gloire?

CLEOMENE.

Cessez de soupçonner de sentimens ingrats
Ce cœur qu'un Rival touche, & ne partage pas.
Puisque vous le voulez sa perte est assûrée,
Il ne peut l'éviter quand vous l'avez jurée.
J'y cours, & si pour lui mon zele officieux
A tâche d'etaler son mérite à vos yeux,
Rendant à sa vertu ce tribut légitime,
Je ne l'ai regardé que comme une victime,
Que mon amour soûmis osant vous destiner,
Pour vous l'immoler mieux, a voulu couronner.

ERIPHILE

Non, non, n'embrasse point une vertu contrainte.

CLEOMENE.

Le respect me defend le murmure & la plainte;
Mais je veux que les Dieux, pour punir mes sermens,
M'exposent chaque jour à de nouveaux tourmens,
S'il est Trône, grandeurs, que mon ame souhaite
A l'égal de vous voir Souveraine de Crete,
Et si j'épargne rien, quoi que vous présumiez,
Pour en mettre dans peu la Couronne à vos pieds.
Est-ce assez noblement répondre à votre haine?

ERIPHILE.

Va, tu n'ignore pas ce qu'a promis la Reine;
Combats, vaincs, & sur tout n'expose pas ma foi
A refuser ailleurs ce qui n'est dû qu'à toi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE.

QUel ſen iment confus & d'eſpoir & de crainte
Tient mes vœux tour à tour dans mon cœur ſuſpendus?
De quel bizarre ſort l'injurieuſe atteinte
Se plait à les voir confondus?
Tout mon ſang s'emeut & s'altere
A ſonger que deja peut-être on eſt aux mains.
Je ſai que pourſuivant la vengeance d'un Pere
La juſtice veut que j'eſpere,
Mais parce que j'aime, je crains.

Tu l'emportes, ô Crainte, & ma Raiſon te cede.
Si ce cruel combat ſatisfait mon devoir,
Ce cœur, que malgré moi Cléomene poſſede,
Ne s'en permet pas plus d'eſpoir.
Ainſi d'une image trop noire
Le ſeul peril qu'il court vient fraper mes eſprits,
Et je regarde peu ce qui lui vient de gloire,
Quand il pourſuit une victoire
Dont je ne puis être le prix.

Oui, c'eſt en vain pour lui que mon feu s'intereſſe.
L'imperieux orgueil du Trône qui m'attend,
A ſon plus doux appas vient oppoſer ſans ceſſe
Ce qu'il a de plus eclatant.
D'une ſource ſi peu commune
Il ſait tirer ce ſang à qui je dois le jour,
Que dans cette grandeur à moi-même importune,
Pour devoir trop à la Fortune,
Je n'accorde rien à l'Amour.

Dure fatalité, dont l'ordre tyrannique
M'aſſervit en eſclave à ce que je me dois,

Et qui ſur mes deſirs jette un joug magnifique
Dont l'eclat deguiſe le poids!
Que me ſert-il qu'un Diadême
D'un abſolu pouvoir ſoit l'infaillible appui?
Que me ſert de mon rang la majeſte ſuprême,
Si je ne puis rien pour moi-même
Lors que je puis tout pour autrui?

Ainſi, quand tu vaincrois, ne croi pas, Cléomene..
Que mon amour osât ſe declarer pour toi,
Tu peux par ton mérite égaler une Reine,
Mais tu n'a pas le nom de Roi.
Ce défaut qui fait mon ſupplice
N'offre point de remede à mon cœur abatu,
Et tel eſt de mon ſort le ſcrupuleux caprice,
Que je te fais une injuſtice
Par un principe de vertu.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONE.

ERIPHILE.

EH bien, Cléone, enfin que devons nous attendre?
Qu'as-tu sû? qu'a-t on fait? & que viens-tu m'ap-(prendre?

CLEONE.

Un ſuccès qui ſans doute à nos vœux étoit dû,
L'orgueil de Timocrate enfin eſt confondu.
Et ce fameux Heros, tout vaillant qu'il puiſſe être,
Doit craindre nos Guerriers puisqu'il n'oſe paroître,
Chacun d'eux à l'envi le defie au Combat.

ERIPHILE.

Il agit plus en Chef peut-être qu'en Soldat,
Et ne pas s'expoſer à ce premier orage,
Sans doute eſt moins défaut qu'adreſſe de courage.
Quelque raiſon l'oblige à reſerver ſon bras.

CLEONE.

Traſille priſonnier ne l'étonne donc pas?

ERIPHILE.

Quoi, Traſille, Cléone? ô Dieux, eſt-il croyable?
Ce Chef de ſon parti le plus conſiderable?
Mais, Cléone, après tout ce peut être un faux bruit.

CLEONE.

Non, non, devant la Reine on l'a déja conduit,
Où pour couvrir la honte ou sa prise l'expose,
L'amour de Timocrate en est la seule cause.
A-t-il dit, *& sans doute on vainc mal aisement,*
Lorsqu'il se faut soumettre aux ordres d'un Amant.
Sans oser attaquer reduits à nous défendre,
Vous nous offrez du sang que l'on craint de répandre;
Et l'espoir du triomphe est rarement permis
A qui veut épargner ses propres Ennemis.

ERIPHILE.

Ainsi quand nous vaincrons si nous l'en veulons croire,
A l'amour de son Roi nous en devrons la gloire?
Il arme contre nous & nous veut epargner?

CLEONE.

Par ce respect peut-être il pretend vous gagner.

ERIPHILE.

Il n'y peut employer qu'un effort inutile.

CLEONE.

Je le croi, mais, Madame, à parler de Trasille,
La curiosité touche peu votre cœur.
De ne pas demander quel en est le vainqueur.

ERIPHILE.

Helas! s'il étoit tel qu'il pût flater ma peine,
J'aurois ouï deja le nom de Cléomene,
Et comme à ses Rivaux je crains de trop devoir,
Après Trasille pris je n'ai rien à savoir.

CLEONE.

Au moins à son defaut, si j'ai sû vous entendre,
Vous souhaitiez tantôt l'avantage à Nicandre,
Et c'est par sa valeur que Trasille soûmis
Semble semer l'effroi parmi nos Ennemis,
Leur courage deja s'allentit par sa prise,
Et pour peu qu'aujourd'hui le Ciel nous favorise,
J'ose presque augurer de ces premiers exploits
Que nous verrons dans peu la Crete sous vos loix.

ERIPHILE.

Avant que mon espoir sur ton zele s'assûre,
Apprenons si la Reine en accepta l'augure.

SCENE III.

LA REINE, ERIPHILE, DORIDE, CLEONE.

ERIPHILE.

Madame, enfin les Dieux se declarant pour nous,
Semblent flatter nos maux d'un espoir assez doux.
Et j'allois vous jurer....

LA REINE.

Ah, ma Fille!

ERIPHILE.

Madame,
Que dois-je présumer du trouble de votre ame?

LA REINE.

Que loin qu'un juste espoir puisse adoucir nos maux,
Je viens te préparer à des malheurs nouveaux.

ERIPHILE.

Quel changement soudain me defend que j'espere!
La prise de Trasille est-elle imaginaire,
Ou pour nous accabler d'un plus rude revers,
Les Dieux par quelque traître ont-ils brisé ses fers?

LA REINE.

Non, sa prison est sûre, & je crains peu sa fuite,
Mais d'un combat funeste ignore-tu la suite?

ERIPHILE.

Je n'ai rien sû de plus.

LA REINE.

Li dans mon desespoir.
Ce qu'on me laisse encor à te faire savoir,
Et tâche à m'epargner la douleur de te dire
Que le Ciel contre nous pour un Tyran conspire.
D'abord Trasille pris sembloit nous assûrer
De tout ce que ma haine avoit droit d'esperer.
Les siens que cette prise avoit remplis d'allarmes
Ne s'offroient qu'en desordre à soûtenir nos armes.
Quand pour chasser l'effroi dans leur parti semé
Timocrate paroit superbement armé.
La visiere baissée il exhorte, il commande;
La nouvelle en est sûë & la joye en est grande,
Les hauts cris que les siens en poussent jusqu'aux Cieux
Sont

Sont de notre malheur le présage odieux.
Nos Princes pour voler où l'Amour les engage
Quittent impudemment leur premier avantage,
Et courant attaquer cet Ennemi nouveau,
Cresphonte le premier accroche son vaisseau,
Il saute dans son bord, figure-toi le reste,
Il s'y donne un combat & sanglant & funeste.
Soudain Leontidas jaloux de son bonheur
Brûle d'en partager le peril & l'honneur,
Mais il ne peut si-tôt contenter son envie
Qu'il ne trouve déja que Cresphonte est sans vie.

ERIPHILE.

Il est mort!

LA REINE.

Oui, ma Fille, & pour comble de maux
Même sort attendoit deux illustres Rivaux,
Leontidas n'est plus.

ERIPHILE.

Que dites-vous, Madame?

LA REINE.

Tous deux par Timocrate, ont vû couper leur trame,
Et ce fier Ennemi triomphe injustement
De toute la fureur de mon ressentiment.
Voi dans un tel destin ce qui nous reste à craindre.

ERIPHILE.

Et pour eux & pour nous il est sans doute à plaindre,
Mais achevez, de grace, après un tel malheur
Tous les nôtres, Madame, ont-ils manqué de cœur?
Laissent-ils sans obstacle échaper la victoire?

LA REINE.

Nicandre avec éclat en dispute la gloire,
Et contre Timocrate il employe à son tour
Ce qu'inspire aux grands cœurs & l'honneur & l'amour;
Mais comme sur lui seul tout l'Etat se repose,
Son peril de mon trouble est la plus juste cause.
Outre qu'à ces sujets & d'alarme & d'effroi,
Cleomene... Mais Dieux! est-ce Arcas que je voi?

SCENE IV.

LA REINE, ERIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

LA REINE.

EH bien! Arcas vient-il, apres tant de disgraces,
Nous expliquer du Sort les dernieres menaces?

ARCAS.

Madame, plût au Ciel qu'au prix de tout mon sang . .

LA REINE.

La pitié fait outrage à celles de mon rang
Parle, c'est trop tenir mon ame suspenduë.
Ne me deguise rien; la bataille est perduë?

ARCAS.

Oui, Madame, & jamais les Destins conjurés
Avec tant de fureur ne se sont déclarés
Contre nous Timocrate a paru comme un foudre,
Qui renverse, qui brise, & reduit tout en poudre:
Tous sous ses moindres coups sont tombez sans effort,
Et peu de nos Vaisseaux ont regagné le Port.

ERIPHILE.

Ah! Cleone,

LA REINE.

Gardez de rien faire paroître
Qui démente le sang dont on vous a vû naître,
Et refusant votre ame à des soûpirs trop bas,
Si le Sort vous trahit, ne vous trahissez pas.
A quoi que sa rigueur contre nous puisse atteindre,
C'est la justifier que de s'en oser plaindre.
Et d'un Trône, où la gloire a toûjours éclaté;
Par cet abaissement souiller la majesté.
Dans des murs jusqu'au bout armés pour la défendre;
Tombons par son débris plûtôt que d'en descendre,
Et montrons qu'aux grands cœurs qui perdent tout espoir.
C'est est un assez grand que de n'en point avoir.

ARCAS.

Ce dessein seroit beau, si le Ciel moins contraire
Ne découvroit pour nous qu'une haine ordinaire;
Mais ce qui des malheurs semble être le dernier,
Nicandre...

LA REINE.

Que dis-tu, Nicandre?

ARCAS.

Est prisonnier.

LA REINE.

Acheve & di qu'un traitre, insolent dans sa haine,
Est prêt de l'assouvir par le sang de ta Reine.
Oui, pour vous satisfaire, ô Manes d'un Epoux,
Je destinois le sien comme digne de vous,
Mais puisqu'en vain ma foi l'a cherché pour victime,
Le mien de mes sermens doit expier le crime.
Sus donc, sans balancer un dessein glorieux,
De leur temerité faisons raison aux Dieux.
Sur le peu de Vaisseaux échappés de l'orage,
Allons contre un Tyran achever leur ouvrage,
Et du moins, sûrs du coup qui nous doit accabler,
Essayons en tombant de le faire trembler
C'est là dans nos malheurs tout l'espoir qui nous (reste.

ERIPHILE.

Quel espoir, dont l'effet n'a rien que de funeste!
Madame au nom des Dieux que touchent vos sermens,
Daignez de ce transport calmer les mouvemens.
Trasille dans vos fers rompra ceux de Nicandre,
Ou si pour les briser il faut tout entreprendre,
Peut-être tous ces Chefs qui lui servoient d'appui,
Ne sont pas hors d'etat de combattre pour lui.

LA REINE.

La surprise d'un coup que redoutoit ma haine
Avoit de mon esprit eloigné Cléomene.
Mais puis-je sans trembler m'informer de son sort?
Parlez, parlez, Arcas.

ARCAS.

Madame, on le croit mort,
Au moins s'étant mêlé sans se faire connoître,
A nos yeux aussi-tôt il a sû disparoitre,
Et sans doute au combat il portoit trop de cœur
Pour voir, sans y perir, Timocrate vainqueur.

LA REINE *à Eriphile.*

Eh bien, mon esprit cede à d'injustes alarmes?

ERIPHILE.

En de pareils malheurs le mien n'eſt plus qu'aux (larmes,
Et pour vous les cacher je vai loin de vos yeux
En offrir le ſpectacle en ſacrifice aux Dieux.

LA REINE.

Ah, loin que leur colere en puiſſe être appaiſée...
Mais Dieux, que vois-je? Arcas, m'aviez-vous abuſée.

SCENE V.

LA REINE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE.

NICANDRE.

NOn, Madame, & le Sort qui me pourſuit toûjours,
En me tirant des fers, m'en donne de plus lourds.
De quelque doux eſpoir que mon retour vous flate,
Aimerez vous un bien qu'on doit à Timocrate,
Et vous reſoudrez-vous dans un malheur ſi grand,
A vous ſervir d'un bras qu'un Ennemi vous rend?
M'ayant fait priſonnier, c'eſt lui qui me renvoye.

LA REINE.

Quelle amertume, ô Dieux, verſez vous ſur ma joye?

NICANDRE.

Et je ſens d'autant plus l'aigreur de ce revers
Que ſans condition il a briſé mes fers.
Jugez à quel effort tant de vertu m'engage.

LA REINE.

Quoi, de Traſille pris nous laiſſer l'avantage,
Et ne l'arracher pas à ce lâche deſtin
Qui d'un regne éclatant précipite la fin?

NICANDRE.

Vous la craignez en vain ſi vous l'en pouvez croire,
Ma priſe avoit à peine affermi ſa victoire,
Que le combat ceſſe, je prépare mon cœur
A tout ce que fait craindre un inſolent Vainqueur,
Quand un ordre ſecret que l'on ſembloit attendre,
Dans un leger eſquif me force de deſcendre,
Où pour en joindre un autre, ayant un peu ramé,
J'y voi le Roi de Crete encore tout armé.
Si-tôt qu'il m'apperçoit il hauſſe la viſiere.
Je découvre l'éclat d'une mine guerriere,
Et tel que ſur un teint & vif & coloré,

La

La chaleur du combat ne l'a point alteré.
Nicandre, me dit-il, *pour montrer à ta Reine*
Que même je la veux respecter dans sa haine,
Si tant de sang versé ne la sauroit finir,
Je lui redonne en toi dequoi la soûtenir;
Heureux si poursuivant mon premier avantage
De son Trône & du mien je lui puis faire hommage,
Et si de son courroux désarmant la rigueur,
Ma victoire aux vaincus fait souffrir le vainqueur.
Cependant, par respect pour qui veut me détruire,
Voi que moi-même aux tiens j'ai voulu te conduire.
Nous voguons, tant qu'enfin n'osant plus avancer,
Avant qu'on nous separe, il me fait l'embrasser.

LA REINE.

Quoi, d'un faux sentiment l'indigne & basse amorce
Pour eblouïr Nicandre a donc assez de force,
Et ce trompeur appas l'a si-tôt abatu
Qu'il nous vante pour vraye une ombre de vertu?
Non, non, quoi que la tienne ait peine à s'en defendre,
Ne croi pas que jamais je m'en laisse surprendre,
Et que d'un Ennemi l'audacieux espoir,
En seduisant ma haine, ebranle mon devoir.
Ce cœur qu'il veut corrompre est trop haut pour souscrire
Au triomphe insolent où son orgueil aspire,
Et dans les sentimens où m'engage un Epoux.
Ce qu'il fait pour l'éteindre augmente mon courroux.
Quelque bien aujourd'hui que l'Etat en reçoive,
Je le hais d'autant plus qu'il veut que je lui doive,
Et que sa tyrannie osant trop s'élever,
Jusque dans mon cœur même il cherche à me braver.
Oui, Dieux de cet Etat protecteurs redoutables,
Des sermens violés vangeurs impitoyables.
Pour obliger ma haine à ne flechir jamais,
Oyez-moi repeter ceux que j'ai déja faits.
Tant que Reine en ces lieux j'aurai quelque puissance,
Si de hâter sa mort mon devoir se dispense,
Puisse votre courroux par de justes fureurs
Exposer tout Argos aux dernieres horreurs,
Et par une vangeance aussi juste qu'entiere
N'y laisser voir par tout qu'un vaste cimetiere.
Mais d'où vient ce grand bruit qui poussé jusqu'aux Cieux,

Par

Par des cris redoublés fait retentir ces lieux?

DORIDE.

Madame, permettez pour vous tirer de peine...

SCENE VI.

LA REINE, NICANDRE, CLEOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

J'En connoi le ſujet en voyant Cléomene,
Il vit, il vit encor, & le peuple à le voir
Par ces marques de joye explique ſon eſpoir,
De ſon retour ſans doute il prend droit de renaitre.

CLEOMENE.

Il eſt vrai qu'à me voir ſa joye a ſû paroitre,
Mais, Madame, elle eſt dûë au ſuprenant revers
Qui ſauvant cet Etat met Timocrate aux fers.

LA REINE.

Que dites-vous, ô Dieux!

CLEOMENE.

Que de notre défaite
J'ai ſû vanger par là le malheur ſur la Crete,
Et que pour vous laiſſer maitreſſe de ſon ſort,
Remis aux mains d'Iphite, on le conduit au Fort.

NICANDRE.

Quoi, vous l'auriez vaincu?

CLEOMENE.

Quand je n'oſois le croire,
Les Dieux ont à mon bras accordé cette gloire,
Puiſque voyant qu'en vain j'y ferois mes efforts,
La bataille perduë & les deux Princes morts,
M'echapant vers le Port, par un heureux rencontre
Dans un leger Vaiſſeau le hazard me le montre.
Je le joins, & l'attaque avec tant de vigueur,
Que ſurpris du peril qui menace un vainqueur,
Avant que dans ſa flotte on puiſſe en rien apprendre,
Après quelque combat je l'oblige à ſe rendre.

NICANDRE.

Où ton trop de vertu t'a-t-il precipité,
O Prince? ta priſon vient de ma liberté.

LA

LA REINE.

Enfin, ma Haine, enfin nous bravons la tempête,
Les Dieux m'ont exaucée, & ta victime est préte.
Ou vous, par qui le Sort l'a soûmise à mes loix,
Quel prix m'acquittera de ce que je vous dois?

CLEOMENE.

L'aveu d'un bel espoir qui sur votre promesse,
Dans l'orgueil de ses vœux s'eleve à la Princesse.

NICANDRE.

L'ambition déja vous fait-elle ignorer
Qu'a moins d'être ne Prince on n'y peut aspirer?

CLEOMENE.

Cette ambition même est un illustre signe,
Que ce que je suis né ne m'en rend pas indigne;
Et qu'il n'est point de Prince, à qui l'eclat du sang
Ait dans toute la Grece acquis un plus haut rang.

NICANDRE.

C'est sans doute en donner une preuve certaine,
Que venir sans Armée au secours de la Reine?

CLEOMENE.

Rendre ses Ennemis sous le nombre abatus
N'est que l'effet commun des communes vertus,
Et sur cet avantage obtenir la victoire,
Si c'est vaincre en effet, c'est triompher sans gloire.
Quoi que montre un parti de foiblesse ou d'effroi,
Ce bras pour l'en chasser n'a besoin que de moi,
Et du moins, mes exploits n'egalant pas les vôtres
Je tiens tout de moi seul, & ne dois rien aux autres.

LA REINE.

Ils sont tels, Cléomene, ils sont tels que les Dieux
Ne desavouëroient pas un sang si glorieux.

NICANDRE.

Mais, Madame, est-ce lui que nous en devons croire?

CLEOMENE.

Oui, puisque je l'assûre après une victoire.
Qui dans le champ d'honneur tel qu'un Prince a paru,
Lors qu'il dit qu'il est Prince, est digne d'être crû;
Non qu'il ne fût facile, en me faisant connoître,
D'etouffer un soupçon que l'envie a fait naître;
Mais vouloir l'eclaircir quand mon bras le confond,
D'un doute injurieux c'est meriter l'affront,

Puis

Puis qu'enfin, si j'avois une naissance ingrate,
Avant qu'entre vos mains remettre Timocrate,
Sur la foi des sermens j'aurois pû m'assûrer
Le bonheur qu'un Rival me defend d'esperer.
Ici leur saintete les rend inviolables;
Mais un cœur genereux hait des ruses semblables.
D'un glorieux espoir dans mon ame adoré,
J'ai crû votre parole un garand assûré,
Et lors qu'à son effet comme Prince j'aspire,
Pour confirmer ce rang ma foi vous doit suffire.

LA REINE.

Il est juste, & l'Etat ne sauroit faire un choix
Qui dans leur majesté soûtienne mieux les loix.
Votre hymen fait leur gloire, & pour plus d'assûrance
Sur ces mêmes sermens qui pressent ma vangeance,
J'atteste tous les Dieux, qu'au Temple, aux yeux de
La Princesse demain vous prendra pour Epoux (tous,
Ne craignez pas plus loin que l'effet s'en recule,
Ou s'il vous peut encor rester quelque scrupule,
Pour le mieux étouffer, venez avecque moi
L'assûrer de vos soins, & recevoir sa foi.

SCENE VII.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

QUel coup de foudre, Arcas!

ARCAS.

Il est grand, il est rude.

NICANDRE.

O d'un cœur partagé mortelle inquietude,
Que dans leurs interêts engagent tour à tour
Par un effort égal & l'honneur & l'amour!
Mais c'est trop écouter un amour qui nous flate.
Satisfaisons l'honneur en sauvant Timocrate;
Quand je voi que j'en tiens & vie & liberté,
Songer à d'autres soins est une lâcheté.

ARCAS.

L'effort, dont sa vertu l'a fait pour vous capable,
Semble ici de la vôtre en attendre un semblable.
Mais si le délivrant, je pouvois trouver jour

A ser-

A ſervir votre honneur enſemble & votre amour?

NICANDRE.

A quel frivole eſpoir veux-tu porter ma flame?

ARCAS.

Je renferme, Seigneur, ce ſecret dans mon ame,
Et c'eſt par les effets que vous pourrez ſavoir
Ce qu'oſe à votre gloire epargner mon devoir.

NICANDRE.

Preſſé trop vivement d'une atteinte mortelle,
Sans rien examiner je laiſſe agir ton zele;
Seulement pour hâter un glorieux deſſein,
Viens prendre pour Iphite un ordre de ma main.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Quoi, ſans voir qu'à perir un tel refus l'expoſe,
Timocrate à ſa fuite eſt le ſeul qui s'oppoſe?

ARCAS.

Seigneur, je l'avouërai; j'apprehendois d'abord
D'avoir peine à gagner le Gouverneur du Fort.
Quoi que de vos bien-faits Iphite ſoit l'oûvrage,
Un ſcrupule leger ſouvent lui fait ombrage,
Et s'agiſſant ici de delivrer un Roi,
Je craignois ſeulement l'obſtacle de ſa foi.
Mais lors que ſa priſon par lui nous eſt ouverte,
Voir ce Roi malheureux s'obſtiner à ſa perte,
C'eſt ce qui me confond, & le dernier effort
De ce que peut ſur nous la malice du Sort.

NICANDRE.

Pour couvrir ce refus encor que peut-il dire?

ARCAS.

Que pour ſa liberté ſon cœur en vain ſoûpire,
Puis qu'après la diſgrace où le Ciel l'a fait choir,

C'eſt

C'eſt de ſon ſeul Vainqueur qu'il la peut recevoir.

NICANDRE.

Mais ſait-il que ſa priſe importe à Cléomene,
Que ſon amour l'expoſe aux ſermens de la Reine,
Et que même deja le ſcrupule indiſcret
D'un peuple trop timide oſe en preſſer l'effet?

ARCAS.

C'eſt par où j'ai tâché d'ébranler ſon courage;
Mais d'une haine injuſte il veut forcer la rage,
Et voir ſi Cleomene oſera dans ce jour
Tirer du ſang d'un Roi le prix de ſon amour.

NICANDRE.

Ce n'eſt donc pas aſſez qu'une affreuſe victoire
D'un bel eſpoir au mien ait défendu la gloire,
Si par un Ennemi mon devoir combattu
Ne voit le ſort jaloux confondre ma vertu.
Il faut vaincre pourtant; retourne, employe Iphite,
Joins ſes efforts aux tiens, preſſe, agi, ſollicite,
Et fai ſi bien qu'enfin Timocrate aujourd'hui
Daigne accepter de moi ce que je tiens de lui.

ARCAS.

Puis-je avec tant d'ardeur le forcer à ſe rendre,
Si votre amour par là n'a plus rien à pretendre?

NICANDRE.

Quoi? ſa fuite auroit pû relever mon eſpoir?

ARCAS.

Oui, s'il l'avoit d'abord laiſſée en mon pouvoir,
Car j'avois fait déja ſoupçonner à la Reine
Qu'elle hazardoit trop à croire Cléomene,
Et qu'un faux Timocrate entre ſes mains remis,
Pouvoit ſurprendre un bien aux ſeuls Princes promis.
Ainſi dans ce refus d'éclaircir ſa naiſſance,
Timocrate échapé par notre intelligence,
On n'auroit pas eu peine à lui perſuader,
Que pour couvrir ſa fourbe il l'eût fait évader,
Jugez quel doux eſpoir eût flatté votre flame.

NICANDRE.

Qu'à ce lâche deſſein j'euſſe abaiſſé mon ame!
Non, Arcas, mon amour jaloux de ſon bonheur.
Peut attaquer ſon rang, mais non pas ſon honneur.

ARCAS.

Je ſai que dès l'abord vôtre vertu ſevere
Eût rompu ce projet à ne vous le pas taire,
Mais auſſi je ſai bien qu'en un preſſant ennui
On doit ſouvent ſervir un Prince malgre lui.
Cependant les ſoupçons où j'ai pouſſe la Reine,
Au lieu de le detruire avancent Cléomene,
Puisque pour debrouiller le ſecret d'un tel ſort,
On doit avoir deja mené Traſiile au Fort,
Qui connoiſſant ſon Roi va malgre mon adreſſe
A votre heureux Rival aſſûrer la Princeſſe.

NICANDRE.

Souffrons ce dur revers, plutot que conſentir
Que ma vertu s'attire un honteux repentir,
Et que ton trop de zele, aux depens de ma gloire,
Impute à Cléomene une fauſſe victoire.
Si contre mon amour le Deſtin irrite...
Mais où porte Doride un pas précipité?

SCENE II.

NICANDRE, DORIDE, ARCAS.

NICANDRE.

Parle, où vas tu ſi vîte?

DORIDE.

Avertir la Princeſſe
Du plus noir attentat dont ait rougi la Grece.
J'en crois à peine encor ce que mes yeux ont vû.

NICANDRE.

Il faut ſauver l'Etat de ce coup imprévû;
Depêche, explique toi.

DORIDE.

Seigneur, ce Cléomene
Dont l'orgueil aſpiroit au Trône de la Reine,
De la haute vertu ce modele parfait,
N'a pû ſi bien cacher ce qu'il eſt en effet,
Qu'en lui le juſte Ciel n'ait laiſſé reconnoître
Un fourbe, un impoſteur auſſi lâche que traître.

NICANDRE.

Que m'apprens-tu, Doride!

DORIDE.

Un ſecret éclairci
Qui perdoit la Princeſſe, & vous perdoit auſſi.
On s'etonnoit, Seigneur, au bonheur de nos armes,
De voir nos Ennemis n'en prendre point d'alarmes,
Et que dans leur parti le deſordre & l'effroi
N'eût point encor ſuivi la priſe de leur Roi.
Mais quelle crainte, helas, troubleroit leur victoire,
Quand Cléomene à faux s'oſe en donner la gloire,
Et que ſon artifice à la fin prevenu
Sous les armes d'un Roi ſuppoſe un Inconnu?

NICANDRE.

Quoi, celui dont lui-même a vanté la défaite,
Le Priſonnier du Fort, n'eſt pas le Roi de Crete?

DORIDE.

Non, Seigneur, mais l'appui d'un fourbe ambitieux
Dont on a convaincu l'impoſture à mes yeux.
Sur un confus murmure epandu par la ville
Qui veut qu'au Priſonnier on confronte Traſille,
Quoi qu'en ſecret mon cœur en deplorât le ſort
Par curioſité j'ai voulu ſuivre au Fort,
Ou preſſé de douleur & trompé par ſes armes
Traſille à ſes genoux alloit porter ſes larmes
Lors que levant les yeux, il s'étonne dequoi
On lui montre pour Prince un Sujet de ſon Roi.
Le Priſonnier rougit, & de ſon artifice
Les ſignes qu'il lui fait donnant un clair indice,
Quoi, dit alors Traſille, *un traître, un impoſteur,*
S'oſe dire vaincu ſous le nom du vainqueur,
Et formant contre lui quelque trame ſecrette,
Ariſton dans vos fers s'érige en Roi de Crete!
Pour voir avec ſuccès ce bruit par tout ſemé,
Son fantôme ſans doute eſt aſſez bien armé,
Mais quel que ſoit l'auteur d'un ſi bas ſtratagême.
J'en verrai rejaillir la honte ſur lui-même,
Et de l'indigne affront d'une fauſſe priſon,
Timocrate dans peu ſaura tirer raiſon.
A ces mots qui pour lui ſemblent un coup de foudre,
On voit le Priſonnier ne ſavoir que reſoudre.
Il demeure confus, & ſa confuſion
Servant à le convaincre en cette occaſion,

Sur

Sur un aveu si fort dont la preuve est facile,
A la Reine sur l'heure on remene Trasille.

NICANDRE.

Arcas, qui l'auroit crû?

ARCAS.

L'ambition, Seigneur,
A de puissans attraits à chatouiller un cœur,
Et de l'espoir du Trône exclus par sa naissance
Cleomene...

DORIDE.

Seigneur, le voici qui s'avance.
Vous-même sur la fourbe essayez son esprit.
Je cours à la Princesse en faire le recit.

SCENE III.

NICANDRE, CLEOMENE, ARCAS.

NICANDRE.

Enfin par une voye illustre & peu commune
Le vaillant Cleomene a brave la Fortune,
Il la voit en esclave asservie à ses vœux.

CLEOMENE.

Je me plaindrois à tort de n'être pas heureux.

NICANDRE.

Ce choix dont va par tout la gloire être semée,
Sans doute aura rendu la Princesse charmee?
Son devoir lui doit être une assez douce loi?

CLEOMENE.

Du moins sans repugnance elle a reçu ma foi.

NICANDRE.

Qui l'affermit au Trône y merite une place.

CLEOMENE.

Elle me l'a promise, & de fort bonne grace.

NICANDRE.

C'est le moins qu'elle doive à l'amour d'un Héros.

CLEOMENE.

Il n'a pas nui peut-être aux interêts d'Argos.

NICANDRE

L'Etat qui balançoit à faire choix d'un Maître,
Se plaint du long refus qu'il a fait de paroître.
Vous lui pouviez plûtôt épargner ce souci.

CLEOMENE.
J'eus mes raisons alors pour en user ainsi.
NICANDRE.
La Couronne pourtant est toûjours belle à prendre.
CLEOMENE.
Je tâche à meriter avant que de prétendre.
NICANDRE.
De ce que vous valez nous étions trop instruits.
CLEOMENE.
Pas tant, qu'il ne fallût montrer mieux qui je suis.
NICANDRE.
Dans vos premiers exploits éclate tant de gloire...
CLEOMENE
J'avois lieu de douter qu'on les en voulût croire.
NICANDRE.
Vous pouviez éclaircir le rang que vous tenez.
CLEOMENE.
La naissance est l'appui des courages mal nez.
NICANDRE.
Vous vous obstinez bien au secret de la vôtre ?
CLEOMENE.
La conduite de l'un n'est pas celle de l'autre,
Et comme on peut agir par divers interêts,
Selon l'occasion chacun a ses secrets
NICANDRE.
J'imaginois au vôtre un peu moins d'importance.
CLEOMENE.
Peut-être qu'elle va plus loin que l'on ne pense.
NICANDRE.
La Reine vous doit trop pour rien examiner.
CLEOMENE.
J'ai fait ce que l'honneur me sembloit ordonner.
NICANDRE.
Timocrate sans vous auroit bravé sa haine.
CLEOMENE.
Timocrate avoit lieu de craindre Cléomene.
NICANDRE.
Vous lui cachiez sans doute un dangereux Rival.
CLEOMENE.
Mon amour en effet lui peut être fatal.

NI-

NICANDRE.

Triompher d'un Vainqueur est une gloire extrême.

CLEOMENE.

Je n'en croirois pas moins à se vaincre soi-même.

NICANDRE.

Ainsi vos feux payez, il vous seroit bien doux
Que la Reine daignât etouffer son courroux,
Pardonner à ce Roi que votre amour lui livre!

CLEOMENE.

De pareils sentimens sont toûjours beaux à suivre,

NICANDRE.

Nous parlerons pour lui si c'est vous obliger.

CLEOMENE.

Mes vœux dans son dessein se laissent partager,
Et c'est de la Princesse ou propice ou cruelle...
Mais la voici.

NICANDRE

Seigneur, je vous laisse avec elle,
Et n'oublierai jamais le respect que je doi
A celui que les Dieux m'ont destiné pour Roi.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLEOMENE, CLEONE.

CLEOMENE

QUe vois-je qui m'alarme, ô divine Princesse!
Aurois-je quelque part dans l'ennui qui vous presse,
Et dois-je apprehender de mon mauvais Destin,
Que Cléomene heureux ait causé ce chagrin?
D'où peut-il être né quand la joie est publique?

ERIPHILE

Souffrez une demande avant que je m'explique.
Votre courage est grand, & la prise d'un Roi
Par vous de tout l'Etat vient de chasser l'effroi;
Mais quoi qu'il se promette après cette victoire,
Vous même assûrez-moi de ce que j'en puis croire,
Et si je dois en vous, son vaillant protecteur,
Admirer un Héros, ou craindre un Imposteur.

CLEOMENE.

Madame, qui vous donne un soupçon qui m'outrage?

ERIPHILE.

Un bruit fortifié d'un puiſſant temoignage.
Purgez vous d'un faux Roi que pour nous abuſer
Sous un feint equipage on vous fait ſuppoſer.
Parlez, & dût ma gloire en demeurer ternie,
Je vous en croirai ſeul, eſt-ce une calomnie,
Et l'éclat d'un hymen qui vous doit rendre heureux,
Fournit-il à l'envie un trait ſi dangereux?
Dépêchez, Cléomene, il eſt temps de répondre.
Tu te tais; c'en eſt trop, lâche, pour te confondre,
Ton deſordre t'accuſe, & je voi trop pourquoi
Tu voulois de ton rang être crû ſur ta foi.

CLEOMENE.

Je ſuis ſurpris ſans doute, & toute mon adreſſe
Ne peut cacher mon trouble aux yeux de ma Princeſſe.
Non que lorſqu'un faux bruit m'oſe calomnier,
Il ne me ſoit aiſé de me juſtifier,
Car il n'eſt pas ſi vrai que je ſuis Cléomene,
Qu'il l'eſt que j'ai livré Timocrate à la Reine,
Qu'un ſuccès favorable a rempli ſon eſpoir,
Et qu'elle a ſur ſa vie un abſolu pouvoir.
Mais ce qui fait ma peine & mes inquietudes;
C'eſt de vous voir pour lui des ſentimens ſi rudes,
Que je n'oſe eſperer qu'un genereux effort
Vous faſſe plaindre au moins le malheur de ſa mort.

ERIPHILE.

Quoi, de celle d'un Pere un Ennemi coupable
D'une lâche pitié m'éprouveroit capable?

CLEOMENE.

Helas!

ERIPHILE.

Acheve, parle, explique tes ſoûpirs.

CLEOMENE.

Comment les expliquer s'ils choquent vos deſirs?
L'ardeur qu'à vous ſervir mon courage déploye,
Fait ſans doute & mes ſoins & ma plus forte joye,
Mais quoi que mon amour l'ait toûjours ſû borner
A l'aveu glorieux qu'on vient de me donner,
Un reproche ſecret, que malgré moi j'écoute,
M'arrête inceſſamment ſur le prix qu'il me coûte.
Aux aveugles deſirs d'un tranſport furieux

Il m'a fait immoler un Roi victorieux,
Et cet effort eſt tel, qu'à l'avoir ſu comprendre,
Vous m'auriez moins pouſſé peut-être à l'entreprendre.

ERIPHILE.

Ne croi pas ton orgueil, juſques à te flater
D'un aveu qu'en effet tu n'oſes meriter.
Ce cœur qui voit le tien & lit dans ta penſée,
Ne peut être le prix d'une vertu forcée.
Rencontrer par hazard & triompher d'un Roi,
C'eſt ce qu'un autre heureux auroit fait comme toi;
Mais en faire eclater le remords qui t'accable,
C'eſt une lâchete dont toi ſeul es capable.

CLEOMENE.

Eh bien, à ce reproche oſez vous emporter,
Mais apprenez par ou je l'ai pû meriter.
Je ſuis lâche, il eſt vrai, moi-même je m'accuſe,
Non pour ce faux remords dont l'erreur vous abuſe,
Mais pour avoir ſouffert que ce cœur amoureux
Abuſât du reſpect d'un Roi trop malheureux,
Car puiſqu'un tel ſecret ne ſauroit plus ſe taire,
C'eſt lui qui par ſa priſe a tâche de vous plaire,
Et quelque ſûr qu'il ſoit de perdre ici le jour,
Il eſt moins priſonnier de guerre que d'amour.
Si-tôt qu'il m'a connu, *Triomphe*, *Cléomene*,
M'a-t-il dit, *ſans combat ta victoire eſt certaine.*
La Princeſſe a donné l'arrêt de mon trepas,
Je la reſpecte trop pour n'y ſouſcrire pas,
Et ſi j'ai pû d'abord ſuivre une ardeur contraire,
De deux Rivaux haïs j'ai voulu la defaire.
Mais ce courroux contr'eux dans mon cœur allumé
Ne peut avoir d'effet contre un Rival aimé.
Ah! Princeſſe.

ERIPHILE.

Pourſui, renonce à ta victoire,
Tâche ſur ton Rival d'en repandre la gloire,
Et me le faiſant voir par ſoi-même vaincu,
Rends-le digne d'un prix qui t'etoit ſi mal dû.

CLEOMENE.

Ce prix n'en peut avoir, mais ſi pour y pretendre,
Le merite aſſez loin de ſoi pouvoit s'etendre,
Le Ciel qui fait les Rois n'en voit point aujourd'hui,

Qu'en un si haut espoir il soûtint mieux que lui.

ERIPHILE.

Va, ta loüange est froide, & puisque ta foiblesse
A louër ton Rival lâchement s'interesse,
Je te veux faire voir, pour combler tes souhaits,
Que je sai mieux encor louër que tu ne fais.
De tout ce qu'a d'éclat la grandeur de courage,
Timocrate lui seul possede l'avantage.
Comme il sait avec gloire en regler la chaleur,
Sa prudence est toûjours égale à sa valeur,
Par tout il fait briller une vertu parfaite,
Il est illustre & grand, mais il est Roi de Crete,
Et pour moi sa naissance est un crime si noir,
Que sa mort de mes vœux est le plus doux espoir.

CLEOMENE.

Eh bien, Madame, eh bien, il faut les satisfaire.
De ce Roi malheureux la perte vous est chere,
Et votre aveugle haine attachée à son rang,
Brûle d'en voir le crime effacé dans son sang.
Vous l'y verrez, Madame, & ma triste victoire
D'un spectacle si doux vous assûre la gloire;
Mais les Dieux permettront, pour flater ses malheurs
Que malgré vous sa mort vous coûtera des pleurs,
Et qu'enfin votre cœur mieux instruit dans sa haine,
D'un amour qui le perd haïra Cléomene.

ERIPHILE.

Oui, puisque cet ingrat s'obstine à se trahir,
Timocrate en effet me le fera haïr;
Non, comme tu le crois, d'avoir livré sa tête
A la juste vangeance où tout l'Etat s'apprête,
Mais de s'être rendu, pour trop plaindre son sort,
Indigne que mon cœur soit le prix de sa mort.
C'en est assez, adieu, je voi venir la Reine;
Tu peux de ma colere appeller à sa haine.

SCENE V.

LA REINE, CLEOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

LA Princesse paroît s'éloigner en courroux.
A-t-elle quelque lieu de se plaindre de vous?

Cleo-

Cléomene, parlez; vous en ſavez la cauſe.

CLEOMENE.

Oui, Madame, je ſai le crime qu'on m'impoſe;
Mais ſi mon feu déplait, on montre un cœur bien bas,
A publier de moi ce que l'on ne croit pas;
Et c'eſt ſans doute uſer d'une mauvaiſe adreſſe
Que noircir mon honneur, pour m'ôter la Princeſſe.

LA REINE.

Non, Cléomene, non, la Princeſſe eſt à vous,
Ayant reçû ſa foi vous êtes ſon Epoux,
Et tout ce que le Temple a de cérémonies
Ne rendra pas demain vos ames mieux unies.
Nous devons par reſpect ce dehors à nos Dieux,
Mais à l'ambition il faut fermer les yeux.
Ce bonheur ſouhaité, cet hymen qui vous flate,
N'eſt dû qu'au ſeul vainqueur du Prince Timocrate,
Et la foi dont les nœuds ont pour vous tant d'appas,
Demeure ſans effet ſi vous ne l'êtes pas.

CLEOMENE.

Quoi! ce n'eſt point aſſez pour vous le faire croire
Que la mienne à l'Etat répond de ma victoire?
Ces exploits renommés des cœurs nobles & grands
D'une entiere vertu ſont d'illuſtres garands,
Et ce ſeroit un monſtre horrible en la Nature,
De voir la valeur jointe avec l'impoſture.

LA REINE.

Toutefois un Témoin aſſez digne de foi,
Dans votre Priſonnier ne connoit point de Roi.

CLEOMENE.

Ce Témoin, quel qu'il ſoit, le pourroit mal connoître,

LA REINE.

Quoi donc? Traſille enfin ne connoît point ſon Maî-(tre?

CLEOMENE.

Traſille! il le connoît & ne peut s'abuſer;
Mais je le confondrai s'il oſe m'accuſer,
C'eſt à quoi je m'engage.

LA REINE.

Allez, qu'on nous l'amene,
Arcas, il attend l'ordre en la chambre prochaine.

Arcas ſort.

Votre entrepriſe eſt grande, & j'en tremble pour vous.

CLEOMENE.

C'est ce que le succès va regler entre nous.

LA REINE.

Vous avez tous mes vœux ; mais je ne puis comprendre
Ce qu'à nous abuser Trasille peut pretendre,
Car d'esperer par là voir son Roi relâche...

CLEOMENE.

Nous en éclaircirons le mystere caché.

LA REINE

Il s'avance, & deja je l'entens qui murmure.

SCENE VI.

LA REINE, CLEOMENE, TRASILLE, ARCAS, DORIDE.

TRASILLE.

Quoi, Madame, on persiste en la même imposture?
On ose soûtenir qu'on ait vaincu mon Roi,
Qu'il soit entre vos mains?

CLEOMENE.

Oui, Trasille, & c'est moi.
Vous-même, oserez-vous soûtenir le contraire?
Parlez, il n'est plus temps, Trasille, de vous taire.
Ai-je trompé la Reine, & trahi son espoir,
Jurant que Timocrate étoit en son pouvoir?

LA REINE.

Trasille, répondez.

TRASILLE.

Ah! coupable Trasille.

CLEOMENE.

Non, non, il faut parler, la feinte est inutile.

LA REINE.

Le silence, d'un fourbe est l'ordinaire appui.
Qui des deux m'a trompée? est-ce vous? est-ce lui?

CLEOMENE.

Ah! c'en est trop enfin, parlez.

TRASILLE.

Je me retire,
Et n'en ai que trop dit pour avoir rien à dire;
Mais si j'ai découvert ce qu'il falloit cacher,
Vous aurez peu, Seigneur, à me le reprocher.

SCE-

SCENE VII.

LA REINE, CLEOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

QU'ai-je ouï dont mon cœur n'ose avouër ma hai-(ne,

CLEOMENE.

Ce que veut encor mieux expliquer Cléomene.
Enfin, Madame, enfin, c'est trop dissimuler
Un secret que l'honneur me force à reveler,
Apres tant de contrainte il est temps qu'il eclate.
Cleomene n'est plus, connoissez Timocrate,
Ce Roi qui pour vous plaire & vainqueur & vaincu,
Vous vient faire raison du trop qu'il a vecu.
Pour rendre à mon amour votre haine propice
J'ai d'un fantôme vain emprunté l'artifice.
C'est par mon Prisonnier que Nicandre abusé
A pris pour Timocrate un Vainqueur supposé,
Et qu'avec ce fantôme ayant changé mes armes,
Ma fausse prise aux miens n'a point causé d'alarmes :
Mais le vrai Roi de Crete enfin vous est remis,
Sa vie est en vos mains, & tout vous est permis.

LA REINE.

Quoi, d'un espoir si doux c'est donc ici la suite?
Trop favorables Dieux, où m'avez vous reduite?
Je me perds, je m'egare, & mon devoir confus
Tremble dans ce qu'il ose, ou ce qu'il n'ose plus.
O devoir, ô vangeance, ô serment temeraire!
N'ai-je engagé le Ciel à servir ma colere,
Que pour lui voir offrir à mon cœur alarmé
Timocrate haï dans Cleomene aimé?
Fatal accablement d'une illustre famille!
Puis-je donner la mort à qui je dois ma Fille,
Ou si je suis contrainte à ce funeste effort,
Puis-je donner ma Fille à qui je dois la mort?
O vœux trop exaucés! la haine qui m'anime
Dans une seule tête a trop d'une victime,
Je perds ce que pour moi mon courroux a d'appas,
Et pour me trop vanger je ne me vange pas.

CLEOMENE *reconnu pour Timocrate.*

Quoi, Madame, eſt-ce ainſi que votre ame ſurpriſe
S'oſe plaindre du Ciel quand il vous favoriſe ?
Ce ſang d'un Ennemi qui bornoit ce courroux
Etoit une victime indigne d'un Epoux,
Et par une bonté que vous n'oſiez attendre,
Pour lui plus immoler, il l'a fait votre Gendre ;
Sacrifiez ſans peine à ſon ſang répandu
Celui que dans le ſien vous avez confondu,
Et vengez, en ôtant un Epoux à ſa Fille,
Le malheur de ſa mort ſur ſa propre famille.

LA REINE.

Oui, quand de mes ſermens l'inviolable foi
Se pourroit affranchir de ce que je lui doi,
L'on me verroit ſur vous d'une ſeconde offenſe,
Par mon propre interêt, pourſuivre la vangeance.
Vous avez ſû forcer ma haine à ſe trahir,
Vous m'avez fait aimer ce que j'ai crû haïr,
Et mon cœur doit vanger cette haine trompée
De ce qu'il ſent ſur lui de tendreſſe uſurpée.
Les Dieux dont l'interêt fait agir mes ſermens
En agréront l'effet ſur de tels ſentimens ;
Et dans cette vangeance où par eux je m'engage,
Mon Epoux avec lui ſouffrira ce partage.

CLEOMENE *reconnu pour Timocrate.*

Ils ſont juſtes, Madame, & leur ſéverité
Fait grace encor ſans doute à ma témérité.
Mais s'il vous faut mon ſang pour reparer l'offenſe
D'avoir fait malgré vous trembler votre vangeance,
J'ai l'avantage au moins qu'en me privant du jour
Votre haine eſt forcée à payer mon amour,
Et que quoi qu'un Epoux à ma perte l'anime,
Vous m'aurez fait ſon Fils avant que ſa Victime.

LA REINE.

Eh bien, puiſque ce titre a charmé votre cœur,
Vous en aurez demain la funeſte douceur.
Arcas, pour empêcher l'alarme dans la Ville,
Qu'on le tienne en lieu ſûr ſeparé de Traſille.

ARCAS.

Seigneur, c'eſt à regret...

CLEOMENE *reconnu pour Timocrate.*

Marchons sans discourir;
Qui peut chercher la mort ne craint pas de mourir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONE,

CLEONE.

OUi, Madame, dès hier la nouvelle en est sûë,
Mais je la voi par tout si lâchement reçûë,
Qu'à moins d'y faire naître un obstacle plus fort,
L'alarme qu'elle cause avancera sa mort.

ERIPHILE.

Quoi donc? ce Peuple ingrat perd déja la memoire,
Que c'est de ce Héros qu'il tient toute sa gloire,
Et que sans son secours peut-être qu'à leur choix
Chez les Messeniens nous prendrions des Rois?

CLEONE.

L'effroi qu'il a conçû des sermens de la Reine
Ne lui laisse plus voir ce qu'a fait Cléomene,
Et l'on vainc cet effroi toûjours mal aisement,
Quand le respect des Dieux en est le fondement,
Pour peu que l'on differe à leur offrir sa tête,
Il croit voir leur vangeance à tonner toute prête,
Et dans cette frayeur qu'on ne peut moderer,
Les plus zelés pour lui n'osent que soûpirer.
Mais ce qu'on vient d'apprendre, & qui plus l'épouvante.
L'Ennemi cette nuit a fait une descente,
Et l'avis qu'on en a lui faisant présumer
Qu'il nous veut investir & par terre & par mer,
Ce Peuple qu'un faux zèle aveuglement anime,
Pour appaiser le Ciel demande sa victime.

ERIPHILE.

Rigoureuse demande, & zele criminel!
C'étoit peu qu'être ingrat, il veut être cruel.
Mais la Reine, Cléone, à quoi se resout-elle?

CLEONE.

Elle accuse avec vous la fureur de ce zele,
Et fait connoître assez quel est son desespoir
De n'avoir pas laissé sa haine en son pouvoir;
Mais d'une exacte foi comme elle doit l'exemple,
Pour votre hymen promis tout se prépare au Temple,
Où sans l'avis reçû des complots de la nuit,
Deja le Roi de Crete auroit éte conduit.

ERIPHILE.

Ah, si de cet hymen dépend le sacrifice,
Où d'un serment fatal l'expose l'injustice,
Ne croi pas que jamais ni le fer ni le feu
M'en puissent arracher le sacrilege aveu.
Ce cœur dont on l'attend doit trop à Cléomene,
Pour rendre mon amour ministre de la haine,
Et des Dieux indignes l'implacable courroux
Pour perdre Timocrate, & non pas mon Epoux.
Mais puisqu'enfin du Peuple on ne doit rien attendre,
Pour le dernier secours esperons en Nicandre.
S'il a de la vertu, comme il peut tout ici...

CLEONE.

Vous pouvez l'éprouver, Madame, le voici.

SCENE II.

ERIPHILE, NICANDRE, CLEONE.

ERIPHILE.

Nicandre, m'aimes-tu? La fortune publique
Me fait t'en demander une preuve héroïque,
Digne de ton grand cœur, digne de ta vertu,
Repons sans balancer, Nicandre, m'aimes-tu?

NICANDRE.

Helas! si cet amour avoit dequoi vous plaire,
Vous n'auriez pas un doute à mes vœux si contraire?
Un Amant quoi qu'il fasse à cacher son tourment,
Quand il n'est point hai, paroît toûjours Amant.
Pour peindre d'un beau feu les ardeurs innocentes,
Ses moindres actions ont des couleurs parlantes,
Dont l'eclat jusqu'au cœur en portant les appas,
Qui ne les ressent point, ne les approuve pas.

ERI-

ERIPHILE.

Le trouble où tu me vois me laisse peu comprendre
Ce qu'une telle plainte à dû me faire entendre;
Mais enfin si tes vœux furent jamais pour moi,
Souffre à ton propre honneur de seduire ta foi,
Soit que dans ce Heros que veut perdre la Reine,
Il t'offre Timocrate, ou montre Cléomene;
Sans noircir cet honneur d'un reproche fatal,
Tu n'y saurois plus voir Ennemi ni Rival.
Tous deux à sa defense interessent ta gloire?
A l'un tu dois la vie, à l'autre une victoire,
Et si tu crains les noms & de lâche & d'ingrat,
Perdras-tu ton vainqueur & l'appui de l'Etat?
Car le pouvoir sauver & souffrir qu'il perisse,
C'est de son mauvais sort te declarer complice.
Parle, & sans perdre temps a faire le surpris,
Ou refuse, ou reçoi mon estime a ce prix.

NICANDRE.

Le Ciel sait à quel point cette estime m'est chere,
Mais pour la meriter je sai ce qu'il faut faire,
Et quoi que ce desir ait sur moi de pouvoir,
J'aime toûjours Argos, & connoi mon devoir.

ERIPHILE.

Ah, si tu le connoi, songe que Cléomene...

NICANDRE

Mais, Madame, son sort est aux mains de la Reine,
Et pour changer l'arrêt qui l'expose à perir,
Ce n'est qu'a sa pitie qu'il vous faut recourir.

ERIPHILE.

Veux-tu que violant un serment trop funeste,
Elle attire sur nous la colere céleste?

NICANDRE.

Voudriez-vous aussi que pour vous obeïr,
Devant tout à l'Etat, j'osasse le trahir?

ERIPHILE.

Si son interêt seul à ce refus t'engage,
Tu manque de lumiere à voir son avantage.
Ces murs qu'un triste sort prive de Combatans,
Ne sont pas en état de resister long temps.
Deja de tous côtes l'Ennemi nous assiege;
Et si le sang d'un Roi n'a point de privilege,

La mort de Timocrate irritant sa fureur,
Fera de tout Argos un théatre d'horreur.

NICANDRE.

L'on vous donne, Madame, une alarme inutile.
Si l'Ennnemi par terre ose attaquer la Ville,
Quatre mille Soldats que je viens de placer,
Jusques dans ses Vaisseaux sauront le repousser.

ERIPHILE.

C'est assez, malgré toi je voi ce qui t'anime.
De mon cœur engagé ton amour fait un crime,
Et ton Rival détruit, tu t'oses figurer
Que ton orgueil au Trône aura droit d'aspirer;
Mais quand dans son malheur je serois assez lâche
Pour n'oser par mon sang en effacer la tache,
Quel que soit ton espoir, ne croi pas que ma foi
Jamais pour t'y placer s'abaissât jusqu'à toi.
Avant que d'en souffrir la coupable pensée,
Aux plus indignes loix je me verrois forcée,
Et choisirois des fers plutôt que me charger
D'un Sceptre qu'avec toi je dûsse partager.

NICANDRE.

Le dessein que mon cœur fit toûjours de vous plaire,
M'oblige à respecter jusqu'à votre colere;
Ma présence l'aigrit, & c'est blesser vos yeux
Que ne leur pas ôter un objet odieux
Mais si de cette aigreur je souffre l'injustice,
Elle pourra se rendre à quelque grand service,
Et je dois craindre peu qu'elle puisse éclater,
Quand je soûtiens un Trône où vous devez monter.

SCENE III.

ERIPHILE, CLEONE.

ERIPHILE.

Cleone, as-tu compris jusqu'où va ma disgrace?

CLEONE.

Je voi tant d'injustice en tout ce qui se passe,
Que le Ciel s'obstinant à croire vos ennuis,
Soûpirer & vous plaindre est tout ce que je puis.

ERIPHILE.

Ta plainte bien plûtôt est dûë à Cléomene,

Dont

Dont l'amour.. mais, ô Dieu, eſt-ce lui qu'on amene ?
Mes larmes pour le moins avoient eu le pouvoir
D'empêcher juſqu'ici qu'on ne me le fit voir,
Helas ! on les neglige, & l'on veut que ſa vûë
Joigne un nouveau ſupplice au tourment qui me tuë.

SCENE IV.

TIMOCRATE, ERIPHILE, CLEONE.

TIMOCRATE.

Madame, après mon ſort pleinement éclairci,
En quelle qualite dois-je paroître ici ?
Timocrate auroit-il mérité tant de haine
Qu'il eût de votre cœur effacé Cléomene,
Et ce cœur de bonté pour lui ſi prévenu,
L'eſt-il moins pour un Roi que pour un Inconnu ?

ERIPHILE.

Ah, puisque ma douleur eſt forcée à paroître,
Pourquoi, Prince, pourquoi vous ai-je pû connoître ?
Par vous toûjours du Sort la funeſte rigueur
A contre mon devoir fait revolter mon cœur.
Ce devoir autrefois l'empêchant de ſe rendre,
Pour aimer Cléomene il ne le put entendre,
Et maintenant encor, quoi qu'il oſe tenter,
Pour haïr Timocrate il ne peut l'écouter.

TIMOCRATE.

Quoi qu'ordonnent les Dieux je n'ai donc rien à crain-(dre,
Princeſſe, mon deſtin eſt trop beau pour m'en plaindre ;
Et ſans murmure aucun je m'en verrai trahi,
Si je meurs aſſûré de n'être point haï.

ERIPHILE.

Helas ! pour en avoir la fatale aſſûrance,
Faloit-il aſſouvir une aveugle vangeance,
Et ſans perdre un Héros ſi grand, ſi renommé,
Ne pouviez-vous ſavoir ſi vous étiez aimé ?

TIMOCRATE.

Pour le mieux découvrir que pouvois-je plus faire ?
J'ai ſu paſſer deux fois dans le parti contraire ?
Deux fois ma paſſion par un diſcours trompeur,
Vous nommant Timocrate, a ſondé votre cœur.
Avant que de combattre, & depuis ma victoire,

J'ai

J'ai fait agir pour lui tout l'éclat de sa gloire,
Mais loin que mon adresse ait rien gagné sur vous,
J'en ai vû redoubler deux fois votre courroux,
Et deux fois votre cœur, trop rempli de sa haine,
La faire rejallir jusque sur Cléomene.

ERIPHILE.

Aussi qui l'auroit crû qu'un nom si glorieux
Eût caché si long-temps Timocrate à nos yeux,
Et qu'après un serment que la vangeance anime,
Lors qu'il m'en fait le prix, il s'en fît la victime?

TIMOCRATE.

Quand par ce seul moyen il vous peut acquerir,
Vous voulez qu'il le sache, & qu'il n'ose mourir?

ERIPHILE

Helas! dans ce dessein quelle est son injustice!
En étant seul coupable il me rend sa complice,
Et dans mon Ennemi confondant mon Amant,
Fait un crime pour moi de mon aveuglement.
Ah, Prince, se peut-il que vous m'ayez aimée?

TIMOCRATE.

Mais plûtôt votre haine est elle confirmée
Jusqu'à vouloir encor par un dernier effort,
Doutant de mon amour, que je perde ma mort?

ERIPHILE.

Comment n'en point douter quand cet amour s'obstine,
Par un projet funeste à chercher sa ruine,
Et qu'enfin Timocrate aux dépens de mon cœur,
Pour s'en trop défier, s'immole à mon erreur?

TIMOCRATE.

Ah! que vous savez mal connoître votre haine,
De la croire etouffée en ce cœur qu'elle gêne!
Ces tendres sentimens qu'il vient de mettre au jour
Sont dus à la pitié bien plûtôt qu'a l'amour.
A voir un Ennemi plongé dans la disgrace,
La plus âpre fureur se dissipe & se lasse,
Et lors que ses transports vont être satisfaits,
Si la cause en est chere, on en plaint les effets.
Mais tous ces mouvemens où la pitié nous mène,
Ebloüissent bien plus qu'ils n'eteignent la haine,
Et sans doute aujourd'hui Timocrate opprimé,

S'il

S'il n'étoit malheureux, ne seroit pas aimé.

ERIPHILE

Que vous êtes cruel de joindre encor l'offense...

CLEONE.

Madame, j'apperçois la Reine qui s'avance.

SCENE V.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, DORIDE, CLEONE.

LA REINE *à Timocrate.*

L'On nous attend au Temple, où tout est préparé.
L'hymen va vous unir, vous l'avez desiré.
S'il est de votre amour le plus digne salaire,
J'en ai donné parole, il faut y satisfaire,
Et pour fuir le parjure, accomplir hautement
L'irrevocable arrêt d'un aveugle serment.

TIMOCRATE.

Par quels vœux reconnoître une faveur si rare?

LA REINE

Vous me devrez bien plus si mon cœur se declare,
Et s'il ose pour vous jusque-là se trahir
Qu'il montre aimer encor ce qu'il devroit haïr.
Car enfin, si je dois ma Fille à Cleomene,
Je dois en même temps Timocrate à ma haine;
Et plaindre l'un heureux, c'est montrer qu'en effet
Malgré ce fier devoir je perds l'autre à regret.

TIMOCRATE.

Le bonheur qui m'attend a pour moi trop de charmes,
Pour relâcher mon cœur à d'indignes alarmes.
Allons, Madame, allons, c'est trop le reculer.

ERIPHILE

Ah Prince, & c'est à moi que vous croyez parler?
Ce n'est donc pas assez du malheur qui m'accable
Si d'un serment fatal je ne me rens coupable,
Et vous osez penser qu'en vous donnant la main
J'irai fournir des traits à vous percer le sein?
Voyez-vous ce qui suit un hymen si funeste?

TIMOCRATE.

L'honneur m'en est trop cher pour redouter le reste.

ERI-

ERIPHILE.

Et pour vous & pour moi, je m'y dois opposer.

TIMOCRATE.

Auriez-vous la rigueur de me le refuser,
Et le nom d'Ennemi dont il me justifie
Ayant toûjours souillé la gloire de ma vie,
Par ce refus, cent fois plus cruel que mon sort,
Voudriez-vous ternir la gloire de ma mort?

ERIPHILE.

Ces sermens dont les Dieux font repondre la Reine,
Ne vous doivent pas moins qu'ils doivent à sa haine,
Et l'on ne peut sans crime offrir à leur courroux
Le sang d'un Ennemi qu'il ne soit mon Epoux.

TIMOCRATE.

Si je ne le suis pas, à quoi donc vous engage
Cette foi dont la votre honora hier l'hommage?

ERIPHILE.

A ne pouvoir ailleurs disposer de mes vœux
Mais l'hymen seul a droit d'en eteindre les nœuds,
Et c'est au Temple seul qu'avec pleine assûrance
Le Ciel peut l'achever si la foi le commence.

LA REINE.

O combat, ô dispute, où mon cœur étonné
Se sent pour l'un & l'autre également gêné!
Le Ciel n'a-t-il rendu ma haine necessaire
Qu'afin de lui soûmettre une tête si chere,
Et le sang que je dois à mes tristes malheurs,
Ne le puis-je verser sans répandre des pleurs?
Mais où chercher ce sang qu'il faut enfin répandre?
Je n'ai point d'Ennemi si je me dois un Gendre,
Et malgré mon courroux par ma haine affermi
Je ne le puis choisir que dans mon Ennemi
O trop sensibles coups d'une rigueur extrême!
J'aime ce que je perds, & je perds ce que j'aime,
Et contrainte à vanger un Epoux sur un Roi,
Je ne fais point de vœux qui n'aillent contre moi.
Mais quel bruit tout à coup d'ici se fait entendre?
Le peuple impatient se lasse-t-il d'attendre?
Déja pour votre hymen qu'il a vû differer
Dans sa lâche épouvante il sembloit murmurer.

SCENE VI.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

LA REINE.

QUe venez-vous m'apprendre, Arcas?

ARCAS.

Une entreprise
Que sans doute le Ciel contre vous autorise.
Madame, l'Ennemi par des complots secrets
Est maître de la Ville, & s'avance au Palais.

LA REINE.

Arcas, que dites-vous? l'Ennemi dans la Ville?

ARCAS.

Il en eût pû trouver la prise difficile,
Et voir de ses exploits le progrès retardé
Si par intelligence il n'eût été mandé.
Avec ce qui restoit ici de gens de guerre,
Nicandre l'attendoit du côté de la terre,
Et hors de ses Vaisseaux il estimoit aisé
De vaincre un Ennemi qui s'étoit divisé.
Mais on a vû bien tôt la trame découverte.
D'abord qu'il a paru, la porte s'est ouverte,
Et les nôtres surpris, oubliant leur devoir,
Ont semblé n'être armés que pour le recevoir.
Ainsi sans resistance ils ont livré la Ville.
Mais ce qui me confond c'est d'avoir vû Trasille
Qui gardé dans le Fort ne peut s'être échapé,
Sans que le Gouverneur dans sa fuite ait trempé.

ERIPHILE.

Sois-moi propice, ô Ciel!

SCENE VII.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

LA REINE.

EH bien enfin, Nicandre,

Après

Après tant de combats il eſt temps de ſe rendre?
Les Dieux ſans perdre Argos ne pouvoient s'appaiſer?

NICANDRE.

Madame, c'eſt un mal qu'on ne peut déguiſer.
Arcas vous aura dit avec quelle ſurpriſe
J'ai d'un accord ſecret reconnu l'entrepriſe,
Et que pour animer un grand Peuple interdit. .

LA REINE.

Je ſai qu'on m'a trahie, & cela me ſuffit.
Si c'eſt l'arrêt du Ciel il faut qu'il s'execute;
M'ayant placée au Trône il en veut voir la chute,
Et je meriterois cet indigne revers
Si j'oſois regretter un Sceptre que je perds.

TIMOCRATE.

Le perdre! ah juſte Ciel! ceſſez, ceſſez, Madame,
A de vaines frayeurs d'abandonner votre ame.
Traſille eſt mon Sujet, & n'entreprendra rien
Où votre ordre ne puiſſe encor plus que le mien,
Et ſi juſques au bout votre devoir s'obſtine,
Pour vanger votre Epoux, à vouloir ma ruine,
Malgré tout mon pouvoir, pour le voir ſatisfait,
Vous n'aurez ſeulement à former qu'un ſouhait.

LA REINE.

Que vous m'offenſez, Prince, & pour un grand courage
Qu'un pareil ſentiment eſt un ſenſible outrage!
Ah! s'il m'étoit permis de vous ouvrir mon cœur,
Vous verriez quels combats...

SCENE VIII.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, NICANDRE, TRASILLE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

TRASILLE *à Timocrate.*

Tout eſt à vous, Seigneur,
Et le Ciel favorable à ma juſte priere
Previent par moi le mal que j'ai penſé vous faire.
Argos eſt ſous vos loix, & ſon Peuple ſoûmis
En autant de Sujets change vos Ennemis.
Après ce qu'il vous doit il n'aura pas de peine...

TI-

TIMOCRATE.

Trasille, ce discours fait outrage à la Reine,
Et c'est mal lui prouver que mes vœux les plus doux
N'ont jamais aspiré qu'à vaincre son courroux.
De nos armes enfin quel que soit l'avantage,
De toute cette gloire il faut lui faire hommage,
Et mettant sa Couronne & mon Sceptre à ses pieds...

LA REINE.

Ah, Prince, voyez mieux où vous m'engageriez.
Contrainte à redouter la colere celeste,
Cet hommage accepté vous deviendroit funeste.
Les Dieux ont attaché ma vangeance à mon rang,
Et Reine, mes sermens leur devroient votre sang.
Prenez donc ma Couronne, elle est votre conquête.
Par son nouvel éclat assûrez votre tête,
Et me laissant Sujette, affranchissez mon sort
De la necessité de vouloir votre mort.

TIMOCRATE.

S'il vous faut à ce prix racheter votre haine,
Pour dispenser vos loix daignez faire une Reine,
Et demeurant toûjours dans un pouvoir egal,
Laissez à la Princesse un titre si fatal.
Accordez lui pour moi ce prix de ma victoire.

LA REINE.

Prince, c'est à vous seul qu'en appartient la gloire.
De mon Trône conquis vous pouvez disposer,
Et qui ne peut plus rien n'a rien à refuser.

NICANDRE *à Timocrate.*

Agréez-vous, Seigneur, dans ce haut avantage,
Et mes premiers respects, & mon premier hommage?

ERIPHILE *à Nicandre.*

Dans ce haut avantage il trouve au moins ce bien,
Qu'il brave ses malheurs sans qu'il vous doive rien.

TRASILLE.

Faites moins d'injustice à sa vertu parfaite;
Elle seule aujourd'hui vous fait Reine de Crete,
Madame, & c'est par lui que le Destin trompé
Voit un Roi magnanime à sa rage échapé.
Il m'a tiré des fers, & reçû dans la Ville.

LA REINE.

Qu'apprens-je? quoi, Nicandre a delivré Trasille?

NICANDRE.

Ce ſeul moyen, Madame, encor que violent,
S'offroit pour ſoûtenir un Trône chancelant,
Et dans l'inquietude où j'ai vû votre zele,
J'ai crû que vous trahir c'étoit être fidelle,
Et que je répondois à ce que je vous doi,
D'oſer de vos ſermens degager votre foi.

LA REINE.

Mes vœux, dont le ſuccès découvre la juſtice,
Vous portoient en ſecret à ce dernier ſervice.

ERIPHILE.

Si dans un tel deſſein j'oſe vous accuſer,
Pourquoi tantôt vous plaire à me le déguiſer?

NICANDRE.

Pour me vanger de vous, qui m'outragiez à croire
Qu'il fallût m'inviter où m'invitoit la gloire,
Et qu'aux grands ſentimens ce cœur de ſoi porté
Eût beſoin pour agir d'être ſollicité.
Ce n'eſt pas qu'en effet je cedaſſe ſans peine
Quand le Ciel à mes yeux n'offroit que Cléomene,
Mais bientôt le reſpect a ſu regler ma foi,
Quand dans ce Cléomene il m'a fait voir un Roi.

TIMOCRATE

O Rival genereux, pour qui ſon grand courage
Rend même une Couronne un trop foible partage!
Vous n'envierez jamais la fortune d'un Roi
Si vous êtes content de regner avec moi.
Mais vous, Madame, enfin êtes-vous ſatisfaite?
Je vous avois promis la Couronne de Crete.
Et quand avec mon cœur je la mets à vos pieds,
Ai-je à craindre aujourd'hui que vous la refuſiez?
Ce cœur vous déplaît-il offert par Timocrate?

ERIPHILE

Je lui dois trop, Seigneur, pour vouloir être ingrate,
Et quand nous aurions droit encor de le haïr,
Le Vainqueur a parlé, c'eſt à nous d'obeïr.

TIMOCRATE

Donc pour rendre ma gloire encore plus certaine,
A l'un & l'autre Peuple allons montrer ſa Reine,
Et beniſſons le Ciel qui fait voir en ce jour
Que la plus forte haine obeït à l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



BERENICE.

BERENICE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

LEARQUE, Roi de Phrygie.

PHILOXENE, paſſant pour le Fils du Roi de Lydie, & reconnu pour Atis, veritable Roi de Phrygie.

BERENICE, paſſant pour la Fille d'Araxe, & reconnuë pour celle de Learque.

PHILOCLE'E, Sœur de Learque.

ANAXARIS, Favori de Learque.

ARAXE, crû Pere de Berenice.

IPHITE, Confident d'Anaxaris.

CLEOPHIS, Gouverneur de Philoxene.

CLITIE, Confidente de Berenice.

HESIONE, Confidente de Philoclée.

La Scene eſt dans Apamée, Capitale de Phrygie.

BERENICE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, ARAXE.

LE ROI.

Quoi que dans ce conseil tu trouves de contraire
A l'orgueil d'un espoir excusable en un Pere,
Ouvre les yeux, Araxe, & moins aveugle, voi
Le seul zele d'Ami l'inspirer à ton Roi.
Si ta Fille en naissant a reçû pour partage
D'une entiere vertu l'eclatant avantage,
Cette même vertu qui la fait estimer
Doit, ou borner ses vœux, ou l'empêcher d'aimer.
Cependant trop sensible à ceux de Philoxene,
Le choix d'Anaxaris l'inquiete & la gêne,
Et son ambition ne peut voir sans courroux
Qu'en lui mon amitié lui destine un Epoux.

ARAXE.

Seigneur, souvent le Ciel par des ordres suprêmes
Sans nous en consulter dispose de nous-mêmes,
Et de nos passions maitre & juge à la fois
Pour nous les inspirer, n'attend pas notre choix.
C'est par là que de l'un son ame détachée
En voit tout le mérite, & n'en est point touchée;
Et qu'en faveur de l'autre, elle ose aux yeux de tous

Permettre à ſon eſtime un ſentiment plus doux.

LE ROI.

Si ce doux ſentiment s'arrêtoit à l'eſtime,
J'en tiendrois & l'effet & l'aveu légitime,
Puiſque dans Philoxene, après tant de combats,
Des plus hautes vertus on voit briller l'appas.
La Phrygie à lui ſeul après vingt ans d'orage
Du calme qui le ſuit doit l'heureux avantage,
Et c'eſt par ſa valeur qu'Antaleon détruit,
De la paix qu'il troubloit nous aſſûre le fruit.
Par lui ce fier Rebelle enfin en ma puiſſance
Bleſſé mortellement ſatisfait ma vangeance,
Et l'accord qu'avec moi les Myſiens ont fait,
De l'effroi de ſa perte eſt le preſſant effet.
Mais c'eſt trop s'oublier qu'en cet amas de gloire
Prétendre d'un Vainqueur partager la Victoire,
Et croire imprudemment que le Fils d'un grand Roi
A la Fille d'Araxe èngagera ſa foi

ARAXE.

Je ſai bien que le Trône où le Ciel le deſtine
D'un ſi charmant eſpoir ſemble être la ruine,
Et que le haut éclat qu'il tire de ſon ſang
Oppoſe à ſon amour la ſplendeur de ſon rang.
Mais pour le ſoupçonner d'oſer trahir ſa flame,
Seigneur, je connoi trop la grandeur de ſon ame,
Et qu'épris de la gloire il la fait conſiſter
A mériter un Sceptre, autant qu'à le porter.

LE ROI.

Par ce raiſonnement où l'orgueil t'abandonne,
Berenice déja partage ſa Couronne,
Et ſa rare vertu qui peut tout mériter
Eſt le degré du Trône où tu la fais monter?
Mais ſais-tu que les Rois, ces Puiſſances ſuprêmes,
Donnant des loix partout en reçoivent d'eux-mêmes,
Et que l'ordre du Ciel que rien ne peut borner,
Les ſoûmet aux Etats qu'il leur fait gouverner?
Le Trône, où rarement le vrai bonheur arrive,
Tient ſous ſes interêts leur volonté captive.
Comme ils ſont nés pour lui, plus eſclaves qu'heureux,
C'eſt trahir ce qu'ils ſont que de vivre pour eux;
Son bien ſeul fait leur regle, & tout autre maxime

Dans

Dans un juste Monarque, est ou foiblesse, ou crime.

ARAXE.

L'amour dont Berenice a dû souffrir l'éclat,
Blesse peut-être peu ces maximes d'Etat;
Mais sous quelque Astre enfin qu'elle puisse être née,
Laissons au gré des Dieux aller sa destinée.
L'impenétrable abyme où tombent leurs décrets,
Pour se developer a d'étranges secrets.

LE ROI.

Si ton ambition veut se voir applaudie,
Eh bien, espere tout du Prince de Lydie,
J'y consens, sa vertu te repond de sa foi;
Mais tu sais qu'il depend & d'un Pere & d'un Roi,
Qui suivant contre lui sa rigueur ordinaire
Ne cherche qu'un pretexte à couronner son Frere.

ARAXE.

A quoi que pour le perdre aspire son courroux,
Je n'ai rien toutefois à craindre que de vous.

LE ROI.

Tu dois craindre en effet cette étroite alliance,
Qui de nos deux Etats unissant la puissance,
Ne peut voir la Phrygie aspirer aujourd'hui
A lui ravir un Fils qu'il a fait notre appui.
Ce n'est pas que mon cœur, qu'un secret instinct presse,
Ne panche vers ta Fille avec tant de tendresse,
Que si je prévoyois que Philoxene un jour
Du Sceptre qui l'attend pût payer son amour,
A cette passion bien loin de mettre obstacle,
Moi-même je voudrois en presser le miracle.
Juge de cette ardeur par les soins que j'ai pris
De soûmettre à ses vœux l'espoir d'Anaxaris,
Lui qu'avec tant d'éclat sa vertu fait paroître
Que s'il n'est pas né Prince il est digne de l'être,
Et qui dans le haut rang qu'il doit à son grand cœur,
Auroit droit de prétendre à l'hymen de ma Sœur.
Comme entre mes Sujets il faut qu'elle choisisse,
En faveur de ton sang je lui fais injustice,
Et pour me satisfaire, il ose abandonner
L'esperance d'un choix qui le peut couronner.

ARAXE.

Aussi fait-il bien voir par une plainte ouverte

Que ce fatal hymen eſt l'arrêt de ſa perte,
Et que d'un prix ſi bas recompenſer ſa foi,
C'eſt apprendre aux Sujets à mal ſervir leur Roi.
Seigneur, quoi qu'entre nous la gloire en fût com-
Je n'eus jamais deſſein d'abaiſſer ſa fortune; (mune,
Mais peut-être qu'un jour nous le verrons temoin
Que qui ſe croit au Trône en eſt encor bien loin.

LE ROI.

Tu prens mal ce murmure où mon ordre l'engage,
Quand ſans l'approfondir tu t'en fais un outrage.
En vain ce faux mépris te l'a rendu ſuſpect,
Sachant l'amour du Prince il lui doit ce reſpect,
Et pour ne pas l'aigrir, témoigner par ſa plainte
Que d'un pouvoir injuſte il ſouffre la contrainte;
Mais ſi ta Fille enfin plus juſte en ſon eſpoir
Prenoit les ſentimens qu'elle devroit avoir,
Si voyant par mon choix ſa fortune certaine
Elle-même y vouloit preparer Philoxene,
Alors Anaxaris feroit voir à ſon tour
Quel importun reſpect fait faire ſon amour.
Uſe comme tu dois d'un avis ſi fidelle,
Vois-en ſans te flater l'importance avec elle.
La voici qui s'avance; adieu, mais ſouviens-toi
Qu'ici j'agis pour elle en Pere plus qu'en Roi.

SCENE II.

ARAXE, BERENICE, CLITIE.

BERENICE.

PAr ce trouble confus que vous faites paroitre.
Les ſentimens du Roi ſont aiſez à connoitre.
En vain un beau deſtin s'efforce à m'elever,
Il voit l'amour du Prince, & ne peut l'approuver.

ARAXE.

Di plûtôt qu'à nos vœux ſi ſon pouvoir s'oppoſe,
L'Amour d'Anaxaris en eſt la ſeule cauſe,
Et que de ſa faveur oſant ſe prevaloir
Il traverſe en ſecret un glorieux eſpoir.

BERENICE.

Quoi! vous le ſoupçonnez d'une telle foibleſſe,
Lui qui doit aſpirer au choix de la Princeſſe,

Et

Et dont l'ambition, qui s'en laiſſe flater,
Contre l'ordre du Roi le force d'eclater?
Non, non, de cet amour je ne voi rien à craindre;
Il a le cœur trop haut pour s'y laiſſer contraindre,
Et quoi que le Roi faſſe, il croiroit ſe trahir
S'il me laiſſoit l'honneur de lui deſobeir.

ARAXE.

Pour ne ſe pas brouiller avecque Philoxene,
Il murmure, il ſe plaint d'un ordre qui le gêne;
Mais ſon cœur qu'en ſecret conſume un ſi beau feu,
N'attend pour s'expliquer qu'un favorable aveu;
Et s'il faut t'eclaircir le ſoupçon qui me preſſe,
Peut-être il perd l'eſpoir de toucher la Princeſſe,
Et tâche, par le cours d'une autre paſſion,
D'etouffer la chaleur de ſon ambition,
Car enfin ſoit par haine ou par antipathie,
Soit pour trop eſtimer le Prince de Lydie,
C'eſt aſſez rarement qu'on la voit ſans mepris
Se forcer à ſouffrir les ſoins d'Anaxaris.

BERENICE.

Mais cette même loi qui la doit faire Reine
Lui defend de pretendre au Prince Philoxene,
Et ſon eſtime en vain flateroit ſon deſir,
Si dans ſes ſeuls Sujets elle a droit de choiſir.

ARAXE.

Cette loi qui leur donne un ſi grand avantage
Semble avoir juſqu'ici conſervé ſon uſage;
Mais quoi qu'on en preſume elle a ſes droits bornés
Auſſi-tôt qu'il s'agit des Princes couronnés.
D'une funeſte guerre à peine degagee
La Phrygie en ſecret eſt encor partagee.
Il eſt des mecontens qui deja juſqu'au Roi
D'un orage nouveau ſemblent porter l'effroi;
Et ce qu'en ſa faveur Philoxene a ſu faire
Lui faiſant voir toûjours ſon appui neceſſaire,
Il a jugé peut-être en Prince ambitieux
Que partageant ſon Trône il le defendroit mieux.
Ainſi ſon ſentiment qui contre nous s'explique
Ne doit être l'effet que de ſa Politique,
Et du Prince ſans doute il ſoutiendroit l'ardeur
S'il ne le deſtinoit à l'hymen de ſa Sœur.

BERENICE.

Ne nous flatons donc plus d'un eſpoir téméraire
Dont la cauſe nous fut peut-être un peu trop chere,
Cet amour dont le Prince appuye en vain les droits
Ne ſauroit reſiſter au pouvoir de deux Rois;
L'un y trouve ſa honte, & je dois tout à l'autre.
A ces grands interêts ſacrifions le nôtre,
Et faiſons voir au moins, en bravant leur rigueur,
Que le Trône n'a rien de plus haut que mon cœur.
Tout ce que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
C'eſt que votre vertu s'accommode à la mienne,
Et que vous conſentiez qu'après de ſi beaux nœuds
Je m'obſtine au refus d'ecouter d'autres vœux.
C'eſt par votre ordre ſeul qu'une ſecrete flame
Au merite du Prince ouvrit toute mon ame,
Et la rendit ſenſible à ces impreſſions
Que font ſur les grands cœurs les belles paſſions.
Par le fatal arrêt d'un Deſtin trop contraire
Il en faut effacer l'aimable caractere,
Il faut à ſa malice immoler un beau feu,
Il faut reprendre un cœur donné par votre aveu,
Il le faut, j'y conſens; mais à quoi qu'il s'apprête,
Ce cœur garde toûjours l'orgueil de ſa conquête;
Et dans cette fierte qui l'oſe accompagner,
Auprès de ce qu'il perd voit tout à dédaigner.

ARAXE.

O nobles ſentimens d'une ame peu commune,
Qui même en lui cédant fait braver la Fortune!
Quoi que pour ta vertu le Ciel veuille ordonner,
C'eſt le moins qu'il lui doit que de la couronner.
Il t'en répond pour moi, ſui l'amour qui t'engage
Quoi qu'il puiſſe arriver le Trône eſt ton partage.
Crois-en ce noble orgueil qui pouvant tout ſur toi
N'a pû ſe relâcher que pour le Fils d'un Roi.
Le Prince eſt généreux, continuë, eſpere, aime;
Je connois mieux ton ſang que tu ne fais toi-même,
J'en voi juſqu'à la ſource, & j'y ſai penetrer
Ce qu'à tes yeux le Ciel refuſe de montrer.

SCE-

SCENE III.

BERENICE, CLITIE.

CLITIE.

Il vous promet beaucoup.

BERENICE.

Ah Clitie, il est Pere,
Et le sang l'abandonne à tout ce qu'il espere;
Mais ce flateur appas, s'il le peut decevoir,
Pour eblouïr mon ame a trop peu de pouvoir.

CLITIE.

Comme son ordre seul sur l'espoir d'être Reine
Vous força d'accepter les vœux de Philoxene,
Sans doute il n'est plus rien qu'il voulût épargner
Pour mettre dans son sang la gloire de regner.
Non qu'enfin le succès n'en soit toûjours à craindre,
Mais si d'un sort ingrat vous avez à vous plaindre,
Au moins sera-ce un charme à votre espoir trahi
Qu'en effet vous aurez moins aimé qu'obeï.

BERENICE.

Ah! que tu juges mal des sentimens d'une ame,
Quand par l'ordre d'autrui tu fais naitre sa flame,
Et pour mieux l'excuser en rejettes l'espoir
Sur le trompeur appui d'un aveugle devoir!
L'amour dont trop d'orgueil trahiroit l'entreprise,
Sous d'autres sentimens se cache & se deguise
Et dans nos cœurs séduits s'introduisant par eux
Il nous fait admirer un Prince genereux.
Comme au respect d'abord la vertu nous invite,
Il en soûtient l'eclat par un brillant merite,
Notre ame en est émûë, & goûte un doux poison
Dans l'appas d'une estime où consent la Raison.
Son aveu l'autorise, on ne s'en peut defendre,
Et quand charmé des soins qu'il s'abaisse à nous rendre
Un Pere veut pour lui qu'on se laisse enflamer,
On ne croit qu'obeïr, en effet c'est aimer,
Et d'un si prompt devoir quoi que l'on se figure,
Il est toûjours amour quand il est sans murmure.

CLITIE.

J'avois crû jusqu'ici dans votre passion

Un peu moins de tendresse, & plus d'ambition.

BERENICE

Comme un lâche interêt s'en rend inseparable,
C'est mal juger de moi que m'en croire capable.
Non, le Prince jamais n'eût merité ma foi
S'il eût dû son estime au Trône plus qu'à soi.
Ce n'est pas qu'en effet l'autorite d'un Pere
N'ait eté pour sa flame un appui necessaire;
Mais avant que cet ordre elevât mes desirs
Sans repugnance au moins j'ecoutois ses soûpirs.
On eût dit que déja l'orgueil de mon courage
Cherchoit à s'applaudir de cet illustre hommage,
Ou plûtôt que mon cœur, pour l'oser recevoir,
Mendioit en secret le secours du devoir,
Et qu'avec son amour etant d'intelligence,
Mes vœux hâtoient l'effet de mon obeïssance.

CLITIE.

Quand par un vrai mérite un beau feu se soûtient,
Il est bien mal aisé, .. Mais, la Princesse vient.

SCENE IV.

PHILOCLE'E, BERENICE, HESIONE, CLITIE

PHILOCLE'E.

Si par un entretien qui pourra vous contraindre
Je semble vous donner quelque lieu de vous plaindre,
Accusez-en le Roi qui m'oblige à savoir
Ce qu'un conseil sincere a sur vous de pouvoir.
Sachant ses sentimens, apprenez-moi les vôtres.

BERENICE.

Ils ont trop éclaté pour en embrasser d'autres,
Madame, & vos bontés s'expliqueront pour moi,
S'ils m'attirent jamais la colere du Roi.

PHILOCLE'E.

Qui la peut éviter ne la doit pas attendre.

BERENICE.

Je sai ce que je dois, & tâche de le rendre.

PHILOCLE'E.

Vous le temoignez mal par l'injuste mépris
Qu'on vous voit opposer au choix d'Anaxaris.

BERENICE.

Il a des qualités que ma Raiſon admire;
Mais le Ciel de nos cœurs s'eſt reſervé l'empire,
Et ſans ſon ordre exprès qui ſeul le met au jour,
S'il nous permet l'eſtime, il nous defend l'amour.

PHILOCLE'E.

En effet, c'eſt un ordre où vous cedez ſans peine
Quand il vous faut ſouffrir les vœux de Philoxene.
Il vous plaît, il vous flatte, & vous fait preſumer
Que rien n'eſt impoſſible à qui ſait bien aimer.
Pour moi, ſi rien jamais peut toucher mon envie,
C'eſt de vous voir un jour au Trône de Lydie;
Mais quoi que Philoxene oſe vous proteſter,
Etant Amant & Prince, il eſt à redouter,
Et ces deux qualités dans la même perſonne
Sont de mauvais garands de la foi qu'il vous donne.

BERENICE.

Les Princes peuvent tout, mais c'eſt bleſſer les Dieux
Qu'en oſer concevoir des ſoupçons odieux.
Ils tirent du haut rang qui forme leur puiſſance,
Un ſecours favorable à remplir leur naiſſance.
Ce qu'aux grands ſentimens un long ſoin nous acquiert,
Au bonheur qui la ſuit eſt un treſor ouvert;
Par là leurs cœurs ſans peine égalent leurs fortunes,
Et pour ſe derober aux foibleſſes communes,
De quelques paſſions qu'ils ſemblent combatus,
Ils trouvent dans leur ſang la ſource des vertus.

PHILOCLE'E.

Le Prince de Lydie a l'ame noble & grande;
Mais quoi que de ſa flame un bel eſpoir attende,
Ayant à reſpecter un Pere dans ſon Roi,
C'eſt un gage mal ſûr que celui de ſa foi.

BERENICE.

Auſſi ne doutez pas que s'il me vouloit croire,
Au ſeul ſoin de vous plaire il ne bornât ſa gloire,
Et que ce rare amas de belles qualités
Ne vous acquît des vœux que j'ai peu mérités.

PHILOCLE'E.

Moi! dans le rang illuſtre où le Ciel m'a fait naître
Je pourrois me reſoudre à recevoir un Maître,
Qui deja par ſoi-même aſſuré d'être Roi

Croiroit plus me donner qu'il ne tiendroit de moi!
Non, quel que ſoit l'eclat d'une double Couronne,
Je veux donner un Sceptre & non qu'on me le donne,
Et l'on verra mon choix aſſûrer à ma main
L'ambitieux honneur de faire un Souverain.
Mais dans mon cœur peut-être une ſecrete envie
Vous diſpute l'eſpoir du Trône de Lydie,
Et ce que l'amitié me fait craindre pour vous
N'eſt que l'indigne effet d'un mouvement jaloux?
Gueriſſez votre eſprit d'une frayeur ſi vaine,
Je voi ſans déplaiſir l'amour de Philoxene,
Et loin que ſon ſuccès me cauſe aucun ennui,
Pour le faciliter je vous laiſſe avec lui.

SCENE V.

PHILOXENE, BERENICE, CLITIE.

BERENICE.

AH! Seigneur, il eſt temps qu'une triſte victoire
Aux dépens de mon cœur ſatisfaſſe ma gloire
Et que par un effort trop long-tems combatu
Tout mon repos s'immole à ma fiere vertu.
Dans votre paſſion tout l'Etat s'intereſſe,
Elle choque le Roi, déplaît à la Princeſſe,
Et l'ambition cache à mes yeux abuſez
L'horreur du précipice où vous me conduiſez
Je l'avouërai, Seigneur, j'ai crû pouvoir ſans crime
Payer d'un feu tout pur une ardeur légitime;
Mais puis qu'il eſt contraire à ce que je vous dois,
D'une dure contrainte il faut ſuivre les loix,
Et ne permettre plus à mon ame enflamée,
Que l'heureux ſouvenir que vous m'avez aimée.

PHILOXENE.

Quoi! le Roi, la Princeſſe à ma perte animez
En prononcent l'Arrêt, & vous le confirmez?
Ils blâment votre amour, vous cherchez à l'eteindre?
Ah! Madame, avoüez que j'ai droit de me plaindre,
Et qu'un cœur qui ſe rend auſſi-tôt qu'alarmé,
Sait peu comme l'on aime, ou n'a jamais aimé.

BERENICE.

Le combat que pour vous je rens contre moi-même,

Me fait trop éprouver que je l'ai comme on aime,
Et dans le rude assaut dont je soûtiens les coups,
Je méritois peut être un reproche plus doux.
Mais si, quand de mon feu le vôtre se défie,
Le respect veut encor que je me justifie,
A nourrir quelque espoir ne trouver plus de jour,
Le savoir, vous le dire, est-ce manquer d'amour?

PHILOXENE.

Oui. c'est manquer d'amour, & s'il est quelque obstacle
Qui semble demander le secours d'un miracle,
Si sans lui sa rigueur ne sauroit se forcer,
On peut bien le prévoir, on peut bien le penser;
Mais quand l'amour sur nous regne avec quelque em-
On ne doit pas avoir la force de le dire, (pire,
Et d'un œil languissant le desordre confus
Doit servir d'interprête à qui n'espere plus.

BERENICE.

Ah! Seigneur, n'imputez cette fermeté d'ame
Qu'au genereux motif qui fait agir ma flame.
Mon cœur de son succès paroîtroit plus jaloux
Si vous perdiez en moi ce que je perds en vous;
Mais quand votre interêt veut que je vous arrache
Au malheur qui me suit, & que l'amour vous cache,
Un si beau sentiment ne sauroit endurer
Que de lâches soûpirs l'osent deshonorer.

PHILOXENE.

Et vous ne voyez pas dans cette noble envie
Que m'ôter votre amour c'est m'arracher la vie,
Et que votre vertu conspire contre moi
Si par un vain scrupule il échape à ma foi?
Que le Roi s'en indigne, ou que l'Etat murmure,
Ce cœur vous l'a donnée inviolable, pure.
Et je prens aujourd'hui tous les Dieux pour témoins
Que l'effet qu'elle attend ne le sera pas moins.

BERENICE.

Vous pourriez l'esperer si le Roi votre Pere
Souffroit à sa Raison de regler sa colere,
Mais bien loin que le sang lui parle pour un Fils...

PHILOXENE.

Attendons le retour au moins de Cléophis.
Il l'estime, il l'écoute, & comme à sa prudence

Il daigna confier ma vie, & mon enfance,
De ce vieux Gouverneur la sage autorité
Peut-être adoucira son esprit irrité.
Par lui mieux informé de tout ce que vous êtes,
Cessant de faire outrage à vos vertus parfaites,
Il se ressouviendra qu'avant que d'être Roi,
Il excusoit en lui ce qu'il condamne en moi.
Mon Frere qu'un vrai zele à me servir engage,
Pour gagner son aveu mettra tout en usage,
Et si par politique il s'obstine au refus,
Son exemple est pour moi, je ne balance plus.

BERENICE.

A quel indigne espoir cet exemple vous porte!
Me connoissez vous, Prince, en parlant de la sorte,
Et songez vous assez qu'en ses plus doux appas,
Si l'amour m'a surprise, il ne m'aveugle pas?
Je sai que votre Pere, étant ce que vous êtes,
S'abaissa pour aimer une de ses Sujettes,
Et qu'à flechir le Roi ne voyant aucun jour,
L'hymen à son insu satisfit son amour.
Mais quelle suite! à peine entrez-vous à la vie
Qu'il vous faut en tumulte enlever de Lydie.
Votre Mere traitée avec indignité,
Hors d'état de vous suivre, en perd la liberté,
Et si la prompte mort de ce Roi trop severe
N'eût bien-tôt à son Trône appellé votre Pere,
Cette injuste prison, cet exil rigoureux,
Auroient puni long-temps un Prince mal heureux.
Non, son destin en vain semble regler le nôtre,
Mon amour est trop pur pour abuser du vôtre,
Et souffrir qu'un Hymen contraire à ses desseins
Vous fasse meriter les malheurs que je crains.

PHILOXENE.

O sévere Vertu, dont la fiere maxime
Sans l'appui du devoir ne croit rien legitime!
Au moins s'il faut tout craindre en l'etat où je suis,
Voyez ce que je fais, & non ce que je puis,
Et l'espoir à l'amour etant si necessaire,
Faites, ..

BERENICE.

Vous le voulez, eh bien, Seigneur, j'espere;
Mais

Mais quoi que votre foi m'y ſerve de ſoûtien,
Je ſai trop qui je ſuis pour l'obliger à rien.

PHILOXENE.

Quoi, ſi l'on me pouvoit forcer à la reprendre,
Pour l'engager ailleurs vous pourriez me la rendre.

BERENICE.

Après les ſentimens que j'ai fait eclater,
Sans bleſſer ma vertu vous n'en ſauriez douter.

PHILOXENE.

Et votre amour par là m'explique ſa tendreſſe?

BERENICE.

Que vous êtes cruel de preſſer ma foibleſſe!
Oui, peut-être ce cœur en voudroit murmurer,
Mais je ferois qu'au moins vous pûſſiez l'ignorer.

PHILOXENE.

Qu'aiſement à ma foi votre vertu renonce!

BERENICE.

Prince, adieu; ce ſoûpir eſt toute ma réponſe,
Et l'amour vous l'explique en termes aſſez doux,
Si vous croyez de moi ce que je croi de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANAXARIS, BERENICE, CLITIE, IPHITE.

BERENICE.

Ne vous repentez point de cette confidence.
Vous avez trop langui ſous un fâcheux ſilence,
Il eſt temps qu'un beau feu juſqu'ici renfermé
Acquiere à vos deſirs la gloire d'être aimé,
Et que vous faſſiez voir que loin d'en trop attendre,
Qui peut tout mériter, a droit de tout pretendre.

ANAXARIS.

Ah! ne me jettez point dans la neceſſité
D'examiner mon cœur ſur ſa temerité.

Quoiqu'en vain la Raiſon à ſes deſſeins s'oppoſe,
Il ne peut qu'en tremblant ſonger à ce qu'il oſe,
Et d'un trouble inquiet confuſement atteint,
Dans tout ce qu'il eſpere, il voit tout ce qu'il craint.

BERENICE.

Peut-être craignez-vous que le Roi ne s'irrite
D'un amour ſi contraire à l'hymen qu'il médite,
Et qu'il n'y veuille voir qu'un rebelle obſtiné
Qui porte ailleurs un cœur qu'il m'avoit deſtiné;
Mais outre l'interêt que l'Etat y doit prendre,
Philoxene pour vous ſaura tout entreprendre
Et ce qu'à cet amour ſa flame croit devoir,
Lui fera ſans reſerve appuyer votre eſpoir.

ANAXARIS.

Je lui viens d'avouer qu'au choix de la Princeſſe
Ce temeraire cœur malgré moi s'intereſſe,
Et qu'un orgueil ſecret qu'il deſavoue en vain
Engage mes deſirs à l'eſpoir de ſa main.
Non qu'en lui découvrant le ſecret de mon ame,
J'aie oſé préſumer que j'obligeois ſa flame.
Je ſai trop ce qu'il eſt pour me perſuader
Que je ſois un Rival qu'il doive appréhender;
Mais dans ce grand projet que je n'ai pû lui taire,
Mon cœur avoit jugé ſon ſecours neceſſaire,
Et c'eſt pour l'obtenir que ſans plus balancer,
A cette confidence il s'eſt voulu forcer.

BERENICE.

Il en uſera bien, & comme la Phrygie
Doit ſon dernier bonheur au ſecours de Lydie,
Quoi que pour vous ſon Prince en oſe deſirer,
Elle aura quelque lieu de le conſiderer.
Forcez donc Philoclée à vous faire juſtice;
Pour mériter ſon choix vous avez tout propice,
Rien n'en peut plus troubler le deſſein glorieux,
Nos malheurs ſont finis, le calme eſt dans ces lieux;
Ou s'il y reſte encor quelque parti contraire,
Antaleon mourant vient demander mon Pere,
Et dans l'âpre remords d'un juſte repentir,
Il ne cherche à le voir que pour l'en avertir.
Mais ma preſence nuit à l'ardeur qui vous preſſe,
Je ſai que tous vos ſoins ſont dûs à la Princeſſe,

Et

Et ce trouble confus ſemble me reprocher
Que vous perdez un temps qui vous doit être cher.

SCENE II.

ANAXARIS, IPHITE

ANAXARIS.

HElas!

IPHITE.

Vous ſoûpirez, Seigneur?

ANAXARIS.

Oui, je ſoûpire,
Et ſi tu pouvois voir l'excès de mon martyre,
Tu me confeſſerois qu'aux plus grands deplaiſirs
On n'a jamais donné de plus juſtes ſoûpirs.

IPHITE.

La Fortune à vos vœux paroît ſi favorable
Qu'en vain j'oſe chercher quel malheur vous accable.
Vous pouvez tout ici, chacun vous fait la cour,
Et la faveur du Roi....

ANAXARIS.

Ne peut rien ſur l'amour,
C'eſt là ma peine, Iphite.

IPHITE.

Et ſa foible puiſſance
D'un courage ſi haut étonne la conſtance?

ANAXARIS.

Oui, puiſque c'eſt un ſort affreux à concevoir
Qu'être forcé d'aimer, & d'aimer ſans espoir.

IPHITE.

Ah, Seigneur, voyez mieux où vous pouvez atteindre,
Le rang que vous tenez vous defend de rien craindre,
Et la Princeſſe, au point de choiſir un Epoux,
Baiſſera peu les yeux pour les jetter ſur vous.

ANAXARIS

Je veux bien l'eſperer, mais s'il faut que j'acheve,
Qu'importe à mon amour qu'un ſi beau choix m'eleve,
Si Berenice... helas!

IPHITE.

Vous ſemblez interdit!
L'aimeriez-vous, Seigneur?

ANAXARIS.

Que ne t'ai je point dit?
Apprens, Iphite, apprens, qu'où l'amour eſt extrême,
C'eſt l'expliquer aſſez que nommer ce qu'on aime.
A ce nom, quoi qu'on faſſe, un doux ſaiſiſſement
En fait briller l'ardeur dans les yeux d'un Amant,
Et par un vif tranſport, dont il n'eſt plus le maître,
Tout le ſecret du cœur y vient ſoudain paroître.

IPHITE.

Vous aimez Berenice, & par un libre aveu
Votre feinte à ſes yeux étale un autre feu?

ANAXARIS.

Juge par cet effort où j'ai dû me contraindre
Combien ma paſſion rend mon deſtin à plaindre;
Car à ſe taire enfin l'amour eſt peu géné
Quand par le ſeul reſpect il s'y voit condamné.
Au moins eſt-ce un appas à ſa peine ſecrette
Qu'un regard échapé s'en peut rendre interprête,
Et que ſi cet eſſai repond à ſon deſir,
Pour achever de vaincre il ne faut qu'un ſoûpir.
Mais quand d'un fier deſtin la fatale ordonnance
Du cœur avec les yeux defend l'intelligence,
Et que par ce divorce il dérobe à ce cœur
Ce qu'offre de ſecours leur mourante langueur,
Il n'eſt point pour l'amour de plus rude ſupplice,
Et c'eſt ce que je ſouffre en aimant Berenice.

IPHITE.

La contrainte eſt fâcheuſe, & le Prince vous doit
Pour cet effort caché beaucoup plus qu'il ne croit.
Lui ceder un eſpoir que le Roi vous ordonne!
Il le faut avoüer, tant de vertu m'étonne,
Et je n'aurois pas crû que jamais un Rival...

ANAXARIS.

Qu'Iphite a l'eſprit foible, ou qu'il me connoît mal!
Si j'impoſe à ma flame un rigoureux ſilence,
Le Prince me doit peu pour cette violence.
C'eſt le cruel effet d'une autre paſſion,
Et pour tout dire enfin j'ai de l'ambition.
Ce vice des grands cœurs dont l'ardeur toûjours prête
Veut ſans ceſſe avancer, & jamais ne s'arrête,
Ce Monſtre qu'en deſirs on ne peut epuiſer,

Dès mes plus jeunes ans me sût tyranniser.
Je sai bien que le rang que j'ai dans cet Empire,
A l'orgueil le plus vaste auroit dequoi suffire;
Mais a qui porte un cœur vraiment ambitieux,
Au dessus de sa tête il ne faut que les Dieux
Si mon destin est haut, songe qu'il peut s'accroître.
Et par ce que je suis voi ce que je veux être.

IPHITE.

Mais enfin vous aimez?

ANAXARIS

C'est là mon desespoir,
Mais une ardeur plus forte a sur moi tout pouvoir,
Et dans le rang affreux ou je me considere,
Sans ambition même elle m'est necessaire.
Lorsque si pres du Trône on s'est pû rencontrer,
La chute est infaillible à qui n'y peut entrer.
C'est un sentier étroit dont le panchant qui glisse
Offre de tous côtes l'horreur du precipice,
Et si par la faveur on peut y parvenir,
Le mérite est bien fort qui s'y peut soûtenir?
Car la faveur enfin n'est, à la bien resoudre,
Qu'un nuage brillant où se forme la foudre,
Dont le coup incertain; avant que d'éclater,
Alarme d'autant plus qu'on ne peut l'eviter.
Ne présume donc point que mon ame aveuglée,
Sans bien s'examiner, préfere Philoclée.
L'amour m'appelle ailleurs, mon cœur parle pour lui,
Mais je la vois au Trône, & j'en cherche l'appui.

IPHITE.

Gardez d'aigrir le Roi.

ANAXARIS.

Bien loin qu'il s'en offense,
De mon secret espoir il est d'intelligence,
Et le bruit d'un hymen hautement publié
N'est que pour satisfaire un Roi son Allié.
Non que pour lui montrer un zele plus sincere,
Je n'offre à l'accomplir s'il s'agit de lui plaire,
Mais l'offre n'est qu'adresse, & quoi que l'on eût fait,
Berenice aime trop pour en souffrir l'effet.

IPHITE

C'est à vous dans ce choix, Seigneur, à vous connoître.

ANAXARIS.

Qui ne veut point d'égal souffriroit-il un Maître,
Et verrois je un Sujet qui doit trembler sous moi,
Jouïr de ma foiblesse, & devenir mon Roi?
Non, Berenice, non; quoi que ce cœur t'adore,
J'immole cet amour, & ferois plus encore,
Si j'osois présumer que contre mon espoir
La Princesse...

IPHITE.

Seigneur, je croi l'appercevoir.

ANAXARIS.

Laisse moi donc agir, Iphite, & te retire,
Il est temps que je parle, & tu pourrois me nuire.

SCENE III.

PHILOCLE'E, ANAXARIS.

PHILOCLE'E.

On me vient d'avertir que sur quelque Traité
La Lydie a vers nous de nouveau deputé.
Puis-je d'Anaxaris en savoir l'importance?

ANAXARIS

Madame, ce secret passe ma connoissance,
Rien de ces Envoyes n'est venu jusqu'à moi,
Et l'on n'en parloit point quand j'ai quitté le Roi.

PHILOCLE'E.

Il leur donne audience, & je me persuade
Que Philoxene a part à leur prompte ambassade;
Au moins l'a-t-on mandé pour la mieux recevoir.

ANAXARIS.

Je plains sa passion.

PHILOCLE'E.

Avec assez d'espoir,
Puisque si la Lydie en détruit l'entreprise,
Berenice à vos vœux sans obstacle est acquise.

ANAXARIS.

C'est me connoître mal que de le présumer.

PHILOCLE'E.

Est-ce que vous croyez qu'il soit honteux d'aimer?

ANAXARIS.

Que dites vous, Madame? Ah! bien loin de le croire,

De cette passion je fais toute ma gloire;
Et peut-être jamais une si belle ardeur
Pour un plus rare objet ne regna dans un cœur.
Mais telle est de mon sort la dure tyrannie,
Que souffrant a la taire une peine infinie,
Je dois trembler pourtant qu'un soûpir indiscret
N'en ose malgre moi decouvrir le secret.
Il me perdroit, Madame, & vous-même sans doute,
Loin de plaindre l'effort que cette ardeur me coute,
Vous y trouveriez lieu d'armer votre courroux,
Si ma témerite se declaroit pour vous.

PHILOCLE'E.

Quoi qu'autrefois peut-être elle eût pû me déplaire,
Je veux bien aujourd'hui l'apprendre sans colere,
Et ne voir rien en vous indigne de ce choix
Qu'ordonne la Phrygie, & que reglent nos Loix.
Depuis qu'Antaleon, pressé de jalousie,
Contre son Souverain a ligué la Mysie,
Et que de ses desseins par Araxe trahis
Il s'est voulu vanger sur son propre païs,
Par cent exploits fameux qu'a suivis la victoire,
Vous vous êtes ouvert un chemin à la gloire;
Mais quoi que pour l'Etat vous ayez entrepris,
Cette gloire peut-être en est un digne prix,
Et quand il seroit vrai qu'un Sujet téméraire
Auroit droit d'en prétendre un plus ample salaire,
Ce Trône qui m'attend n'exempte pas ma foi
De soûmettre mes vœux aux volontés du Roi.
Par l'eclat de l'hymen où son choix vous engage,
Il vous exclut d'un rang qu'il faut que je partage,
Et de quelque beau feu qu'on se vît consumer,
Si-tôt qu'un Roi l'ordonne, on doit cesser d'aimer.

ANAXARIS.

Ah! que ce pur amour qui regne dans mon ame
Mêleroit de foiblesse à l'ardeur qui m'enflame,
Si pour naître ou s'éteindre il pouvoit prendre loi
Du respect que je dois aux ordres de mon Roi!
Non, non, Madame, non; quand ce cœur qui soûpire
Prendroit dans son aveu l'audace de le dire,
Vous m'en verriez encor, d'un vrai zele animé,
Faire un plein sacrifice aux yeux qui m'ont charmé,

Et

Et ſur ce bel eſpoir ma paſſion extrême
Ne voudroit contre vous employer que vous-même ;
Toûjours toute ſoûmiſe, & prête à le quitter
Dès le moindre ſoûpir qu'il vous pourroit coûter.
Mais auſſi ſon pouvoir, quelque loin qu'il s'etende,
Ne peut rien m'oppoſer que ma flame apprehende,
Et toute ſa rigueur n'ayant qu'un foible effort,
Vos ſeules volontés ſont l'arrêt de mon ſort.
En vain je chercherois plus long-temps à me taire,
L'amour n'eſt point amour s'il n'eſt que volontaire ,
Une douce contrainte eſt ſon plus cher appas,
Et l'on aime bien peu quand on peut n'aimer pas.

PHILOCLE'E.

Je ne puis déguiſer que c'eſt avec ſurpriſe
Que je remarque en vous une ardeur ſi ſoûmiſe,
Et que j'aurois penſé que dans ce grand projet
Votre amour n'eût en moi qu'un Trône pour objet.

ANAXARIS.

Quoi qu'il ſe dût montrer ſenſible à cette injure,
Un trop juſte reſpect me defend le murmure ;
Mais pour mieux repouſſer un ſoupçon ſi honteux,
Si contre votre rang j'oſois former des vœux,
Et dans une autre main, ſans vous faire d'outrage,
Du Sceptre qui vous ſuit ſouhaiter l'avantage,
Sans aucune ombre alors vous verriez éclater
La pureté d'un feu dont je vous voi douter.

PHILOCLE'E.

Ces ſentimens ſont grands, & d'un cœur magnanime,
A qui le mien confus doit toute ſon eſtime ;
Mais en vain de mon choix vous garderiez l'eſpoir,
Berenice m'eſt chere, & je ſai mon devoir.

ANAXARIS.

Ah, que ne puis-je ici...

SCENE IV.

PHILOCLE'E, ANAXARIS, HESIONE.

HESIONE.

Madame.

PHILOCLE'E.

Qui t'amene?

HESIONE.
Plaignez l'ingrat destin du Prince Philoxene.

PHILOCLE'E.
Quoi, qu'est-il arrivé?

HESIONE.
Si j'ai bien entendu,
Par un dernier revers son amour l'a perdu.

PHILOCLE'E.
Quoi, le Roi de Lydie, aveugle en sa colere,
Auroit-il pris dessein de couronner son Frere?

HESIONE.
Il le faut présumer; au moins ai-je entr' ouï
Qu'un bel espoir trop-tôt s'etoit evanouï,
Qu'un cœur si genereux meritoit la Couronne
Qu'au Prince Alcidamas son malheur abandonne,
Que tout ce que jamais un sort injurieux...
Mais le Roi qui paroit vous eclaircira mieux.

SCENE V.

LE ROI, PHILOCLE'E. ANAXARIS, HESIONE.

PHILOCLE'E.
QUe m'apprend-on, Seigneur? l'amour de Berenice
A conduit Philoxene enfin au precipice,
Et pour le voir puni d'un temeraire choix,
De son Trône à son Frere on transporte les droits?

LE ROI.
Oui, ma Sœur, de son sort l'injuste perfidie
Destine Alcidamas au Trône de Lydie;
Mais ce triste revers, quoi que peu merité,
N'en montre pas encor toute l'indignité.

ANAXARIS
Quoi, Seigneur, dans ce Trône un Frere aura sa place,
Et ce malheur encor souffre une autre disgrace?

LE ROI.
Oui, plus rude, & sous qui, s'en voyant accabler,
La vertu la plus ferme auroit lieu de trembler.

PHILOCLE'E.
Juste Ciel!

LE ROI.

Apprenez, pour vous tirer de peine
Que ce fameux Héros, ce vaillant Philoxene,
Que le Roi de Lydie a toûjours crû son Fils,
Loin d'en tenir le jour le doit à Cleophis.

PHILOCLE'E.

Il n'est pas Fils du Roi?

LE ROI.

Cléophis l'a fait croire,
Mais le Roi de sa fourbe a su toute l'histoire.

PHILOCLE'E

Quoi, ce vieux Gouverneur, dont ce Prince autrefois
Pour conserver un Fils crut faire un digne choix,
Lorsque de son hymen l'audace découverte
Porta le Roi son Pere à resoudre sa perte,
Et que pour éviter un malheur si pressant
Ce Fils de son exil reçût l'ordre en naissant,
Par un coupable échange & facile à connoître,
Auroit pû supposer un faux Prince à son Maître?

LE ROI.

Quand du desir du Trône un cœur est combattu,
Le crime qui l'acquiert lui tient lieu de vertu,
Et comme redoutant quelque embûche secrete
Cléophis fit cacher le lieu de sa retraite,
Où le suivit un Fils, dont la rigueur du sort
Pendant ce triste exil lui fit pleurer la mort,
Etant d'un âge égal il pût rendre sans peine
Ce Fils qu'il feignit mort, au lieu de Philoxene.

ANAXARIS.

Echange malheureux dont la honte le perd!

PHILOCLE'E.

Mais à qui Cleophis s'en seroit-il ouvert?
D'où l'a-t on pû savoir.

LE ROI.

On l'a su de sa Femme,
Qui perdant la Raison au point de rendre l'ame,
Dans son extravagance a repeté cent fois
Que l'on avoit trahi le vrai sang de ses Rois,
Que la peine sur elle en étoit répanduë,
Qu'au seul Alcidamas la Couronne étoit dûë,
Et qu'enfin tout l'Etat par son crime abusé

Aimoit dans Philoxene un Prince ſuppoſé.
On l'écoute; elle garde un aſſez long ſilence;
Puis ſon mal tout à coup perdant ſa violence,
D'un ton plein de langueur, mais plus libre d'eſprit,
Elle confirme encor tout ce qu'elle avoit dit,
Et ſa voix s'abaiſſant en ce moment funeſte;
De Cléophis, dit-elle, *on peut ſavoir le reſte.*
A ces mots elle expire.

PHILOCLE'E.

Ainſi donc Cléophis
N'a ſû pouſſer plus loin le deſaveu d'un Fils?

LE ROI.

Il venoit de paroître en la Cour de Lydie,
Et ce qui hautement prouve ſa perfidie,
Soudain à ce rapport, ſaiſi d'un juſte effroi,
Sa fuite l'a ſouſtrait au courroux de ſon Roi.

PHILOCLE'E.

Que je plains Philoxene en un ſort ſi contraire!

LE ROI.

Le Prince Alcidamas agit toûjours en Frere,
Et par ces Envoyes il le fait aſſûrer
Que d'un zele ſincere il doit tout eſperer,
Et que de ſon malheur, s'il eſt ſans impoſture,
Son Sceptre partagé reparera l'injure.

PHILOCLE'E.

Ces nobles ſentimens ſont d'illuſtres témoins,
Qu'un cœur ſi relevé ne méritoit pas moins,
Que ſeul de Philoxene il peut remplir la place.
Mais de quel œil, Seigneur, a-t-il vû ſa diſgrace?

LE ROI.

D'abord à cette atteinte & confus & ſurpris,
Un obſcur & fier trouble a frapé ſes eſprits,
Mais ſoudain ſa vertu dans ſon cœur redoublée,
S'en eſt fait voir emûë, & non pas accablée,
Et dans cette grande ame aucun lâche tranſport
N'a paru mériter la honte de ſon ſort.

PHILOCLE'E

Si je plains ſon malheur, j'admire ſa conſtance.

LE ROI.

Vous en pouvez juger, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

LE ROI, PHILOXENE, PHILOCLE'E, ANAXARIS, HESIONE.

LE ROI.

Eh bien, ne trouvez-vous aucun lieu de douter
De ce qu'à Cleophis vous oyez imputer?

PHILOCLE'E.

Seigneur, le Ciel eſt juſte, & je dois ſans murmure
Abandonner un rang que m'acquit l'impoſture;
Tout ce que je rappelle en mon eſprit confus
Ne m'en fait que mieux voir le criminel abus.
Ces tendres ſentimens dont le Roi, dont la Reine
N'ont jamais honoré le triſte Philoxene,
Au Prince Alcidamas accordes tant de fois,
Etoient de la Nature une ſecrete voix,
Et dans ce que pour moi Cleophis a ſû faire,
Je voi paroître enfin toute l'ardeur d'un Pere,
Qui prenant ſur mon cœur un empire permis,
Le preſſe de ſe rendre, & lui demande un Fils.

LE ROI.

Que je vous tiens heureux dans ce malheur extrême
De vous pouvoir ſi bien repondre de vous même,
Que ſans peine on vous voye, en de ſi rudes coups,
Contraindre votre ſort à dependre de vous!

PHILOXENE.

Quoi! par l'accablement d'une ame lâche & baſſe
L'on me verroit, Seigneur, mériter ma disgrace,
Et cedant au revers qui deſabuſe un Roi,
J'aiderois au Deſtin à triompher de moi?
Non, non, à quelque excès que ſon caprice monte,
Il m'ôte un rang bien haut, mais je le pers ſans honte;
Et cet abaiſſement arrivé par hazard
N'eſt qu'une foible injure où je n'ai point de part.
Qu'avons-nous merité lorſque le Ciel nous donne,
Par le ſeul droit du ſang, l'eſpoir d'une Couronne,
Et que ce privilege autoriſé des Dieux
Nous place dans un Trône où furent nos Ayeux?
Comme ce n'eſt l'effet que d'un bonheur inſigne,
La chûte en eſt ſans tache à qui n'en eſt point digne,

Et

Et le Ciel ne peut rien qui nous force à rougir ;
Quand notre lâcheté ne le fait point agir.
Le Roi de ſon erreur voit la preuve certaine ;
Pour n'être plus ſon Fils, ſuis-je moins Philoxene,
Et le dehors ſujet aux derniers accidens
Peut-il mêler quelque ombre à l'eclat du dedans ?
Si toûjours la grandeur & d'ame & de courage
Fut d'un illuſtre ſang le precieux partage,
C'eſt beaucoup d'avoir ſû la poſſeder au point,
D'avoir eté cru Prince, & de ne l'être point.
Au moins ai-je ce bien qu'il m'eſt permis de croîre
Qu'à ma ſeule vertu je dois toute ma gloire,
Et qu'à lui conſacrer & mes ſoins & mes jours,
Mon cœur n'avoit beſoin d'aucun autre ſecours.

PHILOCLÉE.

Ainſi ſur vous le ſort exerce en vain ſa haine.

LE ROI.

Demeurez donc toûjours ce même Philoxene,
Et de nos Factieux pouſſant l'audace à bout,
Attendez tout d'un Roi qui veut vous devoir tout.
Prenez auprès du Trône une ſi haute place,
Que l'envie...

PHILOXENE.

Ah ! Seigneur, épargnez-moi de grace,
Et ſongez que ce n'eſt que d'un cœur abatu
Qu'on doit par ces motifs exciter la vertu.
Si j'oſe toutefois, en faveur de ma flame,
Permettre à mes deſirs de vous ouvrir mon ame,
Je vous demanderai que pour donner ſa foi,
Berenice à ſon choix ait l'aveu de ſon Roi,
Et que ne s'engageant par reſpect ni par crainte,
Son cœur puiſſe aujourd'hui s'expliquer ſans contrain-
(te.

ANAXARIS.

Seigneur, ſi mon eſpoir fait l'obſtacle du ſien,
Je cede ſans murmure ; & ne demande rien.

LE ROI.

Quand le ſort vous trahit, le Ciel vous eſt propice.
Un Rival genereux vous cede Berenice ;
Et puiſque la Lydie abandonne à vos vœux
La pourſuite d'un bien qui vous peut rendre heureux,
S'il vous eſt encor cher, je veux ſans plus attendre

Que l'hymen...

PHILOXENE.

Ah, c'eſt plus que je n'oſe prétendre,
Et je n'ai point, Seigneur, aſſez de lâcheté
Pour vouloir abuſer de votre autorité.
A quoi qu'en ma faveur votre bonté s'engage,
Il faut à Berenice en faire un pur hommage.
Souffrez de moi, Seigneur, & qu'un preſſant devoir
De ma flame à ſes pieds aille mettre l'eſpoir.
Auſſi bien ma vertu, quelque effort qu'elle faſſe,
Ne peut ſe dérober à toute ma diſgrace,
S'il eſt vrai que l'amour n'ait laiſſé voir en moi
Que le trompeur éclat qui ſuit le Fils d'un Roi.

SCENE VII.

LE ROI, PHILOCLE'E, ANAXARIS, HESIONE.

LE ROI *à Philoclée.*

CEt hymen parmi nous arrêtant Philoxene,
Affermit un Etat qui vous doit voir ſa Reine;
Mais pour combler ma joye, il eſt juſte, ma Sœur,
Qu'enfin vous me donniez un digne Succeſſeur.
Si nous voyons la Paix ſuivre notre victoire,
Les ſoins d'Anaxaris en partagent la gloire,
Et je ne doute pas qu'avec joye aujourd'hui
Votre choix ne s'apprête à m'acquitter vers lui.

PHILOCLE'E.

Seigneur....

LE ROI.

L'aveugle inſtinct d'une ardeur peu commune
Me fit à Berenice immoler ſa fortune,
Son reſpect le ſouffrit, & par là je le voi
Le plus digne en effet de regner après moi.

ANAXARIS.

Ah, Seigneur....

LE ROI.

Cet effort de ton obeïſſance
Eſt encore au deſſus de ma reconnoiſſance.
Va, flate ton eſpoir du Trône où tu me vois,
Ma Sœur m'eſtime trop pour balancer ſon choix.

ANA-

ANAXARIS *à Philoclée.*

Madame, si jamais...

PHILOCLE'E.

Suivez le Roi, de grace,
Jusqu'ici dans mon cœur l'amour n'a point eu place,
Mais soit qu'il puisse aimer, ou qu'il s'ose trahir,
Ce vous doit être assez que je sache obéïr.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILOXENE, CLITIE.

BERENICE.

Quoi, ma flame, peut-être à s'expliquer trop prompte,
D'un si sensible outrage a mérité la honte,
Et d'un fatal revers l'indispensable loi
Vous souffre une vertu dont vous doutez en moi!
Est-ce ainsi qu'en m'aimant vous m'avez dû connoître?

PHILOXENE.

Mon trouble est assez grand sans chercher à l'accroître,
Et ce reproche injuste accable un malheureux
Qui craint d'être crû lâche étant trop genereux.
Au moins dans ce revers à mes vœux si contraire
Ne jugez pas si mal de ce que j'ai dû faire.
Du sort le plus cruel je me vois combatu,
Pour en parer l'assaut je n'ai que ma vertu,
Et dans ce dur combat où mon ame étonnée
A ses seules clartés craint d'être abandonnée,
Est-ce trop peu répondre à ce que je vous doi
Que de vous faire arbitre entre le Sort & moi?

BERENICE.

Oui, puisque les grands cœurs jugeant par eux d'un autre,
Vous avez dû regler ma vertu sur la vôtre,
Et ne me croire pas si facile à changer,
Que du parti du Sort je pûsse me ranger.
En vous ôtant un Sceptre il vous fait injustice,

Mais je le connois trop pour m'en rendre complice,
Et souffrir qu'on impute à mon cœur enflamé,
Que sans l'espoir du Trône il n'auroit pas aimé.
Non, non, ces faux brillans d'une grandeur pompeuse
N'eblouïssent jamais une ame genereuse;
Et de ce vain eclat le fastueux dehors
Employe à l'ébranler d'inutiles efforts.
Comme elle en tient l'appas suspect de perfidie,
Elle ne resout rien qu'elle ne s'étudie,
Et que de sa vertu l'interêt scrupuleux
Ne lui semble en secret justifier ses vœux.
Par-là vous pouvez voir si mon amour sans peine
A su du Prince en vous separer Philoxene,
Et si jamais le Prince eût engagé ma foi
S'il n'eût eu Philoxene à répondre pour soi.
C'est lui seul que j'aimai, c'est encor lui que j'aime.
Si malgré sa disgrace il est toûjours lui-même,
Et si bravant du Sort l'indigne trahison,
Son grand cœur lui suffit à s'en faire raison.

PHILOXENE.

Quoi! d'un amour si cher, vous lui souffrez de croire
Qu'au Prince de Lydie il doit si peu la gloire,
Que lorsque son destin le rend à Cleophis
Vous avoüez sans peine un Amant dans son Fils?

BERENICE.

Si d'un bas sentiment j'étois assez pressée,
Pour croire en cet aveu ma gloire interessée,
Sans doute on auroit lieu de juger qu'aujourd'hui
Son abaissement seul me rend digne de lui,
Et qu'avant son malheur l'éclat de sa naissance
D'aucun mérite en moi ne souffroit la balance.
Est-ce à quoi Philoxene oseroit consentir?

PHILOXENE.

Non, Madame, un beau feu ne se peut démentir,
Et quand les doux transports qu'en nos cœurs il excite
S'y trouvent appuyés d'un rare & plein mérite,
Tout le faste des Rois ne peut rien étaler
Qu'avec cet avantage il ne puisse égaler.

BERENICE.

C'est aussi par lui seul que l'ardeur qui vous presse
S'attira de mon cœur la premiere tendresse.

Je vous l'ai déja dit, qu'un Amant couronné
Ne m'en fit point ſouffrir l'effort paſſionné,
Et qu'eloignant de vous la grandeur Souveraine
Je ne voulus y voir que le ſeul Philoxene.
Mais enfin aujourd'hui, ſi j'oſe m'emporter,
Vous en êtes indigne en ayant pû douter.

PHILOXENE.

Je l'avouërai; j'ai tort de l'avoir fait paroître.
Votre amour jusqu'ici s'eſt fait aſſez connoître,
Et j'en garde, Madame, un ſouvenir trop cher
Pour ceder au ſoupçon où je ſemble pancher.
Mais pardonnez au mien, dans un ſort peu propice,
De ce doute affecté l'innocent artifice.
L'avantage d'un Trône où je vous croyois voir,
Flatoit ma paſſion d'un glorieux eſpoir.
Mon ame à ce doux charme à peine s'abandonne
Que je n'ai plus pour vous ni Sceptre ni Couronne,
Vous demeurez Sujette, helas! quand je les perds,
Et pour me conſoler d'un ſi rude revers,
Quoi que ſûr d'être aimé lors qu'il m'ôte un Empire,
Eſt-ce trop de chercher à vous l'ouïr redire,
Et voi ceder par là dans ce funeſte jour,
L'aigreur de la Fortune aux douceurs de l'Amour?

BERENICE.

Quoi que de ces douceurs le vôtre puiſſe croire,
N'en cherchez plus l'appas aux depens de ma gloire,
Et ſongez que c'eſt faire un outrage à ma foi,
Que me laiſſer penſer que vous doutiez de moi.
Dans votre abaiſſement ſi quelque appas vous flate,
C'eſt de voir que par lui tout mon amour eclate,
Et que quand la Phrygie oſe s'en defier,
Le deſtin prenne ſoin de le juſtifier.
Jusqu'ici votre flame ardente, noble & pure,
D'un ſoupçon d'interêt m'a fait ſouffrir l'injure,
Mais je puis aujourd'hui faire voir à mon tour
Que l'amour ne veut point d'autre prix que l'amour.

PHILOXENE.

Trop heureux Philoxene! ah, Madame, de grace,
D'un vain emportement épargnez moi l'audace,
Et par tant de bontés dont je reſte confus,
Ceſſez d'enfler un cœur qui ne ſe connoit plus.

En vain d'un peu d'orgueil il tâche à se défendre
Quand de votre vertu l'éclat le vient surprendre,
Et qu'il est convaincu par un charme si doux,
Qu'il faut tout mériter pour être aimé de vous.
Je le suis, je le sai; jugez dans cette gloire
Ce que ma vanité m'autorise de croire,
Et sur quels sentimens, quoi qu'au dessus de moi,
Pour vous faire justice, elle soûtient ma foi.

BERENICE.

Malgré le Sort jaloux vous conserver la mienne,
C'est ne vous rien donner qui ne vous appartienne;
Mais enfin pour ôter tout scrupule à mon feu,
De nouveau de mon Pere obtenez-en l'aveu.
Quoi que son ordre seul vous ait ouvert mon ame,
Mille soins empressés à soûtenir ma flame,
Quand je n'attendois rien de votre passion,
Me l'ont rendu suspect de quelque ambition,
Et j'en crains les effets après votre disgrace.

PHILOXENE.

Ne me déguisez rien de tout ce qui se passe.
Sans doute son conseil vous porte à me trahir,
Et votre devoir tremble à ne pas obeïr?

BERENICE.

Ah, c'est un peu trop loin pousser la défiance.
Antaleon au Fort le tient en conference,
Où loin que sa rigueur étonne mon devoir,
De votre chûte encor il n'a pû rien savoir.
Mais l'ardeur dont je sens l'heureuse & douce atteinte,
Vous fait voir ma tendresse en vous montrant ma crain-(te,
Et l'obstacle d'un Pere à vos yeux exposé
N'en est qu'un prompt effet que l'amour a causé.

PHILOXENE.

Puis qu'il ignore encor ce que je me vois être...

BERENICE.

Je me retire, adieu, je croi le voir paroître,
Et l'espoir qui vous flate après l'aveu du Roi,
Ne se doit pas d'abord expliquer devant moi.
Il est mieux sans temoins que votre flame agisse.

SCE-

SCENE II.

PHILOXENE, ARAXE.

ARAXE.

Quoi, Seigneur, ma préſence a chaſſé Berenice?
En craint-elle un obſtacle à ces doux entretiens?
Ou vos vœux tant de fois ont merité les ſiens?

PHILOXENE.

Plût au Ciel que toûjours Araxe m'en crût digne!

ARAXE.

Vous faites un ſouhait dont ma vertu s'indigne,
Et mon zele pour vous la devroit garantir
De l'injuſte ſoupçon d'un lâche repentir.

PHILOXENE.

Mon amour eſt timide, & craint d'en trop attendre.

ARAXE.

Ce zele eſt toûjours ferme, & peut tout entreprendre.

PHILOXENE.

Un revers imprevû peut le voir chanceler.

ARAXE.

Il n'en eſt point, Seigneur, qui le pût ébranler.

PHILOXENE.

Si toute la Lydie ordonnoit ma disgrace?

ARAXE.

Sans en craindre l'effet j'en verrois la menace.

PHILOXENE.

Mais ſi d'un noir deſtin l'implacable rigueur
Par la perte d'un Trône achevoit mon malheur?
Si le Roi, ſi l'Etat...

ARAXE.

Perdez Septre, Couronne,
Les Dieux étant pour vous, il n'eſt rien qui m'étonne,
Que le Sort à ſon gré cherche à vous éprouver,
Quoi qu'il oſe aujourd'hui, j'ai dequoi le braver,
Et vous devez enfin connoître par ma joye
Le ſurprenant bonheur que le Ciel vous envoye.

PHILOXENE.

Quel bonheur?

ARAXE.

Il eſt tel qu'on n'eût oſé prévoir

Qu'à vos vœux sa justice en pût souffrir l'espoir.

PHILOXENE.

Ce discours est obscur, faites qu'il s'éclaircisse.

ARAXE *lui donnant un billet.*

En croirez-vous, Seigneur, ce billet de Phenice?

PHILOXENE.

Phenice, dites-vous? quoi, celle à qui le Roi,
Avant qu'il fût au Trône, avoit donné sa foi,
Et dont l'hymen à peine autorisoit la flame,
Que gagnant un Empire, il perdit une Femme?

ARAXE.

Oui, cette Infortunée entre tous ses Sujets
Qu'Antaleon trois ans tint captive au Palais,
Et qui Femme du Roi, sans se voir jamais Reine,
Finit dans sa prison & sa vie & sa peine.

PHILOXENE *lit.*

Ne craignez plus enfin le nom d'Usurpateur.
La mort du jeune Atis vous acquiert la Phrygie.
Le bruit qui le fait vivre est un bruit imposteur.
Puisque par un naufrage il a perdu la vie.

Araxe en est témoin, ce fidelle Sujet,
Qui vous l'est d'autant plus, qu'il feint d'être infidelle,
Et qui pour mieux détruire un coupable projet,
Du traitre Antaleon suit le parti rebelle.

Jugez de mon malheur sans son heureux secours,
Quand je me connus grosse aussi tôt que captive,
Son soin d'un fruit si cher a conservé les jours,
Et vous garde un tresor dont son malheur le prive.

Sa Femme en même jour accouchant d'un Fils mort,
Pour sienne aux yeux de tous prit ma Fille naissante,
Et sans qu'Antaleon en connoisse le sort,
Comme Fille d'Araxe il la souffre vivante.

Je meurs après trois ans de prison & d'ennui,
Et laisse entre ses mains ce billet pour indice.
Par lui l'Etat saura qu'il s'est fait son appui,
Que sa Fille est la vôtre, & son nom Berenice.

PHENICE.

Et

Et son nom, Berenice? Ah! que m'apprenez-vous?

ARAXE.

Que le Ciel vous prepare un destin assez doux,
Et qu'ôtant tout obstacle à l'amour qui vous presse,
Il montre en Berenice une illustre Princesse,
Mais quoi! dans un bonheur qui comble vos desirs
Il semble qu'en secret vous poussiez des soûpirs?
Est-ce que votre amour ne souffre qu'avec peine,
Que sans lui Berenice ait le titre de Reine,
Et que sa pureté se doive soupçonner,
Lorsque d'elle il reçoit ce qu'il croyoit donner?

PHILOXENE.

Que sa Fille est la vôtre, & son nom, Berenice!
Dieux! mais jamais le Roi n'eût d'enfans de Phenice.

ARAXE.

Il ne l'a jamais su du moins; & jusqu'ici
Ce secret à garder a fait tout mon souci.
Mais, Seigneur, si votre ame en veut être éclaircie,
Souffrez-moi le recit des troubles de Phrygie,
Lorsque le jeune Atis, dès l'âge de six mois,
Par le droit de naissance y dispensa ses loix.

PHILOXENE.

Je sai que votre Roi, qui n'étoit que Learque,
Fut elû pour Tuteur à ce jeune Monarque,
Et qu'heritier d'un Trône à son zele commis,
Il eût à soûtenir de puissans Ennemis,
Que l'Armée, au sortir d'une entiere victoire,
Par sa rebellion en obscurcit la gloire,
Et lasse d'obeïr aux ordres d'un Enfant,
Aima mieux pour son Maître un Prince triomphant;
Que de ce titre en vain s'étant voulu défendre,
Learque incontinent fut contraint de le prendre,
Lors que declaré traître & criminel d'Etat,
Il vit qu'Antaleon le forçoit au combat,
Et que dans la fureur de cette âpre tempête
Il falloit, ou se perdre, ou couronner sa tête;
Que quoi qu'apparemment sa femme entre vos mains
Lui pût servir d'obstacle à d'injustes desseins,
Dans ces confusions craignant pour votre Maître,
Avec le jeune Atis vous sûtes disparoitre,
Et cherchant à le mettre en lieu de sûreté,

Vous vîtes dans les flots son sort précipité ;
Mais je ne comprens point par quel secret mystere
Berenice vingt ans a mal connu son Pere.

ARAXE.

Helas! mon zele seul par un trop prompt effroi
Perdit le jeune Atis, cet Enfant déja Roi,
Et pour mettre ses jours à l'abri de l'orage,
Je les précipitai dans un cruel naufrage.
Notre Vaisseau brisé fut englouti des flots,
D'où poussé par hazard aux rives de Lesbos,
Sans savoir quel secours m'avoit sauvé la vie,
Le cœur outré d'ennuis ; je repasse en Phrygie,
Où fort du nom d'Atis contre le nouveau Roi,
Celui d'Antaleon jettoit par tout l'effroi.
  Ce fut en ce temps-là qu'apprenant le naufrage,
Qui du Trône à Learque assûroit l'avantage,
Ce cœur ambitieux ne sût plus me cacher
Que l'éclat de ce Trône avoit su le toucher ;
Que feignant qu'en lieu sûr le jeune Atis respire,
Je m'acquerrois un titre à partager l'Empire,
Et qu'il etoit permis, sans blesser son honneur,
D'en usurper les droits sur un Usurpateur.
Le voyant trop puissant, voyant dans Apamée
Phenice avec ma Femme au Palais enfermée,
Je crus qu'il valoit mieux, pour bien servir mon Roi,
Le laisser quelque tems en doute de ma foi.
Je dissimulai donc une mort trop certaine,
Atis fut crû vivant, excepté de la Reine,
A qui de mes desseins ne déguisant plus rien,
Mon secret confié, je méritai le sien.
De cette déplorable & captive Princesse,
Jugez avec quel soin je cachai la grossesse,
Sachant qu'Antaleon, dans la soif de regner,
Pour en perdre le fruit n'eût pû rien épargner.
Par ce billet, Seigneur, vous avez su le reste,
Notre échange suivi d'un malheur trop funeste,
Puisqu'on sait que ma Femme étant morte d'abord,
Deux ans après, la Reine éprouva même sort.
Je ne vous parle point de mes secretes brigues,
Qui contre Antaleon formant de sourdes ligues,
Me mirent en état, après quatre ans d'appui,

De m'oser pour le Roi declarer contre lui.
Vous savez que d'Atis la perte declarée
Rendit des plus mutins la defaite assûrée,
Et que dans Apamee, avecque peu d'effort,
Par ce bruit repandu je me vis le plus fort;
Qu'Antaleon contraint de quitter la Phrygie
Nous a brouillés quinze ans avecque la Mysie,
Qu'il l'arma contre nous, & que sa prise enfin
Par vous seul aujourd'hui nous soûmet son destin.

PHILOXENE.

Mais pendant ces quinze ans, par quel trait de prudence
De Berenice au Roi deguiser la naissance?

ARAXE.

N'ayant plus ce billet quand je pûs voir le Roi,
Mon rapport auroit-il merité quelque foi?
Tandis que j'appaisois quelques mutineries,
Je le perdis, Seigneur, avec mes pierreries,
Qu'au château d'Apamee on me sût enlever
Avant qu'en cette place on le vit arriver;
Et comme enfin ce Prince, en quittant la Princesse,
Avoit aussi bien qu'elle ignoré sa grossesse,
N'eût-il pas présumé que l'espoir de son rang
Eût fait à mon orgueil desavouër mon sang,
Et que l'ambition seduisant la Nature,
Pour couronner ma Fille, eût admis l'imposture?
J'allois m'ouvrir pourtant d'un secret trop caché,
Quand d'un juste remords Antaleon touché,
Maître de ce billet qu'on m'avoit pû surprendre,
Avant que d'expirer, a voulu me le rendre.

PHILOXENE.

Je vous le rends moi-même; allez, Araxe, enfin,
Allez de Berenice eclaircir le destin.
Elle est digne du Trône où ce révers l'appelle;
Courez porter au Roi cette heureuse nouvelle.
C'est trop lui dérober...

SCENE III.

PHILOCLE'E, PHILOXENE, ARAXE, HESIONE.

PHILOCLE'E.

Enfin l'aveu du Roi
D'un ſuccès aſſez doux doit flater votre foi.
Vous ſemblez ſoûpirer? ſe pourroit-il bien faire
Qu'Araxe à vos deſirs voulût être contraire,
Et que de votre flame il condamnât l'effort,
Quand il voit la Lydie abaiſſer votre ſort?

PHILOXENE.

Au contraire, Madame, il m'eſt trop favorable,
Il ſurpaſſe mes vœux, & c'eſt ce qui m'accable.

PHILOCLE'E.

S'il eût pû ſe laſſer d'en ſoûtenir l'eſpoir,
Je vous aurois offert ce que j'ai de pouvoir,
Et n'aurois refuſé ni mes ſoins ni ma peine.

ARAXE.

Ah, Madame, épargnez l'illuſtre Philoxene.
Quoi qu'oſe la Lydie, ou qu'elle ait pû tenter,
Un Heros tel que lui n'a rien à redouter,
Et toûjours ſa vertu dans le plus fort orage
Répond à ſon grand cœur du deſtin qui l'outrage.

PHILOCLE'E.

Je ſai que la vertu par un ſecret effort
Rend toûjours un grand cœur arbitre de ſon ſort,
Que c'eſt ſans s'abaiſſer qu'il quitte une Couronne;
Mais il eſt peu d'Amis que ſa chûte n'étonne,
Et lors qu'on perd un Trône où l'on crût s'élever,
Il faut bien du mérite à ſe les conſerver.

PHILOXENE.

Quand par ces ſentimens d'une ame trop commune
Sans peſer le mérite ils ſuivent la fortune,
Le malheur, qui leur rend le changement permis,
Nous ôte des flateurs, & non pas des Amis.

PHILOCLE'E.

Vous exigeriez d'eux une ardeur bien parfaite!

PHI-

PHILOXENE.

Je les demande tels que je vous les souhaite.

PHILOCLE'E.

La grandeur les attire, & lorsqu'on en jouït...

PHILOXENE.

C'est le malheur des Rois qu'un faux zele éblouït,
Et qui ne cherchent point, dans l'encens qu'on leur donne,
Quelle part leur mérite en doit à leur Couronne.

PHILOCLE'E.

Pour pénétrer ce zele il faudroit de bons yeux.

PHILOXENE.

Ils le penetreroient s'ils se connoissoient mieux.
Mais le moyen qu'un Roi se puisse bien connoître
S'il voit plus ce qu'il est que ce qu'il devroit être?

PHILOCLE'E.

Le Ciel pour le conduire en ces obscurités
Aime à lui prodiguer ses plus vives clartés,
Et loin qu'a ce qu'il peut il le laisse seduire,
Dès qu'il le place au Trône, il prend soin de l'instruire.

PHILOXENE.

Souvent un faux pouvoir sous son nom se prévaut
Du respect que l'on a pour ces leçons d'en haut,
Et la crainte d'un rang que vange le tonnerre,
Fait imputer au Ciel ce qui vient de la terre.

PHILOCLE'E.

Si son ordre eût soûmis la Lydie à ses loix
Vous auriez effacé la splendeur de ses Rois;
Mais je vous tiens heureux de ceder sans foiblesse
A ce revers indigne ou chacun s'interesse,
Et de trouver Araxe aussi zelé pour vous,
Que si vous éprouviez le destin le plus doux.
Le Roi pour votre amour craignoit sa resistance,
Mais je vai l'assûrer de son obeïssance,
Et que dans Philoxene ayant fait choix d'un Fils,
Il n'y dédaigne pas le sang de Cléophis.

SCENE IV.

PHILOXENE, ARAXE.

ARAXE.
Que dit-elle, Seigneur?
PHILOXENE.
Ce qu'on ne ſauroit taire,
Qu'en vain crû Fils de Roi, j'ai Cléophis pour Pere.
ARAXE.
Cléophis, votre Pere!
PHILOXENE.
Il n'eſt rien plus certain,
Mais l'interêt du Roi preſſe un juſte deſſein
Allez, & l'aſſûrez que pour dernier ſervice
Je lui rens un aveu qui perdoit Berenice.
ARAXE.
Non, je me ſouviens trop de ce que je vous doi
Pour faire moins pour vous que vous fites pour moi.
Philoxene cru Prince, en ſon amour extrême,
A la Fille d'Araxe offrit un Diadême,
Et par elle aujourd'hui je me tiens glorieux
De pouvcir reparer l'injuſtice des Dieux.
C'eſt par ce billet ſeul qu'on la peut reconnoître
Pour m'acquiter vers vous je vous en fais le maître;
Gardez ce grand ſecret, & ſans vous étonner
Achevez un hymen qui vous doit couronner
Vous êtes digne d'elle, & ſans trop d'injuſtice...
PHILOXENE.
Ah! c'eſt bleſſer ma gloire autant que Berenice.
Quand elle a droit au Trône, un interêt honteux
Pourroit porter ma flame à le rendre douteux?
Non, ſi Fille d'Araxe elle y monte ſans peine,
On la deſavoüeroit Femme de Philoxene,
Et les Grands indignes d'un trop injuſte choix,
Croiroient trahir l'Etat d'en recevoir des loix.
ARAXE.
J'aſſûre ſa grandeur à vous en faire Maître.
PHILOXENE.
C'eſt ce que la Phrygie auroit peine à connoître.

ARA-

ARAXE.
Otons-lui le pouvoir de refuser son bien.

PHILOXENE.
Couronnons Berenice, & ne hazardons rien.

ARAXE.
Mais étant Etranger, si l'on sait sa naissance,
Quoi qu'elle ose pour vous, quelle est votre esperance?

PHILOXENE.
La douceur d'un destin qu'à tort vous m'enviriez,
La voir au Trône, Araxe, & mourir à ses pieds.

ARAXE.
Quoi, je consentirois...

PHILOXENE.
C'est trop vous en défendre,
Adieu; moi-même au Roi je saurai tout apprendre,
Et mettre le secret hors de votre pouvoir.

ARAXE.
Helas! à quel aveu forcez-vous mon devoir!

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, BERENICE, ARAXE, CLITIE.

LE ROI *tenant le billet d'Araxe.*
OUi, ma Fille, le sang par un vif caractere
Me traçoit dans tes yeux l'image de ta Mere,
Et ces aimables traits imprimés dans mon sein
Cherchoient à prévenir ce gage de sa main.
Mais sans un tel secours la Nature muette
Ne pouvoit de ton sort se faire l'interprete,
Et son aveuglément affoiblissant ses droits,
Lui faisoit dans mon cœur méconnoître sa voix.

BERENICE.
Pour s'expliquer au mien souvent avec adresse
Elle a su de mon zele emprunter la tendresse,
Et j'ai cent fois, Seigneur, répondu malgré moi

Par

Par un respect de Fille aux bontés de mon Roi.
Mais après vos bienfaits verses en abondance,
J'imputois cet effet à ma reconnoissance,
Et mon cœur, que par-là mon destin abusoit,
Pensoit l'entendre mieux, plus il se déguisoit.

LE ROI.

O Phenice! o billet de la main la plus chere
Qui d'un Roi malheureux pût faire un heureux Pere!
Enfin vingt ans passés en troubles intestins
Nous ouvrent une voye à de meilleurs destins;
Nous voyons à l'Etat Berenice renduë.
Araxe, c'est à toi que la gloire en est duë,
Je lui donnai la vie, & ton zele à son tour
A su lui conserver & le Sceptre & le jour.

ARAXE.

Seigneur, par ce recit vous decouvrez sans peine
Ce qui m'a fait tenter l'hymen de Philoxene.
Ce billet me manquant, il falloit faire effort
Pour porter vos Sujets à croire mon rapport,
Et je n'y pouvois mieux preparer la Phrygie,
Qu'en mettant Berenice au Trône de Lydie.
Alors, quel interêt m'auroit fait soupçonner
De confondre son sort pour la voir couronner,
Puisque Reine deja, cette lâche imposture,
M'en derobant la gloire, eût trahi la Nature.

LE ROI.

Jamais avec plus d'heur un fidelle Sujet
Ne fit pour la Princesse un genereux projet,
Cet hymen l'assûroit d'une double Couronne,
La Justice du Ciel autrement en ordonne;
Mais de quelque bonheur qu'il semble me flater,
Pour bien goûter ma joie il faut trop l'acheter.
J'en sens, je le confesse, une secrette gêne,
Quand je voi que sa cause accable Philoxene,
Et que lui devant tout, l'interêt de l'Etat,
Pour me souffrir heureux, me force d'être ingrat.
En vain, ma Fille, en vain ton amour m'a su plaire.
Qui put tout comme Roi ne peut rien comme Pere,
Et le droit qui me fit disposer de ta foi,
Lorsque je te suis plus, semble être moins à moi.

BERENICE.

Seigneur, à cet amour j'ai souffert trop d'empire
Pour cacher ma foiblesse, ou m'en vouloir dedire,
Mais comme son effort par mon cœur combatu
Employa mon devoir pour gagner ma vertu,
Il saura bien encor en repousser les charmes
Quand ce même devoir lui fournira des armes,
Et si pour mon repos je ne puis l'etouffer,
Pour le bien de l'Etat j'en saurai triompher.

LE ROI.

Les Dieux me sont temoins avec quelle contrainte
Je porte à ton amour une si rude atteinte.
Philoxene en lui seul montre un brillant amas
De tout ce qu'on admire aux plus grands Potentats,
Et ta main, dont chacun va briguer la conquête,
Ne sauroit couronner une plus digne tête;
Mais comme un Etranger ne peut, suivant nos loix,
S'il n'est né dans le Trône, aspirer à ton choix,
Vouloir en sa faveur en violer l'usage,
C'est replonger l'Etat dans un nouvel orage,
Qui mettant aux Mutins les armes à la main,
Du plus puissant enfin peut faire un Souverain.

ARAXE.

Dans ce grand changement son malheur est à plaindre;
Mais ce n'est pas de lui que l'orage est à craindre.

LE ROI.

Qui pourroit l'exciter lorsque tout m'obeït?

ARAXE.

Anaxaris, Seigneur, que ce revers trahit,
Et qui dans ses desseins n'aura rien qui l'etonne,
S'il se voit arracher l'espoir d'une Couronne.

LE ROI.

Tu connois mal, Araxe, un cœur comme le sien.
Il est trop genereux pour entreprendre rien,
Et si l'ambition est ce qui l'inquiete,
Par l'hymen de ma Sœur elle est trop satisfaite.

ARAXE.

Le rang dont il l'assûre a toûjours un defaut,
Il est bien élevé, mais le Trône est plus haut.

LE ROI.

Qui fait naître en ton cœur ce soupçon qu'il déploye?

ARA-

ARAXE.

Ce que vous avez vû qu'on a montré de joye,
Lorsque parmi le peuple on a sû qu'aujourd'hui
Vous portiez Philoclée à s'expliquer pour lui.
On voit depuis long-tems sa faveur confirmée
Disposer du Palais ainsi que de l'Armée.
Par là, dequoi qu'il ose il peut venir à bout,
Et pour regner, Seigneur, qui peut tout, ose tout.

LE ROI.

Le zele qui l'anime est plus pur qu'on ne pense;
Et s'il faut t'en donner une entiere assûrance,
Quoi qu'il m'eût avoué qu'il brûlât pour ma Sœur,
Apprens que son respect suspendit cette ardeur,
Et que m'en osant faire un noble sacrifice
Il s'offrit à mon choix d'epouser Berenice.
Voi par là si le Trône attire tous ses vœux.

BERENICE.

Ce genre de respect, Seigneur, est bien douteux.
Il savoit que mon cœur, fidelle à Philoxene,
Rendoit par mes refus sa déference vaine,
Et sur mon interêt pouvant regler le sien,
A vous montrer son zele il ne hazardoit rien.
Ce n'est pas que je veuille imputer à sa flame
Qu'un téméraire orgueil l'ait fait naître en son ame,
Il aime Philoclée, & je dois présumer
Que l'on aime en effet quand on avouë aimer;
Mais si ce que je suis m'attiroit son hommage,
Permettez-moi, Seigneur, d'en repousser l'outrage,
Et de lui faire voir, comme Fille de Roi,
Qu'un lâche ambitieux est indigne de moi.

LE ROI.

Va, ne crains rien d'un Pere, & d'un Pere qui t'aime.
Tu te dois à l'Etat, je te rens à toi-même,
Et quelque appas pour toi que Philoxene ait eu,
J'abandonne ton cœur à ta propre vertu.
Mais c'est trop differer à te faire connoître,
Il faut enfin te rendre à ce que tu dois être.
Viens, Araxe; il est bon dans un succès pareil,
Pour plus de sûreté, d'assembler mon Conseil.
Ce billet de son sort fait la preuve infaillible;
Sans doute qu'à ma Sœur le coup sera sensible,

Mais quand Anaxaris se voudroit emporter,
Elle a trop de vertu pour n'y pas reûsster.

SCENE II.

BERENICE, CLITIE.

CLITIE.

ENfin, malgré l'espoir dont chacun d'eux se flate,
Vous allez triompher d'une fortune ingrate;
En vain l'éclat d'un Sceptre aura su les toucher.

BERENICE.

Quel triomphe, Clitie, & qu'il me coûte cher!

CLITIE.

La gloire que sur vous le Ciel aime à reprendre
Est un bien que vos vœux n'eussent osé prétendre,
Il est vrai que par-là votre amour est trahi.

BERENICE.

Tu me flatois tantôt de n'avoir qu'obeï.
Que n'est-il vrai, Clitie, & que n'ose ma flame
Remettre à mon devoir l'empire de mon ame!
Je l'avouë, il s'étonne, & mon cœur interdit
Se dérobe lui-même aux loix qu'il se prescrit.
Ma Vertu tâche en vain d'agir en Souveraine,
Elle est foible, elle tremble au nom de Philoxene.
Je sai que pour ma gloire il faut ne le plus voir;
Je cherche à m'y resoudre, & crains de le vouloir,
Et de mes vœux confus la triste inquiétude
Voit par tout de la honte, ou de l'ingratitude.
O Philoxene, ô nom qui n'a fait jusqu'ici ..

CLITIE.

Songez de grace à vous, Madame, le voici.

SCENE III.

PHILOXENE, BERENICE, CLITIE.

PHILOXENE.

QUoi que le Ciel s'efforce à troubler ma constance,
Madame, avant qu'ici je rompe le silence,
Souffrez que dans vos yeux je tâche à remarquer
Comment avecque vous je me dois expliquer.

Dans

Dans l'excès ſurprenant du bien qu'il vous envoye,
Faut-il vous témoigner ma douleur ou ma joye ?
Si ſur moi l'une & l'autre, agit également,
L'une & l'autre peut-être eſt digne d'un Amant.
Pardonnez-moi ce nom, dont l'indiſcrete audace
Pour forcer mon reſpect ſe ſert de ma diſgrace,
Et lui fait preſumer qu'elle ſe doit ſouffrir
A qui pour tout eſpoir n'aſpire qu'à mourir.

BERENICE.

Ce n'eſt donc pas aſſez de l'ennui qui me preſſe,
Vous voulez triompher encor de ma foibleſſe,
Et voir de mon devoir les efforts impuiſſans
Abandonner mon ame au trouble de mes ſens.
Eh bien, pour vous ſouffrir ce funeſte avantage,
J'avouerai que le Sort en m'élevant m'outrage,
Et qu'à quoi que m'oblige un ſi grand changement,
Philoxene à mon cœur plaira toûjours Amant.

PHILOXENE.

Ah, ſi ce cœur conſent à l'aveu que vous faites,
Il eſt mal informé de tout ce que vous êtes,
Et ſa tendreſſe encor l'intereſſant pour moi,
Oppoſe Berenice à la Fille du Roi.
Mais quand jaloux du rang où le Ciel vous fit naître,
Il aura bien compris ce qu'il commence d'être,
Et que ſe connoiſſant il ſe verra contraint
De rejetter l'ardeur dont il s'avouë atteint,
Plus à l'en dégager vous trouverez de peine,
Plus d'un œil indigné vous verrez Philoxene,
Et vangerez ſur lui par un juſte courroux
L'attentat innocent qu'il aura fait ſur vous.

BERENICE.

Moi, je voudrois éteindre une ſi pure flame ?
La bannir de mon cœur ?

PHILOXENE.

Vous le devez, Madame,
Et par ce grand triomphe aujourd'hui témoigner,
Que qui ſe vainc ſoi-même eſt digne de regner.

BERENICE.

Ta vertu te ſeduit, mais quoi qu'elle oſe croire,
La pourrois-tu ſouffrir cette injuſte victoire,
Et quel qu'en ſoit l'eclat, s'il m'y faut aſpirer,

Dois-

Dois-tu m'en avertir quand je veux l'ignorer?

PHILOXENE.

Votre foi par Araxe à mes vœux engagée
Combat pour moi ſans doute, & vous tient partagée,
Mais comme un ſort nouveau veut un cœur different,
Mon amour la reçût, mon reſpect vous la rend.

BERENICE.

Si pour y renoncer ta force eſt aſſez grande,
Attens du moins, cruel, que je te le demande,
Et te voyant du Ciel injuſtement trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.

PHILOXENE.

Quoi qu'il veuille ordonner pour augmenter ma peine,
Je doute ſi je puis mériter votre haine;
Mais enfin je ſai trop qu'après ce triſte jour
C'eſt un crime pour moi de garder votre amour.

BERENICE.

Quoi, faut-il que je croye une indigne apparence?
Veux-tu ceſſer d'aimer quand tu perds l'eſperance,
Et par un ſentiment trop éloigné du mien,
Ton amour tremble-t-il à ne pretendre rien?
Soûtiens plus noblement le revers qui l'accable,
Demeure infortuné ſans te rendre coupable.
Le deſtin a pour toi la derniere rigueur,
Mais ce n'eſt pas aſſez pour retirer ton cœur.
Et le manque d'eſpoir qui rend ta flame à plaindre,
Ne te donne pas droit de chercher à l'éteindre.
Si d'abord en m'aimant tu parus genereux,
Oſe m'aimer encor pour vivre malheureux.
Cette double diſgrace à qui ta Raiſon cede,
Ne trouve dans la mort qu'un indigne remede.
N'en cherche point la honte, & loin d'y recourir,
Tâche à me diſputer la gloire de ſouffrir.
La victoire en ce point doit ſur toi m'être acquiſe
Que la plainte à tes maux ſera du moins permiſe,
Et qu'un cruel devoir contraignant mes deſirs,
Me va faire en ſecret devorer mes ſoûpirs.

PHILOXENE.

Ah, Madame, c'eſt trop; ma douleur eſt forcée
De vous laiſſer paroître une ame intereſſée,
Qui preſſant ſur la vôtre un rigoureux effort,

Ne vous le conseilloit que pour hâter ma mort.
Oui, j'avois beau vouloir me montrer insensible,
Si vous m'eussiez pû croire elle étoit infaillible,
Et par sa promptitude elle m'eût délivré
De l'affreux desespoir d'avoir trop esperé.
Helas! à quels malheurs ma fortune est en bute!
Vous ne vous élevez qu'au moment de ma chûte.
Princesse un peu plûtôt, Princesse un peu plus tard,
J'étois heureux sans crime encor que par hazard.
Le Sort pour vous placer où vous n'osiez prétendre,
Choisit l'instant fatal qu'il me force à descendre;
Après vingt ans de haine il calme son courroux,
Vous en étiez indigne, & je le suis de vous.

BERENICE.

Au moins en te plaignant ne me fais point d'outrage.
Jechange de fortune & non pas de courage,
Et tu ne saurois être en ce commun malheur
Digne de mes soûpirs sans l'être de mon cœur.

PHILOXENE.

Ah, qu'ils sont doux au mien, quelques maux qu'il en-
Ces précieux témoins d'une ardeur toute pure! (dure,
Mais las! puis je sans crime en goûter les appas?
Je me voi malheureux si vous ne l'êtes pas,
Et tel est le destin qui nous perd l'un & l'autre,
Que mon plus grand bonheur est de troubler le vôtre.

BERENICE.

Sois sûr, si mes ennuis soulagent ton malheur,
Que mon dernier soûpir marquera ma douleur.
Je sai qu'après deux ans d'un aveugle service
Borner là ton espoir c'est peu pour Berenice,
Mais à jetter les yeux sur ce que je me doi,
C'est peut-être beaucoup pour la Fille d'un Roi.

PHILOXENE.

O constance! ô vertu qui plus elle redouble...

BERENICE.

Aux yeux d'Anaxaris il faut cacher mon trouble.
Adieu; souffre, aime, & croi qu'en un si beau dessein,
Mon cœur te vange assez du refus de ma main.

SCE-

SCENE IV.

PHILOXENE, ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

MOn abord eſt ſuivi d'une étrange diſgrace,
S'il porte Berenice à me quitter la place.

PHILOXENE.

Avant que de vous voir ſon deſſein étoit pris.

ANAXARIS.

Je ne demande point ſi ſes vœux ſont remplis,
Le Ciel lui donne lieu d'être aſſez ſatisfaite.

PHILOXENE.

Plus qu'on ne croit peut-être, & que l'on ne ſouhaite.

ANAXARIS.

Quoi! de votre bonheur ſe montre-t-on jaloux?

PHILOXENE.

La crainte ſuit l'amour, jugez de moi par vous.

ANAXARIS.

Pour faire que la mienne heureuſement finiſſe,
Puis-je de votre zele attendre un bon office?

PHILOXENE.

Dans l'heur de vous ſervir je trouve un doux emploi.

ANAXARIS.

Vous agirez pour vous en travaillant pour moi.
Le Roi pour votre hymen a choiſi la journée
Qui doit voir la Princeſſe en pompe couronnée,
Et prevenant des vœux qui craignoient d'éclater,
De l'eſpoir de ſa main il daigne me flater.
Philoclée y répond avec aſſez d'eſtime,
Le choix lui ſemble juſte, & l'eſpoir légitime;
Mais pour y conſentir elle veut s'aſſûrer
De la ſincere foi que j'ai ſû lui jurer,
Et pouvoir ſe repondre, avant qu'elle s'engage,
Qu'a ſon mérite ſeul je rens un libre hommage.
Vous, à qui de mon cœur le ſecret eſt connu,
Chaſſez du ſien l'abus dont il eſt prévenu.
Aſſûrez-la pour moi que jamais dans une ame
L'amour ne repandit une ſi pure flame,
Que ſon Sceptre n'a rien qui me puiſſe charmer,
Qu'elle ne doit qu'à ſoi ce qui la fait aimer,

Et qu'à mes yeux enfin d'elle ſeule eſtimable,
Elle ſeroit ſans Trône également aimable.

PHILOXENE.

Que vous êtes heureux d'avoir ces ſentimens!

ANAXARIS.

La vertu les inſpire au cœur des vrais Amans.

PHILOXENE.

L'uſage en eſt fâcheux.

ANAXARIS.

La gloire en eſt plus grande.
Mais obtiendrai-je enfin ce que je vous demande?
Lui peindrez-vous ma flame en fidelle témoin?

PHILOXENE.

Sans mon foible ſecours le Ciel en a pris ſoin,
Il l'a miſe en etat de n'avoir rien à craindre.

ANAXARIS.

Eſt-ce que la Princeſſe a pris plaiſir à feindre,
Et montre un faux ſcrupule afin de m'etonner?

PHILOXENE.

Non, mais elle n'a plus de Courronne à donner.

ANAXARIS.

Plus de Couronne! ah Ciel! que me fait-on entendre?

PHILOXENE.

Qu'aujourd'hui Berenice y peut ſeule prétendre.
Qu'elle eſt Fille du Roi. Vous changez de couleur!
Philoclée eſt ſans doute à plaindre en ſon malheur,
Mais ce doit être au moins un doux charme pour elle,
Qu'il lui demeure encor un Amant ſi fidelle
L'amour a quelquefois des momens précieux,
Je vous en laiſſe uſer.

Il ſort.

ANAXARIS.

Ah Dieux, injuſtes Dieux!
Quoi? pour trop écouter une ardeur dereglée...

IPHITE.

La Princeſſe paroît, Seigneur.

ANAXARIS.

Qui?

IPHITE.

Philoclée.

ANA-

ANAXARIS.

Ah! l'importun ſurcroît de peines & d'ennuis!
Pourrai-je me contraindre en l'etat où je ſuis?

SCENE V.

PHILOCLE'E, ANAXARIS, IPHITE, HESIONE.

PHILOCLE'E.

SAns doute vous avez appris de Philoxene
Que du Ciel à mon tour je vai ſentir la haine.
Il vient de vous quitter, & ce profond chagrin
Semble de ma diſgrace accuſer le deſtin.

ANAXARIS.

Quoi, Madame, il eſt vrai que ſon lâche caprice
Vous eloignant du Trône y place Berenice?

PHILOCLE'E.

C'eſt par l'ordre du Roi qu'Araxe m'a fait voir
Que je ne puis ſans crime en conſerver l'eſpoir.
Eh bien, puis qu'il le faut, cedons une Couronne.
Il ſemble qu'à ce mot ton courage s'etonne,
Il s'emeut, il chancelle, & ſe laiſſe accabler
D'un coup dont ma vertu dedaigne de trembler.
A ce deſordre obſcur dérobe enfin ton ame,
Et fais paroître...

ANAXARIS.

Helas, je ſuis Amant, Madame,
Et qui de mon amour concevroit le tourment,
Ne s'etonneroit pas de cet accablement.

PHILOCLE'E.

L'amour n'auroit pour toi qu'une honteuſe flame,
Si ſous les coups du Sort il abaiſſoit ton ame.
De ſa ſeule diſgrace il ſe doit alarmer,
Et c'eſt être ſuſpect que vouloir trop aimer.

ANAXARIS.

Juſte Ciel! je verrai dans mon amour extrême,
Qu'un indigne revers vous ôte un Diadême,
Et ſentant plus que vous ce qu'il vous fait ſentir,
J'aurai la lâcheté d'y pouvoir conſentir?

PHILOCLE'E.

Et par où pretens-tu repouſſer la tempête?

Emploirai-je ton bras pour couronner ma tête,
Et veux tu qu'eſſayant un rebelle attentat,
Plûtôt que de ceder, j'expoſe tout l'Etat?

ANAXARIS.

Ah! Madame, épargnez ce ſoupçon à ma gloire,
La maxime eſt injuſte & la tache trop noire.
Mais vous voir accepter un changement ſi prompt,
Sans reprocher aux Dieux l'outrage qu'ils vous font...

PHILOCLE'E.

Le noble emportement que m'inſpire ton zele!
Je fais voir un cœur bas ſi je ne les querelle,
Et je trahis ma gloire à n'oſer mériter
La chute où leur rigueur me veut précipiter?
S'il eſt vrai que pour moi ton amour s'intereſſe,
Aye aſſez de vertu pour ſuivre ma foibleſſe,
Et pour bien ſignaler ta générosité,
Eleves-tu l'effort juſqu'à ma lâcheté?
Alors tu connoîtras qu'un cœur qui ſe poſſede,
Des plus rudes malheurs porte en ſoi le remede,
Et que d'un fier deſtin l'implacable courroux,
Jamais ſans notre aveu ne triomphe de nous.

ANAXARIS.

J'aurois ces ſentimens dans ma propre disgrace,
Mais l'amour....

PHILOCLE'E.

Cet amour un peu trop t'embaraſſe,
Mais je t'eſtime aſſez pour forcer mon devoir
A ne rien croire encor de ce qu'il me fait voir.
Tu m'as offert des vœux, le Roi les autoriſe,
A toute leur attente il me veut voir ſoûmiſe.
Incapable d'aimer ainſi que de haïr,
Le temps me fera voir ſi j'ai lieu d'obeïr.
C'eſt ce qui me conſole en perdant la Couronne,
Qu'il faut qu'à ce qu'elle eſt ton ame s'abandonne,
Et que de faux reſpects ne ſauroient plus cacher,
Qui du Trône ou de moi t'a ſû le plus toucher.
Adieu; cédant au Ciel qui veut que je m'abaiſſe,
Je vai de mon hommage aſſûrer la Princeſſe.
C'eſt à toi de juger ſi, quoi que Sœur de Roi,
Après ces lâchetés je ſuis digne de toi.

SCENE VI.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.
OU me vois-tu réduit, cher Iphite?

IPHITE.
A tout craindre,
Si votre ambition ne ſait mieux ſe contraindre.

ANAXARIS.
Quoi! l'amour, cette ardente & fiere paſſion,
Aura pû ſe ſoûmettre à cette ambition,
Et je balancerois un autre ſacrifice,
Quand j'en puis eſperer le Trône & Berenice?
Otons à cet amour tout droit de s'indigner;
Qui ne l'epargna point ne doit rien épargner;
Perdons-nous, perdons tout plûtôt qu'on nous ſoupçonne
De céder lâchement l'eſpoir d'une Couronne,
Et faiſons triompher dans ce cœur combatu
Le crime entreprenant ſur la molle vertu
Pour gagner un Empire & s'en rendre le maître,
C'eſt être criminel qu'apprehender de l'être
Oſons tout ſans ſcrupule, & par de prompts effets.

IPHITE.
Quoi! Seigneur, pour regner recourir aux forfaits?

ANAXARIS.
Fuſſent-ils aſſez grands pour mériter la foudre,
Qui m'en voudra punir ſi je puis m'en abſoudre?
La plus noire action que l'audace produit
Ne prend que du ſuccès la honte qui la ſuit.
C'eſt lui ſeul qui la rend injuſte ou légitime;
Heureux, elle eſt vertu, malheureux, elle eſt crime,
Et quand l'eclat d'un Trône y ſemble convier,
Tous les crimes ſont beaux qu'on peut juſtifier.

IPHITE
Mais s'il n'eſt néceſſaire à quoi bon en commettre?
A votre eſpoir encor vous pouvez tout permettre,
Du peuple & des ſoldats vous avez tous les cœurs.
Servez-vous-en, Seigneur, pour vaincre vos malheurs.

Qu'ils demandent pour vous l'hymen de Berenice;
Si le Roi les refuſe, ils vous feront juſtice,
Et bien-tôt du Palais ils ſauront la tirer
Pour forcer cet obſtacle, & vous en aſſûrer.
Tant de Villes d'ailleurs prendront votre querelle
Qu'on pretendroit en vain vous traiter de rebelle.
Eſſayez ces moyens puis qu'ils ſont les plus doux.

ANAXARIS.

Viens, dans peu tu ſauras à quoi je me reſous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, CLITIE.

BERENICE.

En vain tu veux douter qu'on puiſſe avec juſtice,
Imputer ce tumulte à ſon lâche artifice,
Et que par de faux bruits ayant ſu l'exciter,
Il n'en faſſe un eſſai de ce qu'il peut tenter.
C'eſt au Trône par-là que ſon orgueil aſpire;
Le Peuple avecque lui dans ce deſſein conſpire,
Et loin que de ſoi-même il eût rien entrepris,
Voi pour ſe mutiner quel pretexte il a pris.
Il ſe plaint que du Roi l'ame trop aveuglée
Au choix d'Anaxaris n'a porté Philoclee,
Qu'après qu'il a connu que c'étoit l'éloigner
D'un Trône que moi ſeule avois droit de donner,
Et qu'au mépris des loix dont la rigueur le gêne,
Il veut, quoi qu'Etranger, y placer Philoxene.
Crois-tu qu'il embraſsât ce murmure indiſcret
A moins qu'Anaxaris l'appuyât en ſecret?
Son ordre ſeul ſans doute en fait les impoſtures.

CLITIE.

C'eſt pouſſer un peu loin de ſimples conjectures,
Car que pretendroit-il?

BERENICE.

Montrer que malgré ſoi
On le force de rompre avec la Sœur du Roi,
En accuſer le Peuple, & ſur ſa violence
De ſon ambition rejetter l'inſolence.

CLITIE.

Mais, Madame, ſur quoi ce ſcupçon odieux
Qui vous le peint d'accord avec les Factieux?
Si-tôt que du tumulte on a ſû la nouvelle,
Quel autre à l'étouffer a marqué plus de zele;
Il en a pour le Roi fait voir de prompts effets,
Faiſant ſuivre ſoudain la Garde du Palais,
Et ſans lui, nous dit-on, qui va de place en place,
Le Roi de ces Mutins verroit croître l'audace.
Il ſemble que lui ſeul attire leur reſpect.

BERENICE.

C'eſt par cette raiſon qu'il m'eſt le plus ſuſpect.
Sans s'en montrer complice il veut voir quelle atteinte,
Du Peuple ſur le Roi pourra porter la plainte,
Et s'il l'en voit ému, ſoudain à haute voix
Par un ſecond tumulte il briguera mon choix;
Mais avant qu'à ſouffrir un lâche & vil hommage,
Où le temps, où la force abaiſſent mon courage,
Tout ce que peut du Ciel le plus âpre courroux...

CLITIE.

Ne vous emportez pas, Madame, il vient à vous.

SCENE II.

BERENICE, ANAXARIS, IPHITE, CLITIE.

BERENICE.

Quoi? venir ſans le Roi?

ANAXARIS.

N'en ſoyez point en peine,
Il donne encor quelque ordre avecque Philoxene.
Cependant tout eſt calme, & l'orage ceſſé,
Pour vous en avertir je me ſuis avancé.

BERENICE.

Sans doute à votre zele on doit ce grand ouvrage?

ANAXARIS.

Madame, j'ai tâché de faire davantage,
Et si pour moi le Peuple eût dompté son courroux,
Philoxene aujourd'hui seroit digne de vous.
Vingt fois j'ai fait ouïr qu'on ne pouvoit sans crime
Défendre à son amour un espoir légitime,
Et qu'il étoit permis de violer nos loix
En faveur des Héros, aussi bien que des Rois;
Mais des raisons d'Etat font que chacun s'obstine.
L'hymen d'un Etranger en feroit la ruine,
Et l'indignation feroit armer soudain
Tous ceux que peut flater l'espoir de votre main.

BERENICE.

Cet effort est l'effet d'une vertu sublime.

ANAXARIS.

Il semble assez payé puis qu'il a votre estime;
Mais c'est peu que pour vous il paroisse entrepris,
Votre cœur, quoi qu'il pense, en connoit mal le prix,
Et je le pers sans doute à souffrir qu'il ignore
Que je sers Philoxene, & que je vous adore.

BERENICE.

Moi?

ANAXARIS.

Déja dans vos yeux je lis votre courroux;
Mais enfin je vous aime, & je n'aime que vous,
Et peut-être, Madame, après un long martyre,
Il me doit être au moins permis de vous le dire.
Je sai que cet aveu, malgré tout mon respect,
A n'examiner rien, vous peut être suspect;
Mais avant qu'écouter une aveugle colere,
Instruisez votre cœur de ce que j'ai su faire,
Et si de mon audace il trouve à s'offenser,
Voyez à quoi pour vous le mien s'est pû forcer.
A vos seuls interêts donnant toute mon ame,
En vain l'appui du Roi semble assûrer ma flame,
J'en détruis tout l'espoir plûtôt que vous priver
Du rang où Philoxene aime à vous élever.
Je fais plus; ma vertu redoutant ma foiblesse,
Me contraint d'engager mes vœux à la Princesse,
Afin que de son choix m'étant montré jaloux,

Je n'ose plus prétendre à m'expliquer pour vous.
Aujourd'hui par l'hymen votre bonheur s'assûre,
Vous l'avez souhaité, je le vois sans murmure.
Votre sort tout à coup avec éclat changé
Me fait voir de sa foi votre amour dégagé;
Loin d'en flater le mien contre un Parti rebelle,
Je cours de Philoxene embrasser la querelle,
Et pour le rendre heureux par un cruel effort
Je travaille moi-même à l'arrêt de ma mort.
Helas! pourriez-vous bien, après tant de contrainte,
D'un amour si soûmis desaprouver la plainte,
Et quoi qu'il vous surprenne, est-un crime à mon feu
De ne voir plus d'obstacle, & d'esperer un peu?

BERENICE.

J'ai gardé le silence, & je m'y suis forcée,
Pour voir ou tu portois une ardeur insensée,
Et pénétrer l'orgueil qui tâche à t'elever
Où ta fausse vertu ne sauroit arriver.
Donc rendre à ton amour la Princesse propice
C'etoit de ton repos me faire un sacrifice,
Et tu donnois ton cœur de peur que malgré toi
Il n'osât me déplaire en s'échapant vers moi.
Tu voulus par maxime agir contre toi-même;
Certes l'exemple est rare, & le respect extrême,
Et j'en tiendrois l'effort digne d'être admiré,
Si l'interêt du Trône en etoit separé;
Mais vers nous tour à tour son seul éclat t'appelle,
Tu le cherches en moi quand il n'est plus en elle.
Quoi que tu puisses dire, un véritable Amant,
Quand son amour est pur jamais ne se dement.
S'il voit qu'à s'expliquer ses vœux puissent deplaire,
Sans les porter ailleurs, il les force à se taire,
Et pour charmer ses maux, c'est assez d'esperer
Que du moins en mourant il pourra soûpirer.

ANAXARIS.

D'un triomphe trop bas vous dédaignez la gloire;
Mais si je ne vous aime...

BERENICE.

Eh bien, je le veux croire
Et plus juste pour toi qu'on n'eût pu présumer,

Je consens même encor que tu m'oses aimer.

ANAXARIS.

Ah! ce n'est qu'à vos pieds...

BERENICE

Ne fais point de bassesses.

L'amour dans les grands cœurs hait ces molles tendresses,
Et quoi que sur le tien il ait pris de pouvoir,
Je te donne l'exemple, ose le recevoir,
J'aime, & ma lâcheté seroit sans doute extrême
Si je cessois jamais d'aimer autant que j'aime;
Mais quand de mon devoir l'inexorable loi
Dérobe à Philoxene & mon cœur & ma foi,
Quoi qu'en dépit du Sort tout mon cœur lui demeure,
Sous l'effort du silence il est beau que je meure,
Plûtôt que mon amour dans ce cœur renfermé,
Lui laisse découvrir qu'il soit encor aimé.
Voilà les sentimens que la gloire m'inspire.
Prens-les pour regle aux tiens, aime sans en rien dire,
Et tandis qu'en secret je saurai soûpirer,
Si j'ai part dans tes vœux, laisse-moi l'ignorer.
La contrainte pour toi sera d'autant moins rude,
Que déja ton amour en a pris l'habitude,
Et qu'à taire sa flame un cœur accoûtumé
Peut renoncer sans peine à l'espoir d'être aimé.

ANAXARIS.

J'y renonçois pour vous quand l'heureux Philoxene
D'un legitime espoir pouvoit flater sa peine;
Mais puis qu'indigne enfin d'un bien qu'il doit quitter...

BERENICE.

Et par où mieux que lui crois tu le mériter?
Est-ce par ton orgueil dont je hais la maxime?
Est-ce par ton amour dont je connoi le crime?
Est-ce enfin par les noms que tu prens hautement
D'ambitieux Sujet, & d'infidelle Amant?
Regle mieux un transport indigne de paroître;
Si tu me connois mal, tâche de te connoître,
Et sans trop esperer de l'appui de ton Roi,
Vois encor quelque espace entre le Trône & toi.

ANA-

ANAXARIS.

Ah, Madame, c'eſt trop...

BERENICE.

Oui, c'eſt trop te contraindre,
Ne pouvant être aimé cherche à te faire craindre.
Di que par toi l'Etat ſe laiſſant gouverner,
Tu demandes un bien que tu te peux donner.
Di que le Roi lui-même approuvant ton audace
M'exclurra de ce Trône, ou t'y donnera place;
Mon cœur de ton pouvoir concevroit quelque effroi
S'il t'eſtimoit aſſez pour rien craindre de toi.

SCENE III.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Tu vois, de la douceur ce qu'il faut que j'eſpere.

IPHITE.

Seigneur, avant la force elle étoit neceſſaire.
C'eſt a vous maintenant d'agir dans le Palais,
Tout le Peuple eſt pour vous, tous vos Amis ſont prêts;
Chacun d'eux diſperſé vers cette fauſſe porte
Se prépare au beſoin à vous prêter main forte,
Et l'ardeur qui pour vous échauffe leurs eſprits...

ANAXARIS.

Viens, je voi Philoclée.

SCENE IV.

PHILOCLE'E, ANAXARIS, IPHITE, HESIONE.

PHILOCLE'E.

Arrête, Anaxaris.
Madame, il faut au Roi que j'aille rendre compte...

PHILOCLE'E.

En effet, ſi j'en croi ce que l'on me raconte,
La nouvelle Princeſſe a des mépris pour toi
Qui doivent t'obliger à t'aller plaindre au Roi.

SCENE V.

PHILOCLE'E, HESIONE.

PHILOCLE'E.

EH bien, tu le croiras enfin qu'en ma personne
Ce lâche ambitieux n'aimoit que la Couronne,
Et que l'aversion que je sentois pour lui
Découvroit à mon cœur ce qu'il voit aujourd'hui?

HESIONE.

Rien ne sauroit, Madame, égaler ma surprise.

PHILOCLE'E.

Au moins dans mon malheur le Ciel me favorise,
Puisque m'affranchissant d'un hymen odieux
Il me laisse toûjours dans un rang glorieux,
Que par le noble éclat qu'il tire de soi-même
Me peut souffrir par tout le choix d'un Diadême.

HESIONE.

Avec tant de vertu pourriez-vous en manquer!

SCENE VI.

LE ROI, PHILOCLE'E, HESIONE.

LE ROI.

MA Sœur, nos Factieux ont osé s'expliquer.
L'interêt de l'Etat par d'injustes alarmes
Les avoit obligés à recourir aux armes,
Et presumant déja qu'au mépris de nos loix
J'élevois Philoxene au Trône de leurs Rois;
Chacun pour son païs croyoit montrer son zele,
A prendre avidement le titre de Rebelle.

PHILOCLE'E.

Quoi donc? par tant d'exploits qui le font redouter,
Un Heros tel que lui n'a pû rien mériter?

LE ROI.

Le Peuple seul agit, mais encor qu'il déguise,
Et le rang & le nom des Chefs de l'entreprise,
Il n'auroit rien osé si pour leurs interêts
Les Grands à l'appuyer n'avoient paru tout prêts.

PHI-

PHILOCLE'E.

Pour former ce tumulte, oserai-je vous dire,
Seigneur, qu'Anaxaris lui seul a pû suffire?

LE ROI.

Araxe dans mon ame avoit déja porté
Quelque foible soupçon de sa fidelité;
Mais contre nos Mutins, loin que mon choix le gêne,
On l'a vû hautement agir pour Philoxene,
Et faire ses efforts à leur persuader
Qu'à qui mérite tout les loix doivent céder.

PHILOCLE'E.

Pour mieux cacher l'orgueil d'une folle esperance
Il prend d'un beau dehors la trompeuse apparence;
Mais sans une Couronne on voit bien aujourd'hui
Que la Sœur de son Roi n'est plus digne de lui.

LE ROI.

D'un projet téméraire il n'auroit que la honte
S'il osoit de mon sang faire si peu de compte,
Qu'il crût impunément pouvoir aux yeux de tous
Desavouër des vœux que j'ai reçûs pour vous.
La Phrygie...

SCENE VII.

LE ROI, PHILOCLE'E, CLITIE, HESIONE.

CLITIE.

Ah, Seigneur....

LE ROI.

Quelle douleur te presse?
Parle.

CLITIE.

On a du Palais enlevé la Princesse.

LE ROI.

Berenice enlevée! ah juste Ciel!

CLITIE.

Seigneur,
On se défioit peu du lâche Ravisseur.

PHILOCLE'E.

Et c'est?

CLITIE.

Anaxaris.

LE ROI.

Anaxaris!

CLITIE.

Lui-même.

PHILOCLE'E.

Vous voyez si le Traître aspire au Diadême.

CLITIE.

Oui, Seigneur, n'imputez cette indigne action,
Qu'aux transports inquiets de son ambition,
Mais ce qui me confond dans sa lâche entreprise
C'est de voir qu'en effet le Peuple l'autorise,
Seule, & sans rien prévoir d'un si cruel destin,
J'avois accompagné la Princesse au jardin,
Quand suivi seulement d'une assez foible escorte,
Il la force à sortir par une fausse porte,
Ou si tôt qu'il paroit j'entens pousser des cris,
De, *vive Berenice, & vive Anaxaris.*

LE ROI.

Quoi, d'un crime si noir tout le Peuple est complice?
De son tumulte enfin je comprens l'artifice.
Il étoit concerté pour tirer du Palais
Ce qu'il eût pû trouver d'obstacle à ses projets.
Une seconde fois allons voir si sans peine...

CLITIE.

Seigneur, esperez tout du vaillant Philoxene.
Revenant par bonheur avec quelques Soldats,
A ces cris vers le Traitre il a tourné ses pas,
Et sans rien voir de plus, dans l'ardeur de mon zele
J'ai cru vous en devoir la premiere nouvelle.

LE ROI.

Il ne peut sous le nombre éviter de périr.
Contre un Peuple mutin courons le secourir.

PHILOCLE'E

Vous exposer vous même à son lâche caprice?

SCE-

SCENE VIII.

LE ROI, PHILOCLE'E, ARAXE, CLITIE, HESIONE.

LE ROI.

EH bien, Araxe, un Traître enleve Berenice?

ARAXE.

Elle est libre, Seigneur, & Philoxene enfin
D'une insolente audace affranchit son destin.
L'un & l'autre à vos yeux s'en va soudain paroître.

LE ROI.

La justice du Ciel par là se fait connoître,
Et je me trahirois si pour la meriter
Contre un Sujet ingrat je n'osois l'imiter.
De son audace enfin cessons d'être complices;
Pour mieux punir sa faute oublions ses services,
Et puisque son orgueil s'enfle de nos bienfaits,
Mettons-le hors d'etat d'en abuser jamais.

ARAXE.

Seigneur, les Dieux sur l'heure ont ordonné sa peine,
Fort de l'appui du peuple il bravoit Philoxene,
Et le voyant suivi de fort peu de Soldats
Il croyoit sa defaite indigne de son bras;
Mais Philoxene, emû des pleurs de la Princesse,
Sait inspirer aux siens tant de cœur & d'adresse,
Que contre Anaxaris tous se portant d'abord,
Sans connoître la main, on le voit tomber mort.
Le succès aussi-tôt répond à notre attente,
Par la perte du Chef chacun prend l'epouvante,
Son parti se dissipe, & la Princesse ainsi
Rendant grace au Vainqueur... mais, Seigneur, les voici.

SCENE IX.

LE ROI, BERENICE, PHILOCLE'E, PHILOXENE, ARAXE, CLITIE, HESIONE.

LE ROI.

Que ne vous dois-je point, Guerrier incomparable?
Vous faites avorter les deſſeins d'un coupable,
Et rendez aujourd'hui par un heureux ſecours,
Et le calme à l'Etat, & la gloire à mes jours.

PHILOXENE.

Cette reconnoiſſance eſt trop pour Philoxene.
A qui combat pour vous la victoire eſt certaine,
Et la mienne, Seigneur, perd d'autant de ſon prix
Qu'il l'a fallu ſouiller du ſang d'Anaxaris.
Son hymen reſolu marquoit la haute eſtime...

LE ROI.

Après ſon attentat ſa mort eſt légitime.
Et ma Sœur n'en ſent pas le coup ſi vivement,
Que dans un criminel elle plaigne un Amant.

PHILOCLE'E.

Ses vœux dans leur fierte n'ayant pû vous déplaire,
J'aurois crû faire un crime à leur être contraire;
Mais malgré ce reſpect qui ſoûtenoit ma foi,
Je n'eſtimois en lui que le choix de mon Roi.

LE ROI.

Tant de vertu, ma Sœur, aura les Dieux propices.

à Philoxene.

Vous, de qui le grand cœur ſignale les ſervices,
Attendant que le temps ordonne de leur prix,
Prenez auprès de moi le rang d'Anaxaris.
Ma faveur fit ſa gloire, & la mienne eſt parfaite
Si je puis...

PHILOXENE.

Non, Seigneur, agréez ma retraite.
Etant ſuſpect au Peuple, il vous peut reprocher,
Que déja je vous coûte un ſang qui lui fut cher,

Et

Et croyant que la mort d'un si grand Adversaire
Aura flaté mes vœux d'un espoir temeraire,
A des troubles nouveaux il pourroit s'emporter,
Si vos bontes pour moi ne cessoient d'eclater.
N'ayant plus qu'à traîner une vie inutile,
Il vaut mieux...

SCENE X.

LE ROI, BERENICE, PHILOCLE'E, PHILOXENE, CLEOPHIS, ARAXE, HESIONE, CLITIE.

CLEOPHIS *au Roi.*

AH, Seigneur, où sera mon azile,
Si contre le courroux d'un Roi trop irrite
Votre protection ne fait ma sûrete?

LE ROI.

O Dieux, c'est Cléophis!

CLEOPHIS.

Oui, Cléophis coupable
De laisser sans Couronne un Heros indomptable,
Puisque par sa vertu Philoxene aujourd'hui
Justifioit assez ce que j'osai pour lui.

PHILOXENE.

Accordez-lui, Seigneur, le secours qu'il espere.
C'est un Fils à vos pieds qui parle pour son Pere.

CLEOPHIS.

J'abuserois d'un nom qui ne m'est point permis.
On le publie en vain, vous n'êtes point mon Fils.

LE ROI.

Quoi, ce n'est qu'un faux bruit qu'a fait courir l'envie,
Et toûjours Philoxene est Prince de Lydie?

CLEO-

CLEOPHIS.

On en ſait déja trop pour pouvoir deguiſer
Qu'à mon Roi pour ſon Fils j'oſai le ſuppoſer ;
Mais un même accident dans la même journée
Du Prince & de mon Fils trancha la deſtinee,
Et ce vaillant Héros qui paſſoit pour le ſien,
N'eſt en effet, Seigneur, ni ſon Fils, ni le mien.

LE ROI.

Et qui donc ?

CLEOPHIS.

C'eſt dequoi je n'ai point connoiſſance.

PHILOXENE.

Dieux, quel Aſtre fatal éclaire ma naiſſance,
Si ſans m'en éclaircir le funeſte embarras,
L'on m'apprend ſeulement ce que je ne ſuis pas ?

CLEOPHIS.

Je ne vous dirai point ce qu'a ſu la Phrygie,
L'injuſte emportement du feu Roi de Lydie,
Qui par l'hymen du Prince à la fureur reduit,
Si l'on ne l'eût ſouſtrait, en eût perdu le fruit.
Il me fut confié, Lesbos fut ma retraite,
Qui pendant mon ſejour demeura ſi ſecrette,
Que ſur moi ſeul le Prince oſant s'en aſſûrer,
De peur de ſe trahir, la voulut ignorer.
Ayant alors un Fils, ma Femme en cet orage
Avec notre dépôt enleva ce cher gage,
Et c'eſt par où l'on croit que n'étant point au Roi,
Puiſque j'avois un Fils, Philoxene eſt à moi.
Mais huit mois en effet s'étoient coulés à peine
Qu'avec lui je pleurai le jeune Philoxene.
Tous deux en même jour terminerent leur ſort.
Jugez de ma douleur dans l'une & l'autre mort,
Quand j'appris auſſi-tôt que le Roi de Lydie,
Laiſſant le Prince au Trône, avoit fini ſa vie.
Je maudis le deſtin de prolonger mes jours,
Et le ſeul deſeſpoir eût été mon ſecours,
Si de leurs volontés les Dieux voulant m'inſtruire,

Sur le bord de la mer n'eussent sû me conduire.
Là, révant seul un jour, je decouvre sur l'eau
Un esquif que suivoit le debris d'un vaisseau,
Et qui poussé d'un vent à mes vœux favorable,
Vient soudain à mes pieds s'arrêter sur le sable.

ARAXE.

O Dieux!

CLEOPHIS.

Jugez, Seigneur, si je suis étonné
D'y trouver un Enfant aux flots abandonné.
Tout paroit digne en lui d'une illustre naissance,
Il montre en ses regards une aimable assûrance;
D'ailleurs, son équipage est riche & curieux.
J'en admire par tout l'or qui brille à mes yeux,
Et croyant que du Ciel la faveur découverte
Me faisoit ce present pour réparer ma perte,
J'abandonne Lesbos, & dégageant ma foi
J'ose pour son Fils mort le rendre au nouveau
Roi.

LE ROI.

Araxe.

ARAXE.

Pardonnez au zele qui m'emporte.
Le lieu, l'âge, le temps, Seigneur, tout se rapporte,
C'est Atis, c'est mon Prince, il n'en faut point
douter.

LE ROI.

J'en croirai sa vertu s'il l'en faut consulter,
Mais tu l'as vû perir,

ARAXE.

Prêt à faire naufrage,
Esperant dans l'esquif pouvoir vaincre l'orage,
Moi-même entre mes bras j'avois sû l'y porter,
Quand resistant à ceux qui s'y vouloient jetter,
Dans l'instant qu'à mes yeux notre Vaisseau se
brise,
Le vent rompant le cable aide mon entreprise?
Mais avec tant d'effort, qu'emporté dans les flots
J'en fus jetté mourant dans l'Isle de Lesbos.
Là, du destin d'Atis n'ayant pû rien apprendre,

Je

Je crûs sa mort certaine.

BERENICE.

O Ciel, daigne m'entendre.

CLEOPHIS.

Cette boëte peut-être...

ARAXE.

Ah! qu'est ce que je voi?
Elle enferme au dedans le Portrait du feu Roi.

CLEOPHIS.

Un Portrait?

ARAXE *ouvrant la boëte.*

Elle s'ouvre, en faut-il davantage?
Il la portoit, Seigneur, quand nous fimes naufrage.

LE ROI.

Ah! vous êtes Atis.

PHILOXENE.

Croirai-je ce rapport,
Et n'est-ce point encore un nouveau jeu du Sort?

CLEOPHIS *à Philoxene.*

Vous supposer, Seigneur, c'étoit vous en défendre.
Il vous ôtoit un Sceptre, & j'osois vous le rendre.

LE ROI.

O succès étonnant qui me rend malgré moi
L'injuste Usurpateur du Trône de mon Roi!
Si toutefois Araxe eût conçû moins d'alarmes,
De me voir contre un lâche avoir recours aux armes,
Dès lors sans rien prétendre, Antaleon vaincu
M'auroit vû vous remettre au rang qui vous est dû.
Je n'y resiste point, regnez, le Ciel l'ordonne.

PHILOXENE.

Que dites-vous, Seigneur? Ah, gardez la Couronne.
La Phrygie aujourd'hui suit de trop justes loix,
Pour m'opposer aux Dieux, & combattre leur choix.
Respectant leurs decrets, j'adore leur justice.

LE ROI.

Quoi, refuſeriez-vous un Sceptre à Berenice,
Et ce parfait amour qu'on ne pût étonner,
Si vous n'êtes ſon Roi, la peut-il couronner?

PHILOXENE.

Si pour la voir au Trône il faut que je partage
De ce titre eclatant le fameux avantage,
Au moins dans mon amour ſai-je trop mon devoir,
Pour en vouloir jamais partager le pouvoir.
Mais, Madame, parlez; après l'aveu d'un Pere
C'eſt à vous à regler ce qu'il faut que j'eſpere,
Ne conſultez que vous ſur l'offre de ma foi.

BERENICE.

Je porte un cœur ſoûmis aux ordres de mon Roi,
Et ce cœur vous explique aſſez par mon ſilence
Quelle part vous avez dans ſon obeïſſance.

PHILOXENE.

O gloire, où mes deſirs n'oſoient plus s'élever!
Mon bonheur eſt trop grand pour ne pas l'achever.

à Philoclée.

Conſentez-y, Madame, & d'un illuſtre hommage
Daignez prendre aujourd'hui ma parole pour gage.
Le Prince Alcidamas étant dans cette Cour
Sous beaucoup de reſpect cacha beaucoup d'amour,
La rigueur de vos loix l'obligea de ſe taire,
Et comme il a pour moi les ſentimens d'un Frere,
Il aura même cœur ſi je puis l'aſſûrer
Qu'ayant changé de ſort il a droit d'eſpérer.
Rendez par-là ma joie & ſa gloire parfaites.

PHILOCLE'E.

Seigneur, lorsque le Ciel m'apprend ce que vous êtes,
Je m'acquiterois mal de ce que je vous dois,
Si pour former des vœux je conſultois mon choix.

LE ROI.

Daigne à ce grand projet le Ciel être propice.

PHILOXENE.

Seigneur...

LE ROI.

Allons au Trône élever Berenice,
Publier votre gloire, & d'un accord commun
Montrer aux Phrygiens deux Maîtres au lieu d'un.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LA MORT DE COMMODE.

LA MORT
DE
L'EMPEREUR
COMMODE,
TRAGEDIE.

ACTEURS.

COMMODE, Empereur de Rome.

ELECTUS, Amant de Marcia.

LÆTUS, Amant d'Helvie.

MARCIA, } Filles de Pertinax qui ſuccéda à Commode.
HELVIE, }

FLAVIAN, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

LUCIE, Confidente de Marcia.

JULIE, Confidente d'Helvie.

Suite de l'Empereur.

La Scene eſt à Rome.

LA MORT DE L'EMPEREUR COMMODE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MARCIA, HELVIE, JULIE, LUCIE.

HELVIE.

JE l'avouërai, ma Sœur; c'eſt vous faire juſtice
Que de vous élever au rang d'Imperatrice,
Tout paroît digne en vous des honneurs qu'on vous rend;
Mais quoi que leur éclat ait d'illuſtre & de grand,
Tout mon cœur en tumulte & fremit & s'étonne,
Quand je viens à ſonger quelle main vous le donne,
Et malgré moi ſans ceſſe une ſecrette horreur
Me fait trembler pour vous au nom de l'Empereur.
Commode en ſa perſonne a tous les avantages
Dont les Dieux font briller leurs plus nobles ouvrages,
Et l'on voit ſon deſtin dans un rang glorieux
Compter depuis Trajan une ſuite d'Ayeux;

Mais

Mais s'il en prit d'abord un orgueil legitime,
Il s'en est bientôt fait un appui pour le crime,
Et dans les cruautés qu'il nous fait éprouver,
Qui peut souffrir son choix, semble les approuver.

MARCIA.

C'en est trop, & j'ai lieu d'accuser votre zele
S'il condamne la gloire où le Destin m'appelle,
Et si ce fier orgueil dont il se fait des loix,
Oppose un vain scrupule à l'eclat d'un beau choix.
Il est vrai que Commode a d'injustes maximes;
Mais le Trône, ma Sœur, adoucit bien des crimes,
Et peu dans les plus noirs verroient assez d'horreur,
Pour y refuser place auprès d'un Empereur.

HELVIE.

D'une main odieuse il pourroit me déplaire.

MARCIA.

Vous faites vanité d'une vertu severe;
Mais pour vous jusqu'ici quelque appas qu'elle ait eu,
C'est un crime à la Cour d'avoir trop de vertu.
Ces actions par elle exactement guidées
N'y semblent tenir lieu que de belles idées;
Quelque sentier qu'elle offre, on prend le moins douteux,
Et qui peut s'élever ne croit rien de honteux.

HELVIE.

Je n'ai pas de la Cour assez d'experience
Pour en avoir si-tôt penetré la science,
Et n'y songeant qu'à fuir de lâches interêts,
J'en ignore aisement les plus nobles secrets.

MARCIA.

Je sai que le défaut d'une haute naissance
Du rang que nous tenons nous ôtoit l'esperance,
Et que sans avantage ayant reçû le jour,
Nous regardions de loin les pompes de la Cour;
Mais enfin aujourd'hui si l'on nous considere,
C'est plus de le devoir à la vertu d'un Pere,
Que si du plus beau sang la brillante splendeur,
Sans cet illustre appui, soûtenoit sa grandeur.
Jusqu'ici Pertinax a sû forcer l'envie
De ne rien dérober à l'éclat de sa vie,
Et par un vrai mérite il fut de ces Amis

Que

Que laissa Marc Aurele à Commode son Fils.
Comme elevant la Fille il honore le Pere,
C'est Pertinax en moi, c'est son sang qu'il revere;
Et de ces vieux Amis resté seul aujourd'hui,
C'est le zele de tous qu'il recompense en lui.

HELVIE.

Soit qu'il ait craint le Peuple, ou respecté son âge,
Dites qu'il est le seul qu'ait épargné sa rage,
Et qu'au premier avis contraire à ses souhaits,
Pour le perdre sans bruit il le tient au Palais.

MARCIA.

Mais, ma Sœur, si telle est sa lâche tyrannie,
Qu'à qui peut lui déplaire il en coûte la vie,
Quoi que pour son hymen vous m'inspiriez d'horreur,
Je dois pour Pertinax redouter sa fureur,
Et ne pas m'exposer par une vaine audace
A le voir sur un Pere etendre ma disgrace.

HELVIE.

J'aurois tort de combatre un motif si pieux.

MARCIA.

Eh bien, si vous voulez, il n'est qu'ambitieux;
Mais quoi qu'on en présume, au moins j'ai l'avantage,
Que Rome avec plaisir m'apprête son hommage,
Et semble triompher de pouvoir une fois
Applaudir au Tyran qui lui donne des loix.
Ne desavoüons point cette gloire éclatante;
Pour mériter ses vœux remplissons son attente,
Et dans ce grand dessein cherchons à reüissir,
Ou pour rompre ses fers, ou pour les adoucir.
Tant qu'a vécu sa Femme, on a vû sa prudence
De ses emportemens regler la violence,
Et peut-être à mon tour sur ce farouche esprit,
Si je tiens même rang, j'aurai même credit.

HELVIE.

Et effet, sa fureur au meurtre toûjours prête
Des meilleurs Citoyens n'a pas proscrit la tête,
Et nous n'avons pas vû ce cruel Empereur
Tremper dès lors ses mains dans le sang de sa Sœur?

MARCIA.

De cette indigne Sœur l'orgueilleuse manie
D'un injuste attentat fut justement punie.

Lucilla conſpirant crût trop ſa paſſion,
Et ſa mort étoit dûë à ſon ambition.

HELVIE.

Ce ſont belles couleurs pour fuir un juſte blâme:
Mais qui perd une Sœur peut bien perdre ſa Femme,
Et ſur quelques ſoupçons, ſi j'en crois un bruit ſourd,
L'Imperatrice même eut un deſtin bien court.

MARCIA.

Sur ces ſoupçons, ma Sœur, vous pouſſez loin le vôtre;
Mais le deſtin d'autrui ne regle pas le nôtre,
Et fût le précipice ouvert de toutes parts,
Il eſt beau de périr au Trône des Ceſars.

HELVIE.

Ce grand titre pour lui n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Tel qu'un Gladiateur il deſcend dans l'Arene,
Et jaloux de cet Art qu'il croit juſtifier,
Dans ce vil équipage il veut ſacrifier.
Avec ſa lâche Troupe il doit aller au Temple.

MARCIA.

Je lui fis voir dès hier ce deſſein ſans exemple,
Mais comme en ſon pouvoir il en trouva l'aveu,
Qui veut le partager doit le combattre peu.

HELVIE

Au moins ſi je tenois cette gloire ſi chere,
Dans ſon retardement j'aurois peine à me taire,
Et voudrois que l'hymen, par un ſuccès plus prompt,
Epargnât à mon feu la crainte d'un affront.
A voir depuis quel tems l'Empereur le recule,
Sur l'offre de ſes vœux on vous tient trop credule;
Sa foi de ſa conſtance eſt un foible garand.

MARCIA.

Electus m'en répond par les ſoins qu'il me rend,
Et s'empreſſeroit moins à les faire paroître,
S'il n'étoit aſſûré de l'eſprit de ſon Maître.
Je l'ai prié pourtant, comme il peut tout ſur lui,
D'oſer encor pour moi lui parler aujourd'hui,
Et d'ailleurs, ce qui rend mon eſperance entiere,
Pertinax à Lætus fait la même priere.
Vous ſavez que Commode eſtimant ſon grand cœur,
Pour prix de ſes exploits lui deſtine ſa Sœur,
Et dans le rang pompeux où cet hymen l'éleve,

Quoi-

Quoiqu'il veuille entreprendre il n'eſt rien qu'il n'ache-
Il honore mon Pere, & le reſpecte en Fils. (ve,
Adieu, je vai ſavoir ce qu'il aura promis.

SCENE II.

HELVIE, JULIE.

JULIE.

MAdame, tout d'un coup quelle eſt cette triſteſſe?

HELVIE.

Helas!

JULIE.

Vous ſoûpirez?

HELVIE.

Epargne ma foibleſſe,
Et ne me force point à trahir un ſecret,
A qui je n'ai donne ce ſoûpir qu'à regret.

JULIE.

S'il faut pour l'Empereur en croire votre haine,
L'hymen de Marcia n'eſt pas ce qui vous gêne,
Et vous l'en plaignez trop, pour voir d'un œil jaloux
Que l'eclat de ſon choix ne tombe pas ſur vous;
Mais dans un noir chagrin votre ame enſevelie
Quand le nom de Lætus...

HELVIE.

Ah, cruelle Julie!
Si tu vois que ſon nom étonne ma vertu,
Qu'il la fait chanceler, pourquoi le nommes-tu?

JULIE.

Si j'avois ſu prévoir qu'il eût dû vous déplaire...

HELVIE.

Après ce que tu ſais je n'ai plus rien à taire,
Et ton adreſſe en vain cherche à diſſimuler
Qu'elle ait lû dans mon cœur ce que j'ai cru celer.
Au nom de ce grand homme un ſentiment trop tendre
M'a ſurpris un ſoûpir que je t'ai fait entendre.
Hé, qui n'a pas encor appris juſqu'à ce jour
Qu'un ſoûpir de tendreſſe eſt un ſoûpir d'amour?

JULIE.

Quoi, vous aimez Lætus?

HELVIE.

Oui, j'avouë à ma honte,
Que malgré moi je cede au feu qui me ſurmonte;
Mais quand un vrai mérite a droit de nous charmer,
Peut-on ſe voir aimée & refuſer d'aimer?
Ce fut après l'éclat d'une inſigne victoire
Que m'étant venu faire hommage de ſa gloire,
Ma foibleſſe avoua cet illuſtre Vainqueur
D'achever ſon triomphe en captivant mon cœur.
Dans un trouble inquiet ayant ſu me ſurprendre,
Je n'examinai rien de peur de m'en défendre.
Lætus par ſa conquête ebloüit mes deſirs,
Il ſoûpira pour moi, j'écoutai ſes ſoûpirs,
Et déja dans ſes vœux aſſûré de me plaire,
Il ne lui manquoit plus que l'aveu de mon Pere,
Quand un funeſte choix qu'il n'eût oſé prévoir,
Etonnant ſon amour, accable mon eſpoir.
Pour Epoux à ſa Sœur Commode le deſtine,
Il veut ſe déclarer, je reſiſte, il s'obſtine,
Et ſon reſpect pour moi qu'il n'oſe enfin trahir,
Aux ordres du Tyran le force d'obeïr.

JULIE.

Il eſt vrai que ſa mort, & la vôtre peut-être,
Eût ſuivi le mépris qu'il en eût fait paroître;
Mais l'amour qui ſur vous prenoit tant de pouvoir,
S'eſt du moins refroidi par le manque d'eſpoir?

HELVIE

Ah! que tu conçois peu dans de ſi nobles flames
Ce que c'eſt que d'aimer parmi les belles ames!
Cet amour dont l'empire à nos ſens eſt ſi doux,
Ne ſeroit pas amour s'il dépendoit de nous
Comme un puiſſant mérite en nos cœurs le fait naître,
Il n'a point d'autre but que de ſe bien connoître.
Sans ceſſe il ſe contemple, & ſans ceſſe eſt charmé
De trouver ſon objet ſi digne d'être aimé.
C'eſt alors que cedant à tout ce qu'il admire,
La Raiſon convaincuë affermit ſon empire,
Et quand un fier obſtacle en vient troubler le cours,
On ſoûpire, on ſe plaint, mais on aime toûjours.

JULIE.

Et dans ces ſentimens d'une entiere conſtance,

Voyez-

Voyez-vous qu'en effet Lætus... Mais il s'avance.

HELVIE.

C'eſt lui-même. Ah! Julie, éloignons-nous d'ici.

SCENE III.

LÆTUS, HELVIE, JULIE.

LÆTUS.

Quoi, Madame, eſt-ce moi que vous fuyez ainſi,
Et tandis que mon cœur, ennemi de la feinte,
En oſe pour vous plaire embraſſer la contrainte,
Le vôtre dans mes maux prend-il ſi peu de part,
Que vous me refuſiez la douceur d'un regard?

HELVIE.

Ah, Lætus, dans l'etat où je me voi reduite,
Qu'avec peu de raiſon vous blâmez ma conduite!
L'Empereur vous prepare un deſtin glorieux,
Qui ſur le Trône ſeul doit arrêter vos yeux.
En vous chacun deja reſpecte ſon Beau frere;
Et quand l'obeïſſance eſt pour vous neceſſaire,
Je dois à votre amour epargner en ſecret
Tout ce qui le peut faire obeïr à regret.

LÆTUS.

C'eſt donc ce qui vous porte à m'ordonner de feindre?
Cet amour vous deplaît, vous le croyez eteindre,
Et que d'un fier Tyran les preſens odieux,
Pour vous en délivrer m'eblouïront les yeux?
Eh bien, Madame, eh bien, il eſt une autre voie
Par où vous aſſûrer cette funeſte joie,
Et d'un fatal hymen le refus eclatant
Rendra ma mort certaine, & votre eſprit content.

HELVIE.

Helas!

LÆTUS.

Parlez enfin, ſerez vous inflexible?

HELVIE.

J'ai toûjours été juſte, & jamais inſenſible
Et je vous avouërai qu'il m'auroit ete doux,
Si le Ciel l'eût permis, d'oſer vivre pour vous;
Mais puis qu'enfin l'eſpoir n'a plus rien qui vous flate,
Pourquoi vous obſtiner dans une flame ingrate?

L'hymen de la Princeſſe eſt trop à redouter.
Quand on vous preſſera pourrez vous l'éviter,
Et ne voyez vous pas...

LÆTUS.

Dans mon amour extrême
Tout ce que je puis voir, c'eſt ſeulement que j'aime,
Et qui ſait d'un beau feu goûter le pur appas,
En tous autres objets ne voit rien que de bas.
Pour braver en aimant les plus rudes obſtacles,
Il ſuffit qu'on ait droit d'eſperer aux miracles;
Le temps en peut produire, & ſans trop s'alarmer,
On vit toûjours heureux pourvû qu'on oſe aimer.

HELVIE.

Eh bien, pour ſoûtenir une ſi belle audace
Ne conſiderez point quel deſtin vous menace,
D'un aveugle tranſport ſuivez l'injuſte loi;
Mais en m'aimant enfin, qu'eſperez-vous de moi?
Voulez-vous que mon cœur charmé de ſa victoire
S'ouvre à des ſentimens qui bleſſeroient ma gloire,
Et que de mon repos le ſacrifice offert
Soit l'inutile prix d'un amour qui vous perd?

LÆTUS.

Non, Madame, & ce feu dont l'ardeur m'eſt ſi chere,
Eſt trop reſpectueux pour être téméraire.
Auſſi ma paſſion, bien loin de m'aveugler,
Par votre ſeul mérite aime à ſe voir regler,
Et comme je connois bien mieux que vous ne faites,
Et le peu que je ſuis, & tout ce que vous êtes,
Je ne demande point qu'à mes brûlans deſirs
Vous donniez cœur pour cœur, ni ſoûpirs pour ſoûpirs;
Trop content ſi mes vœux obtiennent ſur les vôtres,
Qu'ayant accepté l'un, vous ecoutiez les autres.

HELVIE.

C'eſt trop, votre vertu m'accable, & je crains bien
Que vous n'obteniez tout en ne demandant rien.
Oui, ce profond ſoûpir vous fait aſſez connoître
Que de ſa paſſion mon cœur n'eſt pas le maître,
Et que ce triſte hymen qui vous ôte ma foi,
A moins d'horreur pour vous, que de rigueur pour moi.
Contrainte à mon devoir d'immoler ma tendreſſe,
Je

Je combats lâchement l'ennemi qui me presse,
Et ma vertu qu'alarme un tumulte secret,
Ne vainc qu'en soûpirant, & triomphe à regret.

LÆTUS.

Ah! si ce seul hymen que l'on me veut prescrire
S'oppose aux sentimens que l'amour vous inspire,
N'en etant point complice, est-il juste qu'enfin
Je demeure puni d'un crime d'un destin?

HELVIE.

Nommez crime ou malheur un ordre redoutable,
J'en regarde l'effet, & non pas le coupable.

LÆTUS.

De cette crainte en vain votre esprit est atteint,
Il n'en aura jamais.

HELVIE.

Vous y serez contraint.

LÆTUS.

A cet ordre inhumain croyez-vous que je cede?

HELVIE.

Du mal qui vous poursuit c'est l'unique remede.

LÆTUS.

Quoi, mon amour vous touche, & je puis mériter
Qu'à l'infidelité vous osiez me porter?

HELVIE.

Cet effort à mon cœur coûte plus qu'on ne pense.
Mais enfin du Tyran je sai la violence,
Et j'aime encore mieux dans un si rude sort
Regretter votre amour, que pleurer votre mort.

LÆTUS.

Le regretter, Madame, Ah! quoi qu'on entreprenne,
L'Empereur...

HELVIE.

Le voici. Quel malheur nous l'amene!
Je vous quitte, aussi-bien le desordre où je suis
Forceroit mon visage à trahir mes ennuis.

SCENE IV.

COMMODE, LÆTUS, ELECTUS, FLAVIAN, *Suite de l'Empereur.*

COMMODE *à Electus*

Quoi, Rome veut de moi cette indigne contrainte ?
J'en dois fuir le murmure, & respecter la plainte,
Et dans vos sentimens, c'est montrer un cœur bas
Que de suivre un projet qu'elle n'approuve pas ?

ELECTUS.

Seigneur, mon zéle ici les a laissé paroître
Avec tout le respect que je dois à mon Maître,
Et si Rome se plaint, ses murmures secrets
Ont pour but votre gloire, & non ses interêts.
Dans un grand Empereur elle tient tout auguste,
Elle sait qu'il n'est rien qu'il n'ait pû rendre juste,
Et cent fois ses transports ont marqué dans vos yeux,
Pour votre heureux triomphe, & sa joye & ses vœux.
Mais elle souffre enfin si-tôt qu'elle contemple
Le rebut de la terre enflé de votre exemple,
De vils Gladiateurs dans l'opprobre vieillis,
En oser hautement paroitre enorgueillis,
Et sur ce que pour eux vous montrez d'indulgence,
De leur indigne audace appuyer l'insolence.
Jugez de son excès après un tel abus,
S'il vous servent d'escorte au Temple de Janus,
Et si comme eux armé vous celebrez la Fête,
Où suivant ses Statuts Rome aujourd'hui s'apprête.
C'est ce qui fait sa peine, & j'aurois crû manquer,
Si j'avois pû, Seigneur, ne vous pas l'expliquer.

COMMODE.

Oui, sans doute, Electus, j'ai tout sujet de croire
Que votre zele ici n'agit que pour ma gloire.
J'ai toûjours avec joye écouté vos avis,
Et ce sont presque en tout les seuls que j'ai suivis;
Mais changer un dessein où Rome s'interesse,
C'est en flatant ses vœux montrer trop de foiblesse.
Son orgueil plus avant pourroit se hazarder,
Et qui doit obeïr prétendroit commander.

ELEC-

ELECTUS.

Non, Seigneur, son respect toûjours ferme & sincere
Attache tous ses soins à celui de vous plaire;
Mais elle ose penser que suivi du Senat
Un illustre Empereur marche avec plus d'éclat;
Qu'en ce noble appareil c'est sous d'heureux auspices
Qu'il peut offrir aux Dieux de justes sacrifices,
Et que cette presence est comme un fort secours
Qui rend le Ciel propice au bonheur de ses jours.
Outre qu'un juste effroi la pressant pour les vôtres,
Elle tremble à vous voir les confier à d'autres,
A des hommes sans foi, dont les sanglans combats
Portent sans peine au meurtre, & le cœur, & le bras.
Ce peril est pour elle une trop vive atteinte.
Daignez vous l'épargner pour épargner sa crainte,
Et ne rejettez point un zele officieux
Qui met en sûreté des jours si precieux.

COMMODE.

Eh bien, il faut ceder aux avis qu'on m'en donne,
Electus le croit juste, & Rome nous l'ordonne.

LÆTUS.

N'ayant plus rien pour vous, Seigneur, à redouter,
Sa joye au sacrifice aura lieu d'eclater.

COMMODE.

Non, borner ma puissance est toute son envie,
Rome a trop de fierté pour se croire asservie,
Et son orgueil encor, en ses folles erreurs,
Pour ses premiers Sujets compte les Empereurs.
C'est assez pour la voir d'un sentiment contraire,
Qu'elle ait pû pressentir ce qui pouvoit me plaire,
Soudain dans mes projets tout lui paroit suspect.

ELECTUS.

Ah! Seigneur, jugez mieux de son profond respect,
Ces applaudissemens où votre amour l'engage
Vous en rendent encor un pressant témoignage.
Elle ne cherche point s'il est dans le Senat
Un sang dont l'union eût pour vous plus d'éclat;
Celui de Pertinax s'est fait assez connoitre,
Il est à preferer, c'est le choix de son Maitre,
Et ce qu'en Marcia l'on admire aujourd'hui
N'en souffre point ailleurs de plus digne de lui.

COMMODE.

J'aurois déja du Trône approché ce grand Homme,
Mais j'ai dû redouter le murmure de Rome,
Et c'eſt ce qui m'a fait ſi long-temps balancer
Un projet que l'amour me force d'embraſſer.

LÆTUS.

Seigneur, s'il m'eſt permis de vous parler pour elle,
Jamais un beau deſſein ne remplit mieux ſon zele,
Et Pertinax blanchi dans les plus grands emplois
A merite ſes vœux, meritant votre choix.

ELECTUS.

Oui, Seigneur, ſa vertu noblement confirmée
Du bonheur qui la ſuit trouve Rome charmee,
Et d'un auguſte hymen le projet glorieux
Fait voir pour Marcia la juſtice des Dieux;
Il rend de toutes parts l'allegreſſe publique,
Pour ſon heureux ſuccès tout le Senat s'explique,
Et de ſes vœux ſoûmis l'impatiente ardeur
Pour le bien de l'Empire en preſſe la ſplendeur.

COMMODE.

Puisque Rome le veut, il faut qu'il s'accompliſſe.
Au ſang de Pertinax rendons enfin juſtice,
Et ceſſant de tenir mon choix irreſolu,
Faiſons-lui partager le pouvoir abſolu.

à Electus.

Voyez-le de ma part. *à Lætus.*
Vous, faites qu'on apprête
Tout ce qui de Janus peut ennoblir la Fête,
Ordonnez-en la pompe avec un plein éclat,
Et ſur-tout, ayez ſoin d'aſſembler le Senat.

SCENE V.

LÆTUS, ELECTUS.

LÆTUS.

Le pouvoir d'Electus eſt grand, je le confeſſe.
L'Empêcher l'Empereur de faire une baſſeſſe,
Et preſſer un hymen que par vous il réſout!
Ainſi que Rome enfin Marcia vous doit tout.

ELECTUS.

Attendez par la ſuite à juger de mon zele.

Vous

Vous savez encor peu ce que j'ose pour elle,
Je le sai mal moi-même, & m'en sentant gêner,
Tout mon cœur malgré moi tremble à l'examiner.

LÆTUS

Il est vrai que toûjours l'Empereur fut à craindre
A qui ne sait point l'art de flater & de feindre
C'est assez pour l'aigrir que de lui resister.

ELECTUS.

Qui souhaite la mort la peut-il redouter?

LÆTUS.

D'où nait ce sentiment?

ELECTUS.

D'un destin déplorable,
Que je conçois à peine au moment qu'il m'accable.
Auprès de sa rigueur tous les maux ne sont rien.

LÆTUS.

Il vous paroîtra doux si vous songez au mien.
J'aime, vous le savez, & la charmante Helvie
Sous ses loix en secret tient mon ame asservie.
Cependant l'Empereur troublant de si beaux nœuds,
Par un funeste choix tyrannise mes vœux
Jugez ce que je souffre en ce malheur extrême,
Quand l'honneur qu'il me fait m'arrache à ce que j'aime,
Et que mon seul espoir est de finir mon sort
Sans oser decouvrir la cause de ma mort.

ELECTUS

C'est beaucoup que du moins lors que l'Empereur presse,
Son choix par trop d'empire irrite la Princesse,
Et que pour vous servir je tâche à le porter
A ne s'obstiner pas à la violenter.
Mais....

LÆTUS.

Vous n'achevez point?

ELECTUS.

O penser trop funeste!
Allons, dans peu ma mort vous apprendra le reste;
Heureux, si dans l'ennui dont mon cœur est atteint,
Je pouvois en mourant esperer d'être plaint.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCIA, LUCIE.

MARCIA.

En vain de sa vertu la severe maxime
Trouve de mon espoir l'appas illegitime,
Et tient le Diadême un objet de mépris,
Quand l'hymen d'un Tyran en doit être le prix.
Je sai qu'un naturel farouche & peu traitable
De cent proscriptions rend Commode coupable,
Mais tant de cruautes indignes d'un beau sang,
Deshonorant son nom, n'abaissent pas son rang,
Et quoi que leur excès mérite le tonnerre,
Il demeure toujours le Maître de la Terre.
Dans le brillant éclat de cette dignité
Souffrons a ses forfaits un peu d'obscurité,
Et ne voyons en lui que la gloire d'un titre
Qui de tout l'Univers nous peut rendre l'arbitre.
J'aime d'un si beau feu les pressantes ardeurs,
Et c'est là proprement la marque des grands cœurs.

LUCIE.

Elle est noble, elle est haute, & je doute qu'Helvie
Ne la condamne en vous par un motif d'envie.
La Cour que sa fierté s'obstine à dédaigner
La pourroit voir sensible à l'espoir de regner.
Dans toute sa vertu son humeur est altiere,
Et s'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Elle souffre à Lætus des entretiens secrets,
Dont je penetre peu les justes interêts.
Auprès de l'Empereur son credit est extrême,
Et l'on blâme en autrui ce qui plaît en soi-même.

MARCIA.

Non, ma Sœur n'eut jamais de si bas sentimens,
Elle a le cœur trop bon pour ces déguisemens,
Et si Lætus lui montre un peu de complaisance,
Un homme tel que lui rarement s'en dispence.

Ce-

Ce foible & vain dehors t'a fait trop preſumer,
Et ce n'eſt pas encor ce qui doit m'alarmer.

LUCIE.

Il eſt vrai que d'un choix où les Dieux vous ſecondent,
Les devoirs d'Electus hautement vous répondent.
Il eſt aiſe de voir par toute leur ferveur
Qu'il brigue en vous deja l'appui de ſa faveur,
Et qu'ayant de ſon Maître & le cœur & l'oreille,
Il voit certain pour vous l'hymen qu'il lui conſeille.
Ce zele & vif & prompt, ces reſpects aſſidus...

MARCIA.

O devoirs, ô reſpects peut-être trop rendus!

LUCIE.

Quoi donc, à l'Empereur auroient-ils pû déplaire?

MARCIA.

Je ne ſai, mais...

LUCIE.

Parler, & tout à coup vous taire?

MARCIA.

Ah! Lucie, oſerai je expoſer à tes yeux
Le deſordre inquiet d'un cœur ambitieux,
Et puis-je, dans l'orgueil dont la chaleur me preſſe,
Donner à tes deſirs l'aveu de ma foibleſſe?
Moi-même elle m'étonne, & me force à rougir
De voir que ſur mes ſens ma Raiſon n'oſe agir.
Sans ceſſe cette indigne & lâche Souveraine
Leur montre en Electus une vertu ſi pleine,
Que charmé d'un éclat qui les fait éblouir,
Ces Sujets revoltés refuſent d'obeïr.
Dans une haute eſtime autoriſés par elle,
Ils engagent mon cœur dans un parti rebelle,
Qui jugeant cette eſtime un tribut innocent,
Y croit de la juſtice, & ſans peine y conſent;
Mais en s'examinant, qu'il y voit de ſurpriſe!
Il trouve de l'ardeur qu'un faux charme déguiſe,
Et que d'un fort mérite Electus ſoûtenu
Le pouſſe avec plaiſir dans un trouble inconnu.
Je ne ſai que penſer de cette ardeur ſecrete,
Mais ſi ce n'eſt qu'eſtime, elle eſt bien inquiete,
Et l'on ne devroit pas avec plus de ſouci
Se défendre d'aimer, que d'eſtimer ainſi.

LUCIE.

L'amour avec l'estime a tant de ressemblance,
Qu'il est bien mal-aise d'en voir la difference;
Non que sans que l'on aime on ne puisse estimer,
Mais si-tôt qu'on y songe, on commence d'aimer.

MARCIA.

Ah! malgré moi cent fois en consultant mon ame,
Sans prendre en cette estime aucun soupçon de flame,
Je me suis écriee en cette douce erreur,
Que le Ciel n'a t-il fait Electus Empereur!
Sans doute que l'amour jaloux de son empire
Cherchoit de mon orgueil a me faire dedire,
Et qu'a l'ambition il vouloit disputer
La conquête d'un cœur qu'elle osoit lui vanter.
Mais quand même Electus de l'ardeur qui me gêne.
Par un même ascendant partageroit la peine,
Ce cœur est trop rempli d'un vaste & noble espoir
Pour se laisser abatre à qui sait l'emouvoir.
Je sai que sa vertu voudroit la preference,
Mais Commode Empereur emporte la balance.
Il est doux, il est beau de recevoir des Cieux
Ce destin éclatant qui leur donne des Dieux,
Et qui dans une gloire & sublime & profonde
Nous fait voir sous nos pieds tous les Trônes du Monde.
C'est-là ce qui me charme, & quoi que jusqu'ici
Je sente qu'Electus. . .

LUCIE.

Madame, le voici.

SCENE II.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

EH bien, qu'avez-vous fait? me venez-vous apprendre
Ce que de l'Empereur il m'est permis d'attendre?

ELECTUS.

Madame, vous servir m'est un emploi trop doux
Pour avoir differé de lui parler pour vous;
Non qu'à se voir presser, souvent il ne rejette
Ce qu'avec passion nous savons qu'il souhaite;

Mais

Mais pour en redouter ce bizarre défaut,
L'illustre Marcia sait trop ce qu'elle vaut,
Et j'aurois mal rempli l'ardeur que j'ai pour elle,
Si la peur de l'aigrir eût arrêté mon zele.

MARCIA.

Ce zele généreux m'étoit déja connu.
Enfin en ma faveur qu'avez-vous obtenu?

ELECTUS.

Que dans peu les effets suivroient votre espérance.
Je viens à Pertinax d'en porter l'assûrance,
J'en avois reçû l'ordre, & m'en suis acquité.

MARCIA.

Ce que nous vous devons n'a rien de limité.
Aussi n'ai-je aspiré jamais à la Couronne
Que pour vous faire part du pouvoir qu'elle donne.

ELECTUS.

En vain ce faux espoir abuseroit ma foi; (moi;
Lorsque vous pourrez tout, vous pourrez peu pour
Encor peut-être alors voudrez-vous vous défendre
De m'accorder ce peu que j'oserois prétendre.

MARCIA.

D'ingratitude à tort c'est vouloir m'accuser.
Qui peut promettre tout, ne veut rien refuser,
Et je hai la vertu qui, quoi que je propose,
Vous fait prétendre peu quand je dois toute chose,
Un grand cœur est injuste à n'agir que pour soi.

ELECTUS. (moi.

Helas! c'est peu pour vous, mais c'est beaucoup pour
Et puisqu'enfin le mien succombe à ma foiblesse,
Tout ce que je demande au tourment qui me presse,
C'est que vous consentiez à plaindre un malheureux
Que poursuit sans relâche un destin rigoureux,
Qui cherche malgré lui ce qu'il faut qu'il évite,
Qui voit un gouffre ouvert, & qui s'y précipite,
Et qu'enfin abandonne à tout votre courroux
L'indispensable loi de soûpirer pour vous.

MARCIA.

Que m'osez-vous apprendre, Electus?

ELECTUS.

Ah! Madame,
Déja votre vertu s'indigne de ma flame,

Et j'avois bien prévû qu'avec trop de rigueur
Son interêt contr'elle armeroit votre cœur ;
Mais si je suis coupable en suivant votre empire,
C'est moins d'oser aimer, que d'oser vous le dire ;
Et le plus fier scrupule examinant mon feu
N'y sauroit condamner qu'un indiscret aveu.
Il m'échape, & ma mort sans doute est legitime,
Si d'un crime forcé l'apparence est un crime.
J'en viens presser l'arrêt, mais il m'est rigoureux ;
Si je meurs criminel plûtôt que malheureux,
Et si ce feu qui regne en ce cœur qui vous aime
Porte un crime en son nom qu'il n'a pas en soi même.

MARCIA.

S'il est vrai que ce cœur, trop prompt à s'enflamer,
Au peu que j'ai d'appas se soit laissé charmer,
Si de vos vœux secrets il m'a soumis l'hommage,
Vous me deviez au moins deguiser cet outrage,
Et ne me forcer pas à dégager le mien
D'une estime, où vos feux prendroient trop de soûtien.

ELECTUS.

Quoi, Madame, il se peut que vous nommiez injure
Une ardeur si parfaite, une flame si pure,
Qu'il semble qu'en effet rien n'en approche mieux
Que le profond respect que nous devons aux Dieux ?
L'amour n'a rien en soi que de grand, que d'illustre,
Quand un lâche motif n'en ternit point le lustre,
Et que le propre amour qui le suit pas à pas
Employe à le corrompre un inutile appas.
Le pouvez-vous mieux voir qu'en celui qui m'anime ?
Il vous offre en mon cœur une pure victime ;
Un cœur qui d'interêt pleinement dépouillé,
D'aucun regard vers moi ne l'a jamais souillé.
Quoi qu'il brûlât pour vous, il a bien sû le taire
Voyant que l'Empereur s'efforçoit à vous plaire,
Et que ce Trône auguste où l'ont placé les Dieux
Offroit à vos desirs un appas glorieux.
Pour seconder l'espoir qu'il vous en a fait prendre,
Je n'ai point craint la mort que j'en devois attendre.
Vous m'avez commandé, j'ai su vous obeïr ;
On l'a vû balancer, on m'a vû me trahir.
J'ai pressé, combatu, remporté la victoire,

Ja-

Jamais pour mon repos, toûjours pour votre gloire,
Un zele infatigable à ſoûtenu ma foi,
Sans ceſſe tout pour vous, & jamais rien pour moi.
Jugez par ces efforts où ma vertu m'engage,
Si l'amour qui m'enflame a pû vous faire outrage,
Et ſi dans le reſpect qui l'oſe mettre au jour,
Vous y pouvez blâmer que le ſeul nom d'amour.

MARCIA.

Je ne ſai s'il n'a rien qui ſoit plus condamnable,
Mais je ſai que j'ecoute, & qu'il en eſt coupable
Puiſqu'un charme ſecret que j'ai peine à bannir,
Me force à la pitie quand je devrois punir.

ELECTUS.

Ah! Madame, il eſt vrai, je ſuis un temeraire
D'oſer ſeduire ainſi votre juſte colere,
Et de venir ſurprendre en vos ſens abuſés
Quelque pitie des maux que vous m'avez cauſés.
Auſſi j'en trouverois l'audace illegitime
Si ma mort n'alloit pas en expier le crime,
Et ſi de l'Empereur l'hymen par moi preſſé
Ne m'en faiſoit pas voir le coup plus avancé.
Au moins ai-je en mourant une douceur extrême,
D'oſer croire qu'un jour vous direz en vous-même,
Plaignant de mon amour le malheur eternel,
Electus en m'aimant ne fut point criminel,
Il ſuivit ſeulement un ordre inevitable
Qui le força d'aimer ce qu'il connut aimable;
D'une vertu brillante il vit en moi l'appas,
Il n'étoit pas en lui de ne l'adorer pas.
Sans eſpoir, ſans deſir, ſa paſſion fut pure,
Il ſouffrit ſans ſe plaindre, il languit ſans murmure,
D'aucun propre interêt il ne fut ébranlé,
Et fut mort innocent s'il n'eût point trop parlé.

MARCIA.

Quoi que l'amour ait pris de pouvoir ſur vôtre ame,
Le temps vous fera voir...

ELECTUS.

Il ne peut rien, Madame,
Et ce ne fut jamais dans les maux importans
Qu'on eut droit d'eſperer quelque choſe du temps.

MARCIA.

Au moins en vous fuyant j'empêcherai peut-être
Que du votre à me voir l'aigreur ne puisse croître.
Ce remede est pour vous le seul à souhaiter,
Et je m'éloigne exprès afin de le hâter.

ELECTUS.

Ah! ne me quittez point, & que mon mal s'aigrisse:
Madame, au nom des Dieux... helas, quelle injustice!
Rien ne l'arrête, ô Ciel, ô Destin conjurez!

SCENE III.

LÆTUS, ELECTUS.

LÆTUS.

Marcia se retire, & vous en soûpirez?
Je ne demande plus quelle est la rude atteinte
Qui tantôt devant moi vous forçoit à la plainte.
L'amour de l'Empereur tient le vôtre gêné?

ELECTUS.

Injurieux Ami, qu'avez vous deviné?

LÆTUS.

Un feu que la vertu soûtient dans ce qu'il ose.
Si j'en plains les effets j'en admire la cause,
Et servir Marcia sans vous considerer,
Est le plus bel effort qu'elle puisse inspirer.

ELECTUS.

Aussi vous en voyez ma constance abatuë.
De ce cruel effort la contrainte me tuë,
Et si de quelque espoir il peut être adouci,
C'est que....

LÆTUS.

Ne dites rien, l'Empereur vient ici.

SCENE IV.

COMMODE, LÆTUS, ELECTUS, FLAVIAN,
Suite de l'Empereur.

COMMODE.

Electus, allez voir si le Sénat s'apprête.
Voici l'heure bien-tôt de commencer la Fête,
Si tout est préparé vous m'en avertirez.

Sui-

Suivez-le, Flavius; vous, Lætus, demeurez.
Jusqu'ici ta vertu genereuse & fidelle
M'a fait voir dans tes soins un veritable zele,
Respectueux, soûmis, & qui me fait juger
Que des miens sur toi seul je dois me decharger.
En effet, mes faveurs sur d'autres repanduës
Semblent par tout ailleurs avoir été perduës.
Electus n'en sait plus ménager la douceur,
Et de mon confident il se fait mon censeur.
Presque en tous mes projets ma gloire s'interesse,
L'un est honteux pour moi, l'autre plein de foiblesse,
Et jusqu'au rang illustre où je veux t'elever,
Il trouve des raisons pour ne pas l'approuver.

LÆTUS.

Seigneur, c'est qu'il connoit que cette recompense
Des plus ambitieux passeroit l'esperance,
Ou que de la Princesse appuyant l'interêt,
Il croit devoir combattre un choix qui lui déplaît.
Je m'en avoue indigne, & puisqu'elle s'irrite
De vous voir trop donner au peu que je merite,
Souffrez que je renonce à l'honneur eclatant...

COMMODE.

Non, ce choix pour ma gloire est sans doute impor-(tant,
Ma Sœur me connoit trop pour choquer mon envie,
A ne m'obeïr pas il y va de la vie,
Et je veux, quoi qu'on dise ou qu'elle puisse oser,
Que Rome avant deux jours te la voye epouser.
Par-là je t'ôterai ces indignes alarmes
Qui bornant ton espoir en corrompent les charmes.
Et pour mieux relever l'éclat d'un si beau jour
Moi-même on m'y verra couronner mon amour.
Oui, je veux que l'hymen à cet amour propice
A Rome en même temps donne une Imperatrice.
Deja sur mes desirs prenant d'injustes droits
Je voi que Marcia s'assûre de mon choix,
Mais sans doute Electus pour plaire à son envie,
A m'avoir trop pressé, ne l'a pas bien servie,
Et n'a fait qu'exposer à mon aversion
L'impatient orgueil de son ambition.
Vaine d'un bel espoir & de ma complaisance,
Elle ose comme lui m'étaler sa prudence,

Et

Et je fais ſur ma gloire un indigne attentat
Si je ne vais au Temple avec tout le Senat.
Je cede, mais enfin je veux, quoi qu'elle faſſe,
D'un conſeil importun punir l'injuſte audace,
Et que l'affront d'un Trône à ces vœux echapé
Me vange d'un pouvoir ſur le mien uſurpé.

LÆTUS.

Quoi qu'on ait fait, Seigneur, il eſt indubitable
Qu'ayant ſu vous déplaire on eſt toûjours coupable;
Mais Pertinax peut-être auroit dû mériter...

COMMODE.

Non, Pertinax ici n'a rien à redouter.
En faveur de ſon ſang j'ai toûjours même envie,
Et lui fais part du Trône en couronnant Helvie.

LÆTUS.

Helvie?

COMMODE.

Oui, d'un beau feu mon cœur pour elle atteint
Déja depuis long-temps ſoûpire & ſe contraint.
L'amour de Marcia trop puiſſant ſur mon ame,
Sans ceſſe m'oppoſoit quelques reſtes de flame,
Mais enfin aujourd'hui je le ſens étouffé,
Et malgré cet obſtacle Helvie a triomphé
Crois tu qu'il ſoit une ame & plus haute & plus belle,
Plus digne de ce Trône ou mon amour l'appelle,
Et qui pour ſoûtenir une aimable fierté,
Mêle plus de douceur à plus de majeſté?

LÆTUS.

Peu l'égalent ſans doute.

COMMODE.

Ajoûte, ſi je l'aime,
Qu'un mérite parfait veut un amour extrême.
Enfin pour lui porter cet aveu glorieux,
Lætus, c'eſt ſur toi ſeul que j'ai jetté les yeux.
Va charmer ſes deſirs avec cette nouvelle,
Plus le bonheur eſt grand, plus la ſurpriſe eſt belle,
Contre toute apparence on aime à s'elever.
Mais loin de m'applaudir qui t'oblige à rêver?

LÆTUS.

Un ſcrupule, Seigneur, qui fait que j'apprehende
Que difficilement ſon eſprit ne ſe rende,

Puiſ-

Puiſque, de quelque eſpoir que j'oſe la flater,
L'exemple de ſa Sœur la peut inquieter.

COMMODE.

Si par là de ma flame elle craint l'inconſtance,
Tu peux d'un prompt hymen lui laiſſer l'aſſurance,
Et lui jurer pour moi qu'à ſon choix dès demain
Elle me verra prêt à lui donner la main.
Juge alors ſi ſa joie aura lieu de paroître.
Mais pour voir ſon eſtime en ta faveur s'accroître,
Di lui que c'eſt par toi que j'ai connu l'erreur
Qui m'a fait ſi long-temps lui préferer ſa Sœur,
Je l'avouërai moi-même, & veux qu'aucun ne doute
Que dans ce nouveau choix c'eſt toi ſeul que j'écoute.

LÆTUS.

Mais, Seigneur...

COMMODE.

Quoi, ton ame avec peine y conſent?
Crains-tu de Marcia le courroux impuiſſant,
Ou crois-tu ſon audace injuſtement punie?

FLAVIAN *rentrant.*

Seigneur, on vous attend pour la Ceremonie.

COMMODE.

Il faut aller au Temple, adieu, ſers mon amour.
Vois Helvie, & me rens ſa reponſe au retour.

SCENE V.

LÆTUS.

Sous quels plus rudes coups ma conſtance étonnée
Peut-elle au deſeſpoir ſe voir abandonnée?
Ce n'eſt donc pas aſſez qu'un choix injurieux
Jette ſur mes deſirs un joug imperieux,
C'eſt peu de la contrainte où ſa rigueur m'engage,
D'un plus cruel deſtin il faut ſouffrir l'outrage,
Et me voir condamné par un ordre fatal
A mettre ce que j'aime au pouvoir d'un Rival?
O Commode, ô Tyran dont la faveur m'accable,
Qui pour trop m'eſtimer rens mon ſort déplorable,
Pourquoi, lorſque chacun gémit ſous tes forfaits,
N'es-tu Tyran pour moi qu'à force de bienfaits?
Me promettre ta Sœur, m'offrir ta confidence,

C'eſt

C'eſt arrêter mon bras, corrompre ma vangeance,
Que ne me laiſſes-tu le droit de te haïr;
Que ne me laiſſes-tu le droit de te trahir,
Et de m'autoriſer à chercher dans tes veines
La liberté de Rome, & la fin de mes peines?
Je vois Helvie, ô Dieux! par quel funeſte ſort
Pourrai-je la porter à reſoudre ma mort!

SCENE VI.

HELVIE, LÆTUS, JULIE.

HELVIE.

Quoi, vous trouver ici lorsqu'au temple on ſe preſſe?
J'ai ſu me diſpenſer d'y ſuivre la Princeſſe,
Et des vœux criminels j'eus toûjours trop d'horreur
Pour en faire jamais avecque l'Empereur.

LÆTUS.

Ah, Madame!

HELVIE.

D'où vient que votre cœur ſoûpire?

LÆTUS.

Helas! ſans expirer pourrai-je vous le dire?
L'Empereur...

HELVIE.

C'eſt aſſez, quoi que vous ayez fait,
D'un hymen qui vous gêne il preſſe enfin l'effet?

LÆTUS.

Oui, Madame, il le preſſe, & j'en crains la menace.
Dans cette extrêmité conſeillez-moi, de grace;
Mon cœur à ma Raiſon ne s'oſe confier.
Parlez, que dois-je faire?

HELVIE.

Obeïr, m'oublier.
L'un & l'autre pour vous ſans doute eſt neceſſaire.

LÆTUS.

Suivez donc ce conſeil, il eſt noble & ſincere,
Et ſi j'oſe en douter, il vous doit être doux
De m'en pouvoir convaincre en le prenant pour vous.
Au moins de ſon effet l'avantage eſt inſigne,
Il vous aſſûre un Trône, & vous en êtes digne,

Et

Et pour plus de vertus peut-être que les Dieux
N'ordonnerent jamais un prix ſi glorieux.

HELVIE.

Que dites-vous, Lætus ?

LÆTUS.

Que l'Empereur vous aime,
Qu'il vous offre par moi la puiſſance ſuprême,
Qu'il veut vous épouſer, qu'il s'y prepare; helas!
Madame, obeiſſez, mais ne m'oubliez pas.
Je ſens que ma vertu plus foible que la vôtre,
En vous conſeillant l'un, ne ſauroit ſouffrir l'autre;
Mais avouëz auſſi qu'en ce funeſte jour
Si j'ai moins de vertu, je montre plus d'amour.

HELVIE.

Dans le confus deſordre où la mienne eſt reduite,
C'eſt en vain que mon cœur s'attache à ſa conduite.
Elle eſt toute alarmee, il eſt tout interdit.
Ah! Lætus, que croirai-je, & que m'avez-vous dit?

LÆTUS.

S'il vous faut de mon ſort repeter l'injuſtice,
Souffrez à mes ſoupirs ce pitoyable office,
Si toutefois mon cœur, hors d'etat d'eſperer,
Quand vous montez au Trône, a droit de ſoupirer.

HELVIE

C'eſt à quoi je crains peu que le Ciel l'autoriſe,
S'il ne doit ſoupirer que de m'y voir aſſiſe.

LÆTUS.

Doutez-vous d'un hymen qui vous y va placer?

HELVIE.

Doutez-vous d'un refus que rien ne peut forcer?

LÆTUS.

Comment n'en douter pas ſans me rendre coupable?
D'un injuſte conſeil vous n'êtes point capable,
Vos ſentimens par là me ſont trop declarez,
Vous parliez d'obeir, & vous obeïrez.

HELVIE.

C'eſt donner un peu trop peut-être à l'apparence,
Que de juger par-là de mon obeïſſance.
Je vous la conſeillois, mais vous ſavez, helas?
Que l'on peut conſeiller ce qu'on ne voudroit pas.
L'amour que bien ſouvent aveugle trop de zele,

Con-

Contre ce qu'il ordonne aime qu'on ſe rebelle,
Et n'agit contre ſoi par quelque ordre confus
Qu'afin de s'aſſûrer la douceur d'un refus.
Non qu'en vous conſeillant un hymen neceſſaire,
Vous ne deviez penſer que j'aye été ſincere;
Au moins ſi ma foibleſſe eût triomphé de moi,
Ce cœur vous demeurant n'auroit trahi que ſoi,
Et l'affreuſe rigueur d'un éternel ſilence
Auroit ſans doute aſſez expié cette offenſe;
Mais dans les ſentimens peut-être un peu trop doux
Que l'amour malgré moi me fait prendre pour vous,
Quand l'hymen d'un Tyran ſeroit crû legitime,
J'y voudrois reſiſter pour m'epargner un crime,
Et ne pas m'expoſer au coupable embarras
De lui devoir mon cœur, & ne le donner pas.

LÆTUS

Puis-je dans cet aveu goûter aſſez ma joye
Lorſque je dois réponſe au Tyran qui m'envoye?
Que lui dirai-je, enfin.

HELVIE.

Que je ne puis ſouffrir
Qu'il ôte à Marcia ce qu'il me fait offrir.

LÆTUS.

Pour ſuivre la Raiſon en connoit-il l'empire?

HELVIE.

En dois-je écouter moins ce que l'honneur m'inſpire?

LÆTUS.

Son ſeul emportement regle ſa volonté.

HELVIE.

Ma vertu contre lui fera ma ſureté.

LÆTUS.

D'un amour irrité la fureur eſt à craindre?

HELVIE.

Eh bien, s'il eſt beſoin, j'ai du ſang pour l'éteindre,
Et faire voir à tous qu'aux malheurs les plus grands
Qui peut oſer mourir peut braver les Tyrans.

Fin du ſecond Acte.

A C-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HELVIE, FLAVIAN, JULIE.

HELVIE.

Quoi vers moi, Flavian, l'Empereur vous envoye,
Il veut que de nouveau ma fierté se déploye,
Et qu'un second refus serve à mieux découvrir
Que je suis au dessus de ce qu'on vient m'offrir?

FLAVIAN.

Je n'examine point par quelle grandeur d'ame
Vous méprisez le Trône en méprisant sa flame,
Mais quelque noble orgueil qui nous puisse animer,
On doit feindre souvent si l'on ne peut aimer.

HELVIE.

Moi, que par une basse & molle complaisance
Je consente à trahir les droits de ma naissance,
Et montre un cœur d'esclave à qui m'a pû juger
Digne de la grandeur qu'il songe à partager!
Non, si j'ai rejetté d'abord le Diadême,
L'honneur veut que toûjours je demeure la même,
Et ne sauroit souffrir que ce cœur combatu
Par sa legereté démente ma vertu.

FLAVIAN.

Le dessein seroit beau, si vôtre resistance
Pouvoit de l'Empereur vaincre la violence,
Mais vous savez, Madame, où l'a souvent porté
L'inexorable abus de son autorité.
Aussi-tôt qu'il ordonne, il veut qu'on obeïsse,
Son pouvoir est sa regle, & non pas la justice,
Ou plutôt pour maxime il a sû concevoir
Que quiconque peut tout a droit de tout vouloir,
Je hazarde sans doute en parlant de la sorte,
Mais mon zele pour vous sur mon devoir l'emporte,
Et je le peins Tyran, pour mieux faire éclater
Ce que de sa rigueur vous devez redouter.

HELVIE.

Quoi qu'il souffre d'empire à ses injustes flames,
Il ne l'est pas assez pour forcer jusqu'aux ames,
Et si par mon refus il se tient outragé,
En me privant du Trône il s'en croira vangé.

FLAVIAN.

Vous l'esperez en vain ; son feu semble s'accroître
Plus il se sent forcé de le faire paroître,
Et l'indignation dont on le voit surpris
Ne sauroit pour l'éteindre aller jusqu'au mépris.
Si dans sa passion il en étoit capable,
Lætus auroit gagné cet esprit indomtable.
Il n'est rien qu'il n'ait fait, il n'est rien qu'il n'ait dit,
Pour lui voir au dédain donner ce qui l'aigrit,
Mais ses empressemens à combattre sa flame,
A d'injustes soupçons n'ont fait qu'ouvrir son ame.
Et lui persuader que par quelque interêt
Il presse lâchement un nœud qui vous déplaît,
C'est par là qu'il m'employe à ce fatal office ;
J'en connoi la rigueur, j'en connoi l'injustice,
Mais enfin il commande, & c'est vous dire assez
Qu'il pourra tout oser si vous n'obeïssez.

HELVIE.

Je n'ai pas attendu cette indigne menace,
Pour préparer mon cœur à toute ma disgrace.
Je sai sous quelle atteinte elle peut redoubler,
Et la dédaigne trop pour en pouvoir trembler.

FLAVIAN.

N'en faites point l'essai si vous m'en pouvez croire.
Jamais à prendre un Sceptre on ne ternit sa gloire,
Et dans un rang si haut peu croiroient comme vous.
Mais l'Empereur paroît ; redoutez son coutroux,
Madame, encore un coup, ce seul moment vous reste.
Gardez de le forcer à quelque ordre funeste,
Et sur vos sentimens faites assez d'effort
Pour bien user du droit de régler votre sort.

SCE-

SCENE II.

COMMODE, HELVIE, FLAVIAN, JULIE, *Suite de l'Empereur.*

COMMODE.

MAdame, à vos refus je viens ici moi-même
Abandonner encor l'honneur du Diadême,
Et soumettre au dedain qu'expliquent vos regards
L'impérieux orgueil du Trône des Cesars.
Un tel aveu sans doute à votre humeur altiere
Offre d'un beau triomphe une illustre matiere,
Et c'est pour l'étaler aux yeux de l'Univers,
Que d'en pouvoir vanter le Maître dans vos fers.
Vous l'y voyez, Madame, & son amour profonde
Reçoit de vous les loix qu'il donne à tout le monde
Vous forcez un pouvoir qu'il se crût conserver,
Et faites le destin de qui l'osa braver.
Oui, dans ce que je suis, ma volonté sans peine
En regloit jusqu'ici la balance incertaine,
Et la gloire d'un Etre approchant du divin
Permettoit à mes vœux le choix de mon destin.
Il n'en est plus ainsi, vous en êtes l'arbitre.
Par vous de Souverain je n'ai plus que le titre,
Et je fais vanité d'abaisser à vos pieds
La fiere Majesté du Trône où je m'assieds.
Vous pouvez de moi-même en rejetter l'hommage,
Mais songez que l'Amour est sensible à l'outrage,
Et qu'à se trop permettre on peut tout hazarder,
Quand l'Esclave qui prie a droit de commander.

HELVIE.

Seigneur, de quelque orgueil que je sois soupçonnée
Je me souviens toûjours de ce que je suis née,
Et je rendrai sans cesse au rang que vous tenez
Les plus profonds respects qui lui soient ordonnez;
Mais l'obligation de cette deference
D'un devoir plus etroit n'a rien qui me dispense,
Et la séverité de ses plus rudes loix
N'oppose aucun obstacle à ce que je me dois.
Je le connoîtrois mal si pour oser vous croire
A ma crédulité j'abandonnois ma gloire,

Et souffrois que par moi Pertinax abusé
A de nouveaux affronts fût encor exposé.
Dans l'éclat, dont son nom par ses actions brille,
Mon avantage seul est de me voir sa Fille,
Et si dans Marcia c'est peu pour votre foi,
Si vous l'y dédaignez, que seriez-vous en moi?

COMMODE.

Lætus auprès de vous a mal servi ma flame
Si ce foible scrupule alarme encor votre ame,
Puisque pour l'étouffer il a dû vous offrir
Ce que pour Marcia je n'ai pû me souffrir.
Ces soins à reculer toûjours mon hymenée
De trop d'engagement marquoient ma foi gênée;
Mais n'apprehendez point qu'un feu trop inconstant
Derobe à votre espoir la gloire qu'il pretend;
Avant que de ceder, avant que de me rendre,
J'ai long temps contre vous tâché de me défendre,
Mais je me vois contraint d'avouër mon vainqueur,
Et je lui viens offrir & mon Trône & mon cœur.
L'un est à vous déja; pour vous assûrer l'autre
L'hymen peut dès demain unir mon sort au vôtre.
Consentez-y, Madame, & dans des vœux si doux,
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous.

HELVIE.

Vous faites trop, Seigneur, & je serois injuste
Si j'osois abuser un Empereur auguste,
Et monter dans un Trône où son espoir trompé
Se plaindroit d'un Empire à faux titre usurpé.
Pour mériter ce rang que votre amour m'apprête
Il faudroit que mon cœur devînt votre conquête,
Et quelque vaste éclat qu'il fît sur moi tomber,
J'aime mieux n'être rien que de le dérober.

COMMODE.

Quoi! quand l'amour du Trône a pouvoir sur tout autre,
C'est peu que vous l'offrir pour mériter le vôtre,
Et l'Univers entier dans cette offre compris
D'un cœur que je demande est un indigne prix?
Ce que l'ambition a de plus puissans charmes,
Pour vaincre sa fierté, n'a que de foibles armes?
Si du Maître du Monde il dédaigne la loi,
A qui donc se soûmettre?

HEL-

HELVIE.

A moi, Seigneur, à moi.
Les Dieux m'en ont donné l'Empire pour partage,
Mes respects seulement vous en doivent l'hommage.
Et du plus fort pouvoir quel que soit l'ascendant,
Cet hommage rendu le laisse indépendant.

COMMODE.

Enfin, Madame, enfin je commence à connoître
Que j'ai tort de prier, pouvant parler en maître;
J'en ai le droit, Madame, & l'orgueil le plus fier
Devroit s'en souvenir quand je veux l'oublier.

HELVIE.

Je m'en souviens, Seigneur, & vous montrer une ame,
Malgré l'espoir du Trône, incapable de flame,
L'exposer toute nuë & sans fard à vos yeux,
C'est vouloir vous traiter de même que les Dieux.

COMMODE.

Eh bien, puisque l'amour n'y sauroit trouver place,
D'un indigne refus il faut souffrir l'audace,
Soyez en liberté d'aimer ou de haïr,
Mais je commande enfin, c'est à vous d'obeïr.
L'hymen où votre cœur trouve tant d'injustice,
S'il n'en est pas le charme, en sera le supplice,
Et puisque votre orgueil s'obstine a m'outrager,
S'il ne le peut abattre, il m'en saura vanger.

HELVIE.

Et moi, Seigneur, & moi, j'oserai vous apprendre
Qu'abandonnant ma vie au soin de m'en defendre,
Je sai pour en sortir cent chemins differens,
Si je vous voi marcher sur les pas des Tyrans.

COMMODE.

Oui, je serai Tyran, & puisqu'on se déclare,
Pour qui m'est trop cruel je veux être barbare,
Dépouiller le respect dont j'ai trop pris la loi,
Et perdre une pitié que l'on n'a pas pour moi.
Dans l'affeux desespoir où vous livrez mon ame
De ses plus noirs effets vous aurez tout le blâme,
Lorsque je m'en defens c'est vous qui m'y forcez.
Un mot pour l'empêcher peut encor être assez,
Mais enfin votre arrêt par le mien se prononce,
Songez-y. Flavian, attendez sa réponse,

Et si rien ne fléchit son esprit obstiné,
Exécutez soudain l'ordre que j'ai donné.

SCENE III.

HELVIE, FLAVIAN, JULIE.

HELVIE.

MA mort est resoluë; eh bien, me voilà prête.
Où faut-il, Flavian, que je porte ma tête?

FLAVIAN.

Ah, Madame, voyez...

HELVIE.

Non, non, mon choix est fait,
Et quel que soit votre ordre, il en faut voir l'effet.

FLAVIAN.

Quelle en est la rigueur & pour l'un & pour l'autre!
L'Empereur veut du sang, mais ce n'est pas le vôtre,
Et si vous n'en changez l'impitoyable arrêt,
Celui de Pertinax est le seul qui lui plaît.

HELVIE.

De mon Pere! ah, je tremble, & ma Raison s'égare,
D'un barbare Tyran ordre vraiment barbare!
Helas! & Flavian s'en est voulu charger?

FLAVIAN

D'assez fortes raisons m'y devoient obliger.
J'empêche au moins par-là qu'une main plus hardie
N'en presse en Pertinax la noire perfidie,
Et ne pouvant enfin oublier aujourd'hui
Qu'en cent occasions j'ai commandé sous lui,
Je perirai plûtôt que de sa mort complice,
On en puisse à mon bras reprocher l'injustice.
Mais helas! votre sort en sera-t-il plus doux?
Sans le pouvoir sauver c'est me perdre avec vous.
Un autre à mon refus, plein d'une lâche audace...

HELVIE.

Ah, je puis, & j'en dois empêcher la menace.

FLAVIAN.

Madame, je vai donc assûrer l'Empereur...

HELVIE.

Que tout mon sang est prêt d'assouvir sa fureur,
Que pour se satisfaire il n'est tourment ni peine...

FLAVIAN.

Pour fléchir sa rigueur votre esperance est vaine.
Piqué que son amour n'ait pû rien obtenir,
Par la perte d'un Pere il croit mieux vous punir,
Et si pour son hymen vous n'ètes toute prête,
Je ne le puis revoir qu'en lui portant sa téte.
Avec de tels transports il l'a sû commander
Qu'à moins qu'on ne lui cede....

HELVIE.

Eh bien, il faut ceder.
Je dois à la Nature un effort si funeste;
Promettez tout, les Dieux disposeront du reste.

FLAVIAN.

Madame....

HELVIE.

Allez, de grace, & me laissez du moins,
Dans un sort si cruel soûpirer sans temoins.

SCENE IV.

HELVIE, JULIE.

JULIE.

Madame, ce triomphe obtenu sur vous même
Sans doute auprès des Dieux sera d'un prix extrême,
Et contre votre espoir en obtiendra pour vous
Du plus heureux destin le revers le plus doux.

HELVIE.

Que le mien s'adoucisse! helas! que veux-tu croire?

JULIE.

Qu'à se faire obeïr l'Empereur met sa gloire,
Et que se contentant de vaincre vos refus,
S'il voit vos vœux soûmis, il ne pressera plus.

HELVIE.

Que tu le connois mal d'en juger de la sorte!
Toûjours dans un Tyran l'injustice l'emporte,
Et Commode l'est trop pour pouvoir consentir
Au plus foible remords d'un juste repentir.
De quel fatal effet sa rigueur est suivie!
Il m'ôte jusqu'au droit d'attenter sur ma vie,
Et quelques rudes maux qu'on m'apprête à souffrir,

C'eſt un crime pour moi que de vouloir mourir.
Où me reduiſez vous, ô devoir, ô nature?
De vos ſeveres loix mon cœur en vain murmure,
Il faut vivre en depit de mon noble courroux.
O nature, ô devoir, où me reduiſez vous?

SCENE V.

MARCIA, HELVIE, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

MAdame, car le Ciel à vos deſirs propice
M'oblige à ce reſpect pour mon Imperatrice,
Et je dois ajoûter aux honneurs éclatans...

HELVIE.

Ma Sœur, n'affectons point d'importuns contretemps.
Quoi que vous preſumiez de mes brigues ſecrettes,
Leur froideur vous ſied mal en l'état où vous êtes.

MARCIA.

Il offre à votre cœur un triomphe aſſez doux.

HELVIE.

Au moins ce qui s'y paſſe eſt un ſecret pour vous.

MARCIA.

Lætus à mon défaut en a la confidence.

HELVIE.

Lætus y peut avoir plus de part qu'on ne penſe.

MARCIA.

Vous faites de ſon zele un glorieux eſſai.

HELVIE.

Si je lui dois beaucoup, je m'en acquiterai.

MARCIA.

Ce ſentiment eſt juſte, il vous a bien ſervie.

HELVIE.

Il l'a tâché peut-être aux dépens de ſa vie.

MARCIA.

Tant de charmans appas à nuls autres pareils
Auprès de l'Empereur appuyoient ſes conſeils;
Avec de tels ſeconds il n'avoit rien à craindre.

HELVIE.

S'il a brigué pour moi, vous en êtes à plaindre.

MAR-

MARCIA.

Commode en sa faveur aime à le publier.

HELVIE.

Je n'ai pas entrepris de le justifier.
Cependant votre orgueil relâchant son audace
Aux vœux de l'Empereur a daigné faire grace,
Pressé par Flavian il s'est enfin rendu?

HELVIE.

J'ai suivi votre exemple, & fait ce que j'ai dû.

MARCIA.

C'est contraindre bientôt cet orgueil à se taire.

HELVIE.

J'apprens de vous, ma Sœur, à craindre pour un Pere.

MARCIA.

Donc son seul interêt arrache votre aveu?

HELVIE.

Je vous dirois en vain ce que vous croiriez peu.

MARCIA.

Le pretexte est plausible, & d'une lâche injure
Empêche contre vous que Rome ne murmure.
Menaces & refus, tout est bien concerté.

HELVIE.

Le temps me purgera de cette lâcheté.

MARCIA.

De vos déguisemens il publiera la honte.

HELVIE.

A la gloire souvent c'est par eux que l'on monte,
Et la votre du Sort pourroit braver les traits
Si vous vous déguisez aussi-bien que je fais.

MARCIA.

Moi, d'un vil procedé dissimuler l'outrage?

HELVIE.

Je souffre que par là votre ennui se soulage,
Et puisqu'en éclatant il se peut moderer,
Je vous laisse Electus à qui le declarer.

SCENE VI.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

L'On me brave, Electus, & ma triste disgrace
D'un orgueilleux mépris accroît l'indigne audace,
De mon jaloux destin il suit la trahison
Tu la sais, tu la vois; m'en feras-tu raison?
Je l'attens de toi seul, d'un Trône qu'on me vole,
De sa possession tu m'as porté parole,
Et si toûjours la gloire est dans ton souvenir,
Par son seul interêt tu me la dois tenir.

ELECTUS.

Madame, plût au Ciel que mon sang, que ma vie
Fût le prix des grandeurs que le Sort vous envie,
Vous le verriez sur l'heure à vos pieds répandu
Vous assûrer l'éclat du rang qui vous est dû,
Et par ce sacrifice offert à votre gloire
Mon cœur de mon amour consacrer la mémoire.
Mais puisque l'Empereur s'est voulu déclarer,
Il n'est plus rien pour vous qu'on en puisse esperer.
Malgré le fier refus qui dût aigrir sa flame,
Il n'adore qu'Helvie, elle regne en son ame,
Et j'emploirois en vain tout ce que je vous doi
A forcer sa Raison de vous rendre sa foi.

MARCIA.

De ta parole en vain par là tu te crois quitte;
Non que d'un plein effet mon cœur te sollicite;
Mais puisqu'en mon injure elle doit s'engager,
N'y pouvant mettre obstacle, aspire à me vanger.
Par une belle audace empêche qu'on ne pense
Qu'avecque l'Empereur tu fus d'intelligence,
Et d'une indignité que je méritois peu
Va dans son lâche sang signer le désaveu.
Ta honte est attachée à celle qu'il m'apprête;
Pour te justifier apporte-moi sa tête,
Et d'un noble courroux te laissant enflamer
Parois digne aujourd'hui d'avoir osé m'aimer.
Pour moi contre un Tyran c'est lui que tu dois croire,
Je te l'ai déja dit, il y va de ta gloire,

Et s'il faut t'exciter où t'excite l'honneur,
J'oserai te le dire, il y va de mon cœur.
Dans les doux sentimens que ma vertu te cache
C'est à toi qu'il est dû quand il sera sans tache,
Et que ton bras vangeur, prompt à me secourir,
M'aura mise en état de te l'oser offrir.

ELECTUS.

Ah! quelque rude sort dont la rigueur l'opprime,
Ne mettez point si bas un cœur si magnanime.
Il est toûjours d'un prix trop haut, trop relevé...

MARCIA.

Non, non, ton interêt doit être conservé;
En vain du tien seduit la flame trop ardente
T'en fait encor tenir la conquête eclatante,
Dans le honteux revers qui degage ma foi
Le rebut d'un Tyran est indigne de toi.
Purge-le par sa mort d'une tache si noire,
Pour l'oser accepter rens-moi toute ma gloire,
Et d'un indigne affront confondant l'attentat,
Joins un éclat plus vif à son premier eclat.

ELCTUS.

Helas!

MARCIA.

Quoi, ton ardeur pour moi toûjours si prompte,
Ne m'offre qu'un soûpir à reparer ma honte,
Et quelque dur mépris qui me force à rougir,
Tu me trouves à plaindre, & dedaignes d'agir.
Quelle suite attachee à mon malheur extrême
Fait qu'inutilement je te cherche en toi-même?
Qu'as-tu fait d'Electus, & dans ce triste jour
Que devient sa vertu? que devient son amour?

ELECTUS.

L'une & l'autre a sur moi toûjours le même empire,
Mais leurs droits sont divers, & c'est dont je soûpire,
Puisque des deux côtez mon cœur trop combatu,
Voulant tout par amour, n'ose rien par vertu.

MARCIA.

Quoi, la tienne en ton cœur souffre tant de foiblesse
Que lui-même il te porte à trahir ta Maîtresse?
Tu preferes par elle un Tyran à ta foi?

ELECTUS.

S'il l'est pour tout le monde, il ne l'est pas pour moi,

Et lorſqu'en ma faveur chaque jour il s'explique,
Pourrois-je prendre part à la haine publique?
De tout ce que je ſuis ſon bras eſt le ſoûtien,
Pour élever mon ſort il ne reſerve rien,
Et l'oubli qui ſuivroit tant de marques d'eſtime
Des plus noires couleurs peindroit par tout mon crime.
Jugez dans cet oubli quelle en ſeroit l'horreur
Si j'y pouvois encor ajouter la fureur,
Et portant un poignard dans le ſein de mon Maître
Joindre au titre d'ingrat l'infame nom de traître.

MARCIA.

Je ſai qu'à ton deſtin il abaiſſa le ſien,
Que tu lui dois beaucoup, mais ne me dois-tu rien?

ELECTUS.

Tout, où ſon interêt ne combat point le vôtre.

MARCIA.

Eh bien, il t'eſt aiſé d'accorder l'un & l'autre,
Et le Ciel aujourd'hui te laiſſe le pouvoir
De contenter l'amour, & remplir ton devoir.
Ne voi que mon injure, & non pas qui m'affronte
Sans ſonger dans quel ſang cours en laver la honte,
Et ſi pour moi ton bras avec juſtice armé
Par la mort d'un Tyran croit s'être diffamé,
Soudain pour ſatisfaire à ta gloire outragée,
Vange-le ſur moi-même après m'avoir vangée,
Et de ce même fer qui bornera ſon ſort,
Ote moi la douceur de joüir de ſa mort.
Ainſi tu donneras, ſans être ingrat ni traître,
Sa vie à ta Maîtreſſe, & la mienne à ton Maître.
Ainſi vers lui, vers moi, tu ſeras dégagé
Si m'ayant ſatisfaite il meurt ſur moi vangé.
Tu ne me répons point; mais ta vûë abaiſſée
Par un ſecret refus m'explique ta penſée,
Et mes yeux dans les tiens avoient trop vû d'abord
Avec ton cher Tyran ton lache cœur d'accord.
C'eſt toi dont les conſeils, loin de m'avoir ſervie,
Lui font en ta faveur me préferer Helvie,
Et l'offre de ſon Trône étoit pour donner jour
Au criminel aveu de ton indigne amour.
Comme alors ſans eſpoir je le voyois paroître,
J'admirois ce qu'en vain je croyois bien connoître;

Mais

Mais d'un éclat trompeur cet amour revêtu
Empruntoit les dehors d'une fausse vertu,
Et sur de tes projets, tu cherchois à me vendre
La lâcheté d'un cœur dont j'osois tout attendre.

ELECTUS.

Quoi, Madame...

MARCIA.

Il suffit, je n'écoute plus rien.
Mon bras pourroit agir où j'employois le tien,
Mais pour te punir mieux, & me punir moi-même
De t'avoir pû trop-tôt avouër que je t'aime,
Il n'est rien que je n'ose afin de regagner
Ce Trône dont par toi je me vois eloigner.
Si trop d'abaissement suit ce que je propose,
Au moins rougiras-tu de t'en savoir la cause,
Et de voir par toi seul le pouvoir absolu
Etre le prix d'un cœur que tu n'as pas voulu.

ELECTUS.

Ah! si jamais l'hymen où l'Empereur s'apprête...

MARCIA.

Tu perds temps, il me faut ou son Trône ou sa tête.
Je vai songer à l'un; si tu veux m'obtenir,
L'autre depend de toi, tu peux me prevenir.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

COMMODE, FLAVIAN,
Suite de l'Empereur.

COMMODE.

Vient-elle cette aimable & fiere criminelle,
Qui te promettoit tout pour mieux tromper ton zele,
Et n'a feint de ceder à mon ardent amour,
Que pour prendre son temps à me priver du jour?

FLAVIAN.

On va vous l'amener, Seigneur, mais j'apprehende
Que jusqu'à s'applaudir sa fureur ne s'étende,
Et que loin que son crime étonne sa fierté,
Elle n'ose à vos yeux en faire vanité.
Chacun tâche à l'envi de lui faire connoître
Qu'elle doit craindre en vous & son Juge & son Maître,
Qu'un peû d'abaissement peut tout pour son arrêt;
On diroit à la voir qu'elle est sans interêt
Un sentiment obscur qu'un vif dedain enflame
Etale dans ses yeux tout l'orgueil de son ame,
Elle en ose porter l'audace au plus haut point,
Et si vous m'en croyez, vous ne la verrez point.

COMMODE.

D'abord surpris d'un coup si noir, si détestable,
Je n'ai pû la souffrir, cette ingrate coupable.
Mais dans ce que sur moi ma flame a de pouvoir,
Tu me voudrois en vain détourner de la voir.
Qu'on la laisse venir; il faut que cette vûë
Determine en ses vœux mon ame irrésoluë,
Et que ce fier Objet qui m'a trop sû charmer
Acheve, ou de m'aigrir, ou de me desarmer.
O crime, ô trahison trop lâche pour Helvie!
Quand je lui donne un Trône, attenter sur ma vie!
L'ingrate! mais helas! c'est bien plus de rigueur
Qu'oser encor ensuite attenter sur mon cœur.
Il a beau se resoudre à prononcer contre elle,
S'il la connoît coupable il la voit toûjours belle,
Il cede à des attraits qu'il ne peut soûtenir,
Et punissant son crime il craint de se punir.

FLAVIAN.

Ce crime veut sans doute une pleine vangeance,
Mais on la peut, Seigneur, trouver dans la clémence,
Et l'ame abandonnée à ses remords secrets
A toûjours son supplice & ses bourreaux tout prêts.
D'ailleurs Helvie est femme, & quoi qu'elle ait pû feindre,
Ce sexe en sa fureur n'est qu'un moment à craindre.
Comme un premier transport fait tout ce qu'il resout,
Il n'examine rien pour entreprendre tout,
Et sa foible prudence à ses conseils réduite

Perd

Perd ſes plus grands projets, ou les laiſſe ſans ſuite.

COMMODE.

Non, Flavian, un crime & ſi noir & ſi bas
Engage plus de cœurs qu'il n'a montré de bras.
Le coup qu'à d'autres mains ils auront crû remettre,
Helvie aura ſans doute oſé ſe le permettre,
Et ſelon ſon tranſport croyant l'executer,
Fait avorter la trame à la precipiter.
Peut être que ma mort ou l'Inhumaine aſpire
Ouvroit à quelque Amant un chemin à l'Empire;
Et que d'un attentat pour le Trône entrepris
Ce cœur qu'on me refuſe etoit l'injuſte prix.
Ah! c'eſt mon deſeſpoir, ſi mepriſant ma peine
Son amour pour un autre aigrit pour moi ſa haine.
C'eſt-là, c'eſt ce qu'en vain je voudrois pardonner.
Je ſai trop entre tous qui je dois ſoupçonner;
Lætus, l'ingrat Lætus. . .

FLAVIAN.

Ah, Seigneur, c'eſt trop croire:
Lætus dans ſon devoir a toûjours mis ſa gloire,
Et jamais. . .

COMMODE.

Cependant Lætus avec chaleur
A combatu ma flame, en a blâmé l'ardeur.
D'ailleurs, loin de preſſer l'hymen que je ſouhaite,
Le mépris de ma Sœur n'a rien qui l'inquiete,
Electus qui l'approuve a part en ſes deſſeins,
Et dans leur procedé je voi ce que je crains.
Quoi qu'Helvie ait oſé, l'un & l'autre eſt pour elle,
Et le ſeul Flavian me demeure fidelle.

FLAVIAN.

Seigneur, de tout mon ſang je vous le ſignerai.
Commandez, ordonnez, & j'executerai.

COMMODE.

Contre mes Ennemis ton zele inébranlable
Du plus ſecret emploi t'a fait trop voir capable,
Et s'il faloit qu'Helvie oſât. . . mais la voici.
Fai moi chercher Lætus, & qu'on l'amene ici.

SCE-

SCENE II.

COMMODE, HELVIE, FLAVIAN.

COMMODE.

APproche, ingrate, approche, & contrains ton audace
De ſoûmettre ta haine à l'eſpoir de ma grace;
Offre-la pour victime à mon reſſentiment,
Et tâche dans ton Juge à trouver un Amant.
Tu le peux, & mon cœur où ta beauté domine,
A peine à voir en toi la main qui m'aſſaſſine;
D'une image odieuſe il repouſſe les traits,
Et ſigne ton pardon au nom de tes attraits.
Voudras-tu l'accepter; c'eſt moi qui t'en conjure.
Renonce à ta fierté, j'oublirai mon injure,
Ma paſſion m'en preſſe, & pour y conſentir
Ce cœur, quoi qu'outragé, ne veut qu'un repentir.

HELVIE.

Tu triomphes, Commode, & ce que peu flexible
Ma haine auparavant n'auroit pas cru poſſible,
Tu me reduis au point de n'en voir la fureur,
Que pour haïr mon crime, & pour en prendre horreur.
Mon cœur le connoit tel, que les plus rudes gênes
Pour l'expier aſſez ſemblent manquer de peines.
Employe à m'en punir tout ce qu'oſe le tien,
Ayant tout merité je ne refuſe rien.

COMMODE.

Ah! que je trouverois de quoi me ſatisfaire
Si j'oſois m'aſſurer que tu fuſſes ſincere,
Et que ta trahiſon te fît aſſez d'horreur
Pour te coûter ta haine, & m'acquerir ton cœur!

HELVIE.

Va, pour ton interêt ainſi que pour ma gloire,
Je te veux bien ici donner lieu de me croire,
Et te mettre en état, ſi tu t'es trop flaté,
De n'abuſer jamais de ma ſincerité.
Je te la montre entiere en m'avoüant coupable,
Non d'avoir voulu perdre un Tyran deteſtable,
Non d'avoir attenté ſur tes jours odieux,
Mais d'avoir pû manquer un coup ſi glorieux,
De n'avoir ſu fournir au courroux qui m'enflame

Dans

Dans un cœur tout Romain que le bras d'une Femme,
D'avoir vû ſous le tien ſon effort avorter,
Et mérité la mort qu'il te vouloit porter.

COMMODE.

Quoi, ta fierté s'éleve à tel point d'inſolence
Que tu fais gloire encor de braver ma clemence,
Et d'une audace impie armant ton cœur ingrat
Tu pouſſes ta fureur par de-là l'attentat;
Au moins ſi mon amour ne peut fléchir ta rage,
Sachant qu'il eſt des Dieux, reſpecte leur image,
Et ſonge que l'orgueil qui les outrage en moi,
Intereſſe leur foudre à deſcendre ſur toi.

HELVIE.

Je ſai qu'un vif rayon de leur toute-puiſſance
Doit briller ſur le front de ceux de ta naiſſance,
Mais ſi tu veux en toi me le voir reſpecter,
A nos yeux ſur le tien fai qu'il puiſſe éclater.
D'un juſte Prince en tout ſoûtiens le caractere,
Et fai ce que ces Dieux t'ont ordonné de faire.
Pour voir ſi leur reſpect regle tes actions,
Jette un moment les yeux ſur tes proſcriptions.
Voi de là ſous ton nom tes Provinces pillées,
De leur premier éclat triſtement depouillées,
Servir d'injuſte proye à qui pour s'enrichir
Dans d'infames emplois ne craint point de blanchir.
Vois-y, vois-y par tout ce funeſte ravage
Qu'exercent d'autre part l'avarice & la rage,
Lorſque de ton pouvoir leurs Tyrans revêtus
Se font de tes forfaits d'eclatantes vertus,
Et que pour t'imiter dans tes noires maximes
Regardant tes Sujets comme autant de victimes,
Ces demi Souverains par de lâches rigueurs,
S'en immolant les biens, t'en dérobent les cœurs.

COMMODE.

Ta haine à tort ſur moi par là s'oſe répandre.
Si le deſordre eſt tel, me le vient-on apprendre?
Me vient-on expliquer ces ſecrets attentats?

HELVIE.

Et qui les doit ſavoir ſi tu ne les ſais pas?
Le Ciel t'a-t-il commis la puiſſance ſuprême
Pour la voir confiée à d'autres qu'à toi-même,

Et

Et quand sur tes Agens tu fais tomber son poids,
Dois-tu pas à l'Etat repondre de leur choix?
As-tu droit d'oublier qu'un conseil infidelle
Peut souvent éblouïr, ou surprendre leur zele,
Et qu'en eux comme en toi dans les moindres projets
L'ignorance ou l'erreur ne s'excusent jamais? (ne
Mais quand juste en ses mœurs & grand en sa person-
Un Prince à l'une ou l'autre en ton rang s'abandonne;
De son Peuple du moins par ce malheur trahi
Il est plaint en secret, & n'en est point haï;
Mais ces distinctions de Provinces entieres
Sont de tes volontés les expresses matieres.
Rome ne souffre rien d'affreux ni de sanglant,
Qui n'ait de toi l'appui d'un ordre violent;
Et dans les cruautés qui font qu'on t'y déteste,
Cette main qu'à tes jours je crus rendre funeste,
Ne faisoit qu'usurper, à punir tes forfaits,
L'office de ce foudre à qui tu me remets,

COMMODE.

Je t'ai laissé vomir ta rage la plus noire
Pour chasser de mon cœur l'opprobre de ma gloire,
Un reste de tendresse à qui prêt à ceder
Ce cœur, ce lâche cœur osoit trop accorder.
Di que ma cruauté, di que ma barbarie
Réveillent dans le tien l'amour de la Patrie,*
Et qu'en moi, par un zele & sincere & parfait,
Tu lui sacrifiois le Tyran qu'elle hait.
Malgré toi mon soupçon à mes regards expose
D'un dessein avorté la criminelle cause,
Puisque si ta fureur n'eût que pour Rome osé,
Pour exécuter mieux tu m'aurois épousé,
Et sans rien hazarder, au gré de ton envie,
Choisi l'occasion de t'immoler ma vie.

HELVIE.

Tu m'offense, Commode, à vouloir comme toi
Qu'Helvie en ses projets n'ait ni vertu ni foi.
Ce coup qui de tes jours devoit finir la trame,
Aurois-je pû l'oser si j'eusse été ta Femme,
Et permettre à l'ardeur d'un illustre courroux,
Dans des nœuds si sacrés, la haine d'un Epoux?
D'une belle entreprise où la gloire me guide

L'hymen que tu pressois eût fait un parricide;
Et c'est pour un Tyran un trop glorieux sort,
Lorsqu'il en coûte un crime à qui resout sa mort.

COMMODE.

Tu crois ne pouvoir mieux cacher ce qui t'engage,
Qu'en entassant toûjours outrage sur outrage,
Et qu'ils m'empêcheront d'aller jusqu'en ton sein
Percer le vrai motif qui vient d'armer ta main?
Quelque fiere vertu dont tu fasses la vaine,
L'amour peut sur ton cœur encor plus que la haine,
Lui seul a fait ton crime, & contre ton espoir
Voici de qui peut être on le pourra savoir.

SCENE III.

COMMODE, HELVIE, LÆTUS, FLAVIAN.

COMMODE.

Viens t'expliquer, Lætus, c'est en faveur d'Helvie.
Son interêt t'en presse, & l'honneur t'y convie.
Parle sans balancer, l'aimes-tu? di.

LÆTUS.

Seigneur...

HELVIE.

Dequoi t'embarasser? Lætus aime l'honneur,
Lætus aime la gloire, & tu n'en dois attendre
Que ce que sa vertu t'a pû cent fois apprendre.

COMMODE.

Quoi, tu souffres qu'Helvie ici parle pour toi?
Son crime ou son peril etonnent ils ta foi?
Crois-tu d'en partager ou la honte ou la peine?

LÆTUS.

La crainte ne peut rien sur une ame Romaine,
Et par ses ordres seuls, peut-être trop gardez,
Vous ignorez encor ce que vous demandez.
Eux seuls à mon amour par une longue feinte
Ont d'un choix odieux fait souffrir la contrainte,
Et jusques à l'hymen qu'il eut à redouter,
Forcé mon desespoir de ne pas éclater;
Mais enfin apprenant votre nouvelle flame,
Il s'est avec horreur emparé de mon ame.
Resolu de vous perdre, elle a lû dans mes yeux
A quoi

A quoi portoit mon bras un transport furieux,
Et quoi qu'elle ait osé, c'est sur ma seule tête
Que de votre courroux doit fondre la tempête,
Puisque me prevenant elle n'a que tenté
Ce qu'avec plein succès j'aurois executé.

HELVIE.

Quoi, Lætus, s'il est vrai qu'un pur amour t'inspire,
Est-ce là m'en prouver le vertueux empire,
Et quand ma gloire avouë un illustre attentat,
La tienne a-t-elle droit d'en affoiblir l'éclat?
Je t'aurois prévenu, toi dont la complaisance
M'ordonnoit une indigne & basse obéïssance,
Et toûjours trop fidelle à ton lâche Empereur
Tâchoit de son hymen à m'adoucir l'horreur?
Je ne t'en blâme point, mais souffre à mon courage
D'un projet glorieux le parfait avantage,
Et qu'avec tout l'éclat qui suivra ce grand jour,
Je meure digne encor d'emporter ton amour.

LÆTUS.

En vain pour attirer tout le crime sur elle,
Elle offre mes conseils pour garands de mon zele.
S'ils étoient d'obeïr, c'etoient pour m'assûrer
La gloire d'une mort que j'avois su jurer;
Mais d'un transport secret n'ayant pû me défendre,
L'effet vous montre assez qu'elle a bien su l'entendre,
Et si son entreprise a pû le prevenir,
En étant seul la cause, on m'en doit seul punir.

COMMODE.

Ah! je l'avois bien vû qu'en cette ame inhumaine
Il falloit que l'amour appuyât tant de haine.
O criminelle ardeur, dont le honteux dessein
Arme Helvie & Lætus contre leur Souverain!
Dans un tel attentat qu'ai-je plus à connoître?
L'un est déja coupable, & l'autre le veut être,
Et tous deux à l'envi pour suprême bonheur
Du plus noir des forfaits se disputent l'honneur.
C'étoit là cette gloire & brillante & solide,
Ingrate, de m'oser préferer un perfide,
Un traître à qui mon cœur servant par tout d'appui
N'a pû donner pour moi ce que j'ai pris pour lui?
Va, n'apprehende plus que mon ame aveuglée

Te demande une foi lâchement violée,
T'aimer étoit un crime indigne de mon rang,
Et pour m'en voir punir j'abandonne mon ſang.
Oſe, oſe le verſer, je n'y mets plus d'obſtacle,
Donne-toi la douceur d'un ſi charmant ſpectacle,
Mets en perçant mon ſein ton entrepriſe a bout,
En l'etat où je ſuis je t'avouërai de tout.

SCENE IV.

COMMODE, MARCIA, HELVIE, LÆTUS, FLAVIAN, LUCIE.

MARCIA.

JE ne viens point ici preſſer votre clemence
De combattre l'ardeur d'une juſte vangeance,
Et de ſe ſignaler par le pompeux eclat
Qui ſuivroit le pardon d'un indigne attentat.
Je viens, Seigneur, je viens pour nouvelle victime
Offrir à l'expier tout le ſang qui m'anime,
Et reparer par là, puiſqu'il eſt reſolu,
Le coupable malheur de vous avoir deplu.
Il eſt juſte, & la cauſe en vain m'en eſt ſuſpecte,
C'eſt un ordre du Ciel qu'il faut que je reſpecte,
Lui qui des Souverains prend toûjours l'interêt,
Me ſouffrant votre haine, en a donné l'arrêt.
Sans voir, ſans penetrer qui me l'a ſuſcitée,
L'avoir pû reſſentir c'eſt l'avoir méritée;
Et je tiendrai mon ſort & glorieux & doux
Si comme j'ai vécu je puis mourir pour vous.

COMMODE.

Qu'avec tant de fureur, qu'avec tant d'inſolence
L'orgueil à me braver hautement ſe diſpenſe,
Qu'après mille bienfaits un traître .. ah, juſtes Dieux!
Leur crime ſans horreur ne peut frapper mes yeux.
L'enfer n'a point de peine aſſez forte, aſſez rude...
Mais d'un tranſport aveugle où va la promptitude?
Quoi que ce couple ingrat ait fait, ait projetté,
J'en ſuis le ſeul coupable, & j'ai tout merité.

à Marcia.

Oui, Madame, c'eſt moi dont l'ardeur infidelle
Pour vanger votre injure a corrompu leur zele,

Et je me plains à tort qu'animés contre moi
Ils ſuivent mon exemple à me manquer de foi.

MARCIA.

La foi des Souverains eſt d'une autre nature,
Ils la donnent par grace, & l'ôtent ſans injure,
Et malgré mon eſpoir vous avez pû, Seigneur...

COMMODE.

Non, j'ai trop crû, Madame, un amour ſuborneur,
Je rougis que ſon charme ait ſurpris mon courage;
Il noirciſſoit ma gloire en vous faiſant outrage,
Et ce n'eſt pas aſſez pour en purger mon choix
De vouloir m'acquiter de ce que je vous dois.
D'une coupable Sœur à ma perte obſtinée
Il faut à votre ſort donner la deſtinée.
Lætus de ſes appas n'a pû ſe garantir,
Ils veulent être unis, il faut y conſentir.
Je vous les abandonne, & dans ce ſacrifice
Ne remets qu'à demain à vous rendre juſtice.
Le trouble où ce ſuccès m'a ſu précipiter
Pour calmer ſes tranſports me force à vous quitter;
Mais j'atteſte les Dieux que rien n'eſt plus capable
D'alterer de ce cœur le decret immuable,
Et que l'effet demain juſtifiant ma foi,
Vous ſerez hors d'état de vous plaindre de moi.

MARCIA.

Ah, ſouffrez qu'à vos pieds, Seigneur....

SCENE V.

MARCIA, HELVIE, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA.

Il ſe retire,
Mais mon cœur rentre enfin dans ſon premier empire.
Ma Sœur, qu'avez-vous fait l'un & l'autre aujourd'hui?
Qui l'auroit crû de vous? qui le croiroit de lui?

HELVIE.

Sur la foi d'un Tyran vous prenez aſſûrance?

MARCIA.

Pour rien diſſimuler il a trop d'imprudence,

Et s'il avoit dans l'ame arrêté votre mort,
En vain à le cacher il auroit fait effort.

LÆTUS.

Ne nous alarmons point d'un malheur ſans-remede,
Le Ciel nous aidera ſi Rome ne nous aide.
Ah! ſi dans un peril qui veut un prompt ſecours,
Tout mon ſang ſuffiſoit pour aſſûrer vos jours....

HELVIE.

Tu n'as déja que trop ſatisfait cette envie;
A le hazarder moins tu m'aurois mieux ſervie,
En vain en te perdant tu crois me ſecourir.

LÆTUS.

Quoi, je vivrai, Madame, & vous voudrez mourir?

MARCIA.

Le ſecret d'une flame & ſi noble & ſi pure
Par un ſoupçon trop prompt m'a fait vous faire injure,
Mais j'oſe croire auſſi que des Dieux ſecondez
Mes ſoins lui rendront plus que vous n'en attendez.

HELVIE

Puiſque je ſuis réduite à ne le pouvoir taire,
Pour la juſtifier je vai trouver mon Pere,
Quoi que tant de vertu ſur elle ait ſû regner.
Que Lætus hautement m'y peut accompagner.
Vous pouvez cependant pour plus forte aſſûrance
D'Electus qui paroît conſulter la prudence,
Quoi que nous montre à craindre un ſort injurieux,
Comme il connoit Commode, il en jugera mieux.

SCENE VI.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

As-tu vû l'Empereur, Electus?

ELECTUS.

Oui, Madame,
Il vient de me parler plein de trouble dans l'ame,
Et m'a pour votre hymen en tumulte ordonné
Tout ce que pour ſa pompe on avoit deſtiné;
Mais dans cet ordre même un fier tranſport le guide,
Helvie eſt une ingrate, & Lætus un perfide,
C'eſt ce que j'en ai ſû.

MAR-

MARCIA.

Je te l'avois bien dit,
Que je pourrois enfin regagner ſon eſprit.
Quoi, tu l'as ſû permettre, & ton cœur en ſoûpire?

ELECTUS.

Helas! m'en croirez-vous ſi j'oſe vous le dire?

MARCIA.

Parle, parle, de toi j'aime à tout écouter.

ELECTUS.

L'eſpoir ſur ſa parole a trop ſû vous flater.
Quoi qu'il vous ait promis je lis dans ſa penſée;
Pour vous perdre, il ſuffit qu'il vous ait offenſée;
Et que dans ſa maxime on aide à ſe trahir
Lors qu'on peut pardonner à qui nous doit haïr.

MARCIA.

Et que voudrois-tu faire en cette défiance?

ELECTUS.

Ceder, & par la fuite eviter ſa vangeance.
Puis qu'en ſecret ſa haine y devant conſentir,
Un prompt éloignement nous en peut garantir.

MARCIA.

Quoi, pour remede aux maux où tu me feins reduite;
Tu n'imagines rien de plus beau que la fuite,
Et mon cœur doit trouver plus de gloire aujourd'hui
A fuir avec toi, qu'à regner avec lui?
Quand Commode a deſſein de couronner Helvie,
Tu ne vois rien alors à craindre pour ma vie,
Et je ſuis au hazard de perdre enfin le jour
Si tôt qu'avec le Trône il me rend ſon amour?
Prens, prens les ſentimens d'un cœur plus magnanime;
En renonçant au mien, aſpire à mon eſtime,
Et tâche à mériter que pour vanger ma foi,
Je me ſois abaiſſée à jetter l'œil ſur toi.

ELECTUS.

Ah! Dieux, pour m'outrager avec plus d'injuſtice
Voulez-vous être aveugle au bord du précipice,
Et ne pas voir qu'Helvie animant ſon courroux,
Ne l'attire pas plus ſur elle que ſur vous?
Quoi qu'ait pû deguiſer ſa haine impitoyable,
Son crime auprès de lui rend tout ſon ſang coupable,
Et vous, & Pertinax du même coup frapez,

Dans sa punition serez envelopez.

MARCIA.

Quoi qui doive arriver, je suis la destinée
Où par ta lâchete je me vois condamnée,
Et si j'ai pû descendre à des moyens trop bas,
J'ai dû les employer au refus de ton bras.
Au moins soit que je regne, ou soit que je perisse,
Ta flame en tous les deux trouvera son supplice;
Puis qu'exposée à tout par ton manque de foi,
Dans l'un & l'autre soit je suis morte pour toi.

ELECTUS.

Ah! si j'étois certain que la rage où l'envie
Fit dessein d'attaquer une si belle vie,
Il n'est droit si sacre qu'en ce pressant besoin
Rome...

MARCIA.

Arrête, Electus, tu vas un peu trop loin.
Quelque horreur que tantôt te fit le nom de traitre,
Tu sembles deja prêt d'attenter sur ton Maître.
S'il m'abandonne à toi, c'est peu pour le punir,
Et s'il trompe ta flame, il faut te retenir.
Regle mieux entre nous ton amour & ton zele,
Ayant pû me trahir, demeure lui fidelle,
Et content d'un seul crime, ose au moins aujourd'hui,
Etant vers moi coupable, être innocent vers lui.

ELECTUS.

Ah! que me dites vous?

MARCIA.

Qu'en ton zele, en ta flame
Toûjours ton interêt fait déguiser ton ame.
Aussi t'abuses tu si tu peux presumer
Que sur tes faux soupçons je songe à m'alarmer.
Pour me voir consentir à ta jalouse envie,
Montre moi que Commode ordonne de ma vie,
Et m'en convaincs si bien que par un beau retour
Je doive à ta vertu le prix de ton amour.

ELECTUS

Eh bien, Madame, eh bien, obstinez vous à croire
Qu'un indigne interêt me fait trahir ma gloire,
Et que quoi que je fasse à vous prouver ma foi,
J'affecte l'apparence, & n'agis que pour moi,

Je ne vous dirai plus que ce reproche accable
Le plus parfait amour dont un cœur ſoit capable.
Sans ce ſoupçon qu'en vain il vous a confié
Déja mon deſeſpoir l'auroit juſtifié ;
Mais vous devant ma vie, il faut encor ſuſpendre
La reſolution que vous me faites prendre,
Et ménager ſi bien le trépas où je cours,
Qu'il aſſûre ma gloire en conſervant vos jours.

Il ſort.

LUCIE.

Vous l'avez mal-traité.

MARCIA.

De Commode offenſée
Ma flame à ſon hymen ne conſent que forcée,
Et puis qu'en vain par lui j'ai voulu me vanger,
S'il me tient lieu de peine, il doit la partager.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARCIA, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA *tenant les tablettes de l'Empereur.*

JE ne le cele point ; l'entrepriſe eſt ſi noire
Qu'à bien l'examiner j'oſe à peine la croire,
Et douterois encor d'un ſi lâche deſſein
Si je n'en connoiſſois l'ordre écrit de ſa main.
Le barbare ! à ſa haine abandonner ma vie !
S'immoler Electus, Vous, Pertinax, Helvie,
Et pour porter ſa rage au dernier attentat,
Proſcrire en même temps la moitié du Sénat !
Je ne puis ſans horreur m'en ſouffrir la penſée.

LÆTUS.

Le Ciel ſoutient toûjours l'innocence oppreſſée,

Et de cet attentat ne s'eſt montré d'accord,
Que pour nous donner droit de conſpirer ſa mort.

MARCIA.

Mais forçant ſon humeur, qui l'a rendu capable
De pouvoir deguiſer un projet ſi coupable?
D'oſer juſqu'à la nuit en remettre l'effet?

LÆTUS.

La crainte de laiſſer ſon ouvrage imparfait.
Eut il pû ſans ſurpriſe attaquer tant de têtes,
Qu'il n'eut contre la ſienne émû mille tempêtes?
Le ſang de Pertinax du Peuple eſt reſpecté,
Le pouvoir d'Electus au Palais redouté!
Et l'Armée a pour moi peut-être aſſez d'eſtime
Pour en craindre un obſtacle au courroux qui l'anime,
C'eſt l'unique raiſon de ſes déguiſemens.

MARCIA.

J'avois conçu de lui de meilleurs ſentimens,
Et n'aurois jamais cru qu'une brutale envie
Lui fît dans tout ſon ſang vouloir punir Helvie;
Mais ſi cette union m'engage dans ſon ſort,
Qu'a pû faire Electus pour meriter la mort?

LÆTUS.

Donnez vous la Raiſon pour regle à ſa colere?
Preſſant votre hymenée il a ſu lui déplaire,
Et ſans qu'il ait beſoin de pretextes plus grands,
C'eſt meriter la mort que déplaire aux Tyrans.

MARCIA.

Il me le diſoit bien que ſa feinte clémence,
Nous déguiſant ſon cœur, aſſûroit ſa vangeance;
Mais bien loin qu'il me fît redouter ſon courroux,
Je traitois ſes avis d'un deſeſpoir jaloux,
Et j'oſois imputer à ſon amour extrême
D'envier à ma foi l'éclat du diadême.
Cependant de ce feu toûjours ſi maltraité
L'arrêt de ſon trepas montre la pureté;
Ses conſeils font ſon crime, & ſi par un faux zele,
Flavian à ſon Maître eût craint d'être infidelle,
S'il n'en eût pas trahi les ordres inhumains,
Son aveugle injuſtice achevoit ſes deſſeins.

LÆTUS.

Dans le juste soupçon que l'Empereur pût feindre,
C'étoit le seul pour nous que je voyois à craindre.
Comme Chef de la Garde en pouvant disposer,
Sûr d'executer tout, il eût pû tout oser;
Aussi prévoyant bien qu'à quelque âpre tempête
L'hymen de la Princesse exposeroit ma tête,
A l'insu de Commode un commerce secret
Me l'a fait voir Ami généreux & discret.
Par là, sur sa vertu prenant toute assûrance,
De notre fier Tyran j'ai moins craint la vengeance
Et cru, quoi qu'il osât, que peu sans le trahir
Aux dépens de mes jours lui voudroient obeïr.

MARCIA.

C'est beaucoup que sa rage ait été découverte;
Mais comme d'Electus il a juré la perte,
Si contre sa coûtume un scrupule incertain
Lui faisoit refuser la Coupe de sa main?

LÆTUS.

Non, non; ne doutez point que sa fausse prudence
N'affecte jusqu'au bout la même confiance.
D'ailleurs, dans le Palais l'ordre est si bien donné,
Qu'il ne peut fuir le sort qu'il nous a destiné.
Rien ne nous laisse plus à craindre de surprise,
Et Flavian lui-même étant de l'entreprise,
Le fer, quoi qu'il arrive, au défaut du poison,
D'un trop injuste arrêt nous doit faire raison.
Mais je vois Electus qui vous le vient apprendre.

SCENE II.

MARCIA, ELECTUS, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA.

EH bien, contre un Tyran que devons-nous attendre?
La conspiration nous promet-elle effet?
En viendrons-nous à bout?

ELECTUS.

Madame, c'en est fait.

Loin

Loin que par quelque honneur de ſa lâche vangeance
Commode ait pris de moi la moindre defiance,
Jamais ſa gratitude avec tant de bonté
Ne parut applaudir à ma fidelité.
Un plein calme en ſes yeux deguiſant ſon courage,
Il a pris ſans ſoupçon le funeſte breuvage.
A juger par ſa joie, on eût dit que les Dieux
Lui montroient dans ſa perte un deſtin glorieux,
Qu'à Rome, à vous, à tous, s'offrant en ſacrifice,
Il faiſoit ſans contrainte un acte de juſtice,
Et que s'intereſſant à tant de maux ſoufferts,
Son zele n'aſpiroit qu'à vanger l'Univers.

MARCIA.

Mais ſi de ce poiſon la vertu foible ou lente
A le perdre aſſez-tôt ſe trouvoit impuiſſante,
L'abandonner ainſi c'eſt ſervir ſon courroux,
Et lui donner moyen de s'armer contre nous.

ELECTUS.

Flavian qui l'obſerve aſſûre l'entrepriſe,
Et de peur qu'à le voir vous ne fuſſiez ſurpriſe
Sachant qu'il a deſſein de vous entretenir,
Pour vous y preparer j'ai dû le prevenir.

LÆTUS.

Je me retire donc pour éviter ſa vûë.
C'eſt contre moi ſur tout que ſa rage eſt émûë,
Et quand je voi ſon ſort ſi prêt de s'achever,
M'expoſer à ſes yeux ce ſeroit le braver.

SCENE III.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Quel chagrin dans ton cœur marque un ſecret ſupplice?
Vient-il où de ſa perte ou de mon injuſtice?
Son malheur ou le tien cauſent-ils ton ennui?
Soûpires-tu pour toi? ſoûpires-tu pour lui?

ELECTUS.

Quoi que vous ordonniez du beau feu qui m'anime,
Deja dans mon respect je croi tout légitime,
Mais je dois avouër, puis que vous m'en pressez,
Que je plains en secret ce que vous haïssez.
Tout barbare & cruel que l'Empereur puisse être,
Si j'y vois un Tyran, j'y vois toûjours mon Maître,
Et de mille bienfaits le pressant souvenir
M'accuse d'être ingrat quand j'ose le punir.
Ainsi dans sa fureur si pour le satisfaire
Ma tête eût seule eté l'objet de sa colere,
J'atteste tous les Dieux qu'on m'auroit vû perir
Plutôt qu'a l'attentat j'eusse pû recourir;
Mais à voir que sur vous sa rage ose s'étendre
Mon amour aussitôt a dû tout entreprendre,
Et toutefois, helas, toûjours infortuné,
Peut-être cet amour est encor soupçonné.

MARCIA.

Juge mieux d'un transport que je crus legitime,
Je voi ton innocence en connoissant son crime,
Et tu me ferois tort si tu n'osois penser
Qu'aspirant à punir j'aime à recompenser.
Ta mort par un Tyran lâchement resoluë
Expose à mes regards ta vertu toute nuë.
J'en sai pour ton amour l'inexorable loi,
Et si j'ai de Commode en vain... mais je le voi.

SCENE IV.

COMMODE, MARCIA, ELECTUS, FLAVIAN, LUCIE.

COMMODE.

MAdame, enfin les Dieux par un bonheur suprême,
Pour mieux songer à vous, me rendent à moi-même,
Et chassent de mon cœur ces agitations,
Qu'excitoient à l'envi deux fieres passions.
L'amour & la colere avecque violence
Y pressoient tour à tour ma grace & ma vangeance,
Et par l'une & par l'autre ardemment combatu,

Je n'ai pû qu'avec trouble employer ma vertu.
Dans les rudes assauts dont je souffrois l'atteinte
Peut-être en son triomphe elle a paru contrainte,
Et trop plein d'un transport qu'elle a sû condamner,
En vous quittant trop-tôt, je l'ai fait soupçonner.
Par ce haut & plein calme où vous voyez mon ame,
Jugez si ma retraite a bien servi ma flame,
Et si de ce desordre entierement remis,
J'aurai lieu de tenir tout ce que j'ai promis.

MARCIA.

Seigneur, je me croirois aussi lâche qu'ingrate,
Si j'osois resister à l'espoir qui me flate,
Et malgré vos sermens autoriser ma foi
A douter des bontés que vous avez pour moi.
A me favoriser toûjours accoûtumées,
Electus après vous me les a confirmées,
Et m'a fait assez voir dans vos ordres donnez
La pompe des honneurs que vous me destinez.

COMMODE.

Quoi que de mes desseins il ait pû vous apprendre,
L'ordre qu'il a reçû les laisse mal comprendre.
Si pour notre hymenée il lui fait préparer
Tout ce que Rome doit aux soins de l'honorer,
Ces superbes dehors dont je la sollicite,
Ne sont qu'un foible essai de ce que je médite,
Et je les comblerai par un si digne prix,
Que l'Univers entier en restera surpris.
C'est à quoi je m'apprête, & je veux que l'Histoire
Avecque tant d'éclat en consacre la gloire,
Que ce que de mon sort elle voudra marquer,
Sans nommer Marcia, ne se puisse expliquer.

MARCIA.

Vous m'accablez, Seigneur, & mon ame confuse
Croit qu'en tant de faveurs un vain songe l'abuse,
Et presume si peu les pouvoir mériter,
Qu'à moins de s'en convaincre elle en voudroit douter.
Aussi quoi que j'employe à vous faire paroître
Avec quels sentimens je les veux reconnoître,
De mes profonds respects les vœux les plus soûmis

Rempliſſent mal un ſoin à leur zele commis.
Mon cœur ſe voit encor reduit à l'impuiſſance
De vous montrer aſſez ce qu'il ſent, ce qu'il penſe,
Et la ſecrette ardeur que pour vous il conçoit,
Le peut ſeule acquitter de tout ce qu'il vous doit;
Mais d'un effet ſi noble elle ſera ſuivie,
Qu'autant que Rome a droit de condamner Helvie...

COMMODE.

Ah! Madame, de grace, accordez moi ce point,
Penſez, croyez tout d'elle, & ne la nommez point.
A ce nom malgré-moi je ſens que je m'enflame,
Qu'à ſes premiers tranſports je rens toute mon ame,
Et que d'un juſte effort ſecrettement gêne,
Je voudrois révoquer l'arrêt que j'ai donné.
Daignez à mon amour épargner ce ſupplice,
Votre deſtin eſt grand, ſouffrez qu'elle en jouïſſe,
Et ne rappellez point ce qu'en mon ſouvenir,
Sans bleſſer notre amour, je ne puis retenir
Mais Dieux! quel accident tout à coup me menace?
Quelle maligne humeur me fait ſentir ſa glace?
Elle ſaiſit mon cœur, en vain il la combat,
Ma force m'abandonne, & ma vigueur s'abat.

MARCIA.

Ne craignez rien, Seigneur.

COMMODE.

Ma foibleſſe redouble,
Je tremble, je chancelle, & tout mon ſang ſe trouble.
Soutiens moi, Flavian, ne m'abandonne pas.

MARCIA.

A ce pieux office il prêtera ſon bras,
Et de vous obeir ne ſait perdre l'envie,
Que quand vous le forcez de m'arracher la vie.
Voi ceci, voi, Commode; en connois-tu la main?

Elle lui montre les Tablettes.

COMMODE *à Flavian.*

Ah! traître, c'eſt ainſi...

MARCIA.

Tu t'emportes en vain,
Tu n'ès plus en pouvoir d'ordonner ſon ſupplice.
Apprens qu'en ce moment je ſuis Imperatrice,

Et qu'à Rome Electus voulant prouver sa foi,
T'a donné le poison qu'il a reçu de moi.
Voi par ce juste coup que je viens d'entreprendre
Ce qu'un regne pareil donneroit lieu d'attendre,
Puis qu'on n'en vit jamais de plus beaux, de plus grands,
Que ceux qui sont fondés sur la mort des Tyrans.

COMMODE.

Je sens qu'il faut mourir, que pour servir ta rage
Les Dieux injustement trahissent leur ouvrage,
Ces Dieux qui jusqu'ici de mes crimes auteurs,
Ne les punissant pas, s'en sont faits protecteurs.
Au moins je meurs content d'avoir traité sans cesse
Leur foudre suspendu d'impuissante foiblesse,
Et quoi que de la vie on fasse un si grand bien,
J'aime à l'abandonner pour ne leur devoir rien.
Qu'on m'emporte d'ici.

MARCIA.

Rendez lui ce service,
Aussi-bien je craindrois de me voir sa complice,
Et que le desespoir d'expirer à mes yeux
Ne redoublât sa rage à blasphemer les Dieux.

SCENE V.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Dans le bruit éclatant que cette mort va faire,
Allez, cher Electus, vous êtes necessaire.
Je sai bien que de Rome elle fait les souhaits,
Mais il faut empêcher le desordre au Palais.

ELECTUS.

Je cours joindre Lætus, & voir ce qui s'y passe;
Non que des plus mutins j'apprehende l'audace,
Mais de vos interêts incessamment jaloux
Je ne puis les porter sans m'éloigner de vous,
Je vous laisse un moment dans l'entretien d'Helvie.

SCENE VI.

MARCIA, HELVIE, LUCIE.

HELVIE.

MA Sœur, Commode enfin doit-il perdre la vie?
Electus répond-il de ce qu'il entreprend?

MARCIA.

Ce que mes yeux ont vû m'en est un sûr garand.
Sous l'effort du poison cet Empereur infame
Déja plein de foiblesse est prêt de rendre l'ame;
Tout blasphemant de rage on le vient d'emporter.

HELVIE.

Les Dieux pour Pertinax ont daigné m'écouter.
Pour son seul interêt je craignois la surprise.

MARCIA.

Il ne sait rien encor de toute l'entreprise?

HELVIE.

Comme trop de vertu regle ce qu'il resout,
On attend le succès pour l'avertir de tout.
Dans le sort de Commode une forte tendresse
Malgré ses cruautés de tout temps l'interesse,
Et quoi que de sa haine il se tienne assûré,
Il n'eût vû qu'à regret que l'on eût conspiré.

MARCIA.

Cent bienfaits autrefois reçûs de Marc-Aurele
Lui donnent pour ce Fils la ferveur de ce zele;
Mais il peut aujourd'hui connoître son erreur,
C'est le sang de Faustine, & non d'un Empereur,
Et par cent lâchetés l'abus de sa puissance
Ne le convainc que trop d'une fausse naissance.

HELVIE.

Cependant j'avois tort de croire qu'un Tyran...

MARCIA.

Sachons ce qui s'est fait, j'apperçois Flavian.

HELVIE.

On peut voir dans ses yeux ce qu'il faut qu'on en croie.

SCE-

SCENE VII.

MARCIA, HELVIE, FLAVIAN, LUCIE.

MARCIA.

VEnez-vous, Flavian, achever notre joye?
Le Tyran eſt-il mort?

FLAVIAN.

Oui, Madame, & ſa main
A du ſalut de Rome avancé le deſſein.
Voyant que du poiſon l'extrême violence
L'avoit de rien tenter reduit à l'impuiſſance,
Nous l'avions ſur un lit malgré ſes vains efforts
Abandonné ſans crainte à ſes derniers tranſports,
Quand par le deſeſpoir ſes forces ramaſſées
Lui ſouffrant d'expliquer l'horreur de ſes penſées;
Dieux, dont l'être n'eſt dû qu'à notre folle erreur,
A-t-il dit d'une voix qu'animoit la fureur,
Vains Dieux, aveugles Dieux, dont la jalouſe envie
Deſtinoit le poiſon pour la fin de ma vie,
Malgré vous juſqu'au bout je reglerai mon ſort,
Et vous dementirai juſqu'au choix de ma mort.
Là ſaiſi d'un poignard, ſa rage impatiente
Preſſe à coups redoublés la mort qu'il voit trop lente,
Et goûte au moins ce bien, s'il ſe perce le flanc,
Qu'au moment qu'il expire il voit couler du ſang.

HELVIE.

O nobles mouvemens d'un cœur né pour l'Empire!
Avec Commode enfin la tyrannie expire,
Et le coup glorieux qui nous tire des fers,
Finiſſant nos malheurs, affranchit l'Univers.

MARCIA.

S'il voit l'heureuſe fin de ſon triſte eſclavage,
C'eſt à Flavian ſeul qu'il doit cet avantage;
Seul du ſalut public il s'eſt fait le ſoûtien.

FLAVIAN.

A faire ce qu'on doit on ne mérite rien,
Et la moindre vertu dans toutes ſes maximes
Etablit le refus de commettre des crimes.

MARCIA.

Quand la faveur du Prince en doit être le prix...
Mais par tout le Palais d'où viennent ces longs cris?

HELVIE.

Doutez-vous que déja cette mort ne ſoit ſuë.

MARCIA.

Nous allons donc ſavoir comment elle eſt reçuë,
Je voi venir Julie.

SCENE VIII.

MARCIA, HELVIE, FLAVIAN, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

EH bien, Julie, enfin
Du barbare Commode on connoit le deſtin?

JULIE.

Madame, ces hauts cris qu'au Ciel chacun envoye
Du Peuple & des Soldats vous expliquent la joye.
Si-tôt que du poiſon il a ſenti l'effort,
Electus par les ſiens a publié ſa mort.
Ce bruit en un moment a couru dans la ville,
Et comme enfin Lætus par un ordre facile
Avoit fait au beſoin tenir ſes Amis prêts,
Tout le monde eſt en foule entré dans le Palais,
Mais la mort d'un Tyran où chacun s'intereſſe,
N'eſt pas le ſeul ſujet de ces cris d'allegreſſe.
Par un commun ſuffrage un Empereur élu...

MARCIA.

Que dites-vous? ce choix eſt déja reſolu?
Rome à Lætus ſans doute en accorde la gloire?

HELVIE.

Votre crainte, ma Sœur, vous fait un peu trop croire,
Lætus a des Amis, mais il eſt genereux,
Et vous craignez en vain qu'il n'ait brigué par eux.

JULIE

Il l'a fait toutefois, mais la brigue eſt ſi belle
Qu'à ſes ſoins Electus ayant uni ſon zele,

Pour

Pour voir regner la paix où regnoit la fureur,
Tous deux ont proclamé Pertinax Empereur.

MARCIA.

Mon Pere, ah! juſtes Dieux!

JULIE.

Soudain ſans plus attendre
Le nom de Pertinax s'eſt fait par tout entendre,
Et chacun à l'envi d'une commune voix
Par ſes cris redoublés a confirmé ce choix.
Mais j'en voi les Auteurs qui pleins d'impatienca
Viennent de ce ſuccès vous donner l'aſſûrance.

SCENE IX.

MARCIA, HELVIE, LÆTUS, ELECTUS, FLAVIAN, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

ENfin le Ciel pour nous s'eſt daigné déclarer.
L'Univers aujourd'hui commence à reſpirer,
Sa liberté renaît, & par la mort d'un homme
Vous vous êtes montrés dignes Enfans de Rome.

ELECTUS.

Si d'un titre ſi beau nous pouvons nous flater,
Le choix d'un Empereur nous le fait mériter
C'eſt par là ſeulement que notre gloire brille;
Vous vous en crûtes Femme, & vous en êtes Fille.
L'Etat par Flavian heureuſement ſauvé
Aime à voir Pertinax à l'Empire elevé;
Tous ſecondant un choix qu'il refuſoit de croire...

MARCIA.

Nous ſavons qu'à vous ſeuls nous devons cette gloire,
Et ma Sœur dans Lætus admire avec plaiſir
La vertu d'un Amant qu'elle avoit ſû choiſir.

LÆTUS.

Si ſon cœur de mes vœux eut peine à ſe défendre,
Quand elle touche au Trône, oſerois-je y pretendre?

HELVIE.

Ce cœur vous devant tout, c'eſt outrager ma foi
Que craindre une grandeur que vous quittiez pour moi.
Et votre amour du mien doit flater ſa conſtance,

S'il peut dans mon devoir en trouver l'assûrance.

LÆTUS.

O glorieux arrêt qui remplit mon espoir!

ELECTUS *à Marcia.*

Qu'ai-je à combattre en vous par de là ce devoir,
Madame? jusqu'ici ma flame, quoi que pure,
D'un indigne soupçon n'a pû forcer l'injure.
Pour toucher votre cœur ai-je assez entrepris?

MARCIA.

L'aveu de Pertinax vous doit gagner ce prix;
Mais pour vous l'acquerir, sans tarder davantage,
Dans sa grandeur nouvelle allons lui rendre hommage,
Et mériter qu'en vous il honore aujourd'hui
La vertu que les Dieux ont couronné en lui.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

D A-



DARIUS.

DARIUS,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

OCHUS, Roi de Perse.

DARIUS, Déguisé sous le nom de Codoman, Fils d'un Darius aîné d'Ochus.

STATIRA, Fille d'Ochus.

MEGABISE, Favori d'Ochus.

OROPASTE, Capitaine des Gardes d'Ochus.

BAGOAS, Confident de Megabise.

BARSINE, Confidente de Statira.

La Scene est à Persepolis.

DARIUS,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AMESTRIS, MEGABISE.

AMESTRIS.

Quelque pouvoir ſur vous que vous m'ayez fait prendre,
Dans l'eſſai que j'en fais je n'ai rien à pretendre,
Vous me tenez ſuſpecte, & doutez que ma foi
Uſât bien d'un ſecret qui regarde le Roi
Soit pour cacher ſon trouble, ou braver la Nature,
Il croit tout ce qu'on dit une vaine impoſture,
Et que ce Darius qu'on tire du tombeau
N'eſt pour les Factieux qu'un pretexte nouveau;
Mais pour moi qu'en ſecret le ſang tâche d'inſtruire,
Je crains à ſon erreur de me laiſſer ſeduire,
Et c'eſt pour l'éviter que mes ſens diviſez
Cherchent une clarté que vous me refuſez.

MEGABISE

Madame, ce ſoupçon dont je ſouffre l'outrage
Semble de mon amour deſavouër l'hommage,
Et je doute qu'il plaiſe à la Sœur de mon Roi,
Quand elle veut douter de pouvoir tout ſur moi.
Depuis que vos bontés par un aveu propice
En ont daigné ſouffrir le ſecret ſacrifice,

A chaque occaſion les Dieux me ſont témoins
Que le ſoin de vous plaire a borné tous mes ſoins.
Jugez ſi cette amour ferme, ardente, ſincere,
Cacheroit Darius à la Sœur de ſon Pere,
Et s'il refuſeroit d'expoſer à vos yeux
Ce qui ſeroit reſté d'un ſang ſi précieux.

AMESTRIS.

Comme l'on employa votre Pere à l'épandre,
S'il l'avoit conſervé, vous auriez pû l'apprendre,
Ou ſi quelque Impoſteur cherche à s'en prévaloir,
Par conjecture au moins vous le pourriez ſavoir.
Ochus pour affermir un Trône acquis par crime,
Sans rien examiner en feroit ſa victime,
Et pour ſa ſûreté, s'il peut le découvrir,
Impoſteur, ou vrai Prince, il le fera perir;
Mais la Nature en moi voudroit en vain ſe taire.
Si je ſuis Sœur d'Ochus, Darius fut mon Frere,
Et le Ciel de ſon Fils ayant ſauvé les jours,
Pour le moins en ſecret je lui dois mon ſecours.
Non que ſi par la force, ainſi qu'on le ſoupçonne,
Il vouloit, comme Ainé, reprendre la Couronne
J'appuyaſſe un parti qui ne peut s'aſſûrer
Sans répandre du ſang que je devrois pleurer
Je voudrois ſeulement tâcher avec adreſſe
A lui faciliter l'hymen de la Princeſſe,
Et par l'heureux effet d'un accord glorieux
Remettre à Darius le bien de ſes Ayeux.
Jugez ſi j'ai ſujet de le vouloir connoître.

MEGABISE.

Mais ce n'eſt qu'un faux bruit qui le force à renaître,
Madame, & vous ſavez que ce Prince au berceau
Par un ordre ſecret rencontra ſon tombeau.

AMESTRIS.

Eh bien, s'il a peri par cet ordre barbare,
Sachons de ce grand nom quel Impoſteur s'empare,
Il n'eſt point de ſuccès qu'il ne pût eſperer
Si pour lui Codoman oſoit ſe déclarer.
De mille exploits fameux la vaſte renommée
Dans tous ſes interêts feroit entrer l'Armée,
Et quoi que ſa vertu dût répondre de lui,
Je crains qu'à ce murmure il ne ſerve d'appui.

S'il

S'il est vrai qu'à me plaire un beau feu vous engage,
Tâchez à pénétrer le fond de son courage.
Adieu, j'attends par vous à me desabuser,
Il est trop votre Ami pour vous rien déguiser.

SCENE II.

MEGABISE, BAGOAS.

MEGABISE.

OUi, par de grands effets que tu ne peux attendre
Tu connoîtras bientôt ce que tu veux apprendre,
Et que dans son orgueil un grand cœur affermi
Croit trahir ce qu'il est s'il s'eleve à demi.
Mes desirs vont au Trône, & pour m'y faire place
L'attentat n'offrant rien que leur fierté n'embrasse,
Les plus sanglans degrés, dans l'ardeur d'y monter,
N'ont rien d'assez affreux pour pouvoir m'arrêter.

à Bagoas qui entre.

As-tu vû nos Amis? sont-ils prêts à me suivre?

BAGOAS.

Ils vous mettront au Trône, ou cesseront de vivre,
Seigneur; jamais Tyran avec plus de transport
Par ses lâches fureurs ne fit jurer sa mort.
Pour donner plus de force à leurs nobles coleres,
Ils se sont peint Ochus teint du sang de ses Freres,
Lorsque pour regner seul sa noire passion
Les fit tous immoler à son ambition.
Ils ont vû de l'Aîné la veuve infortunée
De son Fils au berceau suivre la destinée.
Du jeune Darius, que pour vous contre lui
Ma fourbe après vingt ans fait revivre aujourd'hui.
D'un beau succès pour eux c'est un augure aimable
De voir à ce faux bruit le Peuple favorable.
Deja par son murmure & des souhaits confus
Il cherche avidemment ce sang de Darius.
Il eut les vœux de tous quand son Pere Artaxerxe
Le daigna, comme Aîné, couronner Roi de Perse,
Et si jusqu'à ses jours la fureur s'étendit,
Ochus fut crû l'auteur du coup qui le perdit.
Jugez avec quel zele ils suivront l'imposture
Qui vous fait de son Fils emprunter l'avanture;

Et

Et qui charmant leurs cœurs par un flateur abus
Leur fera croire en vous un Prince qui n'eſt plus.
Tout s'y trouve plauſible; on ſait que votre Pere
Fut ſeul choiſi pour perdre & le Fils & la Mere,
Et quoi qu'il ait verſé ce ſang ſi plaint de tous,
Il pût, ſauvant le Fils, le laiſſer vivre en vous.

MEGABISE.

Ah! je ne cherche pas, quoi que j'en doive attendre,
Par où juſtifier le nom que je vai prendre.
Le Peuple aux nouveautés toûjours prompt à courir
Prendra pour Darius qui qu'on lui veuille offrir,
Et lors qu'aſſis au Trône on craindra ma puiſſance,
Qui me demandera raiſon de ma naiſſance?
Mais Codoman lui ſeul arrête encor mon bras,
Il eſt cheri du Peuple, adoré des Soldats,
A l'Armée, à la Cour, chacun le favoriſe,
Et nous ferions en vain éclater l'entrepriſe,
Si dans notre parti, pour le mieux aſſûrer,
Mes ſoins auparavant n'avoient ſu l'attirer.

BAGOAS.

Quoi que vous en promette un eſpoir trop credule,
Je crains de ſa vertu le ſevere ſcrupule.
Je ſai que quelquefois du Roi mal ſatisfait
Contre ſa tyrannie il s'emporte en ſecret,
Qu'il hait ſa politique, en blâme la maxime;
Mais il ne peut ſouffrir la moindre ombre du crime,
Et croira ſe noircir d'un reproche trop bas,
A le priver d'un Trône affermi par ſon bras.

MEGABISE.

L'amitié qui nous lie obtiendra toute choſe,
Et quelque âpre vertu que ſon devoir m'oppoſe,
Me croyant Darius à qui ce Trône eſt dû,
A mes deſirs ſans peine il le verra rendu.
Eſſayons ſeulement, pour avoir moins à craindre,
A faire que d'Ochus il ait lieu de ſe plaindre,
Et ſi pour l'épargner ſon zele fait effort,
Nous promettons ſa vie en conſpirant ſa mort.

BAGOAS.

C'eſt le plus ſûr moyen; mais cette violence
Du côté d'Ameſtris vous défend l'eſperance,
Et vous croiriez en vain que ſon juſte courroux

Dans l'Aſſaſſin d'un Frere acceptât un Epoux.

MEGABISE.

Ah, que pour nos eſprits l'Amour a peu de force
Quand de l'ambition ils ont goûté l'amorce!
De ſes bouillans deſirs l'imperieuſe ardeur
Avecque tyrannie occupe tout un cœur.
Et l'orgueil qu'elle inſpire à ce cœur temeraire,
Pour être écouté ſeul, force tout à ſe taire.
Je l'avouërai pourtant; d'abord de ſecrets nœuds
Aux beautés d'Ameſtris acquirent tous mes vœux,
Elle en reçut l'hommage, elle approuva ma flame,
Et c'eſt par où gliſſa ce poiſon dans mon ame.
Je crûs qu'ayant ſu plaire à la Sœur de mon Roi,
Le Trône n'avoit rien qui fût trop haut pour moi.
Soudain à cette ardeur preſſé de ſatisfaire,
Je vis pour la remplir l'attentat neceſſaire;
Je fis des Mecontens, j'animai leur courroux,
Et d'un nom glorieux... Mais le Roi vient à nous.

SCENE III.

OCHUS, STATIRA, MEGABISE, OROPASTE, BARSINE, BAGOAS.

OCHUS *à Statira.*

VA, d'un Peuple inſolent laiſſe agir le murmure,
Laiſſe-le d'un Fantôme embraſſer l'impoſture,
Ma Fille, on trouvera moyen de l'arrêter.

STATIRA.

Seigneur, j'ai lieu pour vous de m'en inquieter,
Comme ce bruit lui plaît, la ſuite en eſt à craindre.

OCHUS.

Le feu n'ira pas loin avant que de s'éteindre.
C'eſt de quelques Mutins l'imprudente chaleur
Qui pour brouiller l'Etat cherchent une couleur,
Et ne ſe ſont permis cet eſpoir temeraire
Que par l'abus d'un nom dont la memoire eſt chere;
Mais leur audace en vain fait vivre Darius.
L'impoſture eſt groſſiere, & ce Prince n'eſt plus.
Tiribaſe à ſon Roi fut toujours trop fidelle.

MEGABISE.

Recevez dans ſon Fils un garand de ſon zele;

Pour negliger votre ordre & trahir votre eſpoir
Tiribaſe, Seigneur, connut trop ſon devoir.
Cent fois j'ai ſu de lui qu'en un âge ſi tendre
Sa main trembla du ſang qu'il lui fallut repandre,
Qu'un premier mouvement altera tout le ſien,
Mais il ſervoit ſon Prince, & n'examina rien.

OCHUS.

Si mon ſcrupule alors en combatit le crime.
Du grand Art de regner j'ignorai la maxime,
Et je voi bien enfin qu'à maintenir les droits
Les timides vertus ſont indignes des Rois.
Darius fut mon Frere & le Fils d'Artaxerxe,
Sa mort me donna droit à l'Empire de Perſe,
Mais je le vis mal sûr à vouloir épargner
Ce qui reſta d'un ſang qui ceſſoit de regner.
Son Fils pour l'affermir mérita de le ſuivre,
Pour le bien de l'Etat il dut ceſſer de vivre.
Le Peuple contre nous eût tout oſé pour lui,
Puisque pour ſon Fantôme il s'émeut aujourd'hui.
Je ſai que tout eſt faux, mais ſi de l'artifice
Je découvre, ou l'Auteur, ou le moindre Complice,
Ce qu'ont de plus affreux les plus cruels trépas
Laiſſera peu d'ardeur pour de tels attentats.

MEGABISE.

Il eſt juſte, Seigneur, d'une ſi noire audace,
C'eſt par des flots de ſang que le crime s'efface,
Et le Ciel trahira les ſoins que je vous doi,
Si vous le decouvrez par d'autres que par moi.

OCHUS.

Je ſai quel eſt ton zele; agi, cher Megabiſe,
Préviens de nos Mutins l'inſolente entrepriſe,
Tâche d'en découvrir & l'ordre & le projet.

MEGABISE.

J'y veillerai, Seigneur, en fidelle Sujet.
Je voi des Mecontens dont mes ſourdes intrigues
Juſqu'au fond de leur ſein pénétreront les ligues,
Et j'agirai ſi bien, qu'avant qu'il ſoit deux jours
De ce faux bruit qui plaît j'arrêterai le cours.
Ne vous alarmez point.

OCHUS.

Et quel ſujet d'alarmes

Co-

Codoman eſt toûjours le ſoûtien de nos armes,
Et quelques Factieux qui s'oſent aſſembler,
Son nom ſeul ſuffira pour les faire trembler.
Depuis qu'un bon deſtin aux Perſans favorable
Arrête parmi nous ce Héros indomptable,
Nos plus fiers Ennemis & battus & defaits
Semblent de tous côtes n'aſpirer qu'à la paix.
Auſſi pour n'avoir point à craindre qu'il nous quitte,
Je veux d'un prix ſi haut honorer ſon mérite,
Qu'en ſes plus doux ſouhaits ſon eſpoir prévenu
Faſſe envier à tous le ſort d'un Inconnu.

STATIRA.

Ce doit être un haut prix qu'un grand Roi lui prépare,
S'il reconnoit aſſez une vertu ſi rare;
Elle ne peut briller dans un plus vif éclat.

OCHUS.

Si je lui dois beaucoup, je ceſſe d'être ingrat,
Quand un illuſtre hymen que mon choix autoriſe
Doit unir à ſon ſang le ſang de Megabiſe.

à Megabiſe.

Oui, je veux que ta Sœur, en lui donnant la main,
Fixe enfin parmi nous ſon deſtin incertain.
Diſpoſes-y ſon cœur, toi qui peux tout ſur elle.

MEGABISE.

Cléone pour ſon Roi ne manque point de zele,
Et je lui ferois tort d'eſſayer mon pouvoir,
Ou votre choix, Seigneur, lui marque ſon devoir.

OCHUS.

L'interêt de l'Etat preſſe cet hymenée;
Mais pour en voir ſans trouble éclater la journée,
Viens, qu'à ce nom fatal qu'on veut favoriſer,
J'examine avec toi ce qu'il faut oppoſer.

SCENE IV.

STATIRA, BARSINE.

BARSINE.

Madame, ou je me trompe, ou quoi que le Roi penſe,
Son ordre n'aura rien dont Cléone s'offenſe,
Et ſes deſirs ſans peine au devoir préparez...

STATIRA.

Le cruel ordre, Ah! Dieux!

BARSINE.

Quoi! vous en ſoûpirez?

STATIRA.

Oui, Barſine, & l'orgueil où le ſang m'autoriſe
A beau de ce ſoûpir condamner la ſurpriſe,
Il a beau m'oppoſer tout l'eclat de mon rang;
La foibleſſe du cœur en communique au ſang,
Et quelque âpre fierté qu'exige un Diadême,
J'en pers le ſouvenir quand je pers ce que j'aime.

BARSINE.

Que me fait préſumer ce ſentiment jaloux?
Codoman...

STATIRA.

Ah! Barſine!

BARSINE.

Et quoi, l'aimeriez-vous?

STATIRA.

Helas! demandes-tu quel ſentiment me touche
Quand mes yeux font pour toi l'office de ma bouche,
Et que de leurs regards l'infidelle langueur
T'abandonne à ce nom les ſecrets de mon cœur?
Je ſai que de mon rang la dignité ſuprême
Me devroit aſſûrer l'empire de moi-même,
Et domptant d'un beau feu les charmes trop puiſſans,
Dégager ma Raiſon du trouble de mes Sens;
Mais quoi que l'on oppoſe à de ſi douces flames,
Les belles paſſions cherchent les belles ames,
Et l'amour de ſes droits n'eſt pas ſi peu jaloux
Qu'il prenne notre aveu pour triompher de nous.
D'une haute vertu l'ebloüiſſante amorce
Lui fait faire d'abord un eſſai de ſa force.
C'eſt par là qu'en nos cœurs ſans ſoupçon introduit
D'un rare & plein mérite il y porte le bruit;
L'image qu'on s'en forme, & pompeuſe & brillante,
En arrache auſſi-tôt une eſtime innocente,
Elle flate, on s'y plaît, elle emeut, on conſent;
On croit qu'elle eſt toûjours ce qu'elle eſt en naiſſant,
Et lorſque que de l'amour que cette erreur déguiſe,
Par ſon inquietude on connoit la ſurpriſe,

Le

Le cœur s'en eſt deja ſi bien laiſſé charmer,
Qu'il n'eſt plus en etat de refuſer d'aimer.

BARSINE.

Je vous plains du malheur où je vous vois reduite;
Mais vous pouvez, Madame, en prevenir la ſuite;
Et d'Ameſtris pour vous intereſſant la foi,
Vous opoſer par elle aux volontes du Roi.
Employez le pouvoir qu'elle a ſur Megabiſe.

STATIRA.

De ce choix plus que moi tu la verras ſurpriſe,
Et le coup que ma flame a lieu de redouter,
Par ſon propre interêt la doit inquieter.
Elle aime Codoman.

BARSINE.

Vous le croyez, Madame!

STATIRA.

Oui, Codoman ſans doute a ſû charmer ſon ame.
Ne te ſouvient-il plus avec quelle chaleur
Elle m'a fait cent fois admirer ſa valeur?
Que voulant à ſa gloire acquerir mon ſuffrage,
Elle s'etudioit à m'en tracer l'image,
Et ſembloit mendier par cet adroit detour
L'aveu du trop d'eſtime ou l'engageoit l'amour!
C'eſt ce qui de mon cœur me cacha la foibleſſe;
Je ne crûs qu'admirer, mais j'admirai ſans ceſſe,
Et ce flateur appas ſéduiſant ma Raiſon,
De mes ſens revoltés couvrir la trahiſon.
Un je ne ſai quel trouble ou je me vis reduire
De leur rebellion voulut en vain m'inſtruire,
Mon orgueil aima mieux hazarder mon repos
Que de ſouffrir ailleurs l'hommage d'un Heros;
Mais ce fier ſentiment dont ma vertu murmure,
Pour ſurprendre mon cœur n'etoit qu'une impoſture,
Et j'ai trop reconnu, m'en laiſſant enflamer,
Que qui veut être aimee a reſolu d'aimer.

BARSINE.

L'hommage d'un Heros dont la gloire eſt maîtreſſe,
Eſt digne de l'orgueil d'une grande Princeſſe,
Mais quoi qu'à Codoman le vôtre ait deferé,
En recevant ſes vœux, qu'avez-vous eſperé?

STATIRA.

Ah! que de mon ſecret ton ame trop groſſiere
Pour juger d'un beau feu tire peu de lumiere,
Si tu crois qu'un grand cœur qui s'en laiſſe ſaiſir
Conſulte en lui cedant l'eſpoir ou le deſir!
Ce ſont peut-être ailleurs des charmes légitimes;
Mais l'amour chez les Grands ſuit bien d'autres maximes.
Comme à la vertu ſeule il rend un doux tribut,
Aimer borne ſa gloire, aimer eſt tout ſon but.
Sans rien chercher de plus il met ſon heur ſuprême
A tenir ſon objet renfermé dans ſoi-même,
Sans ceſſe il l'examine, il l'obſerve, il le ſert,
Et ne connoît l'eſpoir qu'au moment qu'il le perd.

BARSINE.

D'une ſource bien pure un tel amour doit naître,
Et ſi pour Codoman... mais je le voi paroître.

STATIRA.

Faut-il que je l'accable? ah rigoureux deſtin!

SCENE V.

STATIRA, DARIUS, BARSINE.

DARIUS *ſous le nom de Codoman.*

De quel fâcheux préſage eſt pour moi ce chagrin,
Madame? Je ne ſai ce que j'en dois attendre,
Mais je tremble à ſavoir ce qu'il cherche à m'apprendre,
Et d'un mortel effroi tous mes ſens prévenus
Succombent à des maux qui leur ſont inconnus.

STATIRA.

Ces maux ne ſont pas tels qu'il vous les fait paroître;
Si le Sort vous pourſuit, vous en êtes le Maître,
Et quelque orage enfin qui ſemble ſe former,
Vous le diſſiperez en ceſſant de m'aimer.

DARIUS.

Ceſſant de vous aimer? moi, Madame? ah je doute
Si c'eſt vous qui parlez, ou moi qui vous écoute;
Et dans l'accablement qui confond ma Raiſon,
Moi même je me ſuis ſuſpect de trahiſon.
A quoi que le Deſtin contre moi ſe prépare,
Quand pour en divertir l'ordre le plus barbare

Ce ſeul remede enfin ſe pourroit oppoſer,
Helas! ſeroit-ce à vous à me le propoſer?
Non, ne me dites point que le Sort m'aſſaſſine;
Mais dites, *ta Princeſſe a juré ta ruine*,
Et par un beau triomphe à la fin obtenu,
Son cœur ſe veut ſouſtraire aux vœux d'un Inconnu.

STATIRA.

Si les ayant ſoufferts je m'en ſuis fait complice,
A la ſeule vertu j'ai crû rendre juſtice;
Et ce cœur dans ſon choix n'a point examiné
S'il en aimoit l'éclat ſur un front couronné.
Mais enfin aujourd'hui je ne puis plus ſans crime
Lui rien ſouffrir pour vous au delà de l'eſtime,
C'eſt pour Cléone ſeule...

DARIUS.

Ah! que me dites-vous?

STATIRA.

Que le Roi vous choiſit pour être ſon Epoux,
Et que ſe reſervant lui-même à vous le dire,
Il l'a fait preparer à l'aveu qu'il deſire.

DARIUS.

Ce coup ſurprend ma flame, il le faut confeſſer.

STATIRA.

Ce choix en fait un crime, il n'y faut plus penſer.

DARIUS.

Quoi, vous croyez déja que mon cœur y conſente?

STATIRA.

Quoi, vous refuſeriez cette gloire éclatante?

DARIUS.

Quelque bonheur par là dont me flate le Roi,
Hors vous, hors votre amour, il n'en eſt point pour moi.

STATIRA.

Si vous n'acceptiez pas l'honneur qu'il vous veut faire,
Pourriez-vous eſperer de fléchir ſa colere?

DARIUS.

Non, mais par votre aveu, ſi je puis l'obtenir,
Pour rompre ſon deſſein je le veux prévenir.
C'eſt l'unique remede aux maux qu'il nous prépare,
Il faut me déclarer avant qu'il ſe déclare,
Lui découvrir ma flame, & preſſer ſa bonté
D'en voir plûtôt l'ardeur que la témérité.

STATIRA.

A quels nouveaux perils ce deſſein vous engage ?
Jaloux de ce qu'il eſt, il prend de tout ombrage,
Et contre ſes ſoupçons rendant peu de combat,
La moindre ambition eſt un crime d'Etat,
Ainſi croyant qu'en moi vous cherchez ſa Couronne,
Gardez qu'à ſes tranſports ſon cœur ne s'abandonne,
Et que de ſes refus l'invincible fierté
N'en porte la rigueur à trop d'indignité.

DARIUS.

Que contre mon audace il s'emporte, s'enflame,
Ce que j'ai fait pour lui ſaura toucher ſon ame,
Et s'il peut l'oublier, le rang où je me voi
M'a donné des Amis qui parleront pour moi.

STATIRA.

Connoiſſez mieux la Cour & tous ſes artifices.
On vous flâte, on vous aime après vos grands ſervices,
Mais au premier revers, quoi qu'on vous eût promis,
Si le Roi vous manquoit, vous n'auriez plus d'Amis.

DARIUS.

Qu'ils m'abandonnent tous au milieu de l'orage,
J'aurai pour moi du moins ma gloire & mon courage;
Un ſi ſolide appui ne ſauroit m'abuſer.
Mais pourquoi craindre tout quand je dois tout oſer ?
Eſt ce qu'un juſte orgueil que le ſang vous inſpire
A peine à conſentir au bonheur où j'aſpire,
Et que de ſon éclat vos ſentimens jaloux...

STATIRA.

Ah! c'eſt peu mériter ce que j'ai fait pour vous,
Et ce doute outrageant que vous faites paroître
Deſavouë en ſecret l'amour qui le fait naître.
Un cœur qui dans ſes ſoins ne prend aucune part,
Sans s'emouvoir de rien, remet tout au hazard,
Et quoi qu'en juge ici votre injuſtice extrême,
Vous montrer que je crains, c'eſt vous dire que j'aime,
Et m'expoſe à regret à l'horreur d'un devoir,
Qui me defend l'amour s'il vous defend l'eſpoir.

DARIUS.

Quoi, le Roi s'obſtinant à condamner ma flame,
Princeſſe, vous voudrez me chaſſer de votre ame?

STATIRA.

J'y ferai mes efforts.

DARIUS.

Le pourriez-vous, helas!

STATIRA.

Va, c'eſt te dire trop que ne répondre pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, AMESTRIS, BARSINE.

STATIRA.

C'Eſt trop vous deguiſer; ſi cet hymen vous gêne.
Confeſſez qu'en ſecret l'amour fait votre peine,
Et que de ce qu'il perd le vif reſſentiment
Vous fait blâmer un choix qui vous coûte un Amant.

AMESTRIS.

Lui, mon Amant, Madame! ah! c'eſt un peu trop croire.
J'eſtime Codoman, & prens part à ſa gloire,
Mais non pas juſqu'au point qu'on doive préſumer
Que mon cœur ſoit jamais capable de l'aimer.

STATIRA.

Quoi, Princeſſe, un Héros ſi grand, ſi magnanime.
Ne mérite de vous qu'un ſentiment d'eſtime,
Et la fierté du ſang dont vous tenez le jour,
Croiroit ſe faire outrage à ſouffrir ſon amour?
Je penſois que l'éclat des dons de la fortune
Ne pouvoit éblouïr qu'une ame trop commune,
Et que quand la vertu juſtifioit nos vœux,
L'eſpoir qui les flatoit n'avoit rien de honteux.

AMESTRIS.

Ce ſont mes ſentimens, & la mienne peut-être
Pour tout autre que lui les auroit fait paroître,

Mais quoi que ſur mon cœur pût un charme ſi doux,
Je trouverois ma gloire à me vaincre pour vous.

STATIRA.

La penſée eſt obſcure, & j'ai peine à l'entendre,
De grace, expliquez là.

AMESTRIS.

Voudrois-je m'en défendre
Lors que mille vertus qu'admire notre Cour
Nous font voir Codoman digne de votre amour?
Je ſai qu'il vous adore, & ſi pour ſon audace
Ses grandes actions n'obtiennent point de grace,
Comme à brûler pour vous j'oſai l'autoriſer,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qu'il en faut accuſer.
Oui, Madame, un ſoûpir, malgré ſa retenuë,
Fit paroître à mes yeux ſon ame toute nuë,
Et verſa dans mon ſein tout le ſecret d'un feu
A qui de ſa raiſon il refuſoit l'aveu..
Loin d'en blâmer l'ardeur dans une ſi grande ame,
Je prêtai quelque eſpoir à ſa timide flame,
Et lui peignant en vous un eſprit genereux,
Je forçai ſon reſpect d'applaudir à ſes vœux.
Ainſi de mon ſecours tirant un doux préſage,
A vos pieds par mon ordre il en porta l'hommage,
Et l'ayant pû ſoumettre à de ſi cheres loix,
Quoi qu'ordonne le Roi, je ſai ce que je dois.

STATIRA.

Ah! ſi vous l'aviez ſu, m'auriez-vous expoſée
A rougir de connoître une victoire aiſée,
Et de pouvoir ſi peu ſur mon cœur abatu,
Qu'il n'oſe au plein triomphe enhardir ma vertu?
Puiſque vous m'y forcez, je l'avoûrai, Princeſſe;
Malgré moi Codoman a ſurpris ma foibleſſe,
Ou plûtôt j'ai ſouffert que ce cœur indiſcret
D'un feu qui lui plût trop me cachât le ſecret.
Au moins ce choix du Roi par ſa rigueur extrême
M'apprend bien que j'aidois à me tromper moi-même,
Et qu'où l'amour ſe plaît d'établir ſon pouvoir,
De peur de s'en défendre, on n'en veut rien ſavoir.

AMESTRIS.

Laiſſez agir les Dieux dont l'ordre vous inſpire;

De nos cœurs à leur gré lui ſeul regle l'empire,
Et de nos paſſions les motifs differens
Sont autant de ſecrets dont ils ſe font garands.
Ainſi quoi qu'à vos feux le Roi mette d'obſtacle,
Puiſqu'ils les ont fait naître, eſperez un miracle,
Et que de leur ſecours vos deſirs ſecondez
Obtiendront le ſuccès que vous en attendez.

STATIRA.

Dans l'eſpoir que pour moi l'amitié vous ordonne,
Songez-vous que le Ciel me garde une Couronne,
Et qu'eſclave d'un rang qui m'en acquiert les droits,
Je forme des deſirs dont je n'ai point le choix?

AMESTRIS.

Pour peu que ces deſirs avec mes ſoins s'entendent,
Mon zele vous répond de tout ce qu'ils prétendent,
Et j'eſpere qu'un jour la Perſe avec plaiſir
Couronnera le Roi que j'oſe lui choiſir.
Daignerez-vous, Madame, en accepter l'augure?

STATIRA.

S'il me trompe, du moins j'en aime l'impoſture,
Et Codoman peut tant... mais adieu, je le voi,
Vous apprendrez de lui les ſentimens du Roi.
Pour moi, qu'en ſon deſſein trop d'ardeur intereſſe,
Je fuis ce qui m'expoſe à montrer ma foibleſſe.

SCENE II.

AMESTRIS, DARIUS.

AMESTRIS.

TU triomphes enfin, Codoman, & ton feu
D'une auguſte Princeſſe a mérité l'aveu.
Si lors que tu parois, ſa retraite trop prompte
T'en ôte la douceur pour te cacher ſa honte,
C'en doit être une au moins pleine d'appas pour toi
Qu'elle ait pû confier ſon ſecret à ma foi.
Après qu'à cet effort l'amour l'a ſû reduire,
Tu dois croire l'envie impuiſſante à te nuire,
Et qu'un ſuccès plus prompt qu'on n'eût oſé penſer
Juſtifiera l'eſpoir où j'ai dû te forcer.

DARIUS.

Je l'ai pris en tremblant, mais ſoit heur, ſoit diſgrace,

Madame, il faut enfin en découvrir l'audace,
Et le fatal revers qui menace ma foi
Me contraint d'expliquer ma paſſion au Roi.
J'y conſens, mais helas! puis je ſans vous déplaire
Fuïr l'hymen de la Sœur quand vous aimez le Frere?
Mégabiſe en ſes vœux éprouve un ſort bien doux,
Et je dois du reſpect à qui brûle pour vous.

AMESTRIS.

Si j'ai ſur Megabiſe accepté quelque empire,
J'ai crû ce qu'un beau zele en ta faveur m'inſpire,
Et voulu m'acquerir ce cœur ambitieux,
De peur qu'à la Princeſſe il n'élevât les yeux.
Ainſi ton interêt ſollicita mon ame
De me montrer ſenſible à l'aveu de ſa flame,
Et je ſongeai bien plus par cet engagement
A t'ôter un Rival qu'à choiſir un Amant.
Cependant quand mon cœur par mille ſoins n'aſpire
Qu'à te faciliter un chemin à l'Empire,
Et qu'un ſecret inſtinct me fait croire qu'en toi
La Perſe après Ochus doit reſpecter ſon Roi,
D'un bruit qui me confond le ſurprenant murmure
En moi contre le ſang revolte la Nature,
Et ſoit pour Darius, ſoit pour un Impoſteur,
Par tout également m'en fait craindre l'auteur.
Bien qu'à ce Darius la Couronne ſoit dûë,
Quand ſemant de ſon nom le charme precieux
Je le voi contre Ochus preſſer les Factieux;
Et ſi d'un Impoſteur la coupable inſolence
Attente ſur un rang dont l'exclut la naiſſance,
C'eſt toûjours mettre obſtacle au glorieux projet
Qui te doit affranchir du titre de Sujet.
Voi par là ſi j'éprouve un deſtin bien contraire
Quand le vrai Darius s'arme contre mon Frere,
Ou qu'un Fourbe prenant ce grand nom pour appui,
Te diſpute le droit de régner après lui.

DARIUS.

Ah! pour tant de bontes je n'ai qu'une ame ingrate,
Si je crains devant vous que mon ſecret n'éclate,
Et balance un aveu qui vous doit arracher
Au ſcrupule inquiet où vous ſemblez pancher.

Ceſ-

Cessez, cessez enfin de paroître alarmée
D'un nom qui fait juger une ligue formée.
Vous la craindrez bien peu si vous tirant d'abus
J'ose dans Codoman vous montrer Darius.

AMESTRIS.

O Dieux!

DARIUS.

Oui, vous voyez ce Prince déplorable
Qu'Ochus sur sa naissance au berceau tint coupable,
Et qu'eût perdu sans doute un ordre plein d'horreur,
Si Tiribase eût craint de tromper sa fureur.
Il me sauva la vie, eut soin de mon enfance,
Et m'ayant éprouvé digne de ma naissance,
Ne me la déclara qu'après un fort serment
De ne rien découvrir de cet évenement,
Et de ne souhaiter jamais le Diadême
Que par l'heureux accord que vous pressez vous même.

AMESTRIS.

Je ne m'étonne plus de ces transports secrets
Qui m'ont fait jusqu'ici prendre vos interêts.
De tout votre destin obscurément instruite,
La Nature agissoit sur sa propre conduite,
Et pour vous retablir dans votre premier rang
Pressoit sans le savoir le suffrage du sang.

DARIUS.

Helas! si sur Ochus il n'a le même empire,
Mon espoir le plus doux par son refus expire,
Puisqu'enfin Darius offert à sa rigueur
Ne passera chez lui que pour un Imposteur.
Que me sert d'être né du sang de nos Monarques,
Si Tiribase est mort sans m'en laisser de marques,
Et m'expose aujourd'hui, si je me montre en Roi,
A la necessité d'être crû sur ma foi?

AMESTRIS.

Quoi! pour justifier l'heur de votre naissance
Un billet de sa main n'est pas votre assûrance?

DARIUS.

En vain pour l'obtenir j'ai fait cent fois effort;
Il me le reservoit à l'instant de sa mort:
Mais elle fut trop prompte, & l'Egypte asservie
M'y tenoit arrêté quand il perdit la vie.

Jugez par cette abſence où je me vois réduit.

AMESTRIS.

C'eſt ce qui vous oblige à ſemer ce grand bruit,
Afin que ſi le peuple aux nouveautés propice
S'offre à contraindre Ochus de vous rendre juſtice,
Vous puiſſiez, ſur l'appui qu'il voudra vous prêter,
Juſtifier un ſort dont on pourroit douter?

DARIUS.

Ah, Madame, ce bruit où mon nom ſe hazarde
N'attend point de ſuccès dont l'effet me regarde,
Et quoi qu'à le défendre il ſemble m'engager,
J'en blâme le projet, & n'en ſai que juger.

AMESTRIS.

S'il ne vient point de vous, qui l'aura donc fait naître?

DARIUS.

Tiribaſe, obligé de me faire connoître,
Peut avoir, en mourant, à quelque Ami diſcret,
Du Fils de Darius confié le ſecret.
C'eſt ſans doute par-là que l'on ſait qu'il reſpire,
Mais à quoi que pour moi tout ce tumulte aſpire,
N'en prenez pour Ochus aucun ſujet d'effroi;
Je ſuis amant & Prince; il eſt & Pere & Roi.
Qu'il regne, j'y conſens, & quoi qu'il en avienne,
Ma tête entre ſes mains vous répond de la ſienne,
Et que des Factieux deſavoüant l'effort,
Je le rendrai toûjours arbitre de mon ſort.

AMESTRIS.

Ces nobles ſentimens me le font trop paroître:
Ou Darius n'eſt plus, ou Codoman doit l'être.
Mais de peur que le Roi ne le vît à regret,
Lui découvrant vos feux, gardez votre ſecret,
Et ſi par ſon refus il faut qu'il ſe revele,
Megabiſe à mes ſoins ſaura joindre ſon zele.
Il l'écoute, il le croit, & peut-être pour vous
Je puis ſeule au beſoin deſarmer ſon courroux.
Juſque-là cependant cachez à la Princeſſe
Ce qu'un ſcrupule exact rendroit ſuſpect d'adreſſe,
Et ſur tout... mais adieu, je voi venir le Roi,
Parlez, & du ſuccès repoſez-vous ſur moi.

SCE-

SCENE III.

OCHUS, DARIUS, OROPASTE.

OROPASTE.

Quoi, Seigneur, quand un Fourbe aspire à votre perte
Vous méprisez la paix par cet accord offerte,
Et croyez soûtenir par d'assez grands efforts,
Le tumulte au dedans, & la guerre au-dehors?

OCHUS.

Si j'estime la paix, elle est pour moi sans charmes,
Quand je ne la dois point à l'effroi de mes armes,
Et Codoman peut-être aura peine à souffrir
La gloire qu'elle assûre à qui me l'ose offrir.
Approche, Codoman, c'est de toi que j'espere
Contre nos Factieux un conseil salutaire.
Tandis qu'à la revolte ils semblent s'apprêter,
De nouveaux Ennemis s'offrent à redouter,
Et les Cadusiens batus en tant de guerres,
Ne laissent pas encor de menacer nos terres,
Si par mon alliance on n'offre à leurs souhaits
L'inviolable nœud d'une éternelle paix.

DARIUS.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, par un accord si lâche.
Souffrir à votre gloire une honteuse tache,
Et la Perse, aujourd'hui l'effroi des Nations,
Traiteroit de la paix à des conditions?
L'offre en est téméraire, & l'audace insolente,
Et pour leur en donner une preuve éclatante,
Autorisez mon bras à leur faire savoir
Que c'est à vous d'en faire, & non d'en recevoir.

OCHUS

J'aime en toi cette ardeur, mais ce qui m'embarasse
C'est d'un trouble intestin la secrete menace,
Et que nous divisant, nous n'en soyons moins forts
A resister ensemble & dedans & dehors.

DARIUS.

Que l'effort en soit joint, j'ai pour vous en défendre
Une vie à donner, & du sang à repandre,
Et peut-être, Seigneur, quoi qu'on ose tenter,

Pour jouïr du triomphe, il faudra l'acheter.

OCHUS.

Assez d'occasions ont signalé ton zele,
Mais en puis-je accepter cette preuve nouvelle,
Sans qu'au moins tes souhaits affranchissent un Roi
Du reproche honteux d'avoir peu fait pour toi?
Force cette vertu dont l'austere maxime
Tient des prix les plus hauts le refus legitime.
Tes desirs par les miens se verront seconder,
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à demander.

DARIUS.

Si la vertu, Seigneur, à ce refus engage,
J'en connois encor mal le scrupuleux usage;
Ce charme des grands cœurs agit peu sur le mien,
Et pour trop souhaiter je ne demande rien.

OCHUS

D'un pareil sentiment l'injustice m'offense;
Croire trop souhaiter, c'est borner ma puissance,
Ou douter que je veuille, après tes grands exploits,
M'acquiter en vrai Roi de ce que je te dois.
Parle, & puis qu'à ton choix ma faveur abandonne
Tout ce qu'à mon pouvoir a soûmis la Couronne,
S'il est rang, dignité, biens, tresors...

DARIUS.

Oui, Seigneur,
Un precieux tresor feroit tout mon bonheur,
L'espoir seul qui m'en flate a droit sur ma franchise;
Et puis qu'à m'expliquer votre aveu m'autorise,
Le cœur de la Princesse est le prix glorieux
Où va de mes desirs le vol ambitieux.

OCHUS.

Quoi, ma Fille?

DARIUS.

Je sai qu'une pareille audace,
A voir ce que je suis, est indigne de grace;
Mais quand vous m'y forcez, que dois-je apprehender
Des promesses d'un Roi qui veut tout m'accorder?
Au moins à sa vertu, pour s'expliquer entiere,
J'ai la gloire d'offrir une illustre matiere,
Et crains moins de faillir à ne me point borner,
Qu'à lui demander moins qu'il ne me veut donner.

OCHUS.

OCHUS.

Quand j'ai preſſé pour vous ma bonté de paroître,
J'ai crû qu'en vos deſirs vous ſauriez vous connoître,
Et n'y ſouffririez pas un outrage à mon rang
Que tout autre que vous expieroit de ſon ſang.

DARIUS.

Seigneur, ſi la Princeſſe eſt un prix où ſans crime
L'eſpoir ne peut porter un orgueil magnanime,
Vous n'avez rien d'ailleurs qui ne ſoit au deſſous
De ce qu'un zele ardent m'a fait faire pour vous.

OCHUS.

Un peu de nom acquis rend votre audace extrême;
Mais en vous emportant au-delà de vous-même,
Gardez qu'il ne me force à vous faire rentrer
Dans ce honteux neant dont j'ai ſû vous tirer.

DARIUS.

J'y rentrerai, Seigneur, c'eſt mon plus doux partage,
Et ſi de ce neant vous prenez avantage,
Au moins l'ai-je rendu ſi beau, ſi glorieux,
Qu'il vaut bien le brillant d'une ſuite d'Ayeux.
C'eſt pour laiſſer de nous une triſte memoire
Que de n'être fameux que de leur ſeule gloire,
Et pretendre aux grands noms ſur un fragile appui,
Qu'en emprunter l'éclat de la vertu d'autrui.
Qu'on ſe trouve en naiſſant au trône, ou dans la bouë,
Ce ſont coups du hazard dont le Deſtin ſe jouë,
Et jamais un grand cœur ne tire vanité
De ce qu'a fait pour lui ſon inégalité.
Quel que ſoit ſon mérite, il en fuit l'avantage,
S'il n'en eſt convaincu par ſon propre ſuffrage.
En vain à quelque orgueil ſon rang l'oſe enhardir,
Il ſe juge au dedans avant que s'applaudir,
Il répond de ſa gloire, en fait le prix ſoi-même,
Et quelque vaſte éclat dont brille un Diadême,
Tout ce pompeux dehors n'a point aſſez d'appas
Pour lui faire eſtimer ce qu'il ne ſe doit pas.
Qui que je ſois enfin, peut-être que né Prince
J'ai pour braver le Sort choiſi cette Province,
Et viens faire voir que ſans l'appui du ſang
La vertu peut de ſoi pretendre au plus haut rang.
Quel ſurcroît après tout de gloire & de puiſſance

Vous peut du plus grand Prince apporter l'alliance ;
Et que prétendez-vous d'un Gendre couronné,
Que l'effort de ce bras ne vous ait pas donné ?
Si le bandeau Roial en doit ceindre la tête,
De trois Sceptres voisins j'ai fait votre conquête,
Sur cent peuples par moi vous regnez aujourd'hui,
Et j'ai gagné pour vous plus qu'il n'aura pour lui.
Quoi que tente l'envie en sa plus forte rage,
L'Egypte, l'Armenie en rendront témoignage,
De mes nobles travaux ce sont les dignes fruits.
Voilà dans mon néant, Seigneur, ce que je suis.

OCHUS.

Ma bonté jusqu'au bout t'a voulu faire grace
Souffrant de ton orgueil la criminelle audace;
Ne me reproche point que tu m'as couronné,
Je te rens plus ici que tu ne m'as donné,
Et puisque de ta mort elle n'est point suivie,
Insolent, souviens-toi que tu me dois la vie.

SCENE IV.

DARIUS.

AH! puisqu'elle m'attire un outrage si bas,
Ta pitié m'est cruelle à ne me l'ôter pas.
Non, non, il n'est plus temps de cacher ta naissance
Acheve de te perdre, ou brave sa puissance,
Malheureux Darius, & déclarant ton sort,
Mérite, ou la Princesse, ou l'arrêt de ta mort,
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.
Insolent, souviens-toi que tu me dois la vie!
Ah! cette indignité ne se sauroit souffrir,
Eclatons, il nous faut ou regner, ou perir.
Mais helas! où m'emporte une aveugle colere!
J'adore Statira, c'est son Roi, c'est son Pere.
A quelles dures loix me faut-il obeïr!
Je ne le puis aimer, & n'ose le haïr,
Et lorsque contre lui Darius s'interesse,
Il trouve à son secours l'Amant de la Princesse.
Tu l'emportes, Amour; & mon cœur est d'accord
De m'offrir pour victime à qui cherche ma mort.
Alors sans rien tenter après un coup si rude

Con-

Convaincre cet ingrat de ſon ingratitude,
Et mettre en ſon pouvoir ce ſang dont ſa fierté
Avec tant de mépris traite l'obſcurité.
Découvrons en la ſource, en vain je la déguiſe,
Mais j'en dois le ſecret d'abord à Megabiſe;
Et je veux oppoſer à mon ſort rigoureux
Les fidelles conſeils d'un Ami génereux.

SCENE V.

DARIUS, MEGABISE.

DARIUS.

AH, mon cher Megabiſe, eſt-il quelque diſgrace
Que ma triſte infortune aujourd'hui ne ſurpaſſe?
Avez-vous vû le Roi? ſavez-vous mon ennui?

MEGABISE.

J'ai tout ſu d'Oropaſte, il ſortoit d'avec lui,
Et je ne puis aſſez condamner ſa colere.
Mais aimer la Princeſſe, & me l'avoir pû taire?

DARIUS.

J'ai failli, je l'avouë, & ce cœur outragé
Par ce qu'il ſouffre, helas! vous rend aſſez vangé,
Votre amitié ſans doute eût ſecouru ma flame;
Mais auſſi deſormais je vous ouvre mon ame,
Et n'ai rien d'important dont je ne ſois tout prêt
A vous abandonner le plus cher interêt.

MEGABISE.

Votre cœur peut en moi prendre toute aſſûrance,
Et pour en mériter l'entiere confiance,
Je la veux prévenir par le plus haut ſecret,
Qui demanda jamais l'Ami le plus diſcret.
Que par des ſentimens dont la fierté vous bleſſe
Ochus à votre amour refuſe la Princeſſe,
Qu'a pour vous ce refus qui vous doive étonner,
Si Darius reſpire, & vous la peut donner?

DARIUS.

D'un ſemblable diſcours que faut-il que je penſe?

MEGABISE.

Qu'en vain pour Statira vous perdez l'eſperance,
Et que pour vous promettre ou refuſer ſa foi,
Ochus n'eſt que ſon Pere, & Darius ſon Roi.

DA-

DARIUS.

Quoi? vous connoiſſez donc...

MEGABISE.

Oui, je puis bien connoître
Sous quel Aſtre fatal ſon malheur le fit naître,
Si Tiribaſe, helas!

DARIUS.

Vous m'en dites aſſez,
Je ne demande plus ſi vous le connoiſſez;
Mais j'atteſte les Dieux qu'à taire ſa naiſſance...

MEGABISE.

Non, non, je n'ai de vous aucune défiance,
Et vos ſermens en vain cherchent à m'aſſûrer
D'un cœur à qui le mien aime à ſe déclarer.
Admirez ſeulement quelle rare conduite
A ſu de mon Tyran arrêter la pourſuite,
Et par ma fauſſe mort l'abuſer à tel point,
Qu'il croit ma vie un ſonge, & ne s'en émeut point.

DARIUS.

Quoi, que me dites-vous?

MEGABISE.

Ce que je dois vous dire,
Qu'Ochus jura ma mort pour s'aſſûrer l'Empire;
Et qu'à me la donner Tiribaſe commis,
M'ayant ſauvé le jour, me fit croire ſon Fils.

DARIUS.

Vous êtes Darius?

MEGABISE.

Oui, ce Darius même
Sur qui la tyrannie uſurpe un Diadême.
Mais c'eſt trop voir regner un lâche au lieu de moi,
Il faut rendre aux Perſans leur veritable Roi.
Sur le bruit de mon nom dont j'ai ſemé les charmes,
Déja le Peuple ému ſemble courir aux armes,
Entreprenons, regnons; pour ce noble deſſein
J'ai des Amis tout prêts à me donner la main,
Et ſi vous ſecondez une ſi juſte audace,
Le Tyran dès demain me peut voir en ſa place;
La ligue eſt bien formée, & d'une même voix
Tous ne veulent qu'en moi le vrai ſang de leurs Rois.
Montrez-vous favorable à l'ardeur qui les preſſe

C'eſt

C'eſt l'unique moyen d'acquerir la Princeſſe,
Sa foi de cet effort ſera le digne prix.
Mais quel trouble ſubit agite vos eſprits?
Vous ne répondez point?

DARIUS.

Que puis-je vous répondre,
Si tout ce que j'entens ne ſert qu'à me confondre?

MEGABISE.

Il ſuffit, Codoman, j'en connoi le ſujet;
Votre amour n'eut jamais qu'un Trône pour objet,
Et plus ambitieux qu'Amant de la Princeſſe,
Le nom de Darius vous étonne, vous bleſſe:
A vos pretentions ſon eſpoir eſt fatal,

DARIUS.

Ah! qu'en juger ainſi c'eſt me connoître mal!
D'un ſentiment ſi lâche en vain on me ſoupçonne,
Et lorſqu'à Darius on doit une Couronne,
J'oſe ſur moi des Dieux appeller le couroux
Si je n'ai pas pour lui la même ardeur que vous,
Si de ſon premier ſort l'abaiſſement extrême
Ne m'intereſſe pas à l'égal de lui-même.
Et ſi dans mes ſouhaits rien m'eſt plus précieux
Que de revoir ce Prince au rang de ſes Ayeux.
Mais aimant Statira, j'irrite ſa colere
A me joindre au parti qui s'attaque à ſon Pere;
Jugez par là du trouble où vous m'avez ſurpris.

MEGABISE.

Eh bien, déguiſez vous le deſſein que j'ai pris,
Et ſans qu'aucun des deux par vous ſe favoriſe,
Attendant le ſuccès, ignorez l'entrepriſe.
C'eſt aſſez qu'un Ami ne ſoit pas contre moi.

DARIUS.

Non, non, à Darius je ſai ce que je doi;
Mais que de la Princeſſe il s'immole le Pere...

MEGABISE.

Je n'oublirai jamais que le mien fut ſon Frere,
Et le ſang n'agit pas avec ſi peu d'effort,
Que reprenant mes droits je conſente à ſa mort.

DARIUS.

En vain à l'épargner ſa chaleur vous convie;
Vous ne ſerez pas ſeul le maître de ſa vie,

Et

Et de vos Conjurez l'impétueux courroux.
En ſaura dans leur haine ordonner malgré vous.
Mais ſans précipiter ainſi votre vangeance,
Laiſſez-moi d'Ameſtris conſulter la prudence.
Au nom de Darius je la vois s'émouvoir
Et ſans vous découvrir j'en puis beaucoup ſavoir.

MEGABISE.

Quel que ſoit pour mon nom le zele qui l'enflame,
Un ſecret eſt mal ſûr dans les mains d'une Femme,
Voyez-là, mais enfin ſongez...

DARIUS.

Je ſuis diſcret
Et l'on aura ma vie avant votre ſecret.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OCHUS, OROPASTE.

OCHUS.

Non, non, s'il m'a ſervi, ſi ſa haute vaillance
A pû ſur trois Etats étendre ma puiſſance,
L'ingrat s'abandonnant à l'eſpoir d'être Roi,
S'en deſtinoit l'empire, & n'a fait que pour ſoi.

OROPASTE.

Seigneur, s'il m'eſt permis d'excuſer ſon audace,
Elle n'a rien en ſoi qui ne mérite grace,
Et comme ſa vertu lui laiſſe peu d'égaux
L'amour n'eſt pas un crime indigne d'un Héros.
Les plus grands cœurs cent fois s'en ſont laiſſé ſurprendre.
Il a vû la Princeſſe, il n'a pû s'en défendre,
Et ce feu qu'a fait naître un mérite infini,
Par un plus doux refus pouvoit être puni.

OCHUS.

Va, ne t'abuſe point ; quoi qu'il montre de flame,
N'en

N'en croi pas l'ardeur propre à bien remplir ſon ame,
Et que pour occuper des deſirs ſi bouillans
Les tranſports de l'amour ſoient aſſez violens.
De ſon ambition la chaleur inquiette
Prend ce voile trompeur pour demeurer ſecrette;
Le Trone eſt l'Objet ſeul qui charme ſes eſprits,
Et pour en bien juger voi quel temps il a pris.
De ſes vœux arrogans il m'explique l'audace
Quand le Cadufien d'un côte nous menace,
Et que d'un Impoſteur le factieux éclat
Nous fait craindre de l'autre un funeſte attentat,
Contre ce double orage il ſe tient neceſſaire,
Et ce qu'on voit pour nous que ſon bras a ſu faire
Le porte inſolemment à vouloir aujourd'hui
Abuſer du beſoin qu'on peut avoir de lui.
Qui prend cet avantage, & peut oſer pretendre
Que la crainte me force à l'accepter pour Gendre,
Après cette union qui trahiroit mon ſang,
N'attendroit pas ma mort pour prétendre à mon rang.
Je viens d'y donner ordre, & la paix ſouhaitée
Par l'hymen de ma Sœur demeurant arrêtée,
Nous verrons, dans ce bruit qui menace mes jours,
Si pour vaincre un Fantôme il nous faut ſon ſecours.

OROPASTE.

L'appui de Codoman le rendroit redoutable
Si d'une lâcheté ſon cœur étoit capable;
Mais il a trop d'horreur pour de tels attentats,
Et ſa haute vertu vous repond de ſon bras.

OCHUS

Comme il peut des Mutins ſeconder l'entrepriſe,
On l'obſerve en ſecret de peur d'une ſurpriſe;
Mais dans tous ſes deſſeins pour mieux le prévenir
J'ai mandé la Princeſſe, & je la voi venir;
Tu vas ſavoir le reſte.

SCENE II.

OCHUS, STATIRA, BARSINE, OROPASTE.

OCHUS.

Approche, Fille ingrate,
Enfin de ton grand cœur l'illuſtre effort éclate,
Et l'honneur d'avoir mis un Héros dans tes fers
Va rehauſſer ta gloire aux yeux de l'Univers;
Les tiens de Codoman ont merité l'hommage?

STATIRA.

S'ils ont pû l'enhardir à vous faire un outrage,
J'en punirai, Seigneur, les criminels appas
Qui ſavent vous déplaire en ne déplaiſant pas.
Sur l'éclat d'un grand nom qui rend ſa gloire chere,
Il s'eſt permis ſans doute un eſpoir temeraire,
Mais mon reſpect pour vous tient mes vœux trop bornez,
Pour approuver jamais ce que vous condamnez.

OCHUS.

Si par une baſſeſſe où l'amour te diſpenſe
Tu n'euſſes pas des ſiens avoué l'inſolence,
Cet orgueil qui l'expoſe à toute ma rigueur
Seroit encor un crime enfermé dans ſon cœur;
Non qu'en te l'expliquant il ne t'ait abuſée,
Je voi de quelle ardeur ſon ame eſt embraſée,
L'ingrat en veut au Trône, & n'aſpire à ton choix
Que dans le doux eſpoir d'en acquerir les droits;
Mais je ſai les moyens d'arrêter tant d'audace.

STATIRA.

Seigneur, dans votre eſprit ce ſoupçon trouve place!
Quand ſa haute valeur lui rendoit tout aiſé,
General de l'Armée, en a-t-il abuſé?
Dans l'Egypte où pour vous il traîna la victoire,
Son cœur de ſes exploits ne voulut que la gloire,
Et ſi du Diadême il eût été jaloux,
N'eût-il pas fait pour lui ce qu'il y fit pour vous?

OCHUS.

D'un Ennemi ſuſpect cette indigne défenſe

De ta flame avec lui marque l'intelligence.
Tu l'as reçûë, ingrate, au mépris de cent Rois
Dont ton hymen laissoit la Couronne à mon choix.
Tu te veux abaisser, j'y consens, mais n'espere
Ni grace de ton Roi, ni bonté de ton Pere.
Puisqu'il faut dans ton rang confondre un sort abjet,
Il vaut mieux élever un fidelle Sujet.
Si quelqu'un dans ma Cour pouvoit t'aimer sans crime,
L'espoir dans Megabise étoit plus legitime;
Mais il s'en crût indigne, & pour s'être connu
Il obtiendra le prix qu'il n'eût pas obtenu.
Puisque jusqu'à se taire il a pû se contraindre,
De son ambition je n'aurai rien à craindre.
Obeïs sans replique, & songe dès demain,
Pour m'ôter tout scrupule, à lui donner la main.

STATIRA.

Ah, Seigneur, s'il est vrai...

OCHUS.

Redoute ma colere;
Je n'ai fait qu'abaisser l'orgueil d'un temeraire,
Et de ce qu'on lui doit le criminel abus
Pour sa punition n'a souffert qu'un refus;
Mais demain à l'hymen si tu n'ès toute prête,
Souviens toi de son crime, & tremble pour sa tête.

SCENE III.

STATIRA, BARSINE.

BARSINE.

Madame, le malheur qui detruit votre espoir...

STATIRA.

Helas! Barsine, helas! peux-tu le concevoir,
Si mon cœur que confond ce revers effroyable,
Ne s'ose examiner sur tout ce qui l'accable,
Et d'un Pere indigné redoutant la fureur,
Pour sentir trop son mal, n'en connoit pas l'horreur?
C'est donc peu que cedant à ma disgrace extrême
Ce cœur, ce triste cœur, s'attache à ce qu'il aime,
C'est peu de cet effort, si contraint d'obeïr
Lui-même il ne se livre à ce qu'il doit haïr.
O rigueur de mon sort, dont l'injuste malice

Tire

Tire de mon devoir mon plus cruel ſupplice!
S'il me defend d'aimer, par quelle dure loi
Faut-il que n'aimer pas ſoit un crime pour moi?

SCENE IV.

DARIUS, STATIRA, BARSINE.

DARIUS

Madame, à quelque excès d'injuſtice & d'outrage
Que de mon fier deſtin ait pû monter la rage,
Pour en forcer l'injure, ou remplir le courroux,
Souffrez qu'un malheureux prenne conſeil de vous.
Il ordonne ma mort, je pourrois l'en dédire;
Mais ma foi de mon cœur vous a ſoûmis l'empire,
Et je reſpecte trop toutes vos volontez,
Pour n'y conſentir pas ſi vous y conſentez.

STATIRA

Ce pouvoir que ſur toi ton reſpect m'abandonne,
Ne ſauroit empêcher ce que le Sort ordonne.
Oui, telle eſt ſa rigueur, qu'avec le Roi d'accord,
Sans plus d'incertitude il a juré ta mort,
Et par un dur ſurcroît au mal qui me tourmente,
De peur d'y conſentir, il faut que j'y conſente,
Si toutefois pour toi ma perte eſt un malheur
Qui te puiſſe obliger à mourir de douleur.

DARIUS.

Vous en doutez, Madame, & l'ardeur qui me preſſe
Vous a ſi mal encor expliqué ſa tendreſſe!
Et bien, puiſque ce doute occupe vos eſprits,
Traitez un lâche Amant de haine & de mépris.
C'eſt tout ce qu'il mérite en ſa disgrace extrême,
S'il ne ſait pas mourir quand il perd ce qu'il aime,
Et ſe faire raiſon, en renonçant au jour,
De ce qu'a fait le Sort d'outrage à ſon amour.

STATIRA.

J'ai pour toi trop d'eſtime, & quand ton eſpoir ceſſe,
Ma vertu me répond en vain de ma foibleſſe.
Prête-moi ton exemple à la fortifier;
Pour en venir à bout tu n'as qu'à m'oublier

DARIUS.

Ah! ceſſez un diſcours dont la ſuite m'accable.

Qui

Qui conſeille l'oubli s'en doit croire capable,
Et qui le fait paroître, oblige à preſumer,
Ou qu'il n'aima jamais, ou qu'il ſait mal aimer.
Le veritable amour pour rien ne ſe relâche;
Plus ſon malheur eſt grand, plus ſon objet l'attache,
Et s'il ſe voit reduit à cacher ſes transports
Il le vange au dedans des feintes du dehors.
Quoi que j'aie à languir ſous un revers inſigne,
Laiſſez-moi l'endurer ſans m'en ſouhaiter digne,
Et ne m'expoſez point au déplaiſir affreux
De voir que je deplaiſe à mourir malheureux.
Eſt-ce peu du deſtin dont la rigueur m'opprime?
Pour la juſtifier dois-je commettre un crime,
Et par ce lâche oubli deshonorant ma foi,
Meriter ma disgrace, & le mepris du Roi?
Non, non, ma deſtinée eſt glorieuſe & belle,
Je vis pour ma Princeſſe, & je mourrai pour elle,
Sans qu'aucun changement aide au ſort qui me perd
A me chaſſer d'un cœur où l'amour m'a ſouffert.

STATIRA.

Quoi! tu ſerois jaloux qu'une triſte victoire
Me permit d'immoler cet amour à ma gloire,
Et dérobât mon ame à ces troubles puiſſans
Qu'oppoſe à la Raiſon la revolte des Sens?
Helas! juge des maux que le Ciel me prépare.
Cet effort ſeroit grand, & tu ſi veux, barbare,
Mais un plus rude encor vient de m'être preſcrit,
Sous qui ma vertu tremble, & mon devoir fremit.

DARIUS.

Quoi, plus que m'oublier?

STATIRA.

Plus que m'arracher l'ame,
Puisque de Megabiſe il me doit rendre Femme.

DARIUS.

Vous? ma Princeſſe, vous?

STATIRA.

Il n'eſt rien plus certain.

DARIUS.

Quoi, le Roi...

STATIRA.

Me condamne à lui donner la main.

DA-

DARIUS.

Et vous obeïrez?

STATIRA.

J'obeirai ſans doute

Quelques rudes tourmens que cet effort me coûte,
Puiſqu'aux cœurs les mieux nez l'amour ſert de bourreaux,
Quand il faut l'étouffer pour aimer de nouveau.

DARIUS.

Je le voi bien, Madame; un peu de violence
Qu'il faut faire à vos vœux pour cette obeïſſance,
Et deux ou trois ſoûpirs échapez malgré vous
Vangeront Codoman du bonheur d'un Epoux.
Que la conſtance eſt rare, & le pouvoir extrême,
Qui vous laiſſe ſi bien diſpoſer de vous même,
Que toûjours au devoir prête a vous conformer,
Vous acheviez ſur l'heure, & commenciez d'aimer!
Pour moi, qui ſans qu'ailleurs mon triſte ſort m'engage,
N'aurois qu'à n'aimer plus pour en braver l'outrage,
Ce remede à mon cœur offre tant à ſouffrir
Qu'avant que l'eſſayer je conſens à mourir.
Heureux, dans un malheur qui n'en ſouffre point d'autres,
Si mon dernier ſoûpir rencontroit un des vôtres,
Et forçoit ma Princeſſe en ce fatal moment
A moins aimer l'Epoux, pour mieux plaindre l'Amant.

STATIRA.

Cruel, pourquoi preſſer un cœur qui ſe veut taire;
J'ai dit ce qui je dois, non ce que je puis faire,
Et quoi que ton erreur te laiſſe préſumer,
Obeïr malgré moi n'eſt pas ceſſer d'aimer.
Ce cœur, helas! ce cœur te l'avouë à ſa honte;
Il voit toûjours en toi le charme qui le dompte,
Et ſe peint Megabiſe avec tous les defauts
Qui m'en rendent l'hymen le plus affreux des maux.
N'eſpere pas pourtant que quand ce choix m'étonne,
J'oppoſe aucun refus à l'ordre qu'on m'en donne;
Mais je me flate au moins, s'il me faut obeïr,
Que forcée à t'aimer, contrainte à le haïr,
Ce criminel deſordre & d'amour & de haine

Dont

Dont je ſens que déja l'injuſtice m'entraîne,
Ce deplaiſir ſecret qu'avec tout ſon pouvoir
L'hymen ne rende pas mon cœur à mon devoir,
Ces indignes retours vers ma premiere flame,
D'un ſi cruel reproche accableront mon ame,
Que par un prompt trépas ils expieront en moi
Le crime de manquer à ce que je me doi.
Eſt-ce aſſez te vanger de mon obeïſſance?

DARIUS.

Ah! puiſqu'il eſt ainſi, je reprens l'eſperance,
Et pour vous affranchir d'un hymen odieux
J'ai trouvé, ma Princeſſe, un moyen glorieux,
Un moyen qui d'un choix que le Roi favoriſe
Pourra rendre l'effet douteux à Megabiſe.
Non que de ſes ſecrets on me voye abuſer,
Mais j'ai les miens à part dont je puis diſpoſer.

STATIRA.

Le voici qui s'avance. Adieu, je me retire;
Tu m'aimes, on le ſait, je n'ai rien à te dire.
Preſſe, agi, perſuade, & ſur tout ſouviens-toi
Qu'on demande mon cœur, & qu'il n'eſt plus à moi.

SCENE V.

DARIUS, MEGABISE, BAGOAS.

MEGABISE.

La Princeſſe me fuit, & mon abord la chaſſe.
Mais, mon cher Codoman, ſavez-vous ma disgrace,
Et que dans le ſoupçon que le Roi prend de vous
Son ordre dès demain m'en fait être l'Epoux?
Jugez ce que je ſouffre à trahir votre flame.

DARIUS.

L'interêt d'un Ami partage trop votre ame.
Enfin de cet hymen votre cœur eſt d'accord?

MEGABISE.

Le peut-il ſans ſe faire un violent effort?
Mais pour en détourner la fatale ſurpriſe,
Il faudroit dès ce ſoir hazarder l'entrepriſe,
Et ſongeant en tumulte à la précipiter,
S'expoſer au peril de voir tout avorter.

D'ailleurs, quand le ſuccès nous ſeroit favorable,
Ne rend-il pas d'Ochus la perte inévitable?
Votre preſſentiment fait naître ici le mien.
Dans ces confuſions on ne diſtingue rien,
Vous me l'avez fait craindre; & qu'attendroit la Perſe
Du Fils de Darius, du Neveu d'Artaxerxe.
Si par la mort d'un Roi que vous fites ſi grand
J'achetois lâchement un Trône qu'il me rend?
Puiſqu'il s'offre un moyen ſi doux, ſi légitime,
D'y monter aujourd'hui ſans qu'il m'en coûte un crime
Mon cœur à cet appas ne ſe peut refuſer,
Mais votre ſeul aveu l'y doit autoriſer.
C'eſt par votre vertu qu'aveuglément j'embraſſe,
Que je cherche à regler ce qu'il faut que je faſſe.
Si vous la conſultez, elle vous offre jour
A voir le peu d'eſpoir qui reſte à votre amour,
A voir qu'y renonçant en faveur de la gloire,
Vous obtenez ſur vous la plus belle victoire,
Et rendez, à dompter des charmes ſi preſſans,
Le Trône à Darius, & le calme aux Perſans.

DARIUS.

C'eſt trop, & mon amour avec vous s'intéreſſe
Quand Darius au Trône appelle la Princeſſe.
Pour cet illuſtre hymen qui lui donne ce droit
Peut-être mon aveu peut plus que l'on ne croit;
Mais quoi qu'il faille alors que Codoman expire,
En vous le promettant à peine il en ſoûpire,
Sa flame à Darius fait gloire de céder.

MEGABISE.

Jamais à la vertu ſût-on plus accorder?
Certes pour cet effet quoi que le Ciel ordonne,
Il vous doit plus qu'un Sceptre, & plus qu'une Couronne.
Pour moi, qui de vous ſeul croirai tenir le rang
Où m'élevoit d'abord l'avantage du ſang,
Si je ne vous en fais partager la puiſſance...

DARIUS.

Non, non, j'ai ſû toûjours ſervir ſans récompenſe;
Mais vous puis-je expliquer un ſcrupule jaloux
Qu'un mouvement confus m'inſpire contre vous?
Il eſt bas, & peut-être il choque aſſez ma gloire

Pour

Pour pouvoir affoiblir l'éclat de ma victoire;
Mais quoi que ma vertu lui veuille resister,
Il force malgré moi mon amour à douter.
Montrez moi Darius que pressé de surprise
Il refuse en secret de voir dans Megabise;
Tirez-le d'une erreur dont il cherche l'appas.

MEGABISE.

Quoi! quand je vous le dis, vous ne m'en croyez pas?

DARIUS.

J'ai tort, je le confesse, & je m'en tiens coupable;
Mais quand l'amour perd tout, il n'est pas raisonnable.

MEGABISE.

Vos sentimens pour moi sont assez inégaux.

DARIUS.

Aucun autre jamais n'en montra de plus hauts.

MEGABISE.

Cent Amis qu'en mon sort un vrai zele intéresse,
Ne m'ont point comme vous soupçonné de bassesse;
Sans autre témoignage ils m'ont crû sur ma foi.

DARIUS.

Ils seroient scrupuleux s'ils perdoient comme moi.

MEGABISE.

Mais tantôt votre amour s'est montré plus crédule.
Me croyant Darius, vous étiez sans scrupule?

DARIUS.

C'est que ce Darius n'aspirant qu'à regner,
Je ne voyois alors qu'un Trône à dedaigner.
Mais ici qu'il s'agit de m'ôter la Princesse,
Le seul Objet pour qui tout mon cœur s'interesse,
Puisque de votre rang j'ose me défier,
Il n'y faut point pretendre, ou le justifier.

MEGABISE.

Je le pourrois sans peine, & suspect d'imposture
Il me seroit aisé d'en convaincre l'injure;
Mais après un soupçon que ma vertu confond,
Ne vous l'éclaircir pas, c'est en vanger l'affront.

DARIUS.

Un Trône ébranle bien la vertu la plus forte.

MEGABISE.

Vous pouvez me connoître, & parler de la sorte?

DARIUS.

Oui, mon cœur en effet croit vous connoître assez,
Mais j'ai lieu de douter si vous me connoissez.

MEGABISE.

Ah! ce peu de respect en qui fait ma naissance...

DARIUS.

Ne vous emportez point à tant de violence,
Et pour la moderer, voyez, voyez en moi
L'Heritier d'un Empire, & le Fils d'un grand Roi.
Par divers interêts j'en cache ici la gloire,
Puisque je vous le dis, c'est à vous de m'en croire,
Ou balancer du moins qui par plus de vertu
Pourroit mieux de nous deux mériter d'être crû.

MEGABISE.

Je ne m'étonne point que le Roi sans colere
N'ait pû souffrir en vous un orgueil temeraire.
Vous le portez si haut, qu'il doit n'avoir pour prix
Qu'un pareil traitement, ou le dernier mépris.
Pour moi, qui n'ai pas droit d'en ordonner la peine,
Je veux bien applaudir à cette humeur hautaine.
J'y consens, demeurez sur votre seule foi
L'Heritier d'un Empire, & le Fils d'un grand Roi,
Ces hauts titres jamais n'auront rien qui me blesse;
Mais cependant demain j'épouse la Princesse,
Et nous verrons alors quel sort sera plus doux
Du Fils d'un grand Monarque, ou bien de son Epoux.

DARIUS

Vous vous flatez trop tôt d'une douceur semblable.

MEGABISE.

Declarant mon secret vous me rendrez coupable?

DARIUS.

Non, non, votre secret est sûr entre mes mains,
Et j'ai dans mon malheur de plus nobles desseins.
Apprenez seulement que l'ardeur qui m'embrase
Ne reconnoit en vous qu'un Fils de Tiribase,
Et que ce grand hymen qui vous doit élever
Sans tout mon sang versé ne se peut achever.
Adieu.

SCENE VI.

MEGABISE, BAGOAS.

BAGOAS.

Vous le voyez, Seigneur, quelle imprudence
Vous a fait ouvrir l'ame à trop de confiance.
Maître de vos secrets, il va tout publier.

MEGABISE.

Tu croirois jusque-là qu'il se pût oublier?
Malgré son desespoir il aime trop la gloire.
D'ailleurs, que diroit-il, que le Roi voulût croire?
Comme il ne sait le nom d'aucun des Conjurés,
Ses projets contre moi seroient mal assurés;
Je puis tout dementir; me pourra t-il confondre?

BAGOAS.

Mais de ces Conjurés qui saura vous répondre?
Sur tout craignez Mitrane; il ne voit qu'à regret
L'hymen de la Princesse, & murmure en secret.
Tout à l'heure avec moi son ame s'est ouverte,
Comme le Roi le hait, il en vouloit la perte,
Et ne s'est declaré pour vous si hautement
Que dans l'indigne espoir d'un plein renversement.

MEGABISE.

Si pour m'oser trahir il a l'ame assez basse,
Cent illustres Amis soûtiendront mon audace,
Et mon cœur du peril vainement combatu,
Prenant le nom du Prince, en prendra la vertu.
Avecque tant d'éclat je la ferai paroître,
Que je démentirai le sang qui me fit naître.
Le Peuple sur ce nom déja s'ose assembler,
Et le Roi dans ma perte aura lieu de trembler.
Mais je vois Amestris. L'importune surprise!

SCENE VII.

AMESTRIS, MEGABISE, BAGOAS.

AMESTRIS.

Eh bien, le Ciel enfin couronne Megabise?
Il soumet à ses vœux le destin le plus doux

MEGABISE.

Il feroit trop pour moi, s'il faifoit moins pour vous;
Mais puis-je à ces décrets montrer un cœur rebelle
Quand la paix refoluë au Trône vous appelle,
Et que l'ordre abfolu qu'il en a fu donner
Ne me prive de vous que pour vous couronner?

AMESTRIS.

Ne prens point ce détour à cacher ta foibleffe,
Et fi d'un feu tout pur la noble ardeur te preffe,
Ne regarde que moi fans te confiderer.
Je te prefere au Trône, ofe m'y préferer.

MEGABISE.

Souffrir que mon amour vous coûte un Diadême?

AMESTRIS.

J'y renonce pour toi, renonces-y de même.

MEGABISE.

Mon cœur feroit injufte, & de votre heur jaloux,
Sans fe confiderer, il ne doit voir que vous,

AMESTRIS.

Di que ta lâcheté par une feinte flame
Cachoit l'ambition qui devore ton ame.
Auffi t'abufes-tu fi tu crois que ta foi
Me força d'abaiffer mes defirs jufqu'à toi;
Je t'en voyois indigne, & n'ai feint de defcendre,
Que pour d'autres deffeins que tu pourras apprendre.

MEGABISE.

Puis qu'un motif fecret vous fit trop abaiffer,
Vous êtes en état de vous en difpenfer;
Mais au moins par l'hymen d'une grande Princeffe,
Le Ciel prend quelque foin de purger ma baffeffe.

AMESTRIS.

Tu le tiens déja sûr, & ton avidité
Te place dans ce Trône où tu te crois monté?
Je fuivrai tes confeils, & prendrai la Couronne
Qu'un Traité favorable aujourd'hui m'abandonne;
Mais fi des malheureux le Ciel eft le foûtien,
Ayant tout efperé, crains de n'obtenir rien.

MEGABISE.

La parole des Rois eft trop inviolable.

AMESTRIS.

Je le fai, mais enfin le Ciel eft équitable.

MEGABISE.
Eſt-ce que cet hymen en combat l'équité?

AMESTRIS.
Le ſuccès t'apprendra ſi tu t'es trop flatté;
A ta confuſion Darius peut paroître.
Sais-tu qu'il eſt vivant? ſais-tu qu'il eſt ton Maître?

MEGABISE.
Il doit l'être s'il vit, mais dans un bruit ſi doux
En êtes-vous certaine, & le connoiſſez-vous?

AMESTRIS.
Non, mais je vais agir avecque tant d'adreſſe,
Que pour rompre un hymen qui t'acquiert la Princeſſe,
L'ayant ſû découvrir, il faudra peu d'effort
A rejetter ſur lui la gloire de ton ſort.

MEGABISE.
Mais ſon deſſein connu rend ſa perte certaine.

AMESTRIS.
Je puis tout ſur le Roi, ne t'en mets point en peine.
Mais quand de mes conſeils il feroit peu d'état,
Le Peuple pour ſon nom a deja fait éclat.
Et ne ſouffriroit pas qu'un choix illégitime,
Pour plaire à ton orgueil, t'en fit une victime.

MEGABISE.
Gardez ces ſentimens, j'en ſuis ſi peu jaloux,
Que mon cœur ſur ce point fait mêmes vœux que vous.
Je n'ai rien à prétendre où Darius aſpire.

AMESTRIS.
Tu penſes me braver, & doutes qu'il reſpire?

MEGABISE.
Ce zele aura pour moi toûjours mêmes appas.

AMESTRIS.
Nous te verrons agir quand tu le connoîtras.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, MEGABISE, BARSINE.

STATIRA.

QUe me dit ton silence après cette priere?
Ta vertu tremble-t-elle à se montrer entiere.
Et doutes-tu d'agir lors que pressant ta foi,
Je t'offre les moyens d'être digne de moi?
Je sai qu'ils sont fâcheux, que ce que je demande
Veut du cœur le plus grand l'épreuve la plus grande,
Et qu'au prix que la gloire au tien en doit coûter
Peu l'aimeroient assez pour oser l'acheter;
Mais plus l'effort est rare où mon malheur t'excite,
Plus je montre sur moi ce qu'a pû ton mérite,
Et que de ton appui, dans mon espoir flotant,
Si je t'estimois moins, je n'attendrois pas tant.
Voi le Roi, parle lui, romps ce triste Hymenée
Où par sa cruauté je me vois condamnée.
Renonce en ma faveur à ces charmes flateurs,
Qui du Trône à tes sens étalent les douceurs,
Et si pour tant de biens dont tu perds l'esperance
L'éclat d'un beau triomphe est peu de recompense,
Songe que c'est beaucoup que par un tel secours
Je te veuille devoir le repos de mes jours.

MEGABISE.

C'est beaucoup, je l'avouë, & la gloire est extrême
De consentir pour vous à s'immoler soi-même,
Mais sur tant de vertus, pardonnez si je dis
Que j'en laisse l'usage à des cœurs plus hardis.
Plus je m'arrête à voir ce qu'elle en ose attendre,
Plus le mien s'effarouche à vouloir y prétendre,
Et me fait murmurer d'être trop estimé,
S'il faut que je renonce à l'espoir d'être aimé.
Que me sert en effet une estime si haute,
Si mon amour aspire à tout ce qu'elle m'ôte,
Et si pour la remplir ses mouvemens jaloux

Se font sacrifier ce qu'il voit de plus doux?

STATIRA.

Plût au Ciel que l'amour dont tu me peins la flame,
Seul contre ta vertu fit revolter ton ame,
Sans qu'a l'ambition ton cœur assujetti
Par l'interêt d'un Trône en soûtint le parti.
Alors cette vertu sur tes sens souveraine
De leur rebellion triompheroit sans peine,
Et sauroit les reduire à voir qu'en ses souhaits
Le vrai, le pur amour, ne s'emporte jamais.
Que c'est un fier vainqueur, qui jaloux de sa gloire
Aspire à mériter le prix de sa victoire,
Et du plus doux empire estime peu l'espoir,
S'il doit tenir d'ailleurs ce qu'il veut se devoir.
Alors tu concevrois, que si ton cœur sensible
Apporte à mon bonheur un obstacle invincible,
Ces mouvemens secrets qui s'opposent au tien,
Ne sont pas plus aisez à vaincre dans le mien,
Et sans examiner, si quoi que je t'estime
Mon aversion seule est ce qui les anime,
Tu te ressouviendrois qu'avant l'ordre du Roi
La beauté d'Amestris eut des charmes pour toi.

MEGABISE.

Eh bien, je suis haï, mais plût au Ciel, Madame,
Que votre seule haine inquietât ma flame,
Sans que les nœuds secrets d'une autre passion
Pussent rien ajoûter à cette aversion.
Alors votre vertu de vos desirs maîtresse,
Verroit dans cette haine une ombre de foiblesse,
Et qu'un grand cœur jamais n'en suit le mouvement.
Quand un principe aveugle en est le fondement.
Alors vous concevriez qu'un assidu service
Devant avec le temps en former l'injustice,
Il n'est pas impossible à qui peut m'estimer
De se pouvoir enfin resoudre de m'aimer;
Et si de mes defauts l'exacte connoissance
Ne vous pouvoit souffrir de m'en voir l'esperance.
Vous oubliriez du moins que par des vœux trop doux
L'orgueil de Codoman s'éleve jusqu'à vous.

STATIRA.

Quoi, tu crains Codoman, & tu sais sa disgrace?

MEGABISE.

Je crains dans votre cœur l'Ennemi qui m'en chasse,
Et vois trop qu'il n'exige un refus si fatal,
Que pour le conserver à cet heureux Rival.

STATIRA.

Je plains dans son malheur le revers qui l'opprime,
Et quand je te demande un effort magnanime,
Je ne te dirai point qui presse mon ennui,
Si c'est haine pour toi, si c'est amour pour lui;
Mais soit l'une, soit l'autre, aurai-je moins de peine
A chasser ton amour qu'à vaincre cette haine,
Et m'arrachant un cœur qui doit suivre ma foi,
Pourras-tu t'assûrer que ce cœur soit à toi?
Tâche à te contenter d'avoir droit d'y pretendre,
Mérites-en le don refusant de le prendre.
Je te l'ai déja dit, renoncer à ma foi
C'est te mettre en état d'être digne de moi.
Donne à mes tristes vœux ce noble sacrifice,
Convaincs moi d'être injuste en leur rendant justice,
Et fai que ma vertu qui cherche à t'estimer,
Me force à me haïr de ne pouvoir t'aimer.

MEGABISE.

Et l'ardeur de mon zele & mon amour extrême
Peuvent seuls obtenir que ma Princesse m'aime,
Et comme enfin ce bien dont j'ose me flater
Est un prix glorieux qu'on ne peut mériter,
J'attendrai de mes soins & d'un respect insigne
Tout ce qui peut un jour m'en rendre moins indigne;
Mais que jusqu'au refus je puisse me trahir,
Le Roi parle, Madame, & je dois obeïr.

STATIRA.

Au moins obtiens un temps de cette amour extrême
Ou j'apprenne à t'aimer puisqu'il faut que je t'aime,
Que mon cœur à l'hymen se puisse preparer;
Si tu n'oses le rompre, ose le differer.

MEGABISE.

Madame, vous savez que c'est cette journée
Dont hier le Roi fit choix pour ce grand hymenée.
Il va se rendre au Temple, & m'envoyoit vers vous...

STATIRA.

Enfin ton interêt est d'être mon Epoux.

Et pourvû que ma main t'assûre une Couronne,
Tu vois peu si mon cœur se refuse ou se donne?
Mais du moins crains le Peuple, il murmure, il se
plaint
De voir pour sa Princesse un choix qui la contraint,
Un choix qui detruisant l'union qu'il souhaite
L'arrache à Darius pour la laisser Sujette.
Comme on croit qu'il respire, il ne peut endurer
Qu'à ma main dans ce doute un autre ose aspirer.
Crains d'exposer le Roi, s'il s'emeut, s'il s'emporte.

MEGABISE.

J'aime en lui pour ce nom une chaleur si forte;
Mais n'apprehendez point, avant reçû ma foi,
Qu'on voye un Darius se declarer pour Roi.
Quoi qu'on fasse pour vous la Couronne est certaine.

STATIRA.

Eh bien, barbare, acheve au peril de ma haine,
Prens cette triste main, prens, & jouïs d'un sort
Dont la necessité me condamne à la mort;
Mais si le Ciel est juste, il nous doit un exemple
Qui fasse voir...

MEGABISE.

Madame; on nous attend au Temple,
Voici l'ordre du Roi.

STATIRA.

Dieux, puis-je y consentir?

SCENE II.

STATIRA, MEGABISE, OROPASTE, BARSINE. *Suite d'Oropaste.*

MEGABISE.

Tout est-il prêt enfin? venez-vous m'avertir?

OROPASTE.

Seigneur, l'ordre est changé.

MEGABISE.

Changé?

OROPASTE.

Je vous étonne;
Mais je dois obeïr à celui qu'on me donne,

Et pour servir du Roi l'impatient courroux,
Demander votre épée, & répondre de vous.

MEGABISE.

Mon épée?

OROPASTE.

Oui, Seigneur, rendez.

MEGABISE.

Que je la rende?

OROPASTE.

Enfin c'est de sa part que je vous la demande.

MEGABISE.

Au moins auparavant que je sache pourquoi.

OROPASTE.

La resistance est vaine où j'ai l'ordre du Roi.

MEGABISE.

Prenez, il faut ceder.

STATIRA.

Tu le vois, Megabise,
Tu vois qu'à ton défaut le Ciel me favorise.
Va, loin de me vanger de tes cruels refus.
Ta vie est en peril, je ne m'en souviens plus.

SCENE III.

MEGABISE, OROPASTE.

MEGABISE.

O Rigueur d'un destin à nulle autre semblable!
On m'éleve si haut pour me rendre coupable.
Mais si je puis encor esperer des Amis,
De grace, expliquez moi quel crime j'ai commis.
Votre ordre porte-t-il de ne m'en rien apprendre?

OROPASTE.

Seigneur, confusément si je l'ai sû comprendre,
Le Roi de Darius vous croit être l'appui.

MEGABISE.

Achevez, Codoman est sans doute avec lui?

OROPASTE.

Non, Seigneur, au contraire, il semble en être en pei-
Mais avant qu'il songeât à l'ordre qui m'amene, (ne;
Itapherne & Mitrane ont paru fort long-temps
L'entretenir tout bas de secrets importans,

Une

Une égale chaleur animoit l'un & l'autre,
Au nom de Darius ils ont mêlé le vôtre,
Et c'est par où je croi, Seigneur, que leur rapport
Vous a rendu suspect d'en appuyer le sort.

MEGABISE.

Ce sort expose un sang dont la source est si pure
Que de la perfidie il bravera l'injure.
Que le courroux du Roi s'apprête à m'accabler,
Itapherne & Mitrane ont lieu seuls de trembler,
Ces lâches dont la foi se croit faire connoître
Lorsqu'ils l'osent noircir en trahissant leur Maître,
Qu'ils le livrent ce sang autrefois precieux,
Pour m'en faire justice il est là-haut des Dieux.

SCENE IV.

AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE

AMESTRIS.

Le croirai-je, Oropaste, & dois je enfin me rendre,
A ce qu'un bruit confus m'a voulu faire entendre,
Que Darius au Roi vient d'être découvert;

MEGABISE.

Vous le vouliez, Madame, & le Ciel l'a souffert,
On sait quel est ce Prince, êtes-vous satisfaite?

AMESTRIS.

Je vous plains du malheur où ce revers vous jette,
Ce coup de Codoman fait le dernier espoir.....

MEGABISE.

Le sang peut tout, Madame, il fera son devoir.

AMESTRIS.

Si le Roi lui resiste, il y va de ma gloire
De l'adoucir au point qu'il se force à la croire.
Au sort de Darius c'est le moins que je doi.

MEGABISE.

J'avois de moins d'ardeur soupçonné votre foi;
Et doutois que pour lui ce zele osât paroître,
Quand son mauvais destin vous l'auroit fait connoître.
Il est coupable enfin ayant droit de regner.

AMESTRIS

C'est le Fils de mon Frere, il le faut epargner.

MEGABISE.

Comme l'eſprit d'Ochus eſt plein de violence,
C'eſt hazarder beaucoup qu'en prendre la défenſe.

AMESTRIS.

Ce ſeroit démentir la gloire de mon rang
Que montrer un cœur lâche à défendre mon ſang.

MEGABISE.

Vous êtes généreuſe, & ma joye eſt extrême,
Que ſon ſort éclairci vous laiſſe encor la même
Et que pour lui toûjours daignant vous expliquer. . .

AMESTRIS.

Je vous l'avois promis, y pourrois-je manquer?

MEGABISE.

Et vous voyez auſſi que j'eus droit de vous dire
Que ceſſant de prétendre où Darius áſpire,
Mon cœur de ſon deſtin étoit ſi peu jaloux,
Qu'il y prenoit du moins même interêt que vous.

AMESTRIS.

Dans ces hauts ſentimens dont vous ſuivez la gloire,
Vous l'aimiez en effet plus que je n'oſois croire.

MEGABISE.

Il ſeroit mal-aiſé que ce cœur aujourd'hui
Avec moins de chaleur ſe déclarât pour lui.

AMESTRIS.

Puiſqu'à me ſeconder votre ame eſt diſpoſée,
Je forme en ſa faveur une entrepriſe aiſee,
Et comme dans un ſort trop long-tems obſcurei
Codoman m'a montré. . . mais le Roi vient ici.

SCENE V.

OCHUS, AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE.

OCHUS.

Avez-vous sû, ma Sœur, l'attentat d'un rebelle?

AMESTRIS.

Darius eſt connu, j'en apprens la nouvelle.
Mais ſi jamais, Seigneur, mon zele a mérité. . .

OCHUS.

Gardez pour cet ingrat d'implorer ma bonté,
Engager mes Sujets à le vouloir pour Maître!

Les

Les liguer! les séduire! il en mourra, le traître.

AMESTRIS.

Seigneur, si l'apparence est seule à consulter,
Darius est coupable, on n'en sauroit douter,
D'un Peuple soûlevé son nom a fait le crime;
Mais avant que noircir un cœur si magnanime,
Songez pour vous cent fois de quelle ardeur pressé...

OCHUS.

Par son lâche projet il a tout effacé.

AMESTRIS.

C'est votre sang, Seigneur, forcez-vous à l'entendre.

OCHUS.

Moi, connoître mon sang en qui le veut répandre?
Non, non, votre pitié ne peut rien obtenir?
Qui conspiroit ma perte, a dû me prevenir.

AMESTRIS.

Ah, Seigneur, pourriez-vous envier à la Perse
Les restes precieux du beau sang d'Artaxerxe,
L'objet de son amour, l'héritier de ses Rois?
Pour vous le demander elle emprunte ma voix,
C'est par moi qu'elle parle; approche, Megabise,
Viens appuyer l'effort où le sang m'autorise,
Viens aux pieds de ton Roi m'aider à le forcer...

OCHUS.

Vous croyez jusque-là qu'il se pût abaisser,
Et qu'après un dessein qui rend sa gloire entiere,
Il voulût lâchement descendre à la priere?
Non, quand son repentir croiroit obtenir tout,
L'orgueil de sa grande ame ira jusques au bout.
Remarquez sur son front quelle insolente audace,
Ayant manqué le coup, porte encor la menace.
Voyez peinte en ses yeux par un secret transport
L'avidité du Trône, & l'ardeur de ma mort.
Déja depuis long-temps que cette ardeur le gêne,
S'il n'eût craint Codoman, elle eût été certaine.
Pour rendre ses projets un peu plus assurés
Il voulut l'attirer parmi ses Conjurés,
Et devoit de mes jours presser le sacrifice
Si tôt que de son crime il l'auroit fait complice,
Son trop de politique a su me garantir.
Parle enfin, Ingrat, parle, & m'ose démentir.

Di qu'un leger ſcrupule à ta perte m'engage,
Qu'Itapherne & Mitrane ont ignoré ta rage,
Et n'ont pû m'avertir que ton lâche attentat
A ligué contre moi les plus grands de l'Etat.

MEGABISE.

Puiſque leur trahiſon à ma mort s'intereſſe,
N'attens de Darius ni crainte ni foibleſſe,
Sa vertu juſqu'au bout ſaura le ſoûtenir,
Ils t'ont appris ſon crime, & tu peux l'en punir.

OCHUS.

Vous le voyez, ma Sœur, ſi pour ſa noire audace
Vous pouviez juſtement ſolliciter ma grace.
L'aveu l'en charme encor, & loin de l'etoufer,
Dans l'horreur de ſon crime il cherche à triompher.
Vous ne dites plus rien, & demeurez ſurpriſe?

AMESTRIS.

Seigneur, que vous dirai-je après ſon entrepriſe?
Mon cœur eſt en deſordre, & mes vœux incertains
Font qu'en un même inſtant je ſouhaite, & je crains.

MEGABISE.

Auſſi je l'avourai: je m'étonnois, Madame,
Que d'abord ma disgrace eût pû toucher votre ame,
Et que de mon ſecret votre cœur averti
Avec tant de chaleur embraſſât mon parti.
Faites gloire ſi-tôt de la voir refroidie,
Du ſort qui me veut perdre aidez la perfidie.
Darius n'en voit rien de plus rude à ſouffrir.
Et ne pouvant regner, il ſaura bien mourir.

OCHUS.

Oui, perfide, il mourra, ſans que je veuille apprendre
Si c'eſt un Impoſteur qui cherche à nous ſurprendre.
Qu'il rempliſſe d'un Prince, ou derobe le ſort,
Je ne vois que ſa rage à conſpirer ma mort,
Et Darius pour moi dans ſa lâche entrepriſe
N'eſt pas moins criminel que ſeroit Megabiſe.

MEGABISE.

Si j'oſois m'oublier juſqu'à forcer mon cœur
De prendre quelque ſoin de fléchir ta rigueur,
Dans tout ce grand complot qu'a ruiné l'envie,
Je te juſtifirois qu'en reſpectoit ta vie,
Et que mes vœux n'alloient, loin de trahir ma foi,

Qu'à m'aſſûrer le droit de regner après toi.
Connu pour Darius, qu'un faux deſtin abaiſſe,
Je t'aurois ſeulement demandé la Princeſſe,
Preſſé ſon hymenée, où ſans me déclarer,
Connoiſſant ton orgueil, je n'oſois aſpirer.
Tu le vois, puiſqu'enfin ſi-tôt qu'on me la donne,
Mon cœur avec plaiſir te laiſſe la Couronne;
Mais m'excuſer à toi qui te veux abuſer,
C'eſt une lâcheté qui ne peut s'excuſer.

OCHUS.

Va, n'y pers point d'adreſſe, elle te ſeroit vaine
A déguiſer ton crime, & corrompre ma haine;
Je ne connoi que trop quelle eſt ta trahiſon,
Déja ton ſang verſé m'en auroit fait raiſon;
Mais je veux que l'horreur des plus cruels ſupplices
Me vange en même temps de tes lâches Complices:
Avant que rien éclate ils ſeront arrêtés.

AMESTRIS.

Seigneur, refuſez-vous de ſi douces clartés,
Et ſi de Darius une fauſſe apparence
Vous fait injuſtement ſoupçonner l'innocence,
Etant Prince, & d'un ſang à vos Peuples ſi cher,
Son malheur n'a-t il rien qui vous puiſſe toucher?

OCHUS.

Vous appellez malheur un complot deteſtable?
Par le ſeul nom qu'il prend il eſt aſſez coupable,
Et je meriterois de pareils attentats,
Si j'oſois épargner qui ne m'épargnoit pas.

SCENE VI.

OCHUS, DARIUS, AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE.

DARIUS.

JE ne viens point ici par un ſurcroît d'audace
Conjurer un grand Roi de borner ma disgrace,
Et de ne pas l'étendre à l'affreuſe rigueur
Qui me déchire l'ame, & m'arrache le cœur.
Pour en punir l'excès, je ſai qu'à Megabiſe
Par un fatal hymen la Princeſſe eſt acquiſe,
C'eſt à moi de mourir, mais pour mourir content

Il faut que je vous rende un ſervice important.
Du nom de Darius vos troubles ſemblent naître,
Je viens, Seigneur, je viens vous le faire connoître,
Et le livrant ici...

AMESTRIS.

Va, l'on t'a prévenu.
Et Darius ſans toi vient d'être reconnu.

MEGABISE.

Oui, lâche, on me connoit, & tu n'as point la gloire
De trahir ſeul un Prince imprudent à te croire.
Parjure, c'eſt ainſi qu'à ton eſprit diſcret
Je pouvois ſans perir confier mon ſecret?

OCHUS.

Jamais un grand courage en faveur d'un Monarque
N'a donné de ſon zele une plus noble marque.
En vain à le noircir tu te crois tout permis,
Traître, la trahiſon ne laiſſe point d'Amis,
Et puiſqu'en le craignant tu ſuſpendis ta rage,
C'eſt à lui, ſi je vis, que j'en dois l'avantage.
Viens, appui de mes jours, viens embraſſer un Roi
Dont l'aveugle ſoupçon fit outrage à ta foi.
Si ſur le faux rapport de ma jalouſe crainte
De trop d'ambition je te crûs l'ame atteinte,
A ce dernier ſervice ouvrant enfin les yeux
Je vois à ta vertu ce doute injurieux.
Plus j'en ſuis convaincu, plus j'en hai l'injuſtice.

DARIUS.

Seigneur, s'il eſt permis de vanter un ſervice,
Pour vous montrer du mien toute la pureté,
Je dirai...

MEGABISE.

Tu le peux, vante ta lâcheté.
Di que le ſang d'un Prince offert à ſa vangeance,
A ton indigne orgueil doit rendre l'eſperance.
Di que pour ce grand coup par ton zele entrepris..

OCHUS.

Va, va, ſelon ta peine on reglera ſon prix.

DARIUS.

Nous nous entendons peu, mais quoiqu'il en puiſſe
Si tu me connois mal, apprends à me connoître. (être.
Je ſuis...

AME-

AMESTRIS.

A ta vertu tu dois te confier,
Et c'eſt t'en repentir que la juſtifier.

MEGABISE.

Vous vous déclarez donc, Madame, & quelque eſtime..

OCHUS.

Le Ciel ne ſouffre point de Protecteurs au crime ;
Mais c'eſt trop t'écouter. Oropaſte, ſongez,
Le mettant en lieu ſûr, que vous vous en chargez.

à Darius.

Toi, tandis que mon ordre arrête ſes Complices,
Envers le Peuple émû préviens leurs artifices.
A quoi qu'en leur faveur il ſe pût diſpoſer,
Comme il t'aime & te croit, tu peux tout appaiſer.

SCENE VII.

DARIUS AMESTRIS.

DARIUS.

Qu'avez-vous fait, Madame?

AMESTRIS.

Et que voulez-vous faire?

DARIUS.

Mettre au jour un ſecret qui me perd à le taire,
Découvrir Darius.

AMESTRIS.

Et ne voyez-vous pas
Qu'en avouër le nom c'eſt courir au trépas?
Sur un coupable eſpoir j'en vois avec ſurpriſe
Uſurper lâchement la gloire à Megabiſe.
Laiſſons-le ſeul pour vous au peril expoſé.

DARIUS.

Jamais l'eſprit du Roi ne fut mieux diſpoſé.
Trompé par l'apparence il a crû que mon zele
Lui venoit faire part des complots d'un rebelle,
Et loin de me haïr d'avoir trop differé
A trahir un ſecret par d'autres déclaré,
De m'imputer à crime un aveu neceſſaire
Quand l'attentat connu m'engage à ne rien taire,
Il veut me devoir tout, & perd le ſouvenir
De l'audace d'un feu qu'il a voulu punir.

AME-

AMESTRIS.

C'eſt ſon vrai ſentiment peut-être qu'il exprime;
Mais un retour ſi prompt peut avoir ſa maxime,
Et quoi que ſon courroux ne fût point adouci,
Du moins par politique il agiroit ainſi.
Il connoit qu'en ſecret le Peuple favoriſe
Ce nom de Darius dont s'arme Megabiſe,
Et quand de ſon tumulte il doit tout redouter,
Sans expoſer l'Etat peut-il vous irriter?
Contre nos Factieux qui prendroit ſa défenſe?

DARIUS.

Mais ſurquoi puis-je encor fonder quelque eſperance?

AMESTRIS.

Sur ce grand Peuple émû, qui par un noble effort
Voudra de Darius qu'on reſpecte le ſort.
Alors ſans craindre rien vous vous ferez connoître.

DARIUS.

Quoi, ſi dans le peril j'évite de paroître,
Lorſque pour Megabiſe il l'aura fait ceſſer
Ce Peuple contre lui voudra s'intereſſer?
Ne pouvant de mon nom juſtifier la gloire
Je trouverai les cœurs diſpoſez à me croire,
Sans qu'on puiſſe penſer que mon ſort declaré
Cherche par l'impoſture un bonheur aſſûré.
Non, non, Madame, non; que Megabiſe eſpere,
Quoi qu'il puiſſe arriver, c'eſt à moi de me taire,
Son ſort par mon aveu vient d'être confirmé.

AMESTRIS.

Un ſcrupule ſi vain vous tient trop alarmé.

DARIUS.

Si vous m'euſſiez laiſſé découvrir ma naiſſance,
J'euſſe pû mettre Ochus & la Perſe en balance;
Mais par un vil refus de hazarder mon ſang
Avoir à Megabiſe abandonné mon rang!
Vous l'avez bien voulu, je ne m'en puis dédire.

AMESTRIS.

Ne jugez point ſi mal du zele qui m'inſpire,
Les Dieux dans mes deſſeins ſauront me ſeconder.

DARIUS.

Mais reprendrai-je un nom que je viens de ceder?

AME-

AMESTRIS.

Laiſſons agir le Peuple avant que d'en reſoudre,
Vous verrez que de tout le temps ſaura m'abſoudre,
Et que loin qu'à vos vœux l'eſpoir ſoit defendu,
Pour vous & pour le Roi j'ai fait ce que j'ai dû.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, DARIUS, BARSINE.

STATIRA.

DEmandez-vous encor d'où naiſſent mes alarmes
Quand le tumulte croît juſqu'à prendre les armes,
Et que les Factieux hautement declarés
Soûtiennent contre nous de lâches Conjurés;
En vain avant qu'au Peuple on eût pû rien apprendre,
Par des ordres ſecrets on a crû les ſurprendre.
Du ſort de Darius en un moment inſtruit
Il a reçû pour Chefs ceux que le Roi pourſuit,
Et ſuivant en aveugle un zele temeraire
N'écoute pour raiſon que ce qu'il lui ſuggere.
Vous l'avez eprouvé, quand ſans y reüſſir
Vous-même avez long-temps pris ſoin de l'adoucir.
Dans ſon emportement il ne veut rien connoître,
Il demande ſon Prince, il demande ſon Maître,
Et ne ceſſera point que malgre ſes refus
Il n'ait forcé le Roi de rendre Darius
Jugez dans ce peril ce que j'ai lieu de craindre.

DARIUS.

Quoi qu'ordonne le Ciel, que ce Prince eſt à plaindre,
Si la peur qu'il n'échape à la fureur du Roi
Eſt le motif ſecret du trouble où je vous voi!
Je ne l'aurois point crû, qu'une ame noble & tendre
Des traits de la pitié ſe pût ſi bien défendre,
Qu'elle vit à regret un zele genereux
Dérober à ſa haine un Prince malheureux.
Si vous voulez ſa mort il faudra qu'il periſſe.

STA-

STATIRA.

Que ce doute honteux a pour moi d'injuſtice!
Mais vous n'en affectez la fatale rigueur
Qu'afin de m'obliger à vous ouvrir mon cœur.
Eh bien, puiſque je voi qu'en un ſort ſi funeſte
Cette triſte douceur eſt tout ce qui vous reſte,
Jouïſſez d'un aveu que dans ſon deſeſpoir
Mon feu trop complaiſant arrache à mon devoir.
La revolte du Peuple & m'afflige & m'étonne;
Non pour lui voir ailleurs ſouhaiter la Couronne,
Quoiqu'ait fait Darius je le dois épargner,
Etant Fils d'un Monarque il eſt né pour regner,
Je n'en murmure point; mais ce qui fait ma peine
C'eſt que ce Peuple en moi veuille choiſir ſa Reine,
Me le faire épouſer, & par cette union
Rendre l'Etat garand de ſa rebellion.
C'eſt juſqu'où le ſeduit la chaleur qui l'emporte.

DARIUS.

Et pour ce Darius votre haine eſt ſi forte,
Qu'attachée à ſon nom, elle ne ſouffre en vous
Qu'un ſoin injurieux de le fuir pour Epoux!

STATIRA.

Faut-il vous avouër pour ſurcroit de ſupplice,
Que peut-être par-là je fais une injuſtice,
Et qu'un Prince, du Sort dès le berceau trahi,
Mériteroit ſans vous de n'être point haï?

DARIUS.

Ah, puiſqu'en ſon malheur c'eſt trop peu que le plain-(dre,
Ceſſez enfin pour moi, ceſſez de vous contraindre.
Soyez, montrez-vous juſte, & pour dire encor plus,
Oubliez Codoman pour aimer Darius.
Son ſort de votre amour attend toute ſa gloire.

STATIRA.

Et c'eſt de Codoman ce que j'avois dû croire!
Son feu pour Darius ſe peut intereſſer?

DARIUS.

Mon feu dans ce qu'il fait n'a point à balancer.

STATIRA.

Qu'il prend pour ſa conduite une injuſte maxime!
En vous il tient vertu ce qu'il m'impute à crime;
S'il me porte à l'oubli je l'en dois eſtimer,

Et

Et quand je le préviens je ne ſai point aimer.
Au moins par cet effort qui vous a pû ſurprendre,
Je vous laiſſois le cœur que je voulois vous rendre,
Et mon devoir timide à ſe trop hazarder
N'engageoit pas ailleurs ce qu'il n'oſoit garder.

DARIUS.

Accuſez Codoman de trahir ce qu'il aime,
Il trouve en ce reproche une douceur extrême,
Et pour vous l'expliquer, oyez juſqu'où ma foi
Porte les ſentimens que vous avez de moi.
Sous un nom qui ſe rend la Perſe favorable
Megabiſe s'eſt fait un illuſtre coupable,
Et j'eſpere être crû quand malgré cet abus
J'oſe vous découvrir que je ſuis Darius.

STATIRA.

Vous, Darius?

DARIUS.

Moi-même.

STATIRA.

Expliquez-vous, Madame,

DARIUS.

Doutant de mon deſtin vous doutez de ma flame,
C'eſt d'un Roi malheureux que j'ai reçû le jour,
Mais pour vous le prouver je n'ai que mon amour,
Son orgueil vous le dit, l'en tiendrez-vous croyable?

STATIRA.

Le Ciel rend d'impoſture un Héros incapable,
Et contre Megabiſe & tous ſes Conjurez
Je vous croi Darius puiſque vous l'aſſûrez.
Mais pourquoi ſi long-temps un ſecret qui me bleſſe.

DARIUS.

Pour me répondre mieux du cœur de ma Princeſſe,
Et voir ſes vœux ſe rendre à mes profonds reſpects
Sans qu'un motif forcé me les rendit ſuſpects.
Vous déclarant mon ſort j'aurois eu lieu de craindre
Qu'à quelque complaiſance il n'eût pû vous contraindre
Qu'une ombre de juſtice à me rendre mon rang,
Au défaut de l'amour, n'eût fait agir le ſang,
Et toûjours incertain ſi l'ardeur qui m'enflame.
Sans l'éclat de mon nom auroit touché votre ame,
De ce doute inquiet le ſcrupule confus

Eût

Eût géné Codoman dans l'heur de Darius.
J'en ai fui le ſupplice à garder le ſilence.

STATIRA.

Mais enfin aujourd'hui quelle eſt votre eſperance?

DARIUS.

Que vous dirai-je, helas! quand un lâche Impoſteur
D'un bruit qui me flatoit ſe découvre l'auteur?
J'en préſumois déja qu'on m'avoit ſû connoitre,
Que ſans obſcurité mon ſort alloit paroître,
Qu'en mourant Tiribaſe auroit d'un ſoin diſcret
Au ſein de quelque Ami fait tomber mon ſecret,
Que la preuve par lui m'en ſeroit infaillible
Cependant elle m'eſt d'autant plus impoſſible,
Qu'un traître ſous mon nom ayant déja paru,
Si je dis qui je ſuis, je ne ſerai pas crû.
Le Peuple qu'un faux zele en ſa faveur anime,
Sans rien examiner m'imputera ſon crime,
Et croyant que je cherche à lui voler ſon rang...

SCENE II.

OCHUS, DARIUS, STATIRA, AMESTRIS, OROPASTE, BARSINE.

OCHUS *à Ameſtris.*

C'Eſt en vain qu'en ce lâche il reconnoit mon ſang,
Sa revolte pour lui n'a rien qui m'épouvante;
Plus je l'en vois aimé, plus ma haine s'augmente,
Et ſa tête au beſoin envoyée aux Mutins
Nous en ſaura bien-tôt ſoûmettre les deſtins.

AMESTRIS

Seigneur, craignez auſſi que cette violence
D'un Peuple trop émû n'aigriſſe l'inſolence,
Et qu'à vanger ſon Prince...

OCHUS.

Ah! dis un Impoſteur,
Di des droits qu'il nous vante un lâche Uſurpateur.
Ce n'eſt point Darius, vous l'allez trop connoître.
Qu'on l'améne.

Oropaſte ſort.

STATIRA.

Seigneur, il faut punir un Traître,
Mais ce Peuple eſt toûjours à craindre en ſa fureur

Si vous le puniſſez ſans le tirer d'erreur.
D'un grand nom uſurpé montrez lui la ſurpriſe.
Qu'il aime Darius en vain dans Megabiſe,
Et qu'en ſon zele enfin par ſa fourbe abuſé
Il ſoutient contre vous un Prince ſuppoſé.

OCHUS.

Et qui le convaincra d'une erreur volontaire
Que tant de Factieux lui font tenir ſi chere?
Non, non, ſur quelque appui qu'il s'oſe mutiner,
Par la mort du coupable il le faut étonner.
Nous en verrons bien-tôt ralentir ſon audace.

DARIUS.

De quoi que ſa revolte aujourd'hui vous menace,
N'en craignez rien, Seigneur, nous ſaurons l'appaiſer,
Et mon ſang vous repond de ce qu'il peut oſer.
Mais ſouvent la vangeance à qui ſa precipite...

OCHUS.

Quoi, balancer encor la peine qu'il mérite?
Craindre ſous un faux nom un Fourbe déguiſé?
Je viens d'examiner ceux qui l'ont accuſé,
Mais bien loin que pour Prince il ſe ſoit fait connoître,
Ils l'ont crû ſur ſa foi de ce qu'il ſe dit être,
Et doutent qu'au beſoin il pût juſtifier
Le ſecret qu'à leur zele il ſembla confier.

AMESTRIS.

Comme un Prince s'aſſûre au brillant caractere
Qui parle bien ſouvent quand il cherche à ſe taire
Incapable d'agir par un lâche interêt
Il croit que ſe nommant il prouve ce qu'il eſt;
Non qu'après l'attentat dont le Ciel vous préſerve,
On doive à Megabiſe une foi ſans reſerve,
Mais ſi, quoi qu'à ſa fourbe on ait droit d'imputer,
Darius paroiſſoit ſans qu'on en pût douter?

OCHUS.

Ah! ne m'en parlez point, l'un de l'autre eſt complice,
Darius, Megabiſe, il faut que tout periſſe;
Mais le ſang pour ſon nom vous fait trop émouvoir,
Ce n'eſt qu'une impoſture, & vous l'allez ſavoir.

SCENE III.

OCHUS, DARIUS, STATIRA, AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE, BARSINE.

OCHUS *à Megabise.*

Viens, ingrat aux bontés que je t'ai fait paroître,
Viens voir ton Roi contraint de t'accepter pour Maître.
Car tu peux en effet ici bien plus que moi,
Puisque tous mes Sujets ſe déclarent pour toi.
Il eſt juſte, & je dois à l'heur de ta naiſſance
Sacrifier ma haine & donner ma vangeance;
Mais au moins pour répondre à ce grand changement
Prête quelque lumiere à mon aveuglement.
Convaincs-moi que l'oubli de ta lâche entrepriſe
Fait grace à Darius, & non à Megabiſe,
Et que le ſang d'un Frere aſſûré de regner
Eſt l'heureux ſang qu'en toi je conſens d'épargner.

MEGABISE.

Sui tous les mouvemens que ta haine t'inſpire,
On t'a dit qui je ſuis, l'aveu t'en doit ſuffire.
Prononce, je ſuis prêt, & crains trop peu la mort
Pour prendre un lâche ſoin de t'éclaircir mon ſort.
Auſſi bien quel ſecours en pourrois-je prétendre?
Le ſang parle en ton cœur ſi tu le veux entendre,
Le Peuple, à qui le Cel prête toûjours ſa voix,
Te montre Darius, te convainc de mes droits.
A ces vives clartés je voi que tu t'oppoſes,
Doute; j'y conſens, doute, & pers-moi ſi tu l'oſes.
Quelle que ſoit ta rage, au moins ai-je ce bien
Qu'en répandant mon ſang tu hazardes le tien.

OCHUS.

C'eſt là ce qui te donne un cœur ſi magnanime?
D'un Peuple revolté l'inſolence t'anime,
Et tes jours s'aſſûrant ſur ce coupable appui,
Tu ne crains rien de moi quand je crains tout de lui?
Mais ſi pour Darius j'écoute la Nature,
C'eſt à toi de m'ôter tout ſoupçon d'impoſture,
Ou pour Fourbe avoué, ton ſang, ton lâche ſang
Reparera l'affront que tu fais à mon rang.

ME-

MEGABISE.

Eh bien, crois en effet ſur tes ſoupçons frivoles
Que je veux te voler ce rang que tu me voles,
Aux mouvemens du ſang ne donne aucune foi,
Comme un faux Darius puni moi, vange toi.
Te laiſſant une erreur que tu tiens legitime,
Je fais grace à ta haine, & je t'epargne un crime,
Puiſqu'enfin ta vangeance arrêtée en ton cœur
Perdroit en moi le Prince ainſi que l'Impoſteur.

OCHUS.

Oui, Traître, eſpere au Peuple, eſpere en tes Com- (plices.
Nous verrons ta conſtance au milieu des ſupplices,
Et ſi, quand leur rigueur m'aura vangé de toi,
Ils oſeront vanger un Fourbe ſur leur Roi.

MEGABISE.

Et c'eſt pour voir ta peine & ton péril s'accroître
Que je dédaigne ici de me faire connoître.
Si tu pouvois prouver que tu pers Darius,
Après ma mort, Tyran, tu ne tremblerois plus.
Au lieu que pour mon nom toûjours prêt d'entrepren- (dre,
Le Peuple s'armera pour qui l'oſera prendre.
Ainſi toûjours en doute, & toûjours malheureux,
Crains tout ce que la Perſe aura de génereux;
Tour à tour contre toi, pour vanger mon injure,
Ils feront vanité d'une belle impoſture,
Tant ~~que le~~ Ciel enfin à l'un d'eux ait permis
De te chaſſer du Trône où le crime t'a mis.
Voilà ſur quel eſpoir ma juſte prévoyance
Aime à voir les Perſans douter de ma naiſſance;
Je ſuis un Impoſteur, ordonne mon trépas,
Mais enfin par ma mort Darius ne meurt pas.

OCHUS

Il ne m'importe, meurs, qui que tu veuilles être.
J'avouë en toi mon ſang, j'aime à le reconnoître,
Ta perte m'offre ainſi le charme qui me plaît,
Et comme à Darius j'en prononce l'arrêt.
C'eſt lui qui doit perir, lui dont le nom rebelle
Rend à ſon Souverain tout un Peuple infidelle,
Et pour t'ôter l'eſpoir dont tes ſens ſont flatez,
Gardes, ſans plus attendre...

DARIUS.

Ah, Seigneur, arrêtez ;
Puiſque c'eſt Darius qui doit ceſſer de vivre,
Ne le cherchez qu'en moi, le voici qui ſe livre.
Fils, trop malheureux Fils d'un Pere infortuné,
Je dois ſubir l'arrêt que vous avez donné,
Je le ſuis, je le ſai ſans ſavoir autre choſe ;
Mais mon nom du tumulte etant la ſeule cauſe,
Preſſé par ma vertu de vous le découvrir,
Si c'eſt peu pour regner, c'eſt aſſez pour mourir,
Et je ne craindrai pas qu'il ſoit ſuſpect d'envie,
Quand je ne le reprens que pour quitter la vie.
Changez donc cet arrêt que je tiens ſuſpendu,
Puiſqu'il perd Darius, c'eſt-à moi qu'il eſt dû.

MEGABISE.

Va, quitte ce faux zele ; offrir pour moi ta vie,
C'eſt joindre l'impudence à l'amitié trahie.
Ta vertu ſurprendroit dans ce faſte emprunté,
Mais elle vient trop tard après ta lâcheté.
Je ne veux rien devoir au vain remords d'un traître.

DARIUS.

Sors d'erreur, Megabiſe, & penſe à me connoître.
Quand de ce que je ſuis j'oſe avertir le Roi,
Ne croi pas que je ſonge à m'expoſer pour toi.
D'un nom dont l'attentat ſemble ternir la gloire
Je ne veux qu'effacer une tache trop noire,
Et m'en croirois indigne à plus ſouffrir l'abus
Qui laiſſe en criminel condamner Darius.
Il faut, s'il doit tomber, que ce ſoit en victime,
Qu'on l'immole à ma gloire, & non pas à ton crime,
Et qu'à tout l'Univers ſon vrai ſort decouvert,
Montre que ſa naiſſance eſt tout ce qui le perd.

OCHUS.

Mes vœux ſont exaucés enfin, & la Nature...

MEGABISE.

Quoi, tu refuſerois de voir ſon impoſture ?
Surpris de ton courroux, tantôt pour l'appaiſer
Il venoit me trahir, il venoit m'accuſer,
Et quand il voit le Peuple armé pour ma défenſe,
Contraindre ta faveur, étonner ta vangeance,
Il peut impunément, pour te reduire au choix,

Me

Me voler ma naiſſance, & conteſter mes droits?
Tout eſt bien concerté ſi ſa fourbe eſt ſoufferte.

DARIUS.

Reſpecte ma vertu ſi tu pourſuis ma perte.
Ce que j'ai dit tantôt a trop ſu t'abuſer,
Je voulois me trahir, & non pas t'accuſer.
Oui, Seigneur, mon amour n'eſperant plus de grace,
J'en venois par ma mort juſtifier l'audace,
Et mes ſuperbes vœux vous ſont de ſûrs garands
Du ſang dont je me vante, & du nom que je prens.

MEGABISE.

Oui, ſans doute, ce ſont des garands legitimes.

OCHUS.

Si je ne les croi pas, en croirai-je tes crimes?
Puiſqu'à mon lâche Peuple il faut un Darius,
Le pouvant contenter, je ne le craindrai plus.
Eſpere, eſpere encor échaper à ma haine.

MEGABISE.

Et tu crois qu'à ce choix il ſouſcrira ſans peine,
Et que de mon deſtin s'étant fait protecteur,
Pour le vrai Darius il ſouffre un Impoſteur?
Les Chefs qu'il a reçûs t'ôtent cette eſperance,
De Tiribaſe même ils ont ſu ma naiſſance,
Et certains du ſecret il ſauroit malgré toi
Choiſir entre nous deux leur veritable Roi.

AMESTRIS.

Et ſi je te diſois, que n'oſant plus le taire,
Tiribaſe m'en fit ſeule dépoſitaire,
Et qu'avec certitude, & ſans aucun abus,
Je ſai que Codoman eſt le vrai Darius?

MEGABISE.

Parlez, feignez, Madame, aidez au ſtratagême.

AMESTRIS.

Seigneur, ce que j'ai dit eſt la verité même.
Depuis deux ans entiers que Tiribaſe eſt mort,
Je ſuis, ſans qu'il l'ait ſu, maîtreſſe de ſon ſort.
Avant que d'expirer il m'apprit quel myſtere
Confondoit Codoman & le Fils de mon Frere,
Et que déja fameux par cent nobles travaux
Le ſang de Darius animoit un Heros;
Qu'ayant vû ſa vertu remplir ſon eſperance,

Il l'avoit averti de sa haute naissance,
Mais à condition qu'un hymen glorieux
Le pourroit seul remettre au sang de ses Ayeux.
Voilà surquoi, Seigneur, j'ai travaillé sans cesse
A lui faire élever ses vœux à la Princesse,
Sans qu'il pût même encor soupçonner aujourd'hui
Que de ce qu'il est ne je fusse plus que lui,
Et si sur ce grand bruit qu'un Fourbe a su repandre,
Je l'eusse enfin connu capable d'entreprendre,
Il ne m'auroit jamais entendu publier
Ce qu'un autre que moi ne peut justifier.

OCHUS.

Eh bien, traître, est-ce assez pour ordonner ta peine?

MEGABISE.

Oui, si l'on en consulte & ta rage & sa haine;
Mais Tiribase ailleurs fait un autre rapport.

AMESTRIS.

Consens-tu que sa main en decide le sort;
Tiens, voi, mechant; approche, est-ce son caractere?
Vous connoîtrez, Seigneur, ce billet de son Pere.

OCHUS *lit.*

J'ai sauvé Darius, mais sans aucun dessein
De le laisser maître de sa naissance.
La Princesse Amestris seule en a connoissance,
Et doit de Statira briguer pour lui la main.
Persans, acceptez-le pour Maître,
Si jamais votre Roi consent à cet accord.
Le nom de Codoman qui déguise son sort
Vous le fera connoitre.

TIRIBASE.

MEGABISE.

Par quel fatal revers vois-je tout découvert?
J'espere en Tiribase, & c'est lui qui me perd.
Ah Dieux! injustes Dieux, dont l'indigne colere
Pour condamner le Fils fait revivre le Pere,
Vous, qui sembliez m'offrir l'appui de mes forfaits,
J'en vai souffrir la peine, êtes-vous satisfaits?
Oui, je ne suis qu'un fourbe & le Ciel m'abandonne
Quand ton trépas conclu m'assûroit ta Couronne.
Vange, vange la Perse, & ces Dieux ennemis
Qui ne m'ont pas tenu ce qu'ils m'avoient promis,

Ces dieux dont l'indulgence aux grands crimes propice
Tient le mien trop leger pour s'en rendre complice,
Leur ſecours eſt certain à qui n'oſe en trembler,
Et pour en être digne il faut te reſſembler.

OCHUS.

Qu'on l'ôte de mes yeux, attendant que ma haine
Par l'arrêt qu'il mérite ait réſolu ſa peine.

DARIUS.

Ah! Seigneur, ſi je puis ..

MEGABISE.

Ne lui demande rien.
Au défaut de ſon ſang j'abandonne le mien.
Il faut qu'il ſoit verſé, ce ſang lâche & timide,
Qui trembla ſi long-temps pour un ſeul parricide.
L'avoir trop differé mérite le trepas,
Et je le punirois de ne me punir pas.

OCHUS.

Gardes, qu'on le reſerve aux plus cruels ſupplices,

Megabiſe rentre, & Ochus continue à parler à Darius.

Vous, à qui juſqu'ici j'ai fait tant d'injuſtices,
Et comme Codoman, & comme Darius,
Voudrez-vous oublier un indigne refus?
Quand je vous devois tout, ma fauſſe défiance...

DARIUS.

Ah! ne pourſuivez point un diſcours qui m'offenſe.
Si du vrai Darius vous craignez les deſſeins,
Prevenez en l'effet, ſa vie eſt en vos mains.
Diſpoſez en, Seigneur, vous en êtes le maître.

OCHUS.

Nous n'aurons rien à craindre après la mort d'un traître,
Mais à tant de vertu pour répondre à mon tour,
Eſt-ce aſſez de l'hymen que preſſoit votre amour?
Eſt-ce aſſez que ma Fille en ſoit la recompenſe?

DARIUS.

C'eſt aſſez qu'un grand Roi me ſouffre l'eſpérance,
Pourvû que ma Princeſſe, exorable à mes vœux,
D'une heureuſe union approuve les doux nœuds.
Ai-je montré, Madame, une flame aſſez pure?

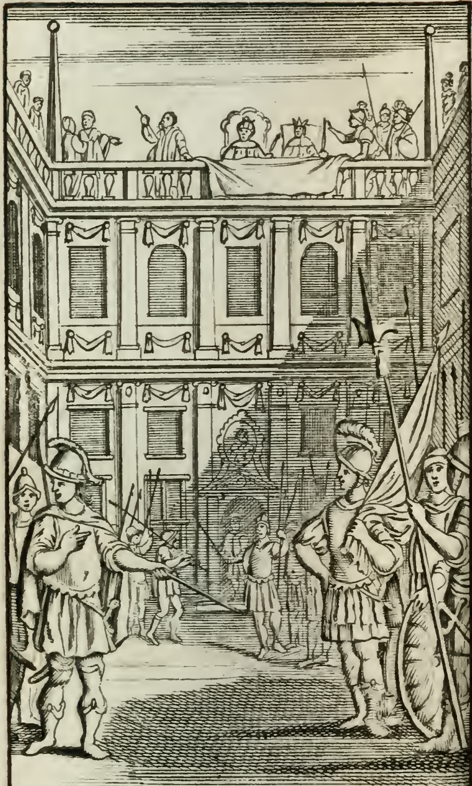
STATIRA.

Auſſi vous me voyez obeïr ſans murmure.
Jugez ſi dans mon cœur l'aveu de votre eſpoir
Pouvoit mieux prévenir les ordres du devoir.

OCHUS.

Vous, ma Sœur, qu'aujourd'hui l'offre d'un Diadême
Chez les Caduſiens eleve au rang ſuprême,
Confirmez en l'accord, & comblant leurs ſouhaits,
Par l'hymen de leur Prince aſſûrez nous la paix.
Cependant, pour forcer l'impoſture au ſilence,
Allons de Darius expliquer la naiſſance,
Et du faux & du vrai publiant les deſtins,
En faveur de ce nom faire grace aux Mutins.

Fin du cinquième & dernier Acte.



STILICON.

STILICON,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

HONORIUS, Empereur d'Occident.

THERMANTIE Imperatrice, & Fille de Stilicon.

PLACIDIE, Sœur d'Honorius.

STILICON, laissé par Theodose pour Tuteur à Honorius, & devenu depuis son Beau-pere.

EUCHERIUS, Fils de Stilicon.

MARCELLIN, Capitaine des Gardes.

LUCILE, Confidente de Placidie.

MUTIAN, Confident de Stilicon.

Suite de l'Empereur.

La Scene est à Rome.

STILICON, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

THERMANTIE, EUCHERIUS,

THERMANTIE.

Oui, j'ai parlé, mon Frere, & pour toucher son ame
Dans le plus vif excès j'ai porté votre flame,
J'ai peint de ses transports le confus desespoir,
J'ai de l'Empereur même expliqué le pouvoir,
Et contre les dédains dont vous souffrez l'outrage
Fait agir tout l'empire où son ordre m'engage;
Mais d'un appui si fort la pleine autorité
A semblé moins fléchir qu'accroître sa fierté
Plus j'en ai crû par là voir l'ardeur refroidie,
Plus dans son arrogance elle s'est applaudie,
Et mon zele pour vous n'a fait que confirmer
L'injurieux orgueil qui l'empêche d'aimer.

EUCHERIUS.

Jugez mieux d'un mépris dont le sort est complice;
Il détruit mon espoir, mais il lui rend justice.
Dans le chemin du Trône à sa naissance ouvert
Placidie à son rang doit l'orgueil qui me perd,
Et de mon sang au sien l'union inégale
Ne lui sauroit souffrir un choix qui la ravale.
Fille de Théodose, & Sœur d'Honorius,

Sa gloire eſt attachée à ſes juſtes refus.
S'ils ont pour mon amour une rigueur inſigne,
La faute en eſt au Ciel qui m'en fit naître indigne,
Et quelques rudes maux qu'il m'en faille ſentir,
Je puis en ſoûpirer, mais j'y dois conſentir.

THERMANTIE.

Quoi! vous conſentirez qu'un traitement ſi rude
Aſſûre un plein triomphe à ſon ingratitude,
Et que de vos ſoûpirs l'hommage rejetté
Par trop de déference enfle ſa vanité?
Non, non, mon Frere, non, c'eſt trop faire l'eſclave,
Il eſt temps de braver la fierté qui vous brave.
Montrez ſous ſes dédains un cœur moins abatu;
Elle a de la naiſſance, & vous de la vertu,
Et dequoi que la flate un peu trop d'arrogance,
Un ſeul degré peut-être en fait la difference.
Votre deſtin du ſien peut-il mieux s'approcher?
Elle nâquit au Trône où je vous fais toucher.
Le Fils de Stilicon la feroit peu deſcendre,
Après que l'Empereur s'eſt fait deux fois ſon Gendre,
Et tout autre que vous ſe montreroit plus vain
Du rang d'Imperatrice où m'éleve ſa main.
D'un titre ſi brillant ſoûtenez mieux la gloire,
Le plus foible combat vous offre la victoire,
Et vangeant par l'oubli votre amour negligé
Briſe les fers honteux dont vous êtes chargé.

EUCHERIUS.

Ah! Madame, je ſai qu'en de ſi rudes peines
C'eſt par le ſeul oubli qu'on peut rompre ſes chaînes;
Mais lorſqu'un vrai mérite en a formé les nœuds,
Un cœur n'eſt pas long-temps le maître de ſes vœux.
De l'éclat de ſon choix l'ame préoccupée
S'offre ſans ceſſe aux traits qui d'abord l'ont frapée,
Et par ſa complaiſance à nourrir ſon erreur,
Ouvre aux ſens une voye à ſeduire ce cœur.
Comme par la Raiſon leur rapport s'autoriſe,
D'une aimable impoſture il aime la ſurpriſe,
Et d'un trouble inquiet goûtant le faux appas,
Cede à mille tranſports qu'il n'examine pas
C'eſt par là qu'à ſoi-même il ſe rend infidelle,
Et quand à la revolte un fier mépris l'appelle,

En

En vain à ſon ſecours on tâche d'animer
Cette même Raiſon qui lui permit d'aimer;
Ce qu'elle eut de pouvoir pour flater ſon martyre
Se trouve aſſujetti ſous un plus fort empire,
Et l'Amour qu'elle crût toûjours accompagner
Se montre le tyran de qui le fit régner.
De ſes flames alors on a beau fuir l'amorce,
On aime par ſurpriſe, il faut aimer par force,
Et quoi que l'on en ſouffre, abandonner ſes jours
A la neceſſité de ſoûpirer toûjours.

THERMANTIE.

Je connoi quel eſpoir à ſouffrir vous engage,
Honorius pour vous doit tout mettre en uſage;
Mais ſi ce grand ſecours, déja par moi tenté,
N'a pû de la Princeſſe étonner la fierté,
Qu'eſperez-vous que faſſe une attaque nouvelle,
Que l'aigrir contre vous, & l'Empereur contre elle!
D'un volontaire choix l'Amour aime à s'offrir,
Et s'il regne par force, il n'en ſauroit ſouffrir.

EUCHERIUS.

Auſſi ne croyez pas que le mien, quoi qu'extrême,
Voulût pour triompher employer que ſoi-même,
Et que faiſant agir un pouvoir ſouverain,
Quand le cœur le refuſe, il acceptât la main.
Placidie eſt pour moi le ſeul objet aimable,
Mais d'un effort illuſtre on voit l'amour capable,
Et puis qu'un Trône ſeul a dequoi la charmer,
Les effets feront voir ſi je ſai bien aimer.

THERMANTIE.

Souvent le deſeſpoir va plus loin qu'on ne penſe.

EUCHERIUS.

Non, ſi de l'Empereur...

THERMANTIE.

Le voici qui s'avance,
Parlez; votre deſſein lui doit être connu.

SCENE II.

HONORIUS, THERMANTIE, EUCHERIUS, MARCELLIN.

HONORIUS.

EH bien, Madame, enfin qu'avez-vous obtenu?
Vaincrons-nous cet orgueil dont l'indigne manie
Aux vœux d'Eucherius refuse Placidie?
Se rend-elle moins fiere? en viendrons nous à bout?

THERMANTIE.

Seigneur, pour la fléchir je viens d'employer tout;
Mais de son cœur altier l'audace témeraire
Craint peu par ses refus d'aigrir votre colere,
Et dans l'orgueil secret qui semble l'animer,
Je plains Eucherius s'il ne cesse d'aimer.

HONORIUS.

Quoi! l'inégal dehors d'un peu plus de naissance
Peut à tant de fierté porter son arrogance,
Et l'éclat que sur lui ma faveur fait tomber
A de si durs mépris ne le peut dérober?
Nous verrons, puisqu'enfin elle veut m'y contraindre,
Si qui m'ose braver peut n'avoir rien à craindre,
Et si, quand votre amour a mérité ma foi,
Mon exemple est pour elle une honteuse loi.
Qu'on la fasse venir.

Marcellin sort.

EUCHERIUS.

Ah! que voulez-vous faire?
Seigneur, je ne suis plus un Amant téméraire,
Et de votre faveur le glorieux soûtien
M'offre en vain une gloire où je ne prétends rien.
Ma Raison sur mes Sens a repris son empire,
Et dans l'heureux projet qu'à ma flame elle inspire,
Loin que de son ardeur j'ose attendre aucun fruit...

HONORIUS.

Non, non, Eucherius, ta vertu te séduit,
Et veut que je m'oppose à l'effort magnanime,
Qui d'un refus trop fier jette sur toi le crime.
J'autorisai ton choix, & pour le maintenir
Je dois vaincre l'orgueil qui cherche à t'en punir.

EU-

EUCHERIUS.

Non, Seigneur, mon amour avoit trop d'injuſtice,
Souffrez-en à ma gloire un noble ſacrifice,
Et que l'empreſſement d'en rehauſſer l'éclat
L'immole tout entier au repos de l'Etat.
Après tant de combats dont les triſtes alarmes
Tiennent Rome inquiete, & l'Italie en armes,
Le ſuperbe Alaric formant d'autres projets,
Cherche votre alliance, & demande la Paix.
Puiſque dans cet accord le ſang vous intereſſe,
Permettez qu'il aſſûre un Trône à la Princeſſe,
Et que de cet hymen les favorables nœuds
Rempliſſent ſa naiſſance, & couronnent ſes vœux.

HONORIUS.

Ce Traité dont le bruit a ſuſpendu nos armes
Pour ſon ambition ſans doute a quelques charmes,
Et j'admire en ton cœur le généreux effort
Qui t'en fait contre toi ſolliciter l'accord;
Mais plus de ta vertu ce grand effet m'étonne,
Moins je puis conſentir à ce qu'elle t'ordonne.
Viens embraſſer ton Prince, & quoi qu'on faſſe enfin,
Laiſſe à mon amitié le ſoin de ton deſtin.

EUCHERIUS.

Daignez ſonger, Seigneur, que la gloire où j'aſpire...

HONORIUS.

Va, laiſſe-moi parler, te dis-je, & te retire;
Ta voix dans ce deſſein n'eſt pas à conſulter.

EUCHERIUS *à Thermantie.*

Ah, Madame, empêchez l'Empereur d'éclater.

SCENE III.

HONORIUS, THERMANTIE.

HONORIUS.

JE ne le voi que trop; l'Accord qu'on nous propoſe
Du mépris qui nous brave eſt la ſecrette cauſe,
Madame, & de ma Sœur l'ambitieux projet
Court après ce faux charme, & n'a plus d'autre objet.
D'un Diadême offert l'eſperance confuſe
La livre toute entiere à l'orgueil qui l'abuſe,
Et laiſſe dédaigner à ſes ſens éblouïs

Le

Le mérite du Pere, & la vertu du Fils.
Puisqu'il n'est point de prix trop haut pour leurs ser-
De sa rebellion cessons d'être complices, (vices,
Et rompant un Accord trop long-temps écouté,
Par l'espoir qui l'anime abatons sa fierté.

THERMANTIE.

Seigneur, j'en crains pour vous un succès tout con-
En pensant faire tout gardez de ne rien faire. (traire,
Le cœur de la Princesse est altier en un point,
Qu'il pourra perdre un Trône, & ne se rendre point.
Puis qu'aux vœux d'Alaric Eucherius la cede,
D'un hymen qui l'éloigne essayez le remede;
L'absence sur l'Amour a beaucoup de pouvoir,
Et l'on cesse d'aimer quand on cesse de voir.

HONORIUS.

Ce remede est trop dur pour vous en oser croire.
Il blesse Eucherius comme il trahit ma gloire.
Quand l'effet pour sa flame en seroit moins douteux,
Voyez ce que pour moi la paix a de honteux,
Pouvez-vous m'y porter sans vouloir qu'on declare
Que sous Honorius Rome a craint un Barbare,
Et qu'un Got insolent, qu'elle dût accabler,
A trouvé les moyens de la faire trembler?
Epargnons à sa gloire une telle bassesse,
Et pour rendre...

THERMANTIE.

Seigneur, j'apperçois la Princesse
Souffrez que je vous quitte; en de tels interêts
Il faut pour s'expliquer des entretiens secrets.

SCENE IV.

HONORIUS, PLACIDIE.

HONORIUS.

Ma Sœur, jusques ici j'ai voulu me défendre
Des sentimens d'aigreur que vous me faites pren-
Et vû sans éclater qu'un indigne mépris (dre,
Des soins d'Eucherius ait été le seul prix.
Vous pouviez ignorer que dans cette entreprise
Par un appui secret mon aveu l'autorise,
Que lui seul de sa flame a fait naître l'espoir;

Mais

Mais enfin aujourd'hui qu'on vous l'a fait ſavoir,
Je ne ſaurois ſouffrir qu'un refus temeraire
Repouſſe avec audace un choix qui m'a ſû plaire;
Et comme en le bravant c'eſt moi que vous bravez,
J'apprens de votre orgueil ce que vous me devez.
S'il ſoûtient trop en vous la dignité ſuprême,
Il expoſe à mes yeux les droits du Diadême.
Et me force de voir que rien ne doit borner
Les ordres abſolus que je vous puis donner; (naître,
Que quoi qu'un même ſang nous ait tous deux fait
Qui ne parle qu'en Frere a droit d'agir en Maître,
Et que le rang auguſte où je me vois monté,
Pour regler mes projets n'a que ma volonté.

PLACIDIE.

Je ſai ce qu'entre nous, quoi qu'égaux de naiſſance,
L'avantage du Trône a mis de difference,
Et je ne puis lui rendre un hommage plus grand
Que d'aſſervir mon cœur aux reſpects qu'il vous rend;
Mais, Seigneur, s'il eſt vrai que l'amour & la haine
D'un aveugle panchant ſoient la ſuite certaine,
Ces mouvemens ſecrets qui naiſſent malgré nous
Sont des droits dont ſans crime il peut être jaloux.
Comme votre aveu ſeul les doit laiſſer paroître,
Votre ordre ne peut rien pour les y faire naître,
Et ce cœur dont on cherche à confondre l'eſpoir,
S'il ne ſe donne pas, a peine à ſe devoir.

HONORIUS.

Qu'a fait d'Eucherius la paſſion extrême
Que de preſſer ce cœur de ſe donner ſoi-même,
Et ſi de cet eſpoir il pouvoit ſe flater,
Quels plus profonds reſpects l'auroient pû mériter?
Vous l'avez vû cent fois dans l'ardeur qui l'engage
De ſa flame à vos pieds porter le pur hommage,
Et n'oppoſer jamais à vos cruels refus
Qu'une plainte étouffée, ou des ſoûpirs confus.

PLACIDIE.

S'il n'avoit que mon cœur à ſon eſpoir contraire,
Il pourroit obtenir le don que j'en puis faire;
Mais ce cœur qu'en ſecret le vrai mérite émeut,
Ne s'oſe pas toûjours permettre ce qu'il veut.
Quelque doux ſentiment qui tâche à le ſurprendre,
Il

Il consulte ma gloire avant que de se rendre,
Et quand son interêt l'oblige à l'étouffer.
Il la respecte assez pour n'en pas triompher.

HONORIUS.

De votre gloire en vain le charme vous abuse,
Votre cœur fait le crime, elle prête l'excuse ;
L'éclat qu'elle en attend, & qu'il craint de trahir,
Se hazarde-t-il moins à me desobeïr ?
Quoi que dans cet Hymen vous crussiez voir de lâche,
L'aveu que je lui donne en purgeroit la tache,
Et pour un bon Sujet qui respecte les Dieux,
L'ordre du Souverain est toûjours glorieux.
Mais sur quel plus beau choix auriez-vous pû me croire?
Jamais plus de vertu ne soûtint plus de gloire.
Stilicon que toûjours ont craint nos Ennemis,
Se verroit sans egal s'il n'avoit point de Fils.
De mille exploits fameux le superbe avantage
En tous lieux à l'envi fait briller leur courage.
Est-ce pour mériter vos indignes refus?

PLACIDIE.

J'estime Stilicon, j'estime Eucherius,
J'estime en tous les deux la vertu qu'on m'oppose,
Mais j'estime encor plus le sang de Theodose,
Et perirois plûtôt qu'on me vit consentir
Au moindre abaissement qui pût le démentir.

HONORIUS.

Je l'ai donc démenti, quand épousant sa Fille
J'ai mis par cet hymen le Trône en sa famille,
Et l'orgueil qui vous fait dédaigner un beau feu
Est de ma lâcheté le secret desaveu?

PLACIDIE.

A qui que votre choix se fût rendu propice,
Vous eussiez pû, Seigneur, faire une Impératrice,
Mais si d'Eucherius j'ose flatter l'erreur,
Le faisant mon Epoux, en fais-je un Empereur?
Aux honneurs de sa Sœur il n'a rien à pretendre,
Vous la faites monter quand il me fait descendre,
Et d'un auguste hymen le different appui,
L'elevant jusqu'à vous, m'abaisse jusqu'à lui,

HONORIUS.

Si l'éclat des grandeurs où le sang vous appelle

Op-

Oppoſe à ſon mérite une fierté rebelle,
Je le mettrai ſi haut que de moi ſeul jaloux,
Il baiſſera les yeux pour les jetter ſur vous,
Alors de vos mépris l'injurieux caprice
Lui vaudra la douceur de s'en faire juſtice,
Et de voir que vos vœux à leur tour mépriſés
Se flatent de l'eſpoir que vous lui refuſez.

PLACIDIE.

Faites-le devenir ce que l'on m'a vû naître,
Pour être près du Trône aura-t-il moins un Maître,
Et quand tout l'Univers trembleroit ſous ſa loi,
Tant qu'il la prend d'un autre, eſt-il digne de moi?
Pour mériter ce cœur où je le voi prétendre,
Il faudroit que ſon ſort de lui ſeul pût dépendre,
Et que du plus haut rang ſa foi prenant l'appui,
N'eût rien à reſpecter entre les Dieux & lui.

HONORIUS.

Superbe, enfin craignez que ma juſte colere....

PLACIDIE.

J'abandonne mon ſang, s'il peut le ſatisfaire,
Seigneur, & vous pouvez, puiſqu'il eſpere en vain
Le vanger par ma mort du refus de ma main;
Mais portez la menace & le coup tout enſemble.
Un cœur né dans le Trône ignore comme on tremble,
Et je ſouffrirai tout avant que de me trahir
Juſqu'à prendre un Epoux qui me laiſſe obeïr.

HONORIUS.

Je voi ce qui vous perd; la grandeur Souveraine
Fait pour Eucherius votre plus forte haine.
Lui-même par excès de générosité
De votre ambition ſeconde la fierté.
Quand votre cœur ſoûpire après le Diadême,
Pour vous faire regner il ſe trahit ſoi-même,
Et ſi je l'en veux croire, un juſte & prompt Accord
Au Trône d'Alaric éleve votre ſort.

PLACIDIE.

Quoi, pour moi d'Alaric il preſſe l'hymenée?

HONORIUS.

Votre ame à cet appas s'eſt toute abandonnée,
Et de ce Trône offert l'ambitieux eſpoir,
Séduiſant vos deſirs, corrompt votre devoir;

Mais

Mais si de votre orgueil la chaleur inquiete
Cherche à vous affranchir du titre de Sujette;
Ayant d'Eucherius à soûtenir le choix,
A son amour trahi je sai ce que je dois;
Vous recevrez mon ordre.

PLACIDIE.

Il me faudra l'attendre,
Seigneur, mais cependant j'oserai vous apprendre
Qu'en vain par ses conseils il tâche à m'assurer
L'avantage d'un rang où j'ai droit d'aspirer.
Ce Trône qu'il souhaite à mon impatience,
Le Ciel sans son secours le doit à ma naissance,
Et mon cœur n'y voit rien qu'il n'aime à dédaigner
Pour lui ravir l'honneur de m'avoir fait regner.

HONORIUS.

L'ambition trompée adoucit bien une ame,
Nous en verrons l'effet.

SCENE V.

STILICON, PLACIDIE, MUTIAN.

STILICON.

Qu'a l'Empereur, Madame?
Si j'en croi l'apparence il vous quitte en courroux,
Quel en est le sujet?

PLACIDIE.

Me le demandez vous?
De vos rares conseils il fait agir l'adresse
Sans pouvoir m'obliger à faire une bassesse,
Et c'est son déplaisir, qu'une noble fierté
Soûtienne ma vertu contre leur lâcheté.

STILICON.

Pour ne me plaindre pas, j'ai besoin de connoître
Ce que doit un Sujet à la Sœur de son Maître.
J'ai maintenu sa gloire, & s'il prend mes avis,
Il ne se repent point de les avoir suivis.

PLACIDIE.

Que sa gloire par eux s'assûre ou se hazarde,
Je ne prens interêt qu'à ce qui me regarde,
Et trahirois la mienne à ne pas repousser

La

La honte de l'hymen où l'on veut me forcer.

STILICON.

L'amour d'Eucherius ayant ſu vous déplaire,
Il a tort de garder un eſpoir téméraire;
Mais vous pourriez, Madame, à l'eclat d'un beau feu
Avec moins de mépris refuſer votre aveu.
Quoi que vous faſſe croire une fierté trop prompte
Un Héros tel que lui vous feroit peu de honte
De cent nobles travaux ce grand titre eſt le prix,
Tout eſt illuſtre en lui.

PLACIDIE.

Mais il eſt votre Fils,
Et ſi j'oſe eſtimer ce qu'il mérite d'être,
Je voi ce que le Ciel l'a voulu faire naître.

STILICON.

Ce qu'il eſt né, Madame....

PLACIDIE.

Enfin n'en parlons plus.
Je hai ſur ce ſujet les diſcours ſuperflus.
Si ma fierté vous bleſſe, il faut peu vous contraindre.
L'Empereur vous écoute, & vous pouvez vous plaindre;
Mais ſi vous m'en croyez, faites-lui concevoir
L'indignité des vœux dont il flate l'eſpoir;
Non qu'après mon refus je craigne ſa puiſſance,
Mais la faveur changeant lorſque moins on y penſe
Je craindrois que mon cœur plein d'un juſte courroux,
Ne s'abaiſſât aſſez pour ſe vanger de vous.

SCENE VI.

STILICON, MUTIAN.

STILICON.

ET tu voudras encor qu'après un tel outrage
De mon reſſentiment je contraigne la rage,
Et que craignant l'horreur qui confond les ingrats
Aux interêts d'un Fils je refuſe mon bras?
Non, non, puiſque mon ſang, quelque honneur où j'atteigne,
Eſt le honteux motif qui fait qu'on le dédaigne,
Je ne puis differer ſans trop de lâcheté

A lui faire raison de cette indignité.
Corrigeons un défaut où le mépris s'attache,
Par la splendeur du Trône effaçons-en la tache,
Et pour l'y voir assis pressant un juste effort,
Dérobons sa naissance aux injures du Sort.

MUTIAN

Seigneur, je vous dois tout, & quoi qu'on me propose,
Pour vanger votre outrage il n'est rien que je n'ose,
Le crime où vous courez ne sauroit m'étonner;
Mais vous m'avez permis de vous en détourner
Souffrez donc que j'oppose au dessein que vous faites
Ce qu'est Honorius, ce que par lui vous êtes,
Et que je vous arrache à l'indigne fureur
Qui veut tremper vos mains au sang d'un Empereur.

STILICON.

D'abord, je l'avouërai, saisi d'un trouble extrême,
A prendre ce dessein j'eus horreur de moi même,
Et d'un tel attentat mon cœur épouvanté
N'en conçût qu'en tremblant toute l'impieté.
Le sang & le devoir soudain y firent naître (Maître,
Tendresse pour mon Gendre, & respect pour mon
Et ravi d'un remords qui conservoit ses jours,
Pour le fortifier j'employai ton secours;
Mais les honteux mépris d'une ingrate Princesse
Ont de ces sentimens dissipé la foiblesse.
Pour punir un orgueil qui ne m'étoit pas dû
A ses premiers transports tout mon cœur s'est rendu.
En vain j'ai voulu voir ma Fille couronnée,
Je n'ai vû que d'un Fils l'indigne destinée,
Et l'outrage éclatant que souffre son grand cœur
S'il demeure Sujet des enfans de sa Sœur,
Tout rempli d'un Objet & si cher & si tendre,
Le mien ne connoît plus de Maître ni de Gendre,
Et contre ses remords pleinement affermi,
Voit dans Honorius son plus grand Ennemi.

MUTIAN.

Qu'a-t-il pû pour ce Fils qu'il n'ait pas daigné faire?
Son rang de ce qu'il est d'un seul degré differe,
Encore un pas peut-être, & le Trône est au bout.

STILICON.

Un degré l'en separe; & ce degré c'est tout.

La grandeur la plus vaste est toûjours imparfaite
Quand d'un plus haut Empire elle se voit sujette,
Et ce qu'à commander elle donne de droits
Ne vaut pas la douleur d'obeïr une fois.
Cependant si tu veux blâmer mon injustice,
Songe qu'Honorius lui-même en est complice,
Et que par la rigueur d'un destin peu commun,
Je ne deviens ingrat que pour en punir un.
Après avoir au Trône élevé son enfance,
Contre ses Ennemis affermi sa puissance;
La généreuse ardeur d'une illustre amitié
D'un tout sauvé par moi me devoit la moitié.
Ne di point que peut-être il me l'eût accordée
Si pour prix de ma foi je l'eusse demandée;
Quand la Sœur dans mon Fils dédaigne un rang trop bas.
C'est me la refuser que ne me l'offrir pas.
Non que mon interêt m'eût forcé d'entreprendre
Si pour Eucherius j'eusse pû m'en défendre;
Mais enfin tous mes vœux ne se trouvent remplis
Que de l'avidité de voir regner ce Fils.
D'un Astre dominant l'indispensable empire
A cet arrêt du Sort me contraint de souscrire,
Et dussai-je y perir, quoi qu'il doive en coûter,
Pour lui laisser un Trône il faut l'exécuter.

MUTIAN.

Mais pourquoi lui cacher vos desseins de la sorte
Si son seul interêt à conspirer vous porte?
Devroit-il ignorer ce qu'on ose pour lui?

STILICON.

Oui, puisqu'à l'Empereur il serviroit d'appui,
Et que s'il peut l'apprendre, il n'est rien qu'il ne fasse
Pour détruire un projet qui le met en sa place.
D'ailleurs aimant ce Fils, je lui dois épargner
Tout ce qui le rendroit indigne de regner.
La tendresse pour lui qu'il faut que je soûtienne,
Aime à sauver sa gloire aux dépens de la mienne,
Et comme le mépris qui s'attache à son rang
Prend en lui pour objet la honte de mon sang,
Pour l'en justifier sans noircir son estime,
Mon cœur à sa vertu veut bien prêter un crime,
Et pour le couronner, y courant sans effroi

Le vanger de l'affront d'être ſorti de moi.

MUTIAN.

J'admire pour un Fils l'ardeur qui vous anime:
Mais ſongez-vous aſſez juſques où va ce crime,
Et que tout l'avenir condamnant ſa fureur,
Ne l'examinera que pour en prendre horreur?

STILICON.

Va, va, ſi l'avenir ne lui fait point de grace,
Il en louëra du moins l'inébranlable audace,
Et rendra ce qu'il doit aux ſurprenans tranſports
Qui me font voir le crime, & braver le remords.
Pein-toi mon entrepriſe encore plus effroyable;
Une grande ame ſeule en peut être capable.
Plus l'attentat eſt noir, plus ſon indignité
Veut du cœur le plus haut l'entiere fermeté.
Des plus ſacrés devoirs etouffer le murmure
C'eſt à ſes paſſions aſſervir la Nature;
Cet effort ne part point d'un courage abatu,
Et pour faire un grand crime il faut de la vertu.

MUTIAN.

Ce genre de vertu touche un peu trop votre ame.

STILICON.

Enfin tu veux en vain que j'en craigne le blâme,
La choſe eſt reſoluë, & tout prêt d'éclater,
Un lâche repentir ne ſauroit m'arrêter.
Il faut ſans balancer que dès cette nuit même
La mort d'Honorius couronne un Fils que j'aime.
Rien ne peut mettre obſtacle au deſſein que j'en fais,
Je puis tout ſur l'Armée, on me craint au Palais,
Et j'ai dans l'entrepriſe intereſſé ſans peine
Tous ceux dont le pouvoir l'eût dû rendre incertaine.
Ainſi pour voir l'effet que je m'en ſuis promis,
En ſecret chez Zenon aſſemble nos amis.
Zenon peut tout pour nous & brûle d'entreprendre
Dans une heure au plus tard j'aurai ſoin de m'y rendre,
Et là, pour le ſuccès d'un ſi hardi deſſein,
Nous choiſirons enſemble & le temps & la main.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLACIDIE, LUCILE.

PLACIDIE.

Quoi, pour un Trône offert par l'hymen qu'on propose
Aux soins d'Eucherius je devrois quelque chose,
Et lui donnerois droit de pouvoir se flater
D'avoir prêté la main à m'y faire monter?
Non, non, quand son conseil m'assûre une Couronne,
Je me dois le refus dont la fierte t'etonne,
Et tu pretens en vain que je puisse aujourd'hui
Faire paroître une ame aussi basse que lui.

LUCILE.

Quelle bassesse d'ame eclate dans ce zele
Dont l'ardeur toute pure au Trône vous appelle?
Sans trop d'emportement, qu'y pouvez-vous blâmer?

PLACIDIE.

La lâcheté d'un cœur qui feignit de m'aimer,
Et qui du plus beau feu s'imposant la contrainte,
En affecta les soins sans en sentir l'atteinte.

LUCILE.

Soupçonner dans le sien des sentimens si bas,
C'est en prendre pour lui qu'il ne merite pas.
Si-tôt qu'à vos souhaits on offre un Diadême,
Il fait gloire pour vous de se trahir soi-même;
D'un hymen qui le perd il va presser l'aveu,
Et dans ce grand effort vous doutez de son feu?

PLACIDIE.

Par un éclat trompeur cet effort t'a charmée.
On doit tout immoler à la personne aimée,
Mais d'un indigne sort le coup le plus fatal
Ne la fait point ceder à l'espoir d'un Rival.
Quand il faut que l'Amour jusque-là se trahisse,
La revolte plaît mieux qu'un si grand sacrifice,

Et quelque dur revers dont l'on ſoit combatu,
C'eſt aimer lâchement qu'avoir tant de vertu.

LUCILE.

Eh bien, ſa lâcheté va juſques à l'extrême.
Si vous le haïſſez, qu'importe qu'il vous aime,
Et par quel interêt vous pouvez-vous fâcher
Qu'il affecte un amour qui ne vous peut toucher?

PLACIDIE.

Quel interêt, helas!

LUCILE.

Votre cœur en ſoûpire?

PLACIDIE.

Ce ſoûpir t'en dit plus que je n'en voulois dire;
Tu viens de trouver l'art de me le derober.
Cache-toi la foibleſſe où tu me vois tomber,
Lucile, & s'il ſe peut, te déguiſant ma peine,
Prens un effet d'amour pour des marques de haine.

LUCILE.

Vous, de l'amour, Madame?

PLACIDIE.

Etonne, étonne-toi
De ce qu'il faut enfin confier à ta foi.
J'aime, & ce feu ſecret qui contraint ma franchiſe
L'eût combattuë en vain s'il ne l'eût pas ſurpriſe;
Il l'a pû d'autant mieux que contre ſon ardeur
Mon orgueil me ſembla répondre de mon cœur,
Et me fit négliger le ſoin de me défendre
D'eſtimer un Sujet indigne d'y pretendre.
Ainſi d'Eucherius le zele officieux
Cent fois ſur ſa vertu ſût arrêter mes yeux;
J'en connus tout le prix, j'en goûtai tous les charmes,
Je m'en ſentis emûë, & n'en pris point d'alarmes;
De l'éclat de mon ſang la jalouſe fierté
Au milieu du peril faiſoit ma ſureté.
Sur un appui ſi faux mon ame trop crédule
D'un chagrin inquiet rejetta le ſcrupule,
Et ne voulut pas voir que ſous ce piége adroit
L'eſtime bien ſouvent va plus loin qu'on ne croit.
J'en fis l'épreuve, hélas! quand je me crus capable
De rendre cette eſtime un peu moins favorable.
Vers un panchant ſi doux tout mon cœur emporté
Trou-

Trouva dans sa foiblesse une necessité ;
D'un feu qu'il devoit craindre il eut beau voir l'amorce,
Il voulut le combattre, & n'en eut pas la force,
Et vit bien que l'amour qu'il tâchoit d'étouffer,
Avant qu'il se declare, est sûr de triompher.

LUCILE.

Mais si d'Eucherius l'hommage a su vous plaire,
Vous deviez à ses vœux vous rendre moins contraire.
Pourquoi fuir un hymen qui les peut couronner ?

PLACIDIE.

Tu me connois, Lucile, & peux t'en étonner?
Je t'en ai fait l'aveu, j'aime, & pour mon supplice
De l'erreur de mes sens mon cœur s'est fait complice,
Et n'a pû resister à ces charmes flateurs
Qu'etalent à l'envi de si doux imposteurs;
Mais celles de mon rang; de leurs desirs maîtresses,
Savent purger l'amour de ses moindres foiblesses,
Et dérober sa flame aux douceurs de l'espoir
Quand il trahit leur gloire, ou blesse leur devoir.
Eucherius me plaît; mais ce que je suis née
Dans un si vaste orgueil pousse ma destinée,
Qu'un Trône seul offert à mes brûlans desirs
Me peut faire sans honte avouër ses soûpirs.
Mais que dis-je! sur lui si j'obtiens quelque empire,
Par son lâche conseil il cherche à s'en dedire,
Et j'ai crû bien en vain qu'il avoit merité
Des dédains où pour lui j'excitois ma fierté.
Oui, s'il t'en faut montrer l'aveuglement extrême,
Je ne l'ai dédaigné que parce que je l'aime,
Et qu'un pareil refus balançant son destin,
Lui pouvoit à l'Empire ouvrir quelque chemin.
L'Empereur Gratian pour une moindre cause
Daigna le partager avec que Theodose,
Et ce fameux exemple eût pû seul aujourd'hui
Forcer Honorius à faire autant pour lui.
Les soins qu'eut Stilicon d'elever son enfance
Meritoient pour son Fils cette reconnoissance,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'osant me declarer
J'eusse promis l'aveu qu'on lui fait esperer;
Mais quand pour Alaric j'apprens qu'il s'interesse,
Mon cœur ne sauroit trop condamner ma bassesse,

Et mon orgueil honteux qu'on ait pû l'abuſer...

LUCILE.

Ecoutez-le, Madame, avant que l'accuſer;
Le voici qui paroît.

SCENE II.

PLACIDIE, EUCHERIUS, LUCILE.

PLACIDIE.

J'Apprens avec ſurpriſe
Que l'eſpoir d'Alaric par vous ſe favoriſe;
Mais de mes ſentimens c'eſt aſſez mal juger
D'avoir crû que ce zele eût dequoi m'obliger.
Dans le rang que je tiens j'ai l'ame un peu trop vaine
Pour vouloir vous devoir la qualité de Reine,
Et forcer mon courage au lâche abaiſſement
D'écouter vos conſeils ſur le choix d'un Amant.

EUCHERIUS.

C'eſt donc ce qui manquoit à ma diſgrace extrême
Que quand ce triſte cœur s'immole à ce que j'aime,
Cet effort que ma flame en vain a combatu
N'eût que le faux éclat d'une lâche vertu?
Perſiſtez à mes vœux d'être toûjours contraire,
J'ai merité la mort quand je n'ai ſu vous plaire,
Et je dois croire égal d'en recevoir les coups,
Ou d'un hymen funeſte, ou de votre courroux.

PLACIDIE.

J'y pourrois conſentir ſans qu'on vous crût à plaindre.
Qui peut le conſeiller n'a pas lieu de le craindre,
Et s'offre à voir d'un œil pleinement ſatisfait
Le ſuccès d'un accord dont il preſſe l'effet.

EUCHERIUS.

Dites que votre haine enfin trop endurcie
Par l'excès d'un beau feu ne peut-être adoucie,
Et que ſon injuſtice aime à ſe déguiſer.
Ce qu'aujourd'hui pour vous le mien m'a fait oſer.
J'eſperois que par-là nous la verrions s'éteindre,
Que n'ayant pû m'aimer vous daigneriez me plaindre,
Et que pour vous ſervir prêt à quitter le jour,
La pitie m'obtiendroit ce que n'a pu l'amour;

Mais

Mais comme les mépris dont ma flame eſt ſuivie
A d'éternels malheurs auroient livré ma vie,
Ce que ſur mes deſirs ma vertu fait d'effort,
Ne vaut pas qu'un ſoûpir ſoit le prix de ma mort.

PLACIDIE.

Sur quelle étrange erreur cette plainte eſt formée!
A cauſe qu'on me cede on croit m'avoir aimée,
Et toute mon eſtime eſt le moins que je doi
A l'indigne attentat qu'on veut faire ſur moi?

EUCHERIUS.

Quoi, vous croyez aſſez l'aigreur qui vous anime,
Pour traiter d'attentat un conſeil magnanime,
Et m'attacher à vous ſans me conſiderer,
C'eſt démentir l'ardeur que j'ai ſu vous jurer?
Non qu'en un rang egal j'euſſe pû me reſoudre
D'attirer ſur mon feu ce dernier coup de foudre;
Mais je ſuis ſans murmure un ordre ſi fatal
Quand je vous cede au Trône, & non à mon Rival.
Je l'avouërai pourtant; à quoi que je m'apprête,
Le déplaiſir affreux de vous voir ſa conquête
N'aigrira pas ſi peu la douleur d'un Amant,
Qu'à ſa triſte disgrace il ſurvive un moment;
Mais puiſqu'un Sceptre ſeul peut remplir votre attente,
Je mourrai trop heureux de vous laiſſer contente,
Et du moins ce ſuccès de vos plus chers deſirs
Mêlera quelque joie à mes derniers ſoûpirs.

PLACIDIE.

Par trop d'aveuglement ta paſſion me brave;
Renonçant à mon cœur tu le fais ton eſclave,
Et de ton deſeſpoir ſuivant l'injuſte loi,
Tu prens droit de donner ce qui n'eſt pas à toi.
Connois, Eucherius, connois mieux ta Princeſſe;
Si de l'ambition la noble ardeur me preſſe,
Un Trône n'eſt pas tant qu'il me doive coûter
La honte du ſecours qui m'y feroit monter.
Quel zele injurieux, quelle vertu maligne
Brigue pour moi le rang dont ma naiſſance eſt digne,
Et te fait hazarder un temeraire effort
Pour attirer ſur toi la gloire de mon ſort?
Doutes-tu qu'en ſecret mon rang ne me réponde
D'elever mon deſtin à l'Empire du monde,

Et que son juste orgueil ne porte mes regards
Jusqu'à pouvoir un jour lui laisser des Cesars?
Regle mieux tes conseils, & bornes en l'audace;
Je ne veux rien devoir où je puis faire grace,
Et si toûjours le Trône echauffe mon desir,
Il est des Rois pour moi quand je voudrai choisir.

EUCHERIUS.

Je sai qu'il n'en est point à qui l'amour n'ordonne
De venir à vos pieds abaisser leur Couronne,
Et du choix d'Alaric si j'ai paru jaloux,
C'est sans m'être flaté de rien faire pour vous.
J'ai voulu seulement par une mort plus prompte
D'un hommage odieux vous epargner la honte,
Et dérober ce cœur qui se sent trop charmer,
Au crime glorieux de vous oser aimer
Vous en donnez l'arrêt, c'est a moi de le suivre;
Mais pour cesser d'aimer, je dois cesser de vivre,
Et l'hymen dont l'horreur accable mon amour
Est le plus sûr moyen de me priver du jour.

PLACIDIE.

Moi, j'ai fait quelque effort pour eteindre en ton ame
Ce que tes vœux offerts m'y firent voir de flame,
Et l'aigreur dont tu crois qu'elle ait dû m'animer
Ne t'auroit pû souffrir la liberté d'aimer?

EUCHERIUS

Qu'a donc fait ce mépris à mes vœux si contraire?
Il a dû te defendre un espoir téméraire;
Mais en vain ton amour en craindroit la rigueur,
Il part de ma naissance, & non pas de mon cœur,
Et la gloire d'aimer sans voir rien à pretendre,
Est le plus digne prix qu'un beau feu doive attendre.

EUCHERIUS.

Le mien de cette gloire est pleinement charmé;
Mais helas! aime t-on sans vouloir être aimé?

PLACIDIE.

Ne croi pas que jamais l'orgueil du Diadême
Relâche une Princesse à confesser qu'elle aime,
Et que sur ses desirs son rang puisse si peu,
Qu'il la laisse descendre à ce honteux aveu;
Mais comme d'injustice il la rend incapable,

Il

Il faut examiner ce qu'on a d'estimable,
Voir en soi ce qu'en eux les vrais Heros ont eu,
Se convaincre en secret de toute leur vertu,
S'en pouvoir applaudir, & sur un si bon signe
Se repondre du cœur dont l'on se trouve digne.
Non qu'enfin ce ne fût un bonheur assez vain
De meriter ce cœur sans mériter la main;
Mais c'est toûjours beaucoup à qui n'y peut prétendre,
Qu'au seul crime du Sort ayant droit de s'en prendre,
On ne lui puisse au moins dans un malheur si grand,
Reprocher qu'un defaut dont il n'est pas garand.

EUCHERIUS.

Ah! si par ce defaut ma passion extrême...

PLACIDIE.

Adieu, l'Empereur vient, aime, j'y consens, aime;
Mais si tu t'y resous, quoi qu'il faille endurer,
Sachant ce que je suis, aime sans esperer.

SCENE III.

HONORIUS, EUCHERIUS.
Suite de l'Empereur.

HONORIUS *à sa suite.*

Qu'on s'éloigne de nous.

EUCHERIUS.

Seigneur, dans quelle crainte
Me jette le chagrin dont votre ame est atteinte?
Je le voi qui s'explique au trouble de vos yeux.

HONORIUS.

Prens & lis, ce billet te l'expliquera mieux.

EUCHERIUS *lit.*

Malgré mille bienfaits une main trop ingrate
Vous doit à sa fureur cette nuit immoler.
De peur qu'avant ce temps l'entreprise n'éclate,
Devant aucun témoin je n'ose vous parler.
Beaucoup dans le Palais favorisent le Traître,
Et si vous le voulez connoître,
Faites qu'en secret & sans bruit
Dans votre cabinet je puisse être conduit.

ZENON.

Que contre vous, Seigneur, une main parricide...

Mais vous ſavez le nom du lâche, du perfide,
Et vous aurez appris l'ordre de l'attentat?

HONORIUS.

On n'oſe me parler de peur de faire éclat,
Et pour fuir ce peril, c'eſt par l'Imperatrice
Que ce billet reçû m'en a donné l'indice,
Avec tant de ſecret, qu'on lui peint tout perdu,
Si l'on peut découvrir qu'il m'ait été rendu.
Elle-même ignorant quel avis on me donne,
S'alarme pour l'Etat, & non pour ma perſonne
Et du trouble où me jette un coupable projet
Le ſeul Eucherius ſait encor le ſujet.

EUCHERIUS.

Il faut le prévenir, mais un ſi prompt orage
Par l'effroi du peril fait trembler mon courage,
Et mon zele d'ailleurs l'oſant examiner,
Dans l'avis de Zenon voit tout à ſoupçoner.
Ce dangereux eſprit m'eſt ſuſpect d'artifice,
Et vous donnant du crime un imparfait indice,
Le ſecret qu'il demande engage a preſumer
Qu'il peut convaincre mal ceux qu'il craint de nom-
(mer.

HONORIUS.

Qui te fait dans Zenon croire tant de baſſeſſe?

EUCHERIUS.

Le peu que pour l'Etat je ſai qu'il s'intereſſe.
Son zele en vain pour vous cherche à ſe ſignaler,
Qui peut rendre un billet auroit pu vous parler;
Et même en ce billet, par quelle politique
Vous taire les Auteurs d'un crime qu'il explique?
Un perfide, un ingrat, malgré mille bienfaits,
S'engage contre vous au plus noir des forfaits?
S'il vous falloit par là deviner le coupable.
Qui craindroit plus que moi d'en être crû capable?
Je tiens de vos bontes un ſort ſi glorieux...

HONORIUS.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin un ſcrupule odieux.
Sur ta fidelité je prens toute aſſurance,
Et pour te faire voir quelle eſt ma confiance,
Tout ce que j'apprendrai d'un attentat ſi noir,
C'eſt par toi ſeulement que je le veux ſavoir.
Va-t-en trouver Zenon, di-lui que je t'envoye,

Puiſ-

Puiſqu'il eſt dangereux qu'au Palais il me voie,
Et pour en être crû lui montrant ce billet.
Du ſort qu'on me prepare obtiens tout le ſecret,
Je le ſaurai de toi.

EUCHERIUS.

Tant de bonté m'accable,
Seigneur, mais s'il s'obſtine à taire le Coupable?

HONORIUS.

Ne crains pas qu'il refuſe à s'ouvrir avec toi;
Il ſait trop quels ſecrets je confie à ta foi,
Et ſuſpect s'il me parle, il n'aura pas de peine
A m'avertir par toi de celui qui le gêne.
Marcellin vient ici: va, ne perds point de temps,
Ton zele me répond de tout ce que j'attens.

SCENE IV.

HONORIUS, MARCELLIN.

HONORIUS.

As-tu porté mon ordre?

MARCELLIN.

Oui, Seigneur, & la treve
Fait naître pleine joie à voir qu'elle s'acheve.
De l'orgueil d'Alaric tous vos Chefs indignez
Formoient d'injuſtes vœux que vous leur epargnez,
Et j'admire l'ardeur que chacun d'eux prepare
A triompher d'un Got, à chaſſer un Barbare.
La Princeſſe le ſait, & je viens de la voir,
Mais rien dans ce revers n'a paru l'emouvoir,
Et d'un Trône échapé la disgrace éclatante
Lui laiſſe pour ſa perte une ame indifferente.

HONORIUS.

Son orgueil s'étudie à paroître adouci;
Mais je voi Stilicon, laiſſe-nous ſeuls ici.

SCENE V.

HONORIUS, STILICON.

HONORIUS.

Approche, & ſi toûjours la même ardeur t'enflame,
Viens juger de ma peine au trouble de mon ame.

On nous hait, Stilicon, & tes ſages avis
En tout temps pour l'Etat écoutés & ſuivis,
Dans mon gouvernement mêlent tant de foibleſſe,
Que Rome ſe trahit d'en ſouffrir la baſſeſſe.

STILICON.

Quoi, Seigneur, l'inſolence iroit juſqu'à l'abus!
On s'emporte à la plainte? on murmure?

HONORIUS.

On fait plus,
Et par une fureur que cette haine inſpire,
On en veut à mes jours, Stilicon, on conſpire.

STILICON.

On conſpire, Seigneur?

HONORIUS.

Qui l'eût jamais penſé,
Qu'un perfide à ma mort ſe fût intereſſé,
Et que né dans le Trône où m'affermit ton zele,
J'y duſſe redouter une main infidelle?
En vain l'ordre du Ciel a daigné m'y placer?
Tes ſoins m'en firent digne, & l'on m'en veut chaſſer.

STILICON.

Non, Seigneur, ce ſeroit de ces vaines alarmes
Qui ſervent d'un beau Regne à redoubler les charmes,
Et qui par leur menace étonnant les eſprits,
Du bien que l'on poſſede étalent mieux le prix.
L'apparence qu'un Prince & ſi grand & ſi juſte,
Que bien moins que ſon rang la vertu rend auguſte,
Chéri de tout ſon Peuple, adoré dans ſa Cour,
Autoriſât la haine à le priver du jour?

HONORIUS.

Il l'a fait toutefois, & Zenon...

STILICON.

Quoi, le traître,
Zenon, l'ingrat Zenon attente ſur ſon Maître,
Et ce que tout l'Enfer verroit avec horreur,
Il cherche à s'immoler un ſi bon Empereur?
Ah! ſans daigner l'ouïr de peur qu'il vous fléchiſſe,
Ne commettez qu'à moi l'ordre de ſon ſupplice,
Et ne vous laiſſez pas la triſte liberté
De conſulter ſon crime avec votre bonté.

HONORIUS.

A trop d'emportement ton zele te dispense;
Tu parles de supplice où je dois recompense,
Et ton avidité d'en voir punir l'Auteur,
Impute un parricide à mon Liberateur.
Oui, bien loin que Zenon à ma mort s'autorise,
C'est lui dont je reçois l'avis de l'entreprise,
Et sa fidélité qu'il n'a pû dementir,
Du peril que je cours cherche à me garantir.

STILICON.

Il vous en donne avis! mais achevez, de grace,
De quel lâche Assassin doit-on craindre l'audace?

HONORIUS.

C'est ce que son billet ne m'a point fait savoir.

STILICON.

Et je m'arrête encor? Seigneur, il faut le voir,
Ignorant le coupable on pourroit vous surprendre.

HONORIUS.

L'ordre est donné, demeure on me va tout apprendre,
Et du nom d'un Ingrat tu prens un vain souci
Si devant toi son crime est prêt d'être eclairci.
Mais quel est ce desordre où ton cœur s'abandonne?
Tu sembles interdit, ton courage s'etonne!

STILICON.

Quoi, quand la trahison cherche à vous accabler,
Je le pourrois, Seigneur, apprendre sans trembler?
Theodose à mes soins commit votre jeunesse,
Et ce cœur a pour vous conçû tant de tendresse,
Que redoutant un coup dont j'ignore le bras,
Dans l'horreur du peril je ne me connois pas.
Le secret de Zenon me tient l'ame à la gêne;
Vous aurez ordonné sans doute qu'on l'amene,
Et je crains pour cet ordre où vous vous assûrez,
Que vous n'ayez choisi quelqu'un des Conjurez.
Souvent pour mieux trahir le plus zele peut feindre,
Enfin tout m'est suspect où je vois tout à craindre,
Et je plains votre sort si sans plus differer
Moi-même de Zenon je ne cours m'assûrer.
Vos jours sont précieux, le peril est extrême,
Et je ne puis ici me fier qu'à moi-même.
Permettez donc, Seigneur...

HONORIUS *l'embrassant.*

O Prince trop heureux,
D'avoir dans sa disgrace un Ami genereux!
Que l'entreprise éclate aussi-tôt qu'elle est sûë,
Ne m'abandonne point, & j'en crains peu l'issuë,
Ta vüë est un secours qui m'en ôte l'effroi;
Et pour la renverser il me suffit de toi.
Mais en vain pour Zenon tu crains ce que j'ordonne;
Voi celui qui paroît, veux-tu qu'on le soupçonne?

STILICON.

Ah! Seigneur.

SCENE IV.

HONORIUS, STILICON, EUCHERIUS.

HONORIUS.

As-tu sû le nom de l'Assassin?
Parle, & devant ton Pere éclairci mon destin.

EUCHERIUS.

Seigneur, j'ai vû Zenon; & tâché de l'apprendre.
Dans la cour du Palais il s'étoit venu rendre,
Ou l'ayant à l'ecart adroitement tiré;
Je demande pour vous quel bras a conspiré.
Il en paroit surpris, son visage se trouble,
A me voir son billet sa surprise redouble.
Il demeure pourtant d'accord de l'attentat;
Mais me l'éclaircir mieux seroit trahir l'Etat,
Il suffit que je sache un complot si funeste,
Et ce n'est qu'à vous seul qu'il peut dire le reste.

HONORIUS.

Zenon ne t'a rien dit!

STILICON.

Et tu n'as point pressé?

EUCHERIUS.

J'ai tenté cent efforts, & n'ai rien avancé.
J'ai beau de l'entreprise examiner la rage,
Il ne peut là dessus s'expliquer davantage.
Ce que par son aveu je croi justifier,
C'est à vous seulement qu'il le doit confier,
Et même je vous livre à la fureur d'un Traître,

Si je découvre ailleurs ce qu'on m'en fait connoître;
Il m'engage au secret, & pour se voir sans bruit
Par des lieux derobes près de vous introduit,
Comme sans nouvel ordre il n'y sauroit pretendre,
Dans le bois du jardin il est alle l'attendre.

HONORIUS.

Zenon ne te dit rien, & veut m'entretenir?

STILICON.

Ah! Seigneur, que de maux s'offrent à prévenir!
Zenon cherche à vous perdre, & de son artifice!
Mon Fils trop imprudent s'est rendu le complice,
Puisqu'enfin son silence etant à redouter,
Pour fuir toute surprise il devoit l'arrêter.

EUCHERIUS.

J'ai craint que cet éclat fit sur l'heure entreprendre.

HONORIUS.

Quoi, jusque sur un Fils ton soupçon peut descendre?

STILICON.

Non, Seigneur; de mon sang l'exacte pureté
Ne me repond que trop de sa fidelité,
Et si pour la noircir il étoit assez lâche,
Ma main dans tout le sien en laveroit la tache;
Mais s'agissant d'apprendre un si noir attentat,
La plus foible imprudence est un crime d'Etat.
C'est hazarder ensemble & vos jours & l'Empire.

HONORIUS.

Tu crois donc que Zenon...

STILICON.

Oui, je croi qu'il conspire,
Et ne veut sans témoins vous voir & vous parler
Que pour prendre son temps à vous mieux immoler.
Je connoi dans la Cour ce qu'il a fait de ligues,
Et pour peu qu'au Palais il ait formé d'intrigues,
Si de votre personne il nous tient éloignés,
Vos Gardes par ses soins se trouveront gagnés.
Ne lui donnez point lieu de vous pouvoir surprendre.

HONORIUS.

Quoi? sur un seul soupçon refuser de l'entendre?

STILICON.

Non, mais comme pour vous on doit s'en prévaloir,
Faites changer la Garde avant que de le voir;

Otez à ſon eſpoir ce moyen de vous nuire,
Et quand auprès de vous on le viendra conduire,
Donnant ordre au paſſage à le faire arrêter,
Quel que ſoit ſon ſecret, forcez-le d'éclater.

HONORIUS.

Ah! que ne dois-je point à ta rare prudence!
Elle aſſûre mes jours contre la violence.
Je t'en laiſſe le ſoin, ordonne ſur ce point,
Change, diſpoſe, agi; toi, ne me quitte point.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HONORIUS, EUCHERIUS.

HONORIUS.

Diſſipe, Eucherius, diſſipe ces alarmes.
Quand Zenon hautement prendroit enfin les armes,
Et qu'Auteur d'un complot dont il te voit inſtruit,
Il voudroit par la force en recueillir le fruit,
D'un ſi hardi deſſein quelle que fût la ſuite,
Je plaindrois mon malheur ſans blâmer ta conduite,
Puiſqu'un deſtin égal étoit à redouter
De l'aveugle chaleur qui l'eût fait arrêter.
A voir par cet éclat la trame découverte,
Soudain les Conjurés euſſent preſſé ma perte,
Et précipitant tout, auroient jetté mes jours
Dans un peril plus grand que celui que je cours.
Tu m'en as épargné la triſte certitude.

EUCHERIUS.

La crainte à mon eſprit en eſt toûjours bien rude,
Et pour être ſans troubles en de tels attentats,
Le coup ſeul trop ſouvent fait connoître le bras.

HONORIUS.

C'eſt dans la trahiſon un peril ordinaire?

Mais

Mais nous les préviendrons par les ſoins de ton Pere,
Le voici qui deja l'aura ſu detourner.

SCENE II.

HONORIUS, STILICON, EUCHERIUS.

HONORIUS.

EH bien, Zenon vient-il?

STILICON.

On va vous l'amener;
Seigneur, & Mutian s'eſt chargé de le prendre
Où lui-même au jardin a promis de ſe rendre.
Sans en ſavoir la cauſe il doit ſecretement
Le conduire de-là dans cet appartement,
Où nous le forcerons, quelqu'en ſoit le myſtere,
D'expliquer hautement ce qu'il a voulu taire.
Ainſi coupable ou non, Seigneur, vous l'allez voir,
Sans que les Conjurés en puiſſent rien ſavoir,
Et quand même ſur l'heure ils le pourroient appren-(dre,
En vain à force ouverte ils voudroient entreprendre,
J'ai ſu pourvoir à tout, & mes ordres ſecrets
M'aſſûrent de la Ville ainſi que du Palais.

HONORIUS

O zele qu'à jamais il faudra qu'on admire!
Une ſeconde fois je te devrai l'Empire,
Tes ſoins dans mon enfance à maintenir mes droits
M'avoient ſu conſerver le rang où je me vois;
Par eux Rome toûjours reſpecta mon peu d'âge,
Et maintenant qu'un traître à conſpirer s'engage,
La même ardeur encor s'intereſſant pour moi...
Mais je vai mieux ſavoir tout ce que je te doi,
J'apperçoi Mutian.

STILICON.

Ciel! de quelle disgrace
Par un retour ſi prompt reçoi-je la menace?
Peut-il au rendez-vous s'être deja trouvé?

SCE-

SCENE III.

HONORIUS, STILICON, EUCHERIUS, MUTIAN, MARCELLIN, Suite.

MUTIAN.

Ah, Seigneur! ſavez-vous le malheur arrivé?
Zenon...

HONORIUS.

Eh bien, Zenon?

STILICON.

Voudroit-il entreprendre?
Parlez.

MUTIAN.

Dans le jardin je ſongeois à me rendre,
Quand le nom de Zenon que ſuivent de longs cris,
M'arrêtant tout à coup, me laiſſe tout ſurpris.
Je quitte l'eſcalier, & ce grand bruit m'engage
A détourner mes pas vers cet obſcur paſſage,
Dont le ſentier étroit, éclairé d'un faux jour,
Juſqu'en ce Cabinet offre un ſecret détour.
Là tout ſaiſi d'horreur d'une triſte rencontre,
Je cherche à dementir ce que mon œil me montre.
De trois coups de poignard qui lui percent le flanc,
L'infortuné Zenon tout baigné dans ſon ſang...

HONORIUS.

Zenon eſt mort? ah Ciel!

EUCHERIUS.

Quoi, Zenon...

STILICON.

O disgrace!
Mais enfin?

MUTIAN.

Je m'approche, & chacun me fait place!
En lui prenant la main je me la ſens preſſer,
Un reſte de vigueur ſemble ſe ramaſſer,
Je l'entens qui ſoûpire.

STILICON.

O ſuccès favorable!
Il a parlé ſans doute, & nommé le Coupable?

MUTIAN.

Il l'a voulu du moins, mais l'effort qu'il y fait
Hâte sa destinée, & trompe mon souhait;
Il expire.

STILICON.

Et du crime on n'a pû rien connoître?

MUTIAN.

Beaucoup l'environnoient lorsqu'on m'a vû paroître,
Je m'en informe à tous, mais tous le croyant mort,
Sans en avoir rien sû, plaignoient son triste sort.

HONORIUS.

Le mien est plus à plaindre, & dans cette disgrace
Les funestes soupçons ou mon cœur s'embarrasse,
Avecque tant d'horreur en confondent l'espoir.
Qu'il n'ose examiner ce qu'il craint de savoir.
Eucherius a sû l'avis que l'on me donne.
Zenon qu'il va trouver ne lui nomme personne,
Il ne l'arrête point, & lorsqu'il est mandé,
Ce malheureux Zenon se trouve poignardé!
Helas! comme à le voir c'est toi seul que j'employe,
Lui mort, Eucherius, que faut-il que je croye?
As-tu juré ma perte, & son sang repandu
Te rend-il ton secret quand le mien est perdu?

EUCHERIUS.

Me soupçonner, Seigneur, moi?

HONORIUS.

Que puis-je donc faire?
Si je veux t'excuser, je condamne ton Pere,
Et le fatal soupçon qui m'accable aujourd'hui
Ne s'eloigne de toi que pour tomber sur lui.
Du crime dont Zenon m'a donné connoissance
Seuls vous avez reçû tous deux la confidence,
Et mon malheur est tel, que mon sort le plus doux
Est d'avoir quelque lieu de douter entre vous.
Doutons, puisque par là du moins en apparence
Le Criminel encor garde quelque innocence.
Dures extremités où je me vois reduit!
Ce que je dois à l'un est par l'autre detruit.
Tous deux contre un ingrat m'ont fait voir même zele,
Mais si dans mon malheur l'un m'est encor fidelle,
Mon cœur est sur ce choix contraint de balancer;

Il

Il a peur de punir s'il veut recompenſer,
Et n'oſe à l'Innocent ſe rendre favorable,
De crainte en le cherchant de trouver le Coupable.
Qui que tu puiſſes être, ô Coupable trop cher,
Qui confondant ton crime as l'art de te cacher,
Dût l'erreur où je ſuis me devenir funeſte,
Laiſſe m'en la douceur, c'eſt tout ce qui me reſte.
Cette incertaine mort dont je ſuis menacé
Me plaît mieux que la tienne où je ſerois forcé,
Et je n'ai point à craindre un deſtin plus contraire
Qu'être reduit à perdre une tête ſi chere;
De tous ſes coups pour moi c'eſt là le plus affreux.
Pour couvrir le Coupable offre-m'en toûjours deux,
Empêche l'Innocent de ſe faire connoître,
Et parois-le du moins puisque tu ne peux l'être.

STILICON.

Ah! Seigneur, dans l'horreur dont je me ſens frapé
Pardonnez ſi mon trouble eſt ſi tard diſſipé,
Et ſi tant de bontés m'arrachent avec peine
Le déplorable aveu qui m'acquiert votre haine.
Je le nierois en vain, le crime eſt averé,
Eucherius ou moi nous avons conſpiré,
Le malheur de Zenon en convainc l'un ou l'autre,
Et quand ſon ſang verſe marque la ſoif du vôtre,
Un ſcrupule douteux retient trop votre bras
Si le coupable l'eſt, le crime ne l'eſt pas.
Il faut punir, Seigneur, & ſans incertitude
Votre courroux m'en doit la peine la plus rude,
Puis qu'armant contre moi ſa plus fiere rigueur,
Vous êtes sûr d'en perdre, ou la cauſe, ou l'auteur.
D'une ou d'autre façon ma mort eſt neceſſaire,
Je ſuis par moi coupable, ou le ſuis comme Pere,
Qui detournant de moi l'attentat entrepris,
Ne puis être innocent des crimes de mon Fils.
C'eſt moi qui dans ſon cœur lui donnant la naiſſance,
En dois avoir jetté l'effroyable ſemence,
Enraciné l'inſtinct, & coulé dans ſon ſang
L'abominable ardeur de vous percer le flanc.
Comme avecque la vie il l'a de moi reçûe,
De ce ſang malheureux la ſource eſt corrompuë,
Et ſi rien juſqu'ici n'en ſemble être connu,

C'eſt

C'eſt que de mes forfaits le temps n'eſt pas venu.
Que ma mort au plûtôt, Seigneur, vous en délivre;
Ils pourroient eclater ſi vous me laiſſiez vivre,
Et cedant au Deſtin qui nous entraine tous,
Ma main peut-être, helas! attenteroit ſur vous.
Ainſi puiſque ce ſang me rend de tout capable,
Vous pouvez ſans erreur me traiter en coupable.
Prononcez, & par-là daignez me dérober
Au peril des forfaits où je pourrois tomber.

HONORIUS.

Qu'en vain en t'accuſant ta tendreſſe de Pere
Veut connoître une erreur qui me ſeroit trop chere,
Si dans ce qu'à mes yeux ta vertu vient offrir,
Cent preuves de ta foi me la pouvoient ſouffrir!
Qui s'eſt dans mon jeune âge empêché d'entreprendre,
Ne me peut envier ce qu'il a ſu me rendre,
Et plus à ces clartés je tâche à reſiſter,
Moins leur cruel éclat me permet de douter.
Je vois... te le dirai-je, & ma juſte colere....

STILICON.

Oui, Seigneur, accablez un miſerable Pere
Sur ce cœur affligé portez les derniers coups,
Tout ce que vous voyez je le vois comme vous,
Helas! où m'emportoit une indigne tendreſſe!
J'ai mérité l'arrêt dont ma douleur vous preſſe;
Mais cette triſte mort dont j'attens le ſecours,
Sans une autre victime aſſûre mal vos jours.
En vain ſur moi d'abord la Nature incertaine,
De l'attentat d'un Fils vouloit jetter la peine,
Et me perſuader, pour lui ſervir d'appui,
Qu'il s'expieroit aſſez ſi je mourois pour lui,
Je dois mourir ſans doute, & d'un forfait ſi lâche
Il faut que tout mon ſang efface enfin la tache;
Mais ce Fils trop perfide, & toutefois trop cher,
A ſa peine par là ne ſe peut arracher.
Qu'il periſſe l'ingrat, dont la rage ſecrette
Par votre ſeule mort ſe peut voir ſatisfaite.
Voilà, voilà, Seigneur, où l'amour l'a réduit,
De ſes vœux ſans un Trône il attend peu de fruit.
La Princeſſe obſtinée à dédaigner ſa flame
N'abaiſſe qu'à ce prix la fierté de ſon ame,

Et le lâche, aux transports d'un criminel espoir
A laissé contre vous seduire son devoir.

EUCHERIUS.

Et mon Pere lui-même aide au sort qui m'accable ?

HONORIUS.

Pour te faire innocent nomme donc un coupable,
Je n'attache sur toi mes soupçons qu'à regret;
Mais qui peut de Zenon avoir su le secret ?

EUCHERIUS.

Tantôt en lui parlant, Seigneur, de l'entreprise,
J'ai vû sur son visage une etrange surprise,
Et comme cent temoins la pouvoient observer,
Quelqu'un en le perdant aura crû se sauver.
Souvent à prévenir la défiance engage.

HONORIUS.

Ah, si de ta fureur sa mort n'etoit l'ouvrage,
C'est vers ce rendez-vous l'un à l'autre donné
Qu'une barbare main l'auroit assassiné.
Dans le bois du Jardin loin de t'aller attendre,
Ici seul en secret il cherchoit à se rendre.
Se defiant des lieux ou tu veux l'attirer,
Sa foi pour m'avertir n'a plus à differer,
Et lorsque pour me voir à tout il se hazarde,
Dans un obscur passage un Traître le poignarde.

EUCHERIUS

Prenant un rendez-vous il a su m'abuser;
Mais de sa mort par-là me doit-on accuser?

HONORIUS.

Fai croire, si tu peux, ces preuves trop grossieres,
Pour voir ton crime, helas! j'ai bien d'autres lumieres
Zenon à me parler voit le peril trop grand,
Il hazarde un billet qu'en secret on me rend;
L'Imperatrice en vain de se taire est capable,
De peur qu'elle ne l'ouvre il cache le coupable,
Et ne l'auroit pas tû, s'il n'eût craint qu'en effet
La Sœur n'aidât du Frere à couvrir le forfait.
D'ailleurs, lorsque j'éleve un si rare service,
Tu me le fais soudain soupçonner d'artifice.
Si j'accuse un ingrat qui viole sa foi,
Tu prevois qu'il s'apprête à parler contre toi,
Tant de précaution marque une indigne ruse.

Qui

Qui se trouve innocent ne craint point qu'on l'accuse »
Et ce qui te convainc, tu te vois dedaigner
Si tu ne mets ma Sœur en etat de regner;
Mes jours sacrifies flatent ton esperance,
Sans haïr ta personne elle hait ta naissance,
Et ma mort t'assûrant le pouvoir souverain,
Il faut percer mon cœur pour meriter sa main.
Tu t'y resous enfin, & l'ardeur qui t'entraine...

STILICON.

O crime, dont l'horreur ne se conçoit qu'à peine!
M'en as-tu vû capable, & honteux d'obeïr,
As-tu reçu de moi l'exemple de trahir?
Quand le lâche Rufin arma contre son Maître,
Me trouva-t-on trop lent a prevenir ce Traître,
Et d'un Peuple depuis enclin aux remûmens,
Quel autre a mieux que moi calme les mouvemens?
Que dans le plus beau sort souvent la chute est prompte?
J'ai vécu glorieux pour mourir dans la honte,
Et voir le Ciel lasse de me servir d'appui,
Confondre ma vertu dans le crime d'autrui.

HONORIUS

Va, tu le crains en vain, mais toi, pour ta defense,
Ingrat, dedaignes-tu de rompre le silence?

EUCHERIUS.

Que vous dirois-je, helas! qui pût me secourir?
Je suis ne malheureux, & je cherche à mourir.

STILICON.

Quoi, ton malheur, perfide, est toute ton excuse?

EUCHERIUS.

Un Pere me condamne, & mon Maître m'accuse,
A leurs justes soupçons que pourrois-je opposer?
Je voi que l'apparence aide à les abuser,
Et que ce cœur surpris d'un crime abominable,
Ne peut être innocent s'ils l'estiment coupable.

HONORIUS.

Donc ta rage te plaît, & pour mieux en joüir
Par ces deguisemens tu me crois eblouïr?
Non, non, contre un soupçon si fort, si legitime,
Ne te défendre point, c'est redoubler ton crime.
Di qu'en te seduisant, l'amour t'y sut forcer,

Et

Et par ton repentir tâche de l'effacer.

EUCHERIUS.

Pour effacer celui dont votre erreur m'accuſe,
Il faut du ſang, Seigneur, & non pas une excuſe,
Et tout le mien ſuffit à peine à l'expier,
Si le Deſtin s'obſtine à me calomnier.
Il a juré ma perte, & de ſa violence
Je ne puis appeller qu'à ma ſeule innocence.
Qui fuit plus que la mort de telles trahiſons;
Surpris d'être accuſé, dans l'abus qui l'opprime,
Par ſon ſilence ſeul il repouſſe le crime,
Et ſtupide & muet en des ſoupçons ſi bas,
Prouve ſon innocence à ne la prouver pas.

HONORIUS.

Eh bien, ingrat, eh bien, ſois ferme à ne rien dire.
Voudras-tu point encor nier que l'on conſpire,
Qu'un Traître oſe attenter?

EUCHERIUS.

On le nieroit en vain,
Zenon aſſaſſiné rend le crime certain;
Mais à quelques ſoupçons qu'il expoſe mon zele,
J'ignore le Coupable, & je vous ſuis fidelle.

STILICON.

Quoi! lâche, ſur ton cœur le remords ne peut rien?

HONORIUS.

Dérobe-le toûjours aux tendreſſes du mien;
Voici par qui ſans toi nous pourrons tout apprendre.

EUCHERIUS.

Quoi, vous croyez, Seigneur....

HONORIUS.

Je ne puis plus t'entendre,
Qu'on le tienne en lieu sûr, Marcellin.

EUCHERIUS.

Mon ſouci
N'eſt pas...

HONORIUS *à Marcellin.*

Suivez votre ordre, & l'éloignez d'ici.

SCE-

SCENE IV.

HONORIUS, THERMANTIE, PLACIDIE, STILICON, MUTIAN, LUCILE.

HONORIUS *à Thermantie.*

Ah, Madame!

THERMANTIE.

Ah? Seigneur, que vient-on de me dire?

HONORIUS.

Ce qui m'arrache l'ame, Eucherius conſpire,
Et l'ingrat, qu'au remors en vain j'ai crû forcer,
Aime ſon crime aſſez pour ne rien confeſſer;
Mais ma Sœur nous en peut éclaircir l'entrepriſe.

PLACIDIE.

Lui, conſpirer, Seigneur?

HONORIUS.

En êtes-vous ſurpriſe,
Et vous étonnez vous que pour vous meriter
Au Trône de ſon Maître il aſpire à monter?
La loi qu'à ſon amour votre orgueil en impoſe
Soûtient avec éclat le ſang de Theodoſe,
Et ces dignes complots dont je previens les coups,
Rempliſſent la fierté qu'il exige de vous.

PLACIDIE.

Si j'ai tout le pouvoir qu'en moi vous ſemblez craindre,
Cette fierté, Seigneur, m'autoriſe à me plaindre,
Et prendre pour affront l'indigne emportement
Qui dans un Criminel veut trouver mon Amant.
L'amour qu'à ſes pareils une Princeſſe imprime,
Rend le cœur qu'il occupe incapable de crime.
Et pour Eucherius ce droit eſt ſi puiſſant,
Que s'il m'aime en effet, il doit être innocent,
Ma vertu fait ſa regle en tout ce qu'il peut faire.
D'un peu d'orgueil peut-être elle a le caractere,
L'éclat d'un ſang illuſtre eſt ſon plus cher appas,
Mais un ſi noble orgueil n'inſpire rien de bas
S'il tient l'ardeur du Trône & douce & legitime,
Il fait la dedaigner dès qu'il en coûte un crime,
Et c'eſt d'Eucherius connoître mal la foi,

Que

Que vouloir présumer qu'il conspire pour moi.
Qu'on me réponde en lui d'une amour veritable,
Je repondrai qu'à tort vous le croyez coupable,
Et qu'il me connoît trop pour s'être enfin flaté
De surprendre mon cœur par une lâcheté.

HONORIUS.

Jusqu'où l'orgueil du sang contre moi vous abuse!
La cause de son crime en doit être l'excuse,
Et quand à conspirer pour vous il se resout,
D'un si lâche forfait votre vertu l'absout;
Qui le fait votre Amant l'en doit croire incapable?

THERMANTIE.

Mais surquoi s'assûrer, Seigneur, qu'il soit coupable?

HONORIUS.

Sur cent preuves, helas! qu'il n'a pû démentir;
Si Zenon en secret tâche de m'avertir,
S'il n'ose me parler de peur qu'on le soupçonne,
S'il vous donne un billet sans y nommer personne,
C'est qu'en m'avertissant, s'il fait rien éclater,
Il trouve Eucherius par tout à redouter.
Il vous craint comme Sœur s'il s'ouvre sans reserve,
S'il me parle au Palais, Eucherius m'observe;
Enfin par son amour sa vertu se détruit,
Il aime, il cherche à plaire, & c'en est-là le fruit.

PLACIDIE.

Eh bien, jusques au bout poussez votre injustice,
D'un forfait odieux declarez-moi complice,
Prenez l'occasion de vanger sur mon sang
Le refus d'un hymen qui trahissoit mon rang.
Quand j'aurai par ma mort saoule votre vangeance,
D'Eucherius alors vous croirez l'innocence,
Et ferez vanité de ne plus deguiser,
Que pour me perdre seule, on voulut l'accuser.

STILICON.

Ah! Madame, quittez une erreur volontaire.
N'excusez point un Fils que desavouë un Pere;
Le sang en sa faveur auroit seduit ma voix,
Mais contre mon devoir la Nature est sans droits.
Vous voyez son forfait dans l'ardeur qui l'anime,
En vous osant aimer, il fit un premier crime,
Et son respect pour vous par son feu violé,

N'a

N'a pû dans un plus grand voir ſon cœur ébranlé,
Hors l'objet qui le charme il n'a rien à connoître,
Pour gagner ſa Maîtreſſe il veut perdre ſon Maître,
Et tient ſon attentat facile à pardonner,
Si vous demandant grace il peut vous couronner.

THERMANTIE.

Mais cependant, Seigneur, d'une lâche entrepriſe
On ne peut trop pour vous redouter la ſurpriſe,
Il faut pourvoir ſur l'heure à votre ſûreté.

PLACIDIE.

Oui, Madame, & punir qui l'aura mérité.
Attendant que du crime on ait quelque lumiere,
Dans mon appartement je me fais priſonniere;
Prête à repondre à tout, on m'y peut obſerver.

Elle ſort.

STILICON.

O Sort, dont le caprice oſa trop m'élever.

HONORIUS

Va, ſi de ſa fureur quelque choſe eſt à craindre,
Songe à m'en préſerver, & non pas à te plaindre.
Donne ordre...

STILICON.

Moi, Seigneur? prendre quelque pouvoir
Quand je deviens ſuſpect du crime le plus noir?
Non, non, pour me cacher l'opprobre de ma race,
Je demande la mort par juſtice ou par grace,
Et que vous m'épargniez la honte où je me voi
D'avoir fait naître un Fils ſi peu digne de moi.
Voudroit-on qu'en lui ſeul ſa lâcheté punie
M'en laiſsât après lui trainer l'ignominie?
L'horreur m'en fait trembler & voulant le trépas,
Vous me puniriez trop de ne me punir pas.

HONORIUS.

O devoir toûjours ferme, & vertu trop ſevere?
Madame, prenez ſoin de conſoler un Pere,
C'eſt perdre trop de temps au peril où je ſuis.

THERMANTIE.

Helas! que peut une ame où regne tant d'ennuis?

MUTIAN *bas à Stilicon.*

Seigneur, contre ce Fils témoigner tant de haine?

STILICON.

Je ſai ce que je ſais, ne t'en mets point en peine,
Et demain tiens-toi sûr de voir ſelon tes vœux,
Eucherius au trône, & Stilicon heureux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDIE, LUCILE.

PLACIDIE.

Le crime eſt éclairci! que me dis-tu, Lucile?

LUCILE.

Que du moins le Coupable à connoître eſt facile,
Et qu'il ſe cache en vain, lors qu'un heureux deſtin
De Zenon dans Felix nous livre l'Aſſaſſin.

PLACIDIE.

Felix? quoi, cette mort eſt l'effet de ſa rage?

LUCILE.

Flavie entroit alors dans cet obſcur paſſage,
Et s'arrêtant au bruit, mais ſans rien diſcerner,
Entend, *quoi c'eſt Felix qui m'oſe aſſaſſiner?*
Interdite & tremblante, elle quitte la place.
Rencontre Theodor, lui dit ce qui ſe paſſe.
Il l'oblige à s'en taire, & prudent & diſcret
En vient à l'Empereur découvrir le ſecret.
Lui que d'Eucherius le triſte ſort accable,
Craint de voir un Témoin qui convainc le Coupable,
Et mandant Stilicon, lui veut perſuader
De pourvoir en ſecret à le faire évader;
Mais loin que Stilicon à cet ordre obeïſſe,
Si ſon Fils eſt coupable, il conſent qu'il periſſe,
Et quoi que de Felix il doive redouter,
C'eſt lui-même auſſi-tôt qui le fait arrêter.
Voila de Mutian ce que je viens d'apprendre

PLACIDIE.

Mon cœur dans ce qu'il ſent a peine à ſe comprendre,

La joïe & le chagrin y viennent tour à tour
Entretenir ma crainte, & flater mon amour.
Mes vœux d'Eucherius embrassent la defence,
J'en voudrois deja voir éclater l'innocence,
Et par l'effet d'un charme aussi doux que pressant,
Je crains pour mon orgueil s'il se trouve innocent.
A voir un malheureux que le Destin opprime,
On laisse agir pour lui tout ce qu'on eut d'estime,
Et quoi qu'assez souvent l'amour s'y trouve joint
La pitié l'autorise; on ne s'en defend point.
L'ame qu'elle seduit s'en laissant trop atteindre,
Prend sujet d'admirer ce qu'elle voit à plaindre.
En vain dans cette ardeur on la veut refroidir,
Elle se trouve emûë, & s'en ose applaudir,
Et croyant d'elle-même être toûjours maîtresse,
Sur sa compassion excuse sa tendresse.
C'est par ce sentiment qui sembloit m'y forcer,
Que pour Eucherius j'ai crû m'interesser;
Sa vertu que soûtient l'eclat le plus insigne,
D'un soupçon lâche & bas me l'a fait voir indigne,
Et pour en repousser l'injurieux abus,
J'ai suivi de mon cœur le mouvement confus.
Ce cœur s'est attendri, mais quoi qu'il en soûpire,
Je doute si jamais il s'en voudra dédire,
Et si dans un Sujet son fier emportement
Dédaignera toûjours d'avouër un Amant.

LUCILE.

Quelque tendre pitié qui vous porte à le plaindre,
Il n'est guere en état de vous la faire craindre.
La conjecture est forte, & l'indice pressant;
Tout le rend criminel.

PLACIDIE.

Mais il est innocent,
Et dequoi que son cœur pour regner fût capable,
Quiconque ose m'aimer ne peut-être coupable.

LUCILE.

Un si beau sentiment feroit tout présumer,
Si l'on aimoit toûjours quand on jure d'aimer.
Il peut feindre avec vous.

PLACIDIE.

Mais, Lucile, je l'aime.

S'il peut feindre avec moi, puis-je feindre de même,
Et crois-tu que mon cœur pût trahir ma fierté,
Jusqu'à vouloir s'entendre avec sa lâcheté?
Non, non, ces vains dehors d'une fausse tendresse
N'éblouissent jamais les yeux d'une Princesse;
Elle prend dans son sang l'infaillible pouvoir
De donner de l'amour avant qu'en recevoir.
Incapable d'erreur dans les feux qu'elle excite,
Elle y voit la vertu soûtenir le mérite,
Et sur ces seuls garands se laissant enflamer,
Elle est sûre en aimant de s'être fait aimer.

LUCILE.

Ce droit d'un sang illustre est le vif caractere;
Mais absoudre le Fils, c'est condamner le Pere.
Croyez-vous Stilicon capable d'attenter?

PLACIDIE.

Il aime l'Empereur, on n'en sauroit douter,
Ce qu'il a fait pour lui défend qu'on le soupçonne;
Mais dans sa dureté son courage m'étonne;
Et je ne comprens point quel jaloux desespoir
Immole Eucherius à son triste devoir.
Si l'amour en secret m'en fait voir l'innocence,
Le sang pour l'éclairer n'a pas moins de puissance,
Et ces douces clartés devroient également
Lui repondre d'un Fils comme à moi d'un Amant.

LUCILE.

Voici par qui savoir qui des deux est à plaindre.

SCENE II.

PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE.

PLACIDIE.

La perfidie enfin n'est-elle plus à craindre?
En connoit-on l'Auteur? Felix a-t-il parlé?

MARCELLIN.

Le secret vient par lui d'en être revelé.
Eucherius...

PLACIDIE.

Eh bien? Eucherius conspire?

MAR-

MARCELLIN.

Felix s'eſt obſtiné long-temps à ne rien dire,
De la mort de Zenon par Flavie accuſé,
Il ne peut s'emouvoir d'un crime ſuppoſé.
En vain pour ebranler ſon inſolente audace
On fait agir d'abord & promeſſe & menace,
Il tient ſon innocence un aſſez ferme appui,
Et ces divers efforts n'auroient pû rien ſur lui,
S'il n'eût vû Stilicon par les plus rudes gênes
Reſolu d'en tirer des lumieres certaines.
Il s'etonne, on le preſſe, & tremblant & confus,
Il gauchit, parle, avouë, & nomme Eucherius.

PLACIDIE.

Il l'accuſe?

MARCELLIN.

Oui Madame, & déteſtant ſon crime
Nous apprend quel motif à conſpirer l'anime;
Qu'ayant vû votre cœur du Diadême epris,
Il croyoit par ce charme ébloüir vos mepris:
Que trahi par Zenon, un revers ſi contraire
L'avoit fait auſſi-tôt ſonger à s'en defaire,
Et que pour ce grand coup d'un prompt ſuccès ſuivi,
C'eſt ſon bras en ſecret dont il s'etoit ſervi.

PLACIDIE.

Ah, Lucile!

LUCILE.

Madame...

MARCELLIN.

Enfin on les confronte,
Eucherius rougit de colere & de honte,
Quoi que Felix ſoûtienne, il oſe le nier,
C'eſt un lâche apoſte pour le calomnier.
Qu'on les expoſe enſemble aux plus cruels ſupplices,
On verra l'impoſture, on ſaura les Complices.
C'eſt par-là que Felix le convainc du forfait,
Il s'offre à les nommer, & les nomme en effet.
L'Empereur ſeul les ſait, & leur rage l'étonne;
Pour les faire arrêter l'ordre ſecret ſe donne,
Et comme ſi leur ſort ne regloit pas le ſien,
Eucherius le voit, & ne confeſſe rien.

PLACIDIE.

Ah, le traître! Il croit donc que ses lâches Complices,
Sans trahir son secret braveront les supplices,
Que rien par leur rapport ne doit être eclairci?

MARCELLIN.

Madame, l'Empereur va l'envoyer ici.
Comme l'Amour peut tout, vous aurez moins de peine
A savoir... Mais deja le voici qu'on amene,
Chacun va s'eloigner; peut-être sans témoins
Son cœur avecque vous se déguisera moins.

SCENE III.

PLACIDIE, EUCHERIUS, LUCILE.

EUCHERIUS.

QUoi qu'on voie à l'envi l'imposture & l'envie
Attaquer tout ensemble & ma gloire & ma vie,
La plus âpre rigueur d'un si cruel effort
Laisse encor ma Princesse arbitre de mon sort;
Non que j'ose douter quel ordre je dois suivre,
Qui n'en peut être aimé n'est point digne de vivre,
Mais j'aurai moins de peine à renoncer au jour,
Quand je croirai par-là lui prouver mon amour,
Et je ne craindrai point de voir ternir ma gloire,
Si je meurs assûré de vivre en sa mémoire.
Un prix si relevé rendra mes vœux contens,
Et c'est dans mon malheur le seul bien que j'attens.

PLACIDIE.

Vous pouvez l'esperer après ce grand ouvrage
Qu'entretenoit pour moi votre illustre courage,
Et j'aurois trop d'orgueil, s'il n'étoit adouci
Par l'horreur du forfait dont vous êtes noirci.

EUCHERIUS.

Ah, Madame! il est vrai, je commence à connoître
Qu'innocent jusqu'ici, je cesse enfin de l'être,
Puisque vous relâchant à soupçonner ma foi,
Cette injustice en vous est un crime pour moi.
De ma triste vertu les preuves imparfaites
Vous ont abandonnée à l'erreur où vous êtes,
Et dans un cœur si grand l'erreur qui le seduit

Rend

Rend toûjours criminel quiconque l'y reduit.
Un projet lâche & bas ſemble noircir ma gloire,
Mais enfin mon ſeul crime eſt que vous l'oſez croire,
Et que dans votre cœur mes reſpects ni ma foi
N'ont jamais rien ſurpris qui vous parle pour moi.

PLACIDIE.

Va, je hai les dédains qui t'en cachoient l'eſtime,
S'ils te font ignorer la moitié de ton crime,
Et veux bien un moment oublier ma fierté,
Pour te reprocher mieux toute ta lâcheté,
L'attentat le plus noir t'acquiert le nom de traître,
Je t'en vois convaincu vers l'Etat, vers ton Maître,
Mais je n'y puis penſer que ſurpriſe d'effroi
Je n'en trouve un ſecond qui ne touche que moi.
Ne di plus qu'à tes vœux mon cœur fut inflexible,
Tout ſuperbe qu'il eſt, tu l'as rendu ſenſible,
Et ſon plus vaſte orgueil n'a pû le garantir
D'admirer ce qu'enfin je te voi démentir.
C'eſt là ce crime, ingrat, où t'aida ma foibleſſe;
Tu m'as injuſtement derobé ma tendreſſe,
Je me ſuis crûë aimée, & l'offre de ta foi
Sur ta feinte vertu m'a repondu de toi.
L'amour qui contre moi ſoûtenoit un perfide,
La peignoit à mes yeux & brillante & ſolide,
Et toûjours cet éclat pour toi m'intereſſant,
Si Felix n'eût parlé, t'auroit fait innocent.
Oui, pour juger en toi l'innocence opprimée,
Il m'a ſuffi d'aimer, & de me croire aimée,
Et de voir qu'en ſecret ma plus fiere rigueur,
Te refuſant ma main, t'abandonnoit mon cœur.
L'aveu m'en eſt honteux; mais j'ai cet avantage
Qu'au moins ton ſang eſt prêt d'en reparer l'outrage,
Et que l'eclat trompeur dont tu ſûs m'eblouïr,
N'a pû me l'arracher quand tu pûs en jouïr.

EUCHERIUS.

Ah! ſouffrez qu'à loiſir j'en goûte tous les charmes,
La calomnie enfin me cauſe peu d'alarmes,
De mon Deſtin trop-tôt je m'etois defié.
L'Amour parle pour moi, je ſuis juſtifié,
Avec tant de fureur l'impoſture m'accable,
Qu'à croire ce qu'on veut, je dois être coupable,

Et quand tout me confond, Zenon aſſaſſiné
Laiſſe pour me convaincre un Temoin ſuborné;
Mais que peut contre moi ſa noire perfidie,
Si mes ſoins ont touché l'illuſtre Placidie,
Et ſi je voi l'Amour, jaloux de mon trépas,
Lui donner des clartés que les autres n'ont pas?
Indigne de ſa main, ma mort eſt neceſſaire,
Mais je ne dois mourir que pour la ſatisfaire,
Et me punir enfin du coupable malheur
De ne rien mériter au delà de ſon cœur.
Prenez de ce défaut une prompte vangeance.
Mon amour vous la doit de mon peu de naiſſance,
Et la mort ne ſauroit offrir rien que de doux
A qui vit pour vous ſeule, & ne peut être à vous.
Helas! ſi cette gloire eſt la ſeule où j'aſpire,
Ne vivant que pour vous, veut-on que je conſpire;
Et que ma paſſion ait crû vous mériter
Par le forfait honteux que l'on m'oſe imputer?
Me ſerois-je flaté qu'un Trône eût pû vous plaire,
Teint du ſang de mon Maître, & de celui d'un Frere,
Et que d'un lâche orgueil votre cœur combattu
Déferât tout au crime & rien à la vertu?
Non, non, ſi d'un beau ſang la fierté peu flexible
Oppoſe à mon eſpoir un obſtacle invincible,
Je connois trop ce ſang pour avoir préſumé
Qu'un criminel heureux pût jamais être aimé.
Mais pourquoi me purger d'une action ſi noire?
J'ai tout ce que je veux, vous ne la ſauriez croire,
Et cherchant à mourir, il doit m'être aſſez doux
Que le ſort ne me laiſſe innocent, que pour vous.

PLACIDIE.

Sois-le, ſi tu le peux, du forfait qu'on t'impute.
Par tout ta trahiſon contre moi s'execute,
Et par un juſte effet de ce que je me doi,
Coupable ou non d'ailleurs, tu l'es toûjours pour moi.
Si la mort de Zenon ſouille ton innocence,
Tu m'as fait naître un feu qui trahit ma naiſſance,
Et ſi ce lâche crime à tort t'eſt imputé,
Il me coûte un aveu qui trahit ma fierté.
Ainſi ſans penetrer un complot déteſtable,
Tu me dois ſatisfaire innocent ou coupable;

Je

Je t'ai dit que je t'aime, & l'avouë à regret,
Ou rens-moi mon amour, ou rens-moi mon secret,
Affranchi moi d'un sort dont ma gloire s'indigne.
Veux-tu te faire aimer si tu n'en es pas digne?
Et si ta passion a merité ce prix,
Veux-tu me voir rougir de te l'avoir appris?
Abuse moins d'un cœur dont l'orgueil qui me presse
Ne t'a pû jusqu'au bout déguiser la tendresse.
D'un si sensible outrage il est si peu d'accord...

EUCHERIUS.

Eh bien, pour l'expier il faut hâter ma mort,
Il faut avouër tout, il faut laisser tout croire.
Pour vous seule aussi-bien j'ai pris soin de ma gloire,
Et quand votre interêt me défend de parler,
C'est ne la perdre pas que de vous l'immoler.

PLACIDIE.

Ah! vi pour démentir ceux qui l'osent poursuivre.

EUCHERIUS.

Mais mon sort est d'aimer si vous me laissez vivre,
Et je trouve en secret tous mes vœux attachez
A l'heureux attentat que vous me reprochez.
Me le souffririez-vous?

PLACIDIE.

Prouve ton innocence,
Et si mes sentimens étonnent ta constance,
Songe que c'est beaucoup qu'un cœur comme le mien
Veuille, murmure, craigne, & ne resolve rien.

SCENE IV.

HONORIUS, PLACIDIE, EUCHERIUS, MARCELLIN, LUCIE, Suite.

PLACIDIE.

SEigneur, je vous l'ai dit, & ne m'en puis dédire,
Ou par ambition Eucherius conspire,
Ou s'il fait tout ceder aux soins de m'acquerir,
A de lâches moyens il n'a pû recourir.
Je n'ai rien su de lui; mais enfin pour sa gloire
Vous apprendrez qu'il m'aime, & que j'ose le croire.
Peut-être cet aveu que j'ai crû lui devoir,
Me fera partager un attentat si noir.

Si Felix l'en convainc, l'apparence m'engage;
Mais m'en justifier seroit vous faire outrage,
Et sans expliquer mieux quel est mon interêt,
Je vai pour l'un & l'autre attendre votre arrêt.

SCENE V.

HONORIUS, EUCHERIUS, MARCELLIN, Suite.

HONORIUS.

Quoi! vouloir que toûjours cet orgueil m'éblouïsse?
L'as tu séduite, ingrat, pour être ta complice,
Et crois-tu que l'appui qu'elle ose te prêter
Prouve la calomnie, ou me force à douter?

EUCHERIUS.

Seigneur, pour mes pareils que l'imposture accable,
C'est être criminel que d'être crû coupable,
Et leur foible vertu les laissant soupçonner,
Ne fut jamais en eux un crime à pardonner.
Vous pouvez me punir sans que j'ose m'en plaindre;
Mais ce crime est le seul dont j'ai la honte à craindre;
Et tout ce que mon cœur dépose contre moi,
C'est d'avoir mis mon Maître en doute de ma foi.

HONORIUS.

Quelle fureur aveugle à nier t'interesse?
Va, si tu crains qu'en tout la vérité paroisse,
Que ton aveu trop loin étendît le forfait,
Confesse-toi coupable, & je suis satisfait.
Pour percer les motifs d'une telle injustice
Je n'examinerai ni Témoin ni Complice,
Tu choisiras ta peine, & pour t'en garantir,
Il ne te coûtera qu'un simple repentir.

EUCHERIUS.

L'apparence m'accuse, & vous la pouvez croire;
Mais n'ayant jusqu'ici vécu que pour la gloire,
Mon cœur, dont la vertu regla tous les efforts,
N'a point à redouter la honte du remords.

HONORIUS.

Eh bien, si je ne puis abaisser ton courage,
Au remords d'un forfait dont tu cheris la rage,

Si pour toi l'attentat eſt toûjours plein d'appas,
Confeſſe-le du moins pour ne te perdre pas.
J'en voi par tout l'aveu qui confond ton audace;
Mais je le veux de toi pour t'accorder ta grace.
Ne la refuſe point, elle eſt en ton pouvoir.

EUCHERIUS.

Qui n'eſt point criminel ne la peut recevoir.

HONORIUS

Convaincu par Felix, tu demens ton Complice?

EUCHERIUS.

Le temps de l'Impoſteur fera voir l'artifice.

HONORIUS.

Et ceux dont ton adreſſe a ſuborné l'appui,
Vont être en t'accuſant impoſteurs comme lui?
Valere, Pompejan, Evodius, Maxence,
Lucilian, Rufus, Albin, Straton, Terence,
Tous ces lâches enfin de tes crimes inſtruits,
Pour te calomnier auront été ſeduits?
Si l'on te rend juſtice il faut qu'on les recuſe?

EUCHERIUS.

Ils pourront m'accuſer puiſque Felix m'accuſe;
Mais quoi que contre moi le Sort oſe par eux,
Mon crime ne ſera que d'être malheureux.

HONORIUS.

Ton malheur eſt de voir ta rage découverte;
Mais renonce à ma grace, & t'obſtine à ta perte.
Puiſque dans ta fureur rien ne peut t'étonner,
A ton lâche deſtin il faut t'abandonner.
Cet endurciſſement que tu me fais paroître
Eſt enſemble & la peine & la marque d'un traître.
La foudre va tomber, je t'en veux garantir,
Et c'eſt toi ſeul, ingrat, qui n'y peux conſentir.

SCENE VI.

HONORIUS, THERMANTIE, EUCHERIUS, MARCELLIN, Suite.

THERMANTIE.

SEigneur, ſi la pitié peut aſſez ſur votre ame
Pour vous laiſſer ſenſible aux ennui d'une Femme,
Souffrez que par mes pleurs je tâche d'obtenir

Que vous consideriez ce qu'il vous faut punir.
Je sai d'Eucherius où va la perfidie,
Mais c'est un criminel à qui le sang me lie,
Et quoi que pour sa peine il vous faille endurcir,
La part que j'en vien prendre a droit de l'adoucir.
Souffrirez-vous, Seigneur, ce qu'on ne pourroit croire,
Le Frere dans la honte, & la Sœur dans la gloire,
Et quand il est en butte au revers le plus haut,
Me verra-t on au Trône, & lui sur l'échaffaut?
Qu'à lui sauver le jour mon malheur vous convie.
La perte de mon rang vaudra bien une vie,
La sienne vous est dûë, & pour la racheter
Je descens de ce Trône où j'eus l'heur de monter.
Choisissez un lieu sûr, & l'y faites conduire.
Qu'il y traine ses jours incapable de nuire,
Tandis qu'on me verra dans un destin moins doux
Pleurer d'avoir à vivre, & de vivre sans vous.

EUCHERIUS

Le Ciel sera pour moi, ne craignez rien, Madame.
Qui vit comme j'ai fait ne peut mourir infame,
Et vous avez du Trône entiere sûreté,
Si vous n'en descendez que par ma lâcheté.

HONORIUS.

N'attendez pas de lui l'aveu de mon injure.
Accusé, convaincu, c'est toûjours imposture.
Pour mourir glorieux il suffit de nier.

THERMANTIE.

Je n'entreprendrai point de le justifier;
Mais, Seigneur, la prison dont vous ferez sa peine,
S'il n'a point conspiré, rend l'imposture vaine,
Et s'il est criminel, un long & dur remords
Lui peut faire au lieu d'une endurer mille morts.

HONORIUS.

Non, il ne mourra point, votre interêt l'emporte.
Si son crime est bien grand, ma tendresse est plus forte,
Et ce qu'à l'amitié mon cœur aime à devoir
Ne sauroit plus laisser sa peine en mon pouvoir.
Triomphe, ingrat, triomphe en conspirant ma perte;
Ton juge est corrompu, ta prison t'est ouverte.
Fui, ne te montre plus; quels que soient tes forfaits

J'en

J'en ferai puni ſeul à ne te voir jamais.

EUCHERIUS

Que je conſente à fuir, & que j'aide à l'envie...

HONORIUS.

Quoi, me veux-tu forcer de m'immoler ta vie,
Et crains tu de rougir à voir ton Empereur
Montrer plus de bonté que tu n'as de fureur?

EUCHERIUS.

Seigneur, je puis mourir, mais le ſort qui m'opprime
Ne me ſauroit contraindre à me charger d'un crime,
Et j'aime mieux d'un autre expier le forfait,
Qu'avouër en fuyant ce que je n'ai point fait.

HONORIUS.

O d'un cœur infidelle inſupportable audace!
Tu trahis mes bienfaits pour te mettre en ma place,
Et quand je cherche à voir tes jours en ſûreté,
Tu t'obſtines encor à trahir ma bonté!

SCENE VII.

HONORIUS, THERMANTIE, STILICON, EUCHERIUS, MARCELLIN, Suite.

HONORIUS.

Viens m'aider, Stilicon, à forcer un Coupable
De ne pas rendre ſeul ſa perte inevitable.
Ton Fils, ton lâche Fils, après ſa trahiſon,
Dedaigne encor de fuir quand j'ouvre ſa priſon.
Tire-le d'un peril qui n'a rien qui l'étonne,
Rens toi maître des jours que l'ingrat m'abandonne,
Et de ces triſtes lieux l'eloignant malgré lui,
D'un arrêt trop funeſte épargne-moi l'ennui.

STILICON.

Moi, Seigneur? j'aurois l'ame aſſez lâche & perfide
Pour vouloir proteger un traître, un parricide?
C'eſt mon Fils, il eſt vrai, mais un crime ſi noir
Etonnant la Nature, en detruit le pouvoir.
Comme mon cœur ſenſible au bien de ma Famille
Sur le Trône avec joye a vû monter ma Fille,
Pour abatre un orgueil qui s'elevoit trop haut,
Je verrai ſans regret mon Fils ſur l'échafaut,
Et s'il avoit pû fuir, il n'eſt retraite, azile,

Que je ne fiſſe effort à lui rendre inutile,
Et d'où mon zele ardent ne vînt avec éclat
Punir aux yeux de tous ſon indigne attentat.

HONORIUS.

Ah! Madame, admirez quel deſtin eſt le nôtre;
Je ſuis trahi par l'un, & vous l'êtes par l'autre
J'ai beau vous rendre un Frere, & n'oſe le punir,
Je demande ſa grace, & ne puis l'obtenir,
Et trouve contre moi, quoi que je penſe faire,
Et le crime du Fils, & la vertu du Pere
Sont-ce-là, Stilicon, les tendreſſes du ſang?

STILICON.

Seigneur, le Ciel m'oblige à vanger votre rang.
Si mon Fils eſt ſans crime, il prendra ſa defence.

EUCHERIUS.

C'eſt dont un juſte eſpoir flate mon innocence,
Et dédaignant de fuir, au moins m'eſt-il bien doux
De me pouvoir par là montrer digne de vous.
Mais ſi ce ſentiment mérite quelque grace,
D'un zele plein d'ardeur permettez-moi l'audace.
Quoi qu'on m'accuſe à tort de vouloir attenter,
Quelque lâche conſpire, & je n'en puis douter.
Le malheur de Zenon me le fait trop connoître;
Dans un peril ſi grand ayez ſoin de mon Maître,
Pour aſſurer ſes jours ne l'abandonnez pas

STILICON.

Va, va, confeſſe tout, tu les aſſureras;
Mais enfin on craint peu tes lâches artifices,
Quand Felix en ſecret a nommé tes Complices.
Vous aurez d'eux, Seigneur, de nouvelles clartés.
Rufus & Pompejan déja ſont arretés.
Je venois vous l'apprendre.

HONORIUS.

Ils m'ôteront de doute
Mais accepte ta grace avant qu'on les écoute,
S'ils t'accuſent encor je ne pourrai plus rien.

EUCHERIUS.

Leur zéle ſera faux s'il peut noircir le mien.

HONORIUS.

Vois-tu que leur aveu rend ta perte certaine!

EUCHERIUS.

Prononcez, je suis prêt.

HONORIUS.

Gardes, qu'on le remene,
Traître, tu veux périr, il faut te contenter.

THERMANTIE.

Ciel! quels malheurs plus grands pouvois je redouter?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STILICON, MUTIAN.

MUTIAN.

SEigneur, dans un moment vous n'aurez plus de Maître,
Nos Conjurez enfin se vont faire connoître,
Et vous aviez bien lieu d'avancer un dessein,
Dont l'effet cette nuit pouvoit être incertain,
Outre qu'après l'éclat où l'on s'est vû contraindre,
Quelque Zenon encor étoit pour vous à craindre,
L'Empereur par scrupule eût pû secrettement
L'aller passer ailleurs qu'en son appartement.
Tandis qu'enfermé seul avec le faux Coupable,
Il rend l'occasion à nos vœux favorable,
Jusqu'en son cabinet vingt des nôtres choisis
Sont allez par sa mort absoudre votre Fils.
Sa garde est du complot, la plûpart sont des nôtres,
Et le poignard soudain nous défera des autres,
Le reste du parti dans le Palais épars,
D'un tumulte imprevû préviendra les hazards;
Ainsi tout est pour vous, & l'entreprise est sûre.

STILICON.

J'ai parlé contre un Fils, j'ai trahi la Nature,
Tu t'en es étonné, mais de moindres efforts
Ne m'eussent du projet laissé que le remords.
Pour le voir réüssir, quelque horreur qu'il m'en coûte,

Il falloit de ma foi ne laisser aucun doute,
Eblouïr l'Empereur, & sur tout éviter,
Que l'interêt du sang ne me fît arrêter.
Nos Amis, dont moi seul je fais la confiance,
Auroient par ma prison perdu toute espérance.
Et sans rien entreprendre, aux dépens de mes jours
Chacun d'eux dans la fuite eût cherché du secours.
J'ai prévû ce péril, & pour mieux m'en defendre,
De peur d'être suspect, j'ai voulu me le rendre,
Et demandant la mort, cette ardeur de périr
A détruit les soupçons où je semblois m'offrir.

MUTIAN.

J'en vois l'heureux effet; mais enfin ma surprise
C'est qu'en secret Zenon trahissant l'entreprise,
Tout ait à vos souhaits si bien su s'accorder,
Que Felix par votre ordre ait pû le poignarder.
J'ai tremblé toutefois quand j'ai su la disgrace
Qui contraignoit Felix d'avoüer son audace,
Je vous croyois perdu le voyant arrêté.

STILICON.

Non, non, avant le coup tout étoit concerté,
Pour fuir tous les soupçons que je voyois à craindre
Mes soins n'avoient éte que de l'instruire à feindre,
Et nous étions d'accord que s'il étoit surpris,
Après quelque menace il accusât mon Fils
J'en ai tiré ce fruit, que par ces artifices
Feignant à l'Empereur de nommer les Complices,
Il a fait arrêter tous ceux dont au Palais
J'aurois pû craindre obstacle au dessein que je fais.
Ainsi d'Eucherius j'ai refusé la grace,
Sûr que demain au Trône il pourra prendre place,
Et si dans un bonheur à mon espoir si doux
Placidie ose encor... mais elle vient à nous.
Retourne, Mutian, c'est en toi que j'espere,
Et ta présence ailleurs peut m'être nécessaire.

SCENE II.

PLACIDIE, STILICON.

PLACIDIE.

QUoi, d'un lâche Imposteur on differe l'arrêt?
Est-ce ainsi que d'un Fils vous prenez l'interêt?
Par un emportement à peine concevable
Vous semblez prévenir ce qui le rend coupable,
Et quand il s'offre jour à le croire innocent,
On ne remarque en vous qu'un zele languissant.
De tous ceux que Felix a nommés pour Complices
Aucun ne se confond par la peur des supplices.
Chacun séparément avec lui confronté
Fait voir à nier tout la même fermeté,
Jamais Eucherius n'en souilla l'innocence,
Jamais de l'attentat ils n'eurent connoissance;
Enfin aucun n'avouë; & tous egalement
Repoussent un forfait que leur vertu dement.
Pour tirer de Felix des clartes plus certaines
Pourquoi n'employer pas les tourmens & les gênes?
La voye est assez prompte, & les moyens aises
De rendre ce qu'on doit aux autres Accusés
Que son rapport contre eux soit faux ou veritable,
De la mort de Zenon il est toûjours coupable,
Et comme l'attentat à ce crime est uni,
Sans rien mettre en balance il doit être puni.
Si cette épreuve est juste, elle est dûë a ma gloire;
On sait d'Eucherius ce que j'ai voulu croire,
Et l'on doit faire enfin connoître à l'Empereur
Si le sang qui m'anime est sujet à l'erreur.

STILICON.

Madame, je n'attens qu'à presser sa justice
De vouloir de Felix ordonner le supplice;
Mais seul avec mon Fils qu'il a voulu revoir,
Il examine encor ce qu'on n'a pû savoir.
Surpris que Pompejan, Straton, Rufus, Terence,
Au lieu de l'accuser, montrent son innocence,
Il hésite, & par lui cherche à developer
Qui d'eux ou de Felix aspire à le tromper.

Mais

Mais les gênes rendront son audace inutile,
Et le Ciel est trop juste...

SCENE III.

PLACIDIE, STILICON, LUCILE.

LUCILE.

Ah! Madame,

PLACIDIE.

Lucile,
Qu'est-il arrivé? parle.

LUCILE.

Il n'en faut plus douter,
L'ingrat Eucherius...

STILICON.

Eh bien?

LUCILE.

Ose attenter.

PLACIDIE.

Que dis tu?

LUCILE.

Que pour lui de lâches Parricides
Du sang d'Honorius insolemment avides,
Ont enfin achevé le funeste attentat.
Qui sous les loix d'un Traître assujettit l'Etat.

STILICON.

O crime! ô perfidie, à qui toute autre cede!
Mais apprens-nous le mal pour songer au remede.
Peut-être..:

LUCILE.

Vos efforts y seront superflus,
Le Coupable triomphe, & l'Empereur n'est plus.

PLACIDIE.

Il est mort?

LUCILE.

Apprenez par ce que j'ai vû faire
Si la Raison encor peut souffrir qu'on espere.

STILICON.

L'Empereur seroit mort! Acheve promptement.
Qu'as-tu vû?

LU-

LUCILE.

Je paſſois par ſon appartement,
Lorsque ſur l'eſcalier une Troupe arrêtee
Tout à coup pour entrer s'eſt enfin preſentée.
Les Gardes auſſi-tôt pour lui prêter ſecours,
De quelques-uns des leurs tranchent les triſtes jours,
Et preſque en un moment leur barbare injuſtice
A grands coups de poignard s'en fait un ſacrifice.

PLACIDIE.

O Ciel!

LUCILE.

A ce ſpectacle immobile d'effroi,
Je le ſens redoublé par tout ce que je voi.
La porte s'ouvre, on entre, & par cette ſurpriſe
Sûrs de ne plus trouver d'obſtacle à l'entrepriſe,
Ils ſont à peine entrez que j'ois des cris confus
De, *Meure l'Empereur, & vive Eucherius.*

PLACIDIE.

Le Traître!

LUCILE.

Marcellin avec ſa foible eſcorte,
Proche du cabinet en occupoit la porte
Le Coupable à ſa garde ayant été donné,
L'Empereur le mandant, il l'avoit amené.
Ainſi contr'eux ſans doute il s'eſt mis en défence.
Mais des ſiens & de lui que peut la reſiſtance?
Ils auront beau donner leur ſang à leur devoir,
Le zele eſt inutile où manque le pouvoir.
Pour moi qu'à fuir ſoudain la crainte a condamnée,
Plaignant de l'Empereur la triſte deſtinée,
J'ai long-temps au Palais publié ſon trepas,
Sans pouvoir bien connoître où je portois mes pas.

PLACIDIE.

Ah! rien n'a pû ſans doute empêcher ce grand crime,
L'Empereur à leur rage a ſervi de victime:
C'en eſt fait, & mon cœur par un Traître abuſé
Voit trop tard dans ce mal l'erreur qui l'a cauſé.
A moi-même, à mon ſang, à tout l'Etat perfide,
Pour le croire innocent, j'ai fait ſon parricide,
Et l'appui criminel que j'oſois lui prêter,
Suſpendant ſon arrêt, a tout fait eclater.

STI-

STILICON.

Madame, pardonnez dans un ſort ſi contraire
A la ſtupidité qui me force à me taire.
Je voi d'un noir complot le ſurprenant effet,
Et ma Raiſon ſe perd dans l'horreur du forfait;
Mais ce qui le ſuivra nous va faire connoître
Ce que je prens de part dans la mort de mon Maître,
Et ſi par l'attentat ſon deſtin avancé...

SCENE IV.

HONORIUS, STILICON, PLACIDIE, LUCILE.

HONORIUS.

Ne crains rien, Stilicon, le peril eſt paſſé,
Et la faveur du Ciel t'a conſervé ce Maître,
Dont la mort te livroit aux attentats d'un Traître.

PLACIDIE.

Ah, Seigneur, vous vivez!

STILICON.

Seigneur..

HONORIUS.

Embraſſe moi,
Je doi cette tendreſſe à ton zele, à ta foi.
Ton devoir dans ton Fils m'offroit une victime...

PLACIDIE.

Pour ce coupable Fils oublierez-vous mon crime,
Seigneur? dans ſon forfait mon eſprit partagé...

HONORIUS.

Ah! vous ſeule, ma Sœur, en avez bien jugé:
Il etoit innocent, & jamais l'impoſture
N'avoit fait ſoupçonner une vertu ſi pure.

PLACIDIE.

Quoi, ce n'eſt pas pour lui qu'à hauts cris declarés...

HONORIUS

Son nom s'eſt fait ouir parmi les Conjurés:
Mais on l'a vû bien-tôt, contre leur eſperance,
Aux dépens de leur ſang prouver ſon innocence.

STILICON.

Mon Fils n'eſt point coupable! permettez, Seigneur,
Que je coure jouir d'un ſi rare bonheur,

Qu'en ſes embraſſemens...

HONORIUS.

Tu le vas voir paroître,
Demeure.

PLACIDIE.

Mais Seigneur, connoiſſez vous le Traître?
Pour qui conſpiroit-on?

HONORIUS.

C'eſt ce qu'on va ſavoir
Par ceux des aſſaſſins qui ſont en mon pouvoir,
Du Ciel dans leur defaite admirez la juſtice.
Ils voyoient à leurs vœux l'occaſion propice.
Dans leurs nouveaux ſoupçons qui m'avoient alarmé,
Seul avecque ton Fils je m'etois enfermé,
Mais ils ne ſavoient pas que dans ſa juſte crainte
Dont on a vû pour moi l'Imperatrice atteinte,
Des plus zelés des miens quelque nombre ſans bruit
Par ſon appartement dans le mien introduit,
Dans mon cabinet même armé pour ma defence,
Contre la trahiſon faiſoit mon aſſurance.
Marcellin par mon ordre au dehors demeuré,
Etoit trompé lui-même, & l'avoit ignoré,
Et n'ayant avec lui que deux des ſiens pour ſuite,
A me laiſſer perir voyoit ſa foi reduite;
Lorſqu'entrez en tumulte, & leurs indignes cris
Nous ayant fait ſonger à n'être point ſurpris.
De Marcellin à peine ils bravent l'impuiſſance,
Qu'il nous voit tout à coup ſortir à ſa défence.
Ce ſecours imprévû les ayant etourdis,
Fait d'abord à nos pieds tomber les plus hardis.
L'effroi ſuit auſſi-tôt leur attente trompée,
Et ton Fils de l'un d'eux ayant ſaiſi l'épée,
Les yeux étincelans d'une illuſtre fureur,
Quoi, vive Eucherius! & meure l'Empereur,
Traîtres? & de l'effet la menace eſt ſuivie.
Son bras n'attaque point qu'il n'en coûte une vie.
Il pouſſe, il frape, il tuë, & par de ſi grands coups,
L'avantage du nombre eſt tout entier pour nous.
C'eſt alors, que cedant à l'ardeur d'un beau zele,
Pour des laches, dit-il, *cette mort eſt trop belle,*
Nos mains à trop d'entr'eux ont ouvert le tombeau;

Re-

Reservons ce qui reste à celles d'un bourreau,
Sous l'horreur des tourmens qu'ils parlent, qu'ils m'accusent.
De leur dernier espoir ces mots les desabusent,
Chacun cherche une mort qu'il ne peut obtenir,
On épargne leur vie afin de les punir,
On les met hors d'etat d'aucune resistance,
Et leur parti par-là demeurant sans défence,
Les derniers qu'à l'instant Eucherius poursuit
N'esperant qu'en la fuite où leur sort les reduit.
Marcellin le seconde & lui prête main forte,
Et dans la noble ardeur qui tous deux les transporte,
Rien ne peut dérober ces lâches Revoltés
Aux justes châtimens qui leur sont apprêtés.

STILICON.

Ah, puisqu'il reste à vaincre, accordez-moi la gloire
D'achever avec eux cette grande victoire.
Je rougis que sans moi l'on vous ait secouru.

Il sort.

HONORIUS.

Enfin d'Eucherius l'innocence à parû,
Et j'espere, ma Sœur, qu'étant toûjours aimée...

PLACIDIE.

Seigneur, pour vous encor je suis toute alarmée.
Ne me demandez rien, vous vivez, je le voi,
L'entreprise est détruite, & c'est assez pour moi.

SCENE V.

HONORIUS, PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE.

MARCELLIN.

Seigneur...

HONORIUS.

Eh bien, enfin! nos Traîtres par leur fuite
N'ont pû d'Eucherius éviter la poursuite?

MARCELLIN.

Des trois les deux sont pris, & de sa propre main
L'autre s'est mis sur l'heure un poignard dans le sein.
Mais un nouveau malheur dont tout mon cœur soûpire...

HONORIUS.

Ciel! qu'ai-je à craindre encor?

MARCELLIN.

Je tremble à vous le dire,
Mais je balance en vain ce funeste rapport.
Eucherius n'est plus.

HONORIUS.

Il est mort?

MARCELLIN.

Il est mort.

PLACIDIE.

Pourrai-je déguiser la douleur qui m'accable?
Lucile, quelle atteinte!

HONORIUS.

O Prince déplorable!
Eucherius n'est plus; mais dans un tel malheur
Acheve, Marcellin, de me percer le cœur,
Apprens-nous de sa mort ce que tu peux connoître.

MARCELLIN.

Avec la même ardeur qu'il vous a fait paroître
Lorsqu'à vos yeux, Seigneur, il combatoit pour vous,
Sur ceux qui le fuyoient il porte son courroux.
Comme s'il s'offençoit du secours qu'on lui prête,
C'est lui seul qui combat, lui seul qui les arrête.
Il ne s'apperçoit point qu'assez proche du flanc
Une large blessure epuise tout son sang,
Soit qu'au premier combat il l'eût déja reçûë,
Soit que de ce dernier ce fût l'injuste issuë,
A peine est-il fini, qu'en suite d'un faux pas
Les forces lui manquant, il tombe entre mes bras,
Soudain l'Imperatrice accouruë à notre aide,
A ce triste accident cherche à donner remede;
Mais lui de sa pitié desavoüant l'effet,
Je meurs, dit-il, *Madame, & je meurs satisfait,*
Puisqu'avant mon trépas j'ai fait voir à mon Maître,
Que je meritois peu l'infame nom de traitre.
J'aimois, & c'est l'aveu d'un insolent amour
Qui m'avoit sû déja rendre indigne du jour.
Le Ciel juste par tout fait plus qu'on n'osoit croire,
Punissant mon audace il conserve ma gloire,
Et me souffre l'espoir d'un assez doux repos.
Pourvû que ma Princesse... Il expire à ces mots,
Et l'Amour à la mort par une juste envie

Dé-

Dérobe le ſoûpir qui termine ſa vie.

HONORIUS.

Enfin un plein ſuccès a ſuivi vos refus,
Vous triomphez, ma Sœur, Eucherius n'eſt plus.
Ayant vû contre lui l'impoſture ſoufferte,
Il a pour l'etouffer precipité ſa perte,
Et crû dans les ſoupçons d'un crime lâche & bas
Un affront aſſez grand pour n'y ſurvivre pas.

PLACIDIE.

Ah! Seigneur, il vous faut ouvrir toute mon ame,
Mon orgueil juſqu'ici s'eſt immolé ma flame,
Mais quand d'Eucherius j'ai creuſé le cercueil
Je dois à mon amour immoler mon orgueil,
Ce Heros dont toujours la vertu m'a charmée,
N'eût point eté ſuſpect s'il ne m'eût pas aimée,
Et l'injuſte refus d'avoüer ſon amour
A cauſé l'accident qui le prive du jour.
Je l'aimois toutefois, mais de cette victoire
Ma jalouſe fierté lui déroboit la gloire.
Je le voulois au Trône, & l'ardeur de regner
M'offroit dans ce defaut dequoi le dédaigner.
Ces dédains affectés ne cherchoient qu'à vous dire
Qu'il auroit ſû me plaire en partageant l'Empire,
Et j'oſois me flater que pour prix de ſa foi
Vous me ſauriez par-là rendre digne de moi.
Enfin il ne vit plus, & de mon arrogance
Je dois à ſa chere Ombre une pleine vangeance.
D'un trop ſuperbe eſpoir le ſuccès decevant
Veut qu'il obtienne mort ce qu'il n'a pû vivant,
Qu'avec éclat pour lui mon cœur toujours s'explique,
Qu'ainſi que mon orgueil ma flame ſoit publique,
Et qu'au moins devant tous dans mes vives douleurs,
Ne pouvant rien de plus, je lui donne des pleurs.

SCENE VI.

HONORIUS, PLACIDIE, STILICON, MARCELLIN, LUCILE, Suite.

HONORIUS.

EH bien, du Sort enfin la rage eſt aſſouvie,
Ton Fils eſt innocent, mais ton Fils eſt ſans vie,

Et je tremble à t'ouïr tout bas me reprocher,
Que si je vis encor, il t'en coûte bien cher.

STILICON.

Seigneur, mon Fils est mort; la Nature effrayée
N'ose voir de quel prix votre vie est payée,
Et quand vous le saurez, si croyant votre erreur
Vous tremblez de pitié vous tremblerez d'horreur.

HONORIUS.

Ah! quoi que par le sang ta douleur se soutienne,
Elle ne peut aller au-de-là de la mienne,
Et si par la vangeance on peut la soulager...

STILICON.

Apprenez donc sur qui mon Fils se doit vanger;
Mais pour voir dans la mort quel desespoir m'accable,
Sachez auparavant dequoi je fus capable.
Je vous aimai, Seigneur, & l'on ne vit jamais
Plus de zele repondre à de rares bienfaits.
Ce zele dans mon cœur n'en souffrant aucun autre,
M'eût fait cent fois donner tout mon sang pour le votre,
Et dans vos interêts ma tendresse & mes soins
En ont peut être été de fidelles témoins.
La vertu m'inspirant par de secrettes flâmes,
J'eus tous les sentimens qui font les grandes ames,
La gloire me fut chere, & cent nobles exploits
Pour en marquer l'ardeur ne manquent point de voix,
Heureux, si du Destin la jalouse puissance
M'eût épargné d'un Fils la fatale naissance.
Par là de ma vertu sa rigueur vient a bout,
Ce Fils fut une idole à qui j'immolai tout.
Mon amour dans ce Fils, ou bien plûtôt ma rage,
Du titre de Sujet ne put souffrir l'outrage,
Et sans l'en consulter, mon ingrate fureur
Voulut par votre perte en faire un Empereur.
J'en prononçai l'arrêt, & je la crûs certaine.
Jugez par cet aveu de l'excès de ma peine.
Pour elever mon Fils au rang où je vous voi,
J'ai trahi vos bienfaits, j'ai violé ma foi,
J'ai dementi mon sang, j'ai pris le nom de traître,
J'ai porté le poignard dans le sein de mon Maître,
J'ai souillé lâchement la gloire de mon sort;

Cependant, cependant, Seigneur. mon Fils est mort.

PLACIDIE.

Quoi, mechant! pour cacher une ame basse & noire,
Tu pus feindre...

HONORIUS.

Ma Sœur, voudriez-vous le croire,
Et pressé de douleur, ne vous fait-il pas voir,
Qu'en tout ce qu'il s'impute il suit son desespoir?

STILICON.

Non, non, mon desespoir ne cherche point à feindre,
Ayant perdu mon Fils, je n'ai plus rien à craindre.
Assez des Assassins entre vos mains restés,
Vous peuvent confirmer ces dures verites.
Pour couronner ce Fils qui n'eût pû le pretendre,
Moi seul à son insû je faisois entreprendre.
Voyant qu'au repentir Zenon avoit cede,
Par mon ordre aussi-tôt Felix l'a poignardé,
Sur mon Fils par mon ordre il a jetté le crime
Qui devoit cette nuit vous faire sa victime,
Et de ma dureté l'éclat mysterieux,
Le traitant de coupable, ébloüissoit vos yeux.
Inventez des tourmens, imaginez des gênes,
Sa mort passe pour moi les plus affreuses peines.
De son Pere aujourd'hui je me voi son Bourreau,
Je le voulois au Trône, & le mets au tombeau.
Le Ciel, dont la puissance à nos desseins preside,
Tourne contre moi seul mon lâche parricide,
Et l'avide fureur de mes projets trahis,
Ne me rend criminel que pour perdre mon Fils.
Après mes attentats que j'ose vous apprendre,
Sachant ce qui m'est dû, Seigneur, je vais l'attendre,
Et connois trop encor un reste de devoir,
Pour vous plus exposer à l'horreur de me voir.

PLACIDIE.

Attendant qu'à loisir on en puisse resoudre,
Suivez-le, Marcellin.

SCENE VII.

HONORIUS, PLACIDIE, LUCILE.

HONORIUS.

MA Sœur, quel coup de foudre
Abimé tout à coup dans un gouffre d'ennuis,
Abandonné, trahi, sai-je encor qui je suis?
Je pers Eucherius, & ma douleur amere,
Cherchant son Assassin, le trouve dans son Pere.
O rigueur du Destin à ma peine endurci!
C'est le perdre deux fois que de le perdre ainsi.
Dans l'arrêt où deja je me croi voir contraindre,
Tous deux egalement rendent mon sort à plaindre,
Et je les vois tous deux, pour surcroît de douleur,
L'un m'exposer son crime, & l'autre son malheur.
Fut-il jamais un mal comme le mien extrême?
Je cheris Stilicon à l'égal de moi-même,
Et de cette tendresse où vole tout mon cœur,
Au seul Eucherius je partage l'ardeur.
Plein de ces sentimens, un revers effroyable
Me fait voir le Fils mort, & le Pere coupable,
Et sa fatalite qu'on n'a su prévenir,
Quand j'ai l'un à pleurer, m'offre l'autre à punir,
O toi, dont la vertu toûjours brillante & pure,
Presse mon amitié de vanger ton injure,
D'un si cruel devoir daigne me dispenser;
Ou me donne du sang que je puisse verser.
Si c'est le criminel qui te doit satisfaire,
Je ne trouve à t'offrir que celui de ton Pere,
Et son crime à punir dans ton funeste sort,
Passe toute l'horreur où me plonge la mort.
Ah, que n'a-t-on souffert qu'aux depens de ma vie
Un coupable si cher assouvît son envie!
Ce revers eût peut être été moins important,
Il vivroit satisfait, je serois mort content.
Cette triste grandeur, dont l'eclat me demeure,
Ne vaut pas l'embarras ni la mort que je pleure.
Mais où m'ont emporté ces regrets superflus,
Tandis que Stilicon...

SCENE VIII.

HONORIUS, PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE, Suite.

MARCELLIN.

SEigneur, il ne vit plus:
A peine eſt-il ſorti, qu'ordonnant ſon ſupplice,
Juſqu'au bout, a-t-il dit, *pouſſons notre injuſtice.*
Sous mille affreux tourmens un juſte & vif remords
Me devroit reſerver à ſouffrir mille morts;
Mais de ce lâche cœur l'ingratitude extrême
Ne ſouffre point pour moi de bourreau que moi-même.
Un poignard à ces mots dans ſon ſein enfoncé...

HONORIUS.

Son forfait eſt puni, mais non pas effacé,
Et quoi qu'un vain remords ait pû lui faire croire,
Sa main par ſon trépas ne lui rend pas ſa gloire.
Ne m'abandonnez point au trouble où je me voi,
Ma Sœur, perdant ſon Fils, vous perdez comme moi,
Et ma douleur ne peut eſperer d'autres charmes
Que de joindre pour lui mes ſoûpirs à vos larmes,
Et de voir qu'avec moi votre pitié d'accord,
Me ſeconde à pleurer le malheur de ſa mort.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE



LE GALANDT DOUBLÉ.

LE GALAND DOUBLÉ, COMEDIE.

ACTEURS.

D. DIEGUE, Pere de Leonor.

D. FERNAND de Solis, Amant de Leonor.

D. JUAN de Torrés, Ami de D. Fernand.

LEONOR, Fille de D. Diegue.

ISABELLE, Amie de Leonor.

BEATRIX, Suivante d'Isabelle.

JACINTE, Suivante de Leonor.

Un Exempt.

GUZMAN, Valet de D. Fernand.

La Scene est à Madrid.

LE GALAND DOUBLÉ, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, GUZMAN.

D. FERNAND.

AH! Guzman!

GUZMAN.

Ah! Monſieur!

D. FERNAND.

Je te vois à Madrid.

GUZMAN.

Ce voyage long-temps m'a chagriné l'eſprit.
Et j'avois belle peur de ne le pouvoir faire.

D. FERNAND.

Quoi, Guzman, tu doutois du crédit de mon Pere?

GUZMAN.

Je ne doutois de rien, mais dans la verité
D. Ceſar etoit mort, & j'etois arrêté.

D. FERNAND.

Pour huit jours de priſon tu t'en dûs croire quitte.

GUZMAN.

La priſon eſt toûjours un malencontreux gîte,
Et m'y voyant entré, je m'étois attendu
A n'en ſortir jamais que pour être pendu.
Dans ces occaſions, pour chétif qu'il puiſſe être,
Un Valet quelquefois peut payer pour ſon Maître.
Comme après le coup fait vous étiez évadé,
On n'accuſoit que moi d'avoir homicidé.
J'étois là ſottement demeuré pour les gages.

D. FERNAND.

Enfin?

GUZMAN.

Enfin l'argent a de grands avantages,
Et c'eſt par ſa vertu qu'on eſt tombé d'accord,
Que ſans nuire aux Vivans, le Mort reſteroit mort;
Mais depuis plus d'un mois que parti de Seville,
Vous avez ici dû prendre en propre une Fille,
Tout étant entre vous par lettres concerté,
Puis-je vous demander où vous avez été?

D. FERNAND.

Ici. Pourquoi douter d'une choſe ſi claire?

GUZMAN.

Pour vous avoir en vain cherché chez le Beau-pere.

D. FERNAND.

Chez D. Diegue?

GUZMAN.

Oui, Monſieur.

D. FERNAND.

Ah! Guzman, qu'as-tu fait?

GUZMAN.

Ma foi, c'eſt un brave homme, & j'en ſuis ſatisfait;
La ſtation eſt douce, on y boit d'importance.

D. FERNAND.

Il m'attend comme Gendre?

GUZMAN.

Avec impatience,
Et trouve tout en vous tellement à ſon gré,
Qu'il voudroit dès demain vous avoir engendré.
Votre retardement le tient bien en cervelle.

D. FERNAND.

Par toi de mon départ il a ſû la nouvelle?

GUZ-

GUZMAN.

Il ſait juſqu'au ſujet qui vous l'a fait hâter ...

D. FERNAND.

Sa Fille, tu l'as vûë, il n'en faut point douter?

GUZMAN.

Arrivé d'hier au ſoir, je n'ai vû que le Pere,
Et ne ſachant ſans vous que reſoudre ni faire,
Sorti ſans en rien dire avant qu'il fût levé,
J'ai voulu voir la Ville, & je vous ai trouvé.
Mais de grace, Monſieur, quelle rare avanture
Vous fait fuir le Beau pere & l'Epouſe future?
Vous ſentez-vous impropre au matrimonium?

D. FERNAND.

Guzman, je laiſſe agir mon inclination,
Et de ſi doux Objets ont tenté ma franchiſe ...

GUZMAN.

Prenez garde, Monſieur, à cette marchandiſe.
L'air de Cour rabat bien du haut prix qui s'y met,
On ne la livre pas telle qu'on l'y promet,
Et beaucoup attrapés par un maintien modeſte,
Penſant prendre en plein drap, qui n'achetent qu'un (reſte.

D. FERNAND.

Non, non, mon cœur n'eſt point novice dans ce choix,
Et pour deux aujourd'hui brûle tout à la fois.

GUZMAN.

Autres que Leonor votre Epouſe!

D. FERNAND.

Autres qu'elle.
On me la fait aimable, on me dit qu'elle eſt belle;
Mais ſon Pere & le mien en ont en vain ma foi,
Ils choiſiſſoient pour eux, je veux choiſir pour moi.

GUZMAN.

Bon, mais puiſqu'à la fois deux ont l'heur de vous (plaire,
Et que la confrairie eſt un mal neceſſaire,
Prenez les toutes deux en qualité d'Epoux,
L'une pour vos Amis, l'autre ſera pour vous.

D. FERNAND.

Au lieu de badiner, écoute. La pourſuite
Dont pour Ceſar tué j'apprehendois la ſuite,
Ayant hâté d'un mois mon voyage à la Cour,
Me fit perdre d'abord tout ſouci de l'amour.

Ainſi juſqu'au ſuccès que j'en devois attendre,
J'oubliai qu'à Madrid je venois comme Gendre,
Et ſans que chez D. Diegue aucun l'ait pû ſavoir.
D. Juan eſt celui qui m'a ſu recevoir.
Me logeant, il ne fait que me rendre en ſa Ville
Ce que tu ſais chez nous qu'il reçût à Seville,
Et j'ai l'heur qu'à Madrid n'étant jamais venu,
Il eſt le ſeul encor de qui j'y ſois connu.

GUZMAN.

Vous l'êtes du Beau-pere.

D. FERNAND

Il a mauvaiſe vûë.
Je l'ai déja deux fois rencontré par la ruë,
Mais comme j'y prens garde, & qu'il me croit fort loin,
Cet embarras à fuir me donne peu de ſoin.
Cependant, D. Juan m'a fait voir une Dame,
Pour qui mon cœur ſoudain s'eſt ſenti tout de flame.
Jamais des traits plus vifs, jamais des yeux plus doux,
N'avoient porté ſur lui de ſi dangereux coups.
L'air galant, enjoué...

GUZMAN.

Son nom eſt?

D. FERNAND.

Iſabelle.

GUZMAN.

Et vous avez ſans doute un libre accès chez elle;

D. FERNAND.

Juſque-là que tantôt encor elle m'attend.

GUZMAN.

Elle vous aime?

D. FERNAND.

Aſſez pour en être content,
Et comme elle a du bien, & dépend d'elle-même,
Je l'aimerois autant peut-être qu'elle m'aime,
Si par un autre amour cet amour traverſé
Pouvoit continuer comme il a commencé.

GUZMAN.

Avoüez à peu près que mon goût eſt le vôtre,
Tâter un peu de tout, hier l'une, aujourd'hui l'autre.
Cet amour eſt d'un genre aſſez adulterin.

D. FER-

D. FERNAND.
Non, ces deux Objets ſeuls ont droit ſur mon deſtin,
Et tout autre beauté toucheroit peu mon ame.

GUZMAN.
Quelle eſt cette ſeconde encore qui vous enflame?

D. FERNAND.
J'en ignore le nom comme la qualité.

GUZMAN.
Vous l'aimez ſeulement par curioſité?

D. FERNAND.
Ce commerce où mon cœur va plus loin qu'il ne penſe,
Eſt fondé de ſa part ſur la reconnoiſſance,
Aux lieux de promenade elle vient chaque jour
Recevoir les ſermens d'un reciproque amour,
Mais ſans ſe découvrir.

GUZMAN.
Monſieur, c'eſt une gueuſe
Qui gagne ſes habits au mêtier de coureuſe,
Et qui pouſſant le leurre autant qu'elle pourra,
Se titrera Marquiſe, & vous attrapera.

D. FERNAND.
A la voir ſeulement tu jugerois mieux d'elle.
De tout ce qu'elle fait la grace eſt naturelle;
Le port noble & touchant, rien de bas, d'affecté,
Un certain air modeſte & plein de liberté,
Je ne ſai quoi de doux, l'entretien agréable,
L'eſprit vif, delicat, perçant...

GUZMAN.
C'eſt-là le diable.
Ces gueuſes pour piller la dupe qui leur rit,
Monſieur, vendant le corps, achetent de l'eſprit.

D. FERNAND.
Pour m'y voir attrapé je m'y ſais trop connoître,
Et ce que tant d'appas dans mon cœur ont fait naître
Pourroit pour celle-ci gagner enfin ma voix,
Si ſa famille ſuë autoriſoit mon choix.
Au plus parfait amour je ſens mon ame prête,
Mais j'ignore qui j'aime, & c'eſt ce qui m'arrête.

GUZMAN.
La fourbe eſt bien en regne, & s'en ſauve qui peut.

SCENE II.

D. FERNAND, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE *ayant la coiffe abatuë.*

St.

GUZMAN.

St. Bon jour. Monsieur, est-ce à vous qu'on en veut,
Ou si c'est moi déja que la Donzelle tente?
Voyez.

D. FERNAND.

A l'Inconnuë elle sert de Suivante,
Tai-toi. Qu'heureusement je te rencontre ici!
Enfin....

JACINTE.

Heureusement je vous rencontre aussi.
A la Poste où pour nous vous laissez votre adresse,
Je portois ce billet.

D. FERNAND.

De qui?

JACINTE.

De ma Maîtresse.
Lisez-le, D. Fernand.

GUZMAN *à Jacinte tandis que D. Fernand lit.*

Ma chere...

JACINTE.

Assûrément.

GUZMAN.

Si le cœur t'en disoit, je suis sans compliment.
Ces détours, ces douceurs, dont un galand s'enyvre,
Autant de bien perdu pour ceux qui savent vivre.
Sans tant verbaliser l'amour veut de l'effet,
J'en ai toujours de prêt, si tu m'aimes, c'est fait.

JACINTE.

Tu seras pris au mot, si tu n'y prens bien garde.

GUZMAN.

Ma foi, dans ce marché c'est moi seul qui hazarde.
Tu vois clair en m'aimant si nous en disputons,
Mais je suis obligé de t'aimer à tâtons;
Avec ton nez bridé de ta coiffe importune,
Ta tenebrosité m'en pourroit bailler d'une,

Et

Et ton minois, de cœurs modeſtement filou,
S'il n'eſt quelque peu ſinge, eſt peut-être hybou.

JACINTE.

Il te les faut choiſir.

D. FERNAND *après avoir lû.*

Ta Maîtreſſe m'oblige,
Et ne peut me donner d'avis que je neglige.
Mais ne puis-je ſavoir où tu me dois mener?

JACINTE.

Ne vous preparez point à me queſtionner.
Tantôt au lieu marqué prenez ſoin de vous rendre,
Suivant votre billet je vous y viendrai prendre,
N'attendez rien de plus.

D. FERNAND.

Ote moi de ſouci,
De grace ...

JACINTE.

Voulez-vous qu'on me ſurprenne ici?
Si quelqu'un m'y connoît, ma Maîtreſſe eſt perduë.

D. FERNAND.

Mais fai-la moi connoître.

JACINTE.

Enfin vous l'avez vûë?

D. FERNAND.

Oüi, je ſai bien, qu'en elle éclatent mille appas.

JACINTE.

En êtes-vous content?

D. FERNAND.

Qui ne le ſeroit pas?

JACINTE.

Jugez par-là du reſte; & lui ſoyez fidelle.

D. FERNAND.

Au moins di-moi ſon rang.

JACINTE.

Tout eſt égal en elle.
La beauté, l'air, l'eſprit, la qualité, le bien.

GUZMAN.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que le tout n'y vaut rien,

D. FERNAND.

Maraut...

GUZMAN.

Vous la croyez à ſon apprentiſſage ?

D. FERNAND.

Mais pourquoi ſe cacher?

JACINTE.

C'eſt qu'elle eſt bonne & ſage,
Et que l'on voit la fourbe un don ſi cavalier,
Qu'il faut vous bien connoître avant que s'y fier.

D. FERNAND.

Non, ſi ma paſſion ne va juſqu'à l'extrême,
Si mon cœur n'eſt atteint...

JACINTE.

Chacun en dit de même.
Pour faire croire un feu qu'ils affectent ſouvent,
Tous ont le même ſtile, & la plûpart, du vent.

D. FERNAND.

Mais ta Maîtreſſe enfin, ou qui qu'elle puiſſe être,
Se trouvera forcée à ſe faire connoître;
Il en faudra venir à l'aveu que j'attens.

JACINTE.

Vous ſaurez le ſecret quand il en ſera temps,
Et pretendez en vain me voir changer de note,
Je tiens bien le tacet.

GUZMAN.

La peſte ſoit la ſotte.
Quel que fût le ſecret qu'on m'eût pû confier
Je le dirois ſoudain de peur de l'oublier.

D. FERNAND.

Tu n'oſes donc encor m'éclaircir l'aventure?

GUZMAN.

Elle eſt faite, Monſieur, en dépit de Nature,
Et le Ciel ſe trompant ſans doute à la façon,
Dans un moule de Fille a crû faire un Poiſſon.

JACINTE.

Adieu, brave cauſeur.

GUZMAN.

Adieu, chere muette,

SCE-

SCENE III.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

QUi l'en croira, Monsieur, votre fortune est faite ;
Esprit, naissance, bien, attraits, le choix est doux.

D. FERNAND.

Me voici cependant avec deux rendez-vous.
Isabelle tantôt m'attend à la même heure.

GUZMAN

Des deux occasions choisissez la meilleure,
Allez où votre cœur est le plus attaché.

D. FERNAND.

Pour la Dame inconnuë il se sent plus touché ;
Mais de peur de surprise, ignorant sa naissance,
Autant que je le puis-je le tiens en balance,
Et comme je ne sai ce qui peut arriver,
Si celle-ci manquoit, l'autre est à conserver.

GUZMAN.

Mais puisqu'elle vous tient ses affaires secrettes,
Lui deviez-vous si-tôt decouvrir qui vous êtes ?
Sa Suivante a d'abord fait oüir votre nom.

D. FERNAND.

Qu'il soit connu de tous, qu'en devinera-t-on ?
Il est mille Fernands dans une même ville.
Suffit que j'ai caché que je suis de Seville,
Et qu'enfin me disant de Grenade, j'ai pris
Le surnom d'Avalos pour celui de Solis.

GUZMAN.

Par ce nom trop-tôt dit, autre embarras à craindre.
Vous aimez Isabelle, ou du moins l'osez feindre,
Et si cette Inconnuë apprend quelque beau jour
Qu'un Fernand Grenadin fasse en deux lieux sa cour ?

D. FERNAND.

Cesar de ce peril par sa mort me délivre,
Craignant que jusqu'ici l'on ne me sût poursuivre.
Je priai D. Juan d'abuser ses amis,
Me nommant devant eux par tout D. Dionis.
Sous ce nom, d'Isabelle il m'assûre la vûe,
Et je suis D. Fernand pour la seule Inconnuë.

Mais

Mais de quelque message on m'en vient régaler,
Sa Suivante s'approche afin de me parler,
Je la voi qui sourit.

GUZMAN.

Quoi, celle d'Isabelle,
Votre premiere Amante?

D. FERNAND.

Oüi, Guzman.

GUZMAN.

Qu'elle est belle!
Monsieur, preferons-là.

D. FERNAND.

Tu te trouve tenté?

GUZMAN.

J'ai de malins instans pour la fragilité,
Et par précaution j'essayrois du remede.

SCENE IV.

D. FERNAND, BEATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

AUjourd'hui, Beatrix, tout à mes vœux succede.
Ta rencontre est un bien qui doit m'être si doux ..

BEATRIX.

Pas tant, si je vous viens ôter un rendez-vous.

D. FERNAND.

Que dis-tu?

BEATRIX.

Que tantôt ma Maîtresse Isabelle
Ne peut, D. Dionis, vous attendre chez elle:
Voila ce que j'allois vous dire de sa part.

D. FERNAND.

J'attendrai son retour, & la verrai plus tard.

BEATRIX.

Non pas pour aujourd'hui, votre amour va trop vite.

D. FERNAND.

Au moins à son défaut accepte ma visite,
Et si tantôt sans toi par hazard elle sort...

BEATRIX.

Il vous plaît de railler.

D. FERNAND.

Ah! c'eſt me faire tort,
Non, à s'entretenir j'aurai la même joye,
Et je croirai la voir pourvû que je te voye.

BEATRIX

Ma foi, je ne ſai pas comme vous l'entendez,
Mais je penſe valoir ce que vous demandez.
D'auſſi bienfaits que vous me verroient pour mon (compte.

GUZMAN.

Qu'elle en ſait!

D. FERNAND.

Tout de bon, ton eſprit me fait honte,
Et je t'en trouve tant...

BEATRIX.

Que vous le baillez doux!
Treve, D. Dionis, point de guerre entre nous,
J'ai peut-être dequoi vous donner vo re reſte.

D. FERNAND.

Tu tournes tout en jeu, mais je te le proteſte,
Que mon cœur ſent pour toi certaine emotion...

BEATRIX.

De grace, arrêtez-là la proteſtation,
Sans me charger encor d'un cœur comme le vôtre,
J'ai tant de Proteſtans qu'ils s'etouffent l'un l'autre,
Et dans les vœux divers qu'on me vient adreſſer,
Je ne ſai tantôt plus où les pouvoir placer.

D. FERNAND.

Ta beauté du plus fier te feroit un eſclave.

BEATRIX.

Je ſai ce que je puis, ne faites point le brave,
Et croyez ſeulement que l'ayant entrepris,
Vous ſeriez bien adroit ſi vous ne reſtiez pris.
Qu'on ſe défende ou non de chercher à me plaire,
Quand j'ai deſſein de prendre, on ne m'echape guere,
Et j'arrête ſi bien, qu'en ce droit abſolu
Je n'ai perdu jamais que ce que j'ai voulu.

D. FERNAND.

Qui ne t'en croiroit pas? tu vaux que l'on t'admire.
Tout eſt aimable en toi.

BEATRIX.

Vous penſez vous en rire,
Mais

Mais après tout, peut-être à m'examiner bien,
A la qualité près, il ne me manque rien.
Quoi que montre d'appas ma Maîtresse & la vôtre,
Cette taille & ce port en valent bien quelque autre.
Si je n'ai point les traits si doux, si délicats,
J'ai des je ne sai quoi que la beauté n'a pas,
Le teint, je m'en rapporte, & pour de la jeunesse,
Je pense que me voir c'est tout

GUZMAN.

La bonne piece!
Si quelqu'un l'entend mieux, je le quitte.

BEATRIX.

Jaseur!
Est-ce à toi de parler avec les gens d'honneur?

GUZMAN.

Si je puis librement dire ce qui m'en semble,
Ton honneur & le mien sont bons à mettre ensemble.
Et quiconque des deux pourroit n'en faire qu'un,
Feroit encor, je pense, un honneur bien commun.

D. FERNAND.

Tu ne te tairas point, Maraut?

GUZMAN.

Sur ma parole,
La Matoise est, Monsieur, instruite en bonne école;
Elle vous en dira de toutes les façons,
Et se peut aisement passer de nos leçons.

BEATRIX.

Oüi, je m'abaisserai jusqu'à prendre des tiennes.

GUZMAN.

Ah! mon Ange.

BEATRIX.

C'est-là que je veux que tu viennes.
J'ai besoin des douceurs d'un Galand tel que toi.

D. FERNAND.

Laisse-là ce badin, & ne songe qu'à moi.

BEATRIX.

Quoi, ne songer qu'à vous! & que feroient mille autres
Dont les vœux acceptés ont precedé les vôtres?
Chaque moment du jour peut à peine fournir
A donner à chacun son rang de souvenir;
Mais je perds trop de temps, adieu, je me retire.

D. FER-

D. FERNAND.

Si-tôt?

BEATRIX.

Achevez donc, qu'avez-vous à me dire?

D. FERNAND.

Beatrix.

BEATRIX.

Est-ce tout? vous me ferez gronder,
J'ai hâte.

D. FERNAND.

Laisse-moi du moins te regarder,
A te voir seulement mon plaisir est extrème.

BEATRIX.

Vous ne m'étonnez point, j'y prens plaisir moi-même,
Et dans plus d'un miroir on me voit chaque jour
Allez de temps en temps me faire un peu de cour.

D. FERNAND.

Il est doux de s'y voir quand la copie agrée.

BEATRIX.

Je ne m'y trouve pas tout à fait dechirée,
Et j'en prens plus de droit d'aimer l'original.

SCENE V.

D. FERNAND, D. JUAN, BEATRIX, GUZMAN.

D. JUAN.

Seul avec Beatrix? c'est n'être pas trop mal.

D FERNAND.

Venez-vous m'envier le bien que je possede?

D. JUAN.

Brûlant pour sa Maîtresse, il faut qu'on me la cede.

D. FERNAND.

Gardez qu'à l'obtenir vos efforts ne soient vains.

BEATRIX.

Hé, de grace, pour moi n'en venez pas aux mains.

D. JUAN.

Tu n'as qu'à décider, je prétens, il s'oppose.

BEATRIX.

Je pense que pour vous je sens la même chose,
Et crains bien que restant dans cette égalité,

Aucun

Aucun des deux jamais n'ait droit de primauté.
Adieu.

GUZMAN.

Bon ſoir, la Belle.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. JUAN, D. GUZMAN.

D. JUAN.

Et Guzman la cajole
Déja?

GUZMAN.

Non pas, Monſieur, c'eſt que je la conſole.
Ces belles ont toûjours l'eſprit deconcerté
Quand on leur dit adieu ſans parler de beauté;
Il ſe faut acquiter du moins de la grimace.

D. JUAN.

Où l'avez-vous trouvé?

D. FERNAND.

Dans cette même place,
Où ſoudain il m'a vû changer de rendez-vous.

D. JUAN.

Aimant en deux endroits, ce changement eſt doux.
C'eſt recouvrer ſoudain une faveur perduë.

D. FERNAND.

Je l'avois d'Iſabelle, & l'ai de l'Inconnuë.
L'une hors du logis doit paſſer juſqu'au ſoir,
Et ſur quelques ſecrets l'autre cherche à me voir.

D. JUAN.

Vous brûlez d'éclaircir celui de l'avanture?

D. FERNAND.

Cette aſſignation m'en donne bon augure.

D. JUAN.

Oui, mais je vous apporte un ſujet de ſouci,
Votre Beau-pere ſait que vous êtes ici.

D. FERNAND.

Que je ſuis arrivé, D. Juan?

D. JUAN.

Que vous l'êtes.
En vain j'ai crû tenir toutes choſes ſecrettes;

Ayant

Ayant été dès hier par Guzman averti
Du long temps qu'il vous ſait de Seville parti,
Et de notre amitié ſachant l'étroite chaine,
Il eſt venu chez moi me témoigner ſa peine.

D. FERNAND.

Vous n'avez point alors tâché de l'abuſer?

D. JUAN.

Après ce qu'il ſavoit, qu'avois-je à déguiſer?
Votre arrivée ici ſe pouvoit-elle taire?

D. FERNAND.

De mon ſecret ſans-doute il eſt fort en colere?
Qu'aura-t-il crû de moi de ne l'avoir point vû?

D. JUAN.

Que de votre combat c'eſt l'effet imprévû,
Et qu'avant que le voir vous jugiez neceſſaire
D'attendre quelque temps le ſuccès de l'affaire.

D. FERNAND.

Quel malheur!

D. JUAN.

Cependant j'ai promis qu'aujourd'hui,
Puiſque vous etiez libre, il vous verroit chez lui;
C'eſt à vous d'y ſonger, ma parole eſt donnee.

D. FERNAND.

Quel pretexte choiſir pour rompre l'hymenée?
L'amour me cauſe ici d'étranges embarras.

D. JUAN.

Je n'entreprendrai point d'en combattre l'appas.
Mais voyez Leonor, elle eſt ſage, elle eſt belle,
Et ce que vous aimez vaut peut-être moins qu'elle.

D. FERNAND.

Ah! ne m'en parlez point, Leonor me deplaît.

D. JUAN.

Sans la voir, ſur ſon nom vous en donnez l'arrêt!

D. FERNAND.

Je ne la puis ſouffrir.

GUZMAN.

La pauvre delaiſſée!
Monſieur, ſi par hazard elle étoit fort preſſée,
Et qu'à vous en defaire on vous vît empêché,
Pour vous faire plaiſir je prendrai le marché.

D.

D. JUAN.

Guzman a le goût bon

D. FERNAND.

Il faut voir l'Inconnuë ;
En l'état où je suis tout dépend de sa vûë,
Son destin éclairci pourra regler le mien.

D. JUAN.

Voyez-la, mais enfin ne précipitez rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. DIEGUE, ISABELLE, BEATRIX.

D. DIEGUE.

N'En soyez point surprise, ô charmante Isabelle,
D'un bruit sourd & confus j'en ai su la nouvelle,
Et comme rien pour moi ne peut-être plus doux,
Je m'en suis crû devoir expliquer avec vous.
Excusez pour un Fils ma tendresse de Pere,
Je sai que D. Felix s'étudie à vous plaire,
Et j'aurai grande joie à le voir sous vos loix,
S'il a su meriter l'honneur de votre choix.
Vous connoissez mon bien, vous savez ma famille,
L'amitié semble étroite entre vous & ma Fille,
Et pour elle & pour moi je me tiendrois heureux
Que l'alliance encore en redoublât les nœuds.

ISABELLE.

Cet hymen proposé me fait voir tant d'estime,
Que l'espoir m'en paroît à peine legitime.
Je ne celerai point que ce peu de beauté
M'acquiert de D. Felix quelque civilité,
Mais, Monsieur, un dessein d'une telle importance,
Avant qu'aller plus loin, vaut bien que l'on y pense,
Et quoi qu'aucun n'ait droit de contraindre ma foi,
Je dois en consulter de plus sages que moi.

Je

Je sai de leur conseil ce que je puis attendre,
Et c'est de Leonor que je le voudrois prendre,
Si comme elle est la Sœur, les interêts du sang
Auprès de l'amitié n'etoient d'un autre rang.

D. DIEGUE.

D'un si fâcheux delai quelle que soit la suite,
Je ne puis qu'admirer votre sage conduite,
Et si vos sentimens se déclarent pour nous,
J'emploirai Leonor à les savoir de vous,
L'Epoux qu'elle attendoit, arrivé de Seville,
Va deja commencer la joye en ma famille,
Et comblant d'heur un Fils qui se sent captiver,
C'est votre seul aveu qui la peut achever.
Le Ciel daigne en hâter l'heureuse certitude.

SCENE II.

ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

CE choix vous va causer un peu d'inquietude;
Si D. Felix fait voir son amour par ses soins,
D. Dionis pour vous n'en temoigne pas moins,
Votre cœur doit parler, c'est à vous de l'entendre.

ISABELLE.

En se déferant trop, il craint de se méprendre
Ces Soûpirans d'office, en tous lieux si cheris,
Sont d'aimables Amans, mais de fâcheux Maris;
En vain la plus parfaite aura touche leur ame,
S'ils l'adorent Maîtresse, ils la meprisent Femme,
Et leurs vœux attaches à de nouveaux appas,
Dédaignent ce qu'ils ont pour tout ce qu'ils n'ont pas.
Voila ce qui suspend tout ce que je propose.

BEATRIX.

De vrai, le mariage est une étrange chose,
Et qui s'en peut louer, pour en bien discourir,
Au mêtier de forçat n'auroit guere à souffrir,
La chaine en est, dit-on, si rude & si pesante,
Que qui n'en gemit point a l'ame bien constante,
Et quand il faut choisir, jeune, galand, fleuri,
Adroit, aimable, beau, c'est toûjours un Mari,
On est bien empêché comme on s'y doit conduire,

Trop de précaution souvent ne fait que nuire,
En vain pour mieux échoir on y fait cent façons,
Puisqu'enfin les meilleurs ne sont jamais trop bons.
Sans qu'un semblable choix nous chagrine d'avance,
Il faut jetter les dez au hazard de la chance,
Et dire en risquant tout, puisqu'enfin on le veut,
Dieu nous la donne bonne, & vienne ce qui peut.

ISABELLE.

C'est en dire un peu trop.

BEATRIX.

Ce n'est point la satyre,
Madame; croyez-moi, l'on n'en sauroit trop dire.
Il est de ces rêveurs, il est de ces jaloux,
Qui se font plus de mal qu'ils n'en craignent de nous.
Qu'une Femme s'echape à voir un peu le monde,
Leur chagrin en murmure, & leur depit en gronde,
Et dans leur rêverie à rendre un esprit fou,
L'on n'est jamais sage si l'on n'est loup garou.
Pour moi qui ne suis pas d'humeur trop endurante,
Si jamais d'un Mari l'assemblage me tente,
Le contract d'union dans mon petit calcul
Aura plus d'une clause, ou demeurera nul.
Il me sera permis de danser & de rire,
Je verrai mes Amis sans qu'il y trouve à dire,
Et saurai le reduire à ne rien redouter
De toutes les douceurs qu'on me viendra conter.

ISABELLE.

Tu crois qu'il tiendra tout?

BEATRIX.

Eh bien, quite à se batre.
Si j'enrage une fois il enragera quatre,
Et me mettant au pis, je sai qu'il trouvera
Plus de facheux momens qu'il ne m'en donnera.
Après tout, le meilleur est de vivre sans Maître.

ISABELLE.

C'est un état heureux, & je le sai connoître;
Mais de quelque douceur qu'il flate nos esprits,
Le nom de vieille Fille est un nom de mépris.

BEATRIX.

Aussi, ce qui doit bien refroidir notre envie,
Quand on est marié, c'est pour toute sa vie,

Et

Et pour qui s'en repent, à vous parler ſans fard,
L'eſpoir de ſe voir veuve eſt un triſte hazard.
Cette faveur du Ciel eſt toûjours trop tardive,
Nos beaux jours ſont paſſes quand ce grand jour arri-
Et le plus ſouvent même abuſant nos ſouhaits, (ve,
Il nous rit, il nous flate, & n'arrive jamais.
Mais pour vos deux Amans, quel deſſein eſt le vôtre?
Vous ſentez-vous egale, & pour l'un & pour l'autre?

ISABELLE.

Le choix, à dire vrai, n'eſt pas facile entr'eux,
Je tiens l'un plus galand, l'autre plus amoureux.
D'abord D. Dionis, en m'expliquant ſa flâme,
Eblouït ma Raiſon, charma toute mon ame;
Mais ſi j'en juge bien, je lui voi chaque jour
Plus de galanterie avecque moins d'amour.
De cette paſſion il n'a que l'habitude,
Il en prend les dehors, ſoûpire par etude,
Et je croi. quand il tâche a lui donner credit,
Que ſon cœur ne ſait rien de tout ce qu'il me dit.

BEATRIX.

D. Felix pourra donc emporter la balance?

ISABELLE.

Si ſon feu brille moins, j'y croi plus de conſtance,
Et je tiens qu'à l'hymen un eſprit arrêté,
Doit moins chercher l'éclat que la ſolidité.

BEATRIX.

Pourquoi permettre donc que ſon Rival vous voye?

ISABELLE.

Pour juger mieux encor ce qu'il faut que j'en croye,
Et c'eſt pour me pouvoir expliquer avec lui,
Qu'il avoit eu de moi rendez-vous aujourd'hui.
Tu ſais que Leonor a rompu la partie.

BEATRIX.

Ma foi, je n'aurois point peché par modeſtie.
Sa viſite à demain eût reçû le renvoi,
On doit à ſes Amis quand on a fait pour ſoi.

ISABELLE.

Leonor ſeule ici me priant de l'attendre,
C'eſt le moins, Beatrix, que je pouvois lui rendre.
Mais je la vois entrer.

SCENE III.

LEONOR, ISABELLE, BEATRIX.

LEONOR.

J'En use librement.

ISABELLE.

Songez que l'amitié défend le compliment,
Et qu'enfin vous servir fait ma plus forte envie.

LEONOR.

Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et sai trop, que pour fuir le malheur que je crains
Je ne pourrois le mettre en de plus sûres mains.
Vous avez déja sû que mon Pere à Seville
Ne crût pas avoir fait un voyage inutile,
Puisque là pour Epoux à son retour j'appris
Qu'il m'avoit sû choisir D. Fernand de Solis.
Ignorant jusque là ce que c'est qu'être Amante,
Je tins cette nouvelle assez indifferente,
Et mon cœur libre encor n'étant point prévenu,
Souscrivit sans murmure au choix d'un Inconnu;
Mais dans cet intervalle usant de sa puissance,
L'Amour s'est bien vangé de mon indifference.
Un autre D. Fernand pour troubler mon repos...

ISABELLE.

Un autre? dites-vous?

LEONOR.

D. Fernand d'Avalos.
Un procès qu'à la Cour il est venu poursuivre,
L'a tiré de Grenade où le Ciel le fait vivre,
Et mes sens en lui seul se sont sentis flatés
De tout ce qu'on peut voir d'aimables qualités.
Sans savoir ce qu'en moi sa rencontre fit naître,
Vous savez l'accident qui me le fit connoître,
Un jour qu'au bord du fleuve où j'osai m'engager,
Mes chevaux s'emportant m'eussent mise en danger,
Si Soudain à leur fougue opposant son courage,
Il n'eût sû m'épargner ce genre de naufrage.
Je ne vous ferai point de recits superflus,
Je le vis, il me plût; il me vit, je lui plus.

Une

Une pareille ardeur dans nos cœurs sembla naître;
Mais quelque effort alors qu'il fît pour me connoître,
Malgré ce grand service il ne pût rien savoir,
Sinon qu'en ce lieu même il pourroit me revoir.
Ainsi dès ce moment contre toute apparence,
Mon amour commença par la reconnoissance,
Et sans cesse mon cœur par de secrets discours
S'entretint du peril pour songer au secours.
J'aimois à me tenir cette image presente,
J'evitois d'être ingrate, & me rendois Amante,
Et pour me livrer mieux aux transports que je sens,
L'Amour se prévaloit de l'erreur de mes sens.

ISABELLE.

Mais engagée enfin à l'hymen par un Pere,
Qu'est-ce dans cet amour que votre cœur espere?

LEONOR.

Tout, si d'un si beau feu l'imperieuse loi
Peut attendre de lui ce qu'elle obtient de moi.
C'est par ce seul motif qu'il m'a vûë obstinee
A lui taire & mon nom & de qui je suis nee,
Et qu'à le voir souvent avant su m'obliger,
Avant qu'il me connût j'ai voulu l'engager.
L'Amour, dont on sait trop jusqu'où les droits s'étendent,
Est toûjours favorable à deux cœurs qui s'entendent,
Et pour rompre un hymen qui confond mon espoir,
Pourvû qu'on l'en consulte, il a trop de pouvoir.

ISABELLE.

Mais l'Epoux arrive, que pouvez-vous pretendre?

LEONOR.

C'est ce qu'à D. Fernand j'ai resolu d'apprendre,
Et pour lui découvrir cet important souci,
Jacinte qui l'attend va l'amener ici.
Je m'en suis crû chez vous la liberté permise,

ISABELLE.

Il n'est rien qu'avec moi l'amitié n'autorise.

LEONOR.

Le logis de derriere ouvre en un lieu désert,
Par où le faire entrer sans qu'il soit découvert;
Jacinte en est instruite, & sait ce qu'il faut taire.

ISABELLE.

Cette précaution étoit peu neceſſaire.
Qui vit comme je fais, ſans detour, ſans façon,
Brave la médiſance, & craint peu le ſoupçon.
Mais enfin aujourd'hui vous lui voulez tout dire?

LEONOR.

Non, mais ce ſeul hymen dont mon amour ſoûpire,
Et par ſes ſentimens prendre droit de juger
Juſqu'où pour y repondre il me doit engager.

ISABELLE.

Souvent un beau dehors a l'art de nous ſeduire.

LEONOR.

Auſſi par vos conſeils je cherche à me conduire,
Et ce qu'il veut ſavoir ne lui ſera connu
Qu'après que vous l'aurez vous-même entretenu.
Vous ſonderez ſon cœur, étudierez ſon ame,
Et j'éteindrai par vous, ou nourrirai ma flame.

SCENE IV.

LEONOR, ISABELLE, JACINTE, BEATRIX.

JACINTE.

Madame.

LEONOR.

Eh bien, Jacinte?

JACINTE.

Il attend pour entrer.

LEONOR.

Qu'il vienne.

ISABELLE.

Il ne faut pas dès l'abord me montrer
Dans l'aiſe qu'il aura du deſſein que vous faites
Ses premieres douceurs doivent être ſecrettes.
Quand à vous ſeconder vous aurez ſu le ſien,
Je ne refuſe pas d'être de l'entretien.
Viens, Beatrix.

LEONOR.

Enfin c'eſt en vous que j'eſpere.

BEATRIX.

Ma foi, pour un Amant voila bien du myſtere,

Je

Je m'inquiete moins de m'en voir mille & plus,
J'en tiens papier exact, & je dors là-dessus.

SCENE V.

LEONOR, D. FERNAND, JACINTE.

JACINTE.

Entrez, on vous attend.

D. FERNAND.

Madame, quelle grace,
Et pour la mériter que faut-il que je fasse?
Accorder tant de gloire à mon ardent amour!

LEONOR.

Enfin à le prouver le Ciel vous offre jour.
S'il est tel que mes yeux semblent l'avoir fait naître,
C'est à vous, D. Fernand, à le faire paroître
Le temps presse, du Sort je crains les derniers coups,
Et si vous n'agissez, je ne puis être à vous.

D. FERNAND.

Ah! si de ce malheur je puis rompre l'atteinte,
J'ai lieu de m'offenser de votre injuste crainte,
Et quand les coups du Sort peuvent être forcez,
Qui peut douter de moi ne peut m'aimer assez.
Que pour m'ôter à vous la terre conjurée
Tienne à mon cœur charmé la guerre declarée,
Pour en favoriser les violens desseins
Le seul aveu du vôtre est tout ce que je crains.

LEONOR.

On ne l'aura jamais, & quoi que je hazarde,
Les effets feront voir quelle foi je vous garde,
Et qu'il n'est rien pour vous que j'ose negliger
Quand sous les loix d'un autre on me veut engager.
Oui, pour vous decouvrir ce que j'ai dû vous taire,
Apprenez, D. Fernand, que je depens d'un Pere,
Qui sans m'en consulter, de mon repos jaloux,
A voulu par ses yeux me choisir un Epoux.
Cet hymen arrêté rend ma disgrace extrême,
Mais je vous dois la vie enfin, & je vous aime,
Et vois avec plaisir que mon cœur en ce jour
Ne peut fuir d'être ingrat sans servir mon amour

D. FERNAND.

Frappé trop vivement de ce grand coup de foudre,
Le mien s'étonne, tremble, & ne ſait que reſoudre;
Mais enfin je ſai bien que mon cruel ennui
Ne redoublera point par le bonheur d'autrui.
Quelque Epoux qu'à choiſir le devoir vous convie,
Il n'aura point ce nom que je ne ſois ſans vie,
Et même avant ce coup, s'il me doit accabler,
Plus d'un Rival peut-être aura lieu de trembler.

LEONOR.

Quoi qu'il nous faille ici conduire avec prudence,
J'aime dans votre amour un peu de violence,
Et ſi j'en dois calmer les tranſports furieux,
Je ne ſaurois haïr ce qui le prouve mieux.

D. FERNAND.

Mais votre nom enfin, faites que je le ſache.

LEONOR.

Quelque raiſon encor veut que je vous le cache.

D. FERNAND.

La raiſon en eſt vaine à qui doit préſumer,
Que ſachant ſon logis, je puis m'en informer.

LEONOR.

Dans un logis d'Amie on a ſû vous conduire;
De mon engagement j'ai crû devoir l'inſtruire,
Et ſi ſon avis eſt qu'on ne vous cache rien,
Peut-être dès ce ſoir vous me verrez au mien.

D. FERNAND.

Ainſi donc mon bonheur ne dépend plus que d'elle?

LEONOR.

Je l'en croirai.

à Jacinte.

Va vîte avertir Iſabelle.

D. FERNAND *bas.*

Juſte Ciel, Iſabelle! ai-je bien entendu?
Si c'eſt celle qui m'aime, enfin je ſuis perdu.
O d'un jaloux Deſtin attaques imprévûës!
Sa maiſon peut répondre à deux diverſes ruës,
C'eſt ici ſon quartier.

LEONOR.

Que dites-vous tout bas?

D. FER-

D. FERNAND.
Je me plains d'un malheur que je n'attendois pas.
LEONOR.
Votre amour y rencontre un peril dont je tremble.
D. FERNAND.
Madame, il eſt encor plus grand qu'il ne vous ſemble.
LEONOR.
Des conſeils d'Iſabelle eſperons quelque fruit.
D. FERNAND.
C'eſt elle-même, elle entre, où me vois-je reduit!

SCENE VI.

ISABELLE, LEONOR, D. FERNAND, BEATRIX, JACINTE.

ISABELLE *à Beatrix.*
NOus le verrons, mais Dieux! ma ſurpriſe eſt ex-
Je vois D. Dionis, (tréme,
BEATRIX.
Madame, c'eſt lui-même.
ISABELLE.
Il aime Leonor, & m'oſe cajoler!
BEATRIX.
Bons Dieux! quel maître fourbe!
ISABELLE.
Il faut diſſimuler.
LEONOR *à Iſabelle.*
Sachant quelle avanture à ſoûpirer m'expoſe,
Voyez en D. Fernand le ſujet qui la cauſe.
Vos ſentimens ont droit d'en regler ſeuls la fin.
D. FERNAND *à Iſabelle.*
Je dois beaucoup, Madame, à mon heureux deſtin,
Qui me laiſſant toûjours inconnu ce que j'aime,
Me fait connoître au moins comme une autre elle-
L'amitié qui vous joint m'en perſuade aſſez. (même.
ISABELLE.
Je ne m'étonne point ſi vous me connoiſſez.
Pour peu qu'avec un cœur l'on ait d'intelligence,
De tout ce qu'il cherit on a la connoiſſance,
Et l'amour qui du ſien vous fait ſuivre la loi,
Doit faire autant pour vous que l'amitié pour moi.

J'en ai déja tiré des lumieres ſecrettes
Qui m'ont en un moment appris ce que vous êtes,
Je ſai preſque de vous tout ce qu'on peut ſavoir.

D. FERNAND.

Un ſi brillant eſprit ne ſe peut decevoir;
Mais ſi vous vous rendez à de juſtes prieres,
Madame, faites-m'en partager les lumieres.
De ce charmant objet j'adore la beauté
Sans avoir pû tirer mon feu d'obſcurité,
Son nom qu'elle me cache étonne ma conſtance.

ISABELLE.

Elle vous fait grand tort par cette défiance.
Et ſur ce que de vous je puis juſtifier,
Elle verra bien-tôt comme on s'y doit fier.

LEONOR

Prendre deja ſa cauſe! a moins qu'il vous corrompe...

ISABELLE.

Vous me ferez reproche en cas que je vous trompe.

LEONOR.

Il faut vous l'avouër, ſi D. Fernand me plaît,
Dès l'abord comme vous je vis tout ce qu'il eſt,
Le cœur grand, l'ame belle, une entiere franchiſe;
Mais de mes ſentimens je craignis la ſurpriſe,
Les plus prompts quelquefois ne ſont pas les meil-
(leurs.

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je le connois d'ailleurs.
Un Ami qui d'erreur eſt aſſez incapable,
M'en avoit déja fait une peinture aimable,
Dont les traits délicats ayant gagné ma foi,
Ne m'avoient rien caché de tout ce que j'y vois.
L'air, la mine, l'eſprit, enfin tout ſe rapporte.

D. FERNAND.

Je lui ſuis obligé d'une eſtime ſi forte.

ISABELLE.

Jamais d'un vrai mérite on ne fit plus de cas.

LEONOR.

Et c'eſt?

ISABELLE.

D. Dionis.

D. FERNAND.

Je ne le connois pas.

ISABELLE.

Ne le connoître pas! certes cela m'étonne,
Vous eſt-il inconnu, s'il ne l'eſt à perſonne?
Un Cavalier civil, poli, galant, parfait,
Qui penſant ce qu'il dit, plaît dans tout ce qu'il fait,
Point fourbe, point trompeur, point de ces lâches ames
Qui cherchent en tous lieux à promener leurs flames,
Et d'ailleurs il ſe dit de vos meilleurs Amis.

D FERNAND.

L'erreur m'eſt favorable où quelque abus l'a mis.

ISABELLE.

Deux noms divers en lui pourroient cauſer le vôtre.
Qui m'eſt connu ſous l'un, vous le ſera ſous l'autre.
D. Dionis pourtant eſt le ſeul que je ſai.

D FERNAND.

Quoi qu'il vous ait pû dire, il vous aura dit vrai,
S'il a ſû vous jurer que mon amour extrême
Engage tous mes vœux à la beauté que j'aime.
J'apprens qu'on la marie, & ce fatal revers
Accable un malheureux qui languit dans ſes fers.
Ne pouvant m'éclaircir du Pere ni du Gendre,
Je forme cent deſſeins ſans ſavoir lequel prendre.
Dans ces obſcurités daignez me ſecourir,
Vous voyez qu'à vous ſeule on me fait recourir.
Soulagez les ennuis dont mon ame eſt preſſée.

ISABELLE.

Je ne vai pas ſi vîte à dire ma penſée;
Et ſi de ſon aveu j'oſe en prendre le droit,
Je crains de l'engager à plus qu'elle ne croit.

LEONOR.

Non, à votre amitié tout mon cœur s'abandonne,
Il en croira ſoudain quoi que ſon zele ordonne.
Et pour vous donner lieu d'en mieux deliberer;
Je vous laiſſe tous deux, & vai me retirer.
Adieu.

D. FERNAND *à Leonor*

Souvenez-vous que mes peines cruelles
Ne peuvent...

LEONOR.

Vous aurez tantôt de mes nouvelles.

BEATRIX.

Madame, nous pouvons enfin le regaler.

ISABELLE.

Voyons ſon impudence avant que de parler.

SCENE VII.

D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX.

D. FERNAND.

AVoir quelles bontés d'abord ſans me connoître
Vous avez bien voulu me faire ici paroître,
J'ai lieu de preſumer que la peine où je ſuis
Vous rendra favorable à finir mes ennuis.
C'étoit pour moi ſans doute une diſgrace extrême
D'aimer avec excès, & d'ignorer qui j'aime,
Mais d'un plus rude ſort j'ai tout à redouter,
Si par votre ſecours je ne puis l'éviter.

ISABELLE.

En vain à vous cacher votre eſprit s'étudie.
De grace, jouez vous ici la Comedie,
Ou ſi vous pretendez que pour votre interêt
Mon eſprit ſoit brouillé comme le vôtre l'eſt?

D. FERNAND.

Madame, où trouvez-vous que ce ſoient freneſies....

ISABELLE

Oui, ſans doute, il vous faut des douceurs mieux choi-
Et la pauvre abuſée à qui vous en contez, (ſies,
Pour vous croire honnête homme, a de grandes
clartés.
Certes, votre methode eſt galante & nouvelle.
Pour moi D. Dionis, & D. Fernand pour elle?
Ce rare expedient à vous mettre en credit,
D'aucun autre avant vous n'avoit frapé l'eſprit,
Et ce ſont en amour de ſubtiles adreſſes, (ſes,
Que prendre autant de noms que l'on fait de Maîtreſ-
Un ſi beau ſtratagême en a-t-il bien dupé?

D FERNAND.

De quel étonnement mon eſprit eſt frapé!
M'amenoit-on ici pour un pareil outrage?

BEATRIX.

Il falloit un peu plus vous ſucrer le breuvage,

A vous, qui D. Fernand quand vous vous avisez,
Chez nous effrontément vous endionisez ;
Ce sont là les moyens d'en attraper de belles.

D. FERNAND.

Ces façons de traiter me sont assez nouvelles.
Madame, c'est ainsi que me jugeant discret,
D'une aimable Inconnuë on m'apprend le secret?

ISABELLE

Elle apprendra le vôtre, & saura qui vous êtes;
Mais pour vous, croyez-moi, vos affaires sont faites,
Vous n'en saurez jamais ni le rang ni le nom.

BEATRIX.

Voyez le fourbe! & puis, à qui se fiera-t-on?

D. FERNAND.

Mais à ce changement quel motif vous engage?

ISABELLE.

C'est trop long-temps jouër le même personnage.
Enfin, D. Dionis, mettons le masque bas.

D. FERNAND.

Quel est ce Dionis?

ISABELLE.

Quoi, vous ne l'êtes pas?

D. FERNAND.

Moi? si ce jeu vous plaît, quel qu'en soit le mystere....

BEATRIX.

Payez son impudence, ou bien laissez-moi faire.
Voyez, il nous prendra pour ses dupes, ma foi.

D. FERNAND.

Quelle est cette Beauté qui parle contre moi?
Madame, est-ce une Amie, ou bien quelque Parente?

BEATRIX.

Faites-bien l'ignorant, je ne suis que Suivante,
Mais telle que je suis, vous ayant rencontré,
Vous me trouviez tantôt assez à votre gré.

ISABELLE.

Il t'en veut donc aussi?

D. FERNAND.

Je ne l'ai jamais vûë.

BEATRIX.

Il m'a galantisée au milieu de la ruë,
Et son cœur, s'il m'eût fait en croire ses sermens,

Se fût enregîstré sur mon papier d'Amans.
La chose n'est pas vraye?

D. FERNAND.

Il est vrai qu'on me jouë,
Et qu'on ne me dit rien que je ne desavouë.
A pas une des deux je n'ai fait les yeux doux.

ISABELLE.

D. Juan de Torrez n'est point connu de vous?

D. FERNAND.

Je ne sai quel il est, & treve d'incartade.
Mon nom est D. Fernand; & mon païs, Grenade
Et je viens d'un procès presser ici la fin.

BEATRIX.

Gardez d'être frotté, Monsieur le Grenadin.
Quelque temps qu'à forger vous ait coûte l'histoire,
Vous le passeriez mal si l'on m'en vouloit croire.
Entrant à l'aise ici, l'on ne vous hâtoit pas,
Mais, ma foi, pour sortir vous doubleriez le pas,
Je vous remercierois de votre effronterie.

D. FERNAND.

Enfin est-ce gageure, ou bien galanterie?
Prétend-on quelque chose affectant ce courroux?

ISABELLE.

Non, non, D. Dionis, on ne veut rien de vous.

D. FERNAND.

Mais ce D. Dionis qu'en moi l'on veut connoître...

ISABELLE.

Il m'importe fort peu que vous le vouliez être,
Pourvû qu'en le voyant vous sachiez l'avertir,
Que je ne l'ai souffert que pour me divertir.
De ses fades douceurs, par cœur sans doute apprises,
Il m'a plû quelquefois d'écouter les sottises,
Mais loin qu'il pût avoir quelques charmes pour moi
Mon choix à D. Felix répondoit de ma foi;
A des Provinciaux j'aime à donner la baye.
Adieu, mon Cavalier.

BEATRIX.

Voilà comme on vous paye,
Messieurs, qui nous venez provincialement
Debiter la fleurette, & prêter le serment.
On vous fait bonne mine, on rit, on raille, on cause,

Mais les amis du cœur, dame, c'est autre chose,
La tablature change, on parle serieux.

D. FERNAND.

C'est donc à qui de vous m'embarrassera mieux?
Si c'est là votre but, la piece est imparfaite.

ISABELLE.

C'est assez, il est temps que vous fassiez retraite.

D. FERNAND *voulant sortir par où on l'avoit fait entrer.*

Adieu, ne croyez pas m'en voir inquieté.

ISABELLE *l'arrêtant.*

Non, non, mon Cavalier, tournez de ce côté,
Sortez par l'autre porte, elle vous est connuë.

D. FERNAND.

Quoi? vous continuez...

BEATRIX.

Gagnons vîte la ruë,
Le meilleur est pour vous de deloger sans bruit,
Je vous y conduirai; bon soir & bonne nuit.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

QUoi, quand vous pretendiez l'entretenir chez elle,
Le rendez-vous, Monsieur, étoit chez Isabelle?
C'est-là que l'Inconnuë avoit sû vous mander?

D. FERNAND.

C'est-là que de la fourbe il a falu m'aider,
Et que le jeu pour moi passoit la raillerie,
Si je n'eusse aussi-tôt payé d'effronterie
Quelquefois au besoin ce vice est de saison.

GUZMAN.

Mais comment n'avoir pas reconnu la maiſon ?

D. FERNAND.

Comment l'aurois-je pû, ſi dans un autre ruë
L'on me tenoit ouverte une porte inconnuë,
D'où, ſans qu'on m'ait rien dit, je me ſuis rencontré
Dans un appartement où jamais je n'entrai ?
Le plus fin en ma place eût donné dans le piege,
Mais le don d'impudence eſt un grand privilege,
Je l'ai mis en pratique, & je m'en ſuis tiré.

GUZMAN.

C'eſt un talent en vous de tout temps admiré ;
Mais l'abord d'une Femme eſt un peril honnête,
Lorſque priſe pour dupe elle a martel en tête,
Et vous deviez trembler ainſi pris au filet,
D'en voir deux à la fois vous ſauter au colet.
Qui lors par impudence évite qu'on l'échine,
En a proviſion, Monſieur, de la plus fine,
C'eſt un pas qu'à franchir peu de gens ont appris,
Et tout ſubtil qu'il eſt, le diable y ſeroit pris.

D. FERNAND.

Auſſi, pour en ſortir j'aurois eu plus d'obſtacle,
Si le Ciel pour m'aider n'avoit fait un miracle.
Contre l'ordre commun il a fait qu'en ce jour,
On ait vû la prudence accompagner l'amour,
Et que du rendez-vous Iſabelle en colere,
Ait eu dans ſon dépit le pouvoir de ſe taire.
Ainſi pour moi le pas étoit moins hazardeux
Tant que j'ai pû me voir avec toutes les deux.
Pour quelques mots couverts je m'en ſuis trouvé quitte ;
Mais dès que l'Inconnuë a fini ſa viſite,
Et qu'ayant malgré moi voulu ſe retirer,
Seul avec Iſabelle on m'a fait demeurer,
En me traitant de fourbe, & Suivante & Maîtreſſe
M'ont penſé mettre alors au bout de mon adreſſe.
D. Dionis en moi leur étant trop connu...

GUZMAN.

Je vous tiens fort heureux d'en être revenu.
Deux Femmes ! Rendez grace aux heureuſes Planetes
Qui vous ont de leurs mains ſû tirer bragues nettes,
Car tout autre que vous, quoi qu'adroit à mentir,

Eût

Eût laissé la perruque avant que de sortir.
Mais de vos feux errans les voyant éclaircies,
Comment avez-vous pû vous les rendre adoucies,
Et quel charme assez fort appaisant leur courroux,
A détourné l'orage, & rabatu les coups?
Pour moi, j'aurois fort craint le saut par la fenêtre.

D. FERNAND.

J'ai feint effrontément de ne les pas connoître,
Et comme l'Inconnuë avoit dit mon vrai nom,
Sur ce deguisement j'ai toujours tenu bon.
De leur D. Dionis, qu'elles nommoient sans cesse,
Pour un jeu concerté j'ai fait passer l'adresse,
Et comme tout n'étant que pour m'embarrasser,
Niant jusques au bout, je me suis fait chasser.

GUZMAN.

Vous laisserez pester Isabelle à son aise?

D. FERNAND.

Au contraire, Guzman, il faut que je l'appaise,
Et que je fasse effort à lui mettre en l'esprit,
Qu'elle croit trop l'erreur qui contre moi l'aigrit.
Ayant à soutenir ce second personnage.
Ici, pour la jouër, je l'attens au passage,
Et sur un autre ton ayant su m'accorder,
Comme D. Dionis, je prétens l'aborder.
J'ai su par D. Juan qu'elle est chez une Tante,
Et feignant tout le jour de l'avoir cruë absente,
Privé d'un rendez-vous dont je devois joüir,
Je préviendrai la plainte, & pourrai l'eblouïr.

GUZMAN.

Et vous la voulez croire assez dupe & novice,
Pour ne pas découvrir le nœud de l'artifice?

D. FERNAND.

Mais on a vû des gens se ressembler si bien,
Qu'à les voir separés on n'y connoissoit rien;
Si la rencontre est rare, elle est du moins possible.

GUZMAN.

Monsieur, dans ce dessein votre honte est visible.
Si les traits du visage ont un rapport parfait,
Ou la taille, ou la voix en détruisent l'effet;
Mais à moins que pour vous la foi n'entraine l'ame...

D. FER-

D. FERNAND.

Auſſi je ne prétens abuſer qu'une Femme,
Et je n'en ſache point qu'on ne puiſſe obliger,
Quand on ſait bien s'y prendre, à croire de leger.
Outre que D. Juan ſecondant mon adreſſe,
Par de nouveaux détours fera valoir la piece;
Pour appuyer la fourbe il eſt de tout inſtruit.

GUZMAN.

S'il a quelque talent, il peut faire grand fruit;
Qui prend de vos leçons a de hauts avantages.
Enfin pour l'Inconnuë, elle eſt caſſée aux gages;
Il ne s'en parle plus, c'eſt autant de vuide?

D. FERNAND.

Mon cœur de ſes attraits eſt toûjours poſſédé,
Jamais un plus beau feu n'eût tant de violence.

GUZMAN.

Monſieur, ayez de grace un peu de conſcience,
Gardez-vous bien de ſuivre un conſeil hazardeux,
Qui vous les vouloit faire épouſer toutes deux.
Peut-être punit on en matiere pareille,
Et celui qui conſent, & celui qui conſeille,
Et je me trouverois aſſez peu ſoulagé,
Que l'on vous accourcît ſi j'etois allongé.

D. FERNAND.

Tu vas un peu trop vîte en faveur d'Iſabelle,
Je la veux adoucir, non pas à cauſe d'elle,
Mais de peur que l'aigreur de ſon reſſentiment
N'engage l'Inconnuë à quelque changement,
Elle va de ma foi lui donner mille ombrages,
Si je ne ſais jouër tous les deux perſonnages,
Et faire, dans l'état d'un nœud ſi ſurprenant,
Tantôt D. Dionis, & tantôt D. Fernand.
Voila quel eſt mon but.

GUZMAN.

Tant pis.

D. FERNAND.

Il te chagrine?

GUZMAN.

C'eſt qu'en mon cœur deja l'amour prenoit racine,
Et que pour Beatrix ravi de n'en bouger,
Si vous tournez caſaque, il faut le déloger.

D. FER-

D. FERNAND.

Donc Beatrix te plaît?

GUZMAN.

Monſieur par-de-là plaire,
Ce ſeroit bien mon fait, ſi j'étois ſon affaire,
Et comme de tout temps les Belles m'ont tenté,
Je me hazarderois à l'incongruité.
Se charger d'une Femme en eſt une aſſez haute.

D FERNAND

Vraiment, je ſuis fâché du repos qu'elle t'ôte;
Mais crois-tu voir en elle aſſez pour t'engager?

GUZMAN.

J'y voi plus qu'il ne faut pour me faire enrager.
La Coquine a des yeux, dont la mutinerie
Paſſe le plus fripon de la friponnerie,
Et les malins regards qu'elle m'a sû darder,
Navrant un pauvre cœur, prennent ſans demander.

D. FERNAND.

Avec toi pour l'hymen obtiens qu'elle s'engage.

GUZMAN.

J'y fais reflexion, trêve de Mariage.
Galante comme elle eſt, qui que vous épouſiez,
Quand vous en ſeriez ſaoul, vous me l'emprunteriez.
Mais je la vois venir, Monſieur.

D. FERNAND.

C'eſt Iſabelle.

GUZMAN.

Peſte! encor une fois que la friponne eſt belle!
Mon cœur en tombe preſque en ſuffocation.

D. FERNAND.

C'eſt ici qu'il me faut pouſſer la paſſion.

SCENE II.

D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

Madame, enfin le Ciel à mon amour propice,
N'a pû de vos deſſeins approuver l'injuſtice,
Ni ſouffrir plus longtems qu'un ordre rigoureux
Privât de votre vûë un Amant malheureux.

Il

Il a fait naître exprès une telle rencontre,
Aujourd'hui malgre vous à mes yeux il vous montre,
Et m'offre la douceur dont un destin jaloux
M'a tantôt empêché d'aller jouïr chez vous.
J'ose au moins me flater de vous voir assez bonne,
Pour consentir au bien que le hazard me donne,
Et ne murmurer pas, que contre mon espoir
Il accorde à mes vœux le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Pour vous le faire croire, il suffit de vous dire
Que plus je vous connois, & plus je vous admire,
Les divertissemens que vous vous choisissez
Ne trouveront jamais qui les estime assez,
Votre agreable humeur galamment les ordonne;
Mais afin d'epargner votre double personne,
A qui d'elle avec vous parlai je maintenant?
Est-ce à D. Dionis, ou bien à D. Fernand?
Etes-vous de Grenade, ou venez-vous de Flandre!

D. FERNAND.

De telles questions ont droit de me surprendre;
Vous avez deja su par d'autres que par moi,
Qu'en Flandre assez long-temps on m'a vû dans l'em-
Le desir du repos a causé ma retraite. (ploi,
Cependant en ces lieux j'ai trouvé ma défaite,
Et mon cœur que l'amour n'avoit pû surmonter,
Charmé de vos appas, n'a sû leur resister;
Vous le savez, mais las! je crains bien que votre ame
Ne cede au repentir d'avoir souffert ma flame,
Et que ce rendez-vous ôté cruellement,
Ne soit déjà l'arrêt de mon bannissement.

ISABELLE.

Prévenir les sujets que j'aurois de me plaindre,
C'est fort adroitement pratiquer l'art de feindre.
Si j'avois pû tantôt tomber dans le panneau,
Vous me feriez encor y donner de nouveau;
Mais quoi que mon esprit n'ait pas tant de lumieres,
Il faut pour l'éblouïr des fourbes moins grossieres,
Et celles que par-là vous pourrez attraper,
Auront un grand talent à se laisser duper.

D. FERNAND.

Quelle enigme est ceci, Madame..

ISA-

ISABELLE.

Je vous prie,
Afin d'ennuyer moins, changez de baterie;
C'eſt aſſez ſur ce ton, vous ne m'y prendrez pas.

D. FERNAND *à Beatrix.*

Tout ici de mon trouble augmente l'embarras.
Tire-moi de la peine où tu vois qu'on me laiſſe;
Quelqu'un m'a-t-il ſu nuire auprès de ta Maîtreſſe?
Beatrix, quelle erreur tient ſes ſens obſedez?

BEATRIX.

Ah, Monſieur D. Fernand, vous vous dégrenadez?
Vous ne me prenez plus pour Amie ou Parente!

D. FERNAND.

Enfin, je n'ai point l'ame aſſez intelligente,
Il faut s'expliquer mieux. Dequoi m'accuſe-t-on?
Qu'ai je dit? qu'ai-je fait? que croit-on de moi?

GUZMAN.

Bon.
Voilà vous parler ferme, aviſez à répondre.

ISABELLE.

Quoi, ce que vous oyez eſt peu pour vous confondre?

D. FERNAND.

Faute d'y rien comprendre, on m'en voit interdit,

BEATRIX.

Madame, il veut, je croi, nous renverſer l'eſprit.
Donc tantôt tout du long me traitant d'inconnuë,
Vous n'avez point nié de m'avoir jamais vûë,
De vous être adouci pour m'en conter un peu?

D. FERNAND.

Moi, je l'aurois nié? pourquoi ce desaveu,
Si t'ayant malgré toi dans la ruë arrêtée...

BEATRIX.

Avec combien de ſoin la piéce eſt concertée!
Vous n'attraperez rien à prendre ce detour.

D. FERNAND.

Guzman,

GUZMAN.

Ce ſont, Monſieur, gentilleſſes de Cour.
Lorſque le jeu leur plait, le plus fin n'y voit goûte.

D. FERNAND.

Mais, Madame, de grace, éclairciſſez mon doute,
Ne

Ne puis-je au moins savoir dequoi vous vous plaignez!

BEATRIX.

De vous voir archi-fourbe, & des plus rafinez.

D. FERNAND.

Moi?

BEATRIX.

Qui voudra l'ouir, c'est la même innocence.

D. FERNAND.

Mais enfin...

ISABELLE.

Mais enfin quelle est votre esperance?
Si je sai qu'en secret d'une Inconnuë epris,
Vous êtes D. Fernand, & non D. Dionis;
Pour sous ce faux nom tâcher à me surprendre?
Arriver de Grenade, & me parler de Flandre,
Et de l'Armee enfin vous feignant de retour,
Me cacher qu'un procès vous amene à la Cour?

D. FERNAND.

Ce conte pour me nuire est un froid stratagême.
Madame, qui le fait?

ISABELLE.

J'ài tout su de vous-même.

D. FERNAND.

De moi? sans être fou, pourrois je à mes dépens...

BEATRIX.

Ma foi, vous n'aviez pas tantôt votre bon sens.

ISABELLE.

La rencontre chez moi vous etoit imprévûë;

D. FERNAND

Quoi, Madame, aujourd'hui chez vous je vous ai vûë?

ISABELLE.

Vous y veniez sans peine, attiré par l'amour.

D. FERNAND.

Parle; m'as-tu, Guzman, quitté de tout le jour?

GUZMAN.

Ah!

ISABELLE.

L'honnête garand que vous faites paroître?

D. FERNAND.

Mais il vous peut...

GUZ-

GUZMAN.

Oui dea, je puis pleger mon maître,
Il eſt Amant d'honneur ſi jamais il en fut.

ISABELLE.

De vos déguiſemens je decouvre le but.
Pour conſerver toûjours quelque place en mon ame
Vous me voulez cacher votre nouvelle flame.
Mais n'en croyez pas tant l'eſpoir que vous prenez,
L'un pour l'autre tous deux nous ne ſommes point nez.
A la ſeule Inconnuë adreſſez votre hommage.
Auſſi bien ma parole à D. Felix m'engage,
Et jamais à vous voir je n'ai ſu me forcer,
Qu'aux momens de chagrin que j'avois à paſſer.

D. FERNAND.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que ce juſtes alarmes,
Etonnant mon eſpoir, m'en defendoient les charmes,
Sans chercher un pretexte aux mepris qu'on me rend,
Le peu que je merite en eſt un aſſez grand.
Ne dites point qu'ailleurs je partage ma flame,
Mais dites qu'un Rival a ſu toucher votre ame,
Et que ſa paſſion engageant votre foi,
Pour en remplir l'attente, il faut rompre avec moi.

ISABELLE.

Vous n'avez point d'intrigue avec une Inconnue?

D. FERNAND.

Pour vous ſeule d'amour mon ame eſt prévenuë,
Et cette ardeur eſt elle...

ISABELLE.

On en connoit le prix.

D. FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

Adieu, c'eſt trop.

D. FERNAND.

Retien-la, Beatrix,
Aide-moi de mes feux à prouver l'innocence.

BEATRIX.

Je ne ſai quaſi plus ce qu'il faut que j'en penſe.
Madame, accordez lui...

ISABELLE.

Quoi, tu peux l'écouter?

BEATRIX.

Mais ne trouveriez-vous aucun lieu de douter?
S'il étoit D. Fernand, comme il ſemble paroître,
Pourquoi s'obſtiner tant à ne vouloir pas l'être?
Sur quel eſpoir ſi loin pouſſer la fiction?

ISABELLE.

Tu te laiſſes gagner à la compaſſion,
Et crois que juſqu'au cœur ſon déplaiſir arrive?

BEATRIX.

C'eſt mon plus grand défaut, je ſuis trop compaſſive,
Et parmi mes galants d'amour & d'amitié,
J'en ſai ſur mon papier plus de cent de pitié;
Il eſt des étourdis, que refuſer d'entendre,
C'eſt contraindre autant vaut ſur l'heure à s'aller pendre,
J'évite le deſaſtre, & fais tout pour le mieux.

SCENE III.

D. JUAN, D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX, GUZMAN.

D. JUAN *contrefaiſant l'étonné.*

Que vois je? juſte Ciel! en croirai-je mes yeux?
Vous êtes ici? vous? ma ſurpriſe eſt extrême.

D. FERNAND.

Qui vous la peut cauſer?

D. JUAN.

Mais enfin c'eſt vous même?
C'eſt vous? D. Dionis?

D. FERNAND.

Que veut on que je ſois?
Parlez.

D. JUAN

J'en crois à peine encor ce que je vois.

ISABELLE.

Mais qui de ce tranſport vous peut rendre capable?

D. JUAN.

Une avanture étrange, & qui ſemble une fable.
Madame, à ce détour que je viens de quiter,
Un Cavalier paſſant, j'ai voulu l'arrêter,

Tel

Tel que D. Dionis, mêmes traits de visage,
Même voix, même port, c'est sa vivante image,
Et beaucoup se vêtant de la même façon,
Son habit a laissé mon erreur en soupçon.
Pour m'en faire sortir, quoi qu'il ait pû me dire,
J'ai pris tout pour adresse, & crû qu'il vouloit rire,
Et serois encor loin de m'en voir éclairci,
Si je ne rencontrois D. Dionis ici.

D. FERNAND.

Son nom est D. Fernand !

D. JUAN.

Je n'ai sû rien apprendre,
Sinon que pour quelque autre on me l'auroit fait pren-
Et sans plus m'ecouter il a tiré chemin. (dre,

BEATRIX.

Madame, assûrément c'est notre Grenadin.

ISABELLE.

Pauvre dupe !

BEATRIX.

Pas tant peut-être qu'il vous semble,

D. FERNAND.

Mais si le Ciel permet qu'un autre me ressemble,
Faut-il sous ce malheur que je sois accablé ?

GUZMAN.

Monsieur, je suis perdu si vous êtes doublé.
Ce second Dionis terriblement me choque,
Aux dépens de mon dos j'en crains bien l'equivoque,
Si l'abordant pour vous, il prend son serieux ?

D. JUAN.

Enfin jamais portrait ne ressemblera mieux
Tout autre y seroit pris.

ISABELLE.

Il faut que je l'avouë,
Chacun de vous fait bien dans le rôle qu'il jouë,
Le conte avec grand art est sans doute inventé.
De grace, D. Juan, vous a-t-il bien coûté ?
Ce rare effort d'esprit vous comblera de gloire.

D JUAN.

Je ne suis point surpris qu'on ait peine à me croire,
Moi-même qui m'en trouve encor tout interdit,
Je prendrois pour un conte un semblable recit ;

Mais

Mais il n'eſt rien plus vrai.

BEATRIX.

Vous en doutez, Madame?

ISABELLE.

Qu'il eſt ſouvent aiſe de tromper une Femme!
Simple, tu ne vois pas qu'ils s'entendent tous deux

BEATRIX.

Doutez, puiſqu'il vous plaît; pour moi, je ſuis pour (eux,
Et j'ai vû tant de fois de telles reſſemblances,
Que je ne puis avoir toutes vos deffiances.
Pour s'être tenu prêt à fourber avec nous,
Pouvoit-il deviner qu'on le menoit chez vous?
Y ſeroit-il venu ſacnant ce qu'il hazarde?
Outre que ſi vous même y voulez prendre garde,
Quel que ſoit leur rapport de viſage & de voix,
L'autre ſembloit moins large, & plus grand de deux doigts.

D. JUAN.

Oui, je lui croi la taille un peu plus déchargée.

D. FERNAND.

Non, non, c'eſt entre nous une hiſtoire forgée,
Madame en juge mieux, & me doit quereller,
De peur que mon malheur ne m'oblige à parler.

ISABELLE.

Quels reproches de vous aurois-je lieu de craindre?

D. FERNAND.

Celui de mal aimer, ou plûtôt de trop feindre,
Et de m'avoir caché qu'un plus heureux que moi
Etoit maître du cœur où pretendoit ma foi.

ISABELLE.

Si quelque autre a ſur lui la victoire obtenuë,
Je pourrois oppoſer l'amour d'une Inconnuë;
Mais quoi que vous faſſiez j'y prens peu d'interêt.

D. FERNAND.

Pour l'Inconnuë enfin je ne ſai ce que c'eſt,
Une telle avanture en vain pour moi s'applique,
Je n'y prens point de part, mais...

GUZMAN.

Elle eſt heretique,
Monſieur, vous perdez temps.

BEA-

BEATRIX.

Quel seroit son dessein,
Madame? pensez-vous...

ISABELLE.

Tu me parles en vain,
Je ne croirai jamais qu'un autre lui ressemble,
Si tous deux aujourd'hui je ne les vois ensemble.
Tantôt pour m'eclaircir il peut venir chez moi.

D. FERNAND.

J'irai, mais D. Fernand vous repond-il de soi?

ISABELLE.

Qu'un semblable souci n'ait rien qui vous tourmente.
Depuis une heure au plus j'ai revû son Amante,
Qui sans savoir encor ce que je crois de lui,
Doit chez moi de nouveau l'envoyer aujourd'hui.
L'un ou l'autre y manquant, je sai mon personnage,
Adieu.

SCENE IV.

D. JUAN, D. FERNAND, D. GUZMAN.

GUZMAN.

C'Est fait, Monsieur, il faut trousser bagage,
A l'impossible enfin nul, dit-on, n'est tenu.

D. FERNAND.

Va, mon talent encor ne t'est pas bien connu.

D. JUAN.

Quoi! vous croiez plus loin pousser l'effronterie?

D. FERNAND.

Je prétens au besoin suppleer d'industrie.
Pour rompre l'embarras où le hazard m'a mis,
Il ne faut qu'un Exempt qui soit de vos Amis.

D. JUAN.

Je puis vous en fournir.

D. FERNAND.

Voyons-en un de grace,
Et nous concerterons ce qu'il faudra qu'il fasse.

D. JUAN.

Ce que vous méditez voudra le jour entier;

Ainsi puisqu'avec vous je suis dans ce quartier,
Dégagez ma parole avant que de rien faire.
Par devoir tout au moins voyons votre Beau-pere,
Ce seroit l'offenser que d'attendre à demain.

D. FERNAND.

Je sai qu'il faut le voir, & j'en ai le dessein,
Mais souffrez que sans vous je lui fasse visite,
Allant seul, je pourrai plûtôt en être quitte,
Et s'il veut m'arrêter, je feindrai que ce soir
Un succès important m'oblige à vous revoir.
Tu connois sa maison, Guzman?

D. JUAN.

Voici sa porte.

D. FERNAND.

Adieu donc, quittez-moi, je tremble qu'il ne sorte.
Cependant vous savez ce que j'attens de vous.

D. JUAN.

Fiez-vous-en à moi.

SCENE V.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Vous l'allez bailler doux?
Faire bien le dolent d'avoir crû necessaire
Qu'il ne partageât pas l'ennui de votre affaire?
Vos excuses sans doute auront ce fondement?

D. FERNAND

Je vai sur son accueil régler mon compliment.

GUZMAN.

Mais croyez vous chez lui comme Gendre paroître
Sans que Soudain ailleurs il vous fasse connoître?
Si jusqu'à l'Inconnuë on fait courir ce bruit,
Au choix de Leonor vous vous verrez reduit.
Isabelle de vous déja se desabuse.

D. FERNAND.

Il faut pour le Beau-pere inventer quelque ruse,
Et la mener si bien, qu'après mon compliment
Il me permette encor huit jours d'éloignement.
Je puis chez D. Juan d'une affaire secrette

Pour

Pour un terme si court pretexter ma retraite,
Presser mon avanture, & penetrer enfin
Quel succès de mes feux doit regler mon destin.

GUZMAN.

Ce sont feux volatils dont je crains bien l'issuë.
Deux Beautés à la fois vous ont frapé la vûë,
Et quittant Leonor sur l'appas d'un faux bien,
Vous risquerez à tout, & n'attraperez rien.

D. FERNAND.

Voyons-la, puisqu'au Pere il faut rendre visite,
Entrons. Mais Dieux, Guzman, que j'ai l'ame inter-
(dite!

GUZMAN.

Qu'avez-vous?

D. FERNAND.

Qui jamais vit un feu plus constant?
Dans la cour de D. Diegue on m'epie, on m'attend,
J'y vois mon Inconnuë avecque sa Suivante.

GUZMAN.

N'en doutez point, Monsieur, la chose est evidente,
Elle a su votre hymen, & voulant l'empêcher
Ici chez le Beau-pere elle vient vous chercher.
Voila comme un secret ne se peut jamais taire.

SCENE VI.

D. FERNAND, LEONOR, JACINTE, GUZMAN.

LEONOR *à Jacinte.*

Que D. Fernand s'expose à venir chez mon Pere?

JACINTE.

Sa passion par là se croit justifier.
Il avoit su de vous qu'on veut vous marier,
Et d'Isabelle ensuite ayant appris le reste,
Il vient chercher a rompre un hymen si funeste.
Madame, qui craint tout doit un peu hazarder.

LEONOR.

Il m'en croit offensée, & n'ose m'aborder.

D. FERNAND.

M'ayant vû prêt d'entrer, Guzman, que dira-t-elle?

LEONOR *à D. Fernand.*

De votre amour pour moi cette épreuve est cruelle,

Et je n'aurois pas crû qu'un mouvement jaloux
Vous fît payer si mal ce que j'ai fait pour vous.
Quoi que sur mon rapport vous ayez lieu de craindre
Que mon Pere à l'hymen ne me veuille contraindre,
Vous avez dû me croire assez de fermeté
Pour n'en redouter pas toute l'autorité.
Cependant c'est par vous que le sort m'assassine;
Vous venez chez D. Diegue assûrer ma ruine,
Et ne voulez pas voir qu'en ce pressant ennui
C'est me perdre en effet que paroître chez lui.
Qu'y venez-vous chercher, sachant ce qui se passe?
Laissez-moi les moyens d'éviter ma disgrace,
Et ne dédaignez pas, pour mériter ma foi,
Quand j'ose tout pour vous, de faire un peu pour moi.

D. FERNAND.

Si vous voulez, Madame, en croire l'apparence,
Le sujet qui m'amène est pour vous une offence,
Et par ce qui paroit, déclaré contre vous
J'ai mérité l'aigreur de tout votre courroux.
Je venois chez D. Diegue, & vous pouvez me dire
Qu'il semble contre soi que mon amour conspire,
Puisque m'y hazardant, je ne pouvois douter
Que le vôtre par-là n'eût tout à redouter;
Mais j'atteste le Ciel qui voit toute mon ame,
Qu'on ne brûla jamais d'une si pure flame,
Et que quoi qu'en ordonne un Destin trop jaloux,
Je perirai plûtôt que n'être point à vous.

LEONOR.

Un semblable serment a pour moi bien des charmes;
Mais daignez m'épargner de puissantes alarmes,
Et pour ne me laisser aucun lieu de souci,
Sans vouloir voir D. Diegue éloignez vous d'ici.

D FERNAND.

J'y consens, mais pour prix d'une amour si fidelle,
Ne puis-je...

LEONOR.

De ma part allez voir Isabelle,
Et suivez un espoir qui vous est confirmé,
Si vous aimez autant que vous êtes aimé.

D. FERNAND.

Ah! si vous en doutez..,

LEONOR.

Retirez-vous de grace,
Mon amour vous l'ordonne, & ma crainte vous chaſſe ;
Etre ici plus long-tems ce ſeroit me trahir.
Adieu.

D. FERNAND.

Vous le voulez, & je dois obeïr.

SCENE VII.

LEONOR, JACINTE.

JACINTE.

Madame, heureuſement de la ville arrivées,
Au beſoin dans la cour nous nous ſommes trouvees.
Il eût vû votre Pere, & fait peut-être éclat.

LEONOR.

J'ai ſouffert dans mon cœur un étrange combat,
D'un ſi hardi deſſein je voyois tout à craindre.

JACINTE.

Mais puiſqu'il vous connoit, il n'eſt plus temps de (feindre,
Il faut ſonger à rompre, ou recevoir ſa foi.

LEONOR.

Viens dans mon cabinet en reſoudre avec moi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, GUZMAN.

BEATRIX *paroiſſant à la porte d'Iſabelle au même temps que Guzman ſe préſente pour entrer.*

Guzman vient ſeul ici? qu'a-t il fait de ſon Maître?

GUZMAN.

Je ſuis ſon Lieutenant quand il ne peut paroître,
Avec un grand Parleur dans la ruë arrêté,
Il trouve à le quitter quelque difficulté,

Et s'il tarde un peu trop, craignant qu'on ne l'accuse,
Et m'envoye en tout cas en faire son excuse.
Il saura trancher court, & peut-être il me suit.

BEATRIX.

Enfin on l'attendra plûtôt jusqu'à la nuit.
Mais pourquoi n'entrer pas? qui t'arrête à la porte?

GUZMAN.

J'en avois à mon gré raison valable & forte;
Mais on ne sauroit fuir ce qui doit arriver,
Je craignois de te voir, & tu me viens trouver.

BEATRIX.

Quoi, pour te faire peur suis-je assez effroyable?

GUZMAN.

Non pas, mais je te crains pourtant comme le diable,
Et choisirois plûtôt, s'il dependoit de moi,
D'être tenté par lui que de l'être par toi.

BEATRIX.

Ne t'épouvante point; si ton cœur en soûpire,
Tu t'accoutumeras.

GUZMAN.

Il ne coûte qu'à dire;
Et quoi qu'un pauvre cœur soit tout percé de coups,
Pourvû qu'on s'accoûtume il doit être fort doux.
Mais en m'accoûtumant, comme j'ai l'ame prompte,
Quand je n'en pourrai plus, ce sera pour mon compte
Cependant de ta part, loin de me soulager,
Tu t'accoûtumeras à me faire enrager.

BEATRIX.

Tu crois donc qu'à me voir ton repos se hazarde?

GUZMAN.

Je suis tout palpitant dès que je te regarde,
Et de mes sens ravis en contemplation,
Mes yeux seuls près de toi gardent leur fonction,
Peu s'en faut que mon cœur n'en soit paralytique.

BEATRIX.

Pourroit-il craindre un mal que ta langue m'explique?
Qui le connoit si bien n'est pas pour en mourir,
Et si je t'ai blessé, je pourrai te guerir.

GUZMAN.

Si tu connois assez jusqu'où va ma blessure,
Tu n'entreprendras pas une legere cure;

Et

Et je puis t'en promettre un honneur ſans égal.
La rechûte, dit-on, eſt pire que le mal;
Mais à guerir le mien s'il faut que tu conſentes,
Tiens mon cœur en etat d'en avoir de fréquentes,
Et ſonge qu'avec toi ravi de s'embourber,
Il ne voulut guerir qu'afin de retomber.

BEATRIX.

Va, Guzman, j'aurai ſoin, de peur qu'il ne t'empire.
D'avoir quelque douceur chaque jour à te dire,
Ni langueurs ni ſoûpirs ne te coûteront rien.

GUZMAN.

Je croi qu'aux delicats tout cela fait grand bien,
Mais pour moi qui crains fort les crudites venteuſes,
J'eus toûjours l'eſtomac contraire aux viandes creuſes,
Et quand pour mes pechez il en eſt queſtion,
Je n'en tâte jamais ſans indigeſtion.

BEATRIX.

Tu n'ès donc point mon fait, ainſi que de tous âges
Parmi mes Soupirans j'en ai de tous etages
Je reçois compliment, ſoins, complaiſance, vœux;
Mais ce meuble d'amour eſt tout ce que j'en veux,
Chacun me fait ſans peine ecouter ſon martyre,
J'eſtime les polis, & les ſots me ſont rire.
C'eſt ainſi que l'amour dans mon cœur ſe nourrit.

GUZMAN.

Cet amour eſt bien jeune, ou n'a guere d'eſprit.
Je ſai bien qu'en effet, quand il commence a naître,
Ce n'eſt que de douceurs qu'il aime à ſe repaître,
Cet aliment alors ſans peine le ſoûtient,
Mais je le croi leger quand l'appetit lui vient.
S'en tenir toûjours a, *tu m'aimes, & je t'aime*,
Si c'eſt faire enrager, c'eſt enrager ſoi-même,
Et le ſimple air coquet, ſi des ſottes l'ont eu,
Sans de certains ragoûts n'eſt pas grande vertu.

BEATRIX.

Tu vas un peu trop loin; encor ſommes-nous faites
Pour oüir des douceurs, ecouter des fleurettes;
C'eſt à quoi la plus prude aiſement ſe reſout,
Mais il faut que toûjours la vertu regle tout.

GUZMAN.

Tu me la bailles belle avec ta pruderie.

Enfin qu'attrape-t-on par la coquetterie,
Et que sert la vertu que tu me veux prêcher,
Si sous l'habit du vice on aime à la cacher?
C'est être sage en vain que ne la point paroître.
Pour moi, je suis pecheur autant qu'il le faut être,
Et je ne sache rien qui me choque l'esprit,
Comme se vendre au Diable, & s'y vendre à crédit.

BEATRIX.

Je pense, pour t'avoir, qu'il lui doit coûter bonne.

GUZMAN.

Ce n'est pas trop *gratis*, & fol est qui s'y donne.
Mais enfin, bien plûtôt que je n'eusse esperé,
D'avec son grand Parleur mon Maître s'est tiré.

SCENE II.

D. FERNAND, GUZMAN, BEATRIX.

GUZMAN.

MOnsieur, on vous attend, mais cependant j'enrage
D'être avant vous ici venu faire message:
Avec la Beatrix pour avoir babillé,
Jusques aux intestins je me trouve grillé.

D. FERNAND *faisant semblant de ne pas connoître Guzman.*

Que veut dire ce fou?

GUZMAN.

Bon, & grand bien vous fasse;
Voyez s'il y fait chaud, je vous quitte la place,
Pour m'ôter de peril vous venez bien à point.

D. FERNAND *le repoussant.*

Ami, les froids railleurs ne divertissent point,
Retire-toi.

GUZMAN.

Chasser un homme de ma sorte?

BEATRIX.

Voyez qu'exprès pour vous j'attendois à la porte;
Mais comme je n'ai pas le don de deviner.
Apprenez-moi quel nom il me faut vous donner.

D. FERNAND.

Le mien est D. Fernand, est-ce que l'on en doute?

BEA-

BEATRIX.

Si vous ne vous nommez, Monſieur, on n'y voit goû.e,
Et quand D. Dionis...

D. FERNAND.

Encor D. Dionis?
Ces divertiſſemens devroient être finis.
Cet Objet inconnu qui me tait ſa naiſſance,
Me fait de ta Maîtreſſe implorer l'aſſiſtance,
Et pour m'en éclaircir je ſuis ici venu.

BEATRIX.

Ainſi donc ce Valet ne vous eſt pas connu?

D. FERNAND.

Je ne le vis jamais, bien loin de le connoître.

GUZMAN.

Quoi, vous ne ſeriez pas D Dionis mon Maître?

D. FERNAND *lui donnant un ſoufflet.*

Maraut, tu veux railler?

GUZMAN.

Monſieur, vous êtes prompt.
Ah! devant Beatrix m'avoir fait un affront!
J'en ai la rage au cœur.

BEATRIX.

Vous avez été vîte.

D. FERNAND.

Il auroit vû ſans toi comme je m'en acquite,
Et ſi D. Dionis m'a jamais reſſemblé.

GUZMAN.

Peſte de la Figure, & du Maître Doublé.

D. FERNAND *tirant ſa bourſe de ſa poche.*

Mais avant que d'entrer, prens, & daigne me dire
Pour quel charmant Objet mon triſte cœur ſoûpire;
Je crains de ta Maîtreſſe encor quelque refus.

BEATRIX.

Vous me voulez en vain éprouver là deſſus,
Cet eſſai n'eſt pour vous qu'une foible reſſource.

D. FERNAND.

Mais...

BEATRIX.

Mon cœur eſt fermé, n'ouvrez point votre bourſe.

D. FERNAND.

Au moins...

BEATRIX.

Encor un coup, Monſieur, je ne prens rien,
Vous me connoiſſez mal.

GUZMAN

O la Fille de bien!
Elle eſt incorruptible.

D. FERNAND.

Un preſent t'épouvante.

BEATRIX.

Pourquoi, s'il m'en revient plus de mille de rente,
Mais il faut quels qu'ils ſoient, pour les voir ſans mé-
Que la galanterie en faſſe tout le prix. (pris?
Je veux qu'avec tant d'art ſon adreſſe en ordonne,
Qu'on me ſoit obligé de tout ce qu'on me donne,
Et qu'on faſſe ſi bien, que le don accepté,
Je ſemble avoir encor moins reçû que prêté.
C'eſt aſſez que mon cœur connoit ce que j'en penſe.

D. FERNAND.

Pour tes Adorateurs c'eſt trop de recompenſe;
Mais en ayant grand nombre, il eſt bien malaiſé
Qu'ils touchent vivement un cœur ſi diviſé.
De l'un par l'autre ainſi tu confonds le ſervice.

BEATRIX.

L'Alphabet que j'en tiens à chacun rend juſtice,
Et ſelon les degrés du mérite qu'il a,
Pour ne confondre rien, je lui fais un *Nota*.

D. FERNAND.

Le ſecret eſt galand pour ne s'y pas méprendre.

BEATRIX.

Nous avons obligé ma Maîtreſſe à deſcendre;
La voici qui paroit.

SCENE III.

D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

Dois-je encor redouter
L'erreur qui contre moi vous a fait emporter?
L'ordre d'une Inconnuë à qui mon cœur ſe donne,
Vous

Veut qu'à vos volontés D. Fernand s'abandonne,
Et dans l'obſcur ſuccès dont je preſſe la fin,
Ce que vous reſoudrez reglera mon deſtin.

ISABELLE.

Vous ſerez D. Fernand, ſi vous le voulez être,
Lorſque D. Dionis aura voulu paroître;
Vous êtes tous les deux tant qu'on ne le voit pas.

BEATRIX.

Ne doutez plus, Madame, il n'eſt qu'à trente pas;
Son Valet qu'il envoye en ôte tout ſcrupule.

ISABELLE.

Il ne me l'ôte pas.

GUZMAN.

Je ſuis moins incrédule,
Et me ſuis trop ſenti de la contrefaçon.

D. FERNAND.

Mais, Madame, pourquoi cet outrageant ſoupçon?
Que pourrois-je eſperer d'une lâche impoſture?

ISABELLE.

Sans aucun interêt je vois cette avanture;
Dionis ou Fernand, tout eſt egal pour moi,
Je vous l'ai deja dit, D. Felix a ma foi;
Mais la Dame Inconnuë à qui vous voulez plaire,
Par beaucoup de raiſons me doit être bien chere,
Et ſi vous la trompez, je ne puis refuſer
D'employer tous mes ſoins à la deſabuſer.

D. FERNAND.

Jamais fidelité n'approcha de la mienne.

ISABELLE.

Entrons, en attendant que D. Dionis vienne;
C'eſt l'unique moyen de vous juſtifier.

SCENE IV.

ISABELLE, D. FERNAND, BEATRIX, GUZMAN, Un EXEMPT, Suite de l'Exempt.

L'EXEMPT *ſaiſiſſant l'épée de D. Fernand.*

MOnſieur, de par le Roi, je vous fais priſonnier.

D. FERNAND.

Moi?

L'EXEMPT.

Vous-même.

D. FERNAND.

Voyez quelle erreur eſt la vôtre,
Meſſieurs, vous me prenez ſans doute pour un autre.

L'EXEMPT.

D. Fernand d'Avalos nous eſt aſſez connu.
Vous verrez le Decret contre vous obtenu.
Votre Patrie enfin a fait voir qu'à Grenade
Vous avez fait tuer D. Lope d'Alvarade,
Qu'un autre en eſt pour vous fauſſement accuſé.

GUZMAN *bas.*

Voici pour les ſurprendre un trait aſſez ruſé,
Il faut aider la Piéce.

D. FERNAND.

Ah! Meſſieurs, je proteſte....

L'EXEMPT.

C'eſt aux Juges demain que vous direz le reſte,
Ces éclairciſſemens paſſent ma fonction.

ISABELLE.

Mais ne pourroit-il pas vous donner caution?

L'EXEMPT.

Madame, à ces rigueurs la Juſtice eſt contrainte.

GUZMAN.

Meſſieurs, pour un ſoufflet, je couche auſſi ma plainte.

L'EXEMPT.

Marchons ſans faire éclat.

GUZMAN.

Me voila ſatisfait;
Ah! Monſieur D. Fernand, vous payez le ſoufflet.

D. FERNAND *à Iſabelle.*

Je puis fort aiſément prouver mon innocence;
Mais en vous cependant je mets mon eſperance,
Rendez-vous favorable à ſeconder mes vœux.

GUZMAN.

Je le verrai loger.

SCENE V.

ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

Vous vous désirez d'eux,
Et voudrez croire encor que le tout soit adresse?

ISABELLE.

Nomme ma défiance injustice ou foiblesse,
Condamne sur mes sens ce qu'elle a de pouvoir,
Dans ces occasions on n'en peut trop avoir.

BEATRIX.

Quoi, vous la croiriez juste, après ce qui se passe?

ISABELLE.

Je plains de D. Fernand la fâcheuse disgrace;
Mais croi-moi, ses détours vont être superflus,
Puisqu'il est arrêté, D. Dionis n'est plus.
Son Valet qui le suit fait voir le stratagême.

BEATRIX.

J'en avois crû d'abord la ressemblance extrême,
Mais ici tout à l'heure, à le voir de plus près,
J'ai fort bien remarqué qu'ils n'ont pas mêmes traits.
Qui s'y veut attacher, en voit la difference.

ISABELLE.

Tu seras toûjours folle avec ta ressemblance.
Enfin c'est D. Juan qui t'a gâté l'esprit.
Il n'est rien de plus vrai que ce qu'il nous a dit;
Voilà comme tu crois si-tôt que l'on t'en conte.

BEATRIX.

Bien d'autres là-dessus ont la croyance prompte,
Et quand je m'examine, au moins vois-je dequoi
Mériter les soûpirs qui s'adressent à moi. (guisse,
Qu'on en vienne aux transports, qu'on se plaigne, lan-
Pourquoi ne croire pas que l'on me rend justice?
La fausse modestie est des foibles esprits;
Après tout, il est bon de connoître son prix.
Quelques vœux dont chacun à l'envi nous accable,
Qui croit en être digne, en devient plus aimable.
Pour moi qui sur moi-même ouvre assez bien les yeux,
Je sai ce que je vaux, & j'en croi valoir mieux,

J'en prens un droit d'empire, un air de confiance,
Qui force les plus fiers, & prens les cœurs d'avance,
Un peu d'orgueil ſied bien pour en venir à bout,
Et pour groſſir la troupe on fait armes de tout.
Vous ſavez qu'en Amans je ne hai pas la foule,
La beauté ſe flétrit, la jeuneſſe s'écoule,
Et je tiens qu'en notre âge il faut ſans conſulter
Prendre tout, au hazard de ce qui doit reſter.

ISABELLE.

Je te ſouffre l'erreur qui t'a toûjours flatée;
Mais dans mon cœur enfin la choſe eſt arrêtée,
Et quand D. Dionis ſeroit tel que tu crois,
J'ai ſû pour D. Felix déterminer mon choix.
Son retour à Madrid que dans peu l'on eſpere,
S'il eſt toûjours le même, achevera l'affaire,
Et ſi pour Leonor j'étois hors de ſouci...
Mais je vois D. Juan.

SCENE VI.

D. JUAN, ISABELLE, BEATRIX.

ISABELLE.

Qui vous fait rire ainſi?

D. JUAN.

Je ris de l'embarras où depuis plus d'une heure
Avec un vieil Ami D. Dionis demeure.
Jamais plus de grands mots n'avoient encor ſi bien
Fait voir le haut talent de nos diſeurs de rien.
Quoi que l'on ait pû dire, & quoi qu'on ait pû faire,
Il a fallu l'entendre, enrager, & ſe taire.
Je les viens de laiſſer aux complimens d'adieu.

ISABELLE.

D. Dionis ne fait que ſortir de ce lieu.

D. JUAN.

D. Dionis?

ISABELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Oui, ſans doute, Madame,
Je viens tâcher encor à ſurprendre votre ame,
Mais

Mais me donnant la main, pour vous éclaircir mieux
A trente pas d'ici vous en croirez vos yeux.

BEATRIX.

J'y vai pour vous, Madame, & si cette assûrance . .

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin, le voici qui s'avance.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. JUAN, ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

EH bien, voyez un peu les yeux de celui-ci.
Madame, tout de bon l'autre est-il fait ainsi,
Et si quelque rapport à douter vous engage,
Pourriez-vous lui trouver même tour de visage ?
Ce front vous semble-t-il également ouvert?

ISABELLE.

Tout augmente mon trouble, & mon esprit s'y perd,
Mais tu doutes en vain, Beatrix, c'est le même.

D. FERNAND.

Madame, on craint toûjours quand l'amour est extrê-
Et je vous dois paroître encor inquieté (me,
D'un fâcheux embarras qui m'a trop arrêté.
J'apprehendois chez vous de m'être fait attendre,
Mais je me trouve encor le premier à m'y rendre,
Et votre D. Fernand qu'on y faisoit venir,
Du moins, s'il s'en souvient, s'est laissé prévenir.

ISABELLE.

D. Fernand est venu degager sa parole.
Vous pouvez là-dessus poursuivre votre rôle.
Il vous laisse en etat de bien l'executer.

D. FERNAND.

J'ai lieu d'être surpris qu'on n'ait pû l'arrêter.

ISABELLE.

Quoi, pour vôtre interêt vous voulez qu'il s'arrête,
Quand le pouvoir du Roi rend son excuse prête?
C'est pour n'y pas ceder une trop juste loi.

D. FERNAND.

Que dites-vous, Madame? il est mandé du Roi?

ISA-

ISABELLE.

Que vous êtes adroit à bien donner le change!
Mais rien de votre part ne doit sembler etrange,
Et la fourbe est pour vous un don si naturel...

D. FERNAND.

M'en accuser encor! ce reproche est cruel.
Si votre injuste erreur vous est toûjours si chere,
Que rien sans D. Fernand ne vous peut satisfaire,
Quoi qu'il vous opposât, deviez-vous consentir,
Puisqu'il etoit chez vous, à le laisser sortir?

ISABELLE.

Le trait est si subtil, qu'il faut que je confesse
Qu'on ne peut rien conduire avec plus de justesse,
Et comme de l'Exempt je connoissois le nom,
J'ai crû, vous arrêtant, que c'etoit tout de bon.
Où l'avez vous laissé?

D. FERNAND.

Qui, Madame?

ISABELLE.

Hé, de grace,
Faites valoir ailleurs vos tours de passe-passe.
L'on me dupe d'abord, mais j'en reviens soudain.

D. FERNAND.

Qu'est-ceci?

D. JUAN *à D. Fernand.*

Remettez la partie à demain.
Aussi bien pour guerir l'erreur qui la possede,
Vous voir tous deux ensemble est l'unique remede.
Sans une telle preuve elle n'a point de foi.

D. FERNAND.

Beatrix.

BEATRIX.

Elle voit son erreur comme moi,
Mais l'obstination d'une Femme à combattre,
Est un petit Démon qui fait le diable à quatre,
Son esprit de long-temps n'en sera delivré.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. JUAN, ISABELLE, GUZMAN, BEATRIX.

GUZMAN.

ENfin je ſuis content, le galand eſt coffré,
S'il m'a pû ſouffleter, il en payra l'amende.

BEATRIX.

Tu l'as ſuivi, Guzman?

GUZMAN.

Suivi? belle demande!

D. FERNAND.

Qui? parle, explique-toi.

GUZMAN.

Vous en ſerez ſurpris,
Monſieur; votre Figure eſt un ſot mal appris,
Mais rejouïſſez-vous.

D. FERNAND.

Quel ſujet m'y convie?
Di.

GUZMAN.

Vous ſerez roûé bien-tôt en effigie?

D. FERNAND.

Maraut...

GUZMAN.

Votre portrait, ce D. Fernand maudit,
D'un ſaut qu'on lui prépare a lieu d'être contrit;
Pour vol, brûlement, meurtre, on l'a mis en clôture.

D. FERNAND.

On l'a ſaiſi?

GUZMAN.

Demain il aura la torture.

D. FERNAND.

Quoi, ce même Fernand qu'on dit me reſſembler?

GUZMAN.

Le traître d'un ſoufflet a penſé m'accabler,
Sa main peſante & large a grande experience;
Je l'euſſe pris pour vous ſans cette difference,
Tant ſur vous, aux mains près, il eſt bien copié.

D. FER-

D. FERNAND.

Il t'a battu?

GUZMAN.

Monſieur, j'en ſuis eſtropié;
Mais ſi pareils ſoufflets ſont toûjours dans ſa manche,
Je pretens en avoir bien tôt bonne revanche,
Et venir des premiers ouir ſon compliment,
Quand il haranguera patibulairement.

D. FERNAND.

Madame, après cela ſeriez-vous ſi cruelle,
Que de douter encor...

GUZMAN.

Il étoit avec elle,
Monſieur, quand au collet on l'eſt venu griper.

ISABELLE.

Certes, je vous devrois aider à me duper,
Mais perſonne jamais n'eut moins de complaiſance,
Vous perdez votre temps.

D. FERNAND.

L'etrange deffiance?
Vous voyez, vous oyez, & vous ne croyez rien.

ISABELLE.

Je croi tout, mais enfin je vous connoi trop bien.

D. FERNAND.

Quoi, c'eſt moi qu'en priſon Guzman a vû conduire?

ISABELLE.

Guzman mérite bien que vous daigniez l'inſtruire,
Il fait de vos leçons un merveilleux emploi.
Tu l'as donc vû, Guzman?

GUZMAN.

Tout comme je vous voi.

ISABELLE.

Où l'a-t-on fait entrer?

GUZMAN.

A deux détours de ruë.
Ici... Mais la priſon vous doit être connuë.

D. FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

C'eſt aſſez, nous nous verrons demain,
Adieu; viens, Beatrix.

D. FER-

D. FERNAND.

Quel eſt votre deſſein ?
Au moins de quelque eſpoir daignez flater ma flame.

ISABELLE.

Vous avez déja ſu le ſecret de mon ame,
Ma foi pour D. Felix toûjours ſe ſoûtiendra ;
Et pour vos interêts, le temps en reſoudra.

SCENE IX.

D. JUAN, D. FERNAND, GUZMAN.

D. JUAN,

ELle a tant de ſoupçon de votre ſtratagême,
Qu'elle ne veut enfin en croire qu'elle-même,
Et ſi j'en juge bien, elle va maintenant
Juſque dans la priſon demander D. Fernand.

D. FERNAND.

Je le croi comme vous.

D. JUAN.

Elle aura beau s'en plaindre,
Le Concierge a le mot, vous n'avez rien à craindre.

D FERNAND.

Non, ſi mon Inconnuë avecque moi d'accord
M'avoit pour aſſûrance explique ſon vrai ſort.
Je ne ſai que reſoudre a moins de la connoître.

D JUAN.

Que chez votre Beau-pere elle ait oſé paroître !
Cet effort part d'un cœur profondement atteint.

D FERNAND.

Il en faut voir la fin, & l'amour m'y contraint,
Mais comme j'en attens toûjours quelque meſſage,
En vain votre parole à D. Diegue m'engage,
Je ne puis aujourd'hui me reſoudre à le voir.
Inventez quelque excuſe, allez chez lui ce ſoir ;
Pour en manquer pour moi vous avez trop d'adreſſe.

D. JUAN.

Il faut vous ſatisfaire.

D. FERNAND.

Adieu donc, je vous laiſſe
D'Iſabelle en ce lieu j'attendrai le retour.

SCE.

SCENE X.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Monsieur, vous faites rage en matiere d'amour ;
Mais quand pour D. Fernand vous prenez la paro-
Vous pourriez retrancher quelque peu de ce rôle, (le,
J'y trouve, en le joüant, un endroit superflu.

D. FERNAND.

Quel ?

GUZMAN.

Celui du soufflet qui m'a très-fort déplû.
J'ai pensé m'oublier, vous frapez comme un diable.

D. FERNAND. (ble.

C'est pour mieux conserver par tout le vrai-sembla-

GUZMAN.

On s'y doit attacher, mais il est certains cas
Où vrai-semblablement il ne me plairoit pas ;
J'en hai la consequence, & me connois à vivre.

SCENE XI.

D. FERNAND, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE. (vre.

Monsieur, on vous attend, & vous pouvez me sui-

D. FERNAND.

Ah ! c'est toi ? que de joie à mon cœur amoureux !

JACINTE.

Ma Maîtresse m'envoye, & vous êtes heureux.
Venez sans differer.

D. FERNAND.

L'agreable nouvelle !
Mais où la dois-je voir ?

JACINTE.

Vous la verrez chez elle.

D. FERNAND.

Et l'obstacle du Pere ?

JACINTE.

Il est grand, mais enfin
On tient ouverte exprès la porte du jardin.

Ainsi

Ainsi vous entrerez sans qu'il le puisse apprendre.
Suivez de quelques pas.

D. FERNAND *à Guzman.*

J'avois raison d'attendre;
Tu vois avec quel soin on cherche à me parler.

GUZMAN.

Garde aussi le Vieillard pour vous mieux régaler.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LEONOR, BEATRIX.

ISABELLE.

LA visite où pour vous ici je me dispense,
Peut-être choquera l'exacte bien-seance,
Et quand pour D. Felix on presse mon aveu,
Je n'entre point chez-vous sans en rougir un peu.
Aussi quoi qu'à vous voir l'amitié m'autorise,
Je ne m'en croirois pas la liberté permise,
Si le voyant absent, je ne venois sans peur
De rencontrer le Frere où je cherche la Sœur.
Vous m'avez confié votre secrette flame,
Et sachant ce que peut D. Fernand sur votre ame,
Ce seroit mal repondre à ce que je vous dois,
Que de vous refuser mon avis sur ce choix.

LEONOR.

En l'état déplorable où l'amour m'a reduite,
J'ai bien besoin qu'on m'aide à regler ma conduite.
Cet Epoux qu'à Séville un Pere m'a choisi,
Fait le chagrin mortel dont mon cœur est saisi.
De moment en moment il doit ici paroître,
Et pleine du desordre où vous me voyez être,
J'ai mandé D. Fernand pour resoudre avec lui
Ce que mon feu du sien peut attendre d'appui.
Comme il sait qui je suis, je n'ai plus lieu de feindre,

ISA-

ISABELLE.

Donc à vous declarer il a ſu vous contraindre?

LEONOR.

Quoi, ce n'eſt pas de vous qu'il tient tout mon ſecret?

ISABELLE.

Peut-être pour le taire eſt-il aſſez diſcret;
Mais s'il l'a ſu de moi, j'ai mauvaiſe memoire.

LEONOR.

Ce qu'il a fait tantôt m'obligeoit à le croire.
De l'hymen qui me perd deſeſpere, jaloux,
Afin d'y mettre obſtacle, il eſt venu chez nous.
A peine ai-je obtenu qu'il n'ait pas vû mon Pere.

ISABELLE.

Cette chaleur d'amour ne doit pas vous déplaire,
Mais ſi ſon cœur pour vous nourrit des feux conſtans,
Vous êtes en danger de l'attendre long-temps.

LEONOR.

Quoi, vous doutez qu'ici Jacinte ne l'amene?

ISABELLE.

Je crains qu'à le trouver elle n'ait quelque peine,
Tout à l'heure, à mes yeux, on vient de l'arrêter.

LEONOR.

Quel plus rude revers aurois-je à redouter?
Que le Sort m'eſt cruel!

ISABELLE.

J'ai pourtant un ſcrupule,
Qui ſur ce point encor me laiſſe peu credule.
Je viens de la priſon, où de tout mon pouvoir
J'ai taché, mais en vain, d'obtenir de le voir;
Le Concierge en oppoſe une étroite défence.

LEONOR.

Quel ſujet avez-vous par là de défiance?

ISABELLE.

C'eſt que j'en ai beaucoup de me perſuader
Que jamais de la fourbe on ne ſût mieux s'aider.
Ce même D. Fernand qui vous voit, qui vous aime,
Doit être un Dionis qui m'en conte à moi-même,
Ou s'il ne l'étoit pas, le rapport eſt ſi grand,
Qu'il confond en effet plûtôt qu'il ne ſurprend.
Beatrix n'y peut voir pourtant de reſſemblance.

BEATRIX.

J'en vois autant qu'il faut, & dis ce que je pense;
Mais que ce soit le même, à quoi bon s'alarmer?
Vous suffira-t-il pas qu'il sâche bien aimer?

LEONOR.

En conter en tous lieux n'en est pas un bon signe.

BEATRIX.

De votre amour par là vous le croiriez indigne;
Ma foi, si la maxime avoit lieu contre nous,
S'il est bien des galans, il seroit peu d'Epoux.
Se trouve-t-il encor de ces sortes cruelles
Qui se fâchent d'ouïr que l'on se meurt pour elles,
Et parmi tous nos droits, n'est-ce pas le plus vieux
D'ouvrir presque l'oreille aussi-tôt que les yeux?
Il n'est pour un Amant fidelité qui tienne,
Tout ce qui flate plaît, de quelque part qu'il vienne,
On écoute, & fit-on magasin de vertu,
Jamais pour des douceurs galant ne fut batu.
Qu'on y trouve à redire après tout, qu'on y glose,
La faculté d'ouïr est une belle chose,
Et qui jugera bien des malheurs les plus hauts,
Trouvera qu'être sourde est le plus grand des maux.
Pour moi, que la fleurette a toûjours rejouïe,
Je n'entretiens mes jours qu'au moyen de l'ouïe,
Et j'en aurois déja vû le cours arrêté,
S'il m'en étoit échû quatre de surdité.

LEONOR.

L'humeur de Beatrix n'aura jamais d'égale.
Malgré mon deplaisir j'écoute sa Morale;
Mais elle adoucit peu ce que ma flame craint,
S'il faut que D. Fernand soit tel qu'on me le peint.

BEATRIX.

Il me semble pourtant, que sans trop de mystere
De tout ce que je dis la consequence est claire.
De même qu'en tous lieux il nous plaît d'écouter,
Les hommes de leur part prennent droit d'en conter;
Mais de tant de galans dont la fleurette roule,
Il en est toûjours un qu'on met hors de la foule.
Le cœur, quoi qu'il le cache, a son choix favori,
On prefere, & c'est-là ce qui fait un Mari.
C'est ainsi qu'un Amant jamais ne se partage,

Que

Que quelqu'une en secret n'ait toûjours son hommage,
Et que ce D. Fernand qui vous fait les yeux doux,
Peut protester à cent, & n'adorer que vous.

ISABELLE.

Enfin de sa prison, ou fausse, ou veritable,
Dépend de ce qu'il est la preuve indubitable;
C'est à quoi je m'arrête, & vous devez juger
Qu'ici votre interêt me peut seul engager.
Je dois un cœur fidelle aux vœux de votre Frere,
Et quand à tous Objets son amour me prefere,
Le mien de ce qu'il vaut par ses respects instruit...
Mais, Dieux! je vois Jacinte, & D. Fernand la suit.

LEONOR.

Que me disiez-vous donc, & quelles conjectures...

ISABELLE.

Sur ce que vous savez prenez bien vos mesures.

à Beatrix.

Eh bien! ce n'est pas fourbe encor que sa prison?

BEATRIX.

A la fin je crains bien que vous n'ayez raison.

SCENE II.

ISABELLE, LEONOR, D. FERNAND, GUZMAN, JACINTE, BEATRIX.

D. FERNAND *à Guzman.*

Que je trouve Isabelle avec mon Inconnuë!

GUZMAN.

Nous avons tous notre heure, & la vôtre est venuë,
Monsieur, c'est sans remede, il faut passer le pas.

LEONOR *à D. Fernand.*

Vous voir est un bonheur que je n'attendois pas.
Sur un bruit, D. Fernand, qui m'avoit mise en peine,
J'avois lieu de tenir cette esperance vaine;
On parloit de disgrace, & d'emprisonnement.

D. FERNAND *montrant Isabelle.*

J'étois avec Madame en ce fâcheux moment,
Mais comme dans la Cour contre la violence
J'ai des Amis puissans qui prennent ma deffence,
A peine ont-ils appris que j'étois arrêté,
Qu'ils ont fait de leur rang agir l'autorité,

Leur

Leur parole donnee a causé ma sortie.

ISABELLE.

C'est avoir promptement dressé votre partie.
Leur envoyer l'avis, prendre leur caution,
Trouver, suivre Jacinte à l'assignation, (juste,
Le tout en moins d'une heure, & dans un temps si
Qu'il semble qu'à vos vœux chaque moment s'ajuste;
Qui pour aller si vite a des ressorts tout prêts,
S'il n'est quelque peu fourbe, a d'étranges secrets.

D. FERNAND.

L'Amour est un grand maître, & tout le favorise.

ISABELLE.

Mais tout à l'heure encor ce qui fait ma surprise,
Le Concierge sembloit n'avoir pas le pouvoir
De souffrir seulement qu'un Ami vous pût voir.

D. FERNAND.

C'est à quoi ma Partie avoit sû le contraindre,
Mais il a vû bien-tôt qu'il n'avoit rien à craindre,
Et trop de gens de marque ont répondu de moi.

LEONOR.

Cependant il s'agit de prouver votre foi,
On me la rend suspecte, & si je l'en veux croire
Je ne m'y puis fier sans hazarder ma gloire,
Il doit faire mal sûr recevoir vos sermens.

D. FERNAND.

Elle a conçû de moi d'étranges sentimens!
Mais helas! se peut-il, que les ayant sû prendre,
Vous doutiez d'un amour & si pur & si tendre,
Et qu'un soupçon indigne & de vous & de moi,
Deshonorant mes vœux, fasse outrage à ma foi?

LEONOR.

Je tâcherois en vain, D. Fernand, de vous taire,
Qu'un mouvement secret m'en rendit l'offre chere,
Et que rien à mon cœur ne peut être plus doux,
Que vous voir mériter ce qu'il ressent pour vous:
Mais reduite à l'hymen qu'un Pere me prepare
Si contre mon devoir mon cœur ne se declare,
Songez que cet effort ne se doit hazarder
Que pour prix d'une foi qu'on veuille me garder.

D. FERNAND.

Ah! si brûler pour vous ne fait toute ma gloire...

LEONOR.

Dans ce qu'on vous impute ai je lieu de le croire?
Tout ce que D. Fernand me conte de douceurs,
D. Dionis, dit-on, le ſait conter ailleurs.
C'eſt ſous deux divers noms que ſon cœur ſe partage.

D. FERNAND.

Madame a contre moi rendu ce témoignage,
Je connois quelle erreur m'attire ſon courroux,
Mais je ſuis D. Fernand, & je n'aime que vous.

ISABELLE.

Enfin de vos talens elle eſt bien informée.
Qu'elle aime là-deſſus, qu'elle ſe croye aimée,
J'ai pour ſes interêts agi comme j'ai dû.

D. FERNAND.

Et d'un ſoupçon ſi bas rien ne m'a défendu?
Vous ne voulez juger qu'à mon deſavantage?

LEONOR.

Mais de D. Dionis connoiſſant le viſage,
Croirai-je qu'en effet elle ait pû s'abuſer?

D. FERNAND.

Elle eſt du moins trop prompte à vouloir m'accuſer.
Si l'on en croit le bruit dont elle a connoiſſance,
Avec ce Dionis j'ai quelque reſſemblance,
Et ce rapport de traits, ſans doute ſurprenant,
M'ôte dans ſon eſprit le nom de D. Fernand.

ISABELLE.

Un rapport ſi fidelle a grand lieu de ſurprendre.

LEONOR.

Mais peut-il être tel, qu'on s'y puiſſe méprendre,
Et que dans cet abus, la taille ni la voix...

D. FERNAND.

L'autre, dit-on, Madame, eſt plus haut de deux doigts.
Aucun ne nous a vûs, qui dans la reſſemblance
N'ait remarqué ſoudain beaucoup de reſſemblance,
Et de la verité ſoûtenant l'interêt,
Beatrix vous dira que...

BEATRIX.

Non pas, s'il vous plaît.
Avec tous vos détours vous m'aviez attrapée,
Mais j'en vois l'artifice, & je ſuis dédupée.
Vous ſavez donc ainſi vous faire priſonnier?

D. FER-

D. FERNAND.

Quoi, pour me perdre mieux, veux-tu...

BEATRIX.

Point de quartier

Je connois ma sottise, elle en vaut bien une autre.
Je le sai, mais ma foi, vous avouërez la vôtre,
Et nous éclaircirons votre genre douteux.

LEONOR.

Ce procedé pour vous n'a rien que de honteux.
Par tout, sous divers noms, faire intrigues nouvelles?

GUZMAN *bas.*

Le voilà justement le cul entre deux selles;
Pour en embrasser trop, il l'a bien merité.

D FERNAND.

Ce reproche est sensible à ma fidelité;
Mais si quelques soupçons vous tiennent en balance,
Le temps de mon amour prouvera la constance,
Et des soins si pressans la feront eclater,
Que vous n'aurez enfin aucun lieu d'en douter.

LEONOR.

En vain cette assûrance à mes soupçons s'oppose.
D. Dionis ailleurs promet la même chose,
D'autres en ont oui ce qu'il dit maintenant.

D. FERNAND.

Laissez D. Dionis, & croyez D. Fernand;
Je le suis, & ma foi vous en devroit repondre.

LEONOR.

Mon doute me déplaît, je cherche à le confondre;
Mais peut-on refuser de croire ce qu'on voit?

BEATRIX.

Puisqu'il veut l'être enfin consentez qu'il le soit,
Madame, & seulement tâchons de savoir comme
Il nous amene ici ce brave Gentilhomme.

GUZMAN.

Je suis laquais d'honneur, & tu me fais grand tort.

D. FERNAND.

C'est que m'ayant trouvé...

ISABELLE.

Parler pour lui d'abord!

Vous viendrez au secours, s'il fait mal vous connoître.
Parle, à qui donc es-tu?

GUZMAN.

Moi? je ſuis à mon Maître.

ISABELLE.

Et c'eſt D. Dionis, que ce Maître?

GUZMAN.

Il eſt vrai.

ISABELLE.

Eſt-ce lui que tu vois?

GUZMAN

Si c'eſt lui? je ne ſai.
Puis-je le démêler d'avecque ſa Figure?

D. FERNAND.

Ce que j'ai dit, Madame, eſt la verité pure;
D. Dionis ſans doute eſt un autre que moi.

BEATRIX.

Mais nous l'avons laiſſé tantôt avecque toi.

GUZMAN

L'ayant quitté depuis, je ne ſai plus qu'en dire,
On me l'a pû changer, & j'en aurois le pire..

ISABELLE.

Mais tu l'aurois connu quand tu l'as abordé?

GUZMAN.

Je m'avançois vers lui quand je l'ai vû mandé.
Ainſi j'ai crû devoir le ſuivre à l'avanture,
D. Dionis, tant mieux; D Fernand, je l'abjure.

LEONOR.

Pour les pouvoir ſurprendre, ils s'entendent trop bien.

JACINTE.

Tous leurs déguiſemens ne vont ſervir de rien.
Quand la coife abaiſſée, allant en Inconnuë,
J'ai trouvé ce matin D Fernand dans la ruë;
Et que de ma Maîtreſſe il a lû le billet,
Tu m'as complimentée, en fidelle Valet,
Tu diſois ton avis, c'étoit alors ton Maître?

GUZMAN.

J'étois avecque lui? moi? cela ne peut être,
A moins que le doublant, comme il paroît ici,
Le Diable eût pris plaiſir à me doubler auſſi.

JACINTE.

Quel impudent Valet! Madame, je proteſte...

BEATRIX.

Enfin il faut ici joüer de vôtre reste,

D. FERNAND *à Leonor.*

Tout semble avoir juré ma perte auprès de vous;
Mais je veux que du Ciel m'accable le courroux.
Si je ne suis...

LEONOR.

Soyez tout ce qu'il vous plaît d'être,
Loin de prendre interêt encor à vous connoître,
C'est un surcroît sensible a mes tristes ennuis,
Qu'on vous ait malgré moi découvert qui je suis.

D. FERNAND.

Moi, je le sai, Madame, & vous êtes capable
De vouloir insulter au sort d'un miserable,
Qui du plus pur amour se sentant consumer,
Ignore en vous aimant qui le force d'aimer?

LEONOR.

Quoi! jaloux d'un hymen que je n'ai pû vous taire,
Vous n'êtes point venu pour parler à mon Pere,
Lui proposer de rompre?

D. FERNAND.

Où prendre sa maison?
Où le chercher enfin si j'ignore son nom?

LEONOR.

Ah! c'est trop soûtenir un lâche stratageme.
Nier obstinément ce que j'ai vû moi-même,
Et de l'art de fourber se tenant glorieux,
Démentir à la fois mon oreille & mes yeux!
Je n'en demande point une preuve plus forte,
Adieu. Va du Jardin le remettre à la porte,
Jacinte, je rougis de l'avoir écouté;

D. FERNAND.

Je n'avouërai jamais ce qui m'est imputé;
Mais pour vous témoigner que ma flame est sincere,
Faites-moi tout à l'heure entretenir ce Pere,
Qu'instruit de ma naissance, il puisse examiner
Si je vous ai rien dit qu'on doive soupçonner.

LEONOR.

Enfin je ne veux point m'éclaircir davantage.
Pour un autre à l'hymen sa parole m'engage,
Il le veut, il l'ordonne, & je dois obeïr.

D. FERNAND.

O Ciel! pour mon Rival chercher à me trahir!
Madame, ſongez mieux...

JACINTE.

Parlez bas, je vous prie;
Madame, le bon-homme eſt dans la galerie,
Je croi qu'il vient ici.

GUZMAN.

Monſieur, tout eſt perdu.

LEONOR.

Après ce que j'ai fait ce malheur m'eſt bien dû.

ISABELLE.

Songez à les cacher; s'il faut qu'il les ſurprenne...

JACINTE.

Entrez ici...

D. FERNAND.

Non, non, la prévoyance eſt vaine,
En l'état où je ſuis il faut tout hazarder.

LEONOR.

N'eſperez pas...

D. FERNAND.

L'amour ſaura me ſeconder.

LEONOR.

Donc à ne craindre rien le peril vous anime?

GUZMAN.

Bon pour lui, mais pour moi, qui ſuis puſillanime,
Meſdames, n'eſt-il point dans ce mortel danger
Quelque endroit charitable où me pouvoir loger?

JACINTE.

Je l'entens à ſa toux, vous l'allez voir paroître,
Entrez vîte...

GUZMAN.

Eh, Monſieur!

D. FERNAND.

Mon malheur ne peut croître,
Il faut avec éclat juſtifier ma foi.

LEONOR.

Mais cet éclat me perd.

D. FERNAND.

Dieux! qu'eſt-ce que je voi?
N'eſt-ce pas D. Juan?

GUZ-

GUZMAN.

Et de plus, le Beau-pere.

D. FERNAND.

Où suis-je, & que croirai-je?

LEONOR.

Helas! que dois je faire?

ISABELLE.

Préparez quelque excuse, & je vous aiderai.

SCENE III.

D. DIEGUE, D. JUAN, ISABELLE, LEONOR, D. FERNAND, BEATRIX, JACINTE, GUZMAN.

D. DIEGUE *à D. Juan.*

D'Où naît ce changement, si vous m'avez dit vrai?
J'apperçois D. Fernand.

D. FERNAND *à D. Diegue.*

Ah! Monsieur.

LEONOR.

Ah! mon Pere,
De ma témérité vous serez en colere;
Mais quand vous apprendrez...

D. DIEGUE.

Je voi que tu rougis,
D'avoir reçû sans moi D. Fernand de Solis;
Mais le titre d'Epoux qu'il a droit de pretendre,
Souffre la liberté que nous te voyons prendre.
Sans doute qu'à tes vœux mon choix a repondu?

LEONOR *à Jacinte.*

D. Fernand de Solis! ai-je bien entendu?

D. FERNAND.

L'Inconnuë est sa Fille! Ah! Guzman, quelle gloire!

D. DIEGUE.

Si ton bonheur est tel que j'ai lieu de le croire,
Il faut que je te louë au moins d'avoir eu soin
Que l'aimable Isabelle en pût être temoin.

ISABELLE.

Comme pour Leonor une forte tendresse,
Toûjours dans son destin veut que je m'interesse,
Le choix de D. Fernand ne peut m'être que cher,
S'il

S'il eſt digne du cœur qu'il tâche de toucher.

D. FERNAND.

C'eſt dont je n'oſe encor me ſouffrir l'eſperance,
Et ce doute cruel me reduit au ſilence.
Madame, quoi qu'un Pere autoriſe mes vœux,
Son aveu ſans le vôtre en vain me rend heureux;
Mon cœur ne reconnoit que votre ſeul empire.
Parlez, expliquez-vous.

LEONOR.

Je l'ai déja ſû dire,
Mon Pere ayant des droits que je ne puis trahir,
S'il a choiſi pour moi, je ne ſai qu'obeïr.

D. JUAN.

Ainſi par cet aveu vôtre ſoupçon s'efface.
Mais de D. Dionis obtiendrons nous la grace?
Madame...

ISABELLE.

C'eſt aſſez, votre jeu concerté
N'a pas ſurpris en moi trop de credulité.

D. DIEGUE *à Iſabelle.*

Enfin dans le bonheur qu'ici le Ciel m'envoye,
Un mot de votre bouche acheveroit ma joye.
Madame, D. Felix, dont j'attens le retour...

ISABELLE.

Vous m'avez pour répondre accordé plus d'un jour,
Suffit que je l'eſtime, & que je ne puis taire
Que la Sœur près de moi peut beaucoup pour le Frere.

D. DIEGUE.

Je ne demande rien après ce doux eſpoir.

D. JUAN.

Il ne nous reſte plus que Guzman à pourvoir;
C'eſt à lui de choiſir entre les deux Suivantes.

GUZMAN.

Ah! Beatrix.

BEATRIX.

Eh bien, eſt-ce fait?

GUZMAN.

Tu me tentes,
Et ſi je m'arrêtois à jetter l'œil ſur toi,
Le Diable pourroit bien être plus fin que moi.

BEA-

BEATRIX.

Quoi, tu doutes?

GUZMAN.

Vois-tu? l'hymen dont tu me pries
Doit durer un peu plus que tes friponneries.
Pour un bail de six mois je pourrois hazarder,
Mais ma foi, pour toûjours, Dieu m'en veuille garder.
Tous ces friands attraits qui parent ton visage
Sont meubles de haut prix mal propres au ménage,
Et je tiendrois heureux qui les doit posseder,
S'il ne falloit toûjours que voir & regarder.
Mais, chere Beatrix, qui sous l'hymen se range,
Fait tout comme un autre homme, il boit encor &
Partant, Jacinte, tiens. (mange.

JACINTE.

Tu la quites pour moi?

GUZMAN.

Va, touche.

BEATRIX.

Pauvre fou! j'aurois voulu de toi?
Dans quelle folle erreur ton esprit s'envelope?
Sais-tu bien que j'ai fait tirer mon horoscope,
Et que le moindre honneur qui me puisse être acquis,
C'est avant qu'il soit peu d'epouser un Marquis?
Peut-être même un Duc, ou plus.

GUZMAN.

Le doux augure.
Bon soir, belle Marquise, ou Duchesse future.
Le Ciel....

D. JUAN.

Va, Beatrix, n'écoute plus ce fat,
Je vai faire ériger ma terre en Marquisat,
Et si dans ce temps-là ta foi n'est point promise,
Prens-en la mienne ici, je te ferai Marquise.
Comme en toi je choisis l'objet le plus parfait;
J'en sai qui m'ont trouvé peut-être assez bien fait,
Je plais où je veux plaire, & suis assez de mise.

BEATRIX.

Nous n'avons pas besoin tous deux qu'on nous le dise,
Et si je crois valoir qu'on ait des yeux pour moi,
Vous avez pour vous-même autant de bonne foi.

Mais, à bien prendre tout, quoi qu'un peu plus grand' Dame,
Je n'en ferois pas mieux pour être vôtre Femme,
Et nous n'irions pas loin ensemble à communs frais,
Qu'il ne fût question de venir au rabais.
De l'humeur dont je suis, de l'humeur dont vous êtes,
Je croi qu'assez souvent nous ferions bourses nettes.
Nous sommes en défauts opposez tant soit peu.
J'aime fort la dépense, & vous aimez le jeu.
L'un de l'autre par là nous nous verrions les dupes;
Je voudrois de l'argent pour acheter des jupes,
Et loin de m'en fournir comme j'aurois pensé,
Peut-être ce jour-là vous auriez tout massé;
Un point, ou de Venise, ou de quelque autre mode,
Seroit d'un tope & tingue une suite incommode,
Et vous enrageriez cent fois tout votre saoul,
Quand vous me verriez brave, & n'auriez pas le sou.
Si la nécessité se trouvoit trop pressante.
On prendroit au besoin un peu d'argent en rente,
La somme doubleroit, elle feroit éclat,
Et la terre saisie, adieu le Marquisat.
Voilà comme le tout s'en iroit en fumée.

D. JUAN.

Je n'ai pas avec toi méchante renommée;
Puisque tu me connois, n'allons pas plus avant,
Aussi bien nous pourrions nous quereller souvent,
Au lieu que demeurant aux termes où nous sommes,
Tu verras que je suis le plus ardent des hommes,
Et que tant que le jeu me laissera dequoi,
Si tu prens à crédit, j'irai payer pour toi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

C A M-



C A M M A.

CAMMA,

REINE DE GALATIE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

CAMMA, Veuve de Sinatus, Roi de Galatie.

SINORIX, Roi de Galatie, ayant uſurpé la Couronne ſur Sinatus.

HESIONE, Fille de Sinatus.

SOSTRATE, Prince de Galatie, Favori de Sinatus.

PHEDIME, Confident de Sinorix.

SOSIME, Capitaine des Gardes de Sinorix.

PHENICE, Confidente de Camma.

La Scene eſt dans la Capitale de Galatie.

CAMMA, REINE DE GALATIE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SINORIX, PHEDIME.

SINORIX.

TU dis vrai, cher Phedime, on auroit peine à croire
Qu'un grand cœur soûpirât au milieu de la gloire,
Qu'au faite des grandeurs Sinorix élevé
Souhaitât dans leur pompe un bien plus achevé,
Et que de tant d'honneurs sa fortune suivie
Pût opposer quelque ombre à l'éclat de sa vie,
Il n'est rien au-dessus du rang ou tu me vois,
Toute la Galatie obeït à mes loix;
Un vieux droit que soûtint un peu de violence
M'a laissé sur le Trône etablir ma puissance,
On me flate, on me craint, chacun m'offre des vœux',
Cependant, tu le sais, je ne suis pas heureux.
Depuis six mois je regne & regne sans obstacle,
Mais le Sort fait en vain pour moi tant de miracles,
Si du plus digne Objet trop vivement charmé,
J'aime pour mon supplice, & ne puis être aimé.

PHEDIME.

C'eſt vous plaire, Seigneur, à nourrir votre peine,
Que d'expliquer ſi mal les refus de la Reine,
Qui peut-être en ſecret brûlant déja pour vous,
N'oſe encor par devoir vous prendre pour Epoux.
Quelque éclat à ſes yeux dont la Couronne brille,
Elle eſt Veuve d'un Roi qui vous donnoit ſa Fille,
Et qui par votre hymen lui faiſoit éviter
D'avoir avecque vous un Trône à diſputer.
Du Peuple qui vous craint l'entier & prompt ſuffrage
Vous en a fait ſur elle emporter l'avantage,
Et lors que tout l'Etat reſpecte en vous ſon Roi,
Vous la laiſſez Sujette, & lui manquez de foi.
L'affront eſt grand, Seigneur, & quoi que dans ſa haine,
Le nom de Belle-mere engage peu la Reine,
Du moins l'honneur la force à prendre l'interêt
De la Fille d'un Roi qui la fit ce qu'elle eſt.
Voila ce qui vous nuit, & vous nuira ſans ceſſe,
Si vos ordres enfin n'éloignent la Princeſſe.
Otez-lui cet obſtacle, & vous verrez ſoudain
Que ſon cœur adouci vous répond de ſa main.

SINORIX.

Je voi bien qu'il le faut, mais le puis-je, Phedime,
Sans m'expoſer encor à trembler de mon crime,
Et revoir quel excès d'injuſtice & d'horreur,
Déja de mon amour a ſuivi la fureur?
A ſes brûlans tranſports livrant toute mon ame,
J'ai perdu le Mari, pour acquerir la Femme.
Des beautés de la Reine éperduëment épris,
D'un parricide affreux je l'ai faite le prix,
Et pour rompre du Roi ce ſecond hymenée,
J'en ai par le poiſon tranché la deſtinée.
C'eſt peu de Sinatus à ma rage immolé,
Si mon devoir ailleurs n'eſt encor violé.
Heſione ſa Fille à qui ſon choix m'engage,
De mes lâches mépris ſouffre l'indigne outrage,
Et pour forcer les maux dont mon cœur eſt atteint,
Son exil eſt un ordre où je me vois contraint.

PHEDIME.

Mais lui-même à ſa perte engagea votre flame
Il vous donnoit ſa Fille, & vous aimiez ſa Femme,

Et

Et dans un ſort ſi dur, la ſeule mort d'un Roi
De ce fatal hymen degageoit votre foi;
Mais de ce crime en vain l'ombre vous embarraſſe,
Il n'en eſt point, Seigneur, que le Trône n'efface;
Et dans quelques horreurs qu'on ait pû ſe porter,
Pour être abſous de tout, il ſuffit d'y monter.

SINORIX.

Ce ſont-là des Tyrans les damnables maximes,
En qui l'impunité fait le pardon des crimes,
Et qui d'un noir forfait eſperant quelque bien,
Après l'avoir commis ne ſe reprochent rien;
Mais las! tu me plaindrois ſi tu pouvois connoitre
Ce que dans un grand cœur le repentir fait naitre,
Quand après un effort mille fois combatu,
Le crime par contrainte échape à la vertu.
De ſon indigne objet ſans ceſſe poſſedée,
L'ame entraine par tout l'epouvantable idée;
Un vif & dur remords n'en eſt jamais banni,
Et coupable un moment on eſt toûjours puni.

PHEDIME.

C'eſt beaucoup que du moins cette mort qui vous gêne
Soit toujours un ſecret ignoré de la Reine,
Et qu'à Soſtrate ſeul l'ayant ſu confier,
Vous n'ayez point vers elle à vous juſtifier;
Mais comme enfin, Seigneur, Soſtrate a de l'adreſſe,
Devient-elle inutile auprès de la Princeſſe,
Et ſes ſoins n'ont-ils pû la faire balancer
Sur l'hymen où pour lui vous la voulez forcer?

SINORIX

Il la voit chaque jour, Phedime, & je puis dire
Que ce cher Confident partage mon martyre,
Puiſqu'à mes interêts s'oſant abandonner,
Il a pris malgré lui ce qu'il n'a pû donner.
S'il a brigué d'abord ſon hymen pour me plaire,
C'eſt un bien aujourd'hui qu'à tout autre il prefere,
Et quoi qu'il m'ait caché le chagrin qui le ſuit
Montré le deſeſpoir où l'amour le reduit,
Auſſi plus que le mien ſon interêt me preſſe
D'embraſſer un conſeil qui bannit la Princeſſe,
J'ai fait naître ſa flame, & je lui dois offrir,
L'éloignant de ſes yeux, une aide à ſe guerir.

PHE-

PHEDIME.

Soſtrate eſt genereux, & jamais un vrai zele
Ne marquera pour vous une ame plus fidelle;
Mais ce fatal amour qui l'accable aujourd'hui,
Seroit peut-être un crime à tout autre qu'à lui.
D'un bel eſpoir trahi l'irreparable offence
Sur vous de la Princeſſe attire la vangeance,
Et pretendre à ſon cœur, c'eſt preſſer ſon courroux
D'accepter une main qui la vange de vous.

SINORIX.

Contre moi de Soſtrate il n'eſt rien qu'elle obtienne;
Mon amitié pour lui me répond de la ſienne,
Sa vertu m'eſt connuë, & ce que je lui doi
Ne me laiſſe aucun droit de douter de ſa foi.
Cet amour que tu crains flate en ce point ma peine
Qu'eſperant d'être aimé ſi j'épouſe la Reine,
Avec tant de chaleur il lui peint mon tourment...
Mais je la voi qui paſſe à ſon appartement.

SCENE II.

SINORIX, CAMMA, PHEDIME, PHENICE.

SINORIX.

Vos yeux de votre cœur marquent l'impatience,
Madame, & tant de ſoins d'eviter ma preſence,
Ne me font que trop voir le peu qu'il prend de part
Au bonheur imprevû que m'offre le hazard.

CAMMA.

Le chagrin où je vis me rend ſi peu traitable,
Que ſouvent malgré moi ſon aigreur vous accable,
Et mon zele pour vous oſant s'en indigner,
Par ces ſoins de vous fuir cherche à vous l'épargner.

SINORIX.

Ah, ſi ce n'eſt qu'au prix d'une ſi chere vûë,
Perdez une bonté dont la rigueur me tuë,
Et puiſque pour mes vœux il n'eſt rien de ſi doux,
Accablez-moi plûtôt que me priver de vous.
Je ſai bien qu'à me voir, quelque nouvel outrage
Toûjours de mon amour repouſſera l'hommage,
Que je n'entendrai rien qui me ſouffre l'eſpoir;
Mais, Madame, j'aurai le plaiſir de vous voir.

Ce

Ce charme, où tout mon cœur pleinement s'abandon-
Adoucit les mépris dont la fierté m'étonne, (ne,
Et dans l'âpre douleur de ce qu'il faut ouïr,
S'il ne peut l'étouffer, il la ſait éblouir.

CAMMA.

J'ignore quels mépris je vous ai fait paroître,
Mais je ſai qu'en m'aimant vous m'avez dû connoître,
Et ne pretendre pas qu'une moindre fierté,
Du rang où je me vois ſoûtint la dignité.
Sinatus me fit Reine, & quoi qu'un coup funeſte
Ait reduit mon deſtin au ſeul nom qui m'en reſte,
Le malheur de ſa mort ne peut rien ſur ma foi,
S'il ne vit plus pour vous, il vit encor pour moi;
Je dois à ſon amour, je dois à ſa memoire
Le refus d'un hymen qui bleſſeroit ma gloire,
Du Trône en vain par là vous voulez me flater,
Ce ſeroit en deſcendre, & non pas y monter.
Uſurpez ſans remords la grandeur Souveraine,
Veuve de Sinatus, je ſai que je ſuis Reine,
Mais ſi je m'abaiſſois à vous donner ma foi,
Femme de Sinorix, la ſerois-je d'un Roi?
Votre hymen de ce rang feroit le Sort arbitre,
J'en aurois le pouvoir, mais j'en perdrois le titre,
Et pour des droits honteux quittant un bien conſtant,
Je pourrois davantage, & ne ſerois pas tant.

SINORIX.

Oui, gardez votre rang; vous le perdrez, Madame,
Si d'un Uſurpateur vous devenez la Femme,
Et de Reine aujourd'hui le nom qui vous eſt dû,
Dans ce titre odieux ſe verra confondu.
Mais pourquoi, rejettant l'offre d'une Couronne,
Nommez-vous attentat le droit qui me la donne,
Et quel crime ai je fait, quand ſecondé des Dieux,
J'ai rentré par leur ordre au bien de mes Ayeux?

CAMMA.

Pour éblouïr mes ſens c'eſt une foible amorce
Qu'un droit qu'expliqua moins la Raiſon que la force,
Le Peuple fut timide, & vous voyant armer,
Prefera le Tyran qui pouvoit l'opprimer.

SINORIX.

Eh bien, je ſuis Tyran, ma ſeule violence

Fut

Fut le droit qui m'acquit la ſuprême puiſſance;
Le crime eſt noir & lâche, il fait horreur à tous,
Mais cauſé par l'amour, eſt-il crime pour vous?
Cet amour n'auroit eu qu'une ardeur imparfaite
S'il m'eût ſouffert l'affront de vous laiſſer Sujette,
Et ſeul au vol d'un Trône ayant sû me forcer,
Je ne l'ai fait du moins que pour vous y placer.

CAMMA.

Et lors qu'à cet excès monte votre injuſtice,
Vous trouvez glorieux de m'en rendre complice,
Et ce parfait amour qui cherche à m'obliger
Ne le peut, qu'en m'offrant ſon crime à partager?
Qu'ici nos ſentimens different l'un de l'autre!
Vous trahiſſez ma gloire, & j'ai ſoin de la vôtre,
Et quand pour m'abaiſſer vous m'offrez votre foi,
Je cherche à faire en vous un legitime Roi.
Qu'à ces vives clartés votre aveuglement ceſſe,
Pour mériter le Trône épouſez la Princeſſe,
Et lui rendant des vœux à ſa flame échapez,
Poſſedez juſtement ce que vous uſurpez.

SINORIX.

Si j'en formai pour elle, on ne les vit paroître
Que quand mon cœur pour vous n'oſoit ſe bien connoître,
Et que ſon zele ardent par un adroit détour
Cédoit à mon devoir les ſoins de mon amour.
Ce cœur en qui l'eſpoir n'auroit pû qu'être un crime
Ne vit qu'elle après vous digne de ſon eſtime,
Et pour ce triſte hymen, mal inſtruit de mon feu,
Sinatus le preſſant, je donnai mon aveu;
Mais ſi-tôt que ſa mort laiſſant agir ma flame,
Du ſecret de mes vœux eût dégagé mon ame,
Libres dans leur hommage, il leur fut aſſez doux
D'être encore en état de s'expliquer pour vous.
Ainſi ce qu'ils cachoient ſe fit bientôt connoître.
Je parus inconſtant afin de ne pas l'être,
Et fis voir qu'à mon feu, pour s'oſer exprimer,
Il manquoit ſeulement que vous puiſſiez aimer.
Vous le pouvez, Madame, & de vos vœux maîtreſſe..,

CAMMA.

Non, non, c'eſt préſumer en moi trop de foibleſſe.

Quoi

Quoi qu'un Trône ait d'éclat, il n'a rien d'assez doux
Pour me faire trahir les Manes d'un Epoux.
Il est mort, & sa Fille en ce malheur extrême,
Du moins par votre hymen a droit au Diadême.
Vous pouvez à ses yeux en ceindre un autre front;
Mais ce n'est point par moi qu'elle en aura l'affront.
Pour en donner l'aveu, quoi que vous puissiez faire,
La source de son sang à mon cœur est trop chere,
Et l'on ne verra point qu'infidelle à ce sang
J'aide à la tyrannie à lui voler son rang.

SINORIX.

Ah! puisque vous prenez quelque soin de ma gloire,
Sauvez la d'un peril plus grand qu'on ne peut croire,
Et ne me forcez point, lors que je m'en defens,
A mériter l'horreur que l'on doit aux Tyrans.
J'aime une Reine auguste, & cette ardeur est telle
Que n'aimant & le Trône & le jour que pour elle,
Mon cœur, que ses dedains peuvent pousser à bout,
S'il suit son desespoir, est capable de tout.
Daignez m'en epargner la fatale disgrace.

CAMMA.

Vous avancez beaucoup d'employer la menace.
Je ne vous dirai point s'il la faut redoubler,
Mais mon cœur est à vous quand il pourra trembler.

SINORIX.

Eh bien, pour me punir allez jusqu'à l'outrage,
Noircissez ce beau feu dont vous fuyez l'hommage.
Malgré tant de mépris redoublez chaque jour,
Dans un respect égal vous verrez mon amour,
Je vous le jure encor; mais pour le satisfaire,
Sachant ce qui me nuit, je sai ce qu'il faut faire,
Et lui devant l'eclat d'un trop juste courroux,
Je puis être Tyran pour d'autres que pour vous.
Je vous laisse y penser, Madame.

SCENE III.

CAMMA, PHENICE.

CAMMA.

Ah, le perfide!
Il veut donc achever ſon lâche parricide,
Joindre la Fille au Pere! ô mon unique eſpoir,
O vangeance, eſt-ce ainſi que tu ſers mon devoir?

PHENICE.

Si dans vos déplaiſirs la vangeance vous flate,
Pour en jouïr, Madame, il eſt temps qu'elle éclate;
Sinorix menaçant, rien n'eſt à negliger.

CAMMA.

Quoi, tu doutes encor ſi je veux me vanger;
Par le noir attentat de ce Tyran infame
J'aurai vû dans mes bras Sinatus rendre l'ame,
Et me contenterai dans un ſi rude ſort
De reprocher aux Dieux le crime de ſa mort?
Helas! il me ſouvient de ce fatal augure
Qui d'un Peuple étonné fit naître le murmure,
Quand, lui donnant ma foi, le cœur tout interdit,
Le Vaſe Nuptial tout à coup s'épandit.
De ce triſte accident l'infortuné preſage
D'une ſecrette horreur ſaiſit tout mon courage,
Et m'annonça dès lors les funeſtes malheurs
Qui preſſent ma vangeance, & font couler mes pleurs.

PHENICE.

Pour bien l'executer, ſi vous m'en voulez croire,
Il faut que la Princeſſe en partage la gloire.
Comme elle ignore encor le crime du poiſon,
Vos mépris, d'un Tyran lui font en vain raiſon,
Elle les prend pour feinte, & croyant que dans l'ame,
La ſeule ardeur du Trône eſt ce qui vous enflame,
De ces jaloux ſoupçons l'impatiente aigreur
Vous fait ſouffrir aſſez pour la tirer d'erreur.
Vous ſavez ſa fierté.

CAMMA.

De quoi qu'elle m'accuſe,
Il n'eſt pas temps encor que je la deſabuſe.

Si

Si la gloire en ſecret me preſſe à me vanger,
Ce ſeroit l'affoiblir que de la partager.

PHENICE.

Mais Soſtrate l'aimant, peut-être que par elle
Il vous ſeroit aiſé d'en corrompre le zele
Dans ce que ſur ſa foi Sinorix prend d'appui,
Soſtrate pouvant tout, on ne peut rien ſans lui.
Il faut vous l'acquerir, & l'amour qui le flate
Le peut ſeul obliger...

CAMMA.

Tu connois mal Soſtrate,
Il aime, il cherche à plaire, & toutefois, helas!
Son cœur contre un Tyran craint d'avouer ſon bras.

PHENICE.

Vous le ſavez, Madame?

CAMMA.

Apprens par quelle adreſſe,
Brûlant pour une Reine, il feint pour la Princeſſe,
Et que mon ordre exprès y contraignant ſa foi,
Lui fait cacher ainſi l'amour qu'il a pour moi.
Sinorix qui l'engage à m'expliquer ſa peine,
Lui donnant lieu d'agir, l'offre entier à ma haine;
Non qu'il m'ait avoué la noire trahiſon
Qui contre Sinatus ſe ſervit du poiſon,
Mais je reconnois trop, quelques ſoins qu'il employe,
Qu'en me niant ce crime il veut que je le croye.
On penetre aiſement dans le cœur des Amans.

PHENICE

Mais, Madame, pour lui quels ſont vos ſentimens?

CAMMA.

Te parler ſans aigreur de l'ardeur qui le preſſe,
Phenice, n'eſt ce pas t'avouër ma foibleſſe,
Et que ce triſte cœur de vangeance animé,
N'a pû ſi bien haïr qu'il n'ait enfin aimé?
Non que par une lâche & honteuſe victoire
L'amour à mon devoir puiſſe en ravir la gloire.
Au ſouvenir affreux de la mort d'un Epoux
Il me ſoûmet ſoudain ſes charmes les plus doux;
Mais à quelques tranſports que cette mort me livre,
Il m'ôte en le vangeant le deſſein de le ſuivre,
Et me vantant Soſtrate, il force mon ennui

A

A chercher les moyens d'oser vivre pour lui.
C'est par-là que flate d'une douce esperance
Mon cœur s'est fait enfin le prix de ma vengeance,
Et que pour lui devoir un si precieux bien,
Ce qu'auroit fait mon bras, je l'ai remis au sien.
Cependant, & c'est-là ce que je me reproche,
Je le voi reculer plus ce grand coup approche,
Il tremble, & son amour prêt à se declarer,
Toûjours sur quelque obstacle aspire à differer.
Mais puisqu'à menacer le Tyran s'autorise,
Un peril si pressant ne veut plus de remise.
Il faut montrer ma haine, & que si jusqu'ici
La Princesse abusée a crû... mais la voici.

SCENE IV.

CAMMA, HESIONE, PHENICE.

HESIONE.

MAdame, je ne sai si dans ce qui se passe
De mes ressentimens vous approuvez l'audace
Et si de mon orgueil l'eclat impetueux
N'a rien pour Sinorix qui contraigne vos vœux.
Il tâche à les seduire, & le Trône...

CAMMA.

Oui, Princesse,
Mais qu'ils cedent ou non, que ce scrupule cesse.
L'injure qu'on vous fait, & qu'il faut reparer,
A leur ambition n'a rien à déferer.

HESIONE.

Un zele dont l'ardeur me sera toûjours chere,
M'oblige à respecter la Veuve de mon Pere,
Et je ne croirois pas y répondre assez bien
Si sur votre interêt je ne reglois le mien.

CAMMA.

Donc si j'ose accepter l'offre d'une Couronne,
Ce zele genereux soudain me l'abandonne?
Sans vouloir rien prétendre, il m'en cede l'espoir?

HESIONE.

Pour m'y resoudre au moins je voudrois le savoir.

CAMMA.

Si ma façon d'agir vous l'a fait mal comprendre,
Par

Par de plus grands effets il faudra vous l'apprendre,
D'un doute trop cruel votre eſprit eſt atteint.

HESIONE.

Je ſai que Sinorix vous accuſe, & ſe plaint;
Mais ſouvent le dehors n'eſt qu'une adroite feinte.
Qui réſiſte le plus aime à ceder contrainte,
Et cet amuſement des crédules eſprits
Fait ſubſiſter l'eſpoir au milieu des mépris.

CAMMA.

A d'étranges ſoupçons le chagrin vous expoſe.

HESIONE.

Je veux bien l'avouer, Soſtrate en eſt la cauſe.
Il vous voit ſi ſouvent que comme il m'oſe aimer,
Vos ſecrets entretiens ont droit de m'alarmer.
Il croit, ſi le Tyran vous avoit épouſée,
Que mon cœur lui ſeroit une conquête aiſée,
Et c'eſt à quoi ſans doute il tâche à vous porter.

CAMMA.

Il en a l'ordre au moins s'il veut l'executer.

HESIONE.

Qui l'en empêcheroit?

CAMMA.

Ma volonté peut-être,
Ou quelque autre raiſon que l'on ne peut connoître.

HESIONE.

Mais vous l'auriez ſouffert un peu plus rarement.

CAMMA.

Je n'ai pas crû devoir en uſer autrement.

HESIONE.

Quand on ne prétend rien, on doit peu ſe contraindre.

CAMMA.

Il eſt bon quelquefois de ſe forcer à feindre.

HESIONE.

C'eſt pour une grande ame un ſentiment trop bas.

CAMMA.

Oui, mais j'ai des ſecrets qu'on ne penetre pas.

HESIONE,

Je n'ai pas mérité d'en ſavoir le myſtere.

CAMMA.

Vous en uſez ſi mal que j'ai lieu de me taire;
Mais enfin je pardonne à l'aigreur où vous met
L'in-

L'injurieux éclat de l'affront qu'on vous fait.
Sans me considerer pressez-en la vangeance,
Je la verrai sans peine, & pour plus d'asûrance
Je vous laisse Sostrate, avec qui consulter
Des moyens les plus sûrs de bien l'executer.

SCENE V.

HESIONE, SOSTRATE.

HESIONE.

Viens, Sostrate, il est temps que je t'ouvre mon ame
Sur l'espoir dont enfin tu peux flater ta flame.
Tes soins de mon orgueil en poursuivent l'aveu?

SOSTRATE.

Madame, le respect accompagne mon feu.
Sinorix jusqu'à vous en a porté l'audace,
Mais quoi que son appui combate ma disgrace,
Vous me pouvez toûjours defendre d'esperer,
Sans que mon cœur jamais en ose murmurer.

HESIONE.

Tu me l'as fait paroître, & j'aurois lieu sans doute
D'admirer les efforts que ton respect te coûte,
Si d'un charme trompeur ton esprit combatu
Ne laissoit contre moi seduire ta vertu.
Ta foi pour Sinorix cherche à gagner la Reine?

SOSTRATE.

Vers toute autre, ce soin pourroit vous mettre en peine,
Mais tant de fiers mépris..

HESIONE.

Ne les vante point tant,
J'en connoi l'artifice, & voi ce qu'elle attend.
Tu verrois le Tyran toucher bien-tôt son ame
Si j'avois de ma main recompensé ta flame,
Et donné lieu par là de rejetter sur moi
L'affront de le reduire à me manquer de foi;
Mais si ce seul espoir l'engage à se contraindre,
Elle me connoit mal de s'obstiner à feindre,
Et d'oser présumer qu'un cœur comme le mien
Par mon hymen jamais autorise le sien.

SOSTRATE.

Il est juste, Madame, & l'ardeur de vous plaire
N'enfle pas mes desirs d'un orgueil téméraire,

Jus-

Jusqu'à prétendre enfin qu'elle aura le pouvoir...

HESIONE

Va, c'est un peu trop tôt renoncer à l'espoir;
Non, que par cet aveu que tu n'osois attendre,
Flatant ta passion, je veuille la surprendre.
Je ne te dirai point qu'elle ait pû m'enflamer;
Mais si je n'aime pas, du moins je puis aimer.
C'est à toi de chercher à m'en rendre capable;
Mon estime deja t'est assez favorable,
Je connoi ton merite, & sai que dans ton rang
Jamais plus de vertu ne soûtint un beau sang.
Tu vois que je commence, acheve, entreprens, ose,
Peut-être un seul obstacle à ton bonheur s'oppose.
J'aspire à me vanger, & ce fier mouvement
Eloigne de mon cœur tout autre sentiment.
Plein d'une passion & si juste & si forte,
Pour y faire entrer l'une, il faut que l'autre en sorte,
Et ta flame à l'espoir cherche en vain quelque jour,
A moins que la vangeance ait fait place à l'amour.
J'ai reçû du Tyran le plus sanglant outrage,
Tu le sais, je n'ai rien à dire davantage.
Ou du feu qui te brûle écoute moins l'appas,
Ou ne m'offre ton cœur qu'ensuite de ton bras.

SOSTRATE.

Quoi...

HESIONE.

Ne replique point; quand ce grand coup t'étonne,
Voi que je suis ta Reine, & que je te l'ordonne,
Et si ta lâcheté me prepare un refus,
Ne me le fai savoir qu'en ne me voyant plus.
C'en sera l'assûrance, adieu

SOSTRATE *seul*

Que fuir ta vûë
N'est-ce tout le peril d'un ordre qui me tuë!
Mais las! forcé d'aimer, quels seront mes souhaits
S'il faut trahir par tout, ou n'esperer jamais?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SINORIX, HESIONE, PHEDIME.

SINORIX.

JE vous le dis encor, c'eſt à vous de réſoudre
Il eſt en votre choix de repouſſer la foudre,
Je la tiens ſuſpenduë, & malgré mon courroux
J'ai peine à conſentir qu'elle éclate ſur vous;
Mais votre orgueil m'y force, & de quoi qu'il vous flate,
Si vous n'y renoncez en faveur de Soſtrate,
Je ſai ce que je dois à ſes feux mépriſez
Au défaut de l'aveu que vous lui refuſez.

HESIONE

Certes, juſques ici l'exemple eſt aſſez rare
Que contre l'injuſtice un Tyran ſe déclare.
J'en fais une, il eſt vrai, ſi Soſtrate confus
A l'orgueil de mon ſang impute mes refus;
Mais quel aveuglement fait que tu me l'oppoſes?
La veux-tu condamner quand c'eſt toi qui l'a cauſes,
Et que par l'attentat qui t'éleve aujourd'hui
Tu m'ôtes le pouvoir de rien faire pour lui?
Tu le plains de montrer une vertu ſublime,
Sans qu'à peine il m'en coûte un ſentimeut d'eſtime;
Mais ce charme brillant dont mon cœur eſt ſurpris,
Quand il ſe donneroit, demande un plus haut prix.
Au lieu de lui prêter cette pitie frivole,
Rens-moi l'éclat du rang que ta rage me vole,
Alors tu connoîtras s'il faut me reprocher
Que l'amour d'un Héros ne puiſſe me toucher.

SINORIX.

Ceſſez de vous flater d'un droit imaginaire
Qui vous laiſſe prétendre à la grandeur d'un Pere.
Quoi que dans vos Ayeux vous comptiez de nos Rois,
Sinatus pour regner abuſa de mes droits.
Sa brigue plus puiſſante, & la faveur de l'âge
Du Peuple ſuborné lui gagnerent l'hommage,

Et

Et par sa preference obligé de ceder,
On me vit obeïr où je dûs commander.
Il en donna lui-même une preuve assez claire
Lors que par votre hymen il crut me satisfaire
Et voulut que du moins le droit me fût rendu
D'un Trône qu'à moi seul il savoit être dû.
Ce moyen d'y rentrer & certain & facile,
Me fit voir la revolte au projet inutile,
Par ce seul interêt j'en acceptai l'accord;
Mais pour m'en degager le Ciel permit sa mort.
Par-là de tout l'Etat rendu Maître sans peine,
J'osai me consulter sur le choix d'une Reine;
Et sans amour pour vous, je crûs honteux pour moi,
De sembler vous devoir la qualité de Roi.
Appellez-moi Tyran, ingrat, traître, parjure,
Vos seuls emportemens font toute votre injure,
Et c'est un peu trop loin en pousser la rigueur
Que vouloir sur le Trône assujettir mon cœur.

HESIONE

Moi, que par une lâche & honteuse foiblesse
Je cherche de ton cœur à me rendre maîtresse?
Je l'aurois accepté, quand sur l'aveu du Roi
Ma vertu le pouvoit rendre digne de moi;
Mais quelque juste ardeur dont le Trône m'anime,
Ne croi pas que je t'aide à jouïr de ton crime
Qui tient pour y monter le chemin que tu prens,
Mérite d'y perir comme font les Tyrans
Rendre par mon hymen ta grandeur affermie,
Ce seroit de leur Sort t'epargner l'infamie,
Et d'un rang où t'eleve un indigne attentat,
Prendre sur moi la honte, & t'assûrer l'eclat.

SINORIX

Rejettez-là, Madame, & sauvez votre gloire
Du peril odieux d'une tache si noire;
Mon cœur qui voit l'injure où vous alliez ceder,
Sur un si noble soin aime à vous seconder
Sans doute il ne vaut pas ce cœur bas, ce cœur lâche,
Qu'à son indignite votre vertu l'arrache,
Et vous craignez en vain que je ne fasse effort
A repandre sur vous la honte de mon Sort,
Mais quelque triste fin qu'il faille que j'en craigne,

S'il m'expose à perir, il m'apprend que je regne,
Et jusqu'au dur revers qui saura me trahir,
J'aurai la joye au moins de me faire obeir.
Soûtenez-votre orgueil; quelque loin qu'il s'étende,
Je sai que dans ces lieux c'est moi seul qui comman(de,
Et si toûjours Sostrate est par vous outragé,
Ne pouvant être heureux, il peut-être vangé.

HESIONE.

Va, ne croi pas qu'ici son interêt m'abuse.
D'un faux zele pour lui je vois l'indigne ruse;
Par cet empressement à soûtenir son feu
La lâcheté du tien sollicite l'aveu.
Ce que la Reine doit au sang dont je suis née
Lui defend d'accepter la foi qui m'est donnée,
Et quoi que mon orgueil en dedaigne l'appas,
Le mepris que j'en fais ne te dégage pas.
Tu le vois, & l'hymen où tu crois me contraindre,
La doit mettre en état de n'avoir plus à feindre,
De répondre à ta flame, & de s'abandonner
Aux douceurs de l'espoir que tu lui fais donner;
Mais Maîtresse d'un cœur qui brave ton Empire,
Je ris des vains projets que cet amour t'inspire,
Et tous mes deplaisirs semblent s'évanouir
Quand tu fais un parjure, & n'en saurois jouïr.

SINORIX.

J'en jouïrai, Madame, & puisque votre audace
Ose presser l'effet d'une juste menace,
Nous verrons si l'exil pourra vous laisser jour
A trouver les moyens de nuire à mon amour.
L'arrêt en est donné.

HESIONE.

Fai donc qu'on l'execute.
C'est par là que les Dieux ont resolu ta chute.
Sans cette indignité mon Sort seroit trahi,
Plus tu seras Tyran, plus tu seras haï
Mes Sujets me plaindront, & leur haine timide
Cessera dans ta mort de croire un parricide,
Redouble tes forfaits; loin d'en rien redouter;
Je vai faire des vœux afin de les hâter.

SCENE II.

SINORIX, PHEDIME.

PHEDIME.

JE l'avois bien prevû, Seigneur, que la menace,
Loin d'etonner sa haine, aigriroit son audace.
Il falloit sans la voir en venir aux effets.

SINORIX.

Ah, laisse-moi trembler du dessein que je fais,
Et souffre à ma vertu, que mon amour opprime,
De faire quelque effort pour m'epargner un crime.
Cet exil qu'elle presse a droit de m'effrayer,
Avant ce dur remede il faut tout essayer.
Au peril de l'orgueil qu'elle m'a fait paroitre
J'ai dû lui faire voir quels maux en peuvent naître,
Va lui parler encore, & tâcher d'obtenir...
Mais quel frivole espoir osè m'entretenir?
Après tant de refus d'obeïr, de se rendre,
Ai-je rien à tenter? ai-je rien à prétendre?
Non, non, il faut enfin à son cœur indigné
Derober la douceur de me voir dédaigné,
De voir que si la haine à ma flame s'oppose,
De tout ce que je souffre elle est la seule cause,
Ou plûtôt il faudroit par un noble retour
Avec mon injustice éteindre mon amour.
Mais helas! je sens bien qu'en vain de sa défaite
Mon cœur craint à ce prix le repos qu'il souhaite,
Et qu'il n'est point de maux où je n'ose m'offrir,
S'il faut cesser d'aimer pour cesser de souffrir.

SCENE III.

SINORIX, SOSTRATE, PHEDIME.

SINORIX.

EH bien, as-tu, Sostrate, entretenu la Reine,
La Princesse toûjours regle-t-elle sa haine,
Et sur ses interêts son indigne rigueur
S'obstine-t-elle encor au refus de mon cœur?

SOSTRATE.

Si votre amour du temps n'attend quelque miracle,

En vain de ſon orgueil il croit vaincre l'obſtacle.
Comme elle s'eſt tantôt expliquée avec vous, (roux.
Mes ſoins n'ont fait, Seigneur, qu'accroître ſon cour-
C'eſt aſſez qu'elle même elle ait voulu vous dire
Quel inutile eſpoir flate votre martyre,
Votre pouvoir eſt grand; mais pour forcer ſa foi
Il n'étend point vos droits ſur la Veuve d'un Roi.

SINORIX.

Oui, Soſtrate, elle peut me dédaigner ſans craindre
Que mon amour s'emporte à la vouloir contraindre,
Quoi qu'à ma tyrannie elle oſe reprocher,
Son cœur doit s'obtenir, & non pas s'arracher;
Mais puisque la Princeſſe à ces mépris m'expoſe,
De mon malheur en elle il faut punir la cauſe,
Et te vanger des maux où t'a précipité
L'inutile ſecours que ton feu m'a prêté.

SOSTRATE.

Quoi, contre la Princeſſe armer votre colere?
Ah, Seigneur, ſongez-vous...

SINORIX.

L'arrêt t'en doit déplaire,
Tu l'aimes, je le ſais, & ton amour ſoûmis
Pour punir ſon orgueil ne ſe croit rien permis.
Garde ces ſentimens, tandis que ma vangeance
Preſſant...

PHEDIME.

Voyez, Seigneur, que la Reine s'avance.

SINORIX.

La Reine vient ici! qu'en dois-je préſumer?
Dieux: rendez la flexible, ou m'empêchez d'aimer.

SCENE IV.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHEDIME.

SINORIX.

MAdame, quel deſſein en ce lieu vous amène?
Y venez-vous chercher à jouïr de ma peine,
Et dans le deſeſpoir où vous m'avez reduit,
Par ce triſte ſpectacle en goûter mieux le fruit?

CAM-

CAMMA.

Je veux bien l'avouër, vous m'aviez sû contraindre
A croire en vous ce feu dont vous osez vous plaindre,
Mais dans vos feints transports, je connois mon erreur
Vous appellez amour ce qui n'est que fureur.
Quoi! si je me defens de faire une bassesse,
Il faut soudain d'exil menacer la Princesse,
Et d'un indigne espoir votre cœur combattu
Ose trouver pour elle un crime en ma vertu?
Suivez un mouvement qu'il vous est doux de croire,
Dans votre tyrannie enveloppez ma gloire,
Et rejettez sur moi, par l'ardeur de regner
La honte du dessein qui vous fait l'eloigner;
J'en fuirai l'infamie en prenant sa querelle,
Et quelque fiere ardeur qui vous arme contr'elle,
Nous verrons qui des deux en fera plus juger,
Ou vous pour la punir, ou moi pour la vanger.

SINORIX.

Ce dessein de vangeance est l'effet d'un beau zele;
Mais vous repondez-vous qu'il faille assez pour elle,
Lors que pour prevenir l'arrêt que vous craignez
Il ne faut qu'accepter ce que vous dedaignez?
Pour ses seuls interêts infidelle à vous-même,
Je vous voi rejetter l'offre du Diadème,
Mon amour s'en offense, & cet eloignement
Est le moins qu'il prescrive à mon ressentiment;
Il peut aller plus loin, mais quoi qu'il exécute,
C'est un mal qu'à vous seule il faudra qu'on impute,
Et ce sera pour vous un genre de forfait,
D'avoir pû l'empêcher, & ne l'avoir pas fait.

CAMMA.

Eh bien, sans respecter le sang qui la fit naître,
Commence enfin, Tyran, à te faire connoître,
Montre-toi tout entier, & cherche à decouvrir
La lâcheté du cœur que tu m'oses offrir.
Je veux qu'à t'epouser son interêt m'engage,
Ce cœur que tu poursuis sera-t-il ton partage,
Et crois-tu qu'un aveu par contrainte arraché
L'acquiere à tes souhaits si tu ne l'as touché?
Songe qu'indépendant, & jaloux de ce titre,
C'est lui seul de ses droits qu'il choisit pour arbitre,

Et que contre ses vœux, la plus pressante loi
Ne sauroit le reduire à disposer de soi.

SINORIX.

Dans les cruels mépris qui troublent ma constance,
Le refus que j'ai fait d'user de violence
Montre assez que l'amour qui regne dans mon sein,
S'il ne gagne le cœur, estime peu la main;
Mais ne m'opposez point pour obstacle invincible
Que ce cœur par lui seul peut devenir sensible.
Nos desirs font sa regle, & contraint d'obeïr,
Il prend d'eux le panchant d'aimer ou de haïr.

CAMMA.

Si ce divers panchant est un droit qu'il nous laisse,
Tâche de m'en convaincre en aimant la Princesse,
Et puisque ton amour se soûmet à ton choix,
Dispose en sa faveur d'un cœur que tu lui dois.

SINORIX.

Me contraindre à l'aimer? & votre erreur est telle...

CAMMA.

Quoi? puis-je plus pour toi que tu ne peux pour elle.
Et ce penible effort où ton cœur ne peut rien,
Suis-je plus en pouvoir de l'obtenir du mien?

SINORIX.

Oui, Madame, & ce cœur ne pourroit se défendre
Des soins qu'à la Princesse il refuse de rendre,
Si d'un premier amour les doux & pressans nœuds
Le laissoient en état de former d'autres vœux;
Mais ce que vos beautés ont pris sur lui d'empire
Ne peut souffrir le choix qu'on lui vouloit prescrire;
Et je quitte un espoir qui m'a trop sû charmer
Si la même raison vous défend de m'aimer.
Declarez-vous, Madame, & sur cette asûrance
Triomphez d'un amour dont l'aveu vous offense.
Mon cœur que la Raison oblige de ceder,
Si vous aimez ailleurs, n'a rien à demander;
J'en atteste les Dieux, & je veux que leur haine
M'expose sans relâche à la plus rude peine,
Si quelque heureux Rival dont vous payez la foi,
Mon amour à ses vœux n'immole ceux d'un Roi.
Mais aussi dès demain, pour finir mon supplice
Je veux avecque lui que l'hymen vous unisse,

Et que par ce revers mon malheur confirmé
M'arrache au fol espoir de pouvoir être aimé.
Ce sont les seuls partis que vous avez à prendre;
Ou donnez votre main, ou m'y laissez prerendre,
Et jugez, dans le choix que je vous offre ici,
Si c'est être Tyran que d'en user ainsi
Je vous laisse resoudre ou ma gloire ou ma peine.
Vous, Sostrate, attendez les ordres de la Reine;
Et songez à me faire un fidelle rapport
Si tôt que sa réponse aura reglé mon sort.

SCENE V.

CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA.

TOn silence, Sostrate, a droit de me confondre,
Sinorix a parlé, c'est à toi de repondre.
Le temps presse, on menace, & sans plus differer
Ou pour l'un ou pour l'autre il faut te declarer.
Si mon cœur est pour toi d'un prix assez insigne,
S'il remplit tes desirs, tu peux t'en rendre digne;
Mais aussi c'est un bien qui doit peu te flater
Si tes vœux incertains n'osent le mériter;
Car enfin quelque espoir dont ma main t'entretienne,
Tu ne peux l'obtenir sans faire agir la tienne,
Et je m'apprête en vain à couronner ton feu
Si Sinatus vangé ne m'en donne l'aveu.

SOSTRATE.

Madame, il est aisé par mon desordre extrême
De juger des combats que je rens en moi même;
Non que j'aspire enfin qu'à mériter un bien
Sans qui tout m'est fatal, sans qui tout ne m'est rien;
Mais dans la passion dont le transport vous guide,
Quand j'en voi les moyens je demeure stupide,
Je me pers, & ne puis convaincre ma Raison
Qu'il se doive acquerir par une trahison.
Ouvrez les yeux, Madame, & sans trop vous en croire,
Jettez-les sur les soins que je dois à ma gloire.
Si j'aime Sinorix, il n'est point de bienfaits
Dont il n'ait jusqu'ici prévenu mes souhaits,
Ses bontés chaque jour se font pour moi paroitre,

Je puis ce que je veux, c'eſt mon Roi, c'eſt mon Maî-
Et ſi j'oſe ſur lui porter de lâches coups, (tre,
Me ſouiller de ſon ſang, ſuis-je digne de vous?

CAMMA.

Oui, tu l'ès, puiſqu'enfin c'eſt en ſervant ma haine
Que tu peux égaler le deſtin d'une Reine,
Et trouver dans l'eclat d'un illuſtre projet
A reparer l'affront du titre de Sujet.
Crois tu qu'à t'écouter je me fuſſe abaiſſée
Si je n'euſſe pû voir cette honte effacée,
Et ſû, pour m'enhardir à recevoir ta foi,
Que qui perd un Tyran eſt audeſſus d'un Roi?
Renonce à cette gloire, & quitte un avantage
Qui peut-être jamais n'a touché ton courage.
Si tu le dédaignois, pourquoi te déguiſer,
Et differer toujours à me deſabuſer?

SOSTRATE.

J'ai promis, il eſt vrai, c'eſt ce qui fait ma peine,
Mais j'ai crû que l'amour fléchiroit votre haine,
Et que pour en calmer les tranſports éclatans
Il falloit ſeulement avoir recours au temps.

CAMMA.

Di plûtôt qu'alarmé de l'amour de ton Maître
Ton feu deſeſperoit d'oſer jamais paroître,
Et que ta paſſion corrompant ton devoir,
Sacrifioit ſes jours à ce manque d'eſpoir.
L'ardeur dont tu flatois ma noble impatience,
Par ton ſeul interêt s'offroit à ma vangeance,
Et tu conſentois moins par cet accord fatal
A punir mon Tyran, qu'à perdre ton Rival.
Alors tu n'avois point cette vertu timide
Qui tremble à voir mon cœur le prix d'un parricide,
Et ta flame aiſément convainquoit ta Raiſon
Qu'il pouvoir s'acquerir par une trahiſon,
Aujourd'hui ſeulement qu'un foible ſtratagême
Fait promettre au Tyran de me ceder ſi j'aime,
Tu veux être fidelle, & lui garder ta foi,
Sur l'eſpoir de me rendre auſſi lâche que toi.
Son aveu d'un beau choix me laiſſant la puiſſance,
Tu crois qu'en ta faveur j'oublirai ma vangeance,
Et que d'un fol amour ſecondant le pouvoir,

Je

Je t'aiderai moi-même à trahir mon devoir?
Mais gravé dans ce cœur où rien ne le partage,
Apprens que l'effacer est un penible ouvrage,
Et que je plains en toi, si ton feu l'entreprend,
L'inutile vertu que cet espoir te rend.

SOSTRATE.

Ah! que me dites-vous?

CAMMA.

Ce que je te dois dire.
Que jamais sur ton cœur la gloire n'eut d'empire,
Et qu'un lâche interêt qu'il vient de mettre au jour
Le rend traître ou fidelle au gre de ton amour.

SOSTRATE.

Eh bien, pour épargner ce soupçon à ma gloire,
Il faut oser ici ce qu'on ne pourra croire,
Etoufer de l'amour le charme le plus doux,
Et vous donner l'exemple à triompher de vous.
Deux grandes passions nous portent à l'extrême,
Nous leur deferons tout, vous haïssez, & j'aime.
Trahissons en l'attente, & pour nous signaler,
Consentons l'un & l'autre à nous les immoler.
Par un effort illustre & digne d'une Reine,
Renoncez à l'espoir qui soûtient votre haine,
Et de mes sentimens triomphant à mon tour,
Je renonce à l'espoir qui soûtient mon amour.
Ainsi nous nous ferons égale violence,
Vous haïrez toûjours sans desir de vangeance,
Sans chercher qu'à haïr, sans vouloir d'autre bien,
Et j'aimerai toûjours sans aspirer à rien.
Mais las! dans cet accord, à bien voir ce que j'ose,
Vos maux approchent-ils de ceux que je m'impose?
Si la vangeance prête, il vous la faut trahir,
Il vous reste du moins la douceur de haïr.
Outre qu'un fort mépris que la haine suggere
A quelque charme en soi qui peut vous satisfaire.
Puisque, quelque Ennemi dont on soit outragé,
Qui peut le dedaigner en est assez vangé;
Mais dans l'effort cruel que j'ose me prescrire,
Sur quelle juste attente adoucir mon martyre,
Et de quoi me flater dans l'horreur d'un devoir
Qui me laisse l'amour, & m'arrache l'espoir?

Etre privé de l'un, lors que l'autre demeure,
C'eſt languir, ou plûtôt c'eſt mourir à toute heure,
Et qui conçoit ce mal dans un cœur amoureux,
Avoûëra que de tous c'eſt là le plus affreux.
Jugez ſi m'y ſoûmettre, ayant ſû le connoître,
C'eſt vous offrir aſſez pour les jours de mon Maître,
Et ſi j'ai mérité qu'on m'accuſe en ce jour
D'être traître ou fidelle au gré de mon amour.

CAMMA.

Le rare & ſûr moyen d'eblouïr ma vangeance!
Les maux que tu te fais ne ſont qu'en apparence,
Et cet eſpoir pour toi ſi fâcheux à quitter,
Sur quelque heureux revers te peut toûjours flater,
Mais puis-je à Sinatus, ſans me noircir d'un crime,
N'accorder pas le ſang qu'il attend pour victime,
Et laiſſer ſa vangeance à décider au Sort,
N'eſt-ce pas devenir complice de ſa mort?

SOSTRATE.

Toûjours ſur cette mort vous croyez votre haine.

CAMMA.

Non, non; le crime eſt ſûr & l'injure certaine.
Sinatus, mais trop tard, connut la trahiſon,
Et tout prêt d'expirer m'avertit du poiſon.
Sur ce funeſte avis cent marques évidentes
M'en donnerent dèslors des preuves trop conſtantes,
Et le Tyran depuis lui-même en a fait foi
Quand quittant la Princeſſe, il ſoûpire pour moi.
J'en ſai trop, & ton zele en vain le juſtifie.

SOSTRATE.

L'apparence ſouvent abuſe qui s'y fie,
Et contre Sinorix c'eſt un foible garand
Que d'avoir ſeulement le ſoupçon d'un Mourant.

CAMMA.

Va, ſi l'indice eſt foible, oſe pour ſa défence
Me répondre qu'en lui j'outrage l'innocence,
Je t'en veux croire ſeul; mais auſſi ſouviens toi
Que s'il n'eſt point coupable, il eſt digne de moi.

SOSTRATE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin un effort magnanime.
Vous lui rendez juſtice à le croire ſans crime,
Mais...

CAMMA.

Mais tes vœux ardens à lui ſauver le jour
Languiront ſi je ſonge à payer ſon amour?

SOSTRATE.

Madame...

CAMMA.

Il me ſuffit, puiſque c'eſt te déplaire
Porte lui ma reponſe, & di-lui qu'il eſpere,
Que mon cœur n'aime rien, & que dans peu ſa foi
Peut ſelon ſes ſouhaits attendre tout de moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SINORIX, PHEDIME.

PHEDIME.

Ce changement, Seigneur, n'offre rien qui m'étonne.
Je connois ce que peut l'éclat d'une Couronne,
Et n'ai jamais douté, malgre ſon feint courroux,
Que la Reine en ſecret ne fit des vœux pour vous.

SINORIX.

Quoi qu'encor contre moi quelque interêt combate,
Elle m'a confirmé le rapport de Soſtrate,
Tout eſpoir eſt permis à mon cœur amoureux;
Mais il faut que le temps aide à me rendre heureux.
J'ai voulu lui ceder pour montrer plus de zele.

PHEDIME.

Non, non, preſſez, Seigneur, vous obtiendrez tout d'elle.
Deja ſon fier devoir voudroit être forcé.

SINORIX.

D'un ſcrupule de gloire il eſt embaraſſé.
Après ſes longs refus, un peu de bienſeance
Doit l'obliger encor à quelque reſiſtance,
C'eſt ce qu'à mon amour elle vient d'oppoſer.

PHEDIME.

Sur un aveu si doux vous pouvez tout oser,
Menacez, contraignez, rien ne lui peut déplaire.
Mais puis-je m'expliquet sans être temeraire? (gneur,
Tout vous rit, tout vous flate, & cependant, Sei-
Je voi qu'un noir chagrin trouble votre bonheur.

SINORIX.

Oui, Phedime, & mon ame étonnée, interdite,
Se veut en vain soustraire à l'horreur qui l'agite.
Plus j'ai lieu de tenir mon bonheur assûré,
Plus par de vifs remords je me sens dechiré.
Une secrette voix que leur rigueur anime
De moment en moment me reproche mon crime,
Et lors que j'en fremis, pour me confondre mieux
L'Ombre de Sinatus se presente à mes yeux.
Pâle & defiguré plus qu'on ne peut comprendre,
Il sort de cette tombe où je l'ai fait descendre,
Et marquant du poison les efforts violens,
Il chancelle, & vers moi se conduit à pas lents.
Ses yeux, quoi qu'egarés, fixés sur le coupable,
Me lancent un regard affreux, épouvantable,
Et comme si c'étoit me faire peu souffrir,
Je l'entens s'écrier, *Tyran, il faut mourir,*
Il est temps d'expier ta criminelle flame;
Tu m'as ravi le jour pour me ravir ma Femme,
Et trahissant ma Fille, adroit dans le grand Art,
Tu lui voles un Trône où tu n'as point de part.
Ta lâche ambition s'étant pû satisfaire,
Tiens sûr pour toi le prix que ton amour espere,
Mais prêt de l'obtenir, tremble, & malgré tes soins
Succombe au coup fatal que tu prévois le moins.
Là, j'ai beau repousser cette funeste image,
L'horreur qu'elle me laisse accable mon courage,
Et sans cesse agitant mon esprit incertain
Me montre un bras levé pour me percer le sein.

PHEDIME.

De ces vaines frayeurs il faut vous mieux defendre.
Seigneur, qui contre vous oseroit entreprendre?
Vous-même en le craignant cessez de vous trahir.
La Princesse sans doute a droit de vous haïr;
Mais enfin, de regner son cœur toûjours avide

Ne

Ne prend point contre vous le desespoir pour guide,
Et tout ce grand eclat ou l'enhardit son rang
Aspire à votre main, & non à votre sang.

SINORIX.

Mais quand elle saura que j'ai flechi la Reine,
Que ne permettra-t-elle aux transports de sa haine?
Deja, deja peut-être elle en fait le secret.

PHEDIME.

Quoi, Sostrate, Seigneur, seroit si peu discret?

SINORIX.

Comme j'aime Sostrate à l'égal de moi-même,
Je sai bien que pour moi sa tendresse est extrême,
Qu'il donneroit cent fois tout son sang pour le mien,
Mais souvent l'amour parle, & croit ne dire rien.
Pour me tirer du trouble ou ce soupçon me laisse,
Phedime, de ce pas va trouver la Princesse,
Et par ses sentimens tâche de pressentir
Si de l'heur de ma flame il a pû l'avertir.
Il est bien mal-aisé, quoique d'abord on feigne,
Que long-temps dans sa rage un grand cœur se con-
Fais agir ton adresse à lire dans le sien. (traigne;

PHEDIME.

Je connois mon devoir, & n'epargnerai rien.

SCENE II.

SINORIX.

Dieux! dont les loix pour nous doivent être ado-
rables,
Est-ce ainsi que j'ai crû vous trouver exorables,
Et me reserviez-vous à la necessité
De gemir du bonheur que j'ai tant souhaité?
Helas! fut-il jamais une infortune égale?
Quels que soient mes desirs, l'issuë en est fatale,
Et mes vœux acceptez, je ne fais seulement
Que prendre ailleurs ma peine, & changer de tour-
Après avoir langui sous la disgrace extrême (ment,
Qui m'ôtoit tout espoir d'obtenir ce que j'aime,
Je me sens maintenant & gêner & punir
Par le cruel remords que j'ai de l'obtenir.
Accablé de l'horreur qui dans mon cœur se glisse,

Je voudrois n'aimer plus pour en fuir le ſupplice,
Et dans ce qu'à mes yeux la Reine offre d'appas,
J'aimerois mieux mourir que ne l'adorer pas.
Ainſi le triſte excès de ce confus martyre
Fait revolter mon cœur contre ce qu'il deſire,
Et contraire à moi-même en mes propres deſſeins
Je crains ce que je veux, & veux ce que je crains.
Ah! qu'il eſt mal-aiſe qu'une ame généreuſe
Tire d'un noir forfait dequoi ſe rendre heureuſe,
Et qu'aux cœurs, dont le zele à la gloire eſt offert,
Le bonheur coûte cher quand le crime l'acquiert!
Mais quoi? d'où tout à coup me vient ce nouveau trouble?
Mon deſordre s'augmente, & ma frayeur redouble.
Eſt-ce un avis du Ciel qui cherche à m'annoncer
L'arrêt que ſon courroux s'apprête à prononcer?
Il eſt juſte, & d'un Roi quand j'ai fait ma victime,
S'il punit par le foudre, il le doit à mon crime.
Dieux, hâtez-en la peine, ou m'ôtez ces ſoupçons.

SCENE III.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA *paroiſſant à un des côtés du Théatre, & tirant un poignard.*

L'Occaſion eſt belle, il eſt ſeul, avançons.

SINORIX.

O Sinatus!

SOSTRATE *paroiſſant à l'autre côté du Theatre, & voyant Camma qui s'avance vers Sinorix un poignard à la main.*

Que vois-je! Ah!

CAMMA.

Perdons cet infame.

Dans l'inſtant que la Reine leve le bras pour frapper Sinorix, Soſtrate lui ſaiſit la main. Sinorix ſe détourne, & le poignard tombe ſans qu'il puiſſe connoître de quelle main.

Que fais-tu, malheureux?

SOSTRATE.

Que faites-vous, Madame?

SINORIX *se détournant & se saisissant du poignard.*

Justes Dieux, un poignard! On en veut à mes jours.
A moi, Gardes, à moi, qu'on vienne à mon secours.

SOSIME *entrant avec des Gardes.*

Seigneur.

SINORIX.

La trahison d'un faux succès suivie
Vient d'employer ce fer pour m'arracher la vie?
Mais j'ai tort d'accuser mon ingrat Ennemi,
Il n'est dans son forfait coupable qu'à demi,
Il suit l'ordre du Ciel dont l'arrêt trop severe
Trouve pour moi la mort une peine legere,
Et d'un lâche Assassin n'arrête la fureur
Qu'afin que la menace en redouble l'horreur.
C'est peu que dans mon sang cette fureur s'eteigne,
Avant que j'y succombe il veut que je la craigne,
Et dans cette frayeur pour mieux m'enveloper,
Il retire le bras sur le point de fraper,
Sa cruelle pitie qui de mon sort decide
M'envoye un Protecteur avec un Patricide,
Et du crime à mes yeux la vertu triomphant,
L'un attaque ma vie, & l'autre la defend.
Voudrez-vous m'eclaircir ce coup abominable,
Madame? je le vois, & le trouve incroyable,
Et mon cœur qu'en confond le projet odieux,
Cherche sur tant de rage à dementir mes yeux.

CAMMA.

Vous avez peu besoin que je vous éclaircisse,
Un autre peut ici vous rendre cet office,
Et dans l'effet douteux qui vous comble d'effroi,
Le fidelle Sostrate a plus de part que moi.

SINORIX.

Eh bien, parle, Sostrate, & me tire de peine.
Suivras-tu contre moi l'exemple de la Reine,
Et voudras-tu comme elle en cet évenement
Refuser quelque jour à mon aveuglement?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, c'est en vain que je voudrois me taire.

Vous

Vous avez vû l'effort que mon bras vient de faire ;
Le crime veut du ſang, & ſans rien balancer,
Sachant ce qui m'eſt dû, vous de、ez prononcer.

SINORIX.

Traître, par cet aveu mets le comble à ta rage.
Je ne voyois que trop le crime qui t'engage,
Mais pour avoir prétexte à t'en juſtifier,
Je voulois que du moins tu l'oſaſſes nier.
La Reine en ta faveur ayant voulu ſe taire
Me donnoit jour à prendre une erreur volontaire ;
Et ſi par ton ſilence il m'eût été permis,
Je t'ôtois de l'abyme où ta flame t'a mis.
Aide de ce ſilence à toi ſeul favorable
Je me fuſſe contraint à douter du coupable,
Et j'aurois pû par là dans un ſort ſi cruel
Donner à l'innocent les jours du criminel.
Dans celui dont ma mort a sû toucher l'envie
J'euſſe craint de punir qui m'a ſauvé la vie,
Et la peine & le prix qu'à tous deux je vous doi
Fuſſent reſtez ſecrets entre mon cœur & moi.
Mais c'eſt peu qu'à ma perte un lâche eſpoir t'anime,
Si tu ne fais encor vanité de ton crime,
Et ſi l'indigne aveu que ta fureur en fait,
Ne tâche aux yeux de tous d'en ſuppléer l'effet.
Ingrat, de mes bienfaits eſt-ce la recompenſe ?

SOSTRATE.

Ils ſont tous dans mon cœur mieux gravés qu'on ne (penſe ;
Mais enfin, je l'avouë, il ne peut conſentir
Que de ce que j'ai fait j'oſe me repentir.
Vous m'apprêtez la mort, & ce cœur la deſire,
Elle ſeule aujourd'hui fait tout l'heur où j'aſpire,
Et pour la mieux hâter, ſachez que cette main
En même occaſion auroit même deſſein ;
Que cent fois de nouveau l'effort qu'elle a sû faire...

SINORIX.

Quoi, Traître ! juſque-là ta rage te peut plaire ?
Et bien, ſache à ton tour que plus tu me fus cher,
Moins ce cœur dans ton ſort ſe laiſſera toucher,
Que l'amitié par toi lâchement outragée
Sur ton ſang hautement ſera par moi vangée,
Et que de ma tendreſſe étouffant la chaleur,

Je

Je le verrai couler ſans la moindre douleur.

à la Reine. (toriſe

Mais pardonnez, Madame, aux tranſports qu'au-
Du plus noir attentat la plus lâche entrepriſe.
Et qui m'offrant un gouffre ouvert de toutes parts,
Sur le coupable ſeul arrête mes regards.
Surpris de ſa fureur je m'emporte, & j'oublie,
Quand je lui dois la mort, que je vous dois la vie;
Et que m'abandonnant à cet ardent courroux,
Ce cœur juſte pour lui devient ingrat pour vous.
Sans vous je n'étois plus; ſans vous, triſte victime,
Mon ſang d'un Parricide eût couronné le crime,
Et dans ce grand ſecours, c'eſt peu le meriter
Que ſonger à punir plûtôt qu'à m'acquitter.
Souffrez donc qu'à vos pieds.

CAMMA.

Ah, c'eſt trop me confondre
Je voi, j'entens, j'écoute, & ne ſai que repondre,
Et mon eſprit confus, ſurpris, inquiete,
Tombe enfin malgré moi dans la ſtupidité,
Ce que Soſtrate a fait m'eſt la plus rude offenſe;
Je voudrois toutefois parler en ſa defence,
Et lors qu'en ſa faveur la pitié m'entretient,
Un autre ſentiment m'inſpire & me retient.

SINORIX.

Vous, Madame, défendre un perfide, un infame?

SOSTRATE.

Non, non, de grace, non, ne dites rien, Madame,
Et ſans vouloir pour moi tenter un vain effort,
A toute ma diſgrace abandonnez mon ſort.
Tout ce que vous diriez pour garantir ma tête
Me feroit plus cruel que la mort qu'on m'apprête;
Par-là mon deſeſpoir ſe verroit acheve,
Et je mourrois cent fois ſi vous m'aviez ſauvé.

SINORIX.

Par cette lâche ardeur de perir pour ſon crime,
Admirez contre moi quelle rage l'anime,
Et le charme qu'il trouve à ſe rendre aujourd'hui
Indigne des bontés que vous auriez pour lui.

CAMMA.

A quoi qu'en ſon malheur ſa fierté le hazarde,

Je

Je ne vous dis plus rien ſur ce qui le regarde,
Mais ſur vos interêts vous devez preſumer
Que ſi ſon entrepriſe a pu vous alarmer,
Si d'un effroi ſecret votre ame embarraſſée
Se trouve à quelque trouble indignement forcée,
Ces alarmes, ce trouble, & ces ſujets d'effroi,
Sont des maux qu'aujourd'hui vous ſouffrez malgré moi
Qu'à vous les épargner auſſi prompte qu'ardente...

SINORIX.

O de bonté pour moi preuve trop obligeante!
Je me tais tout rempli de ce que vous penſez,
Et je ne vous dis rien ne pouvant dire aſſez.
Mais toi, qui mets ta gloire à braver les ſupplices,
Après t'être accuſe nomme-tous tes Complices,
Et ſachons quel ſoûtien aſſez ferme, aſſez fort,
Engageoit ton audace à reſoudre ma mort.
Sous l'effort de ton bras apprens-nous qui conſpire.

SOSTRATE.

Je vous ai dit, Seigneur, ce que j'avois à dire.
Nommez ce que le Ciel vient de vous faire voir
Un effet de ma rage, ou de mon deſeſpoir,
Il ſuffit qu'à punir une action ſi noire
Vos yeux vous ſoient garands de ce qu'il en faut croire,
Vous avez leur rapport, prononcez là-deſſus,
J'ai parlé, j'ai tout dit, & ne ſais rien de plus.

SINORIX.

Quoi? garder le ſilence eſt ta plus sûre adreſſe
Pour tâcher de ton crime à ſauver la Princeſſe?
Va, tu nous tiens en vain ce grand ſecret caché.
L'arrêt de ſon exil t'avoit déja touché,
Et lui contant l'eſpoir que me ſouffre la Reine,
Tu n'as pû refuſer un forfait à ſa haine?
Tu t'es montré ſoudain prêt à m'aſſaſſiner!

SOSTRATE.

Ah, contre elle, Seigneur, qu'oſez-vous ſoupçonner?
J'atteſte tous les Dieux, & je veux que leur foudre
Tombe à vos yeux ſur l'heure & me reduiſe en poudre,
Si dans ce grand projet qu'a détruit le hazard,

On

On peut à la Princesse imputer quelque part.
C'est moi seul dont le sang doit laver votre injure.

SINORIX

Les sermens d'un perfide entrainent un parjure.
En vain tu crois par-là nous eblouir les yeux;
Qui peut perdre son Roi ne connoit point de Dieux.

SCENE V.

SINORIX, CAMMA, HESIONE, SOSTRATE, PHEDIME, SOSIME, GARDES.

SINORIX.

PHedime, aurois-tu crû l'attentat d'un perfide?

HESIONE.

Nomme mieux un beau zele ou la gloire préside.
Je sai par quel malheur son projet avorte
L'expose aux fiers transports d'un Tyran irrité,
Et viens avec plaisir, complice de son crime,
Offrir à ta fureur une double victime.
C'est pour moi que son bras dans ton indigne sang
Cherchoit à reparer l'outrage de mon rang.
Par moi ce bras armé pour soûtenir ma haine
Perdoit l'Usurpateur qui detrône sa Reine,
Et d'un illustre effort le genereux eclat
D'un honteux esclavage affranchissoit l'Etat.
Le Ciel dont contre toi le courroux se déguise
Nous ôte exprès le fruit d'une belle entreprise.
Et pour voir où ta rage arrêtera son cours,
De Sostrate & de moi t'abandonne les jours.
Ose, & de mon destin prenant droit de resoudre,
De la main qui le lance arrache enfin le foudre,
Et comblant des forfaits qu'on ne peut égaler,
Ote aux Dieux le pouvoir de plus dissimuler
Je suis prête à souffrir quoi que ta rage ordonne.
La plus affreuse mort n'aura rien qui m'etonne,
Et le coup m'en plaira, s'il me peut épargner
L'horreur de te voir Maître, ou je devrois regner.

SINORIX *à Sostrate.*

Eh bien! j'ai fait sans doute injure à la Princesse?

Là-

Lâche, ton attentat n'a rien qui l'intereſſe,
Et j'ai dû, quand ton bras s'arme contre ton Roi,
Recevoir tes ſermens pour garands de ta foi?

SOSTRATE *à Heſione.*

Qu'avez-vous dit, Madame, & que faites vous croire?

HESIONE.

J'ai dit ce qu'a voulu l'interêt de ma gloire,
Et quand ce grand motif à mon cœur vient s'offrir,
Si je ne ſais aimer, du moins je ſai mourir.

SINORIX

Non, vous ne mourrez point, & puiſque par ma perte
L'aſſûrance du Trône à vos vœux eſt offerte,
J'aurois tort ſi j'oſois retrancher de vos droits
Le pouvoir d'attenter une ſeconde fois.

HESIONE.

Une ſi juſte ardeur ſuivra toûjours ma haine,
Mais je dois reſpecter les projets de la Reine,
Et ne pourſuivre plus d'un effort ſi conſtant
Un Trône, où je découvre enfin qu'elle prétend.

CAMMA.

Ce chagrin inquiet inceſſamment vous gêne.

HESIONE.

J'ai ſoupçonné d'abord, mais je parle certaine,
Et ne vous fais ici qu'un reproche trop dû,
Quand le Trône ſans vous m'auroit éte rendu.
Rompre un coup qui perdoit l'auteur de ma miſere,
C'eſt avouër le vol qu'un traître en a ſu faire;
Et qui dans cette honte a voulu s'engager,
N'en aſſûre le fruit que pour le partager.

CAMMA.

Sans me juſtifier, quoique vous puiſſiez croire,
Il ſuffit que mon cœur ait l'appui de ma gloire,
Et que de mes deſſeins pleinement ſatisfait
Il doive m'applaudir ſur tout ce que j'ai fait.
Cependant dans ſon ſort Soſtrate étant à plaindre,
Je vous laiſſe calmer l'orage qu'il doit craindre,
Et me remets au temps à voir qui de nous deux
Avec plus de ſuccès aura conduit ſes vœux.

SCE-

SCENE V.

SINORIX, HESIONE, SOSTRATE, PHEDIME, SOSIME, GARDES.

SINORIX.

PRinceſſe, tant d'orgueil laſſe ma patience.
La Reine ici toûjours garde pleine puiſſance,
Et quand vous l'offenſez, c'eſt à moi de vanger
Les outrages piquants qu'elle oſe negliger.
Voyez que ſous vos pas s'ouvre le precipice
Si je veux conſentir à me faire juſtice
C'eſt à vous de ſonger à vous mieux ſecourir.

HESIONE.

A quelle indignite je te voi recourir!
Quoi, ſur ce vain courroux tu crois que je me rende?
Eclate, ordonne, agis, c'eſt ce que je demande;
Mais ne t'arrête pas, quand tu peux m'accabler,
A l'inutile effort de me faire trembler.
Je te l'ai deja dit, Tyran, quoi que tu faſſes,
Je te dedaigne trop pour craindre tes menaces.
Du deſtin qui me perd la fatale rigueur
Ne ſauroit abaiſſer ni mon rang ni mon cœur;
Malgre ſa lâchete j'ai l'ame toûjours vaine,
Malgre ta trahiſon je ſuis toûjours ta Reine,
Et j'ai la joye au moins que ton heureux projet,
S'il te fait mon Tyran, te laiſſe mon Sujet.

SINORIX.

Mais un pareil Sujet en peut aimer le titre,
Quand du ſort de ſa Reine il s'eſt rendu l'arbitre,
Et qu'il en peut tenir le pouvoir limite
Dans les emportemens de ſa ſeule fierte.
Pour la gloire du rang conſervez-la, Madame,
Tandis qu'à d'autres ſoins je livrerai mon ame,
Et chercherai ſur qui, dans ce noir attentat,
De mon reſſentiment doit s'etendre l'eclat.
J'en ſai dont en ma Cour l'appui ſecret vous flate.

HESIONE.

Je les éprouve donc plus lâches que Soſtrate.
C'eſt lui ſeul dont le zele a mes deſirs ſe rend,
Je m'explique, il eſt prêt, j'ordonne, il entreprend;
Tu

Tu tiens le criminel, je t'offre sa complice.

SOSTRATE.

Madame, qui vous porte à vous faire injustice,
A vouloir de mon sort partager le courroux?
J'entreprens, il est vrai mais ce n'est pas pour vous.
Par mon seul interêt j'ai dû...

HESIONE.

Qu'oses-tu dire?
Je t'ai sollicité, c'est ton bras qui conspire,
Et tu cherches en vain à rejetter sur toi
Les motifs d'un beau coup qui ne sont dûs qu'à moi,

SOSTRATE.

Mais, Madame...

HESIONE.

Non, non, c'est m'offenser, Sostrate,
Souffre d'un grand projet que la gloire me flate.
Où le peril est beau m'empêcher d'y courir,
C'est m'arracher la part que j'en puis acquerir.

SINORIX.

Quoi, genereuse assez pour ne lui pas survivre?

HESIONE.

Ne pouvant le sauver, du moins je dois le suivre
Et n'aurois dans mon sort à me plaindre de rien,
Si te donnant mon sang je conservois le sien.

SINORIX.

Eh bien, pour satisfaire à cette noble envie,
Je vous mets en pouvoir de lui sauver la vie.
Oui, quoi qu'il ait tenté, je laisse à votre choix
D'empêcher contre lui la rigueur de nos loix.
Sostrate doit perir, tout le veut, tout m'en presse;
Mais je puis épargner l'Epoux de la Princesse,
Et sa grace pour vous est un effet certain
Si pour prix de son crime il obtient votre main.

SOSTRATE.

Non, Seigneur, ordonnez la peine qui m'est dûë;
Quand je verrois pour moi la Princesse renduë,
Sachant quelle contrainte elle en pourroit sentir,
Jamais, jamais ce cœur n'y voudroit consentir.

SINORIX.

Fai, fai le magnanime, & souffre à ton audace
De braver ma vangeance & rejetter ma grace;

Mais

Mais j'en jure les Dieux qui m'ont soûmis ton sort,
Elle n'a que ce choix, son hymen, ou ta mort.

HESIONE.

Le détour est adroit, & me mettroit en peine
S'il pouvoit m'empêcher de voir que je suis Reine;
Mais ma main dans ce rang ne sauroit se donner
Qu'en remplissant le droit qu'elle a de couronner.
Par là de son refus ne croi pas qu'on s'etonne,
Ta fureur m'a ravi ce qu'il faut qu'elle donne,
Et tu m'ôtes ainsi par tes lâches forfaits
Le pouvoir d'accepter l'offre que tu me fais.

SINORIX.

Il mourra donc, Madame, & vous aurez la gêne
De voir que vos mépris feront toute sa peine,
Et que de votre main ce refus éclatant
Redoublera l'horreur de la mort qu'il attend.
Au moins ce lui doit être un supplice assez rude
De n'en devoir l'arrêt qu'à votre ingratitude,
Et de voir qu'en effet qui doit le secourir,
Quand je veux le sauver, le condamne à perir.

HESIONE.

Va, nous saurons dans peu, malgré ta lâche audace,
Si sa peine à ton tour n'a rien qui t'embarrasse,
Et si, dans le malheur que ses projets ont eu,
Tu l'oseras punir d'un acte de vertu.
Alors cette douceur à ses vœux est offerte,
Que je suivrai son sort, ou vangerai sa perte,
Et que hors mon hymen ne lui refusant rien.
Il aura pour victime, ou ton sang, ou le mien.

SOSTRATE.

Ah! Madame, cessez de vous laisser surprendre ..

SINORIX.

Fai le mettre en lieu sûr, je suis las de l'entendre,
Sosime. Vous, Madame, avisez à ce choix,
Je veux bien vous l'offrir une seconde fois;
Mais dans une heure enfin si votre main n'est prête,
La foudre l'est deja pour lancer sur sa tête,
Songez y.

HESIONE.

Tu pers temps; puisque sa mort te plaît,
Tonne contre tous deux, j'attendrai ton arrêt.

Fin du treisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CAMMA, PHENICE.

CAMMA.

L'Arrêt en est donné! que me dis-tu, Phenice?

PHENICE.

Qu'on dresse l'appareil d'un funeste supplice,
Et que c'est par la mort qu'un Tyran inhumain
Punit ce fier refus de lui donner la main.

CAMMA.

Quoi, cet Ami si cher ne trouve point de grace?

PHENICE.

Enfin l'effet est prêt de suivre la menace.
Jamais tant de fureur ne se peut concevoir,
Qu'en tous ses sentimens Sinorix en fait voir.
Indigné de l'orgueil que montre la Princesse,
Il éclate, il foudroye, il s'emporte sans cesse,
Et le rang qu'en son cœur Sostrate a sû tenir,
Semble augmenter sa rage à le vouloir punir.

CAMMA.

Phenice, il est donc temps que ma vangeance cede,
Qu'au mal que j'ai causé j'oppose le remede,
Et qu'à tant de fureur, ce cœur reconnoissant
Par l'offre du coupable arrache l'innocent.

PHENICE.

Vous découvrir, Madame? ah! que voulez-vous faire?

CAMMA.

Epargner à Sostrate une mort volontaire,
Et ne permettre pas qu'il expie aujourd'hui
Le crime glorieux qu'il a jetté sur lui.
Dès lors sans un Epoux dont l'interêt me presse

J'eus-

J'eusse de son amour desavoué l'adresse,
Et n'aurois pas souffert que mon Tyran trompé
Le chargeât d'un forfait sur ma gloire usurpé;
Mais voyant Sinatus sans espoir de vangeance
Si je n'en confirmois l'abus par mon silence,
J'ai voulu m'y contraindre, & crû que la pitié
Lui feroit pour Sostrate écouter l'amitié
C'est à moi, puisqu'enfin je l'en vois incapable,
A détruire une erreur qui cache le coupable,
A lui montrer le bras qui s'immoloit ses jours,
Et des Dieux pour le reste attendre le secours.

PHENICE.

Comme il faudra pour lui que votre haine éclate,
Vous l'allez irriter sans secourir Sostrate.
N'ayant rien dit d'abord, vous lui ferez penser
Que vous n'avez dessein que de l'embarrasser,
Et je crains que piqué de voir par-là votre ame
Desavouer l'espoir dont il flate sa flame,
Il ne hâte une mort dont par quelque interêt
Il peut songer encor à suspendre l'arrêt.

CAMMA.

Mais quand je lui dirai qu'une ardeur de vangeance
M'a fait de ses forfaits cacher la connoissance;
Que je sai qu'en secret sa lâche trahison
Pour perdre Sinatus eut recours au poison;
Qu'à vanger cette mort ma haine toûjours prête
A Sostrate cent fois a demandé sa tête;
Qu'à son refus tantôt dans ma noble fierté
Mon bras se l'immoloit s'il ne l'eût arrêté;
Que l'aveu qu'à sa flame il a crû si propice
Pour le mieux éblouïr n'étoit qu'un artifice;
Crois-tu que ce rapport trouve si peu de foi
Qu'il le laisse douter entre Sostrate & moi?

PHENICE.

Le voici qui paroît; avant que rien éclate
Songez à Sinatus, jettez l'œil sur Sostrate,
Et craignez qu'à sa rage abandonnant vos jours
L'un ne soit sans vangeance, & l'autre sans secours.

SCENE II.

SINORIX, CAMMA, PHENICE, PHEDIME, *Suite de Sinorix.*

SINORIX.

MAdame, je ſai bien que vous devant la vie,
Que ſans votre ſecours un lâche m'eût ravie,
On auroit dû déja me voir à vos genoux
Vous conſacrer cent fois ce que je tiens de vous;
Mais j'ai crû, dans l'ardeur du courroux qui m'enfla-
Vous devoir dérober les troubles de mon ame. (me,
Sans ceſſe, je l'avouë, il me vient animer,
Et toute mon étude a peine à le calmer.

CAMMA.

La cauſe en eſt trop juſte où le crime eſt extrême,
Mais ſouvent il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même,
Et d'attacher ſa gloire à ce pompeux éclat
Dont brille le pardon d'un indigne attentat.

SINORIX.

Madame, c'eſt à quoi j'avois ſu me contraindre.
A Soſtrate deja j'ôtois tout lieu de craindre,
Et faiſant ſur moi-même un genereux effort,
Je laiſſois la Princeſſe arbitre de ſon ſort;
Mais avec tant d'orgueil, mais avec tant d'audace
Tous deux ont dedaigné que je leur fiſſe grace,
Qu'il faut qu'un châtiment auſſi juſte que prompt
Par le ſang du perfide en repare l'affront.

CAMMA.

Quoi, la pitié pour lui ne touche point votre ame,
Lui qui vous fut ſi cher, lui qu'enfin...

SINORIX.

Ah, Madame,
Que vous concevez mal, en preſſant ma pitié,
Quelle horreur à l'outrage ajoûte l'amitié!
Le coup que de tout autre on verroit ſans colere,
Nous arrache le cœur quand la main nous eſt chere,
Et l'oubli ne pouvant jamais s'en obtenir,
Ce cœur devient par-là plus ardent à punir.
Si j'ai cheri Soſtrate, après ſon parricide
J'aime mieux le voir mort que de le voir perfide,
Et

Et trouve plus de peine en ce rude combat
A haïr un Ami, qu'à punir un ingrat.

CAMMA.

Mais enfin à préſent que je me vois remiſe
De ce trouble où tantôt m'engageoit la ſurpriſe,
J'entens mon triſte cœur me reprocher tout bas
Que j'ai fait ſon peril, & ne l'en tire pas.
Non que s'il s'agiſſoit encor de votre tête,
A de plus vifs efforts cette main ne fût prête,
Mais ſi vous tenez tout d'un genereux ſecours,
Pour les vôtres ſauvez je demande ſes jours.

SINORIX.

Quel indigne parti la pitié vous fait prendre!

CAMMA.

Etant ſans interêt je voudrois m'en défendre,
Mais quoi que votre haine ait droit d'en murmurer,
Ayant fait ſon malheur, je dois le réparer.

SINORIX.

Mais ſongez qu'évitant la peine qu'il mérite....

CAMMA.

Mais ſongez que c'eſt moi qui vous en ſollicite,
Et qu'après tant de vœux que j'ai pû dédaigner,
S'ils ſont ardens pour moi, c'eſt mal le témoigner.

SINORIX.

S'ils ſont ardens pour vous? qu'on amène Soſtrate.
La vangeance deja n'a plus rien qui me flate,
Mais qu'au moins un triomphe & ſi grand & ſi beau
Sur votre fier devoir m'en acquiere un nouveau.
Faites à votre tour que ſa rigueur ſe rende,
Vous me demandez grace, & je vous la demande.
Ceſſez de reculer pour me voir trop ſoumis,
L'effet du doux eſpoir que vous m'avez permis.
J'étonne mon reſpect, il tremble en ce que j'oſe,
Mais à qui donne tout vous devez quelque choſe,
Et mon courroux vaincu peut-être a mérité
L'entier & prompt aveu de ma felicité.

CAMMA.

Donc ces fortes raiſons par vous-même approuvées
Sont chimeres en l'air que ma crainte a rêvées?
J'ai montré ma foibleſſe à leur trop déferer?

SINORIX.

Il ſuffiſoit tantôt de me faire eſperer,
Mais contre ce devoir, & cette bienſéance
Qu'oppoſoit le ſcrupule à mon impatience,
Le ſang où ma vangeance a voulu renoncer,
Autoriſe l'hymen dont j'oſe vous preſſer;
A ce prix ſeulement mon cœur vous l'abandonne.

CAMMA.

C'eſt là ce grand pouvoir que votre amour me donne?
Vous m'oſez refuſer quand j'ai crû ne devoir...

SINORIX.

C'eſt bleſſer cet amour, j'en ſuis au deſeſpoir;
Mais contre les fureurs d'une fiere Princeſſe
Dans ce juſte refus ma gloire s'intéreſſe,
Et ne ſauroit ſouffrir que par ſes attentats,
Elle m'ait fait trembler, & n'en ſoûpire pas.
Il faut, ſi le Coupable échape à ma juſtice,
Que demain votre hymen me vange & la puniſſe,
Et que le vain effort d'un coup ſi malheureux
Lui coûte la douleur de m'avoir fait heureux.

SCENE III.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHEDIME, SOSIME, PHENICE, GARDES.

SINORIX.

Approche, & quoi qu'ait pû ta criminelle audace,
Pour la ſeconde fois viens recevoir ta grace.
Ce cœur que rien pour toi ne pouvoit plus toucher,
En faveur de la Reine oſe me l'arracher;
Elle eſt entre ſes mains, tu peux l'obtenir d'elle.

CAMMA.

Eſt-ce me la donner qu'abuſer de mon zele,
Et m'impoſer des loix dont le fatal accord,
Ou hazarde ma gloire, ou le livre à la mort?

SOSTRATE

Ah, Madame, il ſe peut que ce choix vous arrête!
Mon deſtin eſt trop beau pour craindre la tempête,
C'eſt en ternir l'éclat que de me ſecourir;
Conſervez votre gloire, & me laiſſez mourir.

SINORIX.

Quoi, traître, juſqu'au bout, obſtiné dans ta rage
Tu m'oſes faire voir que ma bonte t'outrage?
Ta grace t'eſt offerte, il eſt vrai; mais apprens
Que c'eſt contre mes vœux que pour toi je me rens,
Que tout ce qu'ont d'horreur les plus affreux ſupplices;
Feroit à te punir mes plus cheres delices,
Et que j'attacherois leur plus charmant tranſport
A goûter à longs traits le plaiſir de ta mort.
Après un tel aveu ſur tes fieres maximes,
Fais encor vanité de voir punir tes crimes.
Aux bontés de la Reine oppoſe tes refus.

CAMMA.

Quoi, j'aurois fait pour lui des efforts ſuperflus?
Ah! ſongez...

SINORIX.

Non, Madame, il y va de ma gloire.
Souffrez à mon amour cette juſte victoire.
Je ſai que reſiſter lors que vous commandez,
C'eſt trahir le reſpect que vous en attendez,
Mais je dois à mon rang, pour punir la Princeſſe,
Ou le ſang d'un perfide, où l'hymen que je preſſe
Si mon bonheur trop prompt a dequoi vous gêner,
A ſon lâche deſtin daignez l'abandonner.
Il ne vaut pas, l'ingrat, que par reconnoiſſance,
Vous vous faſſiez pour lui la moindre violence,
Ni qu'il coûte à ce cœur qu'ont charmé vos appas
Le preſſant déplaiſir de ne vous ceder pas.
Mais enfin c'eſt en vain que l'amour m'y convie,
Votre main ſeule a droit de racheter ſa vie,
Et vous pouvez choiſir, ſi ce prix eſt trop haut,
De monter ſur le Trône, ou lui ſur l'echafaut.
C'eſt dequoi j'attendrai la reponſe certaine.
Qu'on ſe tienne eloigné par reſpect pour la Reine
Je la laiſſe avec vous afin que ſes avis,
S'ils flatent vos ſouhaits, puiſſent être ſuivis.

SCENE IV.

CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA.

Sous quel voile trompeur le lâche se déguise!
A me tyranniser sa gloire l'autorise,
Quand il m'arrache l'ame, il agit par vertu.
Ah! Sostrate, Sostrate, à quoi me reduis-tu?

SOSTRATE.

Voudrez-vous, pour le prix de l'amour le plus rare,
Avouër mon destin de l'heur qu'il me prépare,
Et laissant Sinorix dans son aveuglement,
Honorer d'un soûpir la perte d'un Amant?

CAMMA.

Tu dois être content si son erreur t'est chere,
Ton amour l'a fait naître? & je saurai la taire;
Tu le veux, j'y consens, elle aura son effet.

SOSTRATE.

Ah! puisqu'il est ainsi, que je meurs satisfait!
Madame...

CAMMA.

Quoi, mourir? tu me crois assez lâche
Pour te livrer au sort dont ta vertu m'arrache?
Si je cache l'abus qui t'expose à perir,
C'est par la seule peur de te mal secourir.
Le Tyran redoublant la rage qui l'anime
De ton amour pour moi te pourroit faire un crime,
Et dans son desespoir, sa fureur le pressant,
Confondre le coupable avecque l'innocent.
Ainsi mon imprudence, à suivre cette envie,
Du moins à ce peril exposeroit ta vie,
Et quand je te la dois, c'est à moi de trouver
L'infaillible moyen de te la conserver.

SOSTRATE.

Quel moyen où l'amour n'a point eu de puissance!

CAMMA.

Celui que d'un Tyran m'offre la violence.

SOSTRATE.

Quoi, Madame...

CAMMA.

Je tremble à me le proposer,
J'en fremis, mais enfin il le faut épouser.

SOSTRATE.

Lui contre qui tantôt vous osiez entreprendre?

CAMMA.

Lui dont encor le sang me plairoit à répandre,
Lui dont, si le hazard m'offroit un coup certain,
Au peril de cent morts j'irois percer le sein;
Mais cette occasion si difficile à prendre,
Tu me mets hors d'etat de la pouvoir attendre.
Ta vie est en danger, & pour te secourir
Il me faut faire plus mille fois que mourir;
Il me faut consentir qu'un honteux hymenée
A mon lâche Tyran joigne ma destinee,
Il me faut violer les devoirs les plus saints.
Ne me condamne point, c'est toi qui m'y contrains,
C'est toi qui t'opposant à ma noble colere
Me plonges dans un gouffre ou tout me desespére,
Ou quoi que mes malheurs offrent à mes regards,
Ce n'est que desespoir, qu'horreur de toutes parts,
Ou d'un triste devoir deplorable victime
Je connois, je deteste, & couronne le crime;
Mais je raisonne en vain sur un point resolu,
Il n'y faut plus penser, c'est toi qui l'as voulu.

SOSTRATE.

Eh bien, de tous ces maux ou seul je vous expose
Souffrez vous la douceur de voir punir la cause,
Et ne m'enviez point la gloire d'une mort
Qui de tant de malheurs affranchit vôtre sort.
Par ce profond respect dont l'assûrance offerte...

CAMMA.

Moi, que si lâchement je consente à ta perte?
Que te devant le jour je t'en laisse privé?

SOSTRATE.

Helas, Madame, helas! pouvez-vous me sauver?
En l'etat où je suis ma mort est assûrée,

Mon Maître & mon amour à l'envi l'ont jurée,
Et je la voi par tout certaine à recevoir,
Ou d'un arrêt funeste, ou de mon desespoir.
Rendre par vôtre hymen cet arrêt inutile,
Pour une seule mort c'est me livrer à mille;
C'est changer la douceur du sort le plus heureux
En tout ce que sa haine a jamais eu d'affreux,
Mon ame à ce penser de frayeur possedée
D'un si cruel revers n'ose prendre l'idée,
Ni montrer à mes sens interdits, egarez,
Toute l'horreur des maux que vous me préparez,
Leur ménace déja rend mon tourment extrême.
Madame, par pitié sauvez-moi de moi même,
Et ne remettez point à mes vives douleurs
A contraindre ma main de finir mes malheurs.

CAMMA.

Le dessein que je prens t'est un rude supplice,
Je le sai, mais toi même en loüras la justice,
Puisque par sa rigueur je rens ce que je doi
A ce qu'a fait ton zele, & pour, & contre moi
En m'arrêtant le bras & m'immolant ta vie,
Tu m'às en même temps offensée & servie,
Et je dois, par l'hymen dont tu me vois presser,
Te punir tout ensemble, & te recompenser,
Devant tout aux motifs de ta noble imposture.
Il m'acquite vers toi par le jour qu'il s'assûre.
Et m'ayant outragée à secourir ton Roi,
Par l'horreur de me perdre il me vange de toi.
Ainsi des deux côtés il fait plus qu'on ne pense,
En payant le service il répare l'offense,
Et de tes jours sauvés te faisant un tourment,
Au prix qui les rachete il joint le châtiment.

SOSTRATE.

Quelle justice, helas, votre haine autorise!
J'ai rompu, je l'avouë, une triste entreprise,
Mais ce crime est il tel que bien examiné,
Il mérite la peine où je suis condamné?
Faut-il que mon devoir toûjours inebranlable
M'attire un châtiment qui n'a point de semblable,
Et pour vous satisfaire en de si rudes coups,

La

La mort que je demande en est elle un trop doux

CAMMA.

Si la severité qu'exerce ma vangeance
Paroît à ton amour au dessus de l'offense,
Aussi, quoi que pour moi ton zele ait entrepris,
Tu vois que le service est au dessous du prix;
C'est une illustre mort que ton amour affronte,
Mais pour la detourner je me couvre de honte.
Ton zele à mon peril sacrifioit tes jours,
Et j'immole ma gloire à celui que tu cours.
Pour toi je l'asservis au sort le plus infame,
De mon Tyran pour toi j'ose me rendre Femme,
Deshonorer mon rang, obscurcir ma vertu
Sostrate, encor un coup, à quoi me reduis-tu?

SOSTRATE.

Mais vous-même obstinée à me perdre, à vous nuire?
A quoi, Madame, à quoi vous osez-vous réduire
Au plus honteux projet votre cœur se resout,
Il le sait, il le voit?

CAMMA.

Je vois tout, je sais tout;
Mais en vain de mon sort l'epouvantable image
Te laisse quelque espoir d'ebranler mon courage.
Pour te sauver le jour l'effort est resolu,
Je te l'ai deja dit, c'est toi qui l'as voulu.

SOSTRATE.

Dites, dites plûtôt que du Trône touchée
Votre ame à la vangeance enfin s'est arrachée,
Et voit avec plaisir le suprême pouvoir
Etouffer par empire un si juste devoir;
Que des vœux d'un Sujet l'importune memoire
D'un reproche honteux accabloit votre gloire,
Et que, quoi que de vous ait mérite ma foi,
Il falloit m'en punir en épousant un Roi.
Dites qu'à les souffrir vous ayant sû contraindre,
Le sort le plus cruel ne me rend point à plaindre,
Que si vous conceviez une plus rude mort...
Mais où m'emporte helas! mon aveugle transport?
A sa coupable audace ordonnez un supplice.
Madame, je le sai, je vous fais injustice;

Mais ce cœur déchiré par mille affreux combats,
S'il vous en faisoit moins, ne vous aimeroit pas.
Dans les maux qui pour moi semblent toûjours s'accroître,
Qui ne se connoit plus, peut ne vous pas connoître,
Je me pers, je m'égare, & dans mon desespoir
Je ne puis écouter ni raison, ni devoir;
Mon amour s'abandonne au torrent qui l'entraîne.

SCENE V.

CAMMA, HESIONE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

AH! Madame, empêchez le dessein de la Reine.
Trop injuste pour vous, trop aveugle pour moi,
Pour me sauver la vie, elle epouse le Roi.

HESIONE.

On m'apprend à quel prix il t'est permis de vivre;
Et je n'ai point douté de ce que je voi suivre.
Le zele est genereux, & j'ai bien à rougir
Qu'où mon cœur n'ose rien une autre veuille agir.
L'effort que je refuse à ma reconnoissance
Par la seule pitié la Reine s'y dispense,
Et pour sauver tes jours d'un arrêt inhumain,
Je n'offre que du sang, elle donne la main
D'un plus noble triomphe eut-on jamais la gloire?

CAMMA.

Il peut me coûter plus que vous ne voudrez croire.

HESIONE.

Comme de son éclat tout mon cœur est surpris,
Je l'examine assez pour en savoir le prix.
On veut perdre Sostrate, & quand je l'abandonne,
Daigner monter au Trône, & prendre une Couronne
Pour l'arracher au sort dont il est combatu,
C'est l'effet d'une rare & sublime vertu.

CAMMA.

Chacun dans ses malheurs est juge de la sienne;
Mais, Princesse, aujourd'hui que rien ne vous retienne.
Je ne déguise point ce que vous connoissez,

Pour

Pour rompre mon hymen éclatez, agiſſez.
Puiſqu'il empêche ſeul un injuſte ſupplice,
Puiſqu'il ſauve Soſtrate...

SOSTRATE.

Ah! ſouffrez qu'il periſſe,
Qu'il rempliſſe en mourant la gloire de ſon ſort.

à Heſione

Madame, s'il ſe peut obtenez moi la mort,
Empêchez l'injuſtice où ſe porte la Reine.

HESIONE.

Non, non, Soſtrate, non, ton eſperance eſt vaine.
Lors que l'offre d'un Trône a droit de nous flater,
Quels qu'en ſoient les degrés, il eſt beau d'y monter.
C'eſt par-là qu'on s'aſſûre une illuſtre memoire.

CAMMA

Il eſt divers chemins qui menent à la gloire.

HESIONE.

Y prétendre arriver par des moyens ſi bas,
Ce ſont de vos ſecrets qu'on ne penetre pas.

CAMMA.

Je n'ai point d'autre choix dans celui qu'on me laiſſe.
Nommez-en les motifs injuſtice baſſeſſe;
Pour moi, qui fuis l'aigreur d'un plus long entretien,
Je porte ma reponſe, & n'écoute plus rien.

SCENE VI.

HESIONE, SOSTRATE,

SOSTRATE.

Madame... elle nous quitte O cœur impitoyable!
Pouvois-je craindre, helas! un ſort plus effroyable?
Princeſſe...

HESIONE.

Va, c'eſt trop. quitte ce deſeſpoir.
Soſtrate, ton amour a bien fait ſon devoir.
Pour vaincre les malheurs dont je ſuis pourſuivie
Tu m'as aveuglement ſacrifié ta vie.
Si les Dieux ont trahi ton eſpoir & le mien,

N'en étant point garand, je ne t'impute rien,
Calme ces déplaiſirs à qui ta Raiſon cede.

SOSTRATE.

Ne me conſolez point, mes maux ſont ſans remede,
Et quand le Ciel s'obſtine à me pouſſer à bout,
Madame, c'eſt à moi de repondre de tout.

HESIONE

Si pour t'obtenir grace après ton entrepriſe
A l'hymen d'un Tyran la Reine s'autoriſe,
C'eſt par-là que les Dieux peut-être ont réſolu
De remettre en mes mains le pouvoir abſolu.
Tout le Peuple en ſecret plaignant ma deſtinée
De Sinorix pour moi ſouhaite l'hymenée,
Et nous verrons du ſang ſans doute repandu
S'il voit qu'elle partage un Trône qui m'eſt dû.
Conſerve-moi ton zele, & pour heureux préſage
Voi ta Princeſſe ferme au milieu de l'orage.
Adieu, je vais agir; cependant ſouviens toi.
Que tu peux, ſi je regne, eſperer tout de moi.

Elle ſort & Soſime rentre.

SOSTRATE.

Quel eſpoir où je vois abyme ſur abyme.
Ou les Dieux irritez, ou la Reine... Ah! Soſime.

SOSIME.

Seigneur, ſi la pitié que j'ai de votre ſort...

SOSTRATE.

Allons, & s'il ſe peut, qu'on me mene à la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, SOSIME.

SOSTRATE.

Quoi, d'un si dur revers ma disgrace est suivie,
Sosime, & malgré moi l'on me laisse la vie?

SOSIME.

Seigneur, vous plaignez-vous quand cet illustre effort
Vous épargne l'horreur d'une honteuse mort?
Sinorix a donné sa vangeance à la Reine,
Mais après ce triomphe obtenu sur sa haine,
Ce qui suit, quoique juste, étonnant vos desirs
Vous contraindra sans doute à pousser des soûpirs.

SOSTRATE.

Je sai quel coup affreux la fortune me garde.
La Reine...

SOSIME.

Ce malheur n'a rien qui la regarde,
C'est à votre amour seul qu'il s'offre à redouter.
La Princesse tantôt a voulu s'emporter;
Contre l'ambition d'une Reine infidelle,
Peuple, a-t-elle crié, *prendras-tu ma querelle?*
C'est pour la couronner que me manquant de foi
Un Tyran a trahi la Fille de ton Roi.
Par ces mots pleins d'ardeur, allant de place en place,
Dans les cœurs les plus froids elle a mis de l'audace,
Et les auroit contraints peut être d'éclater
Si soudain Sinorix ne l'eut fait arrêter
Dans son appartement il la tient prisonniere,
Et comme on ne peut rien sur une ame si fiere,
Je crains que cet effort imprudemment tenté
Ne le force à l'exil qu'il avoit arrêté.

SOSTRATE.

Mais la Reine, Sosime, à quand son hymenée?

SOSIME.

La pompe vient, Seigneur, d'en être terminée

SOSTRATE.

Quoi, c'en eſt deja fait? ah! Deſtins ennemis!
La Reine eſt mariee, & les Dieux l'ont permis.
Au moins, di-moi, Soſime, en cette rude atteinte
Ce qu'elle a temoigne de douleur, de contrainte.
C'eſt pour moi qu'a l'hymen ſon cœur violenté...

SOSIME.

Ceſſez, ceſſez, Seigneur, d'en être inquieté.
Dans les biens les plus grands que le Ciel nous envoie
Jamais ſur un viſage on n'a vû plus de joie,
Taudis que Sinorix donne ordre aux Factieux.
Dans le Temple enfermee elle invoque les Dieux,
Où ſi-tôt qu'il paroît ſe voyant ſans Rivale,
Elle fait apporter la Coupe Nuptiale,
Baiſe le ſacré Vaſe & s'approchant du Roi,
Dieux, dit-elle, *ſoyez les témoins de ma foi*,
Là, pour ſuivre nos loix le portant à ſa bouche,
On connoit dans ſes yeux le plaiſir qui la touche,
Et le Roi que poſſede un tranſport eclatant,
Prend de ſa main le Vaſe, & l'imite a l'inſtant.
Vers le grand Prêtre alors l'un & l'autre s'avance,
On voit croître leur joie ou leur bonheur commence,
Et c'eſt-la qu'auſſi-tôt s'étant donne la foi,
L'hymen tout glorieux les unit ſous ſa loi.
Jugez par là, Seigneur, ſi vous avez à craindre
Que la Reine pour vous ait voulu ſe contraindre.
Elle aſpiroit au Trône, & par de ſi beaux nœuds,
En vous ſauvant la vie, elle a rempli ſes vœux,
Il eſt doux d'obliger quand on gagne un Empire.

SOSTRATE

Ah, Soſime, c'eſt trop; ſouffre que je reſpire,
Si mes maux ſont ſi grands laiſſe-moi l'ignorer,
Et ne t'obſtine point à me deſeſperer.
Avec tant de vertu ſeroit-il bien poſſible
Qu'aux douceurs d'un faux charme on ſe rendit ſenſible,
Et que pour s'aſſûrer un indigne pouvoir
On renonçât à tout, à la gloire, au devoir,
Non, non, cette penſée eſt lâche & criminelle,

Je

Je la dois mieux connoître, elle a l'ame trop belle.
C'est moi qui l'ai contrainte à ce funeste effort,
Mais elle est mariée, & je ne suis pas mort.
C'est ici, mes douleurs, que j'implore votre aide.
Peignez moi bien l'horreur du mal qui me possede,
La Reine est mariée, & pour finir mes jours
Mon desespoir n'attend que ce triste secours.

SOSIME.

Que dites-vous, Seigneur, & que viens-je d'entendre?

SOSTRATE.

Ce qu'au Roi, ce qu'à tous il faut enfin apprendre,
Dans les maux où le Ciel a voulu m'exposer,
Qui n'espere plus rien n'a rien à déguiser.

SCENE II.

SINORIX, SOSTRATE, SOSIME,
Suite de Sinorix.

SINORIX.

TU parois encor, lâche, & quand ta perfidie
Joint ta gloire souillée à l'amitié trahie,
Loin d'eviter mes yeux, je te voi fierement
Attendre tout l'eclat de mon ressentiment?
Mais ne croi plus pour toi que mon courroux l'exprime,
Mon indignation t'abandonne à ton crime,
Et quoi que ton audace aime à le soûtenir,
C'est en te dédaignant que je te veux punir.

SOSTRATE

Seigneur puisqu'à ce point ma peine vous est chere,
Apprenez que le Ciel cherche à vous satisfaire,
Et que tous les tourmens l'un sur l'autre amassez
Pour égaler le mien ne seroient point assez.
Il n'est point de moment où par quelque artifice
Mon desespoir pour moi ne change de supplice,
Mille maux l'un de l'autre à l'envi renaissans
Accablent ma Raison, & confondent mes sens,
Tout me nuit, tout me perd, tout me devient funeste.

SINORIX

Quoi, de tant de fierté c'est là ce qui te reste.

Et

Et las à me braver de perdre tes efforts,
Tu ne crois plus honteux de céder au remords?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, au remords rien ne me peut resoudre;
Quand vous me condamnez la gloire sait m'absoudre,
J'ai montré quelque audace, & pour n'en point rougir
Ce me doit être assez qu'elle m'ait fait agir.
Mais helas! j'en ai beau suivre par tout les traces,
Je connois mes forfaits à mes tristes disgraces,
Et malgré tout mon zele à ses conseils uni,
Je me tiens criminel quand je me voi puni.
Aveugle jusqu'ici dans l'ardeur qui me presse
Vous m'avez plaint d'aimer une ingrate Princesse,
Mais enfin eclairé par un revers fatal
Connoissez votre erreur, & l'excès de mon mal.
J'aime, j'aime la Reine, & l'amour dans mon ame
A transmis en secret tout ce qu'il a de flame.
Mon cœur à l'adorer met son plus doux appas,
Cependant je la voi, Seigneur, entre vos bras,
Je la pers, & sa perte à ce tourment m'expose
Qu'accablé de l'effet je fremis de la cause.
On croit me faire grace à trahir mon amour,
Et quand on m'assassine on me sauve le jour.
Que me servent ces jours qu'on cesse de poursuivre,
Si l'on m'ôte le bien sans qui je ne puis vivre?
Ah! pour ce dur supplice il n'est point de forfait,
C'est m'avoir trop puni que ne l'avoir pas fait.
Par-là votre rigueur va jusques à l'extrême,
Elle m'arrache au Sort, & me livre à moi-même.
Il faut y consentir, & forcer mon devoir
A vous laisser jouïr de tout mon desespoir,
Je l'etale à vos yeux, triomphez de ma peine.

SINORIX.

C'est donc là d'où partoient les refus de la Reine?
Toûjours traître, toûjours infidelle à ton Roi,
Tu detournois ses vœux quand ils panchoient vers moi.
Je ne m'etonne plus si tes sermens sans cesse
Osoient de ton forfait affranchir la Princesse.
Quoi qu'avec toi sa haine eût juré mon trépas,
Un interêt plus fort armoit déja ton bras.

Tu

Tu feignois par amour d'applaudir à ſa rage
Tandis qu'une autre ardeur échauffoit ton courage.
Et que l'heureux ſuccès qui ſuivoit mes deſirs
Te preſſoit dans mon ſang d'étouffer tes ſoupirs.
Ainſi plus lache encor qu'on ne pouvoit connoître,
Tu trahiſſois enſemble & la Reine & ton Maître,
Puiſque le coup fatal qu'elle a ſu m'épargner,
En me privant du jour, l'empêchoit de regner.

SCENE III.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, SOSIME, PHENICE, *Suite.*

SINORIX.

MAdame, ſavez-vous quelle eſperance offerte
Avoit pouſſé Soſtrate à réſoudre ma perte?
Son orgueil juſqu'à vous ayant porté ſes vœux,
S'indignoit d'un hymen qui me rendoit heureux,
Et mort...

CAMMA.

Je le ſai, mais Sinorix, écoute,
Il eſt d'autres ſecrets dont tu peux être en doute,
Et j'ai quelques clartés acquiſes par hazard,
Dont il eſt juſte enfin que je te faſſe part.
Mon hymen, ſi j'en croi les tranſports de ta flame,
Faiſoit l'unique bien qui pût toucher ton ame,
Et malgré tes ſoupirs tant de fois repouſſés,
Tes vœux de ce côté viennent d'être exaucés.
Ainſi le Ciel ſouſcrit à quoi que tu prétendes,
Je t'ai donné la main, tu regnes, tu commandes,
Et tu ne vois plus rien dont la poſſeſſion
Irrite ton amour, ou ton ambition
Mais quand tout à l'envi répond à ton attente,
Si l'on te voit content, je ne ſuis pas contente,
Et mon triſte devoir toûjours inquieté
Me demande raiſon de ta felicité
Sinatus ennuyé d'un aſſez long veuvage
Admira quelque éclat dont brilloit mon viſage,
Et d'un ſecond hymen ayant pris le deſſein,
Son amour auſſi-tôt m'honora de ſa main.

Tu

Tu le ſais, & qu'il m'eut à peine couronnée
Qu'un fatal accident trancha ſa deſtinée,
Sa mort fut imprévûe, & ſans s'inquieter,
Au malheur de ſon âge on voulût l'imputer.
Pour moi, que de ce coup ſurprit la promptitude,
Je mis à l'averer ma plus preſſante étude,
Et découvris enfin ſans qu'on l'ait ſoupçonné,
Que ce Roi malheureux mourut empoiſonné.

SINORIX.

Empoiſonné, Madame, ah, coupable entrepriſe!

CAMMA.

Il n'eſt pas temps encor de montrer ta ſurpriſe.
S'il t'eſt avantageux de la faire éclater,
Ce que tu vas ouïr la pourra mériter.
Acheve cependant de me prêter ſilence.
Du ſort de Sinatus j'ai donc eu connoiſſance,
Et l'horreur d'un forfait & ſi lâche & ſi noir
Laiſſe mes ſentimens aiſez à concevoir.
La plus preſſante ardeur que pour punir un traître
La vangeance jamais dans un cœur ait fait naître,
Tout ce que peut la haine y joindre de ſoûtien,
Pour vanger ſon trepas ſe trouva dans le mien.
A ſes Manes ſacrés un zele inviolable
Me fit jurer ſoudain d'immoler le Coupable,
Et le Ciel m'eſt témoin ſi dans ce triſte cœur
Rien égala jamais une ſi noble ardeur.
Cependant de mon ſort telle eſt la perfidie,
Que quoi que cette ardeur ne ſoit point refroidie,
Que ſa mort de mes vœux ſoit l'objet le plus doux,
Je n'ai pû m'affranchir d'en faire mon Epoux.

SINORIX.

Quoi, Madame...

CAMMA.

Tu voix, t'expliquant l'entrepriſe,
Si j'avois lieu d'abord d'arrêter ta ſurpriſe,
Et de dire, en parlant d'un poiſon odieux,
Que ce qui le ſuivoit la mériteroit mieux?

SINORIX.

Ah, Madame...

CAMMA.

Non, non, Sinorix, tu t'abuſes
Si tu crois que je veuille entendre des excuſes.
A des vœux criminels tu t'es abandonné,
Sinatus leur nuiſoit, tu l'as empoiſonné.

SINORIX.

Pour aſſûrer ſa flame, & détruire ma gloire,
C'eſt-là ce qu'un perfide oſe vous faire croire?

SOSTRATE.

Moi, Seigneur?

SINORIX.

Vous aimant, il a crû réuſſir
Si de quelque grand crime il pouvoit me noircir.

CAMMA.

C'eſt le connoître mal; pour un Maître infidelle
Je puis répondre, helas! qu'il n'a que trop de zele,
Et que ſi dans ma haine on pouvoit l'ébranler,
Les ſoins qu'il en a pris l'auroient fait chanceler.
C'eſt-là ſon déplaiſir, qu'avec impatience
Il me voye aſpirer ſans ceſſe à la vangeance,
Et ne puiſſe oppoſer qu'un inutile effort
A cette avidité de pourſuivre ta mort.

SINORIX.

Vous, la pourſuivre! vous dont le ſecours propice
Du coup qui me perdoit a rompu l'injuſtice!
Vous, qui me derobant aux fureurs d'un ingrat...

CAMMA.

Va, ne t'abuſe point ſur ce noble attentat,
Et ceſſe à ma pitié, dans l'erreur qui te flate,
D'imputer un ſecours que tu dois à Soſtrate.
Quand ma haine te porte un poignard dans le ſein,
C'eſt lui, pour t'en ſauver, qui m'arrête la main;
Trop fidelle Sujet il m'ôte ma victime,
Trop génereux Amant il prend ſur lui mon crime,
Et je ne l'ai ſouffert qu'afin de m'aſſurer
Une autre occaſion de pouvoir conſpirer.
Comme l'hymen oblige à quelque confiance,
Voilà dequoi j'ai crû te devoir confidence.
C'eſt à toi là deſſus à te bien conſulter.

SINORIX.

Non, vous cherchez en vain à me faire douter.
Les ſoupçons qu'en votre ame on aime à faire naître
Font perir Sinatus par le crime d'un traître,
Sa mort rend de courroux votre cœur embraſé,
Et m'en croyant l'auteur vous m'auriez épouſé?

CAMMA.

L'affront m'en fait rougir, l'affront m'en deſeſpere,
Mais puiſque je l'ai fait, croi que je l'ai dû faire,
Et tremble d'autant plus que dans ce deſeſpoir
Je ſai ta perfidie, & connois mon devoir.
C'eſt t'expliquer aſſez les projets de ma haine.

SINORIX.

Pour les executer vous aurez peu de peine,
Et la vie à mes vœux n'eſt pas un bien ſi doux
Qu'il vaille le malheur d'être haï de vous.
De votre hymen ſur moi la gloire répanduë
Commençoit à remplir leur plus vaſte étenduë,
Mais en le pourſuivant comme un bonheur certain
J'ai cherché votre cœur, & non pas votre main.
Ordonnez que mon bras repare votre injure,
Il eſt prêt, & par lui tout mon ſang répandu
Saura...

CAMMA.

Non, mieux que toi je ſai ce qui t'eſt dû.
Ma vangeance par-là flateroit peu ma peine,
Tu l'offres à l'amour, je la dois à la haine.
Souffrir que ton remords me la faſſe obtenir,
C'eſt te rendre ta gloire, & non pas te punir.
Il faut que ce courroux que je te laiſſe à craindre
N'ait rien en te perdant qui me force à te plaindre,
Et que le coup heureux qu'il refuſe à ton bras
Me vange de ton crime, & ne l'efface pas.

SINORIX.

Quoi, ce parfait amour dont l'ardeur forte & tendre
Contre la calomnie auroit dû me defendre,
Cet hommage ſoûmis, ce reſpect dont jamais...

SCE-

SCENE IV.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHEDIME, PHENICE, SOSIME, *Suite.*

PHEDIME.

AH! Seigneur, les Mutins assiegent le Palais,
Et chacun à hauts cris demandant la Princesse...

CAMMA.

Voi par-là que le Ciel avec moi s'interesse
De ma vangeance enfin secondant les projets,
Pour te chasser du Trône il arme tes Sujets.
Crains tout de leur revolte, & de l'ardeur soudaine
Qu'a mise...

SINORIX.

Ah! je ne crains que votre seule haine.
Madame, au nom des Dieux daignez regler mon sort.
Donnez-moi votre amour, ou m'accordez la mort,
L'arrêt à son defaut m'en sera favorable.
Pourquoi le differer si je suis crû coupable?
Pourquoi n'ordonner pas qu'aux Manes d'un Héros...

CAMMA.

Va, songe à tes Mutins, & me laisse en repos.
Si le Trône t'est dû, cherche à n'en point descendre.

SINORIX.

Pour vous le conserver il faut l'aller défendre,
J'y cours, & pour dompter de lâches Factieux
J'appelle ici sans peur la justice des Dieux;
Mais après le succès qu'elle m'offre infaillible,
Si l'abus rend toûjours votre haine inflexible,
Ce cœur qui ne voit rien de si rude à souffrir,
Ne prend plus que de moi les ordres de mourir.

SCENE V.

CAMMA, SOSTRATE, PHENICE.

CAMMA *voyant Sostrate qui veut s'éloigner.*

QUoi, le Peuple peut-être en veut à ma personne,
Et dans ce grand peril Sostrate m'abandonne?
Arrête, j'ai besoin ici de ton secours.

SOSTRATE.

Le Destin veut ma mort, il la presse, & j'y cours.
La vouloir retarder dans l'ennui qui m'accable,
C'est m'exposer encor à devenir coupable.
De mes tristes regards l'indiscrete langueur
Vous reproche déja votre ingrate rigueur,
Le respect aura beau m'opposer ses maximes,
Si je parle après eux je vai faire cent crimes,
Otez en le pouvoir à mon juste courroux,
Et me laissez mourir sans me plaindre de vous.

CAMMA.

Que l'on m'approche un siege. Il n'est plus temps Sostrate,
D'empêcher contre moi que ce courroux n'éclate,
Puisqu'on sait ton amour, plains-toi, condamne-moi,
Di que l'ambition m'a fait trahir ma foi.
Si pourtant la Raison éclairoit ta colere,
Ce que tu viens d'ouïr t'auroit dû satisfaire,
Le sort de Sinorix n'est pas un sort trop doux.

SOSTRATE.

Madame, il est haï, mais il est votre Epoux.
A la vangeance en vain le devoir vous entraîne,
Ce titre malgré vous suspendra votre haine,
Et ce devoir confus va craindre à l'avenir
De faire un parricide à l'en vouloir punir.
C'en seroit un sans doute, & je voi sans me plaindre
Qu'innocent ou coupable il n'ait plus rien à craindre;
Mais fussent vos transports encor plus éclatans,
Qui n'a plus à punir ne peut haïr long-temps.
Ainsi, Madame, ainsi sa victoire est certaine;
Il saura vous reduire à perdre votre haine,
Et son heureux triomphe augmentant chaque jour,

S'il

S'il n'a plus votre haine, aurai-je votre amour?
Non, non, j'en crois en vain posseder l'avantage,
Vos scrupules voudront en faire son partage,
Et s'ils tiennent jamais votre courroux borné,
Vous lui devrez ce cœur que vous m'avez donné.
Déja, déja sans doute, encor qu'on me le cache,
De ce triste devoir la rigueur me l'arrache,
C'en est fait, je le perds; & toutefois, hélas!
J'avois bien mérité de ne le perdre pas.
Pour m'imposer l'horreur d'une peine semblable
Le crime n'est pas grand de n'être point coupable,
Et peut-être jamais tant de sévérité
N'a puni le refus d'une infidelité.
Mais je me plains à tort d'un si rude supplice,
Puisqu'il vous met au Trône, il est plein de justice.
Jouissez des douceurs d'un si glorieux sort,
Le prix en est leger s'il ne faut que ma mort.
Elle est, elle est trop dûë à ce feu téméraire
Dont l'orgueil à ma Reine eut l'audace de plaire.
Pour effacer l'affront qu'il vous a fait souffrir,
C'est à vous de régner, c'est à moi de mourir.
J'y cours, j'y cours, Madame, & ma rage secréte
Vous va mettre en état de regner satisfaite;
Heureux, s'il m'est permis, pour tromper mes malheurs,
De vous dire en mourant, c'est pour vous que je meurs.

CAMMA.

Tout t'est permis, Sostrate, & tu vois mon silence
Souffrir de ta douleur l'entiére violence.
Parle, accuse, condamne un projet important,
Peut-être l'heure est proche où tu seras content.

SOSTRATE.

Où je serai content? & le puis-je, Madame,
Dans l'affreux desespoir où vous voyez ma flame?
Tout l'augmente, & je fais cent efforts superflus....

SCENE VI.

CAMMA, SOSTRATE, SOSIME, PHENICE, *Suite.*

SOSIME.

Ah, Madame, le Roi ..

CAMMA.

Parle, eh bien?

SOSIME.

Ne vit plus.

SOSTRATE.

Quoi! de nos Factieux la troupe mutinée...

SOSIME.

Non, Seigneur, apprenez sa triste destinée.
A peine pour punir leurs nouveaux attentats
Vers le lieu du tumulte il a fait quelques pas,
Que dans l'âpre douleur de voir toujours la Reine,
Malgré sa foi reçûë, obstinée en sa haine,
Tout à coup il s'arrête, & poussant de longs cris
Fait voir un changement dont nous sommes surpris.
Il agit sur le corps si sa cause est dans l'ame,
Ses yeux sont égarez, son visage s'enflame,
Et soudain sous l'effort d'un accès différent,
Une froide sueur le rend pâle & mourant.
C'est alors que cédant au tourment qui le presse
Il cherche entre nos bras une aide à sa foiblesse,
Et quand de tous côtez on appelle au secours;
Voici l'instant fatal que doit borner mes jours:
A cet ordre éternel c'est en vain qu'on s'oppose,
Je meurs, dit-il, *je meurs, n'en cherchez point la cause:*
Je la sai, mais bien loin d'en oser murmurer,
Je me trouve en secret contraint de l'adorer.
Le Ciel qui tôt ou tard se découvre équitable
Se plaît à me punir par où je suis coupable,
Et m'avoit bien prédit que malgré tous mes soins
Je recevrois la mort d'où je l'ai crû le moins.
Je la sens qui s'approche, & je mourrois sans peine,
Si j'osois me flater d'obtenir de la Reine...
Là, trop pressé d'un mal qu'il ne peut plus souffrir,
Achevant de parler, il commence à mourir.

Ses

Ses soûpirs languissans témoignent qu'il expire,
Il nomme encor la Reine, & ne peut plus rien dire;
Il meurt, & sur ce bruit chacun de voix en voix
Eléve la Princesse au Trône de nos Rois.

CAMMA.

Enfin, Sostrate, enfin, grace à mon hymenée,
Voici pour mes desirs une illustre journée;
Ma vengeance est remplie, & je meurs sans regret,

SOSTRATE.

Quoi...

CAMMA.

Di qu'un Trône a su m'ébloüir en secret,
Di qu'il m'a fait trahir une amour sans égale;
J'avois empoisonné la Coupe Nuptiale,
Et n'ai donné ma foi que sous le doux espoir
D'en obtenir la mort que j'ai fait recevoir.

SOSTRATE.

La Reine empoisonnée!

PHENICE.

Ah, Madame!

SOSTRATE.

Ah, Phénice!
Vite, à la secourir...

CAMMA.

Tu me fais injustice.
Si la douceur de vivre eût flaté ma raison,
J'aurois su prévenir la force du poison.
Laisse agir son pouvoir, le Sort ainsi l'ordonne.

SOSTRATE.

Qu'aux lâchetez du Sort mon cœur vous abandonne!
Que mes soins, mes malheurs, tout soit perdu pour (moi!

CAMMA.

Je n'ai rien oublié de ce que je te doi;
Mais dans l'état honteux, où de peur de te nuire
Par l'hymen d'un Tyran il m'a falu reduire,
Quand j'en ai dans mon cœur le reproche à souffrir,
Il n'est point en mon choix de vivre ou de mourir.
C'est à moi d'effacer une tache si noire
J'ai rachetté ta vie aux depens de ma gloire,
Et tu dois consentir qu'après ce grand secours
Je rachette ma gloire aux dépens de mes jours.

Vi content, ſi pour vivre & ſoulager ta peine
Il te ſuffit enfin de ſavoir que ta Reine...
Qu'on m'emporte, je meurs, & mes ſens interdits...

On lui aide à marcher pendant qu'elle dit ce dernier vers.

SOSTRATE.

O peu ſenſible Amant! elle meurt, & tu vis!
Previens, lâche, préviens...

SOSIME *lui retenant la main qu'il porte sur ſon épée.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

SOSTRATE.

Que vous ſert d'empêcher un coup ſi néceſſaire?
Pour m'arrêter le bras en de pareils ennuis,
Hélas! me ſauvez-vous de la rage où je ſuis?

Fin de la ſeconde Partie.